Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s3lalecture06pari

34 4961 I

LA LECTURE

ILLUSTRÉE

LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME SIXIÈME

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10
PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
ser. 3
t. 6

I

Basse et allongée sous son toit de tuiles, comme la plupart des maisons de l'Argonne, l'habitation de Me Parisot, notaire à la Chalade, présentait de biais sa façade grise précédée d'un jardinet. Des fenêtres de la salle à manger, située au rez-de-chaussée, il regard pouvait enfiler la route de Vienne-le-Château aux Islettes, qui fuyait blanche et sinueuse entre les coteaux entièrement boisés de la vallée de la Biesme. Ce jour-là — une après-midi ensoleillée d'octobre — la salle à manger du notaire réunissait autour de la table ronde une compagnie féminine représentant le dessus du panier de la société locale. Dans un bourg de six cents âmes, il existe, tout comme dans une grande ville, des cloisons-étanches séparant et isolant chaque catégorie sociale. A la Chalade, les derniers rejetons des gentilshommes verriers, jadis établis en Argonne, forment un clan à part. Bien qu'assez pauvrement argentés, ils tiennent fièrement à distance les marchands de bois ou les gros cultivateurs qui composent la bourgeoisie du cru.

Les dames appartenant à cette minuscule aristocratie villageoise s'occupaient d'œuvres charitables et avaient coutume de se rassembler une fois par semaine chez l'une d'elles, pour vaquer à des travaux de couture, affectés à l'habillement des indigents de la paroisse. C'était cette fois le tour de la notairesse et la « couture » avait lieu chez elle. Aussi Mme Parisot, née de Belrupt, — une petite femme un peu boulotte, au teint couperosé, aux cheveux gri-

sonnants relevés à la chinoise, très alerte en dépit de son embonpoint naissant, — se montrait-elle très affairée à distribuer la besogne et aussi à aligner sur le dressoir les bouteilles de sirop ou de muscat et les tartelettes destinées à réparer les forces des travailleuses installées autour de la table, devant des coupons d'indienne ou des paquets de calicot.

Il y avait là Mme de Brossard, veuve du verrier des Senades, fraiche, grassouillette et appétissante encore dans sa robe de deuil; Mlle de Saint-André, sœur du curé de la Chalade, une vieille fille au corsage austère, à la toilette quasi monastique, aux lèvres dévotement pincées; Mme de Verrières, grande, imposante, robustement charpentée, ayant un soupçon de moustache, l'œil dur et le verbe haut; et enfin au milieu de ces quadragénaires, plus ou moins éraflées par la griffe du temps et généralement peu séduisantes, une toute jeune personne de vingt ans, Catherine de Louëssart, fille du garde général du canton. Assez grande, grassile et souple, très blanche de peau, avec de grands yeux noirs humidement mélancoliques, une bouche intelligente et facilement rieuse, elle semblait en cette compagnie une fleur en bouton égarée parmi une corbeille de fruits mûrs et déjà ridés par l'automne. Elle avait perdu sa mère de bonne heure. Son père, le garde général, héritier du tempérament et des goûts de dissipation de ses ancêtres, les verriers, s'absentait fréquemment et s'occupait médiocrement de l'éducation de Catherine. Elle avait poussé à la bonne aventure, repliée sur elle-même, un peu rêveuse, très sensible et très primesautière, ayant la simplicité et la grâce d'une plante sauvage.

Ce monde féminin, tout en taillant des corsages de cotonnade et en ourlant de petites chemises d'enfant, discourait à qui mieux mieux. Les langues ne chômaient pas plus que les doigts, et le prochain défrayait le plus souvent la conversation. Si ces dames s'occupaient d'œuvres charitables, et encore qu'elles fussent toutes de parfaites chrétiennes, on est obligé d'avouer que leurs entretiens manquaient de charité. La menue chronique du village était commentée par elles avec des gloses et des conjectures plutôt malveillantes, et leurs propos piquaient à l'égal de leurs aiguilles.

— Mademoiselle de Saint-André, dit tout à coup Mme de Brossard qui s'était levée pour se confectionner un verre de sirop de groseille, vous connaissez sans doute la grande nouvelle? M. le curé va avoir un nouveau paroissien, et un paroissien de conséquence... M. de Lochères revient ce soir même habiter la Harazée.

— Oui, ajouta la femme du notaire, M. Parisot a appris la chose dans tous ses détails, de la bouche de Saudax, le garde et le régisseur du domaine. Il y a une quinzaine, Saudax a reçu de la propre main de M. de Lochères l'ordre d'aérer les appartements et de les remettre en état... Ils en avaient besoin! Depuis la mort du vieux Bernard de Lochères, c'est-à-dire depuis tantôt vingt ans, ils étaient restés inoccupés et vous savez ce que devient une maison qu'on n'habite pas... Saudax a eu fort à faire, rien que pour nettoyer, frotter et rendre logeable le premier étage... M. de Lochères lui a écrit qu'il n'amenait avec lui aucun personnel et que, par conséquent, Mme Saudax ait à lui procurer une cuisinière, une femme de charge et un valet de chambre... J'en ai même profité pour recommander au garde la Fleuriotte, qui a servi à l'évêché, et qui est la perle des cordons-bleus... Dans son jeune temps, notre nouveau concitoyen aimait à mener grand train : je suppose qu'il ne revient pas ici pour y vivre en ermite; il voudra recevoir, et une bonne cuisinière lui sera indispensable...

— Qu'est-ce que ce M. de Lochères? demanda curieusement Catherine de Louëssart, qui jusque-là était restée silencieuse.

— Ma mignonne, répondit Mme de Brossard, votre question montre combien vous êtes jeune et, en effet, vous n'étiez pas encore née lorsque le propriétaire de la Harazée a quitté définitivement le pays... Je n'ai pas le même privilège, hélas! et j'ai connu le beau Vital dès avant la guerre. J'avais le bonheur d'être alors, comme vous, une toute jeune fille, et j'ai bien des fois dansé avec lui... Il était le boute-en-train de tous nos plaisirs : parties de chasse ou de pêche, pique-niques, sauteries; on le rencontrait partout où l'on s'amusait.

— On le rencontrait même, interrompit sevèrement Mme de Verrières, en des endroits où l'on s'amusait trop...

— Oui, soupira dévotement Mlle de Saint-André, il avait une vie dissipée, et j'ai maintes fois entendu mon frère se plaindre de ce qu'il détournait du devoir les jeunesses du pays.

— Ma foi, déclara indulgemment la femme du notaire, il était si séduisant que, pour sûr, le bon Dieu a dû pardonner à celles qui ont succombé à la tentation.

Un nouveau soupir de la sœur du curé protesta contre cette morale relâchée.

— Oh! Madame Parisot, vous avez la manche large, s'écria Mme de Verrières, en retroussant sa lèvre moustachue et sarcastique.

— Écoutez donc, reprit la notairesse, il faut faire aussi la part des circonstances... Vital avait une jolie tournure et la poche bien garnie, car son père ne lui refusait jamais d'argent... Beau, aimable et riche, désœuvré par-dessus le marché, il ne trouvait guère de cruelles et après tout — avec un regard malicieux lancé du côté de Mme de Verrières — que ceux ou celles qui n'ont jamais péché lui jettent la première pierre.

Je crois que le voici ! s'écria-t-elle.

Les grands yeux noirs de Catherine de Louëssart coulèrent entre leurs cils une timide œillade approbative vers Mme Parisot. Ce regard sympathique fut surpris au passage par l'austère demoiselle de Saint-André, qui murmura, scandalisée et revêche :

— En somme, M. de Lochères était un libertin et sa conduite n'est pas un exemple à citer devant les jeunes filles.

— Vous êtes bien sévère, Mademoiselle, répliqua la grassouillette Mme de Brossard; au temps dont nous parlions, je sais plus d'une jeune fille qui eût été fière de l'épouser... D'ailleurs, il s'est toujours conduit en parfait gentilhomme. Quand la guerre de 1870 a éclaté, il est parti comme capitaine de mobiles, s'est bien battu et a été emmené prisonnier en Allemagne. Lorsqu'il est rentré à la Harazée, on ne songeait plus guère à s'amuser. Le pays était ruiné et on n'avait plus le cœur à la joie. Aussi il

n'a pas moisi en Argonne; on avait espéré qu'il s'y marierait, mais celles qui le convoitaient en ont été pour leurs frais. Un beau matin, on a appris qu'il était allé vivre à Paris et on ne l'a plus revu...

— S'est-il marié au moins? demanda curieusement Catherine de Louëssart.

— Oui, avec une étrangère, une Piémontaise, je crois... Même le vieux Lochères, qui comptait garder près de lui son fils unique, fut fort mécontent de

Vous devez être *hode*, monsieur Vital, dit-elle.

voir Vital prendre femme à Paris, et il en résulta un refroidissement entre le père et son garçon.

— C'était sans doute quelque sot mariage! insinua malignement Mme de Verrières.

— Vous vous trompez, ma chère, rectifia Mme Parisot. M. Vital avait épousé, au contraire, un très beau parti... Je l'ai su par mon mari, que le vieux Lochères avait chargé de prendre des renseignements. La fiancée était de la meilleure noblesse du Piémont, une demoiselle de Novalèse, orpheline et riche à millions... Le vieux Lochères, entêté comme une mule et rancunier par surcroit,

ne s'en est pas moins buté contre ce mariage. Il n'a jamais voulu recevoir sa bru et il est mort sans l'avoir connue... Par suite de cette brouille, les jeunes mariés sont allés s'établir en Italie, dans les propriétés de la jeune femme, et on n'a plus entendu parler d'eux.

— Pourtant, lors de la mort de son père, Vital est revenu au pays, fit observer Mme de Brossard.

— Oui, il a passé quarante-huit heures au château, puis, après les obsèques, il a fait fermer les appartements et s'en est retourné sans rendre visite à personne. Le père Lochères est mort en janvier 1875 et nous sommes en 1894! Il y aura donc vingt ans bientôt que M. Vital n'a remis les pieds en Argonne.

— Vous conviendrez, dit Mme de Verrières en hochant la tête, que c'est tout de même singulier?... Et le plus étrange encore, c'est que tout d'un coup, sans crier gare, votre M. Vital revient habiter la Harazée, et y revient seul... Vous direz ce que vous voudrez, c'est fort louche...

— Que voyez-vous de louche là-dedans? repartit Mme Parisot... M. de Lochères sera sans doute devenu veuf...

— Le pauvre homme! murmura Catherine de Louëssart qui s'était intéressée à cette histoire et dont la sensibilité s'émouvait à l'idée d'un malheur frappant ce Vital de Lochères, qui lui apparaissait avec la mine d'un héros de roman...

Les dames de l'ouvroir s'étaient remises à la besogne et, comme honteuses d'avoir si longtemps babillé au détriment des pauvres de la paroisse, elles se taisaient maintenant et semblaient absorbées par la couture. Dans la salle à manger lambrissée de panneaux peints en blanc et dont un dallage de pierre de Varvinay, alternant avec des carreaux de marbre noir, accentuait encore le caractère de grise froideur, un calme profond régnait. Sous la lumière tamisée par les rideaux de mousseline, on voyait des profils attentifs de travailleuses penchées sur les coupons d'étoffe, des mains affairées à tailler ou à coudre, on n'entendait plus que le grincement des ciseaux et le craquement sec de la toile déchirée en droit fil. Au dehors, la rue était également silencieuse; pourtant au loin, dans la direction du Claon, on percevait sur la route un sourd roulement de voiture.

L'après-midi avançait et le soleil d'octobre s'inclinant vers les cimes boisées n'éclairait plus que le faite des toits de tuiles roses, tandis que la rue gagnée par l'ombre prenait déjà des

teintes vespérales. Catherine de Louëssart, afin d'y voir plus clair pour enfiler son aiguille, se leva et s'approcha d'une des croisées. Tout à coup, au moment où elle réussissait à faire pénétrer le fil dans le chas de l'aiguille, elle eut un petit sursaut de surprise :

— Je crois que le voici! s'écria-t-elle.

— Qui donc? demanda sèchement Mme de Verrières.

— M. Vital de Lochères... J'aperçois un cabriolet qui tourne la corne du bois et qui est occupé par un seul voyageur.

— Vous avez de bons yeux, ma mie! observa aigrement Mlle de Saint-André.

Le roulement d'une voiture, très sourd tout à l'heure, devenait plus rapproché et plus distinct. On entendait très nettement le trot lourd du cheval et les claquements de fouet du cocher. Les dames de l'ouvroir ne purent résister à l'impulsion de la curiosité. Lâchant de nouveau la couture, toutes se groupèrent autour de Catherine, qui avait écarté à demi le rideau. Comme les fenêtres de la salle donnaient droit sur la route, elles purent contempler à distance le cabriolet de louage conduit par un cocher en blouse et dont la capote avait été renversée. A l'entrée du village, le conducteur ayant ralenti le trot de son cheval, elles eurent tout le loisir de lorgner le voyageur qui occupait le siège du fond. C'était un homme déjà mûr, mais qui paraissait encore robuste et bien découplé. Il était vêtu de noir. Sous son feutre gris, on distinguait un visage fatigué et comme fripé, qui avait dû être fort beau et qu'encadrait une barbe brune, semée de fils gris, correctement taillée en pointe. L'ensemble des traits était empreint d'une expression de lassitude. Sous les paupières demi-closes, les yeux noyés d'ombre semblaient regarder au loin sans rien voir. Il passa sans se douter qu'un groupe de femmes curieuses l'épiait derrière les vitres du notaire et lentement la voiture disparut au tournant de l'église.

— Comme il est changé! s'écria mélancoliquement Mme de Brossard; ah! ce n'est plus le beau Vital d'autrefois!

— Je ne me le figurais pas si vieux! soupira Catherine légèrement désenchantée.

— Dame! conclut âprement la voix masculine de Mme de Verrières, ce n'est pas la vie qu'il a menée qui a pu le rajeunir...

II

Le cabriolet de louage avait dépassé l'ancienne église abbatiale, puis les dernières maisons du village, aux vitres desquelles rougeoyait déjà la lueur des âtres flambants où les ménagères préparaient le souper. Au sortir de la Chalade, la route resserrée entre les bois et le canal de Biesme s'élève sensiblement, et le conducteur mit son cheval au pas pour gravir la montée. L'air s'était rafraichi avec le coucher du soleil. Vital de Lochères jeta son pardessus sur ses épaules et alluma un cigare. A chaque instant le cabriolet était croisé par des gens regagnant le village après leur journée faite : bûcherons débouchant de la forêt avec leur havresac au dos, laboureurs rentrant des semailles, femmes revenant de la faine et portant sur la tête leur récolte nouée dans un drap. Tous, d'un air à la fois curieux et nonchalant, ayant dévisagé le voyageur et son équipage, continuaient leur chemin.

Pendant qu'ils défilaient insoucieusement, les traits de M. de Lochères prenaient une expression plus mélancolique. De même qu'on revoit de vieilles connaissances, il saluait au passage les lignes boisées de l'horizon, les prés sinueux longeant le canal, les taillis imprégnés de la pénétrante senteur des feuilles tombées, les champs riverains où l'on achevait d'ensacher les pommes de terre. Parfois une odeur toute spéciale, une odeur à la fois âcre et subtile, lui arrivait de loin par-dessus les feuilles roussies, et il reconnaissait les exhalaisons qui se dégagent des fourneaux à charbon. Il les humait avidement. Il écoutait les jacassements querelleurs des geais se disputant avant de se remiser dans les fourrés. Rien de tout cela n'avait changé, et il s'étonnait tristement que les choses eussent gardé leur familiarité d'autrefois, tandis que les gens cheminaient près de lui avec indifférence et le traitaient en étranger.

Tous ses souvenirs d'enfance et de jeunesse ressuscitaient à mesure qu'il se rapprochait de la Harazée. Il se revoyait montant, le matin, vers les bois avec Saudax, pour la récolte des champignons ; il se rappelait son père sonnant du cor dans les tranchées, et les jours d'hiver où sa mère, se préparant à assister à quelque fête du voisinage, procédait à ses apprêts de toilette et l'emmenait dans la salle pour y confectionner un bouquet de bal ; il lui sem-

blait encore sentir la tiède chaleur de la serre embaumée d'un parfum de violettes et de fleur d'oranger. Il se remémorait ses propres débuts de tout jeune homme dans ce monde provincial qui lui paraissait alors si attrayant et intimidant ; les sourires et les épaules nues des femmes, les attitudes si réservées et si tendres pourtant des jeunes filles aux modestes robes de tarlatane ; et ses battements de cœur et les furtives amourettes ébauchées entre une valse et un quadrille. A la pensée que ces choses si douces, que ces émotions si virginalement fraîches étaient irréparablement abolies et que nulle puissance au monde ne pouvait les faire revivre, son cœur se serrait et une tristesse crépusculaire l'envahissait.

Certes, à une autre période de sa vie, il avait eu des admirations plus exaltées, des plaisirs plus raffinés et des sensations plus aiguës. A cette heure, les joies bruyantes de son existence de viveur, les voluptés et les passions de son âge mûr lui paraissaient des fruits d'amertume et de cendre comparés à la fleur suave et veloutée des émotions de sa prime jeunesse. La petite fleur qui a enchanté notre vingtième année ne dure qu'une saison et ne repousse plus, mais elle dépose au fond de nous un parfum indestructible, un vierge arome que toutes les agitations survenantes ne peuvent faire évaporer et qui, retrouvé plus tard, a je ne sais quoi de rajeunissant et d'apaisant. C'était justement pour se retremper dans cette eau de Jouvence, pour assoupir ses regrets, ses rancunes et peut-être aussi ses remords, pour goûter la paix d'un verdoyant refuge, que Vital de Lochères, après vingt années de dissipation, de désenchantements et d'orages, venait se terrer dans cette silencieuse solitude de la Harazée.

La voiture traversait le hameau du Four-aux-Moines et franchissait le ru des Meurissons ; bientôt Vital entendit, non sans plaisir, le bouillonnement frais de l'écluse du moulin. Le cabriolet, après avoir tourné la corne du bois, s'engagea dans l'étroite gorge de la Fontaine-aux-Charmes, et le voyageur, aux dernières lueurs du jour, vit surgir devant lui la demeure paternelle.

La Harazée, bien que décorée par les gens du pays du nom de « château », avait plutôt l'aspect d'un manoir campagnard. Bâtie en contre-haut du ruisseau, précédée d'une cour herbeuse que flanquaient, à droite, un colombier pointu et, à gauche, la maison du garde, elle dressait au couchant sa façade trapue, accostée de deux tourelles carrées, vêtues de lierre, et surmontée d'une haute toiture de tuiles brunes. En arrière, un jardin de médiocre dimen-

sion étageait ses terrasses, dominées, elles-mêmes, par un parc dont les arbres se confondaient avec la lisière de la forêt. Les grandes fenêtres à petits carreaux du rez-de-chaussée et de l'unique étage reflétaient encore les rougeurs mourantes du ciel occidental, zébré de nuages roses. La décroissante réverbération du couchant répandait sur la vieille demeure une teinte de poétique tristesse, encore accrue par l'obscurité des pentes boisées et par le glou-glou flûté du ruisseau parmi les saules. A deux cents mètres plus loin, en amont, un étang encadré de roseaux allongeait sa surface somnolente, glacée d'une faible rougeur, et achevait d'un dernier trait la mélancolie du paysage. Au moment où le cabriolet s'arrêtait devant la grille close, une poule d'eau qui émergeait du milieu des joncs de l'étang jeta dans le silence un gloussement plaintif qui fit tressaillir le voyageur. Ce cri de la poule d'eau dans la paix du soir, que de fois il l'avait entendu au temps de son adolescence ! Et ce fut un nouveau coup de la baguette magique du souvenir, réveillant toute une longue suite de sensations assoupies.

Au bruit du cabriolet sur la chaussée pavée, un homme était sorti de la maison du garde et une voix enrouée résonna dans la cour :

— C'est-y vous, monsieur de Lochères ?

— Oui, mon brave! répondit Vital en mettant pied à terre.

— Je commençais à croire que vous aviez peut-être ben couché aux Islettes... Ho ! notre Marianne, allume ton falot, c'est Monsieur !...

Tout en hélant sa ménagère, le garde s'occupait d'ouvrir non sans peine les battants de la grille. Ils tournèrent sur leurs gonds en grinçant et livrèrent passage au cabriolet, tandis que Marianne accourait avec sa lanterne, et d'une voix prolixe souhaitait la bienvenue à ce maître perdu de vue depuis vingt années.

A la lueur vacillante du falot, le couple examinait curieusement Vital et le trouvait en son par-dedans « ben changé ». Pendant ce temps, le voyageur contemplait tour à tour la mine bourrue, la barbe blanche du vieux Saudax, robuste encore et bas sur jambes, puis le visage ouvert et la large bouche édentée de la Marianne.

— Vous devez être *hodé* (fatigué), monsieur Vital, dit cette dernière ; aussi je vous ai fait bon feu dans votre chambre... Ça n'est pas de trop en cette saison... Les soirées sont frisquettes et la chambre est humide, après tant d'années qu'elle est restée calfeutrée... Je vous y monterai votre souper ; vous y serez mieux que

dans la salle, qui est une glacière... Votre cuisinière ne doit arriver que demain et c'est moi qui ai tout fricoté... Ah! dame, je ne sais si ça sera de votre goût... Ici on ne trouve pas ce qu'on veut... Pourtant je vous ai eu des écrevisses et un derrière de lièvre...

— C'est bon, Marianne, éclaire Monsieur et mène-le là-haut, tandis que je réglerai le cocher, interrompit Saudax, arrêtant brusquement ce flux de paroles.

M. de Lochères suivit Mme Saudax qui le précéda sur le perron et l'introduisit dans le spacieux vestibule aux dalles noires et blanches, au milieu duquel s'ouvrait la cage de l'escalier de pierre. Une fraîcheur de cave tomba dès l'entrée sur les épaules de Vital ; en même temps il fut saisi d'un frisson de tristesse à l'aspect de ce glacial vestibule dont il avait gardé un si gai souvenir et qui, sous l'incertaine lumière du falot, lui paraissait maintenant funèbre. Il gravit lentement les marches de l'escalier et, tout en montant, il eut un moment une sorte de fiévreuse hallucination. Il crut voir devant lui, enjambant joyeusement les degrés, un jeune homme leste et allègre et qui n'était autre que lui-même à vingt ans. A la dernière marche, la vision s'évanouit et il s'arrêta un instant sur le palier pour reprendre haleine, car la montée l'avait essoufflé.

Un corridor lambrissé de chêne et orné de portraits régnait dans la largeur du premier étage. Mme Saudax ouvrit une porte en face du palier et Vital se sentit rasséréné en entrant dans la chambre où flambait un clair feu de hêtre. Les rideaux de reps étaient tirés et, devant la cheminée, une table était dressée pour le souper.

— Je vous ai mis dans la chambre de votre défunt père, dit la femme du garde en allumant un candélabre aux bougies grésillantes, parce que la porte et les fenêtres y ferment mieux et que la cheminée ne fume pas... Vous vous y reconnaissez, *n'mé ?*

Oui, Vital reconnaissait le lit très haut, à baldaquin de même étoffe que les rideaux, la commode ventrue, à garniture de cuivre, les fauteuils Louis XV, le bureau de marqueterie et, accroché à une patère, le cor de chasse du vieux Bernard de Lochères. De chaque côté de la glace du trumeau, deux photographies encadrées étaient symétriquement suspendues : la sienne, lorsqu'il ne portait qu'une fine moustache retroussée, et celle de sa mère encore jeune, habillée à la mode du second empire, d'une robe à volants tendue par d'amples crinolines. De nouveau, son cœur se gonfla. Il s'assit lourdement sur un fauteuil en face de l'âtre flambant. A la lueur des bougies, il distinguait au-dessus de la glace le trumeau peint

représentant une bergère rose assise dans un paysage bleuâtre, à côté d'un berger enrubanné qui jouait de la flûte. Des années et des années avaient passé ; le berger continuait à flûter silencieusement ; la bergère continuait à lui sourire tendrement, et tandis que Vital avait subi tant d'assauts divers, tandis que son cœur avait si souvent changé, rien ne troublait les deux personnages du trumeau dans leur champêtre concert inentendu.

Elle ramassa son falot.

— Si vous désirez vous mettre à votre aise, continua la mère Saudax, il y a de l'eau fraîche dans le cabinet de toilette et je vais faire signe au valet de chambre que nous avons gagé, de vous monter votre bagage... Il est arrivé de ce matin et il s'occupe à s'installer, mais si vous voulez qu'il vous serve dès ce soir à table ..

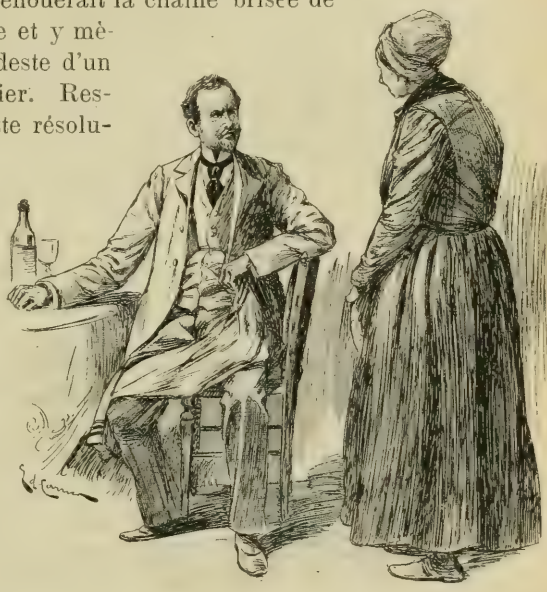
— Non, interrompit Vital, pour ce soir je préfère n'avoir autour de moi que des visages connus ; si cela ne vous dérange pas, Madame Saudax, c'est vous qui me servirez, et Saudax m'apportera mes malles après que j'aurai dîné...

— Je vais donc vous monter votre souper, reprit jovialement la brave femme avec une nouvelle révérence, et vous me direz s'il est cuisiné à votre idée...

Elle ramassa son falot et s'éloigna à pas de velours.

Quand elle fut sortie, M. de Lochères se pencha vers la cheminée et, pincettes en main, se mit à tisonner pensivement. Il songeait qu'à cette même heure, trois jours auparavant, il dînait encore à Monte-Carlo, sous la véranda de l'hôtel de Paris, assis dans une certaine encoignure d'où l'on pouvait voir arriver un à un les rares clients d'octobre. Il se remémorait la galerie vitrée, lumineuse, avec ses files de tables fleuries de roses, où joueurs et joueuses venaient se refaire en attendant les parties du soir, et il la

comparait à la chambre où il s'attablait maussadement, en un coin de ce manoir campagnard perdu au fond de l'Argonne. Mais quoi ! on ne l'avait pas forcé à se confiner en cette solitude. S'il y était venu, c'est que le dégoût de sa vie antérieure lui était monté à la gorge avec de telles nausées qu'il avait résolu de faire peau neuve et, comme un lièvre fourbu qui retourne au gîte, de se sauver loin du monde en ce canton de forêt où avaient vécu son père et son grand-père. C'était décidé ; il n'en sortirait plus, il y renouerait la chaîne brisée de ses jours d'enfance et y mènerait le train modeste d'un gentilhomme-fermier. Restait à savoir si cette résolution n'était point trop tardive, s'il n'avait pas déjà pris trop de mauvaises habitudes pour pouvoir dépouiller le vieil homme, et si un jour il ne se lasserait pas de ce refuge silencieux, comme il s'était lassé du tapage et des plaisirs creux des stations à la mode. Enfin, il verrait bien !...



« Elle est morte », dit M. de Lochères.

Sur ces entrefaites, Mme Saudax rentra, portant dans un panier oblong le potage et le buisson d'écrevisses qu'elle rangea sur la nappe, puis le râble rôti qu'elle déposa au chaud devant le foyer.

Vital s'attabla, avala quelques cuillerées de potage, grignota une aiguillette du râble, éplucha deux ou trois écrevisses ; mais la fièvre du voyage lui avait sans doute coupé l'appétit, car, après avoir pelé un fruit, et malgré les exhortations de Mme Saudax, il jeta sa serviette sur la nappe et fit signe à la dame qu'elle pouvait tout enlever.

La femme du garde en parut navrée. Sa vanité de cuisinière était déçue et aussi sa curiosité féminine. Elle avait espéré faire causer Vital sur ses projets et connaître ainsi les raisons de son retour subit à la Harazée. Elle se répandit en lamentations sur l'insuccès de son diner.

— Consolez-vous, Madame Saudax, dit-il ; tout était excellent, mais je n'ai pas faim.

— C'est le changement d'habitude, pour sûr, s'écria-t-elle, qui vous a ôté l'appétit, et peut-être ben aussi la pensée que votre défunt père est sorti d'ici les pieds devant, sans s'être réconcilié avec vous, Monsieur de Lochères !... Pauvre homme, faut pas lui en vouloir ; les vieux, voyez-vous, ont des idées qui ne s'accordent pas toujours avec celles des jeunes. Il s'était entêté à vous marier avec une demoiselle du pays. Il avait tort. On doit se marier pour soi, n'est-ce pas donc ? Le principal, c'est qu'on soit heureux en ménage...

Elle cherchait visiblement à provoquer en douceur une explication au sujet de ce mariage, qui était resté un mystère pour les gens de la Chalade ; mais Vital se dérobait et demeurait hermétiquement boutonné.

— Est-ce que, murmura-t-elle timidement, Mme de Lochères compte bientôt venir vous rejoindre à la Harazée ?

— Non ! grommela-t-il, à la fois gêné et impatienté.

— Elle n'est pas malade, au moins ? insista Mme Saudax.

Avec un regard impérieux et d'un ton rude qui devait couper court à toute autre question indiscrète, il répondit sèchement :

— Elle est morte !...

III

Morte !... Mme de Lochères l'était pour Vital du moins. Depuis neuf ans il s'était efforcé de la supprimer de sa vie, de l'effacer de sa mémoire, et il avait procédé à cette exécution avec d'autant plus d'acharnement que les torts étaient en grande partie de son côté. Nous ne sommes jamais si violents dans nos rancunes que lorsqu'elles sont nées de nos propres fautes. Ah ! ce mariage conclu contre la volonté du vieux Bernard de Lochères, combien rapidement Vital s'était lassé d'en subir le joug !... Ce soir, dans cette

chambre de la Harazée où le vieillard avait exhalé son dernier souffle sans s'être réconcilié avec son fils, celui-ci se représentait avec une douloureuse lucidité les conséquences de son refus d'obéir aux injonctions paternelles. Il se rappelait plus amèrement les moindres détails des événements qui l'avaient amené à quitter le célibat...

Après la guerre de 1870, il était revenu en Argonne et s'y était bientôt fatigué de l'existence casanière qu'on y menait. Six mois de vie militaire avaient développé en lui de nouveaux goûts et de nouveaux besoins. S'ennuyant au logis, désireux de tâter des distractions que les grandes villes ont toujours largement offertes aux jeunes gens de son âge, il avait informé M. de Lochères de son intention de passer une année ou deux à Paris. Cela n'allait guère au vieux gentilhomme qui avait à l'encontre de Paris les haines et les méfiances d'un provincial de l'ancienne roche, et qui accusait volontiers la capitale d'être la seule cause de tous les malheurs du pays. D'ailleurs, il rêvait déjà de marier le jeune homme avec une riche héritière du voisinage, appartenant à l'une des meilleures familles des Ardennes, et il essaya d'abord de s'opposer à ces velléités voyageuses. Mais Vital était majeur depuis cinq ans ; il possédait du chef de sa mère, morte en 1871, une fortune assez ronde et il demeurait intraitable. Une fois à Paris, la bride sur le cou, avec tout ce qu'il fallait pour faire joyeusement la fête, Vital devenait vite un de ces aimables mondains qu'on rencontre partout où l'on s'amuse. Il mordait à belles dents à la grappe du plaisir et ne se lassait pas de la savourer. Malheureusement les fruits de volupté coûtent cher et durent peu. Au bout d'un an, le jeune Lochères, ayant entamé le capital avec le revenu, s'apercevait que la fortune maternelle fondait comme neige entre ses doigts, et que bientôt il ne posséderait plus guère que son nom, sa bonne mine et sa jeunesse.

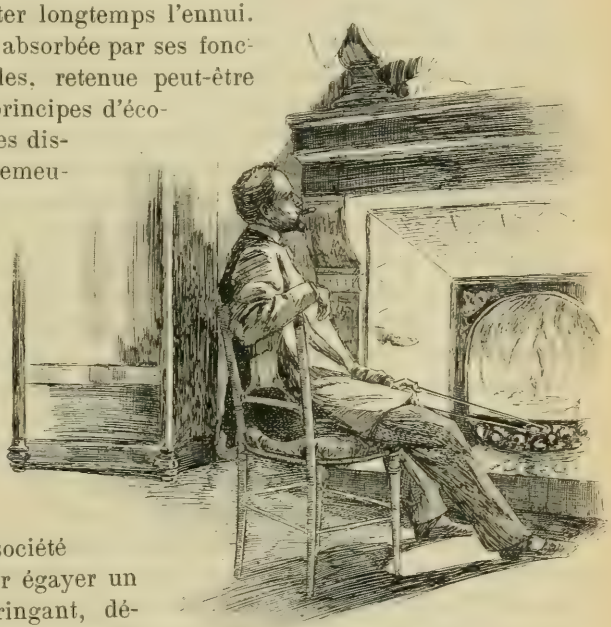
Dans les salons cosmopolites où il fréquentait, il avait rencontré une jeune orpheline, Mlle Giulia de Novalèse, qui vivait chez M. de Sanctis, son tuteur, et avec laquelle il fleuretait volontiers. Mlle de Novalèse était d'origine savoyarde. Grande, bien faite, avec des attaches un peu lourdes, de flegmatiques yeux noirs et de noirs cheveux crépus, elle avait une beauté froide et régulière. La jolie tournure, la grâce frivole, le caractère enjoué et bon enfant de Vital de Lochères lui plurent et elle le lui laissa voir. Sa prédilection très marquée donna à réfléchir au jeune homme. Jusque-

là il n'avait pas montré un goût prononcé pour le mariage; ses attentions pour la belle Giulia n'avaient jamais dépassé les limites d'un flirt superficiel ; mais les circonstances devenaient pressantes, le patrimoine maternel était plus qu'aux deux tiers dévoré, et Vital ne se souciait pas de rentrer décavé à la Harazée. Dans ces conditions, il fallait songer à l'expédient sauveur d'un mariage riche. Or, Mlle de Novalèse possédait plusieurs millions liquides, un château en Savoie et un *palazzo* confortable à Turin, sur le corso Victor-Emmanuel. Vital fit sa demande et on l'agréa ; la seule condition qu'on lui imposa fut l'obligation de résider en Piémont. Il ne restait plus qu'à obtenir le consentement de M. de Lochères père; cela semblait devoir aller de cire et ce fut là justement qu'on se heurta à une opposition inattendue. Le vieux gentilhomme détestait les étrangers, notamment les Piémontais auxquels il ne pardonnait pas d'avoir détrôné le pape; de plus, il voulait marier son fils en Argonne et le garder près de lui. Sa réponse fut un refus très sec: « Si tu es las du célibat, lui écrivait-il, viens à la Harazée; j'ai là pour toi en réserve une fille aimable et riche, qui est du pays et que je t'ai mijotée... Mais je ne veux pas d'Italienne chez moi; je ne donnerai jamais mon consentement à la sotte cacade dont tu me parles. Tu peux passer outre, il est vrai, puisque tu es majeur. Consulte là-dessus ton cœur et ta conscience. » Il fallut faire des sommations respectueuses et le vieux Lochères en garda une rancune qui dura jusqu'à sa mort.

Une fois marié, Vital tint sa promesse et se fixa à Turin avec sa jeune femme. Dès les premiers mois de la lune de miel, il fut vite désillusionné. La médaille d'or du mariage riche avait un revers auquel il n'avait pas songé. Ébloui par sa bonne fortune et convaincu que sa femme était fortement éprise, il s'était flatté de conserver son indépendance et de continuer à vivre à sa guise. En prononçant le oui sacramentel, il n'avait pas remarqué le pli dur qui barrait parfois le front volontaire de Mlle de Novalèse. Cette fille d'une mère savoyarde et d'un père piémontais possédait les vertus et aussi les défauts des races montagnardes : une froide raison, un entêtement étroit et un esprit positif. Elle aimait son mari, mais elle entendait en retour qu'il l'aimât et lui appartînt exclusivement. Son affection, impérieuse, exigeante, était sans tendresse et sans grâce. De plus, elle se montrait, comme la fourmi, économe jusqu'à la parcimonie. Lorsque Vital, facilement prodigue, se livrait à des dépenses de luxe, elle savait le rappeler à l'ordre avec une

sécheresse blessante. Au bout d'un an, elle lui donna un fils qu'on baptisa du nom de Charles-Félix ; mais, dès avant la naissance de cet enfant, l'amour conjugal avait perdu pour M. Lochères tout son velouté et son charme. La fleur des premiers jours avait fait place au fruit ; un fruit rugueux comme une écorce de châtaigne, tout hérissé de devoirs et de récriminations jalouses.

Vital s'ennuyait ferme dans le cérémonieux *palazzo* du corso Victor-Emmanuel, et il n'était pas de taille à supporter longtemps l'ennui. Sa femme, très absorbée par ses fonctions maternelles, retenue peut-être aussi par ses principes d'économie, fuyait les distractions et demeurait volontiers dans son intérieur méthodique et glacial, en compagnie de vieilles parentes dévotes et d'onctueux ecclésiastiques. Cette société n'était pas pour égayer un jeune mari fringant, désœuvré et friand de plaisir. Aussi Vital finit-il par chercher des distractions ailleurs. Il s'était mis à fréquenter un cercle, non pour y jouer, mais pour motiver ses sorties. En réalité, il passait la plupart de ses soirées au théâtre, soupait avec des chanteuses et ne rentrait que fort tard au *palazzo* Novalèse. Turin, en dépit de ses airs de capitale, a les habitudes potinières d'une petite ville. On y parlait tout haut des bonnes fortunes de M. de Lochères et de sa récente liaison avec une petite actrice du Théâtre Carignano. Mme de Lochères fut vite informée des infidélités de son mari, et, jalouse autant qu'orgueilleuse, elle les lui reprocha en



Mâchonnant entre ses lèvres un bout de cigare éteint.

termes désobligeants. Vital, qui n'était point endurant, lui répliqua sur le même ton; des scènes violentes éclatèrent, des mots cruels et irréparables furent échangés. L'épouse offensée menaça même le coupable d'une séparation judiciaire. Les parents et les amis s'entremirent et, dans l'intérêt de l'enfant, obtinrent que les choses ne seraient pas poussées à cette extrémité. Une réconciliation apparente eut lieu et il fut convenu que, pour laisser les commérages s'assoupir, M. et Mme de Lochères iraient, pendant quelques années, s'installer en Savoie, dans le château que la jeune femme possédait à Clarefond, entre Aix et Chambéry.

Durant six ans, la paix sembla régner dans le ménage, mais ce fut une paix armée et boiteuse. Les deux partis restaient sur la défensive, se ménageant seulement à cause du petit Charles-Félix, qui grandissait et commençait à tout comprendre. Mme de Lochères n'avait rien oublié; les frasques de Turin lui donnaient barre sur son mari et, dans le tête-à-tête, elle ne pouvait se tenir de les lui rappeler d'une façon très âpre. Elle ne savait point pardonner. Vital, de son côté, ne paraissait point soucieux d'obtenir son pardon. Dans l'intervalle, la mort du vieux M. de Lochères l'avait fait hériter d'une cinquantaine de mille francs de rente, et, se sentant indépendant, il supportait avec moins de patience l'intolérable ennui de la vie commune. Un certain soir, on apprit que Vital de Lochères était parti pour l'Italie en compagnie d'une belle dame avec laquelle il s'était lié intimement à Aix. Cette fois le scandale était public; Mme de Lochères, exaspérée, demanda le divorce. A raison des torts incontestables du mari, les juges de Chambéry prononcèrent la rupture du lien conjugal et n'hésitèrent pas à confier la garde de l'enfant à la mère, autorisant seulement le père à le voir une fois par mois, dans une maison tierce. Vital n'eut pas même la pensée de faire appel du jugement; il se trouvait allégé et bénissait la sentence qui le délivrait d'une épouse intolérante et hargneuse. L'enfant seul lui tenait au cœur. Aussi s'empressa-t-il de notifier à Mme de Lochères qu'il entendait user régulièrement du droit à lui conféré par les juges. Mais, dès les premières visites, il s'aperçut qu'on avait dressé Charles-Félix à le haïr. A ses caresses, ce garçonnet de douze ans opposait une froideur et un mutisme qui le navrèrent. Après plusieurs tentatives infructueuses pour vaincre les répugnances et l'hostilité de Félix, il s'exaspéra à son tour, renonça à les renouveler et s'efforça d'oublier cet enfant qui était devenu un ennemi.

Alors il arracha violemment de son esprit tout ce qui pouvait lui rappeler treize années d'oppression et de tortures conjugales. Volontiers il les eût mises en tas et incinérées comme un jardinier brûle de mauvaises herbes. Pour mieux les abolir, il changea de milieu et s'installa à Nice. Là, parmi les fleurs, sous ce ciel d'un bleu de velours qui verse avec l'éclatante lumière une griserie de sensualité à tous les hôtes de la côte d'Azur, il lui sembla que sa jeunesse commençait seulement, et il se lança avec une fougue nouvelle dans une ardente course au plaisir. Il expérimenta toutes les excitations, toutes les voluptés, tous les raffinements que les oisifs ont inventés pour s'abstenir de songer aux choses douloureuses de la vie. Les déboires de ses années de mariage l'avaient rendu prudent. Il tenait en bride sa sensibilité et se gardait de rien mettre de son cœur dans les brèves liaisons qu'il nouait avec des créatures aussi faciles qu'aimables. Il atteignait ainsi et dépassait la quarantaine sans encombre, quand brusquement il se laissa toucher, bien plus profondément qu'il n'eût voulu, par une jolie fille dont il s'était amouraché, une nuit de carnaval.

Devant le feu de hêtre à demi consumé, en ce vieux logis paternel de la Harazée, Vital repensait encore avec un arrière-goût de volupté amère à la salle du Restaurant Français où il s'était trouvé avec cette fille, au sortir d'une redoute du casino.

Au fond des braises empourprées du foyer, il revoyait les habitués de ce restaurant : jeunes viveurs très à la mode, horizontales haut cotées, mêlées à quelques excentriques femmes du monde venues là en curieuses. La plupart des assistants s'étaient démasqués, mais gardaient leurs fantaisistes costumes mi-partie blancs et rouges. A la réveillante lumière des lampes électriques, les satins écarlates et les brocarts argentés chatoyaient comme des étoffes mouillées sur lesquelles court un rais de soleil; les rivières et les colliers de perles luisaient sur des épaules nues. Tandis qu'un orchestre de mandolinistes jouait alternativement des valses viennoises et des airs napolitains, soupeurs et soupeuses dégustaient des viandes froides, buvaient du champagne et s'interpellaient bruyamment, cyniquement. A la fin, on poussa les tables contre les murs et, dans l'espace laissé libre, quelques couples commencèrent à valser. Puis, comme la musique grêle des mandolines attaquait les premières mesures d'une danse espagnole, des voix s'écrièrent : « Louisette, à ton tour! » Et Vital vit surgir une fille de vingt ans, simplement vêtue d'une légère robe blanche garnie de rubans

rouges; svelte, élégante, la taille bien cambrée, avec un visage quasi virginal, éclairée par deux grands yeux bleus d'ingénue. Elle souleva sa jupe entre ses doigts et commença une *malaguena*. Elle dansait légèrement, gaiement, avec une souplesse et une élégance rares; ses mouvements vifs ou alanguis avaient je ne sais quoi de passionné et de réservé à la fois. La grâce chaste et voluptueuse de sa danse, la piquante ingénuité de sa tête de vierge remuèrent étrangement Vital; il resta longtemps sous le charme, et, happé par un désir, il alla complimenter la danseuse avec une chaleur émue qui en disait long. Bref il quitta le restaurant en compagnie de Louisette et elle devint sa maîtresse. Pour la première fois, il se sentait tendrement et sérieusement épris. La liaison durait depuis cinq ans, lorsqu'un jour, rentrant à l'improviste, il trouva Louisette en train de le tromper avec un ignoble cabotin. Le désenchantement fut aussi complet que le coup était brutal. Rejeté en pleine réalité, Vital se réveillait de sa griserie, déprimé, vieilli de dix ans, dégoûté du milieu dans lequel il s'était fourvoyé, dégoûté de ses semblables, de sa propre personne et de la vie en général. Décidément, le guignon s'en mêlait; rien ne lui réussissait! Il avait essayé — il se le figurait, du moins — d'être un époux aimant et un père tendre; l'intolérable humeur de sa femme, l'hostilité de son fils l'avaient jeté hors du cercle de la famille. Les plaisirs, auxquels il avait demandé l'oubli de ses premiers déboires, l'écœuraient maintenant et lui paraissaient aussi creux que stupides. Il se jugeait amoindri, avili, ridicule, inutile à lui-même et aux autres. Peut-être aussi, en son fond, un remords lui murmurait-il tout bas qu'il avait étourdiment gâché sa vie en la prenant par le mauvais bout. Au milieu de cette détresse, l'image de sa forêt d'Argonne, du manoir paternel enfoui paisiblement dans les bois, lui revenait par à-coups avec une douceur nostalgique. Quand on a vécu vingt ans en province, on emporte toujours un peu de la glèbe de son pays à la semelle de ses souliers. Un lien longtemps insoupçonné rattachait encore M. de Lochères à sa terre natale. L'idée de la revoir et de s'y réfugier germait peu à peu et s'affermissait en son cerveau désorienté...

C'était ainsi qu'il avait donné à Saudax l'ordre de préparer une installation à la Harazée et qu'il s'y retrouvait ce soir, encore étourdi, tisonnant le feu de cette cheminée paternelle, si longtemps glacée, et mâchonnant amèrement entre ses lèvres un bout de cigare éteint.

(A suivre.) André Theuriet.

LE TEMPS DU SERVAGE

L'automne dernier, nous chassions dans le gouvernement de Riazan. Toute la matinée, nous avions poursuivi les canards sauvages sur un grand étang; c'était visiblement un ancien lac artificiel, creusé là pour embellir quelque parc seigneurial, mais l'effort de la main de l'homme avait disparu depuis longtemps, sous le travail facile de la nature. Restée maîtresse de ce lieu, elle en avait changé le dessin primitif à sa fantaisie, effaçant les lignes droites sous un fouillis de roseaux, de saules et de trembles. A la queue du marais, une éclaircie entre ces arbres permettait d'apercevoir à quelque distance, dans un pli de terrain, un vaste corps d'habitation; il était en partie masquée par les restes d'une enceinte crénelée. Cette apparition féodale m'intrigua vivement; je n'avais jamais vu rien de semblable dans les campagnes russes. Les constructions en pierre y sont presque inconnues, les maisons seigneuriales se contentent, pour toute clôture, d'une simple palissade,

tout au plus d'un mur de brique à hauteur d'homme. Les hautes murailles, armées de meurtrières et de créneaux, ne se retrouvent qu'autour de quelques vieux monastères, qui servirent jadis de forteresses avancées contre les invasions tartares. Quand le déjeuner rassembla les chasseurs, je demandai à mon voisin, un propriétaire du district, si c'était là un ancien couvent.

— Mais non, me dit-il, nous sommes sur la propriété des B... (1). Ignorez-vous l'histoire de ce château et de celui qui l'a bâti, le trop fameux Vassili Ivanovitch B...? C'est un des plus sombres souvenirs du temps du servage.

Je connaissais vaguement les légendes attachées au nom de ce Vassili B..., qui fut l'un des plus riches et des plus cruels seigneurs de la Russie, sous le règne de l'empereur Alexandre Ier. Je me défiais de ces légendes, sachant combien les dramaturges ont noirci à plaisir le temps du servage. Le pouvoir arbitraire était presque toujours tempéré par les mœurs patriarcales de la noblesse russe. J'exposai mes doutes à mon compagnon.

— Vous avez raison, reprit-il, nous étions moins noirs qu'on ne nous a peints. Le principe était détestable, l'application en fut plus douce que celle du code féodal dans maintes parties de l'Europe. Notre grand tort, à nous les civilisés d'hier, ce fut de montrer de pareilles mœurs à l'Occident alors qu'il s'en était déshabitué, qu'il était devenu prude et prompt à se scandaliser. Sa conscience lui reprochait de vieux péchés : elle s'est soulagée sur notre dos. Mais ceci dit à notre décharge, il faut bien confesser quelques exceptions douloureuses, et Vassili B... fut la plus criante de ces exceptions. Durant les premières années du siècle il traita ce district en pays conquis. J'en aurais long à vous conter sur le terrible seigneur, si je vous redisais tous les récits qui ont épouvanté mon enfance; je les tiens de mon père, son contemporain et son voisin.

Vassili B... vivait derrière ce rempart de pierre, entouré d'une garde de lanciers, gens de sacs et de corde qui exécutaient les hautes œuvres commandées par le maître. Un trait vous donnera la mesure de ses justices sommaires. Les paysans d'un petit village qui touchait à ses domaines s'étaient révoltés contre leur propriétaire. Celui-ci se plaignait devant B... de ne pouvoir réduire la révolte. « Vends-moi ce village, je me charge de les mettre à la raison », dit Vassili Ivanovitch à son ami. Le marché fut conclu

(1) Cette histoire étant rigoureusement exacte dans ses moindres détails, on n'a pas cru pouvoir imprimer un nom de famille bien connu en Russie

séance tenante. Le lendemain, B... se transporta avec sa garde chez les mutins; les lanciers cernèrent le village, ils avaient la consigne de ne laisser passer ni un homme, ni une femme, ni une tête de bétail. « Que pas une poule ne sorte », avait ordonné Vassili. On apporta aux quatre coins de la paille et des fagots, on mit le feu. Tout flamba, jusqu'à la dernière hutte, et pas une poule ne sortit. B... avait tenu parole, la révolte était comprimée pour jamais.

Cet homme aimait les fleurs. Chez les pauvres diables que nous sommes devenus, rien ne peut vous donner une idée du luxe royal des grands seigneurs d'autrefois, au moins de ceux qui, comme Vassili B..., ne savaient pas le compte de leur fortune. Tout l'emplacement sur lequel nous chassons était alors un parc soigneusement entretenu. Vous voyez là-bas ces grands peupliers blancs qui avancent dans le marais; c'est le reste d'une presqu'île artificielle, aujourd'hui enlisée dans les boues et les ajoncs. Le peuple avait donné à ce coin du parc un surnom significatif : *Le Jardin terrible*. C'était le lieu de justice du farouche seigneur; un pilori, une potence, une roue y demeuraient en permanence; ceux qu'on amenait là n'en revenaient plus guère, et les serfs y étaient conduits pour la moindre faute.

A maintes reprises, les autorités administratives tentèrent de mettre le holà à cette tyrannie, et toujours en vain. Vassili B... avait la main longue, la bourse bien garnie, des avocats puissants à Pétersbourg. Un conflit de juridiction le servait à souhait, en lui permettant toujours de gagner du temps. La maison que vous apercevez est bâtie sur la limite des gouvernements de Riazan et de Vladimir; la ligne de démarcation qui sépare les deux provinces passe exactement dans l'axe du grand salon, où elle est figurée par une rainure du parquet. Quand le gouverneur de Riazan venait faire une enquête, B... le recevait poliment, passait de l'autre côté de la rainure, et déclinait la compétence de ce fonctionnaire qui n'avait plus le droit de l'appréhender. Le gouverneur de Vladimir s'avisait-il à son tour de l'importuner, Vassili Ivanovitch rétrogradait dans le salon de Riazan et renvoyait le délégué du Tsar aux affaires de son ressort. Une fois, après le scandale du village brûlé, les deux gouverneurs, résolus d'en finir, se donnèrent rendez-vous au château. A la dernière station de poste, celui de Riazan trouva un exprès, porteur d'un gros pli ; il tourna bride brusquement, sous prétexte d'affaires urgentes qui le rappelaient. Les méchantes langues racontèrent ensuite que ce pli renfermait cent mille roubles.

De tous les récits que faisait mon père sur Vassili B..., une scène est demeurée particulièrement gravée dans mon imagination enfantine. Il me semble y avoir assisté, tant je l'ai souvent entendu conter par l'homme véridique qui en fut le témoin oculaire. Vassili Ivanovitch était déjà vieux, quand une maladie le surprit et le terrassa en quelques jours; un matin, le glas de l'église seigneuriale apprit aux serfs que leur maître était mort. Vous pouvez croire que ce glas sonna pour eux comme le plus joyeux *Te Deum*. De tous les villages voisins, les paysans se précipitèrent sur les pas du prêtre, pour aller vérifier de leurs yeux l'heureuse nouvelle. Ils envahirent le château; l'effrayant seigneur était couché dans la grande salle, plus effrayant que jamais, avec le pouvoir de la mort sur le visage; il gisait sur la table, tout seul entre les cierges. Ses proches, mandés de Pétersbourg, n'avaient pu encore arriver; ses lanciers s'étaient dérobés dans quelque retraite, craignant les représailles populaires. Le prêtre lui ferma les yeux, récita l'office et partit, laissant selon l'usage son bedeau, pour psalmodier jusqu'au lendemain des prières sur le corps.

Mais les paysans ne sortirent pas avec leur pasteurs; ils ne pouvaient se lasser de regarder leur ennemi mort. Restés maîtres du château, ils écoutèrent d'abord en silence les litanies du bedeau, qui murmurait, dans un angle de la salle, les paroles des vengeances divines; bientôt, ils s'enhardirent dans leur joie, les propos bruyants couvrirent la voix du psalmiste. Un jeune vaurien s'offrit pour aller chercher de l'eau-de-vie; on apporta les brocs, on commença de boire et de s'enivrer. Mon père et quelques autres voisins tentèrent vainement d'arrêter cette orgie sacrilège; les paysans ne se possédaient plus; ils dansaient en rond autour du cadavre, se tenant par la main, chantant, hurlant, accablant le défunt d'injures et de défis. Les plus furieux le tiraient par les moustaches et lui arrachaient des poignées de cheveux. Le jeune gars qui avait été chercher la *vodka* vida le verre d'eau bénite, le remplit de liqueur et l'introduisit de force entre les dents du mort, criant : « Bois à la santé de tes pauvres petits esclaves, fils de chienne! » Soudain, le verre tomba de ses mains et se brisa sur le sol; l'homme bondit en arrière, pâle de terreur.

Les yeux que le prêtre venait de fermer s'étaient rouverts. Ils promenaient sur l'assistance un regard diabolique, plein des choses vues dans l'enfer. En une seconde, le silence et l'immobilité se firent dans la foule; chacun demeura pétrifié à la place où le regard

l'avait atteint; la plupart tombèrent à genoux. On n'entendit plus que le nasillement du bedeau qui continuait son office, penché sur le psautier. Il lisait : « Je me lèverai, j'atteindrai ceux qui m'insultent, je les réduirai en poussière... » Comme il achevait ce verset, le seigneur se redressa lentement sur son séant. Après les yeux, les lèvres se rouvrirent; il sembla aux paysans anéantis qu'elle venait aussi de l'enfer, la voix qui remontait sur ces lèvres. C'était pourtant la voix habituelle du maître. Elle commanda : « Eustap, toi qui m'as outragé, avance ici; et toi, Pacôme, qui as touché ma tête; et toi, Micha, qui as tiré mes moustaches... » — il nomma chacun de ceux qui avaient porté la main sur lui, rappelant exactement le méfait, — « demain, vous serez pendus. Les autres seront passés par les verges. Eh! mes gens, des cordes, qu'on les lie! »

Le vieux majordome alla rechercher les lanciers. Jusqu'à leur arrivée, personne n'eut la pensée de bouger, de résister ou de fuir. Quand ils entrèrent, le maître était debout, dominant la foule agenouillée. Il indiqua ceux qu'on devait lier. Puis, prenant un rouble dans la poche du valet de chambre, il le jeta au bedeau, avec cet avertissement : « Toi, va-t'en plus vite, imbécile; et si tu reviens jamais faire ici ton métier avant que je ne te l'ordonne moi-même, tu seras fouetté comme les autres. » Le lendemain, les coupables se balançaient aux potences, dans le *Jardin terrible*.

B... raconta ensuite à mon père qu'il n'avait pas eu, durant cet accès de catalepsie, un seul instant de défaillance mentale; il avait reconnu chaque voix, noté chaque accident, jusqu'au moment où la paralysie céda, soit par l'effet d'un violent mouvement de colère, sois sous l'action de la liqueur brûlante qu'on lui versait dans la gorge. Mais quand le médecin du district voulut expliquer à quelques paysans comment leur seigneur était revenu de léthargie, il perdit sa peine, vous l'imaginez bien. Pour tout le peuple de Liazan, Vassili Ivanovitch était ressorti de l'enfer, afin de faire pendre encore quelques serfs. De ce jour-là, les pauvres gens perdirent tout espoir de délivrance; il leur fut prouvé que leur maître se jouait de la puissance de Dieu, comme il s'était joué de celle du Tsar. Beaucoup demeurèrent persuadés que ce maître n'était autre que Satan l'immortel.

B... vécut et sévit pendant de longues années encore; on n'osa même plus murmurer dans ses villages. Quand il mourut pour tout de bon, personne n'y voulut croire, et ses héritiers s'étonnèrent longtemps de la docilité exemplaire de leurs serfs. Ces âmes

simples attendaient toujours le retour de Vassili le réprouvé. Aujourd'hui encore, les vieux paysans se signent quand ils longent ce marais. Les jeunes, les esprits forts, admettent bien que Vassili Ivanovitch a fini par mourir; mais ils ajoutent que son corps n'a pourri dans sa tombe que depuis le 19 février, le jour de l'émancipation. Au fond, ils ont raison à leur manière; c'est depuis ce jour que la race des Vassili B... est à jamais morte en Russie.

— Et maintenant, le soleil baisse; allons relever ce vol de halbrans, qui vient de s'abattre derrière le *Jardin terrible*...

Vicomte E. M. de Vogüé.

I

ESCAPADE

Enfin, elle put s'échapper.

A peine si elle prit le temps de s'arrêter devant une glace pour mettre d'aplomb son vaste chapeau et pour se sourire. Vite, elle gagna le jardin, et, afin de ne pas traverser la petite ville espionnieuse, elle s'enfuit par les champs et le bord de la rivière, marchant avec mille précautions, frôlant les murs, vérifiant avant de s'y engager la solitude des chemins qui s'en viennent du coteau vers les pâturges et que traversent les sentiers qu'elle suit. Enfin, elle fut hors les jardins, hors les maisons, loin des yeux possibles, en pleine campagne.

Elle s'arrêta seulement, et, vers la maison quittée, elle esquissa un joli pied de nez...

Il n'y avait pas ombre de méchanceté dans le geste. La jeune femme n'était qu'une enfant qui suivait sans calcul un mouvement naïf de sa fragile volonté. Si quelqu'un vous eût dit qu'elle était en faute, vous auriez conclu qu'elle encourait une privation de dessert pour le soir de ce beau jour... Nous saurons plus tard si son mari en jugeait de même. L'heure n'est pas de bavarder; suivons notre jolie pouliche échappée.

Elle devient fringante, maintenant qu'elle se sent en sûreté.

Elle saute des fossés, traverse des buissons d'épines, s'aventure dans les guérets frais de la veille, tout moelleux de terre grasse...

Ses joues rosissent et ses yeux pétillent, ses jolis yeux noirs à reflets d'or et si mutins. Des cheveux bruns auréolent de fines envolées son beau visage rieur, qui se détend, on dirait qui chante et s'épanouit de liberté. Le grand air pur, la verdure forte des dernières pluies, la grande nature féconde et calme, lui deviennent des compagnons qu'elle prend à témoin de sa joie naïve et saine... Sa robe est un peu voyante, son chapeau de forme bien extravagante; sa mise comme ses gestes gamins jurent un peu avec ses protestations d'harmonie... Mais elle y va de si bon cœur, que la bonne nature ne se révolte pas... En ce moment, elle côtoie, notre jolie promeneuse, un large champ de pommes de terre dont les touffes lui envoient en caresses leur si particulière odeur. De loin en loin un maïs égaré la salue amicalement de sa main de longue feuille coudée...

A droite, c'est la ligne vert sombre, opaque et presque funèbre d'une allée de sapins dévallant vers un château... Quatre pies traversent en silence le chemin, d'un vol un peu lourd... Il fait doux; tout le ciel est de nuages protecteurs et voici notre petite amie assise sur un tertre entre deux châtaigniers... Mais elle ne peut tenir en place, elle court presque vers l'allée sombre, avec des envies d'y aller, parmi les branches basses, dans tout ce vert triste de pins rigides, piquer sa robe, rouge comme un fruit mur. L'allée est quadruple, faite d'arbres plus pâles, plus élégants à l'intérieur, et la transformation étonne la curieuse.

La voici adossée au tronc rugueux d'un acacia et s'intéressant aux manœuvres en tirailleurs d'un grand troupeau de dindons, disséminés et gloussants vers les sauterelles du chaume qui descend vers la vallée. Tout au fond, un beau champ de choux, vert tendre, on dirait pelucheux. Plus près, à l'angle du chaume, un cercle étroit d'oies blanches, ensommeillées. La jeune femme suit l'allée vers les oies, et arrivée en face, elle s'amuse à jeter un cri. Encore dormantes, les oies répètent le cri; l'une d'elles, sort la tête de dessous son aile, dix l'imitent; la première se lève tout à fait, inspecte les environs, toutes se lèvent et la musique commence. La belle petite dame rieuse applaudit, contente de revivre son jadis de liberté dans les champs, de jouer encore à ce qu'elle appelait, en ses années d'histoire romaine, « le Jeu du Capitole ».

Elle arrive au petit château de Clavelle, qui mire un si curieux

Cette fois, il y a un spectateur, oh! un simple petit berger!

donjon dans l'Indre et qu'elle sait inhabité; elle s'applique à prendre un bel air sérieux, salue le jardinier et traverse la cour d'honneur, toute encombrée de troncs de peupliers et de tiges drues de bouillons-blancs. Elle va vers le parc, lentement, avec un joli balancement de tout le corps.

Le jardinier, appuyé sur sa bêche, la regarde aller :

— Elle est ben belle, tout de même, la petite dame Mauvière.

Il a parlé presque haut. Sa femme, sortie sur le pas du logis, renchérit :

— Ben sûr qu'elle est mieux que notre anglaise de patronne. Lui faudrait un château à c' te p' tite-là; elle est pas tournée pour vivre dans une maison bourgeoise, peut-être.

— Si j'étais le bon Guieu, j' lui donnerais la Clavelle, reprit le jardinier. Offre-lui donc du lait quand à repassera, moi j' vais aller lui cueillir une pêche, en attendant que je sois le bon Guieu; pour lui donner le pêcher, et le jardin, et le jardinier avec...

La jeune femme était déjà loin; elle chantait l'air d'Ophélie, en longeant la rivière sous une belle allée de chênes séculaires.

Mais elle s'attrista vite à sa propre mélodie, et, dans cette ombre humide, elle revint vers la maison du jardinier.

Elle accepta sans façon le bol de lait et le pain de seigle pour faire des mouillettes et surtout pour jeter aux poules assemblées sur le seuil. Elle emporta la pêche pour la manger plus tard. Comme elle repartait :

— Et M'sieu Maurice, dit l'homme, comment qu'i va?

— M. Maurice, il est en train d'atteler pour m'emmener à la foire d'Arthou. Il doit être bien en peine de moi!...

Et toujours chantante, elle traverse le pont du fossé et pousse plus avant sa promenade...

Elle arrive bientôt au petit chemin fleuri qui ramène à l'Indre, en dehors de la propriété. Elle mange des mûres, mord dans sa pêche, cueille de gros bouquets de chèvre-feuille et de barbe de capucin... Près de la rivière, elle prend un sentier, traverse sans la moindre peur un pâturage où sommeillent, ruminant, des bœufs blancs; l'un d'eux tend vers elle son muffle puissant comme pour vouloir goûter à sa botte de fleurs champêtres.

A un coude la rivière est presque à sec, montrant un lit de sable blond fort engageant. Notre belle amie ne peut résister à la tentation. Elle jette un coup d'œil aux environs

et la voici assise et déchaussée; ses bas suivent les souliers...

Oh! l'aimable spectacle qui n'eut pas de spectateurs.

L'eau n'est point tout à fait chaude, mais la jeune femme y entre hardiment et ne s'arrête que devant un endroit dépourvu de sable et plein de gros cailloux pas assez roulés. Elle prend par le plus long; enfin elle arrive au port. Qu'elle a de joie en s'apercevant qu'elle est dans un îlot; c'est une autre traversée en perspective. Mais elle fait d'abord halte et commence une cueillette de roseaux. Ses fines jambes mates de brune se dorent au soleil revenu pour cette petite fête, mais l'herbe de l'île n'est point douce à ces jolis pieds mouillés et la promeneuse hâte sa récolte. Elle rit de se voir si embarrassée par ses fleurs et par ses jupes. La rivière, de ce côté, a beaucoup plus de courant et de profondeur. Les mollets à leur tour entrent dans l'eau caresseuse.

Cette fois-ci, il y a un spectateur. Oh! un simple petit berger, mais qui n'en reste pas moins en extase et tout à fait muet devant cette apparition et malgré le bonjour amical de la belle dame qui se chauffe les jambes au soleil...

— Ce sentier peut bien mener à la route de Dartènes, n'est-ce pas, mon petit ami?

— J'sais pas.

— Ou donc demeures-tu?

— A la ferme à Jean Persant. J'connaissons pas les chemins; j'seus pas du pays, j'seus de La Châtre.

— Allons, tant pis. J'y vais tout de même... se dit à elle-même Mme Mauvière, car la conversation n'est guère possible avec le gars sauvage qui ne cessait de la considérer avec des yeux ronds.

Elle se rechausse donc, lie son gros bouquet de fleurs et de roseaux avec une tige de genêt vert et s'engage dans le sentier, le long de l'autre rive de l'Indre. Ce sentier suit les méandres de la rivière, tantôt descend jusqu'à l'eau, puis regrimpe sur un coteau, parmi des ormeaux de formes étranges, vieux pêcheurs penchés vers leur reflet. Tantôt il s'éloigne de la rive, contourne quelque obstacle, rejoint un chemin, puis galope vers le lit caillouteux qui sifflote des airs modestes.

C'est que l'Indre n'est plus ce qu'elle fut. Les industries nouvelles ont tué les vieilles qui se servaient de la rivière, la canalisaient, la réglementaient. Sauf à Clavelle et à deux ou trois autres endroits de son cours, l'Indre n'est plus dans ces parages qu'un pauvre ruisseau dépossédé. Il y a dans le pays un vieux brave

pêcheur, qui traverse parfois les vignes du Seigneur — en souvenir peut-être des vignes qu'il posséda jadis — mais qui, de noble famille, titré lui-même, n'a plus d'autres ressources que celle que lui procure la vente de son poisson. Un soir, penché sur le pont de Dartènes, il adressa à la rivière un discours ému :

— Ma pauvre vieille, l'es-tu assez ridée, vidée. Ils ne t'ont laissé que la carcasse, les gueux. C'est comme moi, j'suis propre, j'suis gras!! Mais tous deux nous filons notre bonhomme de chemin... Ah! seulement, c'est pas juste, j'ai plus de maison et ils t'ont laissé ton lit. Sais-tu, ma vieille camarade, j'ai envie d'aller coucher avec toi ce soir. Les brochets m'ont nourri assez d'années, il serait peut-être temps que je les engraisse à mon tour...

Le vieux noble continua longtemps, maltraitant le présent, rêvant tout haut du passé. Il avait, il est vrai, sujet à discourir devant le déplorable état de l'Indre à Dartènes. Figurez-vous un vaste lit de rivière avec des berges sorties de l'eau, comme des côtes de chien errant. Tout au fond, sale, herbu, lent, une espèce de marais triste. C'est l'Indre à l'endroit le plus pittoresque il y a vingt ans...

Mme Mauvière s'en moquait souvent devant son mari.

— J'aime mieux mon Cher blond, disait-elle.

Elle avait en effet passé son enfance aux environs de Valençay, tout près du large Cher, presque fleuve. Elle songe à tout cela, assise sur la pente douce de l'herbe, appuyée à la racine d'un ormeau. Le son de cuivre d'un cri d'oie la tire de sa rêverie. C'est tout un troupeau qui dévale. Elle reste tapie, observant, amusée, chaque mouvement de la troupe claironnante.

Le vent a fraîchi, les peupliers se plaignent en tremblant, la rivière se ride de frissons qui cachent son lit, quoique si peu profond. Les oies arrivent à grandes enjambées, musique en tête ; toutes à peine entrées dans l'eau y plongent leur bec et s'asperg ent vigoureusement, se lavent de la poussière du chemin. Une seule que Mme Mauvière remarque, a glissé lentement, le cou droit, la tête tournée vers le rivage, avec beaucoup de noblesse. Par d'invisibles coups de rames, elle fend d'une avancée régulière le coin de la rivière qui n'est point troublé par ses compagnes. L'isolement, la prestance, ce petit air dédaigneux ; Mme Mauvière sourit à l'oie noble : la Mme Mauvière du petit cours d'eau.

La petite promeneuse reste longtemps à regarder évoluer dans leur tub, les grands oiseaux blancs.

Elle est d'ailleurs un peu fatiguée et songe au retour que tout à coup elle imagine bruyant, lui gâtant sa bonne journée de congé.

Elle revient par la grande route de Châteauroux, car elle désire faire une sage rentrée dans la petite ville.

Elle rencontre beaucoup de paysans, isolés, et qui la saluent bien poliment. Elle exerçait sur toute la contrée une sorte de magie admirative, depuis le mois de son mariage, car il fut l'occasion de réjouissances, et la mariée voulut danser avec tous les beaux gars du pays. Beaucoup tombèrent amoureux de la belle dame, mais avec la sagesse respectueuse du paysan pour les jolies femmes de la bourgeoisie. Quand une intrigue de cette sorte se noue, c'est que la femme a fait les avances nécessaires. Le paysan berrichon est timide, mais prudent surtout; il n'aime pas à s'embarquer seul dans une passion : il faut lui tendre la perche.

On se contenta donc dans Dartènes et aux environs d'admirer, de respecter et d'adorer un peu superstitieusement la nouvelle bourgeoise, si comme il faut, si sans façon, malgré son air de vraie dame, et si jolie, si jolie...

Comme elle descend l'unique rue du village, elle sent bien qu'il y a des yeux derrière les stores, elle voit bien quelques rideaux s'écarter; mais elle a cessé de sourire et elle est bien calme et prête à tout quand elle pousse la porte cochère de sa demeure.

Son mari l'attendait. Il n'avait pas voulu aller à la foire. Son métayer avait pris la voiture et lui, sans quitter les vêtements qu'il avait mis pour cette course, avait passé sa journée dans le jardin, à marcher, à écouter les bruits de la rue et à couper des têtes de fleurs de sa canne fiévreuse...

II

UN DINER SOMBRE

— Bonjour, Solange, tu as fait une bonne promenade ? dit paternellement M. Mauvière très pâle et la main tremblante tendue vers sa femme.

— Oh ! oui, tout à fait bonne et amusante. Regarde cette gerbe énorme. Chaque buisson, chaque prairie m'a offert une fleur. Je vais orner notre salle à manger.

Tous deux prononcent ces mots le plus simplement du monde, mais le mari songe :

— D'où viens-tu ? Voilà que tu cours les champs maintenant ? A quand la ville ?... sans cœur et coquette ! !...

Et Mme Mauvière gémit tout bas :

— Encore une soirée tête à tête. Ah ! quelle vie ! !

Ils se quittèrent, Mme Mauvière pour changer de robe, et fleurir les vases de la salle à manger, son mari pour aller à la cave, office sacré qu'il n'autorisait personne à remplir.

Au fond, il est soulagé d'un grand poids. L'absence de sa jeune femme l'avait troublé plus qu'il ne se l'était avoué à lui-même : il s'exagérait la portée d'observations faites le matin à déjeuner : sa femme sans appétit, comme préoccupée, triste, muette, puis tout à coup bavarde, fiévreuse et mordant à belles dents dans plusieurs fruits, par distraction certainement. Mme Mauvière, après avoir songé à cette journée à traîner avec son mari, à cette foire de village, avait tout à coup résolu une escapade, d'où ce changement involontaire d'allures.

Mais M. Mauvière avait imaginé de son côté une comédie troublée d'hésitations, une histoire de rendez-vous, d'enlèvement, de fuite chez ses parents. Aussi tout le jour il s'était torturé l'esprit ; tour à tour, il s'était grondé sur sa rudesse des jours derniers et morigéné sur sa faiblesse continuelle, sur sa timidité jamais complètement vaincue, sur ses écarts de paroles et sur son peu d'autorité en face de sa femme, en face de lui-même.

— Enfin elle est là, se dit-il, presque souriant, en choisissant de vieilles bouteilles poussiéreuses dans le caveau secret, le caveau où il ne pénétrait que pour certaines solennités, pour les fêtes, les anniversaires, les venues subites de bons amis ou de bons événements.

Mais, dans la salle à manger, il redevient sombre :

— Elle ne m'a même pas embrassé, la petite gueuse.

Le dîner commence.

C'est à qui n'ouvrira pas le premier la bouche. Le potage, le melon, le vin généreux : pas un mot.

M. Mauvière est tout à l'aventure de la journée, attend une explication, la désire, l'exige. La colère monte, lui congestionne le front. Il avale, coup sur coup, plusieurs verres de son vieux vin blanc...

Mme Mauvière est à mille lieues, perdue en une rêverie. Tout à coup elle retombe sur terre, bien maladroitement :

— Oh ! trois verres de malvoisie. Ce n'est pas raisonnable !

L'interpellé frappe le poing sur la table :

— Raisonnable ? Tu es folle, je pense ! C'est toi qui me donne des conseils, espèce de gourgandine qui cours les chemins. Menteuse... Sotte vaniteuse...

C'est si imprévu, la pauvre petite est si loin de penser mériter l'algarade, qu'elle ouvre de grands yeux étonnés.

— Oh ! oui, fais ta sainte Nitouche, ça te va bien.

Mme Mauvière fait des efforts pour ne point pleurer, mais enfin deux grosses larmes roulent sur ses joues.

— Va ! pleure, maintenant !

Espèce de gourgandine !

La grossièreté, la méchanceté, l'injustice de son mari lui fait mal. Elle se lève prête à se retirer.

— Reste là, et mange, crie M. Mauvière, satisfait tout à coup de sa poigne.

La pauvre petite martyre reste sur sa chaise, mais ne peut avaler une bouchée.

M. Mauvière mange deux fois du rôti.

— C'est complet ! le gigot de mouton est brûlé, calciné. Quelle jolie ménagère tu fais. Je suis sûr que tu ne savais même pas quel dîner nous avions... Tu as apporté des fleurs, c'est vrai ! Des petites fleurs des champs, pour s'amumuse ! Pauvre mignonne fillette !... Je t'achèterai une poupée à la foire du premier septembre !... Allons, mange ce morceau, sèche ces larmes et raconte-moi ta promenade, vilaine coureuse...

Tout en parlant, M. Mauvière a la vision de son inutile et maladroite méchanceté et voilà qu'il devient convenable, gentil, aimable...

Sur le premier ton de la conversation, la discorde eût pu durer longtemps. La brutalité est le plus mauvais des procédés d'apaisement, car elle aboutit fatalement au contraire de son but. Mais M. Mauvière n'était jamais maître de lui. Il pensait à une chose et lançait un mot tout à fait éloigné de cet objet. Ce n'est point hyprocrisie, c'est maladresse physique, difficulté de raisonner tout bas et de conclure logiquement par une parole, c'est en somme une sorte de maladie qui a ses racines dans la timidité. Il faut

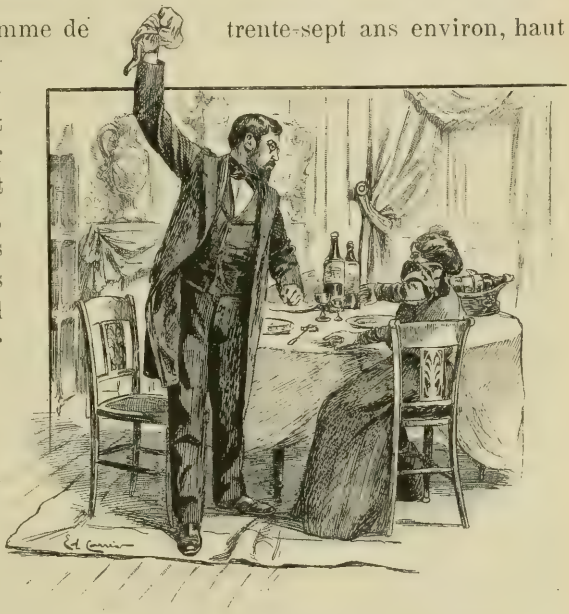
plaindre les timides : leur vie est un vaste tissu d'émotions et de déceptions.

A ce changement d'humeur, la jeune femme, au lieu d'oublier les précédentes phrases, s'assombrit tout à fait; elle croit à une nouvelle moquerie. Elle ne veut pas parler.

Le dîner s'achève ainsi.

M. Mauvière en prend son parti et mange plus que de coutume, en silence.

C'était un homme de trente-sept ans environ, haut en couleurs, portant toute sa barbe châtain clair et des lunettes d'or qui lui donnaient cet air sévère, magister, que les jeunes femmes aiment peu. Il avait fait sa cour en binocle, mais dès le premier mois du mariage, il arbora chez lui les lunettes, au grand amusement d'abord de sa jeune femme. Mais ce ne fut bientôt plus par badinage que M. Mauvière mit des lunettes ; c'était fort sérieusement et tout le jour. Alors Mme Mauvière pleura, car elle trouva son mari ford laid. Ce petit détail de toilette fut pour beaucoup dans le froid qui se fit très vite dans le ménage Mauvière.



Monsieur Mauvière jette sa serviette sur la table où se brise un petit verre.

Les liqueurs ne sont point servies encore quand, brusquement, M. Mauvière se lève, jette sa serviette sur la table où se brise un petit verre et part en frappant les portes. Une nouvelle crise de colère, sans doute, allait éclater. Mais M. Mauvière va se calmer par une promenade jusqu'à son domaine des Allouettes.

Sa femme se met à la fenêtre, le voit traverser le pont suivi de son chien Pataud, un beau gordon de pure race, noir et feu.

— Mon bon Pataud, dit Mme Mauvière, je n'ai pas pu t'emmener cette après-midi.

Puis, des larmes dans la voix, elle murmure :

— J'aurais voulu sortir ce soir. Qu'il est méchant, que je suis malheureuse!

Elle trouve tout simple d'avoir omis d'avertir son mari quelques heures avant et tout à fait mauvais que lui ne l'ait point engagée à sortir ce soir.

Elle prend un journal et va s'asseoir au fond du jardin dans une petite tonnelle de clématite avec une fenêtre sur l'Indre, sur ce qui fut l'Indre. Sa jolie peau un peu bistrée, amollie par l'orage des larmes, semble douce, savoureuse, veloutée comme un beau fruit. Les grands yeux se cachent sous leurs paupières, derrière le rideau des cils qu'elle a très noirs. Le vent ébouriffe savamment ses cheveux. Elle est adorablement jolie.

On était en août, les feuilles déjà tombaient, mais elle n'était qu'à son printemps. Elle avait vingt ans depuis quelques jours à peine... Il faudra beaucoup lui pardonner, parce que vraiment, c'était une enfant dont l'esprit avait encore beaucoup à apprendre de la vie. Le cœur s'en ressentait. Elle était injuste pour son mari dont la maladresse surtout était blâmable...

Quand M. Mauvière rentra, il ne trouva pas sa femme dans la maison. Il fouilla le jardin et la découvrit sous la tonnelle, frisonnante de fièvre. Il la gronda encore, mais doucement, amicalement, la fit coucher et ne se déshabilla que lorsqu'il la vit endormie.

M. Mauvière n'était point un méchant homme, il ronfla tout de suite le sommeil du juste.

III

L'HISTOIRE D'UN AMOUR ET D'UN MARIAGE

Valençay est la plus jolie petite ville que je connaisse. Grimpée sur sa colline, elle a, lorsqu'on arrive par la route de Châteauroux, une allure gaillarde de citadelle, un petit air de fierté personnelle pas du tout déplaisant. Rien de ces grands villages aplatis, éten-

dant leurs rues comme des membres las, par les plaines, de ces cités mal plantées, poussées on ne sait comment, en un endroit où il n'y a ni eau, ni bois, ni collines, de ces villes chiendent, si l'on peut s'exprimer ainsi, — parfois industrielles — toujours dépourvues de pittoresque. Valençay a sa raison d'exister, car Valençay est joli.

Quand on arrive par la route de Selle-sur-Cher, c'est autre chose. On a traversé une belle forêt entretenue comme un parc et voici une claire et gaie avenue de platanes; en face, c'est la grille du château. Ne dirait-on pas qu'on va être reçu chez le bon duc lui-même? Valençay est un château entouré de sa famille de maisons.

Petite ville coquette, un peu fière et gaie, elle devait donner le jour à la jolie Mlle Solange Mirelle, coquette, un peu fière et gaie.

Toute petite elle était déjà renommée pour sa joliesse rare. A douze ans, elle avait l'air d'une petite femme. Son visage était d'un ovale digne de la statuaire antique; le nez droit, nettement dessiné, la bouche un peu grande quand elle riait, mais montrant deux si mignonnes rangées blanches qu'il eût été dommage que les lèvres en dérobassent un peu. Les cheveux qui avaient été d'un blond d'or étaient maintenant presque noirs et frisaient naturellement. A cette époque on les lui faisait porter dans le dos, mais liés, de peur qu'ils ne lui couvrissent tout le corps; une petite frange légère était ménagée sur le front.

Elle marchait d'un petit pas décidé et parlait d'une voix musicale et nette. Fort intelligente, elle causait peu, réfléchissait volontiers. Mais, avec ses amies, elle se montrait gaie au possible. Point cette gaîté de gros rire, factice et agaçante, mais une sorte de sourire perpétuel, avec pour base l'intelligence : don rare de se plaire ici-bas, dans une harmonie imaginée. Elle rayonnait du plaisir, de la vie chantante, glorieuse.

Son père et sa mère étaient de petits rentiers. Ils l'avaient élevée chez eux, tout doucement, vivant pour et par elle. Lorsqu'elle eut quinze ans, le maître d'école de Valençay fut chargé de diriger ses lectures, et un peu plus tard de l'initier à la philosophie. A dix-huit ans, elle eût rendu des points à toutes les diplomées de la région, tellement son petit cerveau était un bon classeur, un obéissant enregistreur.

Si les hommes ont une supériorité intellectuelle sur leurs compagnes — en tous les temps — cela vient en partie, soyez-en sûr, de la base de l'éducation. On apprend la vie aux femmes, comme la

tapisserie, petit point par petit point. Et le mariage survient qui arrête la croissance de l'instruction féminine. A vingt ans, l'homme commence à apprendre véritablement par lui-même et solidement. A vingt ans, la femme s'arrête d'apprendre à moins que le mari connaisse son difficile et agréable devoir. Mais c'est l'exception : le couronnement de l'édifice manque toujours. Ce couronnement c'est les idées générales qu'on n'aperçoit nettement qu'à l'école de la vie libre loin des soucis du quotidien.

Solange, fort avancée, raisonnait à dix-huit ans, par principe et par goût. Ses lectures sagement ordonnées, ponctuellement poursuivies portaient leurs fruits. Le cerveau a ses saisons qu'il convient d'observer. Les maîtres de la petite Solange Mirelle montraient un légitime orgueil à parler d'elle, de son avenir, car, assuraient-ils, elle devait faire un brillant mariage. Belle et instruite, supérieure à toutes ses amies, on pouvait oublier qu'elle n'avait point de dot.

La ville pensait autrement, car pour être jolie, Valençay n'en aimait pas moins que ville de France, la médisance. On disait que Mlle Mirelle était ambitieuse et dédaigneuse et que son père ne l'avait pas élevée comme il aurait dû, que chacun doit garder son rang et que le petit rentier pouvait bien avoir fait le malheur de sa fille.

Il faut laisser dire les petites villes. La médisance est leur soupape de sûreté. Sans la médisance, les mauvaises humeurs séjourneraient dans ces esprits en repos et les empoisonneraient. Le poison s'échappe ainsi, il cause parfois des accidents fâcheux, mais une grande partie se perd et c'est autant de gagné, car les poisons, on le sait, se combattent entre eux : ainsi deux médisances souvent s'annulent.

A l'époque où Mlle Mirelle avait dix-neuf ans, il y avait beaucoup de filles à marier dans le canton. Voilà qui légitime la lutte et ses escarmouches de salons...

Les Mirelle vivaient cependant sans bruit, visitant deux ou trois personnes, faisant leur tour de parc presque quotidien et partant de bonne heure à la campagne. Dès les premières chaleurs, ils quittaient leur petite maison de la rue Talleyrand et se transportaient avec leur bonne, aux Peupliers, « villa » modeste, avec un grand jardin et le Cher à cinq minutes. Chabris était là tout près, avec ses grands moulins blancs.

Le père de Solange, qui avait une très belle bibliothèque à Valençay, n'apportait à la campagne que les classiques et quelques

grands romanciers et poètes du siècle. Il suivait l'actualité littéraire dans une revue hebdomadaire teintée d'universitarisme qu'il recevait depuis la fondation. Solange lisait énormément. Chaque livre l'émotionnait. Elle trouvait partout sujet d'alarmes passagères. Et c'est d'ailleurs un défaut de la femme et du naïf en général de se plaire à toute œuvre écrite, de croire aux enfantines péripéties des romans de sixième ordre aussi bien qu'au développement d'un poème génial. L'extérieur les attire d'abord. Solange savait bien distinguer les livres d'art des livres de pacotille, cependant elle pleurait à lire Ohnet et Montépin, ces mauvais photographes de faits divers.

Sortie de ses livres, elle jouait comme une enfant. Très forte au croquet, on pouvait entreprendre avec elle d'interminables parties. C'est à ce jeu qu'elle connut son futur mari, M. Maurice Mauvière, timide vieux garçon, fort riche, pour qui ses amis ambitionnaient la députation et qui, dès la première visite aux Peupliers, tomba amoureux de la belle Solange.

Cette passion fut si violente et si subite que le sage M. Mauvière s'en effraya et partit immédiatement pour Dartènes afin de réfléchir. Il revint le mois suivant; il n'était pas du tout guéri. Il prit Mlle Solange à part et lui dit :

— Vous êtes belle et savante, je suis presque riche. Voulez-vous que nous nous coalisions; nous serions forts ainsi.

Ce fut du reste son plus beau discours.

Une fois agréé, il parla très peu. Il était de ceux que le bonheur rend muets, sinon tout à fait ahuris.

Il avait fait comme tout le monde ses huit ou dix ans de lycée, mais dès le diplôme, devenu orphelin, il avait été pris par la gérance de ses propriétés et n'avait plus quitté Dartènes. Il avait trente six ans quand il songea à se marier. Il y songea particulièrement le soir où un groupe d'amis était venu officiellement lui parler d'une candidature possible, l'un des députés du département étant « condamné par son médecin de Paris » qui lui interdisait une nouvelle campagne électorale.

M. Mauvière pensa toute la nuit à cette terrible révolution. Toute sa vie il avait observé une quasi chasteté. Les amours clandestines étaient d'ailleurs d'une combinaison difficile à Dartènes. Châteauroux n'était pas loin, il en avait bien tâté les premières années après sa sortie du lycée, mais ces aventures s'étaient sues et il y

avait renoncé, sans ennui. La Vénus aux eaux grasses ne l'attira guère; les bergères des environs étaient peut-être sans attraits; enfin la petite pimbêcherie bourgeoise n'avait pas excité son humeur naturellement peu vagabonde. M. Mauvière était donc sage; il menait une vie un peu lourde, mais honnête. Il avait peu de joies, sauf en temps de chasse et aux longs dîners d'hiver. Il n'était ni croyant, ni acharné à médire des prêtres; il ne s'était jamais mêlé à la politique, s'était malgré lui laissé porter au conseil municipal, mais avait refusé l'écharpe. Autant dire qu'il n'avait ni passion ni ambition.

Lorsqu'on lui parla de se présenter à la députation, il se prit d'abord à rire et s'écria :

— Jamais de la vie! Ours suis, ours resterai.

Puis il ajouta, comme pour s'interdire à lui-même de songer à cette éventualité :

— D'ailleurs un député, un homme politique doit être marié.

— Ça n'est pas absolument nécessaire, dit un sénateur, vieux garçon endurci, qui releva en souriant l'impair de son ami; mais qu'à cela ne tienne, tu peux te marier.

Donc toute la nuit, M. Mauvière songea à « son mariage ». Il y a comme cela de grandes déterminations qui se prennent à propos de futiles raisonnements.

Même lorsque M. Mauvière sut de la bouche du prétendu moribond que la députation n'avait pas besoin de son secours encore, notre réveillé continua de penser à son mariage.

Il y avait bien quelques dots dans le pays, mais il ne voulait point d'union locale. Rien qu'à songer au cortège traversant le pont pour se rendre de la mairie à l'église, il avait froid dans le dos. Car il était timide dans son pays surtout.

Il fut donc invité à des parties de pêche à la brême, chez ses amis les meuniers de Chabris, les Polard. C'étaient de braves industriels, aimés de toute la contrée. Il accepta leur invitation en se disant qu'ils pourraient bien le renseigner utilement sur les jeunes filles de Valençay par exemple.

Il fut jeté à Chabris tout vif au milieu d'une dizaine de jeunes filles et de jeunes gens. La matinée fut très gaie et fructueuse. On prit des kilos de poissons. Le déjeuner de vingt couverts dura trois heures. Il fut convenu que la digestion se ferait aux Peupliers. Les jeunes gens acceptèrent d'enthousiasme, car Mlle Solange avait sa petite cour d'été. Tous les collégiens étaient amoureux d'elle et lui

soumettaient des sonnets et des élégies qui la décoraient de toutes les épithètes louangeuses contenues dans les dictionnaires de rimes. La petite muse donnait des bons points en baisers à prendre sur son petit doigt. Elle n'avait jamais accordé de récompenses plus élevées. La première partie de croquet fut épique; étant donné le nombre des joueurs, elle se prolongea une heure; Mlle Solange arriva enfin première; bien que fort essoufflé, M. Mauvière resta bon dernier. Solange le remarqua et lui dit en passant :

— Consolez-vous, Monsieur, on dit que les extrêmes se touchent.

Ne pouvant récompenser le vainqueur, elle tendit sa main à M. Mauvière, mais celui-ci ne connaissait pas la consigne et il se contenta de serrer la jolie main qu'on lui offrait si gracieusement.

Toute la jeunesse poussa un « oh ! » qui décontenança M. Mauvière et qui lui fut prétexte à quitter le jeu.

Jamais il n'avait ressenti un tel trouble; certainement, il était amoureux.

Il revint le mois d'après. La pêche fut heureuse encore, le déjeuner fut comme d'habitude un long et gai défilé de mets odorants et la partie de croquet fut de nouveau organisée chez M. Mirelle.

Solange fut aimable au possible. Le pauvre M. Mauvière, dans le désarroi de ses habitudes, marchait fiévreusement d'un groupe à l'autre. Au milieu de l'un d'eux M. Henri Polard, le meunier, parlait industrie; plus loin la religion et la politique faisaient les frais de la discussion. M. Mirelle entouré de quelques sages et de plusieurs dames parlait agriculture. M. Mauvière put mieux se mêler à cette conversation. Mais il écouta surtout; il reconnut en M. Mirelle un esprit droit et juste, et cela lui plut; Mme Mirelle s'occupait intelligemment de recevoir ses invités. Il ne poussa pas ses investigations plus loin, il avait comme une frénésie de se déclarer tout de suite. Il alla rejoindre les joueurs dans la grande allée bordée de peupliers.

Solange instinctivement vint à lui; cela lui donna du courage et il lui dit tout de suite, de peur d'hésiter ensuite :

— Je suis un peu vieux, pour jouer avec vous, Mademoiselle.

— Vous me trouvez donc bien petite fille?

— Je ne veux pas dire cela...

— Eh bien! Monsieur, pour vous détromper complètement, je

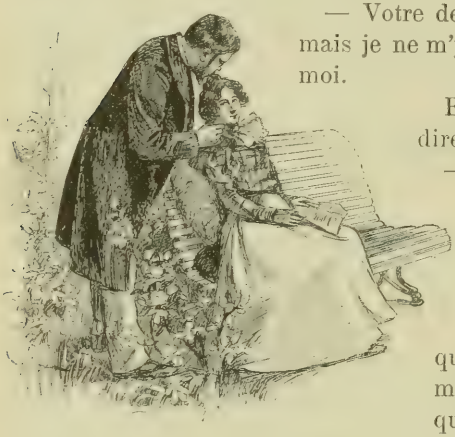
vous dirai que j'aimerais mieux passer ces moments près de vous qu'en compagnie de ces petits collégiens. Au moins avec vous on doit pouvoir parler...

C'était à Solange de jouer. Elle se fit rappeler à l'ordre et rata son arceau. Elle revint près de M. Mauvière qui avait préparé sa phrase et lâcha en plein visage de la petite joueuse intriguée déjà par l'air de cet homme raisonnable :

— Vous êtes belle et savante, je suis presque riche. Voulez-vous que nous nous coalisions, nous serions forts ainsi.

Solange n'avait pas prévu tant de franchise, elle rougit et dit seulement :

— Votre demande me fait honneur; mais je ne m'y attendais pas. Excusez-moi.



Il la gronda encore, mais doucement.

Elle s'éloigna, puis revint dire :

— Nous recauserons, n'est-ce pas, Monsieur Mauvière?

Cette fois-ci, Solange perdit plusieurs rangs. Tout le monde remarqua qu'elle était nerveuse et moins gaie que de coutume; quelques croqueurs superficiels pensaient que cette mine venait de la partie perdue!

Mais le père de Solange vit un peu plus clair.

— Qu'as-tu? demanda-t-il.

— Monsieur Mauvière va te l'expliquer; le voici qui s'approche. Il a l'air bien timide; aide-le.

Les deux hommes allèrent vers les coins déserts du jardin.

— Monsieur Mirelle, dit M. Mauvière, je vous connais depuis longtemps, de nom seulement, j'avais également entendu dire beaucoup de bien de Mademoiselle votre fille et comme je ne suis plus un petit garçon, je me suis cru permis de parler d'abord à Mlle Solange à qui sa libre éducation a donné de la sagesse et du jugement. Je désire vous demander sa main. Ne me répondez rien aujourd'hui, je reviendrai chez Polard dans huit jours, c'est lui qui me dira le sort que vous m'aurez réservé.

De retour à Dartènes, M. Mauvière écrivit une longue lettre à M. Mirelle. Il lui faisait le compte exact de sa fortune et lui résumait sa vie passée, garantie de sa vie à venir. Il lui expliquait pourquoi il avait songé à Solange :

« Je pourrais vous dire sans mensonge que j'ai reconnu en Mademoiselle votre fille, du charme, de l'esprit, de la gaîté et beaucoup de savoir-vivre. J'entends par savoir-vivre, toutes les qualités intimes et extérieures qui font d'une femme une compagne

Consolez-vous, Monsieur, les extrêmes se touchent.

accomplie. Mais vous pourrez me répondre que j'ai jugé bien vite une jeune personne que j'ai vue deux fois. Je vous avouerai donc simplement que garçon peu inflammable jusqu'à ce jour, j'ai été atteint au cœur par la simple vue de Mademoiselle Solange et grisé par la joie qui se dégage d'elle. Je l'aime. »

La semaine passée, il accourut chez son ami Polard.

— Mon vieux Maurice, tu es invité à déjeuner chez M. Mirelle.

— Je suis bien heureux, dit M. Mauvière.

Et de loin, sur la route des Peupliers, il cria :

— Tu seras mon témoin!

Avant d'arriver à la maison de campagne, notre homme fut pris d'une crise de timidité. Il ralentit le pas et pensa :

— Je vais être bête comme tout. Je ne saurai rien dire.

Par bonheur son ami Polard, qui avait également été invité à déjeuner, mais qui avait voulu laisser partir devant le bel amoureux, le rejoignit et lui donna du courage.

La demande officiellement faite, quelques larmes de la mère, de beaux mots du père sur sa fille qu'il adorait, de bonnes répliques de Polard et M. Mauvière put aller retrouver Solange dans le jardin où elle préparait les corbeilles pour la table.

Elle vint à lui avec une rose et la lui mit à la boutonnière en disant :

— Monsieur Maurice, voici ma réponse à moi.

Le mot était charmant, peut-être un peu apprêté, pas assez naïf ; il sentait son roman ; il embarrassa terriblement l'amoureux qui avait ruminé une première phrase qu'il ne put pas placer, cependant il prit la main de Solange et la porta à ses lèvres :

— C'est ma dette que j'acquitte. Vous vous souvenez de notre première partie de croquet. J'ignorais les douces prérogatives de votre élu.

Ils se promenèrent jusqu'au déjeuner.

— Dartènes que j'habite, Mademoiselle, est une petite commune bien calme pour une jolie et gaie personne comme vous.

— Oh ! j'aime beaucoup la campagne... et puis, il y a des livres... et la musique.

— Nous voyagerons un peu...

— Dire que je ne connais pas Paris...

— Vraiment, Mademoiselle, on ne le dirait pas... Vous êtes aussi coquettement mise que la plus accomplie Parisienne.

— Vous me conduirez à l'Opéra, aux Français, au Salon...

— Partout où vous voudrez, ou plutôt je me laisserai guider. Je ne connais guère Paris plus que vous. D'instinct vous vous y reconnaîtrez mieux que moi.

Des silences ponctuaient leurs projets d'avenir.

Cela dura une demi-heure... Ah ! comme les phrases qu'on jette en de pareils moments sont loin de ressembler aux songes qu'on fait, et encore moins à leur réalisation. C'est le langage de la fièvre et du bonheur ; la réflexion n'y est point conviée.

— Je suis bien contente, conclut Solange.

— Je suis bien heureux, prononça son fiancé.

Trois mois après, la petite église aux cinq clochers de Valençay accueillait le nouveau couple.

Le bal, le soir, dura six heures, mené par des vielles et des cornemuses qu'avait voulu Solange. Elle connaissait à peine les pittoresques instruments berrichons, encore très répandus au pays qu'elle allait habiter et qu'essaye de remettre en faveur générale le bon sculpteur Baffier, lui-même maître sonneur. Plusieurs couples d'aînés dansèrent la bourrée.

La jeune épousée, folle de danse, s'en donna à cœur joie. Pas un invité ne partit avant d'avoir fait valser la jolie mariée. M. Mauvière dansa deux poikas, une avec sa belle-mère, l'autre avec sa femme... Puis il trouva la soirée longue.

Il eut même de mauvais sourcils en s'apercevant que Solange accordait une troisième valse à son cousin, un jeune lieutenant de hussards qui dansait dans la perfection.

Solange ne remarqua rien. Elle dansait pour danser. La valse cadrait bien à sa joie actuelle, comme d'ailleurs à son caractère.

IV

PREMIERS FROIDS

M. Mauvière ignorait l'art de la délicatesse.

Dès les premiers jours de leur vie commune, il froissa la jeune femme.

Sous prétexte de surveiller les batteuses, il ajourna le voyage à la mer, promis.

Solange eut alors une aimable idée. La bourgeoisie de Dartènes n'avait pu venir toute à la noce ; Valençay est plus loin que Paris, car il manque de chemin de fer. Solange organisa un grand bal, sous une tente, en plein air où tout le pays fut invité. Son mari consentit, mais il fit observer qu'on ne prendrait pas l'habitude de pareilles réunions.

C'est à cette soirée que la jolie Mme Mauvière, étincelante de jeunesse et de joie, fit la conquête de Dartènes. Ce fut un très gros événement. Mais M. Mauvière ne s'y amusa pas : il n'avait pas l'air d'être chez lui. Jamais pareille idée ne lui serait venue : il ne

la comprit pas. Puis de voir danser sa femme avec ses fermiers, avec le jeune médecin, avec tous les militaires en congé du pays, il resta songeur et sa passion pour Solange s'exaspéra.

De la race un peu hargneuse des égoïstes, il voulait Solange à lui, rien qu'à lui. Il l'aurait enfermée, s'il avait osé. Il ne comprenait pas l'amour autrement.

Or sa femme était juste à l'opposé de ces désirs. Toute vivante, elle avait besoin d'un peu de bruit autour d'elle. Quand elle s'isolait, c'était avec un livre, avec lequel elle causait véritablement... Elle s'amusa énormément et les invités partis, elle s'écria :

— O mon Maurice qué je t'aime! Je serai bien heureuse avec toi.

Elle reportait vers Maurice tout le plaisir qu'elle avait pris en dehors de lui. Elle était très franche dans cet aveu. En toute sincérité, elle se croyait redevable à son mari de cette bonne soirée.

— C'est-à-dire, répliqua un peu durement Maurice, que je vais être la risée de tout le pays. Tu t'es donnée à tous ces gens comme une fille. Tu as de drôles de façons de t'amuser. Je souhaite que tu apprennes à te distraire autrement.

Et la jolie Solange pleura toute la nuit.

Comme elle toussa un peu le lendemain, M. Mauvière profita de l'occasion pour revenir à la charge et jurer que la danse était une « sale invention » et qu'il n'estimait pas les personnes qui l'aimaient.

Après un mois à peine d'union les deux caractères se dressaient l'un en face de l'autre, toutes griffes sorties.

Ni Solange, ni son mari ne cherchèrent à se connaître.

Ils se haïrent tout en restant unis pour la vie quotidienne, la banale et toujours pareille vie qui est un engrenage, à perpétuel bruit de chaînes tirées.

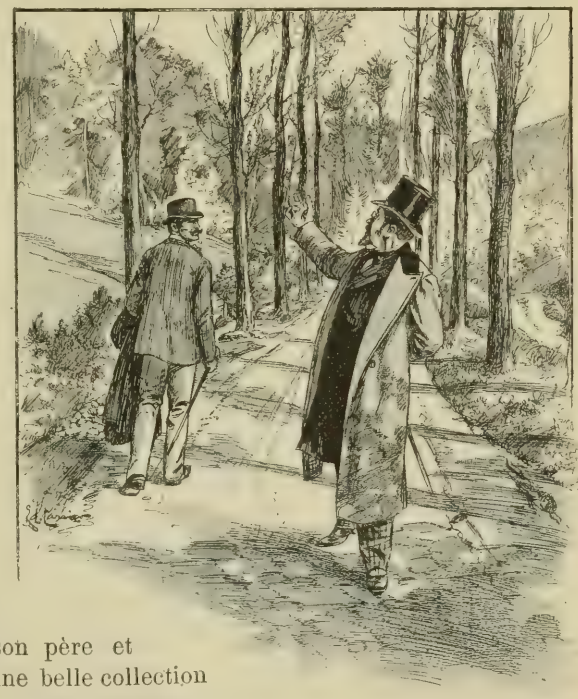
Quand Solange se levait, M. Mauvière, guêtré, était déjà parti pour un domaine ou pour une chasse. Il revenait très exactement pour déjeuner, on parlait du temps, des légumes, du prix des volailles (pour les autres, car eux-mêmes en avaient leur compte aux domaines), M. Mauvière fumait, Solange bâillait, allait faire le tour du jardin, poussait jusqu'à la basse-cour, revenait lentement par le verger, s'arrêtait à la petite grille, attendait le facteur. M. Mauvière pendant ce temps était reparti pour une nouvelle course indispensable.

Alors la pauvre femme se retirait dans son salon privilégié, petit

boudoir bibliothèque dont l'unique fenêtre donnait sur le jardin et sur un coin du pont. Des platanes et des acacias, deux énormes catalpas formaient une belle allée d'ombre claire en face d'elle. A sa gauche, son arbre préféré, un joli érable panaché, bouquet blanc, parmi la haute verdure. Tout au fond à droite, un grand peuplier lui gonflait souvent le cœur : elle se souvenait des jours calmes et rieurs au bord du Cher...

Et cela recommençait chaque matin.

Comme M. Mauvière ne possédait que Voltaire et Chateaubriand dans sa bibliothèque pleine de livres de droit, héritée d'un vieil oncle, avoué à Issoudun, Solange avait fait un choix parmi les livres de son père et s'était formé une belle collection de compagnons, poètes et romanciers. Musset, Lamartine, Balzac et George Sand formaient le fond.



Et de loin il cria : « Tu seras mon témoin. »

Parmi les contemporains, Bourget, pas encore lu, tenait la première place, à côté de Feuillet, puis venaient quelques Gyp, les premiers Coppée, Theuriet et quelques drames en vers de Saint-Even. Le XVIIe siècle avait son rayon, et M. Mirelle n'avait oublié ni les Grecs, ni Virgile.

Les Voltaires de son mari avaient une belle reliure ; ils ornèrent le haut de la bibliothèque.

Une petite table dans l'embrasure de la fenêtre l'accoudait entre

la verdure et les livres; elle passait là de divines heures qui lui auraient fait supporter une vie de ménage plus froide encore que celle qu'elle mena toute cette première année à Dartènes.

M. Mauvière avait de l'autre côté du pont, en face de sa propre maison, un vieux cousin envahi par la graisse et par la goutte qui avait eu son heure de célébrité et chez qui tout de suite se plut la romanesque Solange.

Léonard Labrande avait été pendant de longues années régisseur général d'un grand théâtre parisien et savait mille anecdotes sur les vieux auteurs et sur les jeunes de son temps, les célébrités d'aujourd'hui. Solange ne se lassait point de l'écouter et de l'interroger. Elle feuilletait sa mémoire docile comme un livre de contes.

C'est qu'elle n'avait point vécu et que ces vies qui défilaient devant ses yeux songeurs avaient pour elle la saveur d'existences devinées.

Balzac et Sand avaient habitué sa vive imagination à voir partout de la passion et des extravagances; le monde des théâtres est peut-être le seul aujourd'hui qui présente l'insouciance romantique et le décor fantasmagorique que Solange avait pris pour de la réalité.

La vie ne s'apprend pas dans les livres, pas même dans ceux qui sont pétris de vie. La nécessité d'enjolivement et de dramatisation où sont astreints les romanciers comme les poètes, les conduit à se créer une humanité et une nature à eux. C'est ce qu'on appelle leur génie particulier. Et tous les autres hommes qui ne sont pas romanciers, se font cependant de la vie une image qui leur est propre. Tout lecteur donc transforme les livres, les romans, — si précis qu'ils soient — à la guise de sa propre faculté de création.

D'où deux sortes d'auteurs et deux sortes de lecteurs.

Les auteurs créateurs, ceux qui resteront, marchent de pair avec les lecteurs de haut goût qui savent trouver le talent et dédaigner la banalité.

Et d'autre part les écrivains fluides, aux œuvres sans foi, s'accouplent facilement à des lecteurs d'occasion, que le désœuvrement conduit seul à aimer à lire.

Les femmes, nous l'avons dit, sont inclassables. Leur imagination dévergondée transforme la plus sotte page en un instrument d'émotion.

Solange était très femme, malgré ses bons maîtres de jeunesse. Mais l'isolement où elle se trouva tout à coup lui fut une bonne

fortune et acheva de lui former le goût. Elle sut au bout de longs mois distinguer les artistes et elle en eut une grande joie qu'elle expliqua à son vieil ami le cousin Labrande.

— Ils ont surgi devant moi comme des arbres fantastiques dans une plaine morne. Ils planent, dédaigneux et superbes. Leur ombre tue l'herbe mauvaise tout autour d'eux. Le génie est énorme.

Le cousin Labrande avait beaucoup fréquenté les hommes de génie de son temps et comme tous les habitués de coulisses, il était devenu très sceptique.

Il sourit de la remarque et de l'enthousiasme, mais à partir de ce jour, il regarda sa petite amie avec d'autres yeux. Il sentit vivre derrière ce front rieur une *intelligence* et dans tout ce joli corps une extraordinaire sensibilité.

Alors il s'amusa à la « perfectionner ».

Et en même temps, il eut pour son lourd cousin Maurice, un beau dédain de cabotin. Après lui avoir, pour la forme, donné quelques conseils qui furent mal reçus, il le jugea inguérissable et le laissa s'enferrer toujours plus avant. Il s'occupa de faire vivre l'esprit de Solange.

L'éducateur dépassa vite ses droits; il prêta des livres pervers. Il est difficile à l'homme revenu de tout de ne point essayer d'enlever aux autres leurs scrupules, scrupules morts en eux et dont ils portent le deuil avec celui de leurs illusions envolées.

Voilà donc la bizarre vie que M. Mauvière laissait sa femme s'arranger. Après les mornes heures des repas et des promenades, il se retirait de près d'elle et laissait son imagination courir les milieux les moins recommandables, dirigée par le vieux guide pessimiste et gouailleur.

Par bonheur l'habitude des lectures saines ne se perd pas en un jour. La petite bibliothèque de M. Mirelle sauva pour une année la jolie Solange.

(A suivre.) Jacques des Gachons.

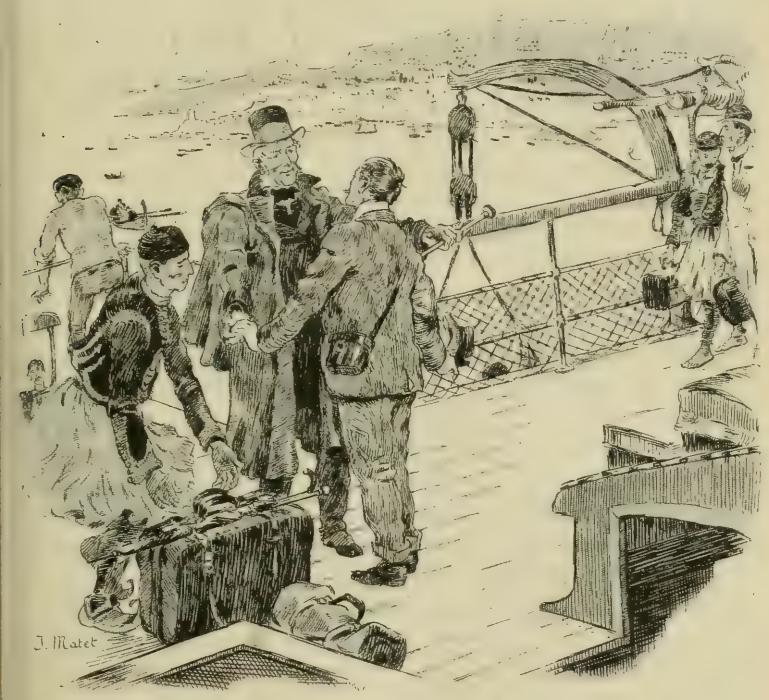
VOYAGEUSES

ANTIGONE

I

On ne choisit pas ses souvenirs. Je n'éprouve jamais plus vivement la vérité de cette maxime qu'en regardant, avec nostalgie, comme cela m'arrive trop souvent, la carte du lac divin, de cette Méditerranée que j'ai déjà tant courue, que j'espère courir tant encore. Sur la nappe, vaguement teintée, de cette carte, mes yeux suivent la ligne découpée de ces rivages dont j'ai doublé presque chaque cap, et je m'arrête sur la longue tache noire qui représente l'île adorable de Corfou... Corfou! Quel voyageur a pu prononcer ce nom sans un soupir, s'il s'est une fois promené sous la verdure d'argent de ses oliviers énormes, aux troncs jamais ébranchés, en face de la côte sauvage de l'Épire, qui dresse ses montagnes blanches de neige par delà le canal, si intensément bleu le jour, si pâlement lilas le soir ?... Corfou! Quel poète n'a rêvé, devant ces magnifiques syllabes, de voluptés lentes et paresseuses ? Quel amoureux n'a imaginé un paradis de parfums et de solitude autour d'une passion heureuse et comblée ?... Le hasard d'une rencontre de voyage veut que la fabuleuse Corcyre évoque pour moi d'autres figures : celle d'abord d'un ami que j'ai eu là-bas, plus âgé que moi de quarante ans et qui s'en est allé rejoindre, aux pays mystérieux d'où l'on ne revient pas, les Sages antiques auxquels il ressemblait tant, — celle ensuite d'un de mes anciens camarades de collège, aujourd'hui un des politiciens les plus tarés du Palais-Bourbon, et il y a le choix, — celle enfin, celle surtout, de la sœur de ce déloyal personnage, une fille de trente-cinq ans, que je n'ai vue que quelques jours, mais qu'elle a hanté de fois ma rêverie ! Et ni la physionomie doucement austère de M. Napoléon Zaffoni, — c'était le nom et le prénom du vieillard, né sous le Premier Empire, — ni

le profil audacieux et félin du trop fameux député opportuniste, Clément Malglaive, — ni le masque épuisé et tourmenté de cette mélancolique Christine Malglaive, ne semblaient faits pour s'associer à ces paysages où l'or des oranges mûres brille dans les rameaux sombres, où les eaux sourient comme des prunelles tendres, où les fins feuillages des oliviers ont des frissons de cheve



« Vous voyez comme l'île s'est faite radieuse. »

lures. Qui donc a dit cette parole profonde que l'existence ne nous donne jamais que ce que nous portons en nous ? Et quoi d'étonnant si, passionné, jusqu'à la manie, des curiosités psychologiques et des drames intérieurs, même les plus voluptueux horizons de la plus voluptueuse des îles se soient trouvés servir de cadre pour moi à une tragédie morale ?...

Ce voyage à Corfou, durant lequel cette courte tragédie se noua et se dénoua, remonte au printemps de 1893. La date a sa petite

importance. C'était — qui ne s'en souvient? — l'époque la plus troublée de cet épisode si douloureux de nos luttes intérieures qui s'est appelé la campagne de Panama. Aucun bon Français ne pouvait alors ouvrir un journal sans se demander avec angoisse quel nom nouveau allait s'ajouter à la liste, déjà si longue, des ministres et des députés prévaricateurs. Parmi ces noms, un des premiers prononcés avait été celui de mon condisciple de Louis-le-Grand, de ce Malglaive avec qui j'avais passé plusieurs années coude à coude, sur le même banc de la même classe. Tous ceux qui ont suivi les débats de la Chambre à cette période, se rappellent l'accusation dont il fut publiquement l'objet, sa défense, très courageuse, il faut l'avouer, mais peu convaincante. Pourtant aucune poursuite n'avait été décrétée contre lui, dans l'impuissance où ses accusateurs se trouvèrent d'établir qu'il eût touché le chèque de dix-huit mille francs, inscrit à son nom sur le carnet d'un trop célèbre corrupteur. Quoique je n'eusse pas revu Malglaive depuis le collège, la mémoire de notre jeune compagnonnage m'avait fait suivre de plus près ce débat parlementaire, et l'impression qui m'en était restée, très défavorable à l'accusé, ne pouvait que me rendre toute rencontre avec lui bien pénible, — plus encore dans les conditions d'intimité qu'impose une petite capitale d'une petite île à peine peuplée. Et puis, je m'attendais si peu à cette rencontre! Me croyais-je assez loin du Paris véreux, par cette radieuse matinée de fin d'hiver, où, penché sur le bastingage du paquebot qui fait le service entre Brindisi et la Grèce, je regardais la citadelle de Corfou émerger des flots! Le vapeur allait, déchirant d'un mouvement doux une mer à peine ondulée, bleue d'un bleu de saphir ou de lapis. Un par un, je reconnaissais les merveilleux détails du cher paysage: ici le Pantocrator, la colossale montagne en forme d'autel, — les massifs d'Albanie en face, étincelants de neige, — plus loin, devant moi, l'ilot de Vido qui masque à demi le port, — et, sur toute la côte de l'île, se creusaient les criques étroites auxquelles aboutit le frais et long dévalement des molles pentes ombreuses. Pas un mur d'enclos dans cette oasis : des haies de roses, d'agaves et de cactus marquent seules les limites des vastes champs d'oliviers, d'orangers ou de cannes, et j'épiais, à mesure que nous approchions, la silhouette de M. Zaffoni, le vénérable ami que je venais visiter. Il me semble, en traçant de nouveau les lettres de son nom, que les années qui me séparent de cette visite se sont abolies. Je me revois, Vido à peine doublé, essayant avec ma lunette

de distinguer, parmi les canots, celui qui le portait. Je savais que, malgré ses quatre-vingts ans, il ne me laisserait pas débarquer dans son île natale sans exercer envers moi la traditionnelle vertu d'hospitalité. Je revois ces canots s'approcher du vapeur, se dépassant, se heurtant l'un l'autre. J'entends l'appel rauque des rameurs, les mots grecs et italiens voler dans l'air. Je revois les portefaix à faces de Maures pendus aux hublots, avant que l'échelle ne fût abaissée et que l'inspecteur de la santé n'eût mis le pied lui-même sur notre bord... Là-bas, se détachant du môle qui domine la vieille cité d'aspect vénitien, une dernière barque s'avance, partie, elle, juste à la minute opportune. Je reconnaîtrais, à ce tout petit indice, la stricte ponctualité du vieillard. Cette dernière barque est à portée de parole, et, assis à l'arrière, je le reconnais lui-même, avec son corps si mince, enveloppé de plusieurs paletots passés les uns par-dessus les autres, avec son visage aux traits si fins, qu'encadrent des favoris coupés à la mode anglaise. Il tient sa canne à pomme d'or, présent de son illustre ami, lord Beaconsfield, entre ses gants de drap gris que je ne l'ai jamais vu quitter. Il m'a reconnu, lui aussi. Son intelligente et mobile physionomie s'est éclairée d'un sourire. Encore quelques coups de rame, et le voici au bas du baquebot. Leste comme un jeune homme, il a mis le pied sur l'échelle, en écartant son domestique qui voudrait l'aider, et il me donne l'accolade d'arrivée en me disant :

— Vous voyez comme l'île s'est faite radieuse pour vous recevoir. Vous souvenez-vous du souhait de nos petits mendiants qui plaisait tant à Mérimée : Puissiez-vous jouir de vos yeux?...

Mon vieil ami avait en effet beaucoup connu l'auteur de *Colomba* par l'intermédiaire de notre consul à Corfou sous la monarchie de Juillet, M. Grasset, l'ami de Stendhal. Mais qui n'avait-il pas connu, parmi les hommes distingués de sa génération, à Paris et en Angleterre, cet alerte vieillard, qui allait et venait maintenant parmi les caisses, désignant mes malles de sa canne, et pour m'épargner même le léger ennui du transport de la douane, ses menus gestes, précis et mesurés, multipliant les ordres. C'était là ce qui donnait pour moi à sa personnalité un caractère à la fois admirable et pathétique. Je savais que ce petit rentier corfiote, à mine agile de lézard, avait été, qu'il était encore, une des plus complètes, une des plus souples intelligences de son temps : orateur incomparable, dialecticien supérieur, ayant étudié à Paris, à Berlin, à Florence, à Londres, parlant les quatre langues

et connaissant les quatre littératures comme la sienne propre, n'ayant jamais cessé de suivre avec passion le mouvement des idées européennes. Mais toutes ces connaissances, tout ce beau talent n'avait eu, comme terrain où s'employer et se déployer, que cette ville perdue, sa patrie, et qu'il n'avait pas voulu quitter parce qu'elle n'était pas libre. A trente ans, hypnotisé comme tant de ses concitoyens par le souvenir et le rêve de la Grèce antique, il s'était établi avocat à Corfou, et il était entré dans le Parlement des Iles Ioniennes. Il voulait y combattre le protectorat anglais, établi par les traités de 1814, et hâter la réunion de ces îles au royaume hellénique. Je savais aussi qu'à lutter contre les Anglais et à les étudier de si près, un singulier phénomène s'était accompli dans ce noble esprit. Il avait pris en admiration cette race supérieure. Il n'avait pas cessé pour cela d'être le patriote intransigeant qui combattait pour l'unité, mais ce patriotisme sans illusion n'avait pu vraiment se réjouir, lorsque, en 1864, l'Angleterre avait définitivement abandonné les îles. Le rôle de M. Zaffoni avait d'ailleurs pris fin à ce moment-là. Redouté des politiciens d'Athènes autant pour son intégrité que pour son éloquence, aucun poste ne lui avait été offert où il pût donner sa mesure, et il continuait, depuis lors, d'user sa vieillesse là où il avait usé sa jeunesse, emprisonné dans la médiocrité des circonstances, et acceptant cette médiocrité, stoïcien par nature et par doctrine, comme un de ces personnages de Plutarque dont il parlait sans cesse : « Un homme de Plutarque... » Il fallait entendre de quel accent il prononçait ces quatre mots. Ce culte, un peu *rococo*, pour le naïf historien, lui venait de quelques survivants de notre dix-huitième siècle qu'il avait connus à Paris, enfant. Avec cela, beaucoup d'esprit, une judiciaire incomparable, comme on disait autrefois, une bonhomie jamais démentie, car elle dérivait d'une infatigable bonté, une indulgence faite d'une universelle compréhension, une causerie facile et profonde, une érudition immense, toutes les virilités du cœur devant l'idée de la souffrance et celle de la mort, — que de raisons de l'admirer autant que je l'aimais ! Je les sentais, ces raisons, avivées encore par sa présence, tandis que notre barque glissait dans la rade, sur cette eau d'un bleu épais, opaque, comme minéral, et je l'interrogeais sur sa santé :

— Vous le savez, répondit-il, je m'appelle moi-même le voyageur attardé... Vous avez bien failli ne pas me revoir. L'autre hiver j'ai été très souffrant de la gorge. Le médecin m'avait dit

que, pour me guérir tout à fait, je devrais parler le moins possible. Je pris le parti de me taire absolument. J'avais une ardoise pour écrire mes ordres et je suis demeuré trois mois pleins sans prononcer un mot... C'est excellent. J'ai profité de l'occasion pour relire lord Macaulay tout entier, la plume à la main... Ah! quel bon esprit qu'un bon esprit Anglais!...

— Trois mois pleins sans prononcer un mot?... m'écriai-je. Mais c'est de l'héroïsme, de quoi rivaliser avec les plus beaux traits de votre cher Plutarque...

— N'appelez pas du nom d'héroïsme, reprit-il, la simple habitude d'obéir à la raison... *Soyez persuadé* — c'était une de ses tournures favorites — qu'il est bien difficile d'écrire seulement une page d'Essai sur Pitt...

— Et vos mémoires ? Puisque nous parlons d'écrire, les avez-vous avancés ?

— J'en suis à l'année 1863, à la veille de l'indépendance, répondit-il. Je les écris en trois langues : en grec, en anglais et en français, ce qui me retarde. Ils ont fini par devenir l'histoire de nos deux Assemblées, du temps que nous étions une espèce de Canada méditerranéen. Ces cinquante années-là, depuis 1814 jusqu'en 1864, auront été les plus belles de notre histoire. Nous luttions pour la liberté, et cette lutte-là vaut quelquefois mieux que le triomphe. Nos deux Assemblées, — c'était le régime constitutionnel en miniature, un microscopique parlement à côté de celui de Westminster. Nous y avons pourtant fait de belles campagnes... Et puis nous sommes morts de notre victoire, comme l'abeille... ajouta-t il en souriant et en soupirant à la fois. Corfou n'a jamais si peu compté qu'aujourd'hui. Vous lirez ce que j'ai rédigé, en condensant le plus que j'ai pu... Quand je me déciderai à publier ces pages, elles seront comme un de ces morceaux de pierre fossile, où se retrouve l'impression d'une fougère fanée depuis des siècles, et que personne n'avait jamais cueillie. Mes amis et moi, nous aurons été une touffe d'herbes dans une vallée jamais visitée. Pourtant j'ai la faiblesse, c'est vrai, de tenir à cette petite empreinte après nous, à cette épreuve écrite que nous avons fait notre devoir civique... Il y aura bien quelque essayiste anglais ou français pour lire mes deux cents pages, — et pour en tirer une ou deux notes sur quelque point d'histoire ou de droit constitutionnel... Et le brin de fougère n'aura pas poussé en vain... Tenez, ces jours-ci, j'ai fait ma petite épreuve, j'ai prêté ces souvenirs à un de vos

hommes politiques de passage à Corfou. J'ai eu le vif plaisir de voir qu'ils l'intéressaient. Vous le connaissez. Il m'a dit qu'il avait été au collège avec vous. C'est M. Clément Malglaive...

— Clément Malglaive! interrompis-je. C'est vrai que nous étions à Louis-le-Grand dans la même classe, mais j'avoue que j'aimerais mieux ne pas le revoir, après ce que vous savez aussi bien que moi... J'espère que ce malhonnête homme n'est plus ici.

— Il est ici, répondit M. Zaffoni. A son regard je devinai qu'en manifestant, avec cette violence irréfléchie, mon opinion sur Malglaive, j'avais déplu à ce sens de parfaite équité que ce juste portait dans son cœur. En définitive aucune preuve n'avait été produite contre mon ancien camarade qui permît de le déclarer coupable et d'en parler avec cette implacabilité. Je compris que mon vieil ami me blâmait d'être si dur, et si légèrement. La descente à terre, puis les formalités de la douane, interrompirent notre entretien. Je le repris dans le landau qui nous conduisait sur le pavé inégal des rues bordées d'arcades basses, vers l'Esplanade où habitait M. Zaffoni, et j'essayai de lui expliquer ma sévérité à l'égard de Malglaive :

— J'ai vu que vous n'approuviez pas mon mot de tout à l'heure, lui dis-je, *ce malhonnête homme*, prononcé un peu vite, je l'avoue... Mais si vous l'aviez connu comme moi, tout enfant, au collège, vous auriez la même impression, j'en suis sûr... A dix-sept ans, les deux traits saillants de son caractère étaient la vanité et la sensualité. Je n'ai jamais vu personne pousser aussi loin que lui, à cet âge où l'on est plutôt raide et brusque, le désir de plaire et la souplesse. Il était toujours de l'avis de celui à qui il parlait. Vous, qui connaissez si bien la vie, vous savez, mieux que moi, combien ce besoin d'être approuvé et de produire de l'effet démoralise vite une nature, combien il confine de près à la fausseté ?... Et puis, dès cette époque, Malglaive avait déjà le goût du luxe et du plaisir. Il aimait les courses, le théâtre, les restaurants chers, et le reste. Comment trouvait-il le temps d'être bon élève et d'avoir des prix au Concours avec ces mœurs-là ? Nous nous en étonnions dès cette époque... Suivez la filière maintenant. Voilà un garçon à qui son père, un médecin de quartier à Paris, n'a pas dû laisser plus de quinze mille francs de rente. Il avait une sœur, si je me rappelle bien, et il a fallu partager la fortune. Malglaive a fait son droit. Il n'a certes pas mis de l'argent de côté durant

cette période. Il s'est faufilé ensuite dans l'entourage de Gambetta, et, après l'élection des 363, il a été nommé sous-préfet, puis préfet. Encore là, ses économies ont dû être minces, d'autant plus qu'il a profité de son passage dans sa préfecture pour devenir *persona gratissima* dans son département et s'y tailler un collège électoral. Cela coûte, d'être populaire. Le voilà député. Ci, neuf mille francs par an. Mettons qu'il ait gardé les quinze mille livres de rente du docteur. Mettons qu'il s'en fasse une quinzaine de mille autres dans la presse. Il écrit très proprement, je conviens. Additionnez. Cela donne quarante mille francs net à dépenser par an. Or ses ennemis ont raconté sa manière de vivre. Pour quiconque a pratiqué un peu Paris, cette sorte d'existence, où le louis est l'unité de dépense, se chiffre par soixante et quatre-vingt mille francs, — je dis au bas mot, car on m'a raconté que Malglaive jouait... Et alors!... Il faut pourtant bien les trouver, ces trente ou quarante mille francs qui manquent. Vous me direz : on mange son capital. C'est un cercle vicieux. A mesure que le capital baisse, les rentes baissent aussi, et le déficit annuel devient plus dur à combler... On fait alors des affaires. Des affaires? Vous savez ce que ce mot représente pour un politicien. Il faut qu'il vende son influence et son nom. A la fin, il vend son vote. Voilà pourquoi je suis intimement convaincu que Malglaive s'est bel et bien laissé acheter dans cette malpropre affaire du Panama, et avouez qu'il y a vraiment des chances pour que j'aie raison...

— *Soyez persuadé*, me répondit M. Zaffoni, qu'il faut faire à un grand talent plus de crédit que cela, et Malglaive est un grand, un très grand talent... Vous me parlez de ses péchés de jeunesse? Ne savez-vous pas, vous aussi, l'élève de Gœthe, que nos qualités futures se développent d'abord en défauts? Cet instinct de plaire et de séduire, c'était la passion de la politique qui s'éveillait en lui, le premier apprentissage du maniement des hommes... Ces goûts de luxe, cette sensualité, si vous voulez, c'était la force de la vie. De très grands hommes les ont eus, ces goûts frivoles, eux aussi. Disraéli de nos jours, et dans l'antiquité César... Quant à ses dépenses, je veux bien qu'elles aient été un peu fortes. Hé bien! quand Malglaive aurait des dettes, de fortes dettes, faudrait-il en conclure qu'il a trafiqué de son mandat?... Non. Non. Non. J'ai causé avec lui beaucoup, depuis qu'il est ici, et je dis que cet homme est une force à ne pas laisser perdre... Votre devoir à vous autres, ses camarades, puisqu'il n'existe pas une vraie preuve

contre lui, c'est au contraire d'achever de le laver de tout soupçon, pour qu'il n'ait pas les reins brisés... D'ailleurs, je m'en rapporte à

Les types les plus nobles étaient encore ceux des Albanais.

lui pour se relever. Il a tant de ressort!... Vous le verrez ministre un jour, et il sera un bon ministre... C'est lui qui m'a fait le mieux comprendre votre politique actuelle... Ah! C'est une valeur, et ce

ait une vraie misère, si, par calomnie, imaginée sans doute par
elques bas ennemis, ce garçon perdait cette magnifique opportu-
é : un ministère, en France, avec toute l'Europe pour champ
ction!...

Il se tut. Ses
ux fins se
omenèrent
e minute
le décor
sa vie, à lui,
tait écoulée
t entière.
troite rue
maisons
gales était
mplie de
te popula-
n bâtarde,
opre aux
s trop en-
nis, et dans
uelle se re-
naît un im-
mélange
races. Les
es les plus
bles étaient
ore ceux
Albanais,
fustanelle
nche, en
gues ser-
s, les pieds
aussés du
ulier de

J'avais surpris d'autres yeux fixés sur les miens.

r, recourbé en pointe et garni de floches. Coiffés d'un fez, la
te brodée aux épaules, un long pistolet à pomme d'argent
ssé dans leur ceinture, ces barbares devisaient devant l'éven-
re des boutiques basses où se voyaient tous les ingrédients
la pauvre nourriture levantine : des olives noires, des salai-

sons saumâtres, des fritures malpropres, des gâteaux huile
d'écœurantes confitures. Un relent, à la fois rance, aigre
fade, s'en échappait; et c'était une suite d'échoppes de chan
derrière lesquelles des Juifs, reconnaissables à leur type busq
comptaient des piles d'écus de toute provenance. Des affic
donnaient le cours du change. Elles attestaient la pénurie de l'ex
tence individuelle. Il y était écrit que le drachme, le fra
grec, valait au cours du jour soixante et quinze centimes. I
madones apparaissaient de place en place dans des niches, rai
icônes byzantines, toutes proches de l'idole primitive; et
prêtres, que nous rencontrions en grand nombre, ces *papas* à
barbe inculte, à la toge verte d'usure, au visage brutal et paresse
sous la haute toque, prouvaient trop, par le seul aspect, que mê
la vie religieuse était ici en décadence comme le reste. Dans l'écl
d'une comparaison foudroyante, j'aperçus en pensée la place de
Concorde que Malglaive avait dû traverser si souvent pour
rendre à la Chambre. Toute la vigueur et toute l'élégance d'
civilisation encore en pleine sève m'apparurent comme symbolis
par ce coin si vivant du Paris contemporain. Ce qu'il y avait eu
désespérément, d'irréparablement provincial dans le sort du vi
lard qui venait de défendre si chaudement ce même Malglaive,
serra le cœur. Pourquoi le hasard ne lui avait-il pas donné à l
l'irréprochable, cette « magnifique opportunité », dont il m'a
parlé, — ce qu'un poète appelle quelque part : « un vrai pays
gloire »? Et je l'écoutais continuer son apologie de mon anc
camarade, avec sa haute et impartiale sérénité :

— Et puis, il y a dans la vie de Malglaive un élément d
vous ne tenez pas compte. Vous ignorez peut-être qu'il vit avec
sœur... Oui, elle tient sa maison. Et cette sœur, quand vous
connaîtrez, — car elle l'a accompagné, vous comprendrez *qu'il
pas pu lui faire cela*. Rien qu'à cause d'elle, il n'a pas pu
déshonorer, lui, qui est son culte, son orgueil, sa foi... Non. Il
lui a pas fait cela... répéta-t-il. C'est une Antigone, vous ver
un être tout dévouement, toute noblesse. Vous vous rappele
vers de Sophocle :

Οὔτοι συνέχθειν, ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφυν...

Mais avec ma prononciation moderne, vous ne comprenez p

— *Je suis née pour m'associer à l'amour et non pas à la haine...* Quand ce ne serait qu'à cause d'elle, je croirais à l'innocence de Malglaive. Vous ne refuserez pas de dîner avec eux deux? Je les ai invités pour demain soir... Mais, soyez tranquille, je ne vous *lionisera*i pas...

II

M. Zaffoni habitait le premier étage, le *piano nobile* d'un palais assez délabré, mais encore grandiose, qui avait, au temps de la domination vénitienne, servi de logement officiel à quelque proséditeur de la Sérénissime République, car le lion de Saint-Marc se distinguait sur le fronton de la porte, les ailes dressées et la patte sur le livre, avec l'inscription : *Pax tibi, Marce, Evangelista meus*. La singularité de l'installation du vieillard résidait en ceci, qu'obéissant à son innocente anglomanie, il avait meublé de meubles achetés à Londres et tendu avec des papiers de la même provenance ces hautes pièces dont les grandes fenêtres étaient revêtues de stucs coloriés et le plafond peint à fresque. L'acajou noir des tables et des bibliothèques, les formes massives des canapés et des fauteuils à oreilles, le revêtement à étagères des cheminées, l'agrafage des rideaux sur leurs anneaux et leurs tringles de cuivre, les larges chrysanthèmes des murs, — tous les détails de ce paisible intérieur rappelaient quelque petite maison du Kent ou du Surrey, tandis que de grands personnages en costumes somptueux, hardiment brossés dans la manière de Tiepolo, surplombaient ce britannique décor et que le ciel méridional emplissait les croisées de son violent azur. Si l'on regardait au dehors, on apercevait les palmiers de l'Esplanade, la Citadelle revêtue de cette herbe grasse que les paysans de Provence appellent « pied de sorcière », et ceux d'Italie « barbe de Jupiter ». Sur l'eau du canal glissaient les voiles rouges des barques venues de Chioggia. Puis les yeux se détournaient au dedans, et ils rencontraient une longue collection reliée de numéros du *Times*, pareille à celle qui encombre les couloirs du sous-sol dans *l'Athœneum Club*. Cet invraisemblable appartement était rempli de gerbes des belles fleurs de l'île — une autre passion du

vieillard. Que de fois ne l'ai je pas entendu me réciter avec enthousiasme les vers divins de Méléagre :

Ἤδη λευχόϊον θαλλεῖ...

« Déjà la violette blanche fleurit... Elle fleurit, la fleur qui aime les pluies, — le narcisse... Ils fleurissent, les lys qui aiment les montagnes... »

C'est là que, parmi ces glorieuses fleurs, devant ce lumineux horizon, sous la splendeur de la fresque vénitienne, à peine atténuée par le temps, l'ancien chef de l'opposition au Parlement Ionien composait les mémoires, le mémoire plutôt qui devait être l'empreinte durable de la petite fougère. C'est là aussi que je revis, après tant d'années, ce Clément Malglaive sur la probité duquel j'avais conçu de si terribles doutes, pourtant ébranlés par la chaude défense de M. Zaffoni. C'est là enfin que l'apparition de l'Antigone, comme l'avait appelée notre hôte, me fit souhaiter que cette apologie eût raison et que réellement le frère eût été retenu devant toute tentation de bassesse par le respect du sentiment que lui avait voué cette admirable sœur.

Ma première impression, lorsque mon ancien camarade s'avança au-devant de moi, fut très contraire à ce que j'attendais. J'avais quitté, vingt-deux ans auparavant, le Malglaive que je décrivais la veille à M. Zaffoni, maniéré, cauteleux, flatteur, vaguement sournois. Je retrouvais un homme mûri par l'action, la physionomie ferme, la parole nette, le geste énergique. Aucune trace d'embarras ne révélait qu'il eût traversé, trois mois plus tôt, une crise où son avenir politique avait failli sombrer, ni qu'il eût emporté avec lui, dans son voyage, le souci des difficultés qu'il retrouverait à son retour. Il me parla de notre commun passé, puis de la joie qu'il éprouvait à se promener librement en Grèce, loin de la fournaise parisienne, enfin du plaisir qu'il avait eu à connaitre notre hôte, sur un ton si naturel, si simple, que ce fut moi — faut-il l'avouer? qui demeurai un peu décontenancé. Je le demeurai d'autant plus que je n'eus pas seulement à subir le regard de M. Zaffoni où je lisais distinctement ces mots : « Voyons, est-ce là un malhonnête homme? » J'avais, à la minute où Malglaive s'avançait vers moi, surpris d'autres yeux fixés sur les miens, ceux de l'Antigone, de la sœur passionnée, qui, visiblement, épiait mon attitude. La noble

fille offrait, elle, dans tout son aspect, l'évidence du chagrin profond que lui avait infligé l'accusation lancée contre son frère. Ses joues étaient amaigries et pâlies. Ses paupières flétries, mâchurées de larmes, battaient nerveusement sur les globes comme brillantés de ses prunelles. L'éventail que maniaient ses doigts s'ouvrait, se fermait avec une fébrilité maladive. J'ai compris depuis qu'aucun doute sur son idole n'avait jamais effleuré cette belle âme qui savait aimer, — et savoir aimer, c'est d'abord, c'est toujours, ne pas juger l'être qu'on aime, c'est croire en lui contre tout et tous, contre la probabilité, contre l'évidence ! Mais si Christine Malglaive avait gardé la foi absolue dans l'honneur de ce frère, adoré depuis qu'elle respirait, aveuglément et continûment, elle n'ignorait rien des attaques auxquelles il avait été en butte, et le supplice de sa vie, depuis trois mois, c'était de se dire que d'autres ne pensaient pas comme elle. Voilà pourquoi ses brûlants yeux noirs, la seule beauté, la suprême jeunesse de son visage prématurément âné, ne perdaient pas un seul de mes mouvements, et pourquoi aussi je tremblais qu'un geste instinctif ne trahît ce qui se passait en moi. Pour une fois, ma volonté fut maîtresse de mes nerfs et je ne laissai rien transparaître de mon trouble. Je fus récompensé de ce effort par la détente qui se fit tout d'un coup sur le masque contracté de la pauvre Antigone. Elle venait de se dire : « Il ne croit pas mon frère coupable de l'indélicatesse dont on l'accuse... » Et cette certitude inondait ses veines d'un sang plus libre et plus chaud. Oui, pauvre Antigone, et comme elle devait avoir souffert pour qu'une simple rencontre de ce frère avec un ancien camarade de collège la frappât d'une si cruelle appréhension ! Mépriser la calomnie, lorsqu'il ne s'agit que de soi-même, c'est si facile. C'est si dur, quand il s'agit d'un autre.

Mais l'accusation portée contre Malglaive était-elle bien une calomnie ? Je me souviens que durant ce premier soir, toutes les énergies de ma pensée furent tendues à résoudre ce problème pour lequel je n'avais d'autre donnée que les façons d'être de ce homme, qui, coupable, devait se surveiller de la plus stricte manière, et, innocent, de même. Se savoir soupçonné avec vraisemblance produit des effets tout pareils à ceux du remords. Que ce fût un ôle ou non, pas une seconde, durant cette première soirée, Malglaive ne se départit de ce ton de gaieté familière et cordiale avec lequel il m'avait accueilli. Je me souviens qu'à table, je le regardais manger, pour m'assurer que cette belle humeur n'était pas

jouée, et je dus constater qu'il jouissait réellement de l'excellente chère que nous avait fait préparer notre hôte, des plats nationaux, mais cuisinés avec un art exquis : de la *boutargue*, et du *caviar*, pour commencer, — un coulis de poisson ensuite comme potage, — puis du *khébab*, — comme rôti, un coq de bruyère venu du golfe d'Arta, — des aubergines frites comme légumes, — et, pour dessert, de cet étrange gâteau, sorte de feuilleté au miel et à l'huile d'olives : le *baklava*, des figues sèches, garnies de pistaches, du fromage de chèvre, des mandarines d'un arome délicieux et des confitures incomparables, achevaient ce menu, — le tout arrosé d'un Château-Yquem et d'un Margaux dignes de figurer à la table d'un prince.

— Ce sont des caisses de vins que j'avais dans ma cave depuis trente-cinq ans, nous disait modestement notre hôte, on les y avait oubliées. Par hasard le domestique les a découvertes l'autre jour, derrière des piles de bois, et c'est heureux car je n'ai de passable ici, comme vin grec, que du *Mavro Daphné;* vous le goûterez tout à l'heure...

Quand arriva cette liqueur de raisin, si joliment surnommée *le vin du Laurier Noir*, le geste par lequel Malglaive souleva son verre à facettes pour aspirer l'arome de cette goutte d'ambre chaude et parfumée, me rappela tout à fait l'épicuréisme gai qu'il montrait dans nos petites fêtes de jeunes hommes, à dix-huit ans. Qu'il fût devenu le voluptueux que pronostiquait son adolescence, je n'en pouvais pas douter. Je ne pouvais pas douter non plus, à sa brillante et souple conversation, que la politique n'eût été pour lui uniquement un moyen de parvenir, une carrière où recueillir au plus vite le plus de jouissance possible. Il avait eu, durant tout le repas, pour répondre aux questions de M. Zaffoni sur les principaux personnages de son propre parti, ce scepticisme de coulissier que je connais trop bien. Pour le vieillard, ces anecdotes inédites étaient si intéressantes qu'elles expliquaient son engouement. Qui donc l'eût jamais initié ainsi à l'arrière-fond de notre boutique parlementaire ? Et puis, si fin que pût être le cher et digne homme, il n'avait pas de point de comparaison pour une pareille causerie. Il ne se représentait pas, comme moi, le type si banal et si logique auquel se rattachait le jovial Malglaive : ce démocrate à programmes hardiment, impudemment réformateurs, qui ne croit, au fond, qu'aux manœuvres de couloirs et s'empresse d'exploiter des abus qu'il anathématise sur ses affiches. Je suis injuste. Malglaive

se distinguait des autres en ce qu'il avait de la portée dans l'esprit. Je l'entends encore énonçant sur l'avenir de la France actuelle des idées qui n'eussent guère édifié ses électeurs, mais elles correspondaient trop exactement à la réalité pour ne pas me séduire, comme elles séduisaient visiblement M. Zaffoni :

— Je ne me fais pas d'illusions, disait-il ; tout cela finira pour nous par des conférences en Belgique, et pour le pays par un César... Le fond du Français, voyez-vous, c'est le Celte excitable et imaginatif. Pendant cent ans, cette imagination s'est exaltée sur l'idée de la République. Toutes les misères dont ce peuple souffrait, toutes les humiliations, toutes les difficultés, il les attribuait à ce fait qu'il n'était pas en République... Il y est aujourd'hui et il voit que les choses sont absolument les mêmes... Il faut pourtant qu'il imagine, il a cela dans le sang, et ne pouvant plus cristalliser autour d'un mot, il va cristalliser autour d'un nom, et créer un César...

— J'espère bien que non, interrompit M. Zaffoni, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur l'Angleterre du XVIIIe siècle pour constater à travers quels troubles s'est fondé son régime parlementaire. Le vôtre se fondera de même...

— Je serai de votre avis, répondit Malglaive, quand vous aurez mis l'Océan autour de la France. Les Anglais habitent une île, toute leur histoire s'explique par là et toute la nôtre par notre frontière ouverte.

J'ai transcrit ces trois ou quatre phrases entre des centaines d'autres, au hasard de ma mémoire, parce qu'elles me frappèrent sur le moment comme assez caractéristiques de la supériorité qu'avait Malglaive sur la plupart des gens de sa sorte. Il avait gardé le pouvoir et le goût des idées générales. Il y avait du sophiste, de l'éternel Gorgias, dans sa façon de présenter ses points de vue, et ne peut-on pas être un sophiste, doublé d'un sceptique et d'un jouisseur, et garder ses mains nettes de toute concussion? Aussi m'abandonnai-je durant cette soirée au plaisir d'écouter le vieux routier du Parlement corfiote et le jeune routier de la Chambre française en train de discuter, l'un contre l'autre, sur l'avenir de la France, puis de l'Europe, sans plus me soucier du « Chèque Malglaive », — ainsi que s'exprimaient les journaux de combat. Cette sincérité de mon plaisir n'échappa point à la sœur et celle-ci me donna la preuve de la joie que je lui avais causée, en me remerciant à sa manière, vers la fin de cette soirée, tandis que nous

prenions les verres de limonade fraîche que M. Zaffoni avait voulu nous préparer lui-même avec les beaux citrons de l'île, exprimés par ses vieilles mains dans un petit pressoir d'argent — venu de *Regent-Street*.

— Clément m'avait bien souvent parlé de vous, quand vous étiez au collège, me disait la douce Antigone. Il aimait tant tous ses amis! Il les aime tant encore!... Il n'était pas fait pour la politique. Il s'y use trop. Il apporte du cœur, là où il faudrait du calcul. C'est un homme de sentiment et non pas un homme d'affaires. Aussi quand il subit une trahison, elle le brise... Vous avez su les indignes attaques dont il a été victime cet hiver. J'ai dû le décider à voyager pour se remettre de cette horrible secousse. Il en avait perdu le sommeil. Non pas à cause du fait lui-même... Il était si fort de son innocence. Mais il a vu des collègues pour lesquels il avait été si bon, si bon, se tourner contre lui. Ces perfidies lui ont été trop amères!..

Pourquoi suis-je ainsi fait que les illusions les plus naturelles du monde, celles d'une mère sur son fils, d'un père sur sa fille, d'un mari sur sa femme ou d'une femme sur son mari, me rendent toujours très sévère pour la personne qui en est l'objet? N'ai-je pas raison? Pour avoir provoqué et entretenu cette fausse image d'elle-même, cette personne ne doit-elle pas avoir menti constamment dans son intérieur, constamment feint des émotions qu'elle n'avait pas, étalé un caractère autre que le sien? La confidence si touchante de Mlle Malglaive eut sur moi cet effet instantané : elle me rendit du coup ma défiance envers ce frère, si peu semblable à l'idée que sa sœur se formait de lui. Les préventions qui m'étaient demeurées de notre jeunesse et que la conversation avait presque dissipées me ressaisirent avec une telle force, qu'en regardant sous la lampe le visage du politicien au moment de prendre congé, ce masque de joli homme m'apparut soudain comme revêtu d'un caractère sinistre. Il était blond avec une barbe taillée en pointe, et il avait des yeux noirs sur un teint presque doré. Je voulus soudain reconnaître dans le contraste entre la couleur de ses prunelles et la couleur de ses cheveux, l'indice d'une duplicité innée, comme aussi dans la différence entre sa physionomie vue de face et cette même physionomie vue de profil. Enfin je lui donnai la main, persuadé, malgré les impressions d'abord favorables de la soirée, que ses accusateurs avaient dit vrai. Quoique ce séjour à Corfou ne dût pas finir sans que je tinsse une preuve certaine de son indignité, je

e donne pas cette subite volte-face de mon opinion comme un signe un coup d'œil supérieur. Je la mentionne simplement pour mieux ire comprendre le singulier mélange de douleur et de mécontente-ıent que me donna cette indiscutable preuve. Ceux qui font métier e regarder 'un peu près vie sont ain-i, partagés ıns cesse en-e le dégoût, ı tristesse, épouvante uelquefois evant la vile-ie humaine, t une espèce e satisfaction ntellectuelle ssez analo-ue à celle de astronome ui voit appa-aître, dans le hamp de sa ınette, l'étoi-e prédite par es calculs.

Il était ivre, d'une ivresse douce.

III

Huit jours 'étaient écou-és depuis cette oirée, que nous avions employés comme on fait, dans le loisir de 'étranger, en longues promenades à travers les paysages de l'île. Dirigées par l'Anglais de Plutarque, — comme j'aimais à surnom-ıer M. Zaffoni, — ces promenades m'ont laissé une empreinte ıien différente de tant d'autres vagabondages analogues, dans ces ontrées parcourues ainsi en passant. Pourquoi ai-je cédé, au début

de ce récit, au vulgaire préjugé qui réduit toute la poésie de la v aux choses de l'amour, et regretté de ne pouvoir associer aux radieu et intimes horizons de Corfou que ces images d'un admirable viei lard à la veille de mourir inconnu, d'une fille de trente-cinq an victime de la plus mensongère des idolâtries, et d'un forban qui s jouait de l'optimisme magnanime de l'un, comme de la foi profond de l'autre? A mesure que les épisodes s'évoquent dans ma mémoir je comprends que la secrète antithèse entre ces pacifiques paysage levantins et le petit drame psychologique joué devant moi aur donné à mes impressions de nature une acuité et comme un pitto resque de plus... Parmi ces épisodes, deux se précisent à cet minute jusqu'à l'hallucination : une visite d'abord à la silencieus et verdoyante baie d'Ipso, par delà le fleuve, le *fiumare* plutôt, o la légende prétend reconnaître la rivière décrite dans l'*Odyssé* au bord de laquelle Nausicaa lavait son linge. Nous nous étion arrêtés près de la mer, sous des oliviers séculaires, et à la port d'un Khâni, d'où sortit tout d'un coup, tenant par la crinière u petit cheval noir, un paysan qui nous dit s'appeler Nicolas. I était un peu ivre, d'une ivresse douce et familière. Il nous souria d'un sourire ami dans une grosse figure fine : « Πατερα... Mo père... » répétait-il, en s'approchant de M. Zaffoni, et il lui ter dait une main aux ongles noirs de terre, mais d'une forme des sinée. Avec ses longues braies bouffantes et taillées dans un souple étoffe bleuâtre, ses gros bas blancs noués de cordes et se sandales aux bouts relevés, il semblait si heureux de vivre, s rempli de cette allégresse païenne, légère, innocente et qui v chanter! Il finit par s'élancer sur sa bête, de côté, à la manièr d'une amazone, et nous le vîmes qui s'en allait au pas le long d rivage, échangeant des lazzis, comme un pâtre de Théocrite, ave une fille de dix-sept ans, du nom d'Anticrité, qui se tenait debou ses pieds nus posés sur le sable, et, comme elle hanchait un peu la souplesse de sa grossière chemise de toile devinée entre se grosses jupes et son corsage trop chargé révélait cette grâce divin de la ceinture tant célébrée par les anciens. J'entends encor Malglaive dire à M. Zaffoni, en lui montrant le cavalier :

— Et vous vous plaignez de la vie politique de votre pays?.. Vous avez là pourtant le type du parfait électeur...

— Hélas! répondit le vieillard, vous ne savez pas combien votr ironie tombe juste...

— Mais ce n'est pas de l'ironie, répondit gaiement Malglaive

l'homme du peuple ne vaut jamais mieux qu'alors qu'il est entre deux vins, comme celui-ci. C'est un enfant, et la bouteille est encore son plus inoffensif joujou...

— On voit bien, reprit M. Zaffoni, que vous avez affaire avec l'ouvrier parisien, le plus subtil, le plus vif des hommes, et qui trouve moyen d'avoir de l'esprit même quand il est hors de son bon sens. Mais nous, avec ces natures si brutes, si primitives, l'ivresse est un abrutissement de plus... Et il n'est pas rare... Nous n'avons pas assez de forces pour en gaspiller même un atome, sachez-le...

— Bah! fit Malglaive, heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire.

— Ne dites jamais cela, interrompit le vieillard avec une vivacité singulière. C'est le plus criminel des proverbes. Malheureux, insista-t-il, les peuples qui n'ont pas d'histoire, car c'est le signe qu'ils ne sont pas capables d'Idéal et de dévouement. Plus malheureux ceux qui n'ont plus d'histoire...

— Ne croyez pas Clément, me disait quelques minutes plus tard Mlle Malglaive, quand il parle du peuple comme il en a parlé. Personne plus que lui n'aime les humbles. Mais on a été si injuste pour lui, même dans sa circonscription. Cela l'aigrit...

Elle avait reconnu, l'aveugle femme, à entendre notre vieil ami, l'accent de la foi profonde; et, quoique ce fût une bien légère déchéance de son idole, elle avait senti que le pauvre avocat corfiote était d'une race supérieure à celle du brillant député parisien, et aussitôt l'Antigone s'était réveillée : « Quelle gloire plus brillante que celle d'avoir honoré mon frère?... » Ce cri de la sœur de Polynice, elle aurait pu le jeter, elle aussi, à chaque moment, et je me disais : — Une dévotion comme celle-là, c'est justement vers des hommes tels que Zaffoni, déshérités de gloire et pleins de génie, qu'elle devrait aller, et c'est à un Malglaive, à un saltimbanque de tribune, que cette chance est donnée... Et j'accusais l'ironie du destin!... Je l'accusais encore, je m'en souviens, quand nous visitâmes tous les quatre l'*Achilleion*, le colossal palais que l'impératrice d'Autriche a élevé sur les hauteurs de Gastouri, avec son portique orné de colonnades aux chapiteaux sculptés, avec ses plafonds stuqués, ses mosaïques, ses peintures de style pompéien, et, dans le vestibule, un gigantesque Achille de marbre essaie d'arracher la flèche qui transperce son talon, — symbole germanique de ce qu'il y a d'inguérissable, d'inarrachable dans la pointe

fixe de certaines douleurs. Au bas du perron le jardin s'allonge vers la mer, parmi les fleurs. De larges anémones rouges et violettes y alternaient avec des iris blancs et lilas, et des parterres de roses multicolores descendaient jusqu'à une autre statue, celle de Henri Heine, frissonnant et maigre sous son châle et dans son fauteuil de malade, tandis que les vagues ioniennes élèvent vers lui — qui les aurait tant aimées — un concert de joie qu'il n'entendra jamais... Nous étions venus jusqu'à ce monument d'une touchante piété intellectuelle, et, retournés vers le palais, nous en regardions les fenêtres closes, l'aspect inhabité, sans parler, en songeant tous, j'eusse imaginé, à l'obsession que la mystérieuse impératrice avait rêvé jadis de fuir ici, quand Malglaive interrompit ce silence pour s'écrier :

— Quelle magnificence et perdue!... Savez-vous, M. Zaffoni, que l'on ferait la fortune de l'île, si l'on achetait cette bâtisse et ce jardin à Sa Majesté qui en est déjà fatiguée, pour établir là tout simplement une maison de jeu, un autre Monte-Carlo ?...

— Ne dites pas cela tout haut, répondit vivement le vieillard en posant sa main sur le bras du jeune homme. *Soyez persuadés* qu'ils y ont pensé... Hélas! continua-t-il, l'endroit est déjà tellement gâté... Ce palais, pour moi qui ai connu la petite maison qu'il remplace, mais c'est une barbarie, et la pire de toutes, une barbarie névropathique... La petite maison ?... Un riche Vénitien du dernier siècle l'avait construite pour y passer les mois trop chauds. Ce n'était pas grand'chose : une espèce de patio avec une citerne au centre : quelques chambres ouvrant sur un promenoir en forme de cloître et une terrasse avec des citronniers. Mais des plantes grimpantes couvraient les murs d'une palpitation de fleurs, et, quand je venais ici, à vingt-cinq ans, voir un de mes amis qui s'y retirait l'été, nous passions des après-midi de délices à rêver tout haut... Et quels rêves ! L'étranger chassé de toute la Grèce, notre patrie libre et régénérée !... Je vous l'affirme, si je savais qu'une maison de jeu est installée à cette place, et que les gens d'Athènes y ont consenti, il répéta, « les gens d'Athènes ! » — je mourrais de honte...

— Quel enthousiasme encore dans ce cœur de quatre-vingts ans !... me disait Mlle Malglaive en me parlant de cette scène, deux jours plus tard.

J'étais venu lui rendre visite, et j'avais appris qu'elle et son frère partaient définitivement pour l'Italie par le bateau du lendemain.

Je l'avais trouvée seule, et je m'en étais réjoui, dans l'espérance que je lirais un peu plus avant dans cette âme tout sacrifice, — et, par instants, j'en avais l'impression, elle pressentait l'inanité de ce sacrifice et que son idole ne méritait pas cette ferveur constante. A coup sûr elle avait de nouveau été froissée par le contraste entre la vulgarité gouailleuse de son frère et l'ardeur convaincue du vieux patriote grec, si fidèle à sa foi première dans le désabusement. Qui sait ? Ne prévoyait-elle pas qu'elle serait un jour comme lui ? Et elle continuait : « Personne ne rend plus de justice à M. Zaffoni que Clément. Il s'amuse, comme l'autre jour, à soutenir des paradoxes devant lui pour le voir s'exalter. Il me le répétait en revenant de cette promenade au palais de l'impératrice : quel dommage que cet admirable outil n'ait pas été employé !... » Elle se tut pendant une minute. Je vis qu'une idée venait de traverser sa tête, ses paupières battirent plus nerveusement, et avec une espèce de solennité que son offre allait m'expliquer plus tard, elle reprit : « Pouvez-vous me promettre que vous me garderez un secret ? » Et sur ma réponse affirmative : « Mon frère ne vous a point parlé d'un travail qu'il a fait ici, et qui va paraître, en deux parties, le premier et le quinze du mois prochain, dans une grande revue de Paris ? »

— Non, répondis-je.

— C'est, fit-elle, qu'il tient à ce que ce soit une surprise pour votre ami... C'est un tableau de l'histoire politique des îles Ioniennes entre 1814 et 1864. Vous verrez comme il parle de M. Zaffoni. Vous verrez aussi comme il sait s'assimiler un sujet. Il n'y a pas plus de cinq semaines que nous sommes à Corfou, quelques séances aux Archives de la ville, quelques notes fournies par M. Zaffoni lui-même, et il a rédigé ce beau travail... Ah ! Ce sera une fière rentrée et qui prouvera bien à ses envieux qu'on n'en a pas fini avec lui. Ce sont les idées surtout qui en sont fortes. Il y a là une analyse du régime parlementaire, tel qu'il fut pratiqué chez les diverses nations d'Europe après les grandes guerres napoléoniennes. C'est admirable... Je voudrais... — et tout hésitante, elle rougissait jusqu'à la racine de ses cheveux, blonds comme ceux de son frère, mais déjà vaguement argentés par places, oui je voudrais que vous en lussiez les épreuves.

— Vous me les remettrez demain matin sous enveloppe.

— Mais que ce soit bien un secret, insista-t-elle avec un joli sourire de complicité : — Vous savez, je serais grondée. Clément

a l'horreur d'avoir l'air de quêter les éloges. Que de fois je lui ai reproché de ne pas se montrer tout à fait tel qu'il est ! Il se calomnierait presque lui-même, tant il répugne à se vanter. C'est bien le moins que ceux qui l'aiment le fassent connaître dans ses vraies supériorités, dans son vrai *lui*, quoique avec vous il n'en soit pas besoin....

Oh ! la délicate, la noble créature, et qui tremblait, comme d'une faute, de l'action qu'elle allait commettre à l'insu de son frère, pour ce frère ! Ces derniers mots, ce « quoique avec vous il n'en soit pas besoin », elle les avait prononcés avec une espèce de grâce implorante qui me le prouvait trop : elle craignait, bien au contraire, que je ne jugeassse Malglaive sévèrement sur des paroles comme celles que j'ai rapportées et qui décelaient de brutales façons de sentir, imcompatibles avec une suprême fleur de délicatesse ! Quand elle me remit le paquet d'épreuves d'imprimerie, sa main que j'effleurai était glacée par le reflux de son sang à son tendre cœur. J'éprouvai, en la voyant si émue, un véritable remords de n'avoir pas caché plus complètement encore la mauvaise impression que j'avais pu subir devant certaines phrases du politicien équivoque. J'y avais pourtant bien tâché et je croyais tant y avoir réussi ! Mais trompera-t-on jamais une femme sur les sentiments que l'on porte à celui qu'elle chérit, d'une certaine façon, douloureuse et passionnée : fils ou époux, père ou frère ? Ces sortes d'affections, si honnêtes, si loyales, si hautes, développent dans celles qui en sont possédées comme un sens suraiguisé de l'estime ; et Christine Malglaive le devinait à travers toutes mes réserves et mes surveillances de moi-même : je n'estimais pas son frère comme elle l'aurait voulu.

J'emportai les épreuves d'imprimerie chez M. Zaffoni. — Ai-je dit qu'il m'avait absolument interdit d'habiter ailleurs que dans sa maison ? — Je commençai à regarder ces placards avec l'idée que j'allais lire une de ces amplifications où excellent nos politiciens : quelques faits semés de-ci de-là, une phraséologie positiviste qui joue la théorie scientifique, des affirmations impudentes sur des problèmes insolubles, tels sont les ingrédients habituels à ces sortes de mixtures. Cependant je savais que Malglaive avait eu communication des mémoires de mon hôte : Du moins le document sera exact, en concluai-je. Et voilà que dès les premières pages de cette étude, intitulée : *Une leçon de sagesse parlementaire : — Les Anglais aux îles Ioniennes*, je m'étonnai de la sim-

plicité vigoureuse de la facture. Il y avait, dans la narration, cette fermeté concentrée, et, dans les réflexions jetées au passage, cette netteté forte qui révèle une intelligence saturée de son sujet. Le tableau de l'Europe au lendemain de la chute de Napoléon était tracé de ce style à la Thucydide, où chaque épithète pense. Un portrait surtout, celui du Corfiote Capo d'Istria au Congrès de Vienne, me fit m'écrier : Mais il n'est pas possible que ce soit de lui... Je m'arrêtai de ma lecture. Un soupçon affreux venait de me saisir : Malglaive aurait-il par hasard pillé cette page dans les mémoires de M. Zaffoni, sans même le nommer ?... Je me souviens. Cette idée me souleva d'un tel sursaut que je la repoussai aussitôt comme trop abominable. Au regard d'un écrivain de métier, le plagiat paraît toujours bien coupable. C'est un crime contre l'honneur professionnel, comme la désertion pour un soldat, comme un faux en écritures pour un commerçant. Dans la circonstance particulière, un tel plagiat était pire encore. Durant les quelques semaines de son séjour à Corfou, Malglaive avait pu mesurer l'immense disproportion que le sort avait infligée à M. Zaffoni entre son rôle et sa valeur. Il n'ignorait pas que cet homme supérieur n'avait jamais eu, durant les quatre-vingts années de sa longue vie, une heure où livrer sa bataille, *son heure*. Il savait que ce travail sur Corfou était la toute modeste, la touchante revendication dernière de ce grand esprit contre les iniquités de la renommée. Était-il admissible qu'il eût voulu frustrer le vieillard d'une portion de son succès posthume, si faible fût-elle et si aléatoire que fût ce succès lui-même ? Si Malglaive avait été capable d'une pareille indélicatesse, que croire de lui, dans ce passé déjà suspect où sa seule garantie d'innocence était son honneur intime, ce besoin de se respecter, dernier et irréductible instinct qui nous interdit de nous abaisser au delà d'un certain point ? Vraiment, s'il avait copié M. Zaffoni sans le citer, dans les conditions où cet acte de félonie s'était produit, le point était dépassé !...

Il y avait un moyen trop simple de savoir la vérité. J'étais si troublé que je l'employai du coup, sans me demander s'il était ou non contraire à mon engagement envers Mlle Malglaive, à cette promesse du secret qu'à vrai dire, la sainte fille m'avait demandée à l'égard de son frère seulement. Mais je crois bien que même une promesse plus générale ne m'aurait pas empêché de faire ce que je fis, comme je le fis, et qu'on devine. Je saisis les épreuves ouvertes, telles qu'elles étaient sur ma table, et j'allai frapper à la porte de

la *librairie*. M. Zaffoni dénommait toujours sa bibliothèque ainsi, par italianisme ou anglomanie, qui le saura ? Je le trouvai debout, accoudé au pupitre surélevé qui lui servait de bureau pour composer. Il n'écrivait jamais assis. Les feuilles méticuleusement coupées et que sa fine et nette écriture couvrait de lignes sans cesse raturées témoignaient de son travail assidu de ces dernières heures, le ciel un peu voilé nous ayant empêchés de sortir.

— Vous me voyez occupé, me dit-il, à ces infinissables mémoires. Je devrais bien les finir pourtant, car, à mon âge, chaque jour, chaque heure presque est un répit. Je viens encore d'apprendre la mort subite d'un de mes contemporains, le docteur Andonis Zacharopoulos... Je peux vraiment m'appliquer les mots du philosophe : *singulas dies, singulas vitas puta*... Mais vous m'apportez à lire quelque chose de vous ? Ce sera un bien meilleur emploi de mon temps...

— Non, lui dis-je, ce travail n'est pas de moi... Et c'est justement de vos mémoires que je voulais vous parler... Ces épreuves sont celles d'une grande étude sur le Parlement des Iles Ioniennes que Malglaive va publier...

— Ah ! le cachottier ! interrompit mon hôte. Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ?...

— J'ai bien peur que la raison de ce silence ne soit guère à son honneur, répondis-je. Vous lui avez communiqué votre manuscrit, et j'ai cru reconnaître, au style, aux idées, à je ne sais quoi qui ne lui ressemble pas, qu'il vous avait emprunté bien des phrases, peut-être des pages, sans mentionner la source... Ainsi ce portrait de Capo d'Istria ?... Écoutez...

(A suivre.) Paul Bourget.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris.

AURÉLIEN SCHOLL

Son nom est assuré de survivre, sinon son œuvre. On dira plus tard Scholl, comme on dit Chamfort. Et l'on citera ses mots dont quelques-uns seront apocryphes. Depuis bientôt un demi-siècle, on attribue à Scholl toutes les plaisanteries spirituelles qui éclosent sur le boulevard. Il n'a pas besoin de ce surcroît, ayant son propre fonds qui suffit. Mais on ne prête qu'aux riches...

Comment il quitta sa ville natale, comment il vint à Paris, il l'a raconté en des pages sémillantes. Il avait seize ans ; il achevait sa rhétorique au lycée de Bordeaux, dont il suivait les cours comme externe, et il amalgamait les vers latins avec la critique théâtrale. Il rendait compte, dans une feuille locale, des pièces nouvelles. Ses parents ignoraient, bien entendu, ce scandaleux vagabondage. Un incident imprévu le leur révéla. Une dame se présente chez eux et demande à parler à Aurélien. « Que voulez-vous à cet enfant? répliquent-ils d'un air courroucé. — Je suis une des pensionnaires du Grand-Théâtre, et je viens le remercier de son dernier article... » On juge de l'accueil que reçut notre potache quand il rentra, sa serviette sous le bras : « Une actrice ! Tu nous envoies des actrices ! Eh bien ! tu les prieras d'aller te rejoindre ailleurs. Je ne veux pas de cela à la maison ! » Le professeur de Scholl, M. Garçonnet, qui devait occuper plus tard une chaire à la Sorbonne, se montrait moins rude que son père : « Vous qui êtes influent, lui disait-il, tâchez donc de m'avoir, par-ci, par-là, une loge. » Il n'en fallait pas tant pour exalter l'imagination d'un futur homme de lettres, qui était déjà sensible à la flatterie... Sa préoccupation, le but où tendait son secret désir, c'était Paris, qu'on n'avait pas

encore appelé la Ville-Lumière, mais qui était seul dispensateur de la grande renommée. Scholl aimait Bordeaux du fond de l'âme ; il avait même des raisons particulières d'y être attaché, car il y connaissait une certaine Léopoldine, grisette et blanchisseuse de son état, qui lui donnait beaucoup de satisfaction. L'amour et l'ambition ne vont pas souvent ensemble. Scholl ayant à choisir entre la gloire et Léopoldine, n'hésita pas : il sacrifia Léopoldine. Et il demanda à l'auteur de ses jours la permission d'aller chercher fortune dans la « capitale ». Celui-ci s'éleva avec véhémence contre ce dessein. « Si encore, tu devais gagner un jour douze mille francs par an, comme M. Jules Janin !... — J'espère bien gagner davantage ! — Jeune présomptueux ! — Alors c'est un refus ? — Catégorique ! » Aurélien, qui n'était pas patient, — c'est là son moindre défaut ! — résolut de prendre la poudre d'escampette. Mais où trouverait-il l'argent nécessaire à ce coûteux voyage ? Il avait bien une tirelire où sa mère glissait une pièce de cinq francs chaque fois qu'il consentait à « se purger ». Il se purgeait rarement et cassait souvent la tirelire. Il vendit ses dictionnaires, ses livres de classe. Il désespérait de réunir le magot rêvé, et maudissait la barbare tyrannie qui écrasait dans l'œuf sa vocation, lorsque sa sœur vint à son secours. Elle admirait Aurélien, elle partageait ses espérances. Elle lui dit : « Veux-tu mes économies ? J'ai six cents francs dans le fond de ce tiroir. Tu me les rendras quand tu pourras ! » Scholl embrassa la chère enfant en versant des pleurs de reconnaissance, et s'occupa de tout préparer pour sa fuite. Il acheta une malle qu'il déposa chez Léopoldine, y empila son habit noir, ses bottines vernies (il comptait se répandre à Paris dans la haute société) ; quelques chemises fraîchement blanchies (Léopoldine y avait mis tout son cœur) ; il s'assura d'une place sur la diligence. Et fouette cocher ! Trente-six heures plus tard, il débarquait rue du Bouloi, où les voitures publiques de Laffitte et Caillard avaient leur remise. Les trente louis de la petite sœur étaient légèrement écornés. Mais Scholl se sentait un courage à toute épreuve. Il regarda sans frayeur ces rues populeuses, ce ciel brumeux, hostile aux nouveaux venus : « A nous deux, Paris ! » Il se dirigea d'instinct vers le boulevard des Italiens ; et comme il passait devant le perron de Tortoni, brillamment illuminé, une voix intérieure lui cria : « Ce sera là ton domaine ! »

A ce moment, aux environs de 1850, une évolution se dessinait chez les jeunes gens. En littérature, ils sortaient du mouvement

romantique et y étaient encore à demi plongés. En politique, ils s'étaient nourris d'un certain idéalisme humanitaire et sentimental, et ils éprouvaient comme un mystérieux besoin de réagir contre ces doctrines et ces tendances. Chaque génération s'insurge contre la génération qui est venue avant elle ; et ces revirements sont la condition même du progrès, puisqu'ils donnent une direction et une impulsion nouvelle au mouvement des idées. Aurélien Scholl tombait en pleine insurrection. Les poètes, las d'épancher leur enthousiasme, jetaient les fondements du Parnasse, qui proscrivait l'émotion et prescrivait le culte de la rime millionnaire. Les romanciers délaissaient l'imagination pour l'étude de la vie et s'efforçaient d'être « scientifiques ». Les dramaturges s'intéressaient aux questions sociales, et déjà l'on voyait poindre les pièces à thèses. Ceux qui n'étaient tout à fait ni des romanciers, ni des dramaturges, ni des poètes, se jetaient à corps perdu dans le journalisme et le transformaient. Ils y étaient aidés par les circonstances. L'Empire, en supprimant la liberté de la presse, en lui imposant un contrôle incessant et rigoureux, l'obligeait à devenir plus frivole. Les feuilles ne pouvant s'occuper des affaires d'État, se rattrapaient sur les affaires mondaines.

A côté des journaux dogmatiques, demeurés fidèles à la tradition d'Armand Carrel, se fondèrent de nombreuses gazettes, très vives d'allure, et qui se cantonnèrent sur le terrain de la littérature et des mœurs. De brillants écrivains s'y révélèrent : Auguste Villemot, Arsène Houssaye, Charles Monselet, Eugène Chavette, Edmond About, Francisque Sarcey, Hector Pessard, Jules Claretie, Rochefort... Aurélien Scholl avait sa place marquée dans cette phalange.

Après avoir collaboré à d'éphémères organes, tels que la *Naïade*, journal *pour lire au bain*, imprimé sur tissu imperméable, et le *Satan*, qui s'élaborait dans l'officine d'un marchand de vins, il entra au *Figaro*, il fonda l'*Événement* et le *Nain jaune*. Du jour au lendemain, il devint célèbre. Il avait une note à lui, une façon de trousser l'anecdote et de décocher le trait, une verve alerte et mordante qui conquirent le public.

Pendant vingt ans, il se dépensa avec une inconcevable prodigalité.

Je me suis amusé à compulser la collection de ces vieux papiers. Tout d'abord, on en est étonné : ces numéros de huit grandes pages ne renferment que des échos, des nouvelles à la main et des cause-

ries légères. Ce bavardage semble futile. Et peu à peu on s'y laisse reprendre. On est émerveillé de la quantité d'esprit qui s'y gaspillait. Trois fois par semaine, Aurélien Scholl improvisait ses cinq ou six colonnes. Il brodait sur n'importe quoi des variations qui n'étaient presque jamais indifférentes. Et autour de lui se formait une légende. Il plaisait aux femmes et il était batailleur. Il eut je ne sais combien de duels, seize ou dix-sept, avec des confrères, avec des clubmen, avec M. Sarcey, avec M. de Dion. Enfin, il portait un monocle, et cet appareil, qui n'était pas un vain ornement et qui venait en aide à la myopie du chroniqueur, prit un caractère symbolique. Ce monocle effronté, vissé dans l'œil, et volontiers insolent, le complétait dans l'opinion de la foule, et résumait ce que le personnage de satiriste boulevardier comporte d'aplomb, d'impertinence, de hardi caquet. Il fut convenu que tout journaliste qui ne s'occupait pas exclusivement d'économie politique devait avoir un monocle. Et tous eurent des monocles, à l'exemple d'Aurélien Scholl.

Celui-ci voyait grandir sa réputation, et s'accommodait du rôle qui lui était assigné : il le jouait à merveille. Il ne se bornait pas à écrire ses chroniques, il les « causait ». Chaque soir de cinq à sept, autour d'une table de café, il tirait son feu d'artifice et lançait à tous venants des fusées, qui parfois étaient meurtrières. C'est lui qui, interpellant un méchant auteur nouvellement décoré, et dont la boutonnière, trop large, laissait échapper le ruban rouge, s'écria, avec ce ricanement qu'on lui connaît : « Inutile de remettre ce ruban ! Il tombera toujours. *Votre boutonnière ne peut s'empêcher de rire !!* » Ces trouvailles, qu'on se répétait le lendemain, mettaient Paris en joie. Et c'est ainsi que Scholl affirma sa royauté.

Il produisait entre temps, car il fut grand travailleur, des comédies spirituelles, des romans et des contes ingénieux, voire quelques vers, qui valaient pour le moins ceux de Mürger. Tout ceci ne comptait pas. Scholl avait son étiquette : il était l'homme de France qui faisait le plus de « mots ». Et il fit des mots, sans se lasser, le plus aisément du monde ; les mots lui venaient comme les fruits viennent aux arbres, par l'impulsion d'une force naturelle : mais ils lui venaient en toutes saisons...

Aujourd'hui, M. Scholl est arrivé à l'âge où les généraux quittent le commandement et le passent aux cadets. Il s'est un peu détaché du journalisme ; il montre une politesse bienveillante aux jeunes cannibales du *Mercure de France* et de la *Plume*, qui l'ho-

norent, en retour, de quelques égards. Mais je crains que, de part et d'autre, cette sympathie ne manque de sincérité. Et M. Scholl est, je pense, très heureux. Il a rempli sa destinée, il a gardé sa belle humeur. Il aime les animaux, et sa maison en est pleine, ainsi que d'amis. Il a son perroquet Antoine et son camarade Chincholle, auxquels il a voué une grande affection. N'établissez, je vous prie, aucune assimilation entre M. Chincholle et Antoine. Antoine est un être au cœur sec, égoïste et vicieux. M. Chincholle est le meilleur et le plus fin compagnon... L'éminent chroniqueur vieillit de la sorte, si c'est vieillir que conserver, sous la neige des cheveux, la bienveillance et la gaîté, cette double jeunesse du cœur et de l'esprit.

Adolphe Brisson.

(Suite)

V

PREMIÈRE RÉVOLTE [1]

Le caractère enjoué de Solange l'empêcha d'autre part d'attacher une trop tragique importance aux brusqueries de son mari...

Parfois, après une retentissante gronderie, elle gardait un moment de silence, puis, sans malice, se levait en chantonnant. Son piano l'appelait, elle y courait et une belle romance terminait la querelle.

Après des mois, elle souriait toujours. Elle n'avait que vingt ans; elle pouvait bien espérer des jours meilleurs.

Comme dans les romans si souvent relus, elle songea à l'amant, cet inévitable palliatif. Mais l'amant ne vint pas.

Puis elle n'y pensa plus. Son cœur n'était pas mauvais. Elle con-

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 16 juillet.

tinua de chanter et de pleurer, selon les humeurs de M. Mauvière.

Aux bonnes heures, son mari souriait des accès de gaîté.

Mais d'autres fois, cela l'agaçait; et il y voyait une sorte d'insulte à ses préoccupations. Il était froissé de se sentir mis de côté, dédaigné, jugé inutile.

Le matin de l'escapade, M. Mauvière s'était montré fort gai; la conduite de Solange ne lui parut que plus extraordinaire. Cependant le malaise de sa femme lui fut une cause d'oublier cette incartade. Il pardonna. Le petit orgueil de Solange en fut blessé et toute la semaine passa triste.

La « foire du premier septembre » fut l'occasion d'un éclat, de la première révolte de Mme Mauvière.

Cette foire est une des réunions les plus importantes de la région.

Dès la veille, les bêtes commencent à arriver. Toute la nuit cela continue. De sa chambre, en rez-de-chaussée et dont les fenêtres donnent sur la rue, Solange entend le piétinement d'eau courante des moutons, leurs appels brefs et plaintifs. Les bœufs passent, lourds, en silence, ruminant. Des guirlandes de chevaux, d'un pas sec, font retentir la petite rue sonore.

Solange dort mal, s'éveille toute migraineuse.

Oh! ces heures horribles à passer: entendre parler bestiaux tout le long du jour, recevoir des métayers à déjeuner, de braves et honnêtes paysans, mais qui jettent leurs os de poulet sous la table; aller voir derrière ses stores « le monde passer »; recevoir d'insipides visites de gens venus en curieux, qui éplucheront sa toilette et son salon, puis le soir entendre la voix d'un ivrogne échoué dans le ruisseau et que manqueront vingt fois d'écraser les carrioles mal éclairées des retardataires... Dans son grand lit à escabeau — que son mari a hérité d'un aïeul — elle songe, geignante, à l'ennui de se lever pour une telle tâche.

Dès six heures, M. Mauvière est parti pour le champ de foire. Il voit vendre ses deux lots d'agneaux et ses vassivaux, plus cher qu'il n'avait calculé. Il traverse deux fois, les mains dans les poches de sa vareuse, sifflotant un petit air de chasse, le vaste terrain communal, situé au sommet de la colline de Dartènes et dominant toute la verdoyante vallée de l'Indre, et la forêt de Châteauroux, bleuissant l'horizon terminé tout au loin par la ligne blanche des montagnes de la Creuse.

Tout le monde se découvre sur son passage; on l'interroge sur son marché, sur les ventes probables de la journée, sur ses récoltes,

sur les promesses de ses nouvelles vignes. Puis on revient aux moutons, aux cours des années précédentes.

« Ah ! il y a vingt ans !... Ce n'est plus cela aujourd'hui... Rien ne va plus... »

Maurice en convient tout haut, mais il quitte le paysan d'un petit air dégagé. Tout aufond de lui, il trouve « mon Dieu que ça ne va tout demême pas trop mal ».

Il marche sur le champ de foire comme un général sur le champ de bataille. Plaine pacifique, grouillante de vie. Et cette vie-là, tuée, c'est de la vie encore. Moutons, cochons, bœuf, viande, viande, viande. Paris en mangera et des centaines de villes ! Et il a un bel orgueil à contempler cette masse de chair qui va faire de l'homme, de l'intelligence, de la bonté, de la beauté.

Les chevaux de labour, serviteurs aux formes puissantes, le retiennent un moment, puis il traverse le marché aux légumes, montagnes de choux, collines de navets, rochers de melons, ruisseaux de poireaux chevelus...

Les coups de chapeaux ne cessent point, il se sent tout à fait heureux et il rentre chez lui le cœur plein de reconnaissance, prêt à déborder...

Solange l'attendait pâlote, en robe de chambre, enfoncée dans un fauteuil, comme retirée de ce monde, sourde aux bruits de la rue...

— Allons ! hop ! hop ! habillons-nous vite, petite paresseuse. Viens savourer ce coup d'œil ! il faut que tu voies cela... Des moutons à perte de vue... Des porcs roses et vautrés dans leurs trous frais. Des vaches lourdes de lait, des bœufs philosophes, de jolis veaux blonds... Et tous ces melons, ces allées de choux, ces fruits, ces...

— Ah ! tiens, tout cela me dégoûte, à la fin ! interrompt Mme Mauvière qui s'est levée et a croisé ses bras sur sa jolie poitrine qu'on devine harmonieuse et souple... Quel tableau tu me fais apparaître ! Mais c'est épouvantable, hideux ! Ces porcs, ces bœufs, ces veaux, ces moutons, ces choux et ces salades, mangeailles, mangeailles, mangeailles ! Tout est pour le ventre ici. On ne vit que pour lui. Tu ne penses qu'à lui. On ne parle que de lui. *Le ventre !*... tiens, ton champ de foire, je l'aperçois sali et empesté d'excréments ; je vois tous tes animaux, tous tes légumes digérés, étalés et des ruisseaux se forment qui s'en viennent jusqu'ici heurter aux portes sous forme de vieilles femmes à paniers de fromages... Tout cela me dégoûte, me dégoûte, j'en suis malade ; je mourrai de cette puanteur...

Et Solange s'affale dans son fauteuil et un torrent de larmes se net à couler.

M. Mauvière est épouvanté de cette sortie, mais il se tait sagement.

Il fallait que Solange s'occupât coûte que coûte de recevoir ses nvités. Il avait un sénateur, le conseiller général et un gros ›ropriétaire des environs à déjeuner. Solange ne pouvait se dis›enser de paraître.

La journée se ›asse sans encom›re, d'ailleurs, et a petite révoltée est même assez gentille pour sortir ıne demi-heure et se laisser ballotter ›ar une foule gro-esquement endinanchée...

Ce lui est d'a›ord un amusenent, mais le soir, ı la veillée, elle re›rend avec ardeur son raisonnement du matin :

Debout, debout, Monsieur mon cousin.

—Et ces gens!... As-tu vu ces robes vertes ı corsages violets, ces tailles d'un mètre surmontées de chapeaux à fleurs enrubannées, ces teints terreux ıccompagnés de gants de fil blancs, ces pieds! ces mains! cette ›deur! oh! cette odeur... Ah! il n'est pas beau le beau sexe de par ci, et il manque un peu de goût malgré son ail...

Il était écrit que M. Mauvière, fort des beaux écus empochés le natin, resterait tout le jour patient et magnanime :

— J'ai remarqué tout cela, ma chère enfant (c'est ainsi qu'il ıppelle sa femme depuis quelques semaines), mais j'ai rencontré ıussi la Marie-Jeanne, la fille du père Ratichon de Montipouret, lans une jolie robe marron, toute simple, toute unie et lui allant ›ien comme il faut. Elle portait le petit cayon blanc avec les épingles d'or et ses cheveux en frisons blonds sortaient joliment sur es côtés de son front. J'ai vu aussi les deux sœurs Pigelette mises

comme des demoiselles de la ville, dans des atours point extravagants. J'ai vu Rose la petite épicière et Rosalie sa cousine et son amie, la brune et la blonde, avec ce petit air sérieux qui n'est point rare parmi la jeunesse d'ici, mais qu'elles portent toutes avec une grâce que leur deuil teinte d'une ombre chaste. J'ai vu Jeanne Combaudon, la petite servante du percepteur, qui sagement n'a pas voulu quitter la coiffe du pays et qui a de si jolis yeux noirs et vifs... Il ne faut pas médire de ces pauvres filles des fermes qui se croient dames dès qu'elles ont un chapeau et qui font songer à l'âne de la fable, trop lourd pour bien imiter le petit chien. Dans deux ou trois générations, elles sauront avoir du goût. Il faut être indulgent aux naïvetés des petites gens... Il faut être bonne...

Ce petit discours du mari paternel parut faire quelque effet sur l'esprit malléable de la petite dame nerveuse. Si de pareilles scènes de sagesse s'étaient renouvelées, nul doute que Solange en eût subi la bonne influence. Mais M. Mauvière ne vendait pas tous les jours ses moutons...

Le surlendemain, il se réveille même de très mauvaise humeur. C'est la fête de Dartènes, la Saint-Leu. Or, il pleut à verse. M. Mauvière quoiqu'il n'eût aucun intérêt direct à la réussite de la journée, n'en a pas moins l'ardent désir du contentement de ses concitoyens. C'est qu'il est comme identifié à sa petite ville. Les ennuis de Dartènes alarmaient le brave Maurice. Le patriotisme local n'est point rare dans nos campagnes. A mesure qu'on se rapproche de la terre, de la vie de plein air, les sentiments d'attachement sont plus profonds.

M. Mauvière savait aimer Dartènes mieux qu'il ne faisait pour Mme Mauvière. Celle-ci, voyant son mari si hargneux, manifeste par contre-coup une joie intempestive.

Le petit discours de dimanche ne s'est pas profondément gravé dans la mémoire de Solange :

— Oh! quel bonheur! il pleut! pas de fête, pas de bruits, pas de sales mendiants, pas de superstitieux pèlerinage... Je vais lire toute la journée...

Ainsi parle Solange dès son réveil et après avoir remarqué l'agitation de Maurice.

— Merci, tu es vraiment charmante, dit M. Mauvière ; tu me vois plein d'ennuis, tracassé pour un tas de pauvres gens dont cette journée est le gagne-pain et tu ris, tu sautes de plaisir... Ah!

acrédié! je voudrais te voir sous l'eau et attendant pour manger u'un client affronte l'orage pour te porter deux sous, ça te metrait un peu de plomb dans le cerveau, mauvais cœur, va!...

C'était dit d'un ton mi-pleurard, mi-fâché qui ne trouva pas râce devant les sarcasmes de sa femme :

— Ah! quel beau désespoir! la recette du montreur de femme olosse ou du musée ethnographique t'intéresse bien plus que les oûts de ta chère moitié. Tu voudrais me voir, dis-tu, à la lace de la caissière des chevaux de bois. Eh bien! cette position e serait pas pour me déplaire. Les petites gens s'accordent entre ux et se marient selon leurs réciproques penchants. Tu m'as mis ans une cage à ours, tandis que je rêvais les courses en plein air, 'enivrement de marcher en avant, la joie d'avoir beaucoup vu avec a bonne lassitude finale, pendant laquelle on pense à la reprise 'agitation extérieure et de perfectionnement intime... Si tu tiens pleurer sur quelque chose, pleure du moins sur toi, sur nous. ur nos deux vies à jamais brisées...

Malgré le vieux cousin et ses contes gaillards, malgré les livres, nalgré les visites à Valençay, — où, contradiction ordinaire, elle talait nerveusement « son bonheur », par crainte de tourmenter es parents, comme aussi par orgueil personnel, — malgré tous les alliatifs et sa jeune patience, Solange est à bout. Elle a de contiuelles insomnies et si elle s'endort, c'est pour être plongée dans es cauchemars brutaux où revivent exaspérés les défauts bruyants e Maurice.

La querelle finale — l'irréparable — est prête d'éclater quand I. Mauvière, un beau matin, annonce joyeusement à sa femme u'ils partent le mois suivant pour Paris, passer une semaine.

Solange pousse un soupir qui peut signifier : « Enfin! » ou Trop tard! » et dit :

— Comme tu voudras, mon ami...

VI

CONSEILS PERVERS

Solange continuait ses visites au cousin Labrande. Elle passait nez lui presque tous ses dimanches, et deux ou trois après-midi

en semaine. Elle s'y fournissait de livres et d'anecdotes. Le cousin comme sa bibliothèque, était inépuisable.

C'était un homme qui avait dû être très beau. Grand, un peu trop fort maintenant, il conservait dans sa façon de porter la tête un air conquérant assez près du fanfaron. Très chauve, il avait en compensation laissé pousser sa barbe qu'il avait presque blanche. Il se teignait la moustache... et cet ensemble lui donnait une allure de comédien de province dans quelque rôle de vieillard à bonne fortune.

Il avait la voix forte, habituée aux appels des longs couloirs aux interpellations lancées à travers la salle noire des répétitions mais il la faisait câline, souple, avec Solange ; il avait une expression pour ce timbre, il disait « parler à genoux » ; et en effet, le gros homme disparaissait à ces moments-là et la voix évoquait le bel amant de jadis, le mâle fascinateur.

A ces moments-là, Solange n'osait plus se laisser embrasser.

— Debout, debout, Monsieur mon cousin, vous embrasserez ensuite, disait-elle d'une voix d'oiseau à peine effarouché, car la défiance était toute en surface. La jolie femme était loin de redouter les hardiesses de son vieil ami.

S'il lui prenait tout à coup la main, elle riait tout de suite amusée, puis le baiser reçu, elle se plaignait d'avoir été chatouillée par les poils rudes de la moustache. En paroles comme en actes, elle était le petit être naïf et bon qui ne sait pas deviner les dessous malpropres.

Or dès les premières visites de sa cousine, M. Labrande avait nettement résolu, à part lui, de tirer de sa bonne voie la pauvre enfant sans défense. Il fut machiavélique. Comme il avait tout le temps nécessaire devant lui, il ne négligea aucune précaution et suivit un lent crescendo. Il ne voulait point manquer sa belle proie.

C'était de son naturel un destructeur. Comme tous les gens qui ont approché des hommes de haut talent et ont senti par comparaison leur propre impuissance, il devint très vite méchant. La jalousie est une des routes du crime. M. Labrande avait dû commettre, tout le long de son existence parisienne, une foule de petites saletés (de ces injustices qui fauchent les talents et les bonnes volontés) ; aujourd'hui, il se vengeait des hommes sur les bêtes et sur les plantes. Il avait quelques champs à lui, un bois et un grand jardin attenant à sa maison de Dartènes : il n'était pas de jour qu'il ne martyrisât un arbre ou une fleur ; dès qu'un arbuste, même s'

ait été planté par lui, prenait des allures mâles et tendait de
aux bras solides vers les cieux, il allait à lui, et souriant, il disait
jardinier qui, d'avance hébété, le suivait :

— Tu couperas cette branche-là, elle fait de l'ombre sur mon
rré de salade....

Le lendemain il venait voir l'amputé. S'il avait l'air bien piteux
ns sa soudaine difformité, l'homme était content :

— Tu en fais une tête, mon pauvre vieux ! Tu as l'air très
xé... ça t'apprendra à vouloir dépasser tes voisins....

Et il allait vers d'autres vies à salir. Il n'avait pas, comme cela
rive, la perversité poussée jusqu'à jouir de l'agonie des fleurs
upées ; il n'était pas affiné à ce point. Mais si on le demandait
ur choisir dans la basse-cour le jeune coq à tuer pour le dîner,
désignait toujours le plus gaillard, le plus beau de couleurs,
lui dont les ergots avaient chance de vaincre tout le poulailler.

Le bourreau prenait son timbre comique :

— Tu ne chanteras plus... Adieu, tes poules...

Aussi l'apparition de Solange lui procura-t-elle une vilaine joie.
voyait là une innocence à déflorer.

Il y a comme cela des hommes qui ont, dans nos sociétés, le rôle
limace. Leurs poignées de main sont presque gluantes. Leurs
aces restent partout où ils passent : c'est leur seule action en ce
onde... Ils ressemblent aussi à certains acides, dont l'unique
opriété est de dissoudre les corps les plus durs, les plus polis,
s plus beaux. M. Labrande était de ces terribles désagrégateurs.
t cette « vertu » s'augmentait chez lui de la faculté qu'il avait de
uvoir jouir assez profondément de ces laides méchancetés.

Après les premières escarmouches, il sentit la nécessité d'un
llaborateur. Il choisit le maître corrupteur parisien, ce Saint-
ven qui fit sombrer dans ses bras tant de bonnes renommées... Il
vait beaucoup connu et beaucoup admiré. Et ce sentiment allait
ur ce seul personnage jusqu'au respect dévot.

Saint-Even est le type actuel du littérateur dépourvu de tout
nie et arrivé à la plus haute situation par ses perpétuelles intri-
es, sa terrible faculté d'assimilation et aussi par ce don de plaire
i est le velours sur les griffes.

La fortune de Saint-Even s'accrut rapidement à l'unisson de sa
nommée universelle. Si sa production avait eu quelque allure
ttéraire, il faudrait lui rendre hommage pour son ardeur jamais
lentie à la besogne. Il a énormément produit. Plus de quarante

pièces de son cru firent retentir en vingt ans les salles de n théâtres. Mais ces œuvres faciles et souvent amusantes, parfo même morales (Saint-Even fut trois fois lauréat de prix Montyor seront dans cinquante ans l'étonnement des fouilleurs de hau rayons de bibliothèque. Il n'y a rien dans ses comédies : les pe sonnages sont en baudruche et leurs actes sont de petits brui éssoufflés.

Les anecdotes restent parfois, il leur arrive même d'enterrer l'hi toire ; mais encore faut-il qu'elles soient piquantes. Les anecdot comiques ou tragiques de Saint-Even sont plates et insignifiante

Ces explications étaient nécessaires ; on le verra par la suite.

Labrande et Saint-Even étaient des caractères parallèles. Sair Even était un pratique, tandis que Labrande avait eu des mal dresses inutiles, mais malgré ces dissemblances on ne saurait l classer qu'au même rang, parmi les hommes à la fois « bien leur temps » et funestes à ce temps.

Solange allait donc avoir à subir une terrible épreuve.

Dès qu'elle sut que le voyage à Paris était décidé, elle al frapper à la porte du cousin Labrande. Mais elle ne sut pas di immédiatement l'objet de sa venue : elle se sentait en proie à u sorte d'énervement d'anxiété. Ce voyage à Paris lui parut tout à cou chez le Parisien exilé, un fait capital, dont dépendrait le reste de s existence. Elle fronça le sourcil, comme pour chercher quelles pou raient bien être les conséquences de ce banal séjour d'une semai dans ce Paris tant désiré et si peu, jusqu'ici, redouté par elle.

Ils restèrent donc, quelques instants, en silence.

Elle avait trouvé Labrande enveloppé dans sa grande robe chambre rouge à cordelière noire et le front appuyé aux vitr d'une fenêtre.

Un gros orage qui grondait depuis une heure au sud, s'avança lourdement vers la petite ville. Les arbres du jardin hochaie leur cime et pleuraient leurs premières feuilles jaunes. Les pet oiseaux passaient à tire d'ailes, gagnant des gîtes, aux toits voisin De larges gouttes s'écrasaient sur le sable des allées, et faisaie ployer les feuilles des cadenats luisants et des bégonias rugueux veinés de rouge. Le vert des pelouses et des arbres s'accentua. L éclairs devinrent plus fréquents ; les roulements du tonnerre rapprochèrent. L'orage sembla s'arrêter un instant au-dessus de maison.

— On dirait que l'orage est en nous, prononça presqu'à voix sse Solange.

Labrande la regarda et pensa :

« Le moment est venu, voici la crise qui se dessine. Le temps est vorable; allons de l'avant. »

Les orgues des nuages grondaient sans discontinuer.

Le vieux cousin fit asseoir la jeune femme, en posant ses mains prélat bien nourri sur les belles épaules de Solange et sans gliger de caresser l'étoffe. Solange n'y prit point garde, mais e eut un petit frisson tout physique. On n'aurait su affirmer actement si son corps se donnait un peu ou s'il se cabrait tout à t.

Labrande prit un escabeau et se plaça en face de sa cousine. le était en pleine lumière ; lui, tournait le dos à la fenêtre et pouit voir sans être deviné.

— Ma chère petite, vous êtes toute pâlotte cette après-midi; riez-vous souffrante?

— Non, mais j'ai d'étranges préoccupations. Je sens ma vie se ndre, se dissoudre sans profit pour personne. J'ai peur d'avoir t fausse route. Je n'aime plus rien de ce qui formait ma joie. Je ennuie! je m'ennuie!

Brusquement elle s'arrêta de parler, peureuse tout à coup d'en oir trop dit. Les lèvres serrées, les yeux fixés vers le tapis, elle endait, toute remuée d'une terreur pas encore ressentie, la onse du vieillard.

Celui-ci toussa d'abord, rapprocha le tabouret, prit les mains de lange, les maniant, les imprégnant du froid diabolique des nnes...

— Ma petite Solange, vous avez besoin de vivre à Paris...

La jeune femme eut un petit rire nerveux :

— Paris!... voilà qui est drôle... mon mari aussi veut m'emmer à Paris! qu'est-ce que Paris peut bien faire pour la guérison mon ennui?...

— Pour Maurice, Paris vous procurera une foule de petites es extérieures qui vous feront oublier vos soucis et il croit, le uvre, que vous lui garderez une belle et durable reconnaissance vous avoir conduit dans trois théâtres, au Louvre et au Sacréeur. La vérité, c'est qu'il est désemparé; il redoute une catasphe et use du moyen banal d'y obvier... Une semaine à Paris, ur Maurice, pour une foule de Maurices, c'est l'emmagasine-

ment des sensations neuves, provisions pour un long hiver mon tone. Il vous en fourrera jusque là... Une bonne indigestion distractions et il faudra bien que vous vous reposiez tranquilleme ensuite à Dartènes... Le pauvre raisonnement!...

Il toussa encore, appuya le dos de ses mains sur les genoux Solange dont il n'avait pas quitté les mains et qu'il ne cessait presser, de pétrir, sans que la jeune femme y fit attention.

— Solange, mon remède est plus énergique. Vous irez à Pa et vous y verrez « un homme »... Moi je ne suis qu'un débris; la graisse m'alourdit, je suis un aïeul sans énergie propre. Celui vers qui je vous enverrai est un homme, un moderne, un être puissant, qui a su vivre la vie qu'il faut mener, en ces temps-ci, c'est Saint-Even.

Labrande pensa : le moment est venu, voici la crise qui se des

— Le grand dramaturge?

— Le grand dramaturge. Je vous en ai parlé plusieurs fois. Vous savez que j'ai pour lui une grande et reco naissante admiration... Je fus son indigne élève... Je crois que vo êtes faite pour vous entendre avec lui... Il vous conseillera, vo guidera, vous sauvera. Les médecins du corps ont peu d'importan aujourd'hui; les malades en savent aussi long qu'eux; les méc cins de l'âme pourraient être *tout* si on allait franchement à eux

— Mais à quel titre pourrais-je me présenter?

— Comme parente de Labrande, d'abord; puis nous allons l écrire... Quand Maurice compte-t-il partir?

— Dans un mois.

— Bravo, nous avons tout le temps. D'ailleurs Saint-Even ne tergiverse pas. Il comprendra tout de suite « votre cas ».

Labrande alla vers sa bibliothèque et, choisissant parmi les œuvres de Saint-Even, il tendit trois volumes à Solange.

— Il faut que vous lisiez ces trois livres-là :

La *Puissance des yeux*, drame, où vous verrez une jeune femme, fière et jolie comme vous, ensevelie vivante dans une maison de jaloux imbécile et sauvée par les yeux hypnotiseurs d'un passant. *Léa*, une fille perdue; sa rédemption par l'amour d'un héros de jadis, vous intéressera. Enfin *Jeanne de Tombeviel*, une histoire de reconnaissance où vous reconnaîtrez vos propres affinités... Etudiez ces trois caractères de femmes et écrivez à Saint-Even, une première lettre admirative... Dans votre seconde, sans attendre sa réponse (il écrit très peu d'ailleurs), vous noterez les ressemblances que vous avez trouvées entre ces jeunes femmes et vous, et vous lui demanderez une consultation... N'oubliez pas de dire que vous êtes ma cousine... Faites aussi un portrait de votre mari... Vous verrez, ces lettres vous ouvriront d'elles-mêmes des horizons nouveaux et, le jour de l'entrevue arrivé, vous serez une autre femme...

Allons, vilaine liseuse, je ne te demande pas si tu veux sortir.

L'orage s'était éloigné pendant cette conversation. Quand Solange se leva le jour était comme lavé, le ciel très bleu et très

clair et les oiseaux pépiaient dans les massifs lourds de gouttes retenues.

Solange regagna son petit salon, le front songeur. Tout de suite elle se mit à lire.

Maurice dut l'appeler plusieurs fois pour le dîner. Enfin elle se leva et fit la jolie et l'étonnée ;

— Mon chéri, je lisais des comédies. Nous irons souvent au théâtre, n'est-ce pas, à Paris?

— Tous les soirs, dit le brave Maurice.

VI

LA FIÈVRE

Tout ce mois d'attente, Solange le passa dans son petit boudoir aux livres, abandonnée toute entière à la fièvre de la découverte. « Vous serez une autre femme! » lui avait dit le cousin Labrande. « Une autre femme! » ce mot l'étonnait, la charmait. Et elle se cherchait parmi les héroïnes de Saint-Even. Elle vivait leur vie factice, elle se passionnait à leurs aventures imaginaires, peu vraisemblables, mais si bien combinées, si adroitement enchevêtrées, que beaucoup de gens, avant Mme Mauvière, s'y étaient laissé prendre.

Toutes ces héroïnes étaient d'un autre temps. Ce poète ne savait pas voir de poésie dans son propre siècle. Une femme, selon lui, ne pouvait s'exprimer noblement que coiffée du hennin et il fallait être chevalier, ou tout au moins page, pour être digne de se voir aimé. Comme la vie amoureuse de Saint-Even était essentiellement brutale et commune, il ne pensait jamais à lui-même en écrivant; l'amour qu'il chantait au théâtre était simplement théorique, né de quelque définition simpliste. L'éloignement dans le temps en rendait l'expression presque plausible. Pourvu que le spectateur et sa voisine soupirassent à la sortie : « Comme on savait aimer au temps de cette Jeanne Tombeviel! comme c'est loin de nous. » Saint-Even avait atteint le but désiré. Son œuvre entière est un leurre perpétuel d'amour. Ses princesses et ses troubadours ont le visage et le cœur fardés à ce point, qu'ils ne conservent plus

rien d'humain que leurs vêtements mal copiés dans les vieux livres. Mais il se dégageait de ces drames romantistes (un critique ingénieux avait créé ce mot pour cette œuvre où la fougue romantique était imprimée comme la race sur les chevaux de bois d'un manège), mais il se dégagait de ces drames une impression de « joli » qui plaît à la foule, grande collectionneuse de chromolithographies et qui ne trouve un portrait ressemblant que lorsqu'il est flatté jusqu'au complet affadissement des traits et de la physionomie.

Solange se plongea dans ces fictions avec des yeux prévenus. Lorsqu'en voyage vous apercevez une silhouette dans le fond d'une voiture de gala et qu'on crie autour de vous « Vive la reine! » vous ne pouvez vous empêcher de voir de la beauté et de la noblesse sur ce visage dont le sourire ne cache peut-être que de la graisse et de la sottise... Le vieux cousin se découvrait devant le cortège des inventions de Saint-Even et criait au génie : Solange ne put s'empêcher d'y voir elle aussi, au passage, de la beauté et de la noblesse.

Après une semaine de cette fréquentation assidue, Mme Mauvière se désintéressa complètement de la vie de son mari, des événements minuscules de Dartènes, enfin de tout ce qui n'avait pas rapport avec le « poétique et le tragique » des livres dont elle se nourrissait. Toute sa jolie joie naturelle, qui ne demandait qu'une occasion de se répandre, débordait sur le pauvre Maurice qui se flattait de sarésolution. Il n'y voyait pas plus loin que le bout de son... voyage projeté.

— Allons, vilaine liseuse, je ne te demande pas si tu veux sortir, disait-il en enfonçant son large feutre et en sifflant Pyrame. Tu aimes mieux tes livres que mes champs!

Et il s'en allait avec un bon sourire.

Solange rendait une petite visite à son piano; puis allait s'enfermer dans sa bibliothèque.

Elle s'installait au petit bureau adossé à la fenêtre et elle reprenait la lecture commencée. Le jour frappait directement ses cheveux noirs qui s'ornaient de points lumineux mobiles comme des follets. Le front vu de profil, droit, était clair. Le nez, les lèvres, le menton étaient vivement éclairés; la joue était en partie ombrée d'une bande sombre, à cause de la pommette un peu saillante. Le visage souriait tout, tantôt penché sur le livre, tantôt tendu vers le jour. Le cou avait, à des moments, de ces petits mouvements onduleux de déglutition qui sont la marque d'une grande attention. La

bouche était fermée et restait sérieuse. Puis le sourire s'éteignait aussi dans les yeux, tout le corps se raidissait : on n'aurait pas pu dire si c'était à des pensées personnelles ou bien aux péripéties du drame... Mais bientôt les doigts tournaient la page cause première de ce silence et de cette immobilité inquiète; le visage à demi penché sur la droite, les yeux vers le nouveau verso, se présentait davantage à la lumière et le sourire revenait. A des moments, une main se levait vers la joue et la tête s'y appuyait. Alors, le chignon seul restait visible ; les cheveux, on eût dit, s'animaient, la vie s'y portait. Ils « signifiaient » à leur tour l'attention de la lectrice, et l'oreille, toute petite, dans l'ombre des frisons, semblait écouter comme les yeux tout à l'heure regardaient... L'autre main s'avançait sur le livre, maintenant les feuillets ouverts, une main joliment allongée et un peu dodue, avec un petit doigt toujours détaché de ses compagnons, en vagabond, en petit garçon terrible. Il se dégageait de lui, sur le blanc du volume, une fine ombre rose. L'ongle portait une tache blanche qui achevait de rendre le doigt original... Parfois, tout à coup, comme d'instinct, ce petit doigt échappé se rapprochait, se serrait contre ses grands frères et cela certainement exprimait la peur : une pensée mauvaise, en Solange, avait poussé son cri de chouette... La main gauche alors retombait et le visage réapparaissait. Des cheveux avaient réussi à s'échapper les peignes, à filer entre les doigts des épingles et ils pendaient, fins, légers, remuants, vers le livre, frisés au bout, comme s'ils faisaient le geste de remonter à leur place officielle.

Lorsque le pas de M. Mauvière approchait, le menton de la jeune femme se fronçait. Elle éprouvait comme un malaise à rentrer dans la réalité.

Mais l'excellent homme, apercevant Solange si profondément intéressée à sa lecture, se retirait vite sur la pointe des pieds.

Cependant Mme Mauvière ne parvenait pas à découvrir en elle cette « autre femme » que le cousin Labrande avait annoncée. Quand elle se mettait à réfléchir ou, si l'on veut, à rêver, elle voyait seulement le passé et le présent, deux jeunes Solanges, appuyées l'une sur l'autre, sveltes et gracieuses, comme certain groupe de Tanagra, qu'elle avait remarqué dans un livre. L'une, jeune fille, avait les cheveux découverts et la gorge nue, elle portait à la main un jouet et elle souriait à la vie claire comme le ciel de l'Hellade. L'autre avait le même visage, mais le sourire était comme

attristé, et tout le corps jusqu'aux cheveux était enveloppé d'une étoffe de deuil. La jeune fille était le passé tout ensoleillé. La jeune femme était le présent avec sa bise glacée.

Solange frissonna toute de se sentir sous ces voiles sombres. Mais elle ne pouvait deviner l'avenir... Poussée à nouveau par Labrande, elle se décida à écrire à Saint-Even. Le vieux cousin fit recommencer la lettre qu'il trouvait trop froide, trop timide.

Mais dès la seconde lettre, elle avait trouvé le ton et s'amusa beaucoup par la suite à les composer. Elle mêlait à ses impressions personnelles beaucoup de jolies imaginations poétiques. Elle grossissait des petits faits insignifiants et se donnait des qualités et des défauts qui étaient la propriété des héroïnes du poète, à la façon de ces pauvres d'esprit qui se découvrent toutes les maladies dans les recueils de médecine.

Elle mettait dans cette manière de procéder, beaucoup d'ingénuité et de franchise, avec une exagération dont elle se rendait compte et qui faisait que sa bonne foi côtoyait le mensonge, comme il arrive souvent à la bonne foi féminine.

Pourquoi donc un soir, Mme Mauvière, au beau milieu d'une lettre à son « poète », se surprit-elle à bâiller? Ce bâillement l'étonna et cet étonnement fit bientôt place à la mauvaise humeur. Alors elle se désintéressait déjà de son essai de perfectionnement; elle était incapable de poursuivre jusqu'au bout ce curieux travail qui devait la rattacher au plaisir de vivre! Elle bâillait! Elle avouait sa fatigue, sa misère, son infériorité! Elle bâillait comme une petite pensionnaire qui a une leçon difficile à apprendre et qui songe qu'il serait beaucoup plus agréable de jouer à la corde ou bien au volant! Elle bâillait comme une sotte!

Puis elle se calma et sourit :

— Je bâille peut-être simplement parce qu'il existe des choses plus passionnantes que d'écrire à un poète qu'on ne connait pas.

Malgré ce bon mouvement naturel, elle se remit avec ardeur à lire et à analyser du Saint-Even. Elle aima sa fièvre. Elle trouvait un goût piquant à vivre toute seule, très loin de son mari, très loin de sa petite ville.

Un dimanche matin, à la messe, elle eut tout à coup des remords. Elle pensa à confesser ses projets, mais ses yeux allèrent vers le prêtre qui officiait et elle sourit... C'était un très vieil homme presque tombé en enfance et que gouvernait un sacristain ivrogne et une vieille bonne avare. Elle songea à l'admirable fidélité de

cette paroisse dépourvue de pasteur, dans cette église malsaine, au milieu d'un appareil misérable et grotesque, mais elle abandonna tout de suite son idée de confession.

Elle n'eut plus de scrupules.

VII

PREMIÈRE ENTREVUE AVEC LE « MAITRE »

Le jour même de leur arrivée à Paris, un garçon de l'hôtel, derrière le dos de Maurice, remit à Solange une lettre de Saint-Even.

Dès le moment qu'elle fut seule, la jeune femme ouvrit le premier billet du Maitre ; sa main tremblait comme si elle allait lire un premier billet d'amour.

Toutes ses lettres de Dartènes étaient restées sans réponse... Cette petite provinciale s'était mis à intéresser Saint-Even du matin qu'il apprit son arrivée à Paris. Le cousin Labrande avait prévu ce revirement.

— Ecrivez, écrivez, répétait-il sans cesse. Il ne vous répondra pas; mais il faut lui écrire, le tenir en haleine; soyez la chatte qui ronronne autour des jupes de sa maitresse. Et lorsque vous irez le voir, il vous recevra comme une vieille connaissance, comme une amie.

Cette correspondance n'avait pas été imaginée par le cousin, pour simplement voiler les vilaines fins du voyage de littérature de la jolie Solange; le vieux défloreur n'ignorait pas que si Saint-Even était sensible à la beauté, il ne l'était pas moins à la louange. Une jolie femme raisonnant son œuvre — dans le sens admiratif — devait nécessairement conquérir le maître au milieu de sa cour de belles personnes s'offrant par instinct ou vanité personnelle et de vieux bas-bleu à l'esprit troué et effiloqué.

Labrande avait averti Saint-Even :

« Tu vas recevoir, cher et respecté maître, tout un volume de lettres sur tes pièces. Outre qu'elles pourront te servir, les soirs de grande dèche d'esprit, pour tes « Sapho » hebdomadaires à la *Conscience quotidienne*, tu les verras dans un mois débarquer en chair, en belle chair de province, blanche et rose... et tu en feras

alors ce que tu voudras. C'est ma cousine ; elle n'a que vingt ans... Inutile de lui répondre ; le mari a décidé le voyage et puis je ne cesserai de l'entretenir de ta précieuse personne... La petite est à nous ; je dis *à nous*, car j'espère bien que tu me la rendras, lorsque tu l'auras déniaisée de ses honnêtes pudeurs... »

La lettre, la lettre du poète, fleurant la violette, disait :

Madame,

Voulez-vous venir demain mercredi, au théâtre, vers quatre heures ?

S.-E.

C'était un peu court, un peu sec, mais l'odeur de violette rachetait la brièveté, poétisait les mots. Les parfums sont des caresses. La petite âme de Solange et tout son pauvre corps en furent comme grisés... son beau sourire la quitta, elle devint tout à coup sérieuse et elle se mit à réfléchir.

Qu'allait-il se passer ? Jusqu'où l'aventure la conduirait-elle ? Badinage ou drame, amusement d'une heure ou révolte pour toute la vie : le mot caractérisant l'histoire de son existence de demain ne parvenait pas à s'affirmer.

— Je veux me distraire et je tremble, s'avouait elle presque à elle-même.

Son mari la trouva ainsi.

— La grande ville t'impressionne, n'est-ce pas ? Elle m'a produit le même effet à chaque voyage. Je ne sais pas me défendre de cette sorte de fièvre peureuse. Il me semble entrer dans une vaste usine : j'ai la perpétuelle terreur d'être pris aux engrenages, happé par un ascenseur, renversé par quelque volant... Mais peu à peu, cela se passe ; tu verras, cela se passera pour toi aussi, et il ne te restera que l'émotion pas désagréable d'être roulée dans une large et bruyante et lumineuse kermesse.

Solange regardait son mari. C'était très sensé et pas trop mal dit, ce qu'il venait de trouver là. Mais elle se ressaisit vite. Tous les romans ne lui avaient-ils pas dit qu'à l'arrivée à Paris tout le monde devenait optimiste. Elle pouvait bien aller, elle, jusqu'à admirer ce grossier provincial auquel elle était liée.

Saint-Even — Solange le savait par Labrande — était directeur, non pas en nom, mais de fait, du théâtre des Artistes, bou-

levard Bonne Nouvelle, en face du Gymnase, et le théâtre des Artistes jouait, à cette époque même, un grand drame féerique, *Mirella* de... Saint-Even. Car notre « grand poète » ne rimait pas toujours avec azur et ne dédaignait pas de toucher de l'argent des deux mains à la fois. C'était un « habile », mot très moderne, joli, léger, fard à de si vilains procédés d'accaparement. Les actionnaires de son théâtre étaient du reste fort contents de lui ; c'était l'auteur-directeur idéal; trois de ses propres drames, joués aux Artistes, avaient dépassé deux cents représentations et les quatre ou cinq grands fours de sa carrière, ruines de plusieurs directions, avaient eu solennellement lieu hors son théâtre à lui, habileté du respectueux hasard.

Le lendemain donc, Solange mit une robe très simple, noire, mais rehaussée de nœuds jaune bouton d'or qui seyait admirablement à la robe et aussi au teint et à la chevelure de la belle jeune femme. Elle obtint facilement de Maurice la permission d'aller seule faire quelques petites emplettes dans un grand magasin; Maurice avait horreur de la cohue de ces caravansérails. D'ailleurs, il profiterait lui-même de cette circonstance pour faire des courses sérieuses, à la Société d'agriculture, à la Bourse du commerce, chez un gros commissionnaire des halles ; il tâcherait de voir plusieurs amis, se réjouissait d'avance de leur mine effarée à sa vue. Il n'avait pas fait de séjour à Paris depuis quatre ans.

Il partit le premier.

Solange avait encore une heure à elle. Gravement elle s'assit, avec l'intention de réfléchir ; mais le bruit de la rue l'attira à la fenêtre, et de voir le grouillement anonyme, d'entendre la gaillarde et vivante symphonie faite de tous les cris proches et des rumeurs lointaines, elle oublia de penser, d'analyser l'action étrange qui s'apprêtait, et se mit à chantonner en envoyant d'enfantins baisers à une colonne multicolore qui au coin du boulevard, ensoleillée, semblait crier les spectacles aux passants.

Les minutes ne passaient pas assez vite à son gré. Elle voulut partir; elle avait besoin de paraître aller vers le but tant désiré. Alors elle eut l'idée de prendre un fiacre qui, avant de la mener au théâtre, la promènerait vers la Seine et les Champs-Élysées.

Tapie dans un angle de l'urbaine jaune, — que très coquettement elle avait choisie pour l'harmonie de sa toilette, — elle sourit à Paris...

On la regarde passer ; le cocher est fier de la conduire ; et elle

'amuse beaucoup à voir les hommes s'arrêter et se retourner pour voir plus longtemps sa charmante silhouette.

Alors elle oublie toute timidité avec elle-même. Elle ose prévoir les conséquences à sa visite :

— Puisque je suis belle, je vais peut être plaire à mon poète. S'il se laissait aller à me parler amicalement ? Qui sait ? Il va peut être tomber amoureux de moi. Ce serait un roman... J'aurais mon roman... Ah ! être aimée de Saint-Even, du grand dramaturge, du poète triomphant, de celui pour qui des milliers et des

Une sonnerie du téléphone fit sursauter Mme Mauvière.

milliers de cœurs ont battu. Être remarquée par lui, sortir de la foule ; suivre son geste et tomber à ses genoux : « Je suis votre esclave ; commandez ! disposez de moi !... » Et il dirait comme le héros de *Léa*, dans son langage de bel orgueil : « Femme, vous êtes belle et bonne, parce que je suis grand, parce que je suis un peu Dieu. » Oui, c'est à cause de lui, c'est pour lui sans doute que je suis née et que la nature m'a voulue désirable et laissée libre encore de mon âme, de mon cœur. Maître, me voici ; on m'a faite à l'image d'un de vos rêves...

Le doux voile du bonheur jeté sur ses belles épaules et sur toute

sa vie imaginée de demain, cachait à Solange les petits détails grotesques ou triviaux de la route et de l'arrivée.

Elle ne vit pas le profond dédain du concierge, ni l'ironique haussement d'épaules de l'ignoble larbin qui la conduisit jusqu'au cabinet de Saint-Even.

— M. Saint-Even n'est pas là, mais il va venir. Vous pouvez entrer dans son cabinet.

On ferma la porte sur elle et elle alla s'asseoir dans un fauteuil, tandis qu'une voix traversait la cloison et disait :

— Déjà une femme chez le patron, ça commence de bonne heure aujourd'hui. Ah! il en a une santé... si vous avez quelque chose d'urgent à lui dire, vous ferez bien de le saisir dans le vestibule, avant qu'il sache qu'un joli museau l'attend sur son canapé!...

Les mots lui bourdonnaient dans la tête; elle ne parvint pas à les enchaîner en phrases et regardant la pièce, se grisait d'être chez lui.

Un bureau poussiéreux et en désordre, accouplé à un fauteuil de velours usé; un canapé et deux chaises, des affiches de théâtre aux murs, une glace à l'air insolent, tel se présentait, vulgaire et sale, le cabinet du plus puissant des dramaturges du jour. Autour de la cheminée, une centaine de cadavres de cigarettes et des débris d'allumettes. A droite du bureau, une pannière gisait renversée et il s'échappait de son ventre des piles de journaux encore sous leur bande et des lettres ouvertes, pas même déchirées, prêtes à dire impudiquement leurs secrets. Tout à coup Solange crut reconnaître son papier, lilas clair avec initiales en blanc... Comme elle allait se lever, le mur parla de nouveau :

— Rudement chic la dernière du patron. Mal habillée, mais des yeux de princesse et des cheveux à se vautrer dedans tout entier.

La jeune femme eut brusquement la certitude que c'était d'elle qu'on parlait. Elle ne comprit bien que ce mot : « Mal habillée! » Elle était mal habillée. Saint-Even allait le remarquer tout de suite. Il sourirait d'elle. L'entrevue allait être piteuse. Ne s'était-il pas d'ailleurs moqué déjà ? une de ses lettres, sûrement, était étalée près de son enveloppe sur le parquet. Des larmes lui sautèrent aux yeux...

Mais la porte s'ouvrit avec fracas. Un homme, sans la saluer, marcha vers un porte-manteau, y pendit son pardessus et son chapeau et apparut en frac fripé. Il alluma une cigarette et enfin

ssis à son bureau, sans lever les yeux, il dit d'une voix flasque, aide :

— Vous me demandez, Mademoiselle?

Les larmes refoulées brusquement allaient revenir, mais Solange ut la force d'articuler :

— Je suis Mme Mauvière, la cousine de M. Léonard Labrande, otre ancien régisseur.

Indifférent, Saint-Even prononça :

— Ah!... très bien... Vous permettez... quelques lettres à uvrir...

Solange pensa plutôt qu'elle ne dit :

— Oh! maître...

La correspondance fut vite dépouillée. Saint-Even coupait le ilence de réflexions :

— Imbécile...

— Parbleu!...

— Quand j'aurai du temps à perdre!...

Avant de s'occuper de sa jolie visiteuse, le directeur du théâtre les Artistes appuya sur un timbre et dit au garçon survenu :

— Ces trois lettres pour M. de Gallet. Trois loges. Si Mademoiselle Josépha vient, je suis parti. Qu'on me fiche la paix... D'ailleurs je n'y suis pour personne. C'est compris?

— M. Maréchal est là, chez M. de Gallet...

— Il reviendra.

Le mur dit :

— Ce que je te disais, mon vieux!

Saint-Even, un peu dur d'oreille, n'entendit rien. Solange tremblait de peur.

On pourrait croire que le maître distrait n'avait pas vu encore la jeune femme. D'un seul regard, dès la porte poussée, il l'avait jugée très digne de lui, mais le sans-gêne avec lequel il agissait était dans ses habitudes. Ses dédains orgueilleux l'avaient fait aimer plus encore que sa beauté rêche de vieux sous-officier galantin. Sa froideur n'était pas calculée, elle était toute naturelle, expression logique de ce monstrueux égoïsme d'homme fâcheusement célèbre... Il était trop intelligent pour croire à son propre génie, affirmé et glorifié par maintes biographies, et il se renfermait en soi, bouffi en haine pour tout et pour tous.

Les faux riches posent en prodigues, les faux grands hommes font sonner leur gloire de vil métal sur la table de marbre du dédain.

Saint-Even se leva enfin, prit place sur le canapé, et, saisissai une des mains de la jeune femme, il se mit à la déganter. C'éta une de ses occupations favorites en amour, aux premières rei contres. Quoiqu'il aimât arriver promptement au but et qu' ignorât les délicatesses préliminaires du platonisme, il ne mai quait jamais « le coup du gant ». C'était son expression, d'ailleu laide, mise à la mode dans une préface à un volume de *Lettres c petites femmes trop blondes*, qu'il n'avait pas osé signer mais qu cependant portaient toutes la marque de son féminisme, tant so « esprit » déteignait sur ses correspondantes.

— Philippe, disait il du héros imaginaire de ces lettres, ava inventé le coup du gant. Il y a des femmes dont on ne peut à l première entrevue découvrir le sein. Il leur enlevait un gant. Un main nue, nue par sa propre volonté, lui causait un plaisir pres qu'aussi intense que s'il se fût agi — ô plus désirable délice ceper dant — d'un blanc téton fleuri ou d'un mollet rond et froid.

Et Saint-Even, la main de Solange toute nue, se mit à la baise avec tendresse et voracité.

Solange tremblait d'une multiple émotion. Ce baiser lui parais sait tour à tour magique, monstrueux et très doux. Elle en avai de l'orgueil, du dégoût et de l'étonnement. Elle eût voulu retire sa main, mais sa main se donnait elle-même toute, comme un petite personne dévergondée qui tend ses lèvres au premier pas sant... C'était, du reste, une petite main fort jolie, allongée e presque dodue, de cet embonpoint aristocratique qui tend la pea fine sans excès boursouflé. Le petit doigt, celui justement que bai saient avec tant de respectueuse joie les collégiens aux parties d croquet des peupliers, était une merveille de grâce harmonieuse e de finesse presque ironique. Le second doigt portait deux bagues très simples, une alliance, cercle d'or jaune, sans profane orne ment et un vénérable souvenir hérité d'une aïeule croyante e bonne. Saint-Even fit glisser ces derniers voiles de la pudeur e continua de posséder ce petit trésor provincial.

Lorsque la main de Mme Mauvière sortit des « bras » d Saint-Even, elle était toute molle et toute moite et très fatiguée e un peu honteuse, elle eût voulu tout de suite se rhabiller, s cacher, se reprendre.

Mais nouveau raffinement, le maître voulut qu'elle restât éten due sur le noir de la robe.

Alors seulement, le grand dramaturge daigna faire entendre le

n de sa voix de poète. Cette voix était très caressante, et miel-
use ; on aurait pu la sentir au goût en même temps que l'oreille
était flattée. De vieilles comédiennes possèdent aussi deux voix,
une brusque, cassante et laide pour les circonstances banales de
vie, l'autre amoureuse, onctueuse, liliale pour la scène... Avec
ne femme, Saint-Even entrait en scène, sa voix avait vingt ans
vec les roublardises des demi-teintes étudiées et souvent
nployées. Il y avait de la courtisane et du garçon coiffeur pom-
adé dans les façons de ce poète.

— Madame... ma belle amie, vos lettres sont délicieuses, chastes
fraiches comme des fontaines où nul ne puise à boire, des fon-
tines dont la tâche unique serait de mirer des chants d'oiseaux et
ciel, au printemps... Je fus le pèlerin guidé par les dieux qui
ut le premier rider, animer, vivifier de ses lèvres privilégiées le
ur cours de vos jolies pensées et derrière qui, je le sais, se fermera
porte de cet Eden...

Solange se laissait bercer par les mots mis en musique, par la
ieille sirène à la voix parfumée. Elle oubliait de songer à la
auvre lettre peut-être pas lue qui portait les initiales S. M. et que
talon de Saint-Even maculait de boue à l'instant même.

— Petite fée délaissée, vous venez à moi comme au vieux devin
ui connaît tous les secrets des femmes de tous les temps et qui d'un
este doit vous indiquer la bonne route du joli bonheur. Faut-il
aire le geste ? Et ne voulez-vous pas d'abord enchanter l'enchan-
eur, inspirer le poète et faire des miracles?

Le « vieux devin » avait attiré à lui la « petite fée » et l'avait
rise très prosaïquement sur ses genoux. La petite fée, dans son
rouble extrême, n'y voyait rien à redire et allait prêter ses lèvres
our faire des miracles.

A ce moment une très imprévue sonnerie de téléphone fit sur-
auter Mme Mauvière qui, toute blême et tremblante, s'écria :

— Mon mari !...

Un éclat de rire que seule elle entendit lui répondit à travers la
loison. Pendant la scène d'apprentissage le mur avait gardé un
ilence intéressé. L'exclamation de la jeune femme, dictée par une
oudaine peur folle, avait réveillé les curieux de leur respectueuse
ttention... Saint Even était allé au téléphone et avait établi la
ommunication avec le secrétariat. Mais revenu à la jolie visiteuse,
l s'était tout à coup aperçu de son étrange trouble et avait jugé la
remière séance terminée. Il dit :

— Ma chère petite... Solange, — c'est bien votre nom, n'est-pas ? — je vais être obligé de vous quitter. Vous ne pourrez sa doute me revenir voir demain... Voulez-vous que notre secoı rendez-vous ait lieu vendredi, Vénus régnante, chez moi, rue F gault-Lebrun ? Mais le matin vers dix heures s'il vous plaît ?...

Et les questions de Saint-Even étaient des ordres. Solan répondit qu'elle serait exacte. Le poète reprit :

— Donne ces lèvres qui désormais sauront donner et recevo la communion délicieuse du baiser.

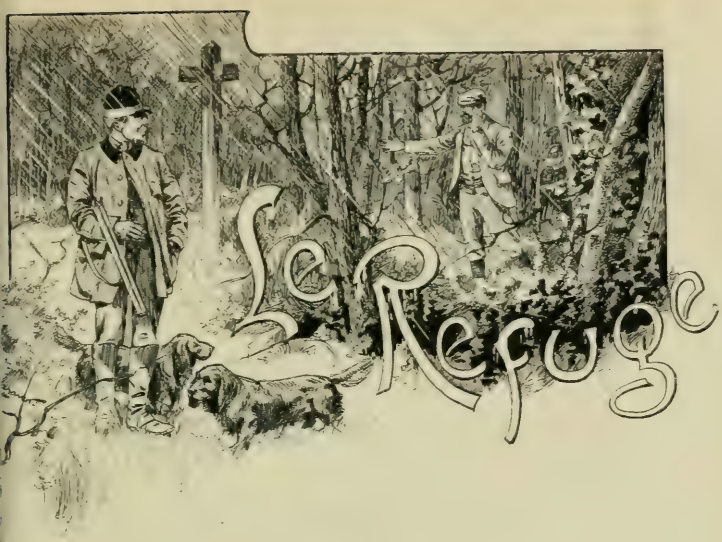
Le petit orgueil et la grande joie de Solange l'empêchèrent remarquer que les lèvres de Saint Even étaient diaboliqueme froides et mauvaises au goût.

Solange prit une voiture pour gagner un grand magasin. Ell songeait à son entrevue, mais ne parvenait pas à se rendre u compte précis de son bonheur ou de sa désillusion. Les sots pa sages de son heure de roman et les paragraphes malpropres l apparaissaient coup sur coup, puis s'effondraient, disparaissaie ou plutôt se magnifiaient en épisode de drame somptueux. L strophes du poète chantaient dans sa tête affolée. Elle riait nerve sement.

Une folie de dépense la prit au milieu de la foule bourdonnant Elle acheta toute une toilette pour être belle et selon la dernièı mode, au second rendez-vous. Les heures passaient sans qu'elle prit garde. Quand elle regagna sa voiture, des cartons jonchaie les sièges et la capote ; elle avait voulu tout prendre avec elle pou essayer dès le soir sa robe de fée.

M. Mauvière, inquiet et impatient, fouillait de la fenêtre d l'hôtel le défilé des passants. Il ouvrit de grands yeux à l'appar tion du fiacre et des montagnes de cartons de toutes formes et d toutes dimensions, au milieu desquels sa femme avait un gran air de parfait contentement.

(A suivre.) Jacques des Gachons.



(Suite) [1]

IV

Novembre était venu ; avec lui, les bourrasques d'ouest, qui scendent par grandes ondes au long de la vallée de Biesme, lèvent en tourbillons les dernières feuilles jaunies, emplissent vieille forêt d'une rumeur semblable à celle de la mer démontée changent en torrents tumultueux les rues des gorges sablonuses. Ces premières tempêtes hivernales n'effrayaient pas umeur vagabonde de Vital. Il préférait leurs violents assauts à morne réclusion de son logis de la Harazée. Depuis son retour pays, il en arrivait déjà à reconnaitre que le « refuge » ne réait pas les espérances de repos et d'apaisement qu'il y avait erchées. La transition avait été trop brusque. Ayant passé tout coup de la lumineuse gaieté et de l'agitation mondaine des stations du littoral, au noir silence et à l'isolement morfondant de sa traite, il sentait peser sur lui un ennui d'espèce particulière. ennui des oisifs qui n'ont aucune ressource dans l'esprit et qui,

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 16 juillet.

ne sachant où se prendre pour échapper à eux-mêmes, trouve les journées mortellement longues, les soirées interminable Vital n'était ni un homme d'étude ni un liseur. Il lui répugna de renouer connaissance avec les anciennes relations de sa famill éparpillées dans les bourgs ou les petites villes du voisinag Absent du pays depuis vingt années, il n'avait plus une idée con mune avec les compagnons de sa jeunesse ; et puis, il redouta des questions indiscrètes, embarrassantes, auxquelles il eût é fort empêché de répondre. D'autre part, le séjour prolongé enti les murs de la Harazée lui était pénible. Dans les pièces sonor et inconfortables de l'appartement paternel, il demeurait tro face à face avec lui-même. Les souvenirs fâcheux, les regrets st riles y poussaient trop à l'aise, pareils à des touffes d'ortie, et tourmentaient de leurs cuisantes piqûres. Restaient la chasse la promenade, ses deux anciens amusements préférés. En atten dant qu'il pût affermer quelque canton giboyeux, se procurer de chiens et des chevaux à son gré, il faisait par tous les temps d longues marches à pied, car il avait conservé ses infatigables ja rets de coureur de bois.

Un jour, vers la fin de novembre, malgré les menaces d'un ci chargé de nuages plombés qui fuyaient à la cime des bois, comm un fantastique troupeau de bêtes sauvages, fouaillées par un invi sible berger, Vital avait remonté la gorge de la Fontaine-aux Charmes et s'était engagé dans l'épais massif de la Bolante.

Les taillis, dépouillés de leurs feuilles, étendaient sur le cie leurs fines branches enchevêtrées et sans cesse battues, courbée puis redressées par les rafales. Le gris foisonnement des ramure remuées plaisait à Vital. Ce souffle impétueux qui sortait de intimes profondeurs de la futaie, qui grossissait ainsi qu'un clameur de voix presque articulées, puis se calmait un momen pour renaître avec plus d'emportement, était en harmonie ave l'état de son âme troublée. La rude caresse du vent et les plainte intermittentes de la forêt berçaient ses pensées confuses, sans leu laisser le temps de se préciser et de devenir trop douloureuses Grisé par cette continuelle agitation des arbres qui semblaient eux mêmes en proie à une ivresse délirante, il s'enfonçait sous bois toujours plus avant, et atteignait enfin une spacieuse futaie revê tant les flancs d'une combe au fond de laquelle la voix d'un ruis seau montait pareille à un chant de flûte.

Dans ce large entonnoir abrité de tous côtés, il y avait un

entez! murmurait-elle, ça fleure les bois et le printemps. (Chap. VII.)

oasis de silence; on n'y percevait plus le hourvari de l'ouragan que comme le murmure d'une marée lointaine. Le calme était devenu si complet que le bruissement soyeux des feuilles mortes, remuées sous les pieds de Vital, résonnait sous les hautes branches ainsi que dans une nef d'église. Tout s'y noyait dans une tonalité grise et assourdie : les jonchées de feuilles violacées, les fûts argentés des hêtres, les fuyants nuages entrevus à travers la claire-voie des ramures dénudées. Çà et là seulement, des mousses sur un tronc d'arbre, des tapis de lierre ou des traînes de ronces étalaient des taches vertes dans le gris, et cette verdure vivace, persistant malgré l'hiver, jetait des notes printanières dans l'austérité du grand bois dépouillé. Était-ce cette impression de fraîcheur, ou le vague souvenir d'avoir déjà traversé la même futaie lorsqu'il chassait au chien courant dans sa prime jeunesse ?... Vital eut soudain en lui une allègre poussée de renouveau, un revif de sève montante ; son cœur battit comme si quelque chose d'ignoré et d'heureux l'attendait de l'autre côté de la colline. C'est une sensation qu'on n'éprouve guère d'habitude à quarante-huit ans. A cet âge-là, on ne se forge plus de chimères et l'on ne songe qu'avec un frisson anxieux à l'inconnu qui vous guette au détour du chemin. Mais à ce moment M. de Lochères se sentait rajeuni et il retrouva ses jambes de vingt ans pour gravir le flanc opposé de la combe. Cette illusion juvénile dura peu et la surprise qui l'attendait là-haut était de nature fort prosaïque. Lorsqu'il eut atteint le sommet du coteau, il déboucha dans une clairière semée de bruyères roussies, plantée de maigres bouleaux échevelés, et en même temps il s'aperçut qu'il commençait à pleuvoir.

La pluie tomba d'abord lentement, par saccades, puis se changea bientôt en une averse cinglante. En un clin d'œil, le paysage disparut derrière les hachures de l'ondée. Le temps s'était définitivement gâté et tout annonçait qu'il resterait mauvais au moins jusqu'à la nuit. Vital cherchait vainement un sentier dévalant dans la direction de la vallée de Biesme. Le clapotis de la pluie sur le sol, la rumeur grossissante des rus devenus torrentiels, le déluge qui ennuageait l'air et empêchait de voir à dix pas ne laissaient plus à M. de Lochères la faculté de s'orienter. Bien qu'autrefois il se vantât de connaître les moindres sentes de la forêt, en vingt ans d'absence l'aspect des lieux s'était modifié et lui-même n'avait plus que des notions locales imprécises. Après deux ou trois tentatives infructueuses, il dut s'avouer qu'il était

complètement fourvoyé. Alors il piqua droit devant lui, perçant les fourrés, glissant dans les fondrières, barbotant dans les ravins changés en cascades. Lorsqu'il arriva enfin à un carrefour où se croisaient deux routes forestières, il était mouillé jusqu'à la peau et, pour comble de guignon, il se trouvait totalement désorienté et incapable de choisir entre ces quatre voies opposées.

Tandis qu'il hésitait, deux ou trois sons de trompe prolongés retentirent soudain au fond de l'une des tranchées.

Sûrement c'était un chasseur qui cornait pour rappeler ses chiens, et Vital, reprenant courage, s'élança dans la direction d'où partait cet appel. A cent mètres de là, en effet, il distingua à travers la pluie la confuse silhouette d'un grand gaillard guêtré jusqu'aux genoux, que venaient de rejoindre deux bassets aux jambes torses, et qui se disposait à tourner l'angle d'un taillis.

— Hop ! s'écria Vital.

Le chasseur fit volte-face, examina de loin celui qui le huchait, puis se rapprocha. C'était un homme élancé, maigre et osseux, mais robuste. Autant qu'on en pouvait juger sous le caoutchouc qui l'encapuchonnait et protégeait son buste contre l'averse, il touchait à la cinquantaine. Sa barbe rousse et fourchue, parsemée de fils blancs, laissait entrevoir une bouche faunesque, sardonique et peu sûre ; le nez aquilin était purement modelé, mais fortement bourgeonné à la pointe et sur les ailes. Des sourcils roussâtres surmontaient deux yeux gris finauds, fouettés de points oranges, que des poches boursouflaient au-dessous de la paupière. Le teint était brouillé ; en somme, malgré quelques traits déplaisants, l'ensemble du visage avait de la finesse et de la race. Quand le survenant fut à portée, M. de Lochères l'enveloppa d'un rapide regard, puis l'interpellant de nouveau :

— Dites-moi, suis-je loin de la Harazée ?

Piqué sans doute du ton bref de l'interrogation, l'homme au caoutchouc eut un léger sursaut ; il passa la main sur ses yeux comme pour mieux voir son interlocuteur, puis répliqua :

— Vous en êtes éloigné d'une bonne lieue de pays à vol d'oiseau.

— Quel est le plus court pour s'y rendre ?

— Dame, le plus direct serait de prendre à travers bois par les tranchées de la Grurie ; seulement, avec ce temps de grenouilles, les chemins seraient trop mauvais... Mieux vaudrait rattraper la route de Biesme à la descente du Four-aux-Moines... Mais pardon,

ajouta le nouveau venu en ébauchant une inclination de tête n'est-ce pas à M. de Lochères que j'ai l'honneur de parler ?

— Parfaitement, répondit Vital étonné.

— Vous ressemblez tellement à défunt votre père qu'en vous entendant parler de la Harazée, j'ai deviné qui vous étiez... Laissez-moi à mon tour me présenter sans façon... David de Louëssart, garde général des forêts de l'État.

Vital salua silencieusement. Un coup de rafale entr'ouvrant le manteau de caoutchouc venait en effet de laisser apercevoir l'uniforme vert aux boutons argentés des forestiers.

— Ah ! reprit de Louëssart, j'ai beaucoup connu feu M. de Lochères, et nous avons fait plus d'une partie de chasse ensemble.

Il s'interrompit pour jeter un coup d'œil apitoyé sur son interlocuteur qui grelottait sous ses habits ruisselants.

— Mais, s'écria-t-il, vous êtes trempé comme une soupe, mon pauvre Monsieur ; il est impossible que vous vous en retourniez à la Harazée dans cet état et par cette pluie battante. Vous prendriez du mal... Je demeure au Four-aux-Moines, à un quart d'heure d'ici, et si vous le permettez, je vous y emmènerai pour vous changer et vous sécher...

Le premier mouvement de Vital fut de refuser, mais il se sentait si mal à l'aise qu'il se défendait mollement.

— Nenni, insista le garde général, je me reprocherais de vous abandonner par ce temps de chien... Ma maison n'est pas très luxueuse, mais vous y trouverez un bon feu, des vêtements de rechange, un souper et une chambre bien chaude... Ne refusez pas l'hospitalité que je vous offre de grand cœur, vous m'offenseriez. C'est entendu, j'enverrai mon brigadier à la Harazée prévenir Saudax qu'il ne vous attende pas ce soir.

Vital, touché de cette cordiale insistance, finit par accepter. M. de Louëssart siffla ses chiens et ils descendirent de compagnie par une tranchée glissante, tandis que l'averse continuait à faire rage. Ils avançaient péniblement à travers ce chemin étroit et détrempé où des branchettes regimbantes s'écartaient sur leur passage en leur lançant au nez un éparpillement de gouttelettes glacées. Il était presque nuit, lorsqu'ils aperçurent les lumières des quatre ou cinq habitations qui composaient le hameau du Four-aux-Moines. M. de Louëssart s'arrêta devant une maison bâtie en bois et en pisé, surélevée au-dessus d'un sous-sol, et à laquelle on accédait par un perron de quelques marches.

— Nous voici rendus, murmura-t-il en poussant en maître la porte d'entrée.

Il guida son hôte au long d'un corridor obscur et l'introduisit dans une cuisine éclairée par un feu flambant de souches de hêtre et où une jeune servante était en train de surveiller, devant le brasier, un pot-au-feu mijotant dans une marmite de terre.

— Asseyez-vous le dos à la flamme, dit-il à M. de Lochères, en lui présentant une chaise, et toi, Mariette, allume une bougie... Où est Catherine ?

— Me voici, papa ! répondit une voix au timbre clair.

En même temps, à la double lueur de la flamme et de la bougie, Vital vit surgir d'une pièce contiguë une jeune fille svelte et élancée comme son père, aux cheveux bruns noués très bas sur la nuque et frisottant sur les tempes, aux yeux noirs luisants d'un éclat humide et au teint d'une blancheur de muguet.

— Catherine, reprit M. de Louëssart, je t'amène un hôte, M. Vital de Lochères...

A l'aspect de Vital qui s'était levé et saluait, Mlle de Louëssart ne put retenir un mouvement de surprise vite réprimé, puis ses lèvres pures et gaies sourirent et ce sourire creusa des fossettes dans ses joues.

— Soyez le bienvenu, Monsieur, dit-elle de sa voix chantante.

Vital la regardait, ravi par cette blancheur et cette riante grâce d'avril. Sous ses vêtements mouillés et fumants, il sentait de nouveau l'impression de sève remontante et de réchauffement qu'il avait reçue dans la futaie de la Bolante, en foulant les verdures clairsemées parmi les feuilles mortes. L'apparition de ce blanc visage aux yeux de printemps et de ce souple corps de vierge, était-elle donc la surprise ignorée qui avait un moment réveillé en son vieux cœur la juvénile émotion de l'attente ?

— M. de Lochères, continua le garde général, est trempé jusqu'aux os ; tu vas, avec Mariette, allumer du feu dans la chambre d'ami, faire chauffer du linge et des vêtements de rechange, puis t'occuper de corser un peu ton souper... Moi, j'irai chez Munerel le prier de donner un coup de pied jusqu'à la Harazée et de prévenir Saudax que notre hôte ne rentrera pas ce soir... Il couchera chez nous... En attendant, Monsieur, séchez-vous de votre mieux à la braise de notre cuisine, on ne vous fera pas trop languir...

Il jeta une brassée de ramilles sur le brasier, puis sortit, tandis que Catherine disparaissait avec la servante.

Resté seul, Vital de Lochères s'était rassis, le dos au feu, et se sentait pénétré d'une douce torpeur. Il entendait au-dessus de lui comme au travers d'un rêve, des allées et venues au premier étage. On ouvrait des armoires, on descendait et on montait hâtivement l'escalier. Il distinguait le bruit sourd des bûches entassées dans une cheminée, le tintement métallique de la pelle et des pincettes, et il songeait non sans plaisir à cette aimable jeune fille affairée à lui préparer un gîte.

Sur ces entrefaites, M. de Louëssart rentra, se débarrassa de son caoutchouc ruisselant, attira une chaise et s'installa lui-même en face de son hôte. Les deux chiens s'étaient à leur tour étendus sur les dalles chaudes du foyer; couchés en long, la tête sur leurs pattes, ils poussaient de temps en temps des soupirs d'aise et leurs flancs frémissaient aux moindres fusées d'étincelles.

— Eh bien, demanda M. de Louëssart, ça commence-t-il à aller mieux? Quand vous aurez changé de linge, vous vous sentirez plus à l'aise encore et nous souperons de bon appétit. Ah! dame, le menu ne sera pas princier. Je crois cependant que nous aurons un civet de lièvre. Vous le voyez, la demeure est modeste comme les appointements, mais elle me suffit. C'est ma fille qui dirige le ménage... J'ai perdu, ajouta-t-il avec un accent mouillé qui sembla à Vital plus étudié que sincère, j'ai perdu, il y a huit ans, ma pauvre femme et longtemps j'ai été obligé de m'occuper seul des soins de mon intérieur et de l'éducation de mon enfant. Maintenant que Catherine est grande fille, je lui ai remis les rênes du gouvernement. Elle les tient d'une façon passablement capricieuse; mais tout de même nous arrivons à nouer les deux bouts et nous sommes contents de notre lot.

Comme il achevait, Catherine parut à la porte de l'escalier; d'un bras elle la maintenait ouverte et de l'autre elle soulevait un bougeoir allumé, au niveau de son visage.

— Tout est prêt, Monsieur, dit-elle, et vous pouvez monter.

Tandis qu'elle parlait, la flamme de la bougie mettait en valeur l'ovale délicat de sa tête crêpelée, ses longs yeux pleins de rêve et ses lèvres rieuses; le reste de son corps mince restait dans la pénombre. Vital s'était levé, admirant le geste simple de Catherine, la ligne élégante de ce mignon corps sous la robe grise aux plis flottants, et involontairement il se souvenait de ces charmantes filles des temps bibliques, dont son précepteur, l'abbé Gerdolle, lui faisait jadis lire les histoires : — Rachel poussant

ses troupeaux au puits; Ruth descendant vers l'aire de Booz, et la séduisante Esther, au clair visage, se présentant à Assuérus.

M. de Louëssart se leva à son tour, et prenant le bougeoir des mains de sa fille, il conduisit M. de Lochères dans la chambre d'ami.

V

Lorsqu'il entra dans la chambre qui lui était destinée, Vital trouva, devant un feu clair, des serviettes et du linge de corps étalés sur des chaises et déjà tièdes. La prévoyante Catherine y avait ajouté des vêtements empruntés à la garde-robe de M. de Louëssart. Ce dernier contempla avec satisfaction les préparatifs faits par sa fille.

— J'espère, dit-il, qu'elle n'aura rien oublié... Vous allez être obligé de revêtir ma défroque pour ce soir, mais dès que vous aurez quitté vos effets, on les portera à la chambre à four et vous les trouverez bien secs demain matin. Maintenant, je vous laisse... Quand vous serez prêt, vous nous rejoindrez dans la salle à manger.

Vital le remercia vivement et le vit partir avec joie. Il lui tardait de se débarrasser de ses hardes humides et lourdes comme des éponges. Catherine avait pensé à tout; sur la table du lavabo, M. de Lochères remarqua un pot d'eau chaude et même un flacon d'eau de verveine que la jeune fille avait dû certainement distraire de ses propres objets de toilette. En un clin d'œil, il se dévêtit, se lava, se frictionna et goûta avec délice l'agréable sensation qu'on éprouve, après avoir été trempé de pluie, à introduire son corps ressuyé dans une chemise chaude. Le linge de M. de Louëssart était d'un grain un peu rude, mais il exhalait une suave odeur d'iris. Après avoir enfilé la veste de chasse trop longue et trop étroite du garde général, M. de Lochères se sentit néanmoins plus à l'aise et descendit en pantoufles dans la salle à manger, qu'une suspension éclairait de sa lumière blonde et où un poêle de faïence répandait une douce chaleur.

Il y trouva Mlle Catherine, seule, occupée à étager avec de la mousse, en deux corbeilles de dessert, les pommes et les poires de son jardin. Au bruit de la porte ouverte et refermée, elle se retourna,

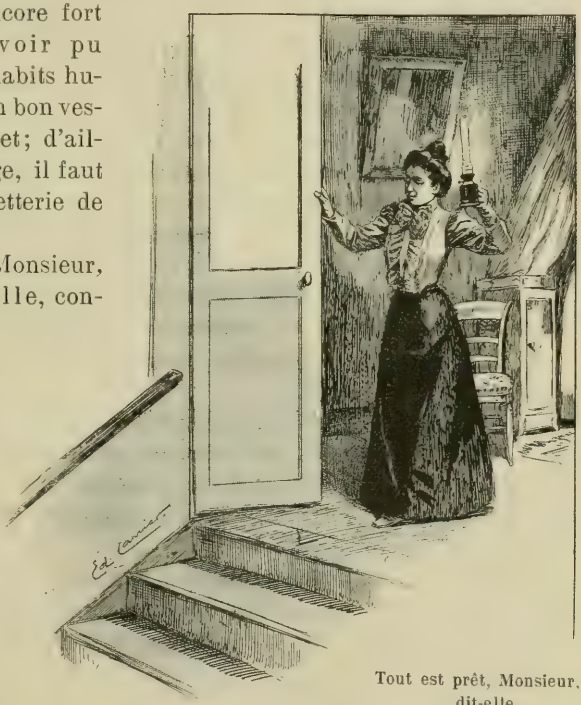
vit celui qu'elle considérait un peu comme un héros de roman, engoncé et sanglé dans le veston paternel; elle ne put réprimer un sourire qui courut sur ses lèvres malicieuses et creusa les fossettes de ses joues. Vital, bien qu'il ne se fût pas regardé dans la glace, devina le motif de cette hilarité.

— Vous riez de mon accoutrement, Mademoiselle, dit-il d'un ton jovial, mais quoi?... j'ai le tort de n'être pas aussi svelte que monsieur votre père, et je m'estime encore fort heureux d'avoir pu échanger mes habits humides contre un bon veston bien douillet; d'ailleurs, à mon âge, il faut mettre la coquetterie de côté.

— Pardon, Monsieur, murmura-t-elle, confuse...

Elle s'en voulait d'avoir été prise en faute et rougissait visiblement.

— Vous allez me croire moqueuse, s'écria-t-elle en manière d'excuse, et je ne suis qu'étourdie! J'ai le vilain défaut de ne pouvoir cacher les folies qui me montent au cerveau.



Tout est prêt, Monsieur, dit-elle.

— Allons donc, répliqua Vital, c'est vouloir paraître ce qu'on n'est pas qui est un défaut... La franchise au contraire est une qualité.

— Pas toujours! dit Catherine en hochant la tête; dans les petits pays, il faut tourner sept fois sa langue avant de parler, sans quoi on a vite la réputation d'une évaltonnée et d'une fille mal élevée...

C'est, du reste, l'opinion qu'ont de moi ces dames de la Chalade.

— Qui sont ces dames?

— Des personnes très respectables et très collet monté : Mlle de Saint-André, Mme de Verrières...

— Mme de Verrières aussi! s'exclama en souriant M. de Lochères qui se souvenait d'avoir été jadis très avant dans les bonnes grâces de la dame...; n'est-ce point une brune piquante, assez jolie, grande, avec un léger duvet à la lèvre supérieure?

— Piquante, elle l'est toujours, répartit la jeune fille avec une pointe de sarcasme; quant à jolie, possible qu'elle l'ait été *de votre temps*, mais il n'y parait guère aujourd'hui, et le duvet de sa lèvre est devenu une belle moustache...

— Au fait, soupira rêveusement Vital, en s'appuyant au buffet sur lequel Catherine rangeait ses fruits, il y a vingt-quatre ans de ça, et j'en parle toujours comme si c'était hier. Les jolies femmes *de mon temps* doivent être montées en graine... C'est curieux qu'on ne se sente pas vieillir!

Il demeurait familièrement accoudé en face de la jeune fille, qui souriait et lui répondait en matière de compliment :

— Bah! vous autres hommes, vous restez bien plus longtemps jeunes que les femmes!

La porte se rouvrit et M. de Louëssart apparut avec un panier à bouteilles. Il s'arrêta un moment sur le seuil à examiner le groupe formé par sa fille et M. de Lochères, se tortilla complaisamment la barbe, puis, refermant bruyamment l'huis, il dit à son hôte :

— Excusez-moi, j'étais descendu à la cave. Je n'ai point de bordeaux ni de bourgogne à vous offrir, mais un simple petit vin du Verdunois... Seulement, je l'ai soigné moi-même et il a neuf ans de bouteille.

En parlant, il tirait du panier les fioles avec précaution et les disposait sur la nappe.

— Maintenant, à table! ajouta-t-il, à la vue de Mariette qui apportait le potage.

Ils s'attablèrent tous trois. Le souper était simple, ainsi qu'l'avait annoncé le garde général, mais le pot-au-feu était savoureux et le civet de lièvre exhalait une apétissante odeur de mousseron et de sarriette. On devinait que, sans être raffiné, le maître du logis aimait à bien vivre, il buvait sec, parlait beaucoup et affectait de montrer pour sa fille une sollicitude dont Catherine semblait étonnée

ıée. De temps à autre, il la questionnait avec de paternes et douereuses inflexions de voix :

— Et toi *fifille*, comment as-tu employé ton après-midi?

— Je suis allée à la Chalade.

— Par cette pluie battante et au risque d'attraper un gros rhume! C'était donc bien p ressant?

— Très... Nous approchons de la Sainte-Catherine, ma patronne l'abord et puis celle de toutes les filles. Les demoiselles, ce soir-là, lonnent un bal e t y invitent les garçons. On m'a demandé de faire partie du comité et j'ai accepté.

— Tu aurais dû me consulter auparavant.

A cette réflexion insolite, Catherine ouvrit de grands yeux, comme si elle tombait des nues :

— Mais j'étais déjà patronnesse, il y a deux ans, et tu n'y as vu ıucun inconvénient.

— Possible... Tu étais une fillette sans conséquence; mainteıant te voilà une demoiselle et je trouve peu convenable ces inviations adressées par des jeunes filles à des jeunes gens.

Mlle de Louëssart avait l'air stupéfait et ébauchait une moue de révolte. Vital vint à son secours :

— Vous êtes sévère, dit-il à M. de Louëssart; c'est un vieil ısage local... De mon temps, cela se passait déjà ainsi, et je me ouviens d'avoir reçu une invitation écrite de la main de Mlle de Belrupt, qui est aujourd'hui la femme du notaire Parisot, et qui vait la réputation d'une fille très réservée... Nous trouvions alors ı chose fort naturelle et mon opinion là-dessus n'a pas changé... e suis pour que les enfants s'amusent et pour qu'on respecte les ieilles coutumes.

Le visage de Catherine s'éclaira et par-dessus la table ses yeux oirs envoyèrent à Vital un regard de remerciement,

— A la bonne heure! s'écria-t-elle, vous, Monsieur de Lochères, ous n'êtes pas du clan des rabat-joie; aussi, pour vous récomenser de m'avoir prêté main-forte, je vous enverrai une invitation.

— Ça, je te le permets, dit avec empressement le garde général.

Les prunelles de Vital s'étaient rembrunies et ses traits, tout à heure animés, avaient repris une expression fatiguée et morose.

— Merci, Mademoiselle, répliqua-t-il brusquement, il y a bel ge que je ne danse plus et je ne serais qu'un trouble-fête.

Mlle de Louëssart, ayant conscience d'avoir involontairement ontristé son hôte, était devenue subitement silencieuse; elle se

recueillait comme pour se demander si elle n'avait pas encore une fois commis quelque étourderie. Le garde général lui-même s'apercevait de la soudaine taciturnité de son convive et se battait en vain les flancs pour entretenir la conversation.

Le diner s'acheva mélancoliquement et, Vital ayant refusé le petit verre d'eau-de-vie de marc que lui offrait M. de Louëssart, ce dernier se leva et demanda un bougeoir.

— Après avoir pataugé dans l'eau toute l'après-midi, dit-il à M. de Lochères, vous devez avoir besoin de vous reposer et ma fille ne vous en voudra pas, si vous la quittez pour gagner votre chambre... Moi-même, je partirai en tournée dès le fin matin et je ne tarderai pas à me coucher... Allons, Catherine, souhaite le bon soir à Monsieur...

Vital s'était approché de la jeune fille ; elle lui tendit une main fluette et longue qu'il garda un moment dans ses doigts :

— Merci, Mademoiselle, d'avoir si gentiment hébergé un hôte fort maussade, mais qui gardera bon souvenir de votre accueil.. Je vous fais mes adieux dès ce soir, car je m'en irai demain avant que vous soyez levée.

— Oui, ajouta le garde général, nous tirerons chacun de notre côté. Mais ne nous disons pas adieu, car nous aurons, je l'espère Monsieur Vital, le plaisir de vous revoir.

Rentré dans sa chambre, après avoir pris congé de son hôte Vital alluma un cigare et le fuma en songeant à la grâce primesautière de Catherine et à la singulière figure de M. de Louëssart puis, sentant peu à peu sur lui la mainmise du sommeil, il se coucha et s'endormit profondément.

Lorsqu'il s'éveilla, la bourrasque s'était apaisée et le soleil glissait un rayon rose à travers les rideaux. Au même moment on frappa discrètement à sa porte. C'était la jeune servante qui lui apportait un bol de café à la crème et lui annonçait que M. de Louëssart venait de partir en forêt avec son brigadier. Elle lui montait en même temps ses vêtements séchés dans la chambre à four et scrupuleusement brossés. Il déjeuna, s'habilla lestement et gagna la cuisine où Mariette seule fourbissait ses casseroles. Mlle Catherine n'était point encore levée. Il glissa une pièce d'or dans la main de la servante ébaubie, la chargea de ses hommages pour sa maîtresse et descendit lentement les degrés du perron. Mais quand il fut dehors, il se retourna pour contempler un moment la petite maison grise avec sa toiture de tuiles roses et son

pignon garni de bardeaux bruns du côté de l'ouest. Comme il achevait son inspection, à l'une des fenêtres d'angle, un rideau se souleva ; il entrevit la manche d'un peignoir, une tête aux cheveux frisottants, une bouche rieuse et deux yeux noirs curieux. Alors il salua courtoisement, puis s'éloigna dans la direction de la vallée de Biesme.

Cette blanche et brève apparition de Catherine égaya pour lui la matinée. Le vent avait nettoyé la route, le soleil mettait des scintillements dans les lisières humides de la forêt, où les derniers rouges-gorges gazouillaient encore en sautillant parmi les branches. Il fit allègrement le chemin et arriva à la Harazée au moment où la mère Saudax, coiffée comme d'un casque par les entortillements de son madras, était en train de balayer la cour.

— Hé! s'exclama-t-elle en l'apercevant, hé! mon Dieu donc, Monsieur Vital, en voilà une aventure!... Quand nous avons, hier à la nuit, vu que la pluie tombait sans décesser et que vous ne rentriez point, Saudax et moi nous nous tournions les sangs... Heureusement que le brigadier du Four-aux-Moines est venu nous rapaiser... Vous avez donc couché chez le garde général?

— Oui, répondit Vital; j'ai rencontré M. de Louëssart dans les bois, je n'avais pas un fil de sec sur la peau, il m'a offert l'hospitalité et j'ai été fort heureux de l'accepter.

Tout en causant, la mère Saudax, démangée par la curiosité, avait suivi son maître dans l'escalier.

— Joseph est à déjeuner, continua-t-elle, et je vas vous accompagner jusqu'à votre chambre pour faire clairer votre feu... Avez-vous été ben soigné et ben couché, au moins, dans cette maison des Louëssart?... Ce n'est pas pour dire, mais les maîtres sont plus souvent dehors que dedans, et le ménage n'y est pas tous les jours en ordre.

— Je ne m'en suis pas aperçu, répliqua Vital, j'ai été mis dans du coton et j'ai fort bien dîné.

— Oh! quant à la mangeaille, je ne suis pas en peine, M. de Louëssart est sur sa bouche et il aime les bons morceaux.

Ils étaient entrés dans la chambre où, contre l'assertion de Mme Saudax, le feu flambait joyeusement. M. de Lochères n'y prit pas garde et, aiguillonné lui-même par une sourde curiosité, il retint la bonne dame qui faisait mine de se retirer.

— Dites-moi, Madame Saudax, M. de Louëssart est du pays?

— Oui bé! son grand-père soufflait la bouteille, son père aussi;

c'étaient des verriers, quoi! Ils y ont mangé leur saint-frusquin et le fils a préféré prendre un état dans le gouvernement... On l'a envoyé ici garde général, quelque temps après votre départ, et il y est resté. Il ne souffle plus les bouteilles, mais il sait encore bien les vider, à ce qu'on prétend du moins.

— Il est veuf, n'est-ce pas?... Il paraît beaucoup regretter sa femme.

Mme Saudax eut un énergique haussement d'épaules.

— Sa femme? Ah! Seigneur... Possible qu'il l'ait regrettée dans les temps, mais il s'est crânement reconsolé depuis... Et il se reconsole encore, à ce qu'on assure...

— Allons, allons, Madame Saudax, vous avez la dent dure... Un homme déjà âgé, père d'une fille charmante... Vous n'en croyez pas un mot!

— Dame! je ne l'ai-me vu et je ne répète que les dit-on du pays... Quant à mam'selle Catherine, c'est une jolie fille pour sûr et pas fière... La pauvre enfant, c'na-me sa faute si elle est mal éduquée et si elle a poussé à la grâce du bon Dieu... Tout de même, elle est un tantinet trop libre pour son âge et un peu trop garçonnière... Enfin, quoi! C'est des gens qui ne sont pas nets et qu'on n'aime point dans le pays.

— Je m'en aperçois, dit brièvement Vital... Merci, Madame Saudax, le feu va à merveille et je ne vous retiens plus...

Quand elle fut partie, M. de Lochères, fourgonnant son feu avec humeur, démolit rageusement les bûches échafaudées avec art par Joseph. Il ne croyait pas aux commérages de la mère Saudax, qu'il savait bavarde et mauvaise langue : pourtant, il éprouvait un secret dépit en constatant que les Louëssart ne jouissaient pas absolument de l'estime publique. Encore qu'on doive croire à peine le quart de ce que les gens racontent, il ne pouvait se dissimuler que l'obséquieuse familiarité du garde général lui avait déplu dès l'abord. De son séjour au Four-aux-Moines, il emportait la vague impression que M. de Louëssart n'était pas précisément franc comme l'osier, et qu'à plusieurs reprises il avait joué pour son hôte la comédie du sentiment. Si la physionomie reflète au dehors l'âme des gens, il était certain qu'en dépit de la finesse des traits, ces yeux jaunes, ces paupières boursouflées, ce teint brouillé et ce nez bourgeonnant ne disaient rien qui vaille.

Mais Catherine si simple, si naturelle avec sa saveur de plante agreste et la joliesse de son jeune visage, n'était-elle pas, elle du

ıoins, digne d'intérêt? C'est surtout sur ces jeunes filles sans mère, levées à l'aventure et un peu excentriques, que s'exerce la calomnie es campagnards et des bourgeois. Catherine avait je ne sais quoi e délicat et de pur qui plaidait en sa faveur; Vital se sentait ttiré vers cette enfant par une sympathie qu'il mettait sur le ompte de la pitié, et une admiration qu'il attribuait à son goût our tout ce qui est beauté. Néanmoins, la conscience d'avoir été éjà plus d'une fois dupe de sa sensibilité lui conseillait de se enir sur ses gardes. Il se rappelait un axiome d'un physionoıiste de ses amis : « Il faut se défier des femmes dont les yeux ont tristes et la bouche rieuse. » Au fond de lui, une petite voix iguë murmurait : « Souviens-toi de t'être jadis laissé prendre aux pparences et de t'en être mordu les doigts. Sache donc tirer bénéfice e ton âge; si tu ne peux plus avoir les profits de la jeunesse, aie u moins la prudence de la maturité... »

— Au fait, songea-t-il en se levant pour réparer le désordre de a toilette, je suis ridicule, à quarante-huit ans sonnés, de me aisser encore émouvoir par deux beaux yeux et une bouche d'inénue... Je n'ai pas l'intention de frayer avec ces Louëssart. Je eur rendrai une visite de politesse un de ces jours et, comme ils ont constamment dehors, je laisserai ma carte. J'enverrai à la eune fille un sac de bonbons au premier de l'an et tout sera ini...

VI

Il n'avait pas l'intention de frayer « avec ces Louëssart » et ependant quinze jours ne s'étaient point encore écoulés qu'il 'acheminait, par une après-midi de décembre, vers le hameau du Four-aux-Moines. A la vérité, il avait choisi avec préméditation ette journée de soleil, comptant bien ne trouver personne au ogis; mais, si nous sommes maîtres de nos décisions, nous ublions toujours que le pouvoir d'en régler les conséquences ne ıous appartient pas. Si, dans le domaine de l'âme, les lois qui ıous déterminent à agir restent incertaines et mystérieuses, il est ndiscutable du moins qu'une fois l'acte accompli, notre volonté st impuissante à en diriger ou à en atténuer les suites. En dehors le nous, nos actions engendrent une succession de phénomènes

dont le gouvernement nous échappe irrémissiblement. De même, assis à la crête d'une colline escarpée, il nous est loisible de détacher une pierre du sol ; mais, dès qu'elle a roulé sur la pente, nous ne sommes plus maîtres de l'arrêter dans sa chute hasardeuse. Dût-elle en ricochant écraser deux ou trois vies humaines, nous n'y pouvons plus rien et nous assistons, consternés, aux désordres causés par le désagrégement, insignifiant en apparence, d'un caillou que notre pied a nonchalamment poussé dans le vide. Si nous y réfléchissions, chacune de nos déterminations devrait nous faire frissonner d'angoisse ; mais nous calculons rarement jusqu'au bout la portée de nos actes ; notre égoïsme nous empêche d'en avoir nettement la prévision, et c'est ce qui explique la tranquille sérénité avec laquelle M. de Lochères s'avançait sur la route du Four-aux-Moines.

Vous êtes bien aimable d'être venu.

La terre durcie par la gelée résonnait sous les pieds du marcheur. Sur la pâleur laiteuse du ciel d'hiver, les cimes boisées se profilaient fondues et vaporeuses. Le givre, qui blanchissait l'herbe des prés, suspendait des filigranes diamantés aux fines branches des taillis. Dans les endroits ombreux, elles ressemblaient à de délicates dentelles, tandis qu'aux places où tombait le soleil elles prenaient d'humides teintes rosées. Par ce beau temps sec, Vital supposait que les Louëssart devaient être absents. « Tout s'arrangera pour le mieux, songeait-il, je ne trouverai personne et la politesse sera faite. » Quelques renseignements peu

avorables, recueillis à droite et à gauche, avaient corroboré en partie le jugement porté par Mme Saudax sur le garde général, et Vital se souciait peu de continuer des relations avec ce personnage d'un caractère douteux. A mesure qu'il se rapprochait du Tour-aux-Moines, l'hypothèse d'une rencontre avec M. de Louëssart lui semblait de moins en moins probable, et déjà il fouillait dans sa poche pour préparer les cartes qu'il déposerait entre les mains de Mariette. Bientôt la maison grise lui apparut au détour du chemin, avec sa toiture ensoleillée et son perron de pierre séparé du ruisseau par un sentier herbeux. A la naissance de la gorge étroite, un silence profond enveloppait le logis. Le ruisseau engourdi par la gelée se taisait, les bois engivrés étaient muets; seul, à l'une des cheminées, un filet de fumée bleue montant tout droit vers le ciel donnait une apparence de vie à la demeure ensommeillée.

Quoi, Monsieur, fit Catherine.

Vital sonna discrètement et attendit une bonne minute qu'on répondît à son coup de sonnette. Déjà il se disait que la maison était déserte et s'apprêtait à glisser sa carte pliée dans le trou de la serrure, quand il entendit enfin un pas léger sur les dalles du couloir ; la porte s'entre-bâilla et il se trouva face à face avec Catherine de Louëssart. Pendant tout le trajet, il avait souhaité l'absence des maîtres du logis, et soudain, par une illogique contradiction, il éprouva une sourde joie en voyant devant lui la blanche et séduisante figure de la jeune fille.

Catherine elle-même parut plus réjouie que gênée par cette

visite inattendue. Ses yeux noirs s'éclairèrent et un sourire accueillant retroussa les coins de ses lèvres, tandis qu'elle s'excusait d'avoir fait attendre le visiteur.

— Pardon, dit-elle, Mariette est allée aux provisions, mon père est en forêt et je suis seule à garder la maison.

— En ce cas, Mademoiselle, je ne veux pas être indiscret et je vous prie d'exprimer tous mes regrets à Monsieur votre père...

En même temps, il faisait mine de se retirer, mais c'était hypocrisie pure ; il espérait bien qu'on le retiendrait et ce fut ce qui arriva :

— Comment, Monsieur, se récria-t-elle, vous voulez vous en aller ? Je pense que vous ne me ferez pas cet affront, ou bien je croirai que vous craignez de vous ennuyer en compagnie d'une petite fille... Venez vous reposer un instant... D'ailleurs mon père ne tardera peut-être pas à rentrer.

Elle s'effaça pour le laisser passer, puis l'introduisit dans la salle à manger où elle s'était installée près du poêle, avec un livre étalé sur la table recouverte de toile cirée :

— Pardonnez-moi de vous recevoir ici, reprit-elle en avançant un siège, c'est la seule pièce où il y ait du feu...

Elle s'était penchée vers la bouche du poêle qu'elle ravitaillait en y jetant deux bûches tenues en réserve. Tandis qu'elle se relevait, Vital suivait d'un œil charmé les souples mouvements de son corps, la grâce de son buste sous les plis flottants d'une blouse de soie rubis. Elle s'assit en face de lui, le coude appuyé sur le volume ouvert et la main enfoncée dans les frisons de ses cheveux.

— Vous êtes bien aimable d'être venu nous voir, murmura-t-elle.

— Je désirais vous remercier de votre cordiale hospitalité de l'autre soir, répondit-il ; un moment, j'ai craint que vous ne fussiez sortie par cette belle gelée.

— Non... D'abord j'avais commencé ce matin un roman et quand j'ai un livre intéressant, je ne le quitte plus... Et puis, j'étais un peu lasse, ayant passé hier une bonne partie de la nuit au bal de la Saint-Nicolas.

— Ah ! vous êtes encore retournée au bal ?... Vous aimez beaucoup la danse, Mademoiselle ?

— Passionnément.

— Les danseurs ne doivent pas vous manquer...

— Oh ! ils ne sont pas brillants... Dans un petit pays comme la Chalade, on les prend où l'on peut... La plupart sont balourds et ne savent pas causer, mais qu'importe ? J'aime la danse pour elle-même. Quand je saute en musique, je ne vois plus les gens qui sont autour de moi ; il me semble que le rythme me soulève et m'emmène dans un autre monde. Vous devez me comprendre, vous, Monsieur, car on dit que vous étiez un danseur intrépide ?

— Ah ! on dit cela ?... C'est vrai, j'ai aimé follement à danser quand j'avais vingt ans... Seulement, au rebours de vous, les danseuses ne m'étaient pas indifférentes...

— Oui, et quand elles vous plaisaient, vous dansiez souvent avec elles...

Catherine s'arrêta court, ayant conscience d'avoir laissé sa langue tourner trop vite. Une nuance rose lui colora les joues.

— Ce temps-là est loin, murmura Vital sans paraître avoir remarqué la réflexion étourdie de son interlocutrice ; quand j'en reparle, je m'imagine que c'est d'un autre que moi qu'il s'agit... Tout ce qui était alors un plaisir m'est devenu si totalement étranger...

Ses traits avaient repris cette expression de fatigue qui lui était familière. Catherine attachait ses grands yeux étonnés sur ce visage attristé et elle se sentait un intérêt ému pour cet homme qui paraissait avoir beaucoup souffert et qui, d'après sa romanesque imagination de jeune fille, devait avoir aussi beaucoup aimé. Vital surprit ce regard attendri, penché curieusement sur lui comme au-dessus d'un abîme mystérieux.

— Pardonnez-moi de me montrer si maussade, ajouta-t-il; quand on ne sait plus entretenir les jeunes gens que de ses propres misères, c'est signe qu'on vieillit... Changeons de conversation, voulez-vous ? Les distractions sont rares à la Chalade et on n'y doit pas danser beaucoup. Vous qui aimez le plaisir, comment vous habituez-vous à en être si souvent privée ? Les journées et les soirées ne vous paraissent-elles pas démesurément longues ?

— Moi, je ne m'ennuie jamais... Quand le mauvais temps m'oblige à me claquemurer ici, je lis un roman et les journées passent sans que je m'en aperçoive... Dès qu'il fait beau, je prends la clef des champs ; je cours les bois et j'y revis en imagination les livres que j'ai lus...

— Et cela vous suffit ?

— Jusqu'à présent, oui... Lorsque je me suis suffisamment ras-

sassiée de solitude, je retourne voisiner avec mes semblables. Je m'arrête près des bonnes femmes qui causent sur le pas de leur porte, je les accompagne le soir à la veillée, et puis, une fois par semaine, je vais à la « couture » chez une des dames de l'ouvroir... Ça, par exemple, ce n'est pas toujours réjouissant... Il y a là deux ou trois pies-grièches qui vous feraient prendre la vie en grippe, rien qu'à les entendre jacasser sur leur prochain... Je les scandalise, elles me détestent et je le leur rends... Mais je vous choque aussi, je parie... Vous allez me prendre pour une drôle de créature.

— Moi, s'écria Vital avec vivacité, je vous trouve charmante !

Le mot ne fut pas plutôt lâché qu'il eût voulu le rattraper..,

Regrettant de s'être trop emballé, craignant de le laisser voir et peut-être aussi de s'émouvoir davantage, il prit son chapeau et se leva.

— Quoi, Monsieur, fit Catherine avec une moue d'enfant gâtée, vous me quittez déjà ?

M. de Lochères allégua vaguement que le jour tombait vite et qu'il désirait rentrer à la Harazée avant la nuit.

Elle s'était levée à son tour et, debout, le frôlant presque, elle fixait sur lui ses grands yeux ingénus. Sous cet humide regard attirant, côte à côte avec cette gracieuse fille, Vital se sentait troublé, sa gorge se serrait et il devenait hésitant.

— Restez encore un peu, insistait Catherine câlinement, il n'est que quatre heures et vous aurez clair de lune pour vous en retourner... Mon père m'en voudrait de ne pas vous avoir retenu... Il va rentrer...

— Il est même rentré, s'exclama derrière eux une voix enrouée.

M. de Louëssart tenait la porte du couloir entr'ouverte ; les deux bassets, Ravageau et Tortillard, firent brusquement irruption dans la salle. Après eux, le maître s'avança d'un pas alourdi et, avec une expansive effusion, serra la main du visiteur.

— Comment va, cher Monsieur ? Enchanté de vous trouver à l'*housteau* (au logis) !... Pour sûr que j'aurais grondé ma fille si elle vous avait laissé décamper... Eh bien, Cathe, tu vas nous offrir un verre de liqueur ! M. de Lochères se rassiéra et trinquera avec moi... Par ce satané vent de galerne, on a besoin de se réchauffer le sang...

On devinait que, pendant sa course en forêt, il s'était déjà, à plusieurs reprises, avisé de recourir à cette précaution hygiénique.

ar il avait le verbe haut, l'œil allumé et le geste excessif. Son rrivée jeta un froid et rompit le charme : Catherine avait pâli ; lle jetait alternativement un regard inquiet et confus sur son père t sur Vital. Ce dernier, se repentant de ne s'être point esquivé inq minutes plus tôt, avait bonne envie de tirer sa révérence au garde général. Néanmoins, à la mine alarmée de la jeune fille, il pressentit qu'il ne fallait point, par égard pour elle, froisser l'amour-propre de ce personnage irritable. Il eut pitié de Catheine, se rassit et consentit à trinquer avec M. de Louëssart, qui tait allé fouiller dans le buffet, et en rapportait une bouteille de *ignolette* avec trois verres.

— Goûtez-moi ça ! dit le forestier, c'est du vin doux cuit au sorir du pressoir et parfumé à la cannelle... Je vous donnerai la ecette, si vous le désirez...

Enfoncé dans un fauteuil de paille, l'air hilare, il élevait son erre à la hauteur de l'œil, puis le dégustait à petits coups. Après uoi, il reprit, bruyamment familier :

— Çà, Monsieur de Lochères, vous vivez donc comme un rmite dans votre château ? On ne vous voit nulle part et, sans eproche, nos amis se plaignent un peu de votre humeur casaière... On comptait sur vous pour secouer l'indifférence des gens ien pensants, qui se laissent *brimer* ici par la racaille... Croiriez ous qu'au dernier scrutin tous les notables du pays ont été évincés u conseil municipal... et remplacés par qui, Monsieur, par des acans, par des épiciers et des marchands de vin ? Le maire luiême est un ancien *brioleur*... Une honte, quoi !... Sacrebleu, votre ère était un ardent royaliste, un bon catholique, et vous ne pouez pas laisser tomber l'héritage en quenouille... Savez-vous quoi, Monsieur de Lochères ?... Vous devriez vous laisser porter aux rochaines élections. Vous êtes riche, vous avez un nom connu à lix lieues aux entours et vous passeriez haut la main, foi de Louësart !... Si vous m'y autorisez, je ferai campagne pour vous et je ous organiserai un comité superlativement distingué...

— Je vous remercie, dit froidement Vital, interrompant enfin e verbiage ; je suis venu ici pour me reposer et je désire vivre en aix avec tout le monde.

Mais le garde général tenait à ses opinions et s'y entêtait avec ette insistance que donne un commencement d'ébriété.

— Naturellement... Mais, entendons-nous, vous n'auriez à vous ccuper de rien... Vous me laisseriez faire et je travaillerais pour

vous en dessous main... Les paysans d'ici vivent de la forêt et je les ai tous sous ma coupe... En leur payant à boire, je les mènerai au scrutin comme un troupeau de bœufs...

— Encore une fois, merci, répéta M. de Lochères agacé. J'ai horreur de la politique et des politiciens...

Ceci avait été dit d'un ton sec qui, dans l'esprit de Vital, ne permettait pas de réplique et, pour rendre ses paroles plus significatives il s'était brusquement levé, cette fois avec l'intention bien arrêtée de prendre congé; mais l'obstiné buveur, hochant la tête, le dévisageait d'un œil narquois et incrédule.

— Je n'en crois rien, repartait-il d'une voix pâteuse, en agitant un doigt à la hauteur de son nez et en clignant de l'œil... Vous êtes un malin et vous ne voulez pas qu'on lise dans votre jeu!...

Il s'était mis péniblement debout et tendant la main à M. de Lochères :

— Suffit!... Nous en recauserons un jour que j'irai à la Harazée vous demander à déjeuner...

Vital laissa tomber cette insinuation sans y répondre. Il subit avec répugnance l'humide étreinte de la main flasque du forestier, puis salua sympathiquement Catherine qui, pendant toute cette scène, restait accoudée à la table, l'œil voilé, avec une tragique expression de honte et d'énervement.

Après quoi, il sortit, mécontent de lui-même et fortement écœuré.

VII

Dès le lendemain, M. de Lochères résolut de réaliser trois projets, dont il avait parlé vaguement à Saudax, mais dont jusqu'alors il avait nonchalamment ajourné l'exécution : il acheta deux chevaux, se procura une couple de chiens courants et s'arrangea avec un propriétaire du voisinage pour lui sous-louer le droit de chasse, dans les triages de la Grurie et de la Bolante. Il s'était souvenu que le désœuvrement est le père de l'ennui, et que ce « féroce ennui » nous pousse à de fâcheuses fantaisies. Or, il ne voulait plus être tenté de s'égarer davantage du côté du Four-aux-Moines. Sa dernière visite lui avait clairement démontré, d'abord, que M. de Louëssart était un personnage à ne point fréquenter, et, en

second lieu, qu'une trop grande intimité avec Catherine offrait des périls plus graves encore que la compromettante amitié du garde général. Dès la première rencontre, Mlle de Louëssart avait inspiré à Vital une vive admiration et un tendre intérêt. Il la plaignait d'avoir un tel père, mais il se tenait en garde contre sa sensibilité : Il savait combien son propre cœur était prêt à faiblir et le plus ordinaire bon sens lui interdisait de s'exposer à commettre la pire des sottises en s'amourachant de la jeune fille. Au premier janvier, il lui fit envoyer une coquette caisse de bonbons de chez Boissier ; en même temps il donna l'ordre à Saudax de répondre imperturbablement que son maître était absent, au cas où M. de Louëssart se présenterait à la Harazée.

Ces précautions une fois prises, il commença de courir les bois avec ses chiens, estimant que, dans son cas, la chasse était encore le meilleur dérivatif. Mais l'amour, lui aussi, est un rude chasseur qui ne lâche pas facilement le gibier qu'il a fait lever. On ne le met jamais en défaut ; il connaît d'avance les ruses, les foulées et les remises de la bête ; quelque détour qu'elle invente, il prévoit les coulées par là où elle reviendra au gîte et il l'attend sournoisement au passage. M. de Lochères avait beau chercher à se fatiguer le corps et l'esprit, toujours la séduisante image de Catherine de Louëssart restait fixée en son souvenir. — Le cœur des hommes qui ont beaucoup aimé l'amour se résigne mal à demeurer oisif. La préoccupation de l'éternel féminin, qui a été leur unique intérêt, les tourmente sans relâche et les poursuit jusqu'aux limites de la vieillesse. Ni leur chair, ni leur esprit ne se désaccoutument de cette voluptueuse excitation, qui leur paraît donner seule une saveur appréciable à la vie. Vital, d'un naturel tendrement expansif, trouvait affreusement monotone une retraite d'où la femme était absente. Pour ceux qui, dès le début de la jeunesse, ont laissé le sexe féminin jouer ce rôle prépondérant dans leur existence, l'absolue solitude est insupportable. Si persuadés qu'ils soient de la nécessité de s'assagir et de s'assurer une maturité sans orages, toujours leur péché d'habitude les ressaisit et suscite en eux un nouveau désir d'amour.

Quand parfois la quête d'un lièvre ou d'un chevreuil emportait Vital dans la direction de la gorge des Meurissons et que subitement, du haut d'une tranchée fuyante, il découvrait entre deux versants boisés les toits gris et les tuiles roses des maisons du Four aux-Moines, il ne pouvait réprimer un soupir de regret. Il se

remémorait son dernier tête-à-tête avec Catherine, dans l'étroite salle à manger où le poêle de faïence ronflait doucement. Il revoyait la jeune fille, accoudée à la table, les doigts noyés dans les crêpelures de ses cheveux, et lui disant d'une voix câline :

— Quoi, vous me quittez déjà!

Puis il pensait à cette brève minute où ils étaient restés debout côte à côte, leur corps se frôlant presque, leurs regards fondus l'un dans l'autre, et derechef il se troublait; sa gorge se serrait, sa poitrine se gonflait. Honteux de cette ridicule faiblesse, il tournait vivement le dos au Four-aux-Moines et, s'enfonçant sous bois, il songeait : « Vieux fou! à ton âge, après tant de déboires et de mécomptes, il ne te manquerait plus que de t'éprendre d'une fille de vingt ans!... Ce serait pour t'achever!... »

En février, la chasse au bois fut fermée. Alors, pour rester fidèle à son programme, M. de Lochères se rejeta sur les battues au sanglier, la chasse aux oiseaux d'eau, la passe aux bécasses. Cela l'occupa jusqu'à la mi avril; mais, une fois le printemps revenu avec les cloches de Pâques, il lui fallut déposer son fusil et se contenter de promenades sans but à travers les clairières gazonneuses et les gorges profondes, où les rus grossis par les giboulées de mars haussaient leur voix et coulaient vers la Biesme leurs eaux plus abondantes.

Jusqu'à la semaine sainte, le temps avait été froid et maussade; mais le soleil dissipa enfin les nuées, le vent tourna au midi, et dans les bois arrosés d'eaux vives, parmi les prairies humides, le printemps fit explosion avec une exubérance violente. En un clin d'œil, les bourgeons éclatèrent aux branches, la forêt reverdit et les fleurs foisonnèrent aux flancs des ravins, aux marges des taillis, dans l'herbe haute des tranchées. Une réveillante musique d'oiseaux chanta sous les feuillées.

Cette brusque joie printanière ne laissait point M. de Lochères indifférent. Elle le chassait hors du logis et le poussait à de longues courses à travers bois. Il subissait intérieurement tous les troubles, toutes les agitations du renouveau et, dans la forêt ivre d'amour, il sentait plus douloureusement la souffrance de vivre seul.

Néanmoins, il aimait mieux s'enfiévrer au dehors que languir d'inaction et d'ennui dans le silence de la Harazée. Il éprouvait une amère jouissance à irriter son mal par la contemplation de cette nature débordante de sève et de jeunesse.

Un matin de mai, il eut la fantaisie de refaire en plein prin-

emps la route suivie au mois de novembre précédent, par cette pluie torrentielle qui l'avait jeté tout trempé à la porte du Four-aux-Moines. Il remonta le ravin de la Fontaine-aux-Charmes, couvert à ce moment de narcisses jaunes qui luisaient au long des

Il se pencha sur cette main blanche.

berges ainsi que des pièces d'or éparpillées. Au sommet du plateau, le tronc satiné des bouleaux se détachait en blanc sur la verdure des ronciers ; leurs frondaisons légères frissonnaient et s'écheveraient avec une grâce, une souplesse toutes féminines. Au delà, l'épais massif de la Bolante allongeait ses lisières de cerisiers en fleurs, au-dessus desquelles s'élançaient de jeunes chênes aux feuilles fraîchement dépliées. Le trémolo de la huppe et la double note du coucou y résonnaient comme de mystérieux appels, comme une invitation à s'égarer dans cette moutonnante profondeur. Vital

s'y plongea avec délices, foulant aux pieds des tapis de pervenches bleuissantes, se frôlant sensuellement aux jeunes crosses des fougères, cherchant toujours une ombre plus opaque et des verdures plus touffues. Tout à coup il s'arrêta. Il venait de reconnaître la combe évasée, plantée d'une futaie de hêtres vigoureux, où en novembre il avait eu une si soudaine sensation de rajeunissement, où son cœur avait si étrangement palpité dans l'attente d'une joie obscure et indéfinie.

Mais combien la combe s'était métamorphosée depuis cinq mois! Au lieu de l'austère décor hivernal, où la grise nudité des arbres était à peine égayée par quelques taches de mousse et de ronces persistantes, maintenant tout verdoyait. La futaie semblait sortir d'un bain de rosée et, à travers les molles retombées des hêtres, le soleil faisait pleuvoir des points lumineux sur la terre sablonneuse. Et cette terre elle-même, avec quelle merveilleuse abondance les plantes y poussaient! C'était un ravissement. Presque partout le sol disparaissait sous la verdure pâle et les grappes fleuries des muguets. Ils s'étalaient par larges plaques sur le revers des pentes. On les voyait à perte de vue perler comme de tremblantes gouttes de lait. Une odeur fine et capiteuse en émanait, une odeur d'amour et de renouveau; l'air tiède en était saturé. Vital, surexcité par ces haleines de mai, ébloui par la profusion de ces blancheurs liliales, descendait allègrement vers le fond de la combe. Il repensait à sa jeunesse, et la voix d'or de ses années de printemps murmurait à ses oreilles une exquise musique. Décidément, cette futaie était enchantée; elle avait, comme une magicienne, le don de rajeunir ceux qui la traversaient... Elle était plus fée encore qu'il ne la supposait, et elle lui réservait un enchantement auquel il ne songeait guère. Au moment où l'oblique sentier qu'il suivait tournait brusquement, il vit surgir devant lui Catherine de Louëssart. Mince et souple dans les plis flottants d'une robe claire, la jupe retroussée et découvrant ses jambes menues chaussées de guêtres, tête nue et légèrement décoiffée par les branches, elle portait, suspendu à son bras, un chapeau de grosse paille plein jusqu'aux bords de muguets neigeux, et elle même avait la grâce et la mate blancheur des muguets. En se trouvant face à face avec Vital, elle tressaillit légèrement, ouvrit de grands yeux, puis un sourire retroussa le coin de ses lèvres.

— Ah! Monsieur de Lochères, s'écria-t-elle, voilà un hasard... dois-je dire heureux?

Encore mal remis de sa surprise, Vital, ému et embarrassé, la saluait et balbutiait :

— Heureux pour moi, en tout cas, Mademoiselle...

— Est-ce bien sûr? demanda-t-elle avec un accent un peu sarcastique... Convenez du moins que vous n'étiez pas très pressé de vous procurer ce plaisir, car il y a bientôt quatre mois qu'on ne vous a vu... Deux fois, papa s'est présenté à la Harazée, et deux fois il a trouvé porte close... ; et comme, depuis, vous n'avez plus donné signe de vie, nous en avons conclu...

— Que j'étais un sauvage, interrompit-il, visiblement décontenancé.

— Non pas, reprit-elle d'un air sérieux, nous avons pensé que vous aviez un motif pour ne pas continuer les relations commencées...

— Oh! protesta-t-il, j'espère que vous n'en croyez rien!...

— Si fait, je le crois, et je vais même vous dire pour quelle raison vous avez rompu brusquement avec nous... Le sans-gêne de papa vous a déplu et certains de ses propos vous ont choqué... Est-ce vrai?... Soyez franc.

— Mademoiselle...

— Ne niez pas, cela est!... Je le comprends d'autant mieux que j'en ai souffert moi-même plus d'une fois.

Elle rougit et ajouta humblement :

— Mon pauvre père a besoin d'indulgence... A force de vivre en forêt avec des gardes, des commis de bois et des bûcherons, il a pris le ton de ces gens-là... et aussi un peu de leurs habitudes... Mais je vous assure qu'il vaut mieux que sa réputation...

La voix de Catherine s'altérait et ses yeux devenaient humides. En la voyant prête à pleurer, Vital fut si remué qu'il oublia ses sages résolutions :

— Mademoiselle, déclara-t-il, je suis désolé de vous avoir fait de la peine... Mes susceptibilités ont dû vous paraître absurdes et injustes... Pardonnez-moi de vous avoir blessée sans le vouloir...

Un sourire brilla dans les yeux mouillés de Catherine.

— A la bonne heure, dit-elle, je vous retrouve... Alors la paix est signée, n'est-ce pas?

Elle lui tendit la main et il la garda un moment dans la sienne.

— Vous me pardonnez? répéta-t-il tendrement.

— Oui, mais, pour pénitence, vous allez m'aider à arranger mes muguets. Ce sont des fleurs que j'aime et, comme leur floraison dure à peine une semaine ou deux, je me dépêche d'en jouir...

Elle le conduisit au fond de la combe, jusqu'à l'endroit où la source dormait dans un réservoir de pierres moussues. Là, elle s'assit sur un tronc d'arbre oublié par les bûcherons, fit signe à Vital d'y prendre place à son côté, puis elle versa les muguets dans son giron et tira de sa poche un peloton de fil :

— Maintenant, si vous le voulez bien, reprit-elle gaiement, vous allez ramasser les tiges une à une et vous me les passerez...

Il obéissait, docile, et lui présentait chaque brin dans sa gaine de feuilles jumelles. Catherine examinait les muguets, choisissait les mieux épanouis, enlevait par-ci par-là une feuille trop épaisse; quand elle les avait réunis en un paquet assez volumineux, elle donnait un tour de fil. De temps en temps, elle s'interrompait pour respirer l'odeur du bouquet et pour le mettre gentiment sous le nez de son voisin.

— Sentez! murmurait-elle, ça fleure les bois et le printemps.

Pendant quelques minutes, elle resta silencieuse, très affairée à tourner son fil; puis, comme si elle eût oublié la présence de M. de Lochères, elle se mit à fredonner :

Renaud pour la chasse est parti;
Il n'est pas jour, il n'est qu'minuit.
Au clair de lune, dans les champs
Les fées dansent, cheveux flottants...

— Vous avez une jolie voix, dit-il. Qu'est ce que vous chantez là?

— C'est la chanson du roi Renaud... Ne la connaissez-vous pas? Toutes les vieilles fileuses d'ici la savent par cœur. — La jeune femme de Renaud, sur le point d'être mère, a prié son mari de lui rapporter un lièvre et il est parti avant le jour. En chemin il rencontre les fées qui dansent en rond sur l'herbe; leur reine se détache de la ronde et passe son bras autour du cou du roi :

Sire, Renaud, mon bel ami,
Vous allez danser *avo mi* (avec moi).
— Nenni, dame, répond Renaud,
Ma mie m'attend en son château.

Mais la fée est une enjôleuse, elle ne le lâche plus et lui promet tous ses trésors s'il veut l'aimer. Renaud ne se laisse tenter ni pour or ni pour argent, car il aime sa femme. En ce temps-là, à ce qu'il paraît, il y avait encore de ces maris exemplaires. Alors la fée, irritée, l'emprisonne malgré lui dans ses bras et lui donne un baiser :

Retourne-t'en, beau roi Renaud,
Trouver ta mie en son château;
Tu n'as plus longtemps à l'aimer,
J'ai mis la mort dans mon baiser...

Renaud revient chez lui, pâle et déjà moribond; il aperçoit sa mère qui le guette à la fenêtre haute :

Mon fils Renaud, réjouis-toi,
Ta femme est accouchée d'un roi.
— Ni de ma femm', ni de mon fils,
Je n'en ai le cœur réjoui.
Pendant que je chassais le lièvre,
La fée m'a mis la mort aux lèvres.
Faites-moi dresser un lit blanc
Pour que j'y meure doucement.

— Et voilà comme la vertu n'est pas récompensée! soupira Catherine. La chanson est jolie, n'est-ce pas?

Elle noua le bouquet, puis cassant le fil avec ses dents :

— Là, voilà qui est fini... Merci, Monsieur de Lochères, et adieu... Il faut que je rentre pour le dîner de midi...

— Permettez-moi, demanda Vital, de vous accompagner jusqu'à la croisée des chemins.

Dans l'étroit sentier grimpant qui menait hors de la combe, Catherine marchait la première. Un peu en arrière, Vital ne la perdait pas des yeux, — admirant ses cheveux noirs à demi dénoués sur la nuque très blanche, la souplesse de sa taille mince et la grâce de ses mouvements. La capiteuse odeur des muguets traînait derrière elle comme un voluptueux sillage... Quand ils eurent atteint la clairière, la jeune fille se retourna :

— N'allez pas plus loin, voici le carrefour... Merci, Monsieur...

Elle le regarda entre ses cils et sourit malicieusement :

— Resterons-nous encore quatre mois sans vous voir?

— Ne vous moquez pas! supplia-t-il, et laissez-moi réparer ma sottise... Si je vous priais, ainsi que votre père, de venir un jour déjeuner à la Harazée, croyez-vous que mon invitation aurait chance d'être acceptée?

Les lèvres de Catherine ébauchèrent une moue espiègle :

— Essayez toujours! répondit-elle riant et lui tendant la main.

M. de Lochères se pencha sur cette main blanche et y déposa rapidement un baiser.

— A bientôt! murmura-t-il.

Et ils se séparèrent.

(A suivre.) André THEURIET.

TRAIN DE PLAISIR

Je ne connaissais rien de plus charmant, autrefois, que le petit bourg de Saint-Briac. On avait le plaisir de la verdure, des arbres à quelques pas de la mer. Des plages délicieuses, au beau sable d'or, entouraient les maisons et les rares villas qu'on commençait à construire, et permettaient des parties de pêche et des baignades exquises dans cette eau d'émeraude, claire comme du cristal, où les longues algues vertes et les bruns warechs oscillaient à chaque vague, cachant, sous leurs feuillages étranges, des milliers de futures crevettes roses et les petites sardines aux écailles d'argent.

Il y a déjà plusieurs années, six ou sept ans, je crois, je profitais donc du beau mois d'août qui nous inondait de soleil, et j'avais pour voisins, dans une villa assez coquette, bâtie dans le hameau de la Chapelle, où je m'étais installé avec ma smalah, un gros négociant de Paris, sa femme, son fils et sa fille.

Le négociant était de ces hommes dont on ne dit rien; la mère ressemblait assez à une tomate, le fils à un manche à balai, et la fille, chose singulière, à un melon mal venu. Tout ce monde faisait l'aimable, parlait comme dix, mangeait comme quatre, et s'était installé pour deux mois à la Chapelle.

A vrai dire, nous nous méfiions de nos voisins : nous craignions une descente chez nous et la perte de notre liberté d'aller, de venir, de rentrer, de sortir, de flâner, de travailler, de dormir. En somme, nous nous étions assez bien tirés d'affaire, n'ayant mécontenté personne, et le mois d'août s'écoulait sans incidents dignes d'être notés.

Or, voici qu'une nuit le hameau est éveillé par des cris, des pleurs bruyants. Je passe à la hâte un pantalon et me dirige vers la villa des Kepplardon, c'était le nom de nos voisins, d'où partait tout ce bruit. Là, je trouve la mère et la fille en larmes, les domestiques ahuris, et l'on m'apprend que M. Kepplardon vient de mourir subitement. Je prends d'autant plus facilement un air de cir-

constance qu'en pareille aventure on est tout de même remué, le mort vous fût-il indifférent, par la soudaineté de la catastrophe et par le désespoir de la famille. Quand, au bout de deux heures, M. Kepplardon fils revint avec le médecin qu'il était allé quérir à Dinard, le docteur, selon la phrase consacrée, ne put que constater le décès.

Mais la douleur se calma; il y avait tant de formalités à accomplir, tant de démarches à faire pour ramener le corps à Paris, dans le caveau de famille, au Père-Lachaise! et puis, les Kepplardon, point dépensiers, s'évertuaient à ne pas jeter leur argent par les fenêtres. Enfin, le mort, bien embierré, fut amené à Dinard.

Justement, ce jour-là, nous partions tous pour Paris, moi, ma femme, mes enfants et les domestiques. Après avoir salué Mme et Mlle Kepplardon, que nous avions vues descendre de voiture, nous attendions le départ du train et remarquions les allées et venues de Kepplardon fils qui discutait avec les commissionnaires, retournait près de sa mère, et qui revint enfin, d'un air radieux, montrant de petits papiers qu'il avait en main.

Tout aussitôt, la famille éplorée s'installe dans un compartiment de première classe, nous montons aussi en wagon; la machine siffle, le train part.

On avait fini par oublier la veuve et les orphelins et chacun de nous regardait les champs, les arbres, les routes, les maisons qui semblaient passer devant nos yeux avec une rapidité fantastique. Aussi bien, tout a une fin, même le trajet de Dinard à Paris, et le train entre en gare en faisant sonner d'une façon significative les plaques tournantes et les aiguilles.

Nous n'avions pas fini de descendre de wagon quand le bruit d'une vive altercation parvient jusqu'à nos oreilles. A dix mètres, la famille Kepplardon se dispute avec un contrôleur qui tourne et retourne entre ses doigts les petits morceaux de papier que j'ai remarqués à la gare de Dinard entre les mains de Kepplardon fils.

La foule s'amasse; le chef de gare arrive, et la curiosité du diable nous poussant, nous assistons à une scène inimaginable.

— Vous n'êtes pas propriétaires de ces billets, dit le contrôleur.

— Si, c'est à nous, répliquent en chœur Mme Kepplardon, sa fille et son fils.

— Ce n'est pas possible.

— Si.

— Non.

— Prouvez-nous qu'ils ne sont pas à nous, rugit la douce Mlle Kepplardon.

— Ce n'est pas difficile.

— Et bien, allez.

— Alors, reprend le contrôleur, exhibant trois morceaux de papier imprimé, vous auriez pris des billets de train de plaisir pour ramener un mort!

Tête des assistants.

Le funèbre côté de l'aventure disparaît devant le grotesque de la situation ; un éclat de rire général se mêle aux récriminations des Kepplardon abrutis par ce coup de théâtre.

Les gaillards n'en veulent cependant pas démordre. Ils crient, protestent, refusent de payer : on dresse procès-verbal.

ÉPILOGUE

Quelques jours après l'enterrement, Mme Kepplardon, convaincue, devant le tribunal, d'avoir acheté des billets de retour de train de plaisir à un commissionnaire de Dinard et de s'en être servie en fraude des droits de la compagnie de l'Ouest, fut condamnée à l'amende et à des dommages-intérêts formidables. Par-dessus le marché, à Dinard, à Saint-Lunaire, à Saint-Briac, on raconte, chaque saison, le cas du mort ramené à Paris par sa femme en train de plaisir : ce qui n'empêche pas les Kepplardon de revenir tous les étés à Saint-Briac.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé,

c'est la vérité. Je viens de narrer, sans ornements, à la franquette, ce que *j'ai vu*, *de mes propres yeux vu*, *ce qu'on appelle vu*, ce que j'ai entendu de mes oreilles. Si l'histoire n'est pas plus intéressante, plus fournie d'incidents, plus dramatique ou plus comique, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre, mais à la vérité.

C'est pourquoi je me rassure, en me disant :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Alfred Duquet.

VOYAGEUSES [1]

(Suite)

A mesure que je lisais à haute voix le morceau dont l'originalité m'avait le plus frappé, je pouvais voir la sereine physionomie du vieillard s'altérer jusqu'à la douleur. Ses yeux, d'ordinaire si lumineux de courage et de calme, se voilèrent d'une humidité qui se résolut en deux grosses larmes, les deux seules que j'eusse jamais vues rouler sur ses joues ridées.

Le mort était porté sur les épaules de ses parents.

Ce signe inattendu de son émotion profonde me fit m'arrêter par crainte de le peiner trop profondément. J'allais comprendre quelle magnanime pitié lui

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 16 juillet.

arrachait cette marque de faiblesse qu'il n'eût pas donnée s'il ne se fût agi que de lui-même :

— Donnez-moi ces épreuves, dit-il.

Et, prenant les placards un par un, il commença de les parcourir avec ce rapide regard d'un auteur qui relit sa propre prose autant dans sa pensée que sur le papier. Je l'entendais qui de temps à autre s'écriait : C'est exact... C'est exact... Enfin il reposa les feuilles sur le pupitre en les repoussant d'un geste qui dissimulait à peine son dégoût, puis, fermement :

—Il a tout pris. Vous m'entendez, — tout. Il n'y a pas cent lignes de lui dans ces cinquante pages... Le malheureux!...

— Le malheureux?... Dites le coquin, m'écriai-je. Une pareille infamie le juge, et s'il a été capable de cette turpitude, doutez-vous maintenant qu'il ait fait ce dont on l'a accusé?... Cette fois du moins, il ne consommera pas sa mauvaise action. Je le confondrai, s'il ne retire pas cet article, pièces en main... Vous me donnez ce que vous avez écrit de vos mémoires, et nous les imprimons dans les quinze jours à la première page du plus grand journal parisien... Ah! le scélérat! le scélérat...

— Vous oubliez Mlle Malglaive, interrompit M. Zaffoni d'une voix grave, et d'abord, que vous lui avez promis le secret. Vous n'aviez donc pas le droit de me montrer ces épreuves et je n'avais pas le droit de les lire... Il avait reconquis son admirable sérénité devant mon emportement, et avec cette douceur irrésistible qui émanait de sa personne quand il voulait convaincre : *Soyez persuadé*, continua-t-il, que si elle soupçonne jamais cette indélicatesse de son frère, elle se tiendra le raisonnement que vous venez de vous tenir, que je ne peux m'empêcher de me tenir à moi-même. Elle croira Malglaive coupable dans l'affaire du chèque parce qu'elle l'aura constaté coupable dans cette affaire-ci... Eh bien! mon cher enfant, et, de grave, son accent se fit solennel, mes mémoires sont à moi, n'est-ce pas? Je vous ordonne, vous entendez bien, je vous *ordonne* de vous taire... Qu'est-ce que je voulais? reprit-il : Que nos efforts à nous, patriotes de Corfou, reçussent un témoignage public? — Ils le recevront... Que certaines vérités sur le régime représentatif fussent dites? — Elles seront dites... Quant à moi, je n'ai qu'à mettre dans mon testament que ces mémoires soient publiés soixante ans seulement après ma mort, et justice me sera rendue alors... Mais pour une vanité comme celle-là, déchirer e cœur de cette créature, ce cœur qui se brise déjà de ce qu'on

doute de son frère... Non, je ne m'estimerais pas d'avoir agi ainsi.

— Et vous allez laisser ce drôle se refaire une réputation avec ces articles? répondis-je avec la même violence. Vous supporterez de voir, sous son nom, dans les journaux de Paris, des extraits de votre propre ouvrage?...

— Il le faut, repartit le vieillard, et je vous défie, moi qui vous connais, de me donner tort, quand vous aurez revu la pauvre fille... Je vous défie de ne pas faire comme moi... Et puis, rappelez-vous toujours que nous devons laisser le soin de nos vengeances à la vie... Elle ne s'en charge que trop!...

IV

... Emouvants souvenirs! Comme ils viennent d'affluer en moi, à mesure que j'écoutais, par delà les jours, cette voix à jamais muette. Et combien je m'approuve aujourd'hui d'avoir écouté ce conseil de pitié qui m'a fait me taire de ce que je savais, pour épargner cette sœur trompée, cette Antigone sublime d'un indigne frère! Et je lui ai rapporté les épreuves sans dénoncer le honteux plagiat de Malglaive, et je l'ai entendue célébrer le talent de cet essai piraté, et j'ai répondu, moi aussi, par des éloges, et j'ai serré la main de mon ancien condisciple à l'instant des adieux, comme si de rien n'était! La magnanime victime de cet abominable vol littéraire m'en avait donné l'exemple. Oui. Comment ne resterais-je pas reconnaissant à mon vieil ami de cet effort qu'il me contraignit de faire sur mon premier mouvement d'indignation? Aurais-je eu sans cela cette double vision que je garde dans ma pensée, de Christine Malglaive et de lui même se détachant sur le ciel de cette après-midi du départ, comme deux figures antiques? Je la revois, elle, accoudée sur le bastingage du paquebot qui s'en allait vers Brindisi, saluant notre barque de sa main, pâle et souriante, et nous suivant d'un regard où nous pouvions, M. Zaffoni et moi, lire un merci pour la sympathie que nous avions montrée à son frère durant leur séjour. Tendre et pure, dévouée qui ne soupçonnait pas ce que nous avions fait pour elle! Et j'entends mon compagnon me dire :

— Est-ce que le plaisir de revendiquer une centaine de pages, fussent-elles, ce qu'elles ne sont pas, belles comme du Plutarque

ou du Macaulay, valait une tristesse de ces yeux et de ce cœur!...

Et lui-même, le Sage indulgent dont l'aménité fine cachait une si virile constance, je le revois accompagnant, ce même jour, au crépuscule, l'enterrement du docteur Andonis dont il m'avait annoncé la mort. Il m'avait dit : « Mettez-vous à la fenêtre de la *librairie* pour voir passer le cortège. Nos cérémonies funèbres sont curieuses... » et j'étais en effet à cette fenêtre, tandis que le convoi défilait sur l'Esplanade. Une pâleur flottait dans le ciel, qui décolorait la mer, les montagnes, les arbres et la pierre de Malte dont est construit l'ancien palais des Lords Hauts-Commissaires sur la façade duquel se voit la galère de Corcyre. Les chants des officiants étaient beaux et tristes. Les étoffes des robes de ces prêtres avec leurs nuances d'un vieux bleu, d'un rose fleur de pêcher, d'un orange fané, d'un rouge éteint, participaient à cette décoloration du soir où les flammes des cierges brûlaient toutes minces, plus éclairées qu'éclairantes. Le mort était dans son cercueil, porté sur les épaules de ses parents, paré de fleurs, et la face découverte, une face jaune et livide de momie promise à la terre. Les ensevelissements à cette heure tardive me serrent toujours le cœur, comme une plus rapide entrée dans la Grande Nuit. Mais cette mélancolie se transforma soudain en admiration, à voir M. Zaffoni dans la foule, qui marchait au premier rang, la tête nue. L'auguste sérénité du vieillard, si près lui-même d'être conduit, parmi le même appareil, au même funèbre asile, s'expliqua pour moi toute entière. Il avait, depuis des années, toujours agi comme je venais de le voir agir, quelques heures auparavant, en homme qui a pitié des autres hommes. Il faut croire que l'influence de paix émanée de cette calme figure est encore souveraine sur mon âme : car j'oublie, devant cette image, d'en vouloir au misérable plagiaire, sur qui la vie n'a pas vengé le généreux plagié. L'épisode du chèque est oublié, les deux articles sur le Parlement Ionien réunis en une brochure ont eu beaucoup de succès et j'ai lu dans un journal, ce matin même, que l'on parle pour le prochain cabinet d'une combinaison Malglaive ! Pour me consoler je pense à la sœur que j'ai eu le courage de ne plus revoir, afin d'être plus sûr que je ne contribuerais pas à la détromper, et je me redis les deux vers si beaux, du poète d'*Antigone* justement, que mon hôte de Corfou aimait à citer : « Ces choses sont dures, Procné, je l'avoue. Pourtant il faut — que, les décrets des Dieux, nous mortels, nous les supportions paisiblement... »

DEUX MÉNAGES

I

J'étais en Amérique, cet hiver-là, et quoique bien peu d'années se soient écoulées depuis lors — à peine trois — la différence d'atmosphère entre ce côté-ci de l'Océan et l'autre est si totale qu'en évoquant du fond de mon paisible appartement parisien ce récent souvenir, je me donne à moi-même une étrange impression, celle de retourner en rêve dans un lointain, un fantasmagorique passé. Mais à cette époque, en février 94, acclimaté depuis plus de sept mois déjà, et pris tout entier par l'intérêt passionné de l'observation la plus nouvelle, c'était l'Europe, la vieille et rétrograde Europe qui se noyait pour moi dans une vapeur de songe. Lettré inefficace, soudain jeté en plein tourbillon d'une affolante activité, la fièvre Américaine m'intoxiquait d'une véritable griserie. Tous les imaginatifs connaissent bien ce sentiment qui tient de la suggestion et qui nous associe par crises, avec une fureur d'engouement plus tard inexplicable, à des formes d'existence contraires à notre plus intime nature, précisément parce qu'elles sont autres. A la période dont je parle ce n'étaient ni les écrivains, ni les artistes, ni les philosophes d'Amérique qui m'intéressaient à ce degré. C'étaient les hommes d'affaires, ces prodigieux manieurs de dollars, qui presque tous se sont faits eux-mêmes, et qui ont, en dix ou vingt ans, conquis de leurs mains des fortunes et des puissances comparables seulement à celles des seigneurs féodaux du moyen âge. Ces magnats des chemins de fer, qui possèdent des quinze cents, des deux mille kilomètres de rails, ces potentats des mines de pétrole, d'argent ou de cuivre, qui chiffrent leurs bénéfices par des budgets régaliens, ces Napoléons de la bâtisse qui construisent à coups de volonté, dans un désert, des villes de cent mille âmes, voilà les personnages dont j'approchais avec la délectation intellectuelle d'un naturaliste qui verrait marcher devant lui et vivre quelqu'un des grands sauriens d'avant le déluge. Ces exemplaires d'une humanité de conquête, réapparus dans de si modernes conditions de guerre industrielle et dans ce décor

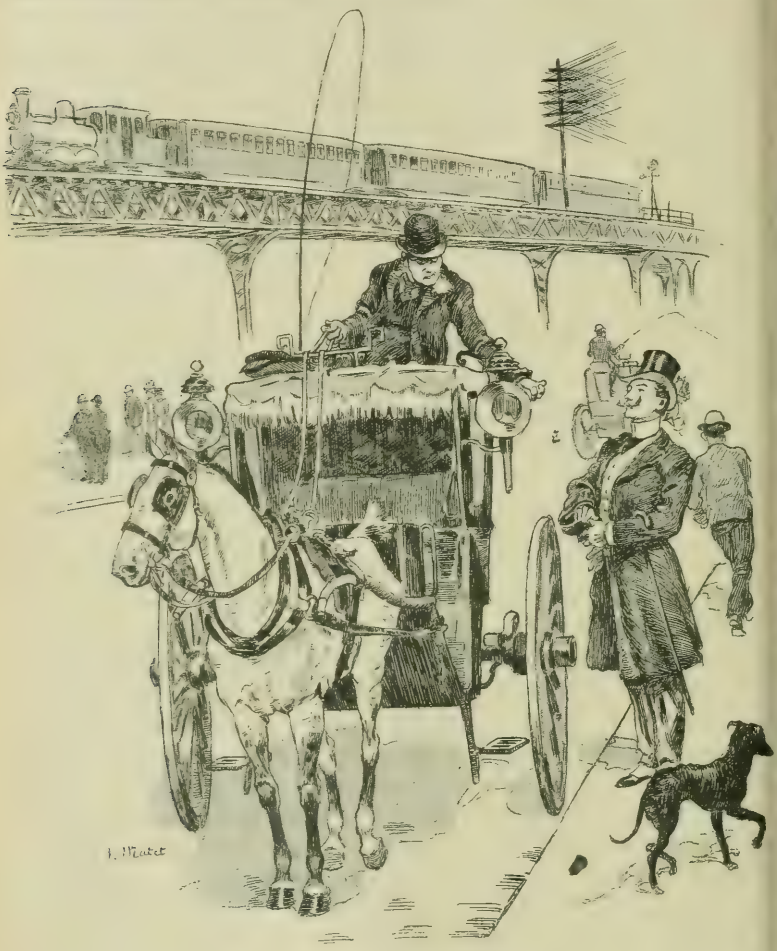
contrasté où la civilisation la plus raffinée baigne à même en pleine barbarie, me donnaient par leur seule existence des fêtes d'esprit d'une intensité singulière. Quand je revins des États-Unis, ce fut parmi mes enthousiasmes Yankees celui dont mes amis d'Europe me plaisantaient davantage. J'ai d'autant plus de mal à m'en repentir qne sans cette complaisance à regarder de près quelques échantillons de ces quasi-mendiants devenus des billionnaires, je n'aurais jamais assisté au drame moral que je voudrais raconter aujourd'hui et dont le pathétique mêlé de grotesque m'obsède souvent comme un symbole des étranges antithèses d'outre-mer...

Je m'étais donc lié, entre autres sauriens de la spéculation, avec un certain Tennyson R. Harris que la poésie de son premier prénom n'empêchait point d'être un des plus renommés parmi les hommes d'affaires d'un pays où ils ne se comptent plus. Mais pour expliquer comment je me trouvais entrer dans l'intimité de cet homme vers les premiers jours de février 94, au point de faire un long voyage en sa compagnie, il faut que je raconte d'abord comment je l'avais connu au mois d'août précédent. J'étais arrivé à New-York à cette date porteur d'une lettre d'introduction que m'avait donnée pour sa femme une de mes amies de Paris. Elle m'avait dit : — Je n'ai jamais vu le mari, c'est un sauvage, un butor, un Yankee pur sang, paraît-il, qui déteste l'Europe. Mais elle, vous verrez, elle a tout lu, tout compris, elle sait tout. Enfin, c'est une vraie Parisienne... Comment ne l'avez-vous pas rencontrée ?... — Ce signalement, l'avouerai-je ? ne m'avait pas rassuré. Je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour les Parisiennes de Paris, au sens où mon interlocutrice employait ce mot, et, quant aux Parisiennes de l'étranger, — cette contrefaçon d'une contrefaçon — je ne leur pardonne guère de m'avoir gâté par leurs invitations tant de beaux voyages que je ne recommencerai plus. Et pourtant, je portai la lettre à Mrs Harris aussitôt débarqué. Le choc reçu à la descente sur le quai de bois de New-York avait été trop dur, et je cédais au désir de rencontrer une personne avec qui parler de ce Paris, quitté avec tant d'allégresse. — O contradictions de la maladie du voyage ! — Je me revois encore, descendant d'un cab, par une brûlante après-midi, à l'extrémité de la cinquième Avenue, devant une construction en marbre blanc et dans le style du château de Blois, que l'on m'avait indiquée comme la demeure du millionnaire, et payant au cocher deux

dollars, — un peu plus de dix francs, — pour une course de moins d'une heure. Dieu! que la lèvre rasée de cet homme exprimait d'insolence, tandis qu'il empochaît cet impôt sur l'étranger! Que le ciel de cet été new-yorkais était étouffant, l'air irrespirable! Que les magnificences des architectures improvisées le long de cette avenue me semblaient incohérentes, et formidable la vitesse des trains qui passaient à l'horizon sur les échafaudages à jour du chemin de fer élevé! Quel exil, et que je me sentais seul, si seul que d'apprendre l'absence de Mme Tennyson R. Harris et son départ pour sa villa de Newport me fut un malheur dans mon malheur! Je penserais autrement aujourd'hui.

Cette absence fut la cause déterminante, je crois bien, qui me fit moi-même partir pour le Deauville américain presque aussitôt, et je me revois encore, six jours après ma première déconvenue, descendant d'un nouveau fiacre devant un autre palais, en marbre, comme l'autre, mais situé à Newport, sur *Narragansett Avenue*, et donnant trois dollars cette fois, pour une course d'un quart d'heure, enfin tirant de mon portefeuille la même enveloppe. Et de regarder seulement l'écriture sur l'enveloppe me renouvelait la nostalgie qui m'avait tant serré le cœur à New-York... Hélas! Si j'avais compté sur la châtelaine de ce colossal bibelot de marbre pour me rendre la sensation de la douce, de la lente et paresseuse France, que je m'étais trompé! Mrs Harris me reçut dans une espèce de boudoir vitré donnant sur la mer, où je retrouvai bien, dès cette première minute, une image de quelques-uns des salons que j'ai le mieux aimés à Cannes, mais c'était une image parodique par excès d'imitation, caricaturale à force d'outrance. Trop de gravures et de tableaux surchargeaient l'étoffe trop riche des murs, trop de fleurs et de trop grandes s'effeuillaient dans des vases trop précieux, trop de petits objets d'argent anglais brillaient sur les tables, parmi trop de photographies de princes et de princesses, toutes avec dédicaces. Et elle-même, Mrs Harris, elle était presque trop belle, avec sa bouche trop rouge aux dents trop nettoyées, ses mains trop poncées sous un abus de bagues, et elle portait une toilette d'été tellement à la mode qu'elle semblait une femme-affiche, la poupée animée qu'un costumier de génie aurait parée et astiquée pour l'exportation. Elle ne m'avait pas parlé un quart d'heure que je l'avais déjà trouvée trop avertie, trop au courant et vraiment trop parisienne, sachant trop que Mme de A... est en train de rompre avec M. de B..., que les

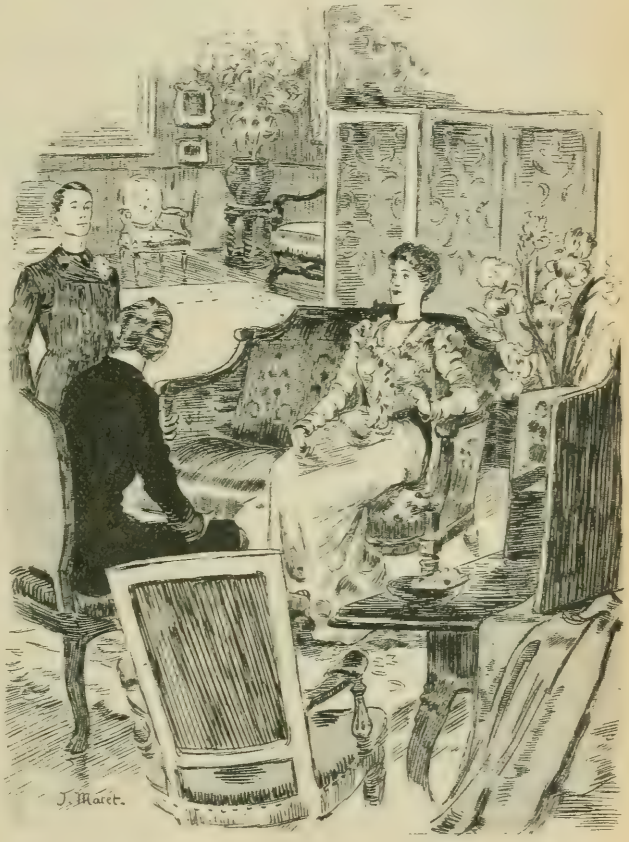
C-D... sont ruinés, qu'ils voudraient bien marier leur fille au fils des vieux E... malgré l'infâme origine de la fortune, et la suite des innombrables ragots qui se débitaient à la même heure dans



Je me revois encore, descendant d'un cab.

toutes les villas de Deauville, de Dieppe ou de Fontainebleau. Le roman à couverture jaune qu'elle coupait avec un couteau d'écaille incrusté de roses, ne flamboyait pas encore aux vitrines des librairies, quand j'avais quitté Paris. Ce couteau à papier,

lernière création d'un joaillier de la rue de la Paix, c'était le olifichet de demain. Ce « plaqué » européen dont Mrs Harris et oute la maison étaient revêtus n'eût pas été complet si je n'avais ru, au cours de ma visite, entrer dans le salon un personnage. ui-même habillé à Londres, avec une incomparable perfection d'anglomanie, le bouquet à la boutonnière, le visage rasé, impayable de sérieux bouffon, dans ce rôle classique d'un viveur engagé dans une liaison, qui vient ous les jours igurer sur un les fauteuils du alon de sa conquête.



Si je n'avais vu entrer dans ce salon un personnage.

— Était-ce la peine de t'affronter, incorruptible Océan? oupirais-je devant la mer avec un lyrisme exaspéré n sortant de e château de marbre, déjà l'esclave d'une invitation à diner, *to meet* le Tout-Newport de la Saison... « Oui, était-ce la peine?... » Et e longeais la magnifique promenade qui, parmi le vert gazon nourri d'embruns, contourne la falaise, en contemplant l'abime nouvant et monstrueux sur lequel j'avais passé une semaine de

demi-tempête pour venir constater que le suprême effort de cette infatigable et jeune démocratie est de copier en charge toute la misère intellectuelle et morale de nos sociétés finissantes !...

Ce fut pourtant à ce dîner, dont je maudissais d'avance la banalité imitatrice, que je rencontrai le premier qui m'ait passionnément intéressé parmi les maréchaux de la finance américaine : Mr Tennyson R. Harris lui-même. Quel dîner d'ailleurs, à vous dégoûter pour toujours du luxe par son incroyable abus ! Les fleurs seules — de ces roses appelées *American Beauties*, qui devaient bien valoir un dollar pièce — représentaient la dépense annuelle de plusieurs petits rentiers français ! La vaisselle en vermeil succédait à la vaisselle plate, un service de Saxe digne d'un musée figurait après un service de Sèvres vert et or, marqué aux armes impériales. Un portrait de Louis XVI et de Marie-Antoinette, avec les inscriptions classiques « donné par le Roy », « donné par la Reyne », apparaissaient sur les murs tendus de cuirs espagnols d'une magnificence inouïe. Les vingt-quatre personnes assises autour de cette table, me dit un jeune diplomate français qui se trouvait là, *valaient* un milliard de francs ! Et toutes les toilettes des femmes étaient comme celle de Mrs Harris, à la droite de qui l'on m'avait hospitalièrement placé, d'une si invraisemblable impersonnalité, par abus d'exactitude parisienne, qu'elles semblaient une gageure. Sur ces épaules blanches ou ambrées, et dans les cheveux noirs ou blonds, étincelaient des diamants, des saphirs, des émeraudes, des rubis larges comme l'ongle, des perles grosses comme des noisettes, le trésor de plusieurs rajahs. Ces belles femmes avaient des teints fouettés par des heures de plein air ; elles buvaient du champagne sec en riant et parlant très haut, avec ce rien de nasillard dans la prononciation qui donnait à cette causerie, ainsi entendue d'ensemble dans cette salle à manger grandiose, la sonorité d'un babil d'oiseaux exotiques s'excitant entre les parois d'une gigantesque cage. Cependant, en face de la maîtresse de la maison, à l'autre bout de la table, un homme était assis, de mine chétive, sans âge, la face grise et comme plombée, la bouche serrée d'une contraction amère, les yeux ternes, avec une effroyable lassitude dans ses prunelles brunes, la fatigue d'une tension d'esprit prolongée dix-huit heures par jour durant trente-cinq ans. Mr Harris — car c'était lui — avait dû recevoir de la nature une constitution d'athlète : ses épaules larges et son cou de taureau, ses mains puissantes et sa

nâchoire de bouledogue révélaient un tempérament qui avait suffi
: une dépense d'énergie cérébrale visiblement surhumaine. Au-
ourd'hui, avant la cinquantaine, il était fourbu comme un cheval
le race après une course affolée. On m'avait déjà dit un peu par-
out qu'il souffrait d'une de ces maladies mystérieuses pour qui les
nédecins américains ont dix noms nouveaux chaque année, et qui
ont tout simplement la rançon d'une existence de *hard work* à
uer un Européen en quelques mois. Cet état d'épuisement nerveux
— *nervous exhaustion*, comme ils disent encore — était la seule
xplication de la présence de Mr Harris dans sa maison de New-
ort. Il n'y était jamais venu pour plus de quarante-huit heures,
lu samedi soir au lundi matin, avant la crise de surmenage aiguë
ont il souffrait cette saison. Cette fois, et par extraordinaire, il
'accordait une semaine de repos! Je le voyais bien en face, et son
egard atone qui semblait ne recevoir aucune impression de ce
uxe prodigieux, — son œuvre pourtant, sa chose. Un morceau de
ain grillé, une aiguille de viande rôtie et un verre d'eau miné-
ale, tel fut, ce soir-là, tout son dîner, et tandis que ma voisine
'ingéniait à me continuer la chronique galante du Gotha, je me
ouviens que je me demandais :

— A quoi pense ce singulier homme ? Il est intelligent puisqu'il
vaincu tant de rivaux dans l'effrénée concurrence de ce pays-ci...
uel est le sens d'un effort qu'il continue, déjà touché par la
ort?... Il n'en a pas pour un an. Il est sobre comme un Bédouin
u désert. Il n'a pas le temps d'avoir des maîtresses. Il paraît si
imple. Que veut-il? Étaler du luxe ? Il est habillé comme un
ommis. Recevoir ? Il n'est jamais là. Gâter sa femme? S'il en
tait amoureux, il ne lui permettrait pas des fugues de huit mois
n Europe, et il serait jaloux de son attentif... Que je paierais
her pour écouter la petite parole intérieure qui se prononce der-
ière ce front gris, à cette seconde?...

II

Si j'ai rapporté ces impressions, — sans grande originalité,
tant donné qu'il s'agit des États-Unis, ce prodigieux paradoxe
talé, de l'Atlantique au Pacifique, sous la forme de soixante mil-
ons d'habitants, — je l'ai déjà dit : c'est que ma première ren-

contre avec Mr et Mrs Harris forme un commentaire anticipé, mais indispensable, à l'épisode auquel j'arrive maintenant. Sept mois donc avaient passé depuis cette présentation à la « charmante femme, si parisienne », et à son « butor de mari ». A peine avais-je revu quatre ou cinq fois Mrs Harris, qui d'ailleurs était partie pour l'Europe aussitôt, après le *Horse Show*, le concours hippique de New-York. Au contraire, j'avais ébauché avec Mr Harris une demi-amitié, c'est-à dire que j'avais, sous sa conduite, visité du haut en bas le *Harris-Building*, une colossale construction de dix-huit étages, dressée à l'extrémité de Broadway, dans le voisinage de la *Battery*, pour le compte d'une compagnie d'assurances fondée par lui ; que j'avais parcouru en détail et à sa suite les salles d'administration de son chemin de fer ; qu'il m'avait promené à quatre heures de New-York dans les bâtiments d'une Université de femmes créée et dotée par ses soins ; qu'il m'avait fait dîner avec quelques politiciens de son parti, dont un était son candidat pour la prochaine élection présidentielle ; que nous avions, dans une de ses fermes, assisté à un arrivage de chevaux venus de l'Ouest et expédiés par un de ses ranches. Bref, il m'avait initié à ses multiples activités, avec cette bonhomie à la fois goguenarde et vaniteuse, si particulière au véritable Américain qui se réjouit de vous donner une leçon de choses, dans sa propre personne, quitte à s'indigner si on ne le comprend pas comme il veut être compris. Sans doute, Mr Harris avait été content du docile intérêt témoigné par mon ignorance de Gallo-Romain un peu badaud, car, au mois de février, sachant que je me proposais de me rendre dans les États du Sud, il me proposa très simplement de voyager avec lui dans son wagon privé et par son train spécial jusqu'à la petite ville de Thomasville en Géorgie, où son médecin l'envoyait respirer pendant quinze jours parmi les pins :

— Je suis *broken down*, m'avait-il dit, en se servant de l'intraduisible expression anglaise pour indiquer une nouvelle crise d'épuisement. Quand on est jeune, on a trop de forces pour ses affaires, et quand on vieillit, trop d'affaires pour ses forces... Le médecin voudrait que je loue un yacht et que j'aille aux îles du Pacifique... Quarante jours sans télégraphe et sans téléphone, ce serait délicieux. Mais les affaires, pendant ce temps là?...

— Vous avez pourtant fait assez de dollars pour avoir le droit de vous reposer, lui répondis-je.

Il avait hoché du nez, avec une mimique de dégoût qui lui était

habituelle, sans relever ma petite phrase prononcée avec intention. Les bonnes amies de Mrs Harris m'avaient chiffré son budget, à plus d'un million de francs par an ; et, d'autre part, j'avais à maintes reprises entendu, pendant mon séjour aux États-Unis, des rivaux de Harris lui-même pronostiquer des désastres à plusieurs de ses colossales entreprises. Je comptais sur ce voyage en Géorgie pour obtenir enfin quelque lueur sur cet étrange homme. Visiblement, il achevait de se tuer à la tâche, avec quels sentiments pour sa femme dont son acharné labeur soutenait le luxe insensé ?... Mais ni ce jour-là, ni durant les quarante-huit heures que nous passâmes dans son wagon-salon en compagnie de deux autres invités, un Mr Julius W. Kingsley et un Mr Alfred Beaumont, — deux parasites préposés à la partie de poker de chaque soir, — le millionnaire-manœuvre ne laissa échapper une seule phrase où sa personnalité sentimentale se laissât deviner. Quel souvenir singulier je garde de ces heures, de ma petite cabine installée avec une invraisemblable minutie de confort, de la chambre de bains attenante, de la salle à manger où nous nous réunissions pour déguster une délicieuse *terrapin* accommodée par un cuisinier noir dans un wagon attenant, dépendance plus grande affectée à l'office et aux domestiques ! Les paysages de la Pensylvanie tour à tour, puis les monts Alleghany et des deux Carolines défilèrent devant les vitres du wagon. Il s'arrêtait, la nuit, dans des gares minuscules ou sur des voies écartées, pour nous laisser dormir. Le jour, balancés sur des fauteuils à bascule, nous lisions des journaux que l'on nous expédiait par train rapide. Le gigantesque express croisait notre petit train, ralentissant sa marche une seconde, et le serre-freins nous jetait un paquet de tous les *News*, de tous les *Herald*, de tous les *Standards* parus depuis le matin à New-York, à Philadelphie, à Baltimore, à Cincinnati. Une bibliothèque de deux cents volumes attestait, par son choix, avec quelle persévérance le Maître et Seigneur de ce wagon privé travaillait, dans le loisir forcé de ses voyages, à cette grande œuvre de sa *culture*, — c'est le grand mot que les Américains ont toujours à la bouche comme dans l'esprit, et ils l'appliquent avec un égal sérieux à la morale et à la gymnastique : *ethical, physical culture*. — Il n'y avait pas un livre médiocre parmi ces ouvrages, presque tous relatifs à des recherches d'histoire ou de philosophie. Parmi les poètes, le choix du seul Shakespeare, et, parmi les romanciers, du seul Thackeray, révélait cet exclusivisme de goût qui est la vraie

marque de la supériorité chez un homme auquel les heures de lecture sont à ce point mesurées.

— Mais, oui, me disait Mr Harris, comme je l'interrogeais sur cette double préférence, c'est mon poète et c'est mon romancier... Quand j'aurai bien fini de les posséder, j'en lirai d'autres... Madame, — c'est ainsi qu'il appelait toujours Mrs Harris, — Madame, elle, connaît tous les écrivains nouveaux. Vous avez pu voir qu'elle a tout lu, tout compris... Elle est dans le train, comme vous dites. Moi, je souffre de toutes les dyspepsies, et la dyspepsie littéraire est la plus difficile à guérir...

Se moquait-il de « Madame » quand il exprimait de pareils jugements? L'admirait-il? Etait-ce par ironie, était-ce par respect qu'il relevait, comme il fit plusieurs fois pendant ce voyage, à travers les journaux les notes du bavardage social, — *Social Gossip*, qui mentionnaient les succès de Mrs Harris à Cannes, où elle passait cette saison ?

Je me rappelle qu'il m'apporta ainsi, le second ou le troisième jour après notre arrivée à Thomasville (Ga), un numéro de gazette où il se trouvait une dépêche, avec cet entête fabuleux : « Notre Mrs Harris, toujours à la tête de la société. Mrs Vincent joue les seconds violons. (*Our Mrs Harrys, always a leader in society, Mrs Vincent plays the second fiddle.*) » Cette annonce précédait le détail d'une représentation donnée en l'honneur d'un prince régnant, avec le concours des premiers artistes du Théâtre-Français. Mrs Harris les avait mandés, pour jouer la *Visite de Noces* devant l'Altesse, par train spécial, — elle aussi, — en les payant chacun vingt mille francs...

C'était la réponse à une fête offerte au même prince par Mrs Vincent, autre Américaine millionnaire, à bord d'un yacht.

Celle-ci avait fait venir de Paris un chanteur de café-concert pour quelques heures de l'après-midi, à un prix énorme. Mais Mrs Harris — *notre* Mrs Harris — avait vaincu!

— Ah! Madame a toujours eu un très grand sentiment de l'art, me disait Mr Harris ; moi je ne m'y entends pas du tout. Je sais voir quand un acteur est sur le théâtre comme est dans la vie l'espèce d'homme qu'il représente. C'est tout... Je sais voir aussi quand une peinture ressemble à l'objet qu'elle représente... Mais Madame s'y connait merveilleusement... C'est elle qui a la première mis à la mode chez nous M. de Reszké et Mme Duse. Son salon était rempli de vos peintres impressionnistes, quand ils étaient

ncore discutés chez vous... Et puis, elle a un talent pour recevoir! e lui dis toujours : Vous auriez dû être la femme d'un ambassadeur u d'un prince... Moi, quand je ne suis pas malade, après avoir availlé tout le jour, un fauteuil dans mon club, une pipe de tabac e Virginie, deux ou trois verres de soda et de whiskey de Kentucky, *nd the goose hangs high*, comme on disait dans ma jeunesse...

Il me citait ce proverbe, intraduisible et inexplicable, par lequel s Américains expriment le parfait bonheur : « Et l'oie est pendue aut... » en marchant avec moi de son pas lassé, par un beau atin de cet hiver de Géorgie, doux comme un printemps.

Nous sortions de l'hôtel, le *Mitchell house*, une vaste construc- on de bois, à péristyle et à colonnettes, dans le style colonial, our gagner la forêt. Autour de nous, le long de l'unique rue, se ressaient des maisonnettes de planches, grises et toutes habitées ar des nègres. Les enfants noirs, à demi nus, jouaient comme de etits animaux sur le seuil de ces cases, où se tenaient des femmes t des hommes, dont le gai sourire enfantin disait l'indolence. Les ins térébinthes à l'horizon surgissaient, sombres, serrés, remués ar le vent tiède qui, du golfe du Mexique, tout voisin, balaie cet nmense plateau couvert de végétations séculaires. Des blancs assaient, des garçons de vingt ans, à la figure déjà dure comme cinquante, des hommes de cinquante à la mine encore résolue omme à vingt.

Je regardais Mr Harris, en songeant qu'il était vraiment le frère e ces âpres pionniers, venus dans ce coin perdu de Géorgie pour faire et y refaire leur fortune. Il n'avait, hier encore, ni plus éducation, ni plus d'argent qu'eux. Son caractère profondément, ntensément américain m'apparaissait une fois de plus.

Par contraste, les villas de Cannes s'évoquaient devant ma mé- oire, et toute cette existence d'oisiveté cosmopolite que menait sa emme au bord de cette mer si bleue, sur cette corniche où les prin- es et les aventuriers pêle-mêle rivalisent de prodigalités fastueuses.

La fête à laquelle le journal faisait allusion se précisait pour oi jusqu'à la minutie. J'assistais en pensée à cette représentation e plus de cent mille francs, improvisée pour humilier une rivale t qu'avait payée un chèque signé par la main plébéienne de cet omme si mal mis, mon compagnon. Qu'elle était rude et forte, ette main, qui, à cet instant, rangeait le journal dans la poche du ardessus avec un soin particulier, comme si Mr Harris tenait à onserver cette preuve, après mille autres, des triomphes euro-

péens de sa femme! C'était une main aux doigts noueux, cordée de muscles et velue, avec des ongles carrés et l'énergie d'une volonté de fer se devinait dans ses moindres gestes. Que de projets de contrats elle avait feuilletés, cette dure main qu'elle avait tracé de chiffres, conclu d'actes de vente et d'achat. Un frisson de vanité la faisait-elle frémir, et tout l'homme avec, à l'idée de cette projection de pouvoir par laquelle après tout le mari de Mrs Harris régnait à sa façon sur cette aristocratie du vieux monde où il n'entrerait jamais, mais il y faisait régner sa femme! Ou bien ce solide réaliste méprisait-il ce colossal et vain effort pour occuper une place dans l'Olympe du snobisme international, dont le plus clair résultat était cette note dans un journal, aussitôt oubliée que lue?...

En face de la maitresse maison, un homme était assis.

(A suivre.) Paul Bourget.

Le gérant: F. Juven. Imp. de Vaugirard. G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris

LE REFUGE[1]

(Suite.)

VIII

Trois jours après sa rencontre en forêt avec M. de Lochères, Catherine, dans le logis du Four-aux-Moines, s'était installée auprès de la fenêtre de la salle à manger et profitait de sa solitude pour s'offrir une pleine après-midi de lecture. Enfoncée dans le fauteuil de paille, les pieds allongés sur un tabouret, elle était tout entière captivée par le volume, dont elle tournait lentement les pages. Sur la table, le bouquet de muguet, demeuré très frais dans sa bordure de feuilles vertes, exhalait une exquise odeur. Par la fenêtre ouverte sur les bois, on entendait le bruit menu d'une tiède pluie de mai, mouillant comme une rosée les planches de pois et de laitues d'un étroit jardinet. Un temps à souhait pour lire un livre intéressant. Or, celui que Catherine tenait dans ses mains était une traduction d'un roman anglais — *Jane Eyre* — qui a

(1) Voir les numéros de *La Lecture,* depuis le 16 juillet.

joui jadis d'une célébrité méritée et qui passionne encore aujourd'hui bien des imaginations de jeunes filles.

Jane Eyre plaisait à Mlle de Louëssart, parce qu'elle y trouvait certaines analogies entre sa propre situation et celle de l'héroïne du roman. Non pas qu'elle se jugeât physiquement ou moralement semblable à la pâle et énergique institutrice de Lowood, mais parce que leurs conditions d'existence et leurs secrètes aspirations étaient de même nature. Comme Jane, Catherine se sentait pauvre, négligée, presque abandonnée à elle-même, condamnée à un obscur et monotone isolement, et, comme Jane, elle était tourmentée du désir d'aimer, de donner un intérêt à sa vie. Elle ne se faisait aucune illusion sur ses chances d'avenir : fille sans dot, ayant un père tel que le sien, cloîtrée dans un hameau perdu au fond des bois, elle ne pouvait guère songer à se marier selon son cœur, et cependant elle avait horreur de devenir vieille fille. A vingt ans, on espère contre toute espérance et bien des fois, comme Jane Eyre sur le chemin de Hay, elle s'était arrêtée à la lisière de la forêt pour y attendre le chimérique passage du « fils du roi » de ses rêves. Au fond, elle ne tenait pas au « fils du roi » ; elle demandait seulement à « l'inconnu » d'être un *gentleman* comme Rochester. Fût-il même plus vieux, plus laid, plus malheureux que l'ami de Jane Eyre, elle était prête à s'attacher à lui, à le consoler, à trouver ainsi dans la joie de se dévouer une sorte de mirage de l'amour... Mais parmi les verts sentiers de la forêt, elle n'avait jusqu'alors rencontré que des *brioleurs* avec leur file de mulets, et des bûcherons regagnant la coupe. Le fils du Roi ni même Rochester ne s'étaient montrés, et elle attendait toujours...

Sa lecture l'avait rendue rêveuse; elle déposa le livre sur ses genoux et ses regards mélancoliques se tournèrent vers les prochaines futaies, dont elle apercevait la jeune verdure à travers la bruine. Fine, pénétrante et subtile, la senteur des muguets, éparse dans l'étroite salle à manger, faisait monter jusqu'à elle ses plus suaves haleines. Cette suggestive bouffée printanière ramena ses yeux vers le bouquet posé sur la table. Elle revit la combe foisonnante de fleurs, le sentier sinueux descendant vers la source ; en même temps l'image de M. de Lochères s'évoqua dans son cerveau et, tout naturellement, s'associa à celle du Rochester de *Jane Eyre*. Un sourire vite réprimé effleura sa bouche espiègle, puis elle haussa les épaules. Ses lèvres redevinrent sérieuses et un pli méditatif raya la lisse blancheur de son front.

Assurément, Vital ressemblait par certains points à Rochester. Lui aussi, semblait avoir eu peu à se louer de la vie. Il était plus vieux que le maître de Thornsfield, mais il n'était pas laid. Ses traits fatigués, battus par une mystérieuse tourmente, avaient gardé un reflet de la beauté de sa jeunesse. En fermant les yeux, Catherine se remémorait avec une surprenante netteté les épaules robustes du propriétaire de la Harazée, sa tournure jadis svelte et maintenant alourdie par un commencement d'embonpoint, son teint pâli, sa bouche chagrine sous la barbe grisonnante, ses paupières fanées, mais s'ouvrant sur des prunelles d'un bleu caressant. Comme Rochester, il vivait isolé dans son manoir de la Harazée et n'y retrouvait sans doute que de maussades souvenirs.

Par une lente assimilation, la figure du héros de son livre anglais et celle de M. de Lochères finissaient par se confondre dans l'esprit de Catherine. Elle se laissait alors doucement glisser sur la pente des romanesques suppositions, et se demandait de quelle façon elle agirait si, comme Rochester à Jane Eyre, Vital lui disait un jour: « Je vous offre ma main et mon cœur... » Assurément, ni les paroles ni les actes de M. de Lochères n'autorisaient Mlle de Louëssart à présumer d'aussi hasardeuses intentions. Au contraire, l'attitude de Vital pendant tout l'hiver indiquait plutôt un sentiment de méfiance. Et pourtant un subtil instinct féminin insinuait à la jeune fille que le maître de la Harazée ne la regardait pas d'un œil indifférent. Elle se rappelait combien il avait paru ému lors de leur rencontre dans la combe de la Bolante, comme il lui avait parlé tendrement, et avec quelle vivacité il s'était excusé de ses préventions. Elle pressentait qu'il y avait, de lui à elle, autre chose qu'une simple bienveillance courtoise et qu'après tout, les rêves dont elle s'amusait n'avaient rien de si chimérique.

— Enfin, se disait elle, moitié sérieuse et moitié souriante, supposons que la chose arrive et que je sois mise en demeure de m'expliquer; accepterais-je à vingt ans de lier ma vie à un homme qui en aura bientôt cinquante et qui pourrait être mon père ?...

Eh bien, oui, elle accepterait. Et ce ne serait pas une arrière-pensée vénale qui la déterminerait, ni l'effroi de coiffer sa patronne. Un mobile plus pur, plus élevé la guiderait : le désir d'apporter à cet homme qu'elle devinait malheureux une consolation et une joie ; le besoin d'envelopper d'affection un cœur auquel la tendresse semblait avoir manqué. Elle n'éprouvait certes pas pour Vital ce qu'on nomme de l'amour, mais elle se sentait capable

d'oublier son âge déjà avancé, ses cheveux grisonnants, et de se dévouer à lui comme à un ami que la douleur a précocement vieilli, mais qui reste encore séduisant et sympathique. Elle le réchaufferait de sa jeunesse, elle lui ferait une maturité sereine et limpide, pareille à ces ciels du soir, dont un coup de soleil illumine et dissipe les nuages.

La chute de son livre sur le carreau rappela soudain Catherine à la réalité. Elle ramassa le volume, secoua la tête, haussa de nouveau les épaules et songea : « Suis-je assez sotte avec mes rêveries !... Si quelqu'un pouvait se douter des folies que j'échafaude dans ma tête, j'en mourrais de honte ! Voilà, dirait papa, à quelles absurdités mène la lecture des romans ! »

Tandis qu'elle se raillait elle-même en se souvenant du mépris de M. de Louëssart pour les livres et ceux qui les lisent, des jappements aigus, partant de la lisière du bois, lui firent lever les yeux. Elle se pencha à la fenêtre et aperçut précisément son père qui débouchait du taillis, précédé de Ravageau et de Tortillard. Le garde général, le cou renfoncé dans les épaules, courbait le dos sous la bruine et rien qu'à sa silhouette recroquevillée, à son pas saccadé, on devinait que le mauvais temps agissait sur son naturel quinteux.

— Bon ! pensa Catherine, la pluie l'aura rendu de méchante humeur et nous allons avoir une bourrasque... Rêve, ma fille, rêve ! Tu n'en as plus pour longtemps avant de retomber dans le piteux terre-à-terre de tous les jours...

M. de Louëssart tournait maintenant l'angle de la maison. Catherine ouït, peu après, sur les degrés du perron le frottement de ses chaussures boueuses. Il y eut alors quelques minutes de silence, puis la première porte s'ouvrit et la jeune fille fut tout étonnée d'entendre son père fredonner dans le couloir un air de chasse. Il chantait faux, mais ces chantonnements étaient d'ordinaire un indice d'humeur allègre.

Il entra en coup de vent dans la salle à manger. Il avait la mine épanouie et tenait du bout des doigts, comme un objet précieux, une lettre qu'il venait de déplier. Agréablement surprise de découvrir un visage jubilant au lieu d'une physionomie renfrognée, Catherine s'écria avec sollicitude :

— Pauvre *pa*, tu es trempé, je suis sûre !

— Bah ! répondit-il, il ne pleut point, il *mousine* seulement et ça ne traverse pas. D'ailleurs nous avons à nous occuper d'autre

·hose que de la pluie... Devine de qui est cette lettre que le piéton ı déposée dans ma boîte ?

Catherine n'avait pas parlé à son père de sa rencontre avec Vital dans la futaie de la Bolante ; elle eut tout à coup l'idée que ·ette rassérénante missive pouvait venir de la Harazée, mais elle jugea plus sage de n'en rien laisser voir :

— Comment veux-tu que je devine ? répliqua t-elle en jouant 'indifférence.

— Tu jettes ta langue aux chiens ?... Eh bien ! elle a été écrite par M. de Lochères... Écoute-moi ça !

Il approcha la lettre de son nez, car il était un peu myope, et se nit à la lire d'une voix claironnante, tandis que Catherine écou-ait, adossée à la fenêtre :

« Cher Monsieur,

« Vous devez être fort surpris de n'avoir plus reçu de mes nou-·elles, depuis que vous avez pris la peine de me venir voir deux 'ois sans me trouver. Ne me croyez pas cependant oublieux ou ndifférent ; j'ai été tout simplement fort occupé cet hiver par des ravaux d'appropriation qu'on exécutait chez moi. Ma vieille naison en avait besoin et je tenais à la rendre un peu plus confor-able avant d'y recevoir des amis. Maintenant tout est en ordre et e m'empresse de réparer mes torts. Voulez-vous me faire le grand plaisir de venir dimanche prochain déjeuner à la Harazée avec Mlle de Louëssart ? Nous y pendrons la crémaillère et je pourrai ıinsi vous dire de vive voix combien je suis confus de mon long ·ilence. Ne me tenez pas rigueur et prouvez-le-moi en acceptant ·ans façon. Veuillez en attendant, cher Monsieur, présenter mes ıommages à Mademoiselle votre fille et agréer pour vous l'ex-pression de mes sentiments dévoués.

« Vital de Lochères. »

— Tu vois, dit le garde général triomphant et repliant la lettre .vec soin, tu vois que j'avais raison et que tu t'étais mis en tête des maginations saugrenues. Tu prétendais que mes façons de parler .vaient effarouché M. de Lochères et que nous ne le reverrions plus. En cela comme en beaucoup de choses, ma chère Cathe, tu 'étais lourdement trompée... Je me connais en hommes, moi, et e savais bien qu'il nous reviendrait. Il avoua ses torts, il s'ex

cuse... Tout est bien. Il s'agit seulement de répondre à sa politesse... Va me chercher ce qu'il faut pour écrire.

— Alors, dit Catherine, nous acceptons ?

— Parbleu !

Elle monta rapidement au premier étage et en revint avec du papier à lettre et un encrier.

— Mets-toi là, continua le garde général, et prends la plume ; tes pattes de mouche lui plairont mieux que les miennes ; écris :

« M. et Mlle de Louëssart sont très sensibles à l'aimable invitation de M. de Lochères. Ils l'acceptent avec plaisir et seront charmés d'être ses hôtes, dimanche prochain. »

— C'est tout ? demanda Catherine.

— Absolument... C'est digne et c'est convenable ; nous sommes flattés de l'invitation, mais de plus longs remerciements marqueraient de notre part trop d'obséquiosité... Maintenant, la suscription sur l'enveloppe : « Monsieur de Lochères, au château de la Harazée. » C'est parfait... Donne, je ferai porter la lettre par Munerel. Et à présent, Cathe, verse-moi tout de même un godet de marc... Cette bruine m'a légèrement humecté la peau et je ne serai pas fâché de combattre l'humidité du dehors en me réchauffant avec une lampée d'eau-de-vie...

IX

Le dimanche où il attendait les Louëssart, M. de Lochères se leva de très bonne heure. Il voulait présider lui-même à la toilette finale de l'appartement où il comptait recevoir ses hôtes. Il ne mentait pas en écrivant au garde général qu'il avait employé une bonne partie de l'hiver à des travaux de restauration et d'embellissement. Les pièces du rez-de-chaussée avaient été, en effet, rajeunies et meublées à neuf. Des tapisseries d'une tonalité claire, encadrées en des panneaux de chêne ciré, enlevaient sa mine sépulcrale au vestibule, qui était devenu hospitalier et lumineux, avec ses lanternes de cuivre, ses hautes chaises italiennes, ses consoles à dessus de marbre rouge. Sans altérer le caractère de la salle à manger et du salon qui dataient du dix-huitième siècle, on en avait nettoyé les boiseries finement sculptées, renouvelé les tentures et les tapis ; quelques meubles, bibelots et tableaux curieux rapportés

de Venise par Vital, en rendaient la physionomie plus vivante et plus gaie.

Depuis la veille, du reste, M. de Lochères s'ingéniait à donner à tout le rez-de-chaussée un air de fête. Il y faisait transporter les plantes rares de la serre. Il se rappelait que Catherine aimait les fleurs, et voulait qu'elle fût accueillie à la Harazée par une profusion de gerbes épanouies. Mais les parterres et les massifs qui entouraient la maison n'étaient pas très florifères ; les roses moissonnées par le jardinier ne suffisaient pas à remplir les corbeilles et les potiches disséminées un peu partout Dès l'aube, Vital partit pour les bois en compagnie de Saudax et en revint avec des brassées de fleurs forestières : bourdaines, ancolies, chèvrefeuilles, églantines et impératoires. Du fond des jardinières de cuivre, les thyrses, les ombelles, les aigrettes encore humides s'élançaient mêlées à de sveltes graminées, à des feuillages variés. Fleurs et verdures mettaient d'espace en espace des frissons de tiges lustrées, de molles teintes bleues et blanches sur lesquelles planaient des fumées de pollen. Tout le vestibule était imprégné d'une haleine forestière, d'un agreste parfum de printemps.

Vital lui-même paraissait rajeuni. Un besoin d'activité, une nervosité impatiente l'empêchaient de tenir en place. Quand onze heures sonnèrent, tout était prêt; la nappe dressée étincelait d'argenterie, et les vives colorations d'un service de vieille faïence des Islettes en réchauffaient la mate blancheur; le bourgogne et le champagne rafraîchissaient dans des seaux d'eau glacée; à la cuisine, les réchauds flambaient et déjà la Fleuriotte, ce cordon-bleu recommandé par Mme Parisot, avait posé en belle vue sur la table une magnifique truite dans sa gelée, enguirlandée de persil et de capucines. M. de Lochères, ayant parachevé sa toilette, arpentait le salon; bien que le déjeuner ne fût annoncé que pour midi, il se penchait à chaque instant à l'une des fenêtres ouvertes sur la vallée et d'où l'on apercevait la route.

Le temps était beau : point trop de soleil, un ciel plafonné de floconneux nuages blancs, avec un joli vent d'est faisant palpiter le feuillage des peupliers qui bordent la prairie. La veille, une averse avait arrosé la route et n'y laissait pas un grain de poussière. Rafraîchis par l'ondée, les prés berçaient leurs herbes déjà hautes et dans les berges de la Biesme une fauvette des roseaux chantait, infatigable. Soudain le cœur de Vital frémit comme les feuilles des peupliers; il venait de distinguer sur la blancheur rosée du chemin

la maigre silhouette élancée du garde général et la robe claire de Catherine.

M. de Louëssart, après avoir constaté que sa redingote râpée et démodée ne pouvait plus aller, s'était décidé à endosser son uniforme de cérémonie qui lui donnait une tournure plus distinguée. La jeune fille était habillée d'une robe de foulard à petites raies roses. Quelques minutes après, ils atteignaient la grille et M. de Lochères s'élançait vers le perron pour les recevoir.

— Soyez le bienvenu à la Harazée, Monsieur de Louëssart, et vous aussi, Mademoiselle, dit-il en leur serrant la main.

— Monsieur de Lochères, répondit le garde général d'un ton très digne, puisque la montagne ne venait pas à nous, nous sommes allés à la montagne.

Il lisait, tandis que Catherine adossée à la fenêtre.

Il avait préparé sa phrase dès le Four-aux-Moines et il la répétait avec une visible satisfaction, tandis que sa fille se mordait les lèvres. Dès l'entrée du vestibule, il fut frappé par la profusion des fleurs et de la verdure.

— Mazette! s'écria t-il, on se croirait en plein bois... Mes compliments, Monsieur; l'arrangement est du meilleur goût...

Catherine restait muette, mais elle songeait que ces corbeilles de fleurs épanouies avaient été installées en son honneur; cette délicate attention chatouillait son orgueil féminin et lui touchait doucement le cœur. Elle ouvrait tout grands ses beaux yeux mélancoliques et

admirait en silence. Son émerveillement s'accrut encore quand elle contempla la décoration sobrement somptueuse du salon. M. de Louëssart lui-même demeurait ébaubi et, bien qu'il affectât de ne s'étonner de rien, il ne put s'empêcher de louer d'un ton de connaisseur la belle ordonnance de l'appartement.

— En attendant que le déjeuner soit servi, lui demanda Vital, voulez-vous que je vous fasse faire le tour du propriétaire?

M. de Louëssart acquiesça et, Lochères ayant offert son bras à la jeune fille, ils sortirent par l'une des portes-fenêtres ouvrant de plain-pied sur les jardins. Ceux-ci n'avaient, du reste, d'autre originalité que leur disposition en terrasses. Néanmoins, le garde général s'extasia de nouveau sur la belle tenue des espaliers et les abondantes variétés de fraisiers. Quant à Catherine, plus sensible aux beautés naturelles, elle contemplait le frais moutonnement des flancs de la gorge et le petit étang de la Fontaine-aux-Charmes, qui s'argentait dans sa ceinture de joncs. Répondant à une exclamation admirative de sa fille, M. de Louëssart jeta sur la gorge boisée et l'étang endormi un regard de professionnel et dit d'un ton sentencieux :

Soyez le bienvenu à la Harazée, Monsieur de Louëssart.

— Votre vallon a la même configuration que celui du Four-aux-Moines; il est soumis aussi malheureusement aux mêmes inconvénients et aux mêmes éventualités menaçantes. Nous autres

riverains des rus qui descendent de la forêt, nous sommes à tout instant sous le coup d'une inondation. On frémit quand on songe qu'il suffirait d'une grosse fonte de neige ou d'une excessive pluie d'orage, pour transformer ces ruisseaux en torrents et submerger la vallée de la Biesme. Les maisons construites sur les berges n'y résisteraient pas et crouleraient comme des châteaux de cartes... Vous encore, Monsieur de Lochères, vous n'avez rien à craindre pour la Harazée qui se surélève bien au-dessus du fond de la gorge; mais les habitations du Four-aux-Moines seraient certainement emportées par une crue violente... Dans plusieurs rapports, j'ai signalé ce danger au préfet et à l'administration forestière; j'ai indiqué les moyens d'y remédier, en établissant une série de bassins de retenue et de solides endiguements. Mais le désordre est partout : dans l'administration comme dans les esprits. On n'a tenu aucun compte de mes observations...

Catherine vit le moment où son père allait de nouveau agacer Vital avec ses déclamations de politicien...

— Je crois, insinua-t-elle prudemment, que j'ai entendu un tintement de cloche.

En effet, on sonnait le déjeuner et ils redescendirent vers la maison.

L'aspect réjouissant de la salle à manger fit oublier à M. de Louëssart ses récriminations contre l'incurie préfectorale. Le menu, abondant et choisi, flattait sa gourmandise. Il dégustait chaque plat avec des hochements de tête et des clappements de langue approbatifs ; il ne tarissait pas d'éloges sur le talent de la cuisinière et la rare qualité des vins. Vital recevait avec un sourire distrait cette pluie de compliments; ses yeux, tournés vers Catherine, semblaient dire à la jeune fille que le luxe et le raffinement de cette table fleurie n'avaient été prémédités que pour elle. Il était heureux de la servir, de remplir son verre, de l'entourer de petits soins et de tendres prévenances. Elle avait conscience du plaisir qu'il prenait à la fêter; elle en était touchée et fière. Sa personnalité se dilatait dans cette atmosphère de bien-être et de sollicitude, à laquelle elle était peu habituée. Pour se montrer reconnaissante, elle prodiguait à son voisin charmé ses plus séduisants sourires et la grâce naturelle de son esprit prime-sautier.

Au dessert, en arrosant de champagne une assiettée de fraises, M. de Louëssart s'écria :

— Cher Monsieur, vous avez transformé la Harazée en un para-

dis... Savez-vous que vous êtes un artiste?... Tout ici est parfait et si coquettement arrangé qu'on croirait qu'une femme a présidé à cette petite fête... et pourtant il n'en est rien, puisque, m'a t-on dit, vous avez eu, comme moi, le malheur de perdre votre chère compagne, il y a quelques années...

Le visage de Vital s'était rembruni et il se bornait à répondre par une vague inclination de tête.

— Pardon, continua le forestier, de jeter cette note attristée au milieu de notre joie... Mais je sais trop quel vide laisse, dans un intérieur, la disparition de la maitresse du logis, pour ne pas compatir à votre isolement... Vous, du moins, vous avez pu, grâce à un nombreux domestique, suppléer matériellement à cette absence; moi, j'en suis resté languissant ainsi qu'un arbre qu'on a décapité... N'importe, Monsieur de Lochères, quand on possède une maison confortable comme la vôtre, on devrait songer à se remarier...

Il s'arrêta, un moment interloqué par un énergique coup d'œil désapprobatif que lui lançait sa fille.

— Eh bien, Cathe, s'exclama-t-il, qu'as-tu à me faire les gros yeux comme si j'avais lâché une sottise? Je le répète : une maison, si bien montée qu'elle soit, n'est qu'une cage dorée lorsqu'on y vit sans compagnie conjugale, et si M. de Lochères suivait mon conseil...

— Je crois que le café est servi, interrompit ce dernier en offrant le bras à Mlle de Louëssart, ne le laissons pas refroidir...

Ils passèrent au salon où, en effet, Joseph venait de poser sur un guéridon la cafetière fumante, avec un assortiment de liqueurs, à l'aspect duquel les yeux gris du garde général s'émerillonnèrent.

Catherine versa elle-même le liquide bouillant dans les tasses et s'efforça de changer la conversation en questionnant M. de Lochères sur les tableaux accrochés au mur. Vital la renseigna sur le nom des peintres et l'origine des toiles ; il lui parla longuement des villes italiennes où il les avait trouvées. Pendant ce colloque, M. de Louëssart s'était installé à portée du guéridon, dans un fauteuil moelleux, et, ne sachant pas résister à son péché d'habitude, il expérimentait les liqueurs l'une après l'autre, en dodelinant de la tête.

— Étourdi que je suis, dit soudain M. de Lochères, j'ai oublié, Mademoiselle Catherine, de vous offrir les roses qui étaient sur la table et qui vous sont destinées... Si M. de Louëssart le permet,

nous retournerons un moment dans la salle à manger et vous choisirez les plus belles avant qu'on les enlève.

Catherine le suivit dans la pièce contiguë, où il dégarnit pour elle les jardinières et lui confectionna un bouquet. Lorsqu'ils revinrent au salon, ils entendirent un ronflement sonore et aperçurent M. de Louëssart endormi dans son fauteuil.

— C'est trop fort! murmura la jeune fille, rougissante et dépitée du sans-gêne paternel.

Elle essaya, néanmoins, de l'excuser de son mieux :

— Vous lui avez servi un trop copieux déjeuner, Monsieur Vital, et, la chaleur aidant, il se sera assoupi, comme s'il était chez lui... Il faut le lui pardonner!

M. de Lochères ne paraissait nullement choqué, au contraire; il souriait indulgemment et se félicitait intérieurement de se trouver en tête à tête avec Catherine.

— M. de Louëssart est tout pardonné, répondit-il, puisque je suis le premier coupable... Respectons son sommeil et faisons un tour de jardin... Voulez-vous?

Ils s'esquivèrent par la porte-fenêtre et s'acheminèrent vers l'extrémité d'une terrasse où un large frêne pleureur répandait son ombre sur un banc de pierre. Ils s'y assirent. Par des arceaux ménagés dans les ramures retombantes, on découvrait de là un vert moutonnement de futaies et un coin du petit étang. Catherine regardait le paysage et Vital contemplait Catherine, blanche et rose dans l'obscurité veloutée de la tonnelle. Elle avait appuyé sa tête fine contre le tronc du frêne; la ligne suave de son pâle profil se détachait sur la verdure. Ses yeux luisaient avec un éclat mouillé, comme là-bas l'eau brune de l'étang. Un peu troublée par la silencieuse admiration dont l'enveloppait son hôte, elle se mit à penser tout haut :

— Ce vallon est bien plus beau que celui du Four-aux-Moines.. Pour sûr, il n'a pas volé son nom... la Fontaine-aux-Charmes!... Quel calme, quelle fraîcheur, et qu'on est heureux d'y vivre!...

— Vous aussi, répliqua M. de Lochères avec une pointe de sarcasme, vous allez dire que la Harazée est un paradis!... Un paradis?... Oui, lorsque, comme vous, on y apporte avec soi la jeunesse, la candeur de l'imagination, la confiance en un avenir inconnu, au seuil duquel le monde semble vous chanter la bienvenue... Mais pour moi, qui y reviens seul... pis que seul!... en compagnie de souvenirs odieux et d'inutiles regrets, je vous jure

que la maison, les bois et la fontaine elle-même n'ont plus de charme!

Une sourde pitié la remua et elle tourna vers lui ses beaux yeux humides :

— Vous êtes malheureux, Monsieur de Lochères, pourquoi?

— Pourquoi, ma chère enfant?... Parce que j'ai gâché ma vie. Je rougirais de vous dire en quels mauvais chemins je l'ai traînée, à quelles sottes et écœurantes distractions je l'ai dépensée... J'en ai encore le dégoût aux lèvres!... Si je suis rentré à la Harazée, c'est comme un cerf blessé qui s'en retourne au gîte.

— Vraiment, demanda-t-elle avec une nuance d'attendrissement dans les yeux et un rien de coquetterie aux coins de la bouche, depuis votre retour, n'avez-vous jamais rencontré personne qui vous ait distrait de vos humeurs noires, qui vous ait redonné un peu d'intérêt à vivre?

Il la regarda avec une expression de mélancolique gratitude :

— Si fait, soupira-t-il, le hasard a mis un soir sur mon chemin une enfant toute simple, toute naturelle, ayant le charme d'une plante sauvage, et j'ai senti que mon cœur se rajeunissait et se rafraîchissait près d'elle. Cette aimable fille, vous la connaissez, Catherine... et vous conviendrez qu'à mon âge je serais impardonnable, ridiculement présomptueux, de demander à cette jeunesse en bouton de prendre quelque intérêt au personnage maussade et fini que je suis...

Elle baissa les yeux; son cœur battait très fort sous sa frêle poitrine et elle pensait : « Mon Dieu, est-ce qu'il va me parler comme Rochester à Jane? » Et, au milieu de son trouble, elle le plaignait; un mouvement de bonté la poussait à le rassurer et à le consoler.

— Il me semble, murmura-t-elle, que l'amitié ne dépend ni de l'âge, ni du temps. Nous souffrons tous plus ou moins et c'est ce qui nous rend sympathiques aux souffrances des autres. Même une petite fille comme moi a ses peines et ses ennuis aussi bien qu'une grande personne.

— Des peines? Vous ? s'écria-t-il incrédule.

Puis il se souvint des fâcheuses habitudes de M. de Louëssart et l'apitoya à son tour. Une lumineuse tendresse éclaira ses yeux bleus. Il se leva, prit les mains de la jeune fille et l'attirant doucement vers lui :

— Catherine, voulez-vous, malgré ma triste figure et ma barbe grise, être ma petite amie ?

Les longs cils bruns de Catherine frémirent imperceptiblement, puis de sa pure voix d'argent :

— Oui. Je veux bien, répondit-elle.

— Vous êtes une adorable fille ! dit-il très ému ; laissez-moi vous embrasser...

Gentiment, chastement, elle lui tendit ses joues, puis tandis qu'il y posait un baiser, elle-même, dans un mouvement irréfléchi de filiale effusion, effleura de ses lèvres fraîches le visage fané de M. de Lochères.

Vital, surpris, tressaillit délicieusement au contact inattendu et si timide de cette bouche d'enfant. Une soudaine chaleur lui monta à la gorge, comme un bouillonnement de sève, et, dans son trouble, il fit le geste de serrer Catherine dans ses bras. Mais la jeune fille s'était déjà rendu compte de l'incorrection de cette caresse étourdie; une honte empourpra ses joues et elle retira vivement ses mains.

— Je vous en prie!... balbutia-t-elle, rentrons. Papa doit être éveillé et fort en souci de nous...

X

Quelques semaines après le déjeuner de la Harazée, les dames de l'ouvroir se réunirent chez Mme de Verrières, qui habitait une maison adossée au chevet de l'église. C'était le tour de « couture » de cette austère personne et la compagnie se composait à peu près des mêmes bénévoles ouvrières que nous avons déjà vues chez la femme du notaire, au début de cette histoire. Toutefois, comme on touchait à la mi-juin et que le temps était beau, on ne se tenait pas au salon. On travaillait dehors, dans un antique jardin qui longeait le mur du cimetière et semblait une annexe de ce lieu funèbre, tant il était peuplé de houx, d'épicéas, d'ifs et de buis taillés en boule ou en pyramide. Ces arbustes, à la noire et rigide verdure, aux feuilles hérissées de dards piquants, s'harmonisaient du reste avec l'image revêche de la maîtresse du logis et paraissaient refléter son humeur.

Autour de la table, abritée par deux grands sapins moussus, Mme Parisot, Mlle de Saint-André et Mme de Brossard cousaient silencieusement, tandis que leur hôtesse versait du sirop d'orgeat

dans les verres et dressait sur une assiette une douzaine de biscuits pulvérulents. Ayant achevé cette opération, elle consulta sa montre :

— Mesdames, il est plus de quatre heures et je crois qu'il serait temps de goûter.

— Décidément, s'écria Mme de Brossard en piquant son aiguille dans l'étoffe de son corsage grassouillet, nous n'aurons pas encore, cette fois, Mlle de Louëssart !

— Déjà elle nous a fait faux bond à la dernière couture, remarqua avec aigreur Mlle de Saint-André.

— Elle est sans doute plus agréablement occupée ailleurs, ajouta ironiquement Mme de Verrières.

— Est-ce vrai que M. de Lochères voie très intimement les Louëssart ? demanda Mme de Brossard, avec un air innocent de fausse bonne femme.

— Intimement ? Je crois qu'on exagère, répondit Mme Parisot ; tout ce que je sais, et je le tiens de la Fleuriotte, c'est qu'ils ont, voilà trois semaines, déjeuné à la Harazée et que, pour eux, M. de Lochères avait mis les petits plats dans les grands.

Mlle de Saint-André poussa un soupir de commisération.

— Moi, je ne sais rien, insinua-t-elle, mais on a affirmé à mon frère que M. Vital passait maintenant presque toutes ses après-midi au Four-aux-Moines.

— Le garde général est une singulière société pour un homme bien élevé !... murmura Mme de Brossard ; il me semble que, si M. de Lochères voulait voisiner, il aurait pu mieux choisir son monde.

— Laissez donc ! répliqua rudement la maîtresse du logis, il se soucie du père Louëssart comme d'une guigne !... Ce qui l'attire au Four-aux-Moines, ce sont les cajoleries et les œillades de cette sainte-n'y-touche de Catherine... M. de Lochères a toujours été un luponnier... Fille, femme ou veuve, peu lui importe, pourvu qu'il y trouve son plaisir.

— Vous allez un peu loin, ma chère amie, objecta la notairesse, et vous voyez trop vite du mal, là où peut-être il n'y a que les étourderies... M. Vital est veuf et si Catherine lui plaît, pourquoi n'aurait-il pas l'intention de l'épouser ?

— A son âge, ce serait jouer gros jeu, surtout si l'on considère les allures très libres de la demoiselle et le manque de tenue du père... D'ailleurs, chère Madame, les grands seigneurs qui épou-

sent des fillettes sans dot, ça ne se rencontre que dans les romans. Votre M. Vital est plus pratique... Il courtisera Catherine, il la compromettra et ce sera tout.

— Plaise à Dieu que ce scandale nous soit épargné, reprit la voix doucereusement gémissante de Mlle de Saint-André... Il serait à souhaiter qu'une personne charitable avertît le père et lui fît ouvrir les yeux.

— Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir, repartit Mme de Brossard... D'ailleurs, le garde général n'est pas commode, il reçoit mal les observations et devient vite gros-

Nous n aurons pas encore, Mlle de Louëssart.

sier... Ce n'est pas moi qui m'y frotterai!

— Quant à moi, déclara Mme de Verrières, ses rodomontades ne me font pas peur et je ne me suis jamais gênée pour lui dire ma façon de penser. Cette fois, son insouciance passe la mesure, et il y a conscience de laisser cette petite sotte donner ainsi dans le travers... Si l'occasion se présente de parler à Louëssart entre quatre-s-yeux, je vous jure que je lui laverai la tête.

Après cette conversation, les esprits de ces dames étaient trop surexcités pour qu'elles pussent travailler paisiblement. Elles gaspillèrent une demi-heure encore à dauber le prochain, puis l'une après l'autre elles plièrent bagage et regagnèrent leur domicile. Mlle de Saint-André, qui demeurait à deux pas, resta la dernière à se lamenter sur l'immoralité du siècle. Mme de Verrières l.

conduisit jusqu'à la cure, puis regagna son logis. Elle longeait déjà l'église lorsque — la Providence se montrant sans doute soucieuse de lui fournir l'occasion désirée — elle aperçut précisément M. de Louëssart qui soulevait le marteau de sa porte.

— Chère Madame, dit le garde général, j'allais chez vous... Catherine m'avait chargé ce matin de vous prier de ne pas compter sur elle pour la couture. Figurez-vous que j'ai mangé la commission !... Excusez-moi... Je n'ai pas plus de mémoire qu'un lièvre.

— Mieux vaut tard que jamais, répondit Mme de Verrières... Entrez donc tout de même, j'aurais deux mots à vous dire...

Elle l'introduisit dans une pièce du rez-de-chausssée où son mari, le commandant de Verrières, occupait les loisirs de sa retraite à d'ingénieux travaux d'ébénisterie, puis elle lui offrit un siège d'un air presque aimable. Il y a des gens que l'idée d'être désagréables à leur prochain suffit à mettre en belle humeur, et Mme de Verrières était de ces personnes-là.

Ma conscience ne me reproche rien... Serviteur, Madame.

— Mon cher Louëssart, commença-t-elle, je n'aime pas à me mêler des affaires d'autrui. Pourtant, j'ai l'esprit de corps ; j'estime que, nous autres, qui représentons la vieille noblesse du pays, nous devons nous prêter main-forte et tout au moins laver notre linge sale en famille... Or, il m'est revenu que Catherine fait en ce moment beaucoup trop parler d'elle...

— Qu'entendez-vous par là, Madame ? interrompit le garde général en se dressant sur ses ergots.

— J'entends qu'on lui reproche de graves inconséquences et, à vous, un coupable aveuglement.

— En vérité !... Ayez donc la bonté de m'expliquer en quoi je suis aveugle et comment elle est inconséquente.

— Volontiers, répliqua la dame en arquant sa lèvre moustachue pour mieux décocher les flèches qu'elle voulait lancer... Donc, je m'explique... Vous voyez souvent M. de Lochères ?

— Fort souvent, et je m'honore d'être de ses amis.

— Il n'y a vraiment pas de quoi... M. de Lochères est et a toujours été un fieffé libertin... Sa présence est un danger dans une maison où se trouve une jeune fille... Catherine a des façons trop libres et vous avez eu le grand tort de lui laisser la bride sur le cou. Elle en a profité pour fleureter avec ce Monsieur... C'est la fable du pays... Vos ennemis en font des gorges chaudes et vos amis en sont navrés.

M. de Louëssart eut un beau mouvement d'indignation.

— C'est ignoble! s'écria-t-il en se levant; sachez, Madame, que Catherine est une honnête fille, que M. de Lochères est un galant homme et que je ne suis pas un soliveau... J'ai bec et ongles pour me défendre contre mes ennemis; quant à mes amis, je les prie de se mêler de leurs propres affaires... Maître charbonnier est maître chez lui!

— A merveille, mon cher Louëssart!... C'était mon devoir. Maintenant je me lave les mains et vous abandonne à votre conscience.

— Ma conscience ne me reproche rien... Serviteur, Madame, serviteur!...

Il sortit, la mine furibonde, mais, à peine dehors, il se rasséréna et sa physionomie prit une expression plutôt guillerette. Les propos de Mme de Verrières ne l'avaient ni alarmé ni étonné, et il connaissait mieux qu'elle la situation. Depuis trois semaines il étudiait sournoisement Vital et le jugeait épris de Catherine; il constatait en même temps que la jeune fille acceptait avec plaisir cette cour assidue; il en concluait qu'elle ne répugnerait point à épouser M. de Lochères, malgré la différence d'âges. Or, dès le principe, le garde général avait considéré ce mariage comme très désirable à tous les points de vue : il serait de cette façon dégagé d'une lourde responsabilité, il pourrait vivre à sa guise et enfin il saurait s'arranger pour tirer profit d'un gendre riche et influent. Quant aux médisances des gens du pays, elles n'étaient pas pour lui déplaire : au contraire, il méditait de les utiliser afin de hâter un dénouement heureux. C'est pourquoi, après avoir bien réfléchi,

en quittant la Chalade, il brûla le hameau du Four aux-Moines et poussa jusqu'à la Harazée.

Il trouva Vital en train d'achever de dîner.

— Bonsoir, Monsieur de Louëssart, dit ce dernier. Asseyez-vous un moment. Joseph, apportez les liqueurs et laissez-nous...

Quand le valet de chambre se fut retiré, M. de Lochères poursuivit :

— Mlle Catherine va bien?... Je me proposais de descendre tout à l'heure jusqu'au Four-aux-Moines...

Le garde général donna à sa physionomie une expression de gravité contristée :

— Il vous y faudra renoncer, mon cher voisin, et j'allais justement vous en prévenir.

— Ah!... reprit Vital contrarié, inquiet aussi de la mine contrite de M. de Louëssart, ce sera alors pour demain.

— Ni pour demain, ni pour les jours suivants, cher Monsieur, et vous m'en voyez désolé!... Je viens vous prier de suspendre ces visites, qui étaient pour moi un honneur autant qu'un plaisir, et je vais vous dire franchement pourquoi : le monde est méchant, Monsieur Vital, méchant et envieux, surtout dans une bourgade comme la nôtre... Mes amis m'ont répété des propos malveillants qui courent le pays et dont nous sommes très émus... On prétend que vos assiduités au Four-aux-Moines compromettent ma fille... Oh! s'écria-t-il avec un geste de protestation, je sais qu'il n'en est rien et que votre conduite a toujours été celle d'un parfait galant homme!... Pour mon propre compte, je méprise ces stupides clabauderies... Mais quoi! je suis père et dois veiller à conserver intacte la réputation de Catherine... J'ai lu, je ne sais plus où, qu'une jeune fille a beau être blanche comme neige, elle ne peut échapper à la calomnie. Je ne veux pas, moi, que Catherine soit même soupçonnée... Il est de mon devoir de la préserver des moindres éclaboussures... On ne saurait être trop circonspect lorsqu'on a une fille à marier...

M. de Lochères l'écoutait, consterné. Le coup lui était d'autant plus sensible que, le jour même, il avait vu Catherine et que rien, dans l'attitude ni les paroles de son amie, ne lui avait fait pressentir l'algarade de M. de Louëssart. Il lui sembla entendre se fermer avec un retentissement d'airain les portes de ce paradis terrestre dans lequel il avait passé trois semaines de délices en compagnie de la jeune fille, et où il avait oublié les amertumes.

les douleurs, les dégoûts du passé. Pendant ces trois semaines, sa passion pour Mlle de Louëssart s'était développée et exaspérée. Retomber dans la solitude, ne plus voir jamais l'adorable enfant, était au-dessus de ses forces. La menace de cette séparation hâta l'éclosion d'une résolution qui germait en lui depuis quelque temps déjà.

— Monsieur de Louëssart, répondit-il, vos paroles vont au-devant d'une déclaration que je me proposais de vous faire. Oui, vous avez raison, la réputation d'une jeune fille ne saurait être entourée de trop de sollicitude et de respect, et j'ai eu, moi, le tort de l'oublier; mais le mal que j'ai pu causer est réparable, heureusement. Sur un point, du moins, les commérages des gens du pays n'ont pas été calomnieux : j'aime Mlle Catherine et j'ai l'honneur de vous demander sa main.

Le garde général s'épanouit. En son par-dedans il exultait : « Enfin! ça y est! songeait-il joyeusement, et je n'ai pas trop bêtement manœuvré! » Mais, en dépit de cette jubilation intérieure, il comprit qu'il ne devait avoir l'air ni trop réjoui, ni trop émerveillé... Aussi, s'inclina-t-il gravement et répliqua-t-il, très digne, avec une larme dans la voix :

— Monsieur de Lochères, je suis très touché, très ému... Tout l'honneur est pour moi, assurément... Inutile de vous affirmer qu'en ce qui me concerne je serais fier de vous avoir pour gendre, et que mon consentement vous est tout acquis... Mais vous comprendrez qu'un mariage est chose grave... Ma fille est la principale intéressée et je dois premièrement la consulter...

— Permettez-moi, interrompit vivement M. de Lochères, de l'interroger moi même tout d'abord... A mon âge, la position d'amoureux est particulièrement délicate... Je désire m'expliquer là-dessus avec Mlle Catherine et ne veux obtenir sa main que de son libre consentement. Je vous prie donc de m'autoriser à la voir dès demain et à lui ouvrir franchement mon cœur, comme je souhaite qu'elle m'ouvre le sien.

— Vos désirs sont des ordres pour moi, repartit le garde général en serrant la main de Vital; c'est entendu : Catherine vous attendra demain soir et je vous promets que d'ici là je ne chercherai nullement à l'influencer.

(A suivre.) André Theuriet.

VOYAGEUSES [1]

(Suite)

III

Il est probable que je n'aurais jamais répondu à cette question même de la manière la plus vague, sans une rencontre, en apparence bien étrangère à l'énigmatique ménage de Mrs Harris, — si toutefois on peut donner le nom de ménage à de pareils rapports conjugaux : un câblegramme tous les huit jours et chaque deux mois deux pages de lettres ! — Un matin, comme nous sortions de nouveau, l'homme d'affaires et moi, pour gagner, par la rue peuplée de nègres, le bois de pins, nous pûmes lire, affichée contre la paroi vitrée du bureau de l'hôtel, l'annonce qu'un certain « Mr » et une certaine « Mrs John Hope donneraient le soir même une représentation dans le hall commun ». Ces sortes de divertissements sont quotidiens dans les hôtels d'Amérique, et ni Mr Harris ni moi n'y eussions pris garde, si le nom de la femme et celui de l'homme n'avaient été flanqués chacun d'une épithète, — et si ces deux épithètes n'avaient été contradictoires jusqu'à étonner même un inétonnable Yankee : Mr John Hope était en effet qualifié de *contorsionniste* et Mrs Hope de *récitatrice*.

— Le mari mime peut-être les poèmes récités par sa femme, dis-je à Mr Harris, qui hocha de nouveau du nez pour me répondre.

— *Well*... Cela vaudra toujours autant que d'entendre *Lohengrin* chanté en allemand par les choristes, en italien par le ténor et en français par la prima dona...

Nous avions assisté ensemble dans la salle de l'Opéra de New-York à la représentation polyglotte que le millionnaire me résumait avec sa tranquille ironie. Madame était bien entendu une des fondatrices de ce théâtre où les plus admirables artistes d'Europe sont venus dialoguer chacun dans sa langue. Mais ce babélisme musical était beaucoup moins étrange que l'apparition du couple Hope, tel qu'il se produisit le soir même en présence de tous les

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 16 juillet.

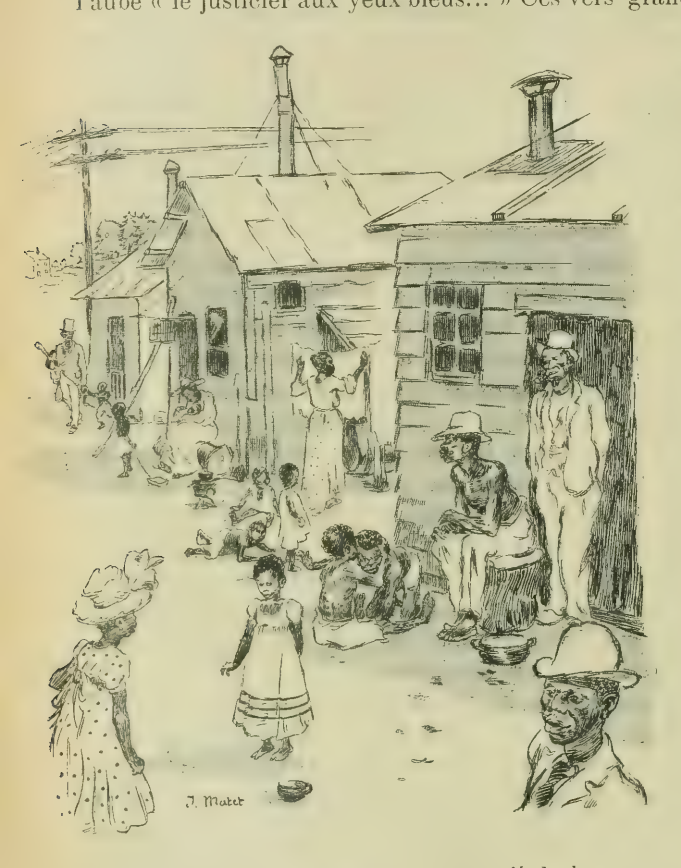
habitants de l'hôtel, sur le coup de neuf heures, le dîner fini. Comme d'habitude aux États-Unis, le hall commun de l'hôtel était une espèce de salon, soigneusement arrangé par la femme du propriétaire, — une vraie dame qui dînait à quelques pas de nous, dans le restaurant, tous les soirs, en grande toilette, vis-à-vis de son époux en cravate blanche et en habit. Un tapis rouge couvrait le parquet de ce vestibule fashionable ; des tableaux et des photographies encadrées décoraient les murs. Des livres reliés garnissaient de petites bibliothèques basses. Partout des fleurs s'épanouissaient dans des vases de Chine, de ces fraîches et vivaces fleurs des bois de Géorgie : des branches échevelées d'un chèvrefeuille qui pousse là-bas en énormes arbustes, des violettes larges comme des pensées, des roses aussi hautes que celles dont se paraient les tables de Newport. Sur les rockings et les chaises, les coussins de soie souple étaient noués de rubans. Un bout de broderie ici, ailleurs une étoffe joliment drapée attestaient le goût délicat de la jeune maîtresse d'hôtel qui, ce soir-là, se tenait au milieu de ses clients pour faire les honneurs du spectacle, auquel devait succéder une sauterie, exactement comme si nous n'eussions pas tous été en pension chez elle, qui à six, qui à dix, qui à quinze et vingt dollars par jour. A l'exception de Mr Harris qui, en l'absence de sa femme, ne s'habillait jamais pour dîner, tous les assistants et toutes les assistantes réunis dans ce hall étaient, eux en frac, elles en robe ouverte, et, comme à Newport, j'avais à écouter le bavardage de cette assemblée, en attendant le *contorsionniste* et la *récitatrice*, cette impression du jacassement d'une immense volière, jusqu'à la minute où Mr et Mrs Hope firent leur entrée, je n'oserais pas dire sensationnelle. Et pourtant!...

Mr Hope était vêtu d'un pauvre costume de Pierrot en satin bleu, d'un bleu fané plutôt que pâle. Cette étoffe, souillée par la poussière d'innombrables séances pareilles, flottait autour de son maigre corps en plis disgracieux. Ce n'était pas la sinuosité vivante du maillot, qui sculpte en force le moindre geste des équilibristes jongleurs. A en juger par ses doigts maigres, sa nuque creusée et les cavités de ses joues, la soie collante eût dessiné un squelette, si le pauvre homme avait eu le moyen de s'acheter cet élégant maillot. Il pouvait avoir trente-cinq ans sur son extrait de naissance, mais la misère l'avait tellement usé qu'il n'avait réellement plus d'âge. Même si cette fantastique maigreur n'eût pas révélé une longue existence de détresse physiologique, l'amertume de sa bouche,

l'expression de son regard suffisait à dire trop d'épreuves. J'ai su depuis, par notre hôtesse, qu'il relevait à peine de maladie. Il portait sous le bras, comme unique instrument de son métier, une robe de chambre de magicien, coloriée de couleurs vives, qu'il passa sur ses épaules aussitôt arrivé, et il commença un boniment d'une voix caverneuse, en faisant avec nervosité quelques pas, tantôt en avant, tantôt en arrière. La semelle de ses brodequins en peau, frottée de colophane, marquait ce piétinement en taches blanches sur le fond sombre du tapis. Il avançait et reculait ainsi, nasillant ses phrases et prodiguant les hyperboles sur le talent de Mrs Hope qui avait, disait-il, le génie combiné d'Ellen Terry et de Sarah Bernhardt, et qu'il appelait *the superior protagonist* — la supérieure protagoniste!... Celle-ci s'était assise sur une chaise, dans une toilette noire, constellée de pierreries qui, vraies, eussent pris place dans les catalogues des joailliers entre le Régent, le Nassak, le Sancy et le Ko-hi-noor. Elle éventait avec maussaderie un gros et lourd visage aux traits assez réguliers qu'éclairaient deux yeux très bruns, d'une insolence et d'une sottise agressives. Les coins de sa bouche tombaient dédaigneusement, et cette moue, son menton volontaire, la morgue répandue sur toute sa physionomie révélaient une nature dont le trait dominant était la prétention, comme l'effort poussé jusqu'à la douleur faisait la caractéristique de son mari. Le contraste entre l'être intime de ces deux personnages apparaissait aussi clairement que le contraste entre leurs costumes. Comment allaient-ils s'arranger pour que la mimique de l'un s'adaptât aux récitations de l'autre?

Nous nous étions trompés, Mr Harris et moi, sur la manière dont fonctionnaient les talents inappariables du couple Hope. Nous allions en avoir la preuve immédiate. D'ailleurs ne suffisait-il pas de constater le stupide orgueil empreint sur le visage de la femme pour comprendre sa révolte contre toute immixtion de son mari dans l'effet d'art qu'elle entendait produire? Le boniment fini, Hope s'était affaissé, et elle s'était levée. Elle avança de quelques pas dans l'espace, réservé au fond du hall, et qui figurait une scène... Un de ses bras se tend et elle commence d'une voix monotonement, absurdement solennelle, un interminable poème, de sa composition sans doute, dont je me rappelle les premiers vers: « *O nuit, qui débarques, comme un pirate nègre, parmi le sang du soleil tué, — et chargée de pierreries qui brillent bleu et blanc sur ton pourpoint noir...* » et cela continuait sur le même ton,

avec des images de plus en plus violentes, des métaphores de plus en plus forcées, pour finir par une comparaison entre le sort de l'homme injuste et l'agonie du susdit pirate nègre au matin, lorsque la pourpre de ses veines coule à son tour, — sous le glaive d'or de l'aube « le justicier aux yeux bleus... » Ces vers grandiloquents et d'un goût digne des pires symbolistes Parisiens, étaient débités avec de soudains éclats dans l'accent, une gesticulation saccadée, une outrance froide, dont la froideur était rendue plus sensible encore par le silence du public, visiblement stupéfié par le choix du morceau et par la manière dont il était déclamé. La vociférateurice — Mrs Hope méritait vraiment ce surnom que l'on donnait pendant la Révolution aux harangueuses de foules — avait, en se rasseyant parmi deux ou trois bravos de complaisance, le visage crispé des acteurs malchanceux, navrant à la fois et grotesque. — Il y a dans cette colère un si douloureux mais si puéril spasme de vanité blessée ! — Et ce fut d'un regard presque haineux qu'elle



Un matin, comme nous sortions, par la rue peuplée de nègres.

uivit son mari, debout maintenant à la place qu'elle venait de uitter... Le front soucieux, les yeux remplis de cette mélancolie ù il entrait autant de résignation que de volonté, le contorsionniste épouillait sa houppelande, et, le masque impassible, il frappait es mains, écartait les jambes et s'asseyait dans cette posture sur-ommée par l'ar-ot des gymnastes grand écart. Il relevait, se ras-eyait, et debout ur les mains, com-nençait avec son orps la plus extra-rdinaire série de nouvements de islocation aux-uels j'aie jamais ssisté :

— Voilà un gar-on qui devrait se ouer comme ré-lame à une com-agnie de caout-houc !...

Cette humoristique re-narque, rédigée de cette açon commerciale par Mr Harris, était vrai-nent la meilleure for-nule pour définir l'extra-agante désarticulation de ce naigre corps. A voir ces reins se éhancher, ces jambes se contour-er, ce cou se replier, toute la ertigineuse et cocasse folie de cet exercice s'accomplir sur lace avec une vélocité de kinétoscope et une précision d'appareil élégraphique, on se demandait si l'on avait devant soi une créa-ure en chair et en os, une physiologie d'animal vivant, des ver-ebres attachées par de véritables muscles, des os jouant les uns sur es autres, ou bien un gigantesque pantin à face humaine, secoué

Mr et Mrs Hope.

d'une épilepsie factice par quelque mystérieux courant d'électricité. Et voici que pour finir, l'étrange personnage annonça qu'il allait exécuter le « décapité ». D'aplomb sur ses jambes ouvertes, les mains aux hanches, il commença de faire rouler sa tête d'un mouvement de plus en plus souple, comme si les muscles de son cou perdaient peu à peu la force de la soutenir...

A une minute, ce mouvement devint si facile, si automatique, qu'il semblait que réellement cette tête fût un objet inerte, ballotté sur un paquet de cordes mal nouées. Un dernier effort, un renversement, un petit geste des épaules et le clown présenta son torse d'une telle manière qu'il sembla réellement sans tête. Ce ne fut qu'un éclair, mais l'illusion de cet horrible tour d'adresse était si forte, que de toutes parts éclatèrent des applaudissements. La monstruosité falote de ce spectacle avait quelque chose de tragique et qui en sauvait la hideur, surtout pour ce public d'Américains et d'Américaines, rendus sensibles par l'habitude constante du sport à la technique d'un tour de force, comme des escrimeurs aux délicatesses d'un beau coup d'épée. Et l'on entendait les exclamations les plus bizarres saluer l'anomalie du talent de Hope : « *Quite wonderful, isn't it?... Enchanting!... Fascinating!... Lovely!...* » Rien de moins enchanteur, de moins fascinant et de moins aimable que ce désossement absurde d'un pauvre diable. Mais cet enthousiasme était après tout heureux pour lui, car il quêtait maintenant et les pièces d'un quart de dollar s'accumulaient dans sa sébile. Des billets de cinq et de dix dollars s'y mélangeaient. Un de cinquante couronna le tout, quand il arriva devant mon compagnon. Mr Harris avait paru suivre le contorsionniste avec un intérêt singulier, qui ne sembla pas diminuer quand la récitatrice, une fois la quête finie, se leva pour déclamer de nouveau. Mon voisin était d'ailleurs presque le seul à l'écouter, car la voix de l'infortunée fut aussitôt couverte par le bruit des chaises et des fauteuils, chacun s'empressant de s'en aller pour gagner la piazza — comme on appelle la terrasse des maisons dans le sud — et respirer un peu d'air. La partie passionnante de la représentation était finie. La femme acheva son poème devant six ou sept personnes à peine qui applaudirent du bout des doigts. Elle et son mari saluèrent, et à notre tour, Mr Harris et moi, nous gagnâmes, par cette douce nuit presque tropicale, le vaste jardin où les palmiers et les jasmins frémissaient sous la brise tiède. Je m'entends encore, lui disant, sans deviner la portée de mes propres paroles :

— Quel bizarre ménage que celui de cet acrobate réussi et de ·ette actrice manquée, n'est-ce pas?... Elle avait l'air en fureur. Ne croyez-vous pas qu'elle est jalouse de son succès? Et lui, ne rouvez-vous pas, il paraissait l'admirer et souffrir qu'on ne l'ap-plaudît point?...

—Chut! les voici, me dit mon compagnon, en me touchant le bras.

Le couple Hope débouchait en effet par une allée transversale, 'homme enveloppé maintenant d'un grand ulster, par-dessous equel passaient les jambes de son pantalon de pierrot, la femme rapée dans une mante noire, et ils causaient avec tant d'animation u'ils nous frôlèrent sans nous voir. Elle disait d'une voix de rage :

— Quelle soirée! Quel public! Jamais, jamais plus je ne ré-iterai dans un hôtel... C'est votre faute. C'est pour assurer du suc-ès à vos ignobles exercices, que vous me forcez à paraître devant es brutes... Je vous hais, entendez-vous? Je vous hais..! Saltim-anque, saltimbanque! Abject saltimbanque! J'ai honte de vous. Ah! Que j'en ai honte!...

— Il faut bien gagner notre pain pourtant! répondait Hope 'un accent soumis, l'humble accent de l'amoureux qui demande-ait pardon à la femme qu'il aime de la gêner, en mourant pour lle. Jamais vous n'avez eu plus de talent que ce soir... jouta-t-il. Seulement, ce poème était trop beau pour eux...

IV

... L'homme et la femme avaient passé, et j'entendis mon com-agnon prononcer distinctement devant le couple qui s'éloignait es deux simples mots, avec une ironie qui achevait de leur donner ne étrange profondeur : « Quel ilote!... » Et tout de suite je sentis u'il me regardait pour savoir si cette imprudente exclamation n'avait frappé. La nuit était assez noire pour qu'il ne discernât ien sur mon visage, et nous continuâmes de causer, sans plus arler de ces bohémiens, où le millionnaire s'était complu ou ttristé — qu'en savoir? — à reconnaître la caricature grotesque de on propre ménage. Et aujourd'hui, lorsque je rencontre dans le ompte rendu de quelque fête le nom de Mrs Tennyson R. Harris, euve depuis deux ans, — cette soirée dans l'hôtel de Thomasville ne revient toujours. Toujours je revois le contorsionniste et sa

femme, et les yeux amers et curieux de Mr Harris, tandis qu'il les regardait. J'entends cette plainte, demi-gouailleuse, demi-désolée, la seule peut-être qu'il ait jamais poussée, ce ricanement plutôt : « Quel ilote!... » et le drame de cette vie d'homme d'affaires, esclave du snobisme mondain de sa femme, comme le pauvre Hope l'était des prétentions artistiques de la sienne, et mourant à la peine comme Hope lui-même, s'éclaire pour moi d'un sinistre jour. Oui, Mr Harris est mort six ou sept mois après notre villégiature sur le champ de bataille, frappé d'une attaque à la table de son « office ». Ses ennemis avaient raison. Il n'a laissé à Mrs Harris que trois millions de dollars, c'est-à-dire cinq ou six cent mille francs de rente. Quoique ce revenu soit loin de représenter les dépenses annuelles de la charmante femme, pour nous autres Européens il est encore sérieux. L'on parlait cet hiver de son prochain mariage à Cannes avec l'un des plus grands seigneurs de Rome et des plus ruinés, le prince d'Ardea, de la famille de Castagna, un arrière-neveu du pape Urbain VII. J'oubliais d'ajouter qu'à l'ouverture du testament de Mr Harris, on a trouvé un legs de cinquante mille dollars à l'intention d'un Mr John Hope, qualifié de contorsionniste. Les journaux américains ont commenté d'autant plus longuement cette excentricité du grand homme d'affaires que jusqu'ici toutes les recherches de la police n'ont pu découvrir ni l'existence ni le lieu de résidence de ce mystérieux légataire. — L'acrobate travaillait-il sous un faux nom ? Est-il mort lui aussi ? N'ouvre-t-il jamais un journal ? A-t-il échoué dans le crime et la prison ? Promène-t-il en Australie, au Japon, en Europe son étrange gagne-pain ?... De toutes les ironies de cette simple histoire n'est ce pas la plus ironique et la plus touchante, que le millionnaire n'ait pas pu affranchir son ilote et qu'il y ait pensé avant de mourir !...

NEPTUNEVALE

I

Quand on a couru beaucoup, et dans tous les sens, cet univers si vaste sur les cartes, en réalité si petit, on ne devrait s'étonner d'aucune rencontre. Par quelque point, tout le monde touche

out le monde, et tout le monde, aujourd'hui, va partout. Le subtil romancier italien Luigi Gualdo appelle quelque part du terme plaisant d'*étoffe* cette trame du hasard qui fait s'emmêler et s'entre-croiser, comme un fil d'une nuance au fil de la nuance contraire, les destinées follement contrastées. On sait cela, et si habitue soit-on aux fantaisies de cette *étoffe* cosmopolite, plus bariolée que ous les *tweeds* et que tous les *harris* d'Écosse, on éprouve des surprises de badaud à rencontrer certaines personnes dans certains endroits, et à constater que leur présence dans ce cadre si différent lu coutumier, est plus naturelle encore que la nôtre. C'est par une surprise pareille que commença l'aventure dont le souvenir me hante aujourd'hui et que je voudrais conter, d'abord pour me donner la joie, peu consolante, de me rajeunir de douze ans, — elle remonte au mois de juillet 1885 ; — puis elle appartient à cette série d'impressions sur lesquelles demeure un peu de mystère, et qui, comportant deux sortes d'explications, une naturelle, l'autre supra-sensible, laissent la place à d'indéfinies songeries. A l'époque où je fus témoin de ces romanesques et pourtant très simples événements, ils me parurent en effet très simples, quoique exceptionnels. Aujourd'hui que j'ai vieilli et que je marche environné les fantômes de tant d'amis pour toujours en allés, j'aime à chercher dans cet épisode une vague preuve qu'il y a, entre les choses visibles et les autres, entre les vivants et les morts, un échange possible de pensées et d'influences, un autre lien que celui de l'impuissant regret et de l'inutile mémoire, quitte à hausser les épaules devant ces hypothèses et à me répéter le mélancolique proverbe irlandais : « *There is hope from the sea, but no hope from the grave.* — On peut tout attendre de la mer, on ne doit rien attendre du tombeau. »

Ce gracieux et tragique dicton des marins d'Irlande est d'autant plus de mise ici que cette aventure, puisque j'ai donné ce nom à cette anecdote d'un ordre tout sentimental, eut précisément pour théâtre un coin reculé de cette belle île, peu visitée par mes compatriotes et qui mériterait tant de l'être beaucoup. Au mois de juillet dont je parle, je venais d'y débarquer pour la seconde fois. Elle m'avait tellement plu lors d'un premier séjour, que, n'ayant rien à faire de mon été, j'avais eu l'idée d'y revenir, pour me caresser de nouveau les yeux à la profonde verdure de ses paysages, avec des fleuves qui roulent une eau transparente et noire, avec des lacs cernés de montagnes boisées et parsemées d'îles, avec de

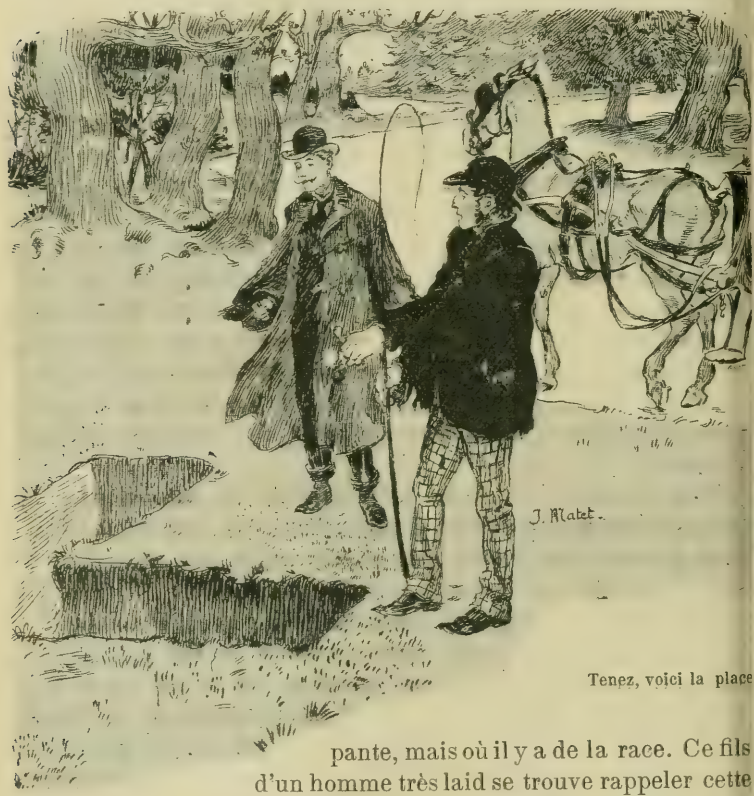
hautes falaises qu'emplit la lamentation des goëlands, avec des ciels toujours voilés d'une vapeur molle où flotte le souffle tiède du *Gulf Stream* tout voisin, — cette artère chaude du terrible Atlantique, — avec enfin ce charme inexplicable d'une mélancolie sans analogue. Je ne sais quoi de pathétique semble envelopper cette pointe extrême de l'Europe, cette *Ultima Thule* dont l'éloignement fabuleux troublait déjà le tendre Virgile, cette brumeuse oasis toujours disputée, — terme fatal et sans au delà où vint échouer la marée des émigrations de l'Est, où se prolonge aujourd'hui encore une guerre de races dont nul ne prévoit la fin. Entre 1881 — date de mon premier voyage, — et cette seconde arrivée, cette guerre de races venait d'être marquée par son incident le plus terrible : l'assassinat de lord Frederick Cavendish et de Mr Burke aux portes mêmes de la capitale. Encore à présent, si vous êtes étranger et si vous montez à Dublin sur un de ces *cars* d'un aspect si fantastiquement pittoresque qui servent de fiacres, il y a beaucoup de chances pour que le cocher vous propose aussitôt comme terme de promenade la place de ce double meurtre, accompli en plein jour et, dans l'allée la plus fréquentée du Phœnix Park, aux portes mêmes de la ville. A cette époque, et presque au lendemain du drame, cette proposition était inévitable. C'était aussi la première que m'avait faite le premier cocher pris à la sortie de l'hôtel, dès l'après-midi de mon débarquement, et j'avais accepté, si bien que descendu de bateau depuis quelques heures, je me laissai conduire vers la scène d'un des plus hideux guets apens de notre siècle. Je serai excusé de tous ceux qui connaissent cet admirable Phœnix Park, si vaste, si frais, si paisible; et à travers les fûts de ses grands arbres les montagnes de Wicklow sont si douces à regarder. Par cette après-midi lointaine de juillet, je me rappelle que la couleur du jour, d'un gris cendré, attendrissait encore ce verdoyant paysage. Des daims familiers broutaient par troupeaux fauves l'épais gazon nourri de pluies. Des jeunes gens, vêtus de flanelle blanche, jouaient patiemment au cricket parmi les vieux hêtres. Quel contraste avec les images qu'évoquaient les discours de mon cocher, un de ces étranges Irlandais des basses classes où l'on sent tout de suite le pire et l'excellent de ce sang celtique, si enthousiaste et si cruel, si aimable et si terrible. Son costume, déchiré par places, attestait son incurable désordre. Son teint couperosé décelait la meurtrière habitude du whiskey. En même temps ses attentions pour moi, son offre de sa couverture, s'il pleuvait, son soin à disposer le cous

.in pour caler mon inexpérience sur la banquette longitudinale où 'étais, suivant la coutume, assis de côté, dos à dos avec lui, sa oquacité complaisante, son soin de son cheval qu'il appelait familièrement Harry, tout révélait une nature essentiellement sociable, ·t cette excitabilité de sympathie propre à la race. Je le sentais amilier, spirituel, cordial, et qu'avec cela il aurait si aisément ›ris part lui-même à l'assassinat qu'il me racontait.

— Oui, Votre Honneur, me disait-il, Mr Burke et lord Frelerick faisaient leur promenade du soir... Le Parc est si charmant ›our cela. C'est le plus beau du royaume, vous savez, et avec un ire gai : J'aime beaucoup à y aller, moi aussi, par des temps ·omme celui-ci, pour réparer ma santé et ma bourse.. (*to repair ny health and to repair my purse*, — comment traduire son clinement d'yeux pour débiter cette invite au pourboire?). Puis, eprenant son récit : Deux *cars* s'arrêtent. Plusieurs hommes en lescendent qui se jettent sur Mr Burke. Ce n'était pas à lord Frelerick qu'on en avait. Pourquoi ne s'est-il pas sauvé? On l'aurait aissé échapper. Il a voulu défendre son compagnon. Alors on l'a ué aussi, naturellement... On a retrouvé Mr Burk percé de onze oups de couteau... Quant aux hommes, ils avaient déjà disparu. 'enez, voici la place, là, où vous voyez ces deux croix creusées dans a terre...

J'étais descendu de voiture pour regarder de près ce farouche nonument d'un si farouche attentat, lorsque je m'entendis interpeller par mon nom, en français, et, relevant la tête, j'éprouvai ce aisissement de badaud dont je parlais au début de ce récit, à voir uché sur un *car* pareil au mien un jeune homme rencontré à 'aris, tantôt dans le monde, tantôt au cercle, un certain comte de 'orcieux. Une jeune femme était assise à côté de lui sur la banquette. Je savais que ce garçon s'était marié vers la fin de l'hiver ›récédent; il était donc trop naturel qu'il eût voulu, docile à la node des jeunes ménages modernes, si volontiers voyageurs, monrer l'Angleterre à sa femme, et tout aussi naturel qu'ils eussent ›oussé une pointe en Irlande. Sur le moment, je ne raisonnai pas insi et « je demeurai stupide » — comme on disait dans la tragédie classique — devant cette apparition, en plein Phœnix Park, 'un oisif français pour qui l'*Ultima Thule* devait être Nice et Monte-Carlo au Midi, Deauville et Dieppe au Nord, et, à l'Est, Carlsbad peut-être, et peut-être Saint-Moritz. Lui cependant voyait na surprise et il en riait gaiement, du rire gai qu'il tient de sa

mère, cette jolie Pauline de Corcieux dont la chronique scandaleuse a trop parlé. Maxime a hérité d'elle encore ses yeux bleus, ses dents petites et séparées, sa voix qui zézaie un peu, son teint rose et la nuance blond pâle de ses cheveux. Ces petits signes d'efféminatión corrigent en lui la ressemblance trop marquée avec son père, un de ces gentilhommes d'une laideur tourmentée et frap-



Tenez, voici la place

pante, mais où il y a de la race. Ce fils d'un homme très laid se trouve rappeler cette laideur d'une façon singulière et donner lui-même l'idée d'un très gracieux et très élégant cavalier. Maxime avait alors vingt-cinq ans. On eût dit le frère, à peine aîné, de sa toute jeune femme, blonde et rose elle aussi, elle aussi avec de beaux yeux bleus et un rire enfantin, que je voyais se serrer contre lui sur la banquette trop étroite, et ces deux jolies poupées parisiennes, visiblement habillées, lingées, chapeautées, bottées

par les meilleurs faiseurs de la rue de la Paix, formaient vraiment sur ce *car* et dans cet endroit le groupe le plus inattendu et le

Il se fâche; on le menace de la prison.

plus falot, à côté de leur cocher irlandais, aussi tanné par l'alcool, aussi loqueteux dans son complet jaunâtre, aussi jovial que le lien et aussi sauvage d'aspect. Eux-mêmes, le mari et la femme, avaient conscience du paradoxe que représentait leur seule pré-

sence sous les frênes séculaires de ce « Bois de Boulogne » Dublinois. Car ce fut le premier mot que me dit Maxime, avec son habituelle grâce d'accueil, — celle de sa mère encore, — et cette grâce me fit lui pardonner d'être à ce degré le « Français en voyage », toujours en révolte contre tout pays qui n'est pas la France, gouailleur, étourdi, ne comprenant rien aux choses qu'il voit et les regardant juste assez pour s'en moquer. Nous sommes-nous fait des ennemis, par cette moquerie-là, dont les étrangers ne soupçonneront jamais combien elle est légère et inoffensive!

— Ça vous étonne de me voir ici? commença-t-il, et moi donc!... C'est trop drôle... Mais que je suis heureux de vous rencontrer. Vous n'êtes jamais à Paris... Et pourtant, quel diable de plaisir pouvez-vous bien trouver à venir dans des endroits comme celui-ci? N'est-ce pas, Germaine?... Que je vous présente à Mme de Corcieux, et la cérémonie faite : Ces chemins de fer anglais, où l'on vous enferme à clef, comme des prisonniers, est-ce une horreur?... Et leur façon de vous prendre vos bagages, comme cela, sans rien pour les reconnaitre, est-ce que c'est raisonnable?... Et ce Dublin, est ce un trou?... Et ces voitures? Un pays où il pleut toute la journée et pas un fiacre fermé, un bon petit fiacre de la Compagnie, tout simplement!... Et cet accent : *good morning*, *sir*, et il prononça : *marning* et *sair*, à l'Irlandaise. Il avait déjà remarqué cela... Et cette cuisine! Ces légumes, surtout, pas une pincée de sel, pas une once de beurre!... Et cette saleté! Ah! elle est propre, la verte Erin! J'espère que vous allez lui dire son fait dans quelque livre qui nous venge un peu de ce voyage, n'est ce pas, Germaine?...

— Moi, c'est la toilette des femmes qui me paraît de la démence, dit Mme de Corcieux... Tenez, celle qui passe là, j'ai envie de sauter à bas de la voiture et d'aller lui crier : Mais rentrez donc vous habiller... Avec ce ciel et cette fumée, quelle rage d'avoir sur soi des robes et des blouses de toile claire, et des bottes de fleurs sur leurs chapeaux!... Et puis tous ces enfants, pieds nus, à même la boue. Nous en avons vu un qui s'en allait, le long d'un trottoir, une paire de souliers à la main, n'est-ce pas, Max?...

— N'est-ce pas, Max?... N'est-ce pas, Germaine?... Ce jacassement de deux moineaux en train de piailler tour à tour et de se becqueter, était d'autant plus comique, qu'à travers ces remarques passaient des phrases, dont la naïve ignorance était un châtiment involontaire de cet impertinent caquetage, comme cette question qu'ils me posèrent tous deux à un moment :

— Et pouvez-vous m'expliquer, dit le mari, pourquoi le cocher a tenu à nous mener ici pour nous faire voir l'endroit où fut assassiné un Sir Furke, Rurke, Purke?...

— Sir Burke, rectifia la jeune femme, et lord Cavendish...

C'était le cas ou jamais de leur donner une leçon pour leur apprendre à ne pas trop rire d'une société dont ils ignoraient les plus élémentaires usages, et je rectifiai la phrase en substituant dans ma réponse le simple Mr Burke au sir Burke — sans prénom! — et le lord Frederick Cavendish au lord tout court! Ni l'un ni l'autre ne remarqua cette petite épigramme de mon pédantisme. Je voyais, à mesure que je leur racontais dans son détail cet épisode sinistre de la crise agraire, une véritable consternation envahir leurs souriantes physionomies. Ils se regardaient avec un effarement que je ne m'expliquai guère et qui me devint encore plus inexplicable quand je les entendis échanger ces quelques réflexions :

— Comment, ces gaillards sont avec cela socialistes et anarchistes? dit Maxime.

— On nous les avait tant donnés pour de bons catholiques et même pour des cléricaux? fit la jeune femme.

— Voilà qui redouble mon envie d'en avoir fini avec notre vente, n'est-ce pas, Germaine? reprit le mari.

— Le fait est qu'une propriété dans un pareil pays, répondit-elle, j'en ai froid dans le dos... Et ses fines épaules nerveuses se crispèrent sous la pèlerine de son manteau de voyage. Bon, continua-t-elle, en ouvrant son parapluie dont le manche représentait une tête de bécasse en argent — des armes parlantes, songeai-je, fidèle, moi aussi, au grand défaut national du jugement inique et précipité — la pluie recommence... C'est la troisième averse de l'après-midi... Cette fois, nous rentrons, n'est-ce pas Max?...

L'ondée, en effet, commençait de tomber, cinglante et rapide. Elle fouettait les fleurs des chapeaux et les robes de toile claire des promeneuses Dublinoises, sans que celles-ci interrompissent leur marche vers le haut du parc. Elle imbibait d'eau les vestons déchirés des cochers, sans que ceux-ci parussent y prendre garde. J'étais déjà trop habitué aux brusques sautes de ce climat pour ne pas dire à mon homme de continuer, et je quittai les deux « bécasseaux », c'est l'irrévérencieux surnom que je leur donnai mentalement, non sans avoir reçu d'eux une invitation à dîner en compagnie, à leur hôtel, le soir même, et répondu : oui. Ce manque de logique avait une raison : l'intense curiosité éveillée en moi par leur allu-

sion de tout à l'heure à une propriété en Irlande et à une vente : Propriétaires en Irlande, me répétai-je... ces petits Corcieux?... Lui ou elle aura fait un héritage. Mais c'est tout de même bien inattendu, et l'*étoffe* est par trop étoffée...

Oui, l'*étoffe* était très étoffée et plus étrangement encore que je ne me l'imaginais. On en jugera par la simple transcription de la confidence que me fit Maxime à ce dîner, offert d'une façon si cordiale, accepté pour cet éternel motif d'inquisition morale, l'instinctive duplicité professionnelle de l'écrivain. Je nous revois, tous les trois, en reprenant le cahier de notes où j'ai conservé cette conversation, assis à une petite table de l'hôtel le plus élégant de Dublin. Nous avions devant nous, suivant l'immuable mode anglaise, des verres de toutes nuances, bleus, roses, verts pour le Claret, le Porto, le vin du Rhin, et des fleurs, les fraîches fleurs, encore humides, de cette terre de brouillards : des giroflées, des géraniums, des pois de senteur parmi des fougères. Un essaim de garçons en habit — quel habit! — tous Allemands, allaient et venaient, distribuant les portions d'un menu rédigé en français — quelles portions, quel menu et quel français! — à une cinquantaine de *gentlemen* et de *ladies*, tous et toutes en toilette du soir. Et tous et toutes arrosaient d'une même sauce noire le saumon grillé, l'agneau rôti, le canard farci de sauge, et tous et toutes avaient des teints de revers de bottes, brûlés par le grand air au point que le décolletage des femmes laissait voir une ligne de hâle tracée comme au pinceau; et ils buvaient, qui du whiskey mêlé de soda, qui du champagne brut sursaturé d'alcool, qui un *cup* aromatisé d'herbes odorantes, comme une tisane ou comme un baume, qui de la vulgaire limonade ou de la bière au gingembre. La petite comtesse de Corcieux, délicieuse en mauve — j'allais apprendre que c'était le demi-deuil forcé de l'héritière — avec ses diamants de nouvelle mariée à ses mignonnes oreilles, promenait sur cette diversité de breuvages des yeux épouvantés, dont l'expression horrifiée m'aurait amusé davantage, si je n'avais été trop intéressé par la réponse de Maxime à ma question :

— Vous avez parlé devant moi d'une vente que vous aviez l'intention de faire en Irlande. Vous y avez donc des biens?

— Pas grand'chose, répondit-il; une terre d'une centaine d'hectares, et depuis quelques mois... Mais c'est l'histoire de cette terre qui est drôle. Vous en feriez un roman, sans avoir rien à y changer que les noms... Vous savez ou vous ne savez pas que notre

famille est originaire de Libourne. Mon arrière-arrière-grand père — ça remonte loin, vous voyez — était président au parlement de Bordeaux. En 91, il émigra. Ce dont bien lui prit, car six ou sept de ses collègues furent guillotinés l'année suivante... Ne perdez pas la filière, elle est inattendue. Ce président de Corcieux avait de grands vignobles en Bordelais et il faisait beaucoup d'affaires avec un négociant de Galway, en Irlande, qui fournissait de vins de Bordeaux toute l'île. C'est sur un bateau de ce négociant qu'il émigra. Le voilà donc qui débarque dans cette ville perdue, et sa première action est d'y devenir amoureux, à cinquante ans, d'une jeune fille de vingt, qu'il épouse. Elle s'appelait Mary O'Brien. J'ai cru jusqu'à ce jour que c'était la meilleure noblesse de l'île. Aujourd'hui j'ai vu tant de fois ce nom sur des devantures de magasins que j'ai des doutes... Mais passons. J'oubliais d'ajouter qu'au moment de ce mariage le président était veuf. Il avait un fils, mon arrière-grand-père, lequel servait, lui, dans l'armée des princes. De cette seconde femme, épousée en Irlande, l'émigré eut un autre fils, lequel eut lui-même un fils, en sorte qu'il y a eu un commencement de branche irlandaise des Corcieux, maintenant éteinte. Mais avant de vous dire dans quelles conditions j'ai hérité d'eux, il faut que je vous raconte le retour du président en France vers 1814. Le bonhomme apprend au fond du comté de Galway la chute de Bonaparte et la restauration. Il remonte en bateau et débarque à Bordeaux, vingt-trois ans après en être parti. Son premier soin est de se faire conduire en son hôtel à Libourne. C'était devenu la Sous-Préfecture. On le consigne à la porte. Il se fâche. On le menace de la prison. Sa colère fut telle qu'il reprit la mer quinze jours plus tard, sur le même bateau qui l'avait amené, en prédisant la fin du monde. Il acheva ses jours dans un petit domaine, au bord de la mer, en Irlande. Il l'avait acheté avec le produit de quelques diamants emportés en hâte et baptisé *Neptune-vale*. Il y est mort à près de quatre-vingt-dix ans et sans avoir jamais voulu revenir en France. Voilà ce que j'appelle un réactionnaire...

— Et sans avoir jamais revu son fils, interrompit Mme de Corcieux, qui, de son côté, n'a jamais eu l'idée de rendre visite à son père en Irlande!...

— Mais c'est très ancien régime, Madame, ces rapports-là, répondis-je. Il y a dans les mémoires du prince de Ligne une phrase dans ce goût-ci : « Mon père me détestait, je n'ai jamais su pourquoi. Nous ne nous étions jamais vus... »

— Moi, cette façon de comprendre la famille me fait horreur, reprit-elle, et Max aurait bien dû commencer tout de suite par l'autre histoire, qui est si jolie...

— Si jolie, si jolie!... fit le jeune homme. J'avais déjà observé qu'il croyait de temps à autre devoir se donner en face de sa petite femme des airs de sceptique, de garçon déniaisé et qui sait la vie. Du moment qu'il s'agit d'amour, les femmes ont toutes les indulgences... Avec cela que vous seriez contente, plus tard, que votre fils se conduisît comme cet autre, le héros de cette histoire si jolie?... Jugez-en plutôt, continua-t-il en se tournant vers moi. — Je vous ai dit que *Neptunevale* avait été acheté par le président sur son modeste trésor d'émigré. Le bien nous est revenu après la mort de son petit-fils, le demi-cousin germain de mon grand-père le général. Le général avait de sa femme, une Bonnivet, trois enfants : mon pauvre père, ma tante Lautrec que vous connaissez et mon oncle Jules dont je vais vous parler. J'aurais dû le nommer le premier, car c'était l'aîné. Mon père me l'a souvent décrit comme un garçon très doux, très calme, plutôt timide, mais extrêmement entêté, aussi entêté que silencieux, avec un talent très réel pour les arts. Il chantait, paraît-il, à ravir, et il peignait un peu. Comme il était aussi très dévot et qu'il n'avait manifesté, ses études finies, aucun désir d'aucune carrière, on appréhendait qu'il n'entrât en religion. Et voici qu'un beau matin, — il pouvait avoir vingt-quatre ans, — il vient demander à son père l'autorisation d'épouser la gouvernante de ma tante Lautrec : une fille de rien, une orpheline, je crois, qui était dans la maison depuis un an et qui n'avait pour elle que d'assez beaux yeux et des manières plus comme il faut que la plupart de ses pareilles. Vous pensez si le général l'a bien reçu et surtout la générale. Bref, on lui répond non et non, et quant à l'intrigante, on la met à la porte. Elle avait vingt-trois ans. Vous jugez qu'elle n'en était pas à son coup d'essai. Mon oncle Jules ne fait ni une ni deux, il sort de la maison avec éclat, il joue de la sommation respectueuse, et il épouse la gouvernante. On lui avait, bien entendu, coupé les vivres, supprimé sa pension. Mon père m'a souvent raconté qu'il était allé le supplier, leur mère aussi. Rien n'y avait fait. L'obstiné s'était mis, pour gagner un peu d'argent, à donner des leçons de dessin... Un Corcieux courant le cachet! Voyez-vous cela? Et en 1840, au moment où mon grand-père venait d'être nommé pair de France par le roi Louis-Philippe?... Il arriva que sur ces entrefaites nous héritâmes de cette

terre d'Irlande... On ne savait trop qu'en faire. Le général la fit offrir en dot à mon oncle, à condition qu'il s'engageât à quitter la France sur le champ. Mon oncle accepta. Je dois lui rendre la justice qu'il a tenu sa parole. Il l'a même trop bien tenue, car il n'a plus jamais répondu à aucune des lettres qui lui ont été écrites, ni à la mort de son père, ni à celle de sa mère, ni au mariage de son frère et de sa sœur. Il faut croire qu'il avait été blessé trop profondément. C'était bien naturel pourtant que le général ne fût pas très flatté d'avoir pour bru une institutrice, ni mon pauvre père et ma tante très satisfaits d'appeler du nom de sœur une personne qui avait été domestique à notre service... Qu'a fait mon oncle à *Neptunevale?* Comment y a-t-il vécu? A-t-il été heureux ou malheureux de cet absurde mariage? Nous n'en avons jamais rien su, sinon que sa femme et lui n'avaient pas eu d'enfants et qu'ils sont morts à huit jours de distance en mai dernier, lui à soixante-neuf ans, elle à soixante-huit. Nous ne comptions, comme bien vous pensez, sur rien. En effet, ils avaient placé ce qu'ils possédaient en rentes viagères. Ce n'était pas grand'chose. Le général n'était pas très riche, et il avait pris toutes les mesures pour déshériter de son mieux le fils rebelle. Il restait la terre qui se trouvait nous revenir. Mon oncle n'a sans doute pas cru mourir si vite et il n'avait pas fait de testament. Ma tante Lautrec m'a cédé sa part à titre gracieux... Voilà toute l'histoire qui fait s'extasier Germaine. Elle y devine un grand caractère, un grand amour, un grand bonheur. Moi, j'y aperçois une grande sottise de la part de mon oncle, et pour nous un grand ennui d'avoir à nous débarrasser de ce *Neptunevale*, dans un pays où les paysans ont, paraît-il, la jolie habitude de canarder ou de poignarder les propriétaires...

— Ne le croyez pas, interrompit vivement la petite Mme de Corcieux : il fait l'homme positif et prosaïque comme cela ; mais la vérité est qu'il pense comme moi qu'on a été bien dur pour ces pauvres amoureux dans la famille... Et d'ailleurs nous serions des ingrats de ne pas les défendre... Il parle d'ennui!... Eh bien! Imaginez-vous qu'il y a un mois, à Paris, nous en étions à nous sermonner l'un l'autre pour nous empêcher de faire deux folies. Max avait une envie folle de me donner un demi-rang de perles juste de la grosseur des miennes, qu'il avait vu rue de la Paix. Moi, j'avais une envie folle qu'il se donnât une paire de chevaux russes que Casal cherche à vendre... Et nous allions y renoncer tous deux, par raison, quand il nous arrive d'un Mr Crawford, qui

habite tout près de *Neptunevale*, une offre ferme de nous acheter trois mille livres — soixante-quinze mille francs comptant — cette terre dont nous nous demandions ce que nous allions bien en faire. Soixante-quinze mille francs, c'est les chevaux et c'est les perles, et par-dessus le marché notre bourse de jeu pour Monte-Carlo tout cet hiver que nous devons passer à Cannes! Je dis à Max : — « Il n'y a pas à hésiter, et comme on ne fait bien ses affaires que soi-même, allons-y. Ça nous sera une occasion d'un *shopping* à Londres... » Et nous voici. Demain, à quatre heures, nous serons à *Neptunevale*. Le temps de conclure l'affaire, de voir s'il n'y a pas quelques papiers de famille à reprendre, et nous repartons... Je ne me ferai pas vieille dans ce pays. Ah! ça, non, non...

— Mais j'y pense, reprit le petit de Corcieux, qui avait observé avec quel visible intérêt je suivais cette fantastique histoire de son bisaïeul et de son oncle. Si vous veniez avec nous jusque-là? On part à neuf heures, on arrive à une station qui s'appelle quelque chose comme Oranmore. Là, l'ancien cocher de mon oncle nous attend avec une voiture. Il y a une dizaine de milles, pas plus. Je ne sais pas ce que ça fait en kilomètres, mais ça ne doit pas être plus de quinze ou vingt. Il paraît que la maison est grande et le maître d'hôtel, un certain John Corrigan, me paraît plutôt intelligent, d'après ses lettres. Est-ce dit?

— Laissez-moi le temps de réfléchir, répondis-je en riant. Vous allez, vous allez. Il me faut au moins me rendre compte si ce crochet pourra se raccorder au reste de mon voyage... C'est sur la baie de Galway, me dites vous? Mais de quel côté? De celui-ci ou de l'autre?...

— Comme ça nous ressemble!... fit la jeune femme gaiement. Ni lui ni moi n'avons pensé à regarder la carte...

— Nous n'en avons pas besoin, dit Maxime, puisque Corrigan nous a envoyé l'heure exacte du train et le nom de la station. D'ailleurs il y a des indicateurs, et je n'ai jamais su rien trouver dans un atlas...

II

Je la regardai, moi, avec grand soin, cette carte que mes deux compatriotes avaient si gentiment dédaignée, d'un dédain qui aurait dû me faire sourire. Hélas! Voici longtemps que je ne

Elle aspergea le sol du sang qui giclait par un jet noirâtre (Chap. IV).

souris plus de rencontrer chez nous, du petit au grand, la nationale infirmité de l'éternel « à peu près », cette marque assurée des décadences. Je constatai que le détour ne m'empêcherait pas de gagner ensuite par Limerick, Killarney et le Kerry, où je comptais faire un séjour, et, le lendemain matin, je montais dans l'express de Galway avec M. et Mme de Corcieux, pour en descendre vers les deux heures à la station d'Oranmore, après un trajet totalement dépourvu d'incident. La portion centrale de l'Irlande que cette ligne traverse est une vaste plaine semée de tourbières, avec quelques châteaux ruinés de place en place, et sans autre pittoresque que la profondeur de sa verdure. La causerie de mes deux compagnons n'était pas pour corriger la monotonie du paysage. Pourtant je n'étais pas arrivé au terme de ce court voyage sans leur avoir du moins rendu une justice. Ce tout récent ménage avait bien quelques-uns des défauts habituels à leur classe et à leur milieu : ils étaient légers, superficiels; leurs moindres phrases révélaient une existence absurdement dispersée dans les plus médiocres plaisirs d'une société où les honnêtes femmes s'amusent comme les cocottes et les hommes comme des palefreniers. Cela dit, Maxime et Germaine avaient une qualité qui, pour moi, sera toujours irrésistible : ils étaient simples, ils étaient bons. Il y avait en eux beaucoup de naïveté, beaucoup de jeunesse, et, surtout, ils s'aimaient. Tous deux avaient été visiblement très mal élevés dans un monde bien gâté. Une certaine droiture native voulait que ni l'un ni l'autre ne s'y fussent défloré le cœur. J'étais sûr, par exemple, que Maxime ne soupçonnait rien de la terrible réputation de sa mère, et quant à Germaine, on n'avait qu'à regarder ses yeux bleus quand ils se fixaient sur Max, pour comprendre qu'elle s'était vraiment mariée, comme une honnête fille, en donnant tout son cœur et pour toujours. Dans cette intime et profonde cordialité qui les unissait, ces deux aimables oiselets, si sévèrement qualifiés par ma misanthropie la veille, étaient encore bien Français, ce pays où les ménages, quand ils sont bons, sont excellents, — et ce ménage-ci s'annonçait tellement comme devant appartenir à cette dernière catégorie, qu'après être parti de Dublin, avec une affreuse appréhension de leur compagnie, je n'aurais pas regretté le voyage à cause de cette compagnie, même si *Neptunevale* eût dû désappointer ma curiosité. Mais il était écrit que, pour une fois, mon attente d'impressions nouvelles serait égalée et dépassée.

La voiture annoncée nous attendait à Oranmore. C'était un *car*,

escorté d'une wagonette destinée à porter les bagages. Les deux conducteurs étaient l'un et l'autre en grand deuil. Ils avaient, tous deux aussi, dans l'expression de leur physionomie, quelque chose de farouche, comme de révolté, qui frappa même Maxime. Il me dit en français quand nous fûmes assis sur la banquette, dos à dos, lui à côté de sa femme, moi à côté du cocher :

— Ça débute bien, notre arrivée ! Avez-vous vu la mine de ces deux gaillards ? A combien de ligues croyez-vous qu'ils soient affiliés ?

— Pour celui-ci, je gagerais à aucune, répondis-je, après avoir examiné mon voisin. C'est un homme qui fait trop bien ce qu'il fait pour être révolutionnaire. Voyez comme il conduit, si posément, si finement aussi, et comme il est propre, ses habits, son chapeau, son linge, ses mains...

— Pourquoi lui et son camarade nous ont-ils regardés alors de ce mauvais regard ? insista Corcieux.

— Ce sont peut-être tout simplement des serviteurs qui aimaient beaucoup leurs maîtres, dit la jeune femme, et qui ne sont pas contents d'en voir arriver de nouveaux. Nous saurons si Marie et Julien se seront entendus avec celui à qui nous les avons confiés avec nos bagages ; mais c'est vrai que le nôtre, à bien le regarder, a réellement l'air d'un honnête sauvage...

J'oubliais de mentionner que les deux amoureux avaient jugé à propos de se faire accompagner, dans leur voyage à travers cette rude contrée, par une camériste et un valet de chambre très corrects — deux parodies de leurs maîtres par la tenue et les manières et dont la mine avait été impayable en regardant le chariot sur lequel ils devaient cheminer afin de surveiller les six malles. — Six malles pour huit jours d'absence et dans le fond du comté de Galway ! Certes, ni la minaudière Marie ni l'élégant Julien ne devaient en ce moment regarder leur conducteur d'un œil beaucoup plus rassuré que leur maître ne faisait le nôtre, qu'il interpella tout d'un coup avec une singulière brusquerie :

— Comment vous appelez-vous, cocher ?

— Paddy Corrigan, Votre Honneur, répondit l'homme.

— Vous êtes un parent du *butler*, alors ? demanda Maxime en se servant de l'expression anglaise que traduit notre « maître d'hôtel » aussi exactement que le permet la différence des domesticités dans les deux pays. Puis, voyant que l'Irlandais le regardait sans avoir l'air de le comprendre, il insista : Mais oui, du *butler* de John Corrigan, enfin, celui qui m'a écrit...

— John Corrigan, répéta le cocher, c'est mon père.

— Pourquoi faisait-il semblant de ne pas savoir de qui je voulais parler? dit Maxime en français; et se tournant vers sa femme : Vous allez voir que ces excellents serviteurs sont tout bonnement les socialistes, humiliés d'être appelés domestiques. Ce sera comme à New-York où l'on n'a, paraît-il, que des *aides!*... Puis s'adressant le nouveau à l'homme : Depuis combien de temps étiez-vous au service de mon oncle? demanda-t-il.

— Depuis toujours, Votre Honneur, répondit Paddy; je suis né dans la maison...

— Et votre père? interrogea Germaine qui eut un malicieux regard vers son mari, comme pour lui dire : Eh bien! c'est moi qui avais deviné juste.

— Mon père est né aussi à *Neptunevale*, il y a soixante-quatre ans, du temps du vieux comte, avant le comte Jules, Milady, et ce vieux garçon aussi est né à *Neptunevale*, continua-t-il en caressant du fouet son cheval, il y a dix-huit ans, n'est ce pas, Billy? Billy dressa ses oreilles : il comprenait que Paddy parlait de lui, et il enleva le *car* d'un trot plus leste, afin de bien affirmer que, malgré son âge, une bête née à *Neptunevale* n'avait peur ni d'une côte, ni du poids de quatre voyageurs, et Paddy constata cet effort du brave animal en disant : On ne lui donnerait jamais dix-huit ans, non plus qu'à mon père ses soixante-quatre. Les *bonnes gens* nous ont toujours protégés, conclut-il, en insistant d'une façon singulière sur ces mots : *the good people.*

— Ma foi, je commence à croire que vous avez raison, dit le petit de Corcieux à sa femme, gaiement et piteusement tout ensemble, et que mon original d'oncle a eu cette excentricité par-dessus les autres de connaître ce que nous ne connaîtrons jamais : les vieux serviteurs des romans. Il y en a comme cela, si je me rappelle bien, dans Walter Scott. — *The good people!*. . Ça ne se trouve plus qu'ici, des cochers qui parlent, avec cette vénération, de leurs maîtres morts.

— Il resterait à savoir si Paddy parle réellement de ses maîtres, l'interrompis je. J'ai lu ces jours derniers que les paysans d'Irlande appellent les fées *les bonnes gens* pour se les rendre favorables par cette flatterie. D'ailleurs, rien de plus facile à vérifier... Dites moi, Monsieur Corrigan, demandai-je au jeune cocher, vous avez parlé des *good people*. Est-ce qu'il y a beaucoup de gens qui croient aux fées dans le pays?...

— Tous ceux qui en ont rencontré, Votre Honneur, me répondit le jeune homme, en me lançant ce singulier regard, semblable sous toutes les latitudes, du paysan qui redoute et méprise à la fois l'ironie de l'homme qu'il sait plus instruit. Il y avait dans son accent tant de certitude que je m'abstins de continuer cet interrogatoire. Je ne doutais pas que de lui-même il ne nous racontât presque aussitôt quelque histoire dont le héros fût un des innombrables esprits du *folk lore* irlandais. Je me trouvais, par le hasard de cette lecture toute récente, savoir les noms de quelques-uns de ces démons populaires : le *Lepricaun*, qui chemine, chaussé d'un seul soulier; le *Cluricaun*, le dévaliseur des caves; le *Gonconer* ou le parleur d'amour, l'enjôleur des bergères; le *Dullahan* ou le fantôme sans tête, d'autres encore. Je me mis à les dénombrer à mes compagnons en leur détaillant ce que je savais des exploits de ces funestes ou bienfaisants esprits. Vraiment le paysage où nous nous engagions était fait pour expliquer, pour justifier ces fantastiques imaginations par son caractère d'étrangeté sauvage et de poésie mélancolique. La route courait maintenant, solitaire, dans une lande presque entièrement dépouillée d'arbres, et encombrée, semée, écrasée, d'une si prodigieuse quantité d'énormes pierres que toute la contrée en était engrisaillée. Pour disputer un peu de sol utilisable à ce déluge calcaire, les paysans avaient multiplié les murs, si l'on peut donner ce nom à de longues lignes de roches, mises les unes sur les autres sans ciment, de sorte qu'à travers les interstices le ciel s'apercevait sans cesse, un ciel voilé, très bas, d'une nuance grise comme les pierres, et la baie de Galway étalait à l'horizon une eau de la même nuance, sur laquelle glissaient des barques à voiles brunes. Cette triste nature, toute en teintes neutres et mortes, n'avait pour l'animer que des bestiaux en train de paître l'herbe rare dans les enclos fermés par ces farouches murailles. Aucun berger ne les gardait. Une entrave de corde ou de paille tressée liait un de leurs pieds de derrière à un de leurs pieds de devant. Nous voyions, à notre passage, ici des moutons, plus loin des chèvres, là un cheval, enchaînés de la sorte, se sauver d'une extrémité à l'autre du pâturage avec une claudication presque douloureuse. Des vols de mouettes blanches passaient, en jetant cet appel des oiseaux de mer qui ressemble avec une identité sinistre à un cri plaintif d'enfant. Des corbeaux de la grande espèce, de ceux qui portent le tragique sobriquet de corbeaux des batailles, sautelaient sur ces maigres prairies, et la déso-

lation s'accroissait encore de la quantité de chaumières ruinées qui se dressaient le long de la route. On apercevait les quatre murs, et, à la place où l'âtre avait flambé, une trace de suie noire, dernier reste du feu autour duquel, par les soirs d'automne et d'hiver, les paysans, aujourd'hui partis, avaient causé des *bonnes gens*, qu'ils appellent aussi *the gentry*, la noblesse, ou *the army*, l'armée. C'était comme si un ensorcellement eût pesé sur cette Irlande pétrée, très différente de l'Irlande verte que nous venions de traverser. On comprenait si bien qu'aux heures troubles du soir le brouillard venu de cette mer montueuse, en se déchiquetant sur ces rochers stériles, en traînant sur ces herbes pauvres, en s'effilochant à ces ruines nues, prit au regard d'un des haillonneux passants aux yeux de bêtes — comme nous en rencontrions de temps à autre — des aspects de formes vivantes, l'apparence d'un être de l'autre monde. Le rapport entre ce décor de nature et ces légendes était si évident que mes deux compagnons le sentaient eux-mêmes, surtout la jeune femme qui eut bientôt fait, en me posant questions sur questions, d'épuiser ma chétive érudition, mais comme je lui avais mentionné entre diverses autres fées la *Banshee*, l'espèce de Dame Blanche qui apparaît dans certaines maisons quand une mort va s'y produire, elle s'adressa tout d'un coup à Paddy Corrigan directement, et elle lui demanda :

— Est-ce que l'on a raconté que la *Banshee* est venue quand notre oncle est mort ?

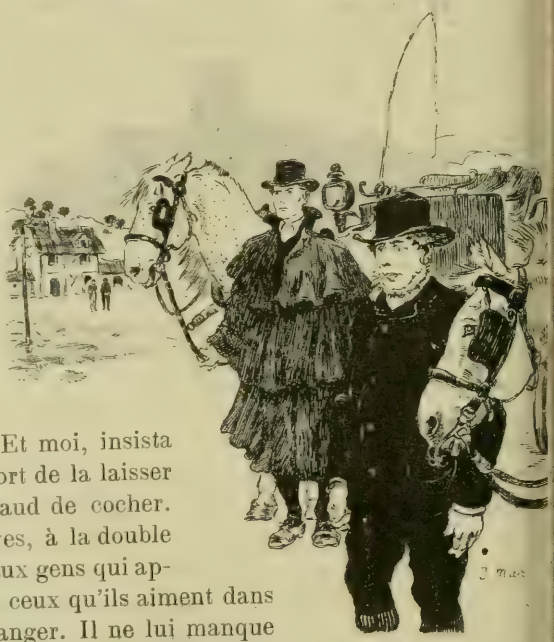
— On ne l'a pas raconté, Milady, répondit Paddy, et après un silence : Quelqu'un l'a entendue, comme je vous entends.

— Quelqu'un de la maison ? répéta Mme de Corcieux.

— Oui, Milady, reprit l'homme, ma tante Harriet, et deux fois... La première fois, c'était la nuit où la comtesse est morte. La comtesse n'était pas malade. Elle était sortie avec moi, dans la journée, sur ce *car*... Vers dix heures, comme on venait de se coucher, un cri réveille ma tante. Elle se dit : — C'est une chauve-souris... Elle est allée ouvrir la fenêtre. Pas plus de chauve-souris que maintenant. Elle s'est recouchée. — L'oiseau se sera envolé, pensa-t-elle pour se rassurer ; et voilà qu'elle entendit un second cri. Cette fois elle se dit : C'est la *Banshee*... Eh bien ! Cette même nuit, la comtesse se réveilla et réveilla le comte. Elle lui dit : Je ne sais pas ce que j'ai ; elle lui prit la main et la mit sur son cœur en poussant un grand cri... Elle était morte... Le comte est tout de suite tombé bien malade. Il y avait quarante ans qu'ils ne s'étaient

jamais quittés. Nous avons vu tout de suite qu'il ne durerait pas longtemps. Nous ne nous attendions pas que ce fût si vite... Sept jours après l'enterrement, à onze heures cette fois, nous dormions, ma femme et moi. La vieille Harriet vient nous appeler : — Je l'ai encore entendue, me dit-elle. Il faut prier le bon Dieu... Le lendemain, le comte était mort...

— Vous avez eu tort de raconter à Germaine toutes ces histoires de fées et de revenants, dit Maxime de Corcieux en me montrant de quel visage sa femme avait écouté ce récit, débité, j'en conviens, avec cet accent de conviction qui empêche le sourire. Et moi, insista Maxime, j'ai eu tort de la laisser interroger ce nigaud de cocher. Elle croit aux rêves, à la double vue, vous savez, aux gens qui apparaissent devant ceux qu'ils aiment dans les moments de danger. Il ne lui manque plus que d'avoir peur de la *Banshee* de *Neptunevale*.



Les deux conducteurs étaient en grand deuil.

— Je n'ai peur de rien, répondit la jeune femme en rougissant un peu, mais vous-même vous m'avez avoué que vous aviez eu des pressentiments, est-ce vrai? Cette vieille paysanne en aura eu un, voilà tout. Et puis ce qui me touche, c'est l'histoire de cette mort de notre tante et de notre oncle que nous ne soupçonnions pas. Ces deux vieux époux, partis presque ensemble, après ne s'être jamais quittés, cet homme qui avait tout sacrifié à cette femme et qui n'a pas pu lui survivre plus d'une semaine, cet

amour qui n'a fini qu'à la mort, c'est vrai, cela m'a toute remuée... Vous voyez bien, ajouta t elle avec un sourire, que j'avais bien raison de prétendre que ce mariage de votre oncle Jules est un joli roman, et tous deux, sa femme et lui, ont dû être deux cœurs exquis, pour s'être tant aimés d'abord, et puis pour avoir su se faire tant regretter de ceux qui les approchaient. Ce brave garçon avait des larmes dans les yeux pour nous raconter son histoire...

— N'allons pas si vite, interrompit Maxime, qui avait repris son petit air supérieur du mari qui sait la vie. Je ne dis pas qu'il ne regrette pas ses maîtres, mais il veut surtout que nous sachions qu'il les regrette, pour nous pousser à le garder. — D'ailleurs il a raison. Je suis prêt à le recommander au nouveau propriétaire, si celui-ci veut de lui... Dites donc, continua-t-il, en interpellant Paddy en anglais, est-ce que vous connaissez Mr Crawford?

Hélas! ils ne devaient plus jamais manier ces pauvres objets.

— Oui, Votre Honneur, je le connais, répondit le cocher.

— Et vous savez que je vais lui vendre la maison?

— Oui, Votre Honneur, on me l'a dit.

— Vous êtes-vous déjà entendu avec lui, reprit Maxime, et allez-vous rester comme cocher?

— Jamais, Votre Honneur, répondit Paddy avec une énergie singulière, et il répéta : Jamais.

— Pourquoi cela? demanda Maxime un peu penaud. La vivacité de cette réponse démentait trop comiquement sa prétention de supériorité conjugale dans la connaissance du cœur humain.

— Parce que je ne l'aime pas, Votre Honneur, répondit Paddy. Non, continua-t-il, je ne verrai pas cet homme devenu le Maître de *Neptunevale*.

— Et que ferez-vous alors? interrogea à son tour Mme de Corcieux.

— Nous avons décidé d'aller à Stanford, Connecticut, Milady, avec toute la famille.

— A Stanford? reprit la jeune femme, est-ce loin d'ici?

— Aux États-Unis d'Amérique, répondit l'Irlandais qui regarda l'horizon de la mer, sur le bord de laquelle nous roulions à présent. Ses yeux clairs semblèrent chercher une minute, par delà l'espace, le lointain continent, asile de tant de ses compatriotes, et d'où arrivaient droit les grandes lames dont l'écume s'éparpillait à quelques mètres de nous.

— Et pourquoi avez-vous choisi Stanford? continua Germaine de Corcieux.

— C'est là que vont tous les gens de Galway, quand ils émigrent, répondit Paddy.

— Mais êtes vous sûr d'y gagner votre vie? demanda de nouveau Maxime.

— L'aide de Dieu est plus près que la porte, dit sentencieusement l'Irlandais. Je sais soigner les chevaux. N'est-ce pas, Billy? Mon père sait tenir les livres. Il tenait tous ceux du feu comte. Ma mère sait faire la cuisine. Elle l'a faite à *Neptunevale* depuis trente ans. Ma femme est blanchisseuse et repasseuse. C'est elle qui soignait tout le linge à *Neptunevale*. Mon beau-frère Thady French, celui que vous avez vu à la gare, est bon charpentier, bon menuisier, bon serrurier. Il réparait tout dans la maison. Une de mes sœurs était lingère, et l'autre servait de femme de chambre à la comtesse. Elle sait faire une robe et un chapeau. Il n'y a que la vieille tante Harriet qui ne faisait rien, mais elle n'ira pas loin. De voir *Neptunevale* comme elle le voit, c'est déjà pour elle la fin du monde...

— Comment, dit Mme de Corcieux, si j'ai bien compté, vous étiez, vous, votre père, votre femme, vos deux sœurs, votre beau-frère, votre tante, huit personnes de votre famille à *Neptunevale?*

— Avec six enfants, Milady, répliqua-t-il, trois à moi, trois à mon beau-frère, cela fait bien quinze. Mais, ajouta-t-il avec une simplicité qui prouvait combien peu il comprenait la nuance de l'étonnement éprouvé par la jeune femme, la maison est grande. Il y a deux cents acres de terre autour. Chacun trouvait bien à s'occuper. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous allez en juger, Milady, car nous sommes très près... Tenez, ces toits d'ardoise, derrière ces arbres.

J'ai, comme tous les vagabonds qu'une inguérissable inquiétude intime promène sans cesse d'un gite d'une heure à un autre gite d'une heure, regardé plus d'un endroit dans ce vaste monde avec un nostalgique et parfois un poignant regret de ne pouvoir y fixer ma destinée. Mais cette impression de l'oasis, de l'asile où conduire celle qu'on aime, afin d'y vivre pour elle, auprès d'elle, uniquement et toujours, je ne me rappelle pas l'avoir jamais éprouvée plus forte et plus soudaine qu'à ce détour de route, et devant le profil lointain de cette toiture grise que désignait le fouet de Paddy Corrigan. La lande pierreuse et désolée où nous cheminions depuis plus d'une heure venait de finir brusquement, pour donner naissance à une presqu'île rattachée à la terre par une mince chaussée sur laquelle les hautes marées déferlaient sans doute à pleines lames, car on avait dû la protéger par d'énormes blocs. Cette presqu'île, comme allongée, comme étalée le long de la côte, en était séparée par un goulet, une lagune plutôt, que cette même marée couvrait et découvrait, tour à tour, en revenant et en se retirant. J'ai su depuis quel charme de vie ces départs et ces retours de l'eau donnaient à ce paysage, qui s'assombrissait et qui s'éclairait tour à tour, suivant que cet étroit chenal montrait à travers les branches la sombre jonchée de ses roches revêtues d'algues brunes ou bien le miroir mobile et palpitant de ces vagues où réfléchissait le ciel. A cette minute de notre arrivée, la mer était presque haute, et au delà surgissait, éclos comme par magie à l'extrémité de cette lande stérile, le plus verdoyant, le plus ombragé des parcs. Un renflement de terrain du côté de l'ouest expliquait comment cette végétation puissante avait pu résister aux vents terribles de l'Atlantique. A mesure que nous nous approchions de la chaussée en longeant le chenal, la lumière du soleil qui avait enfin percé les nuages caressait les beaux feuillages découpés des frênes, la ramure

presque pourpre des grands hêtres noirs, la forte verdure des chênes, et, de place en place, la masse plus claire d'un tilleul ou d'un sycomore. Des bêtes erraient sous ces branches, libres celles-là : de gigantesques moutons à tête et à pattes noires, des vaches marbrées de taches blanches et rousses, et dans des portions fermées, des chèvres velues, dont on voyait le corps agile se suspendre aux buissons des haies. C'était vraiment un horizon d'idylle, et d'une idylle entre deux déserts, — comme avait été le bonheur des deux êtres qui s'étaient tant aimés, entre l'exil et la mort, dans la maison à peine visible parmi ces beaux arbres. — Par delà l'étroite presqu'île, on distinguait la mer à nouveau, puis les montagnes de Clare, stériles et nues, sous le revêtement gris d'un déluge de pierres semblable à celui que nous avions franchi depuis Oranmore. Ainsi aperçus, dans la douce et transparente clarté de cette belle journée d'un juillet du Nord, après ce que nous savions de l'existence vécue là quarante ans par le comte Jules et sa femme, ce parc et cette demeure semblaient une apparition presque aussi fantastique qu'avait pu être l'appel de la *Banshee* écouté par cette vieille visionnaire d'Harriet. Nous le sentîmes tous les trois, et nous gardâmes le silence qu'imposent aux plus indifférents certaines choses vraiment inexprimables de la vie. Ce ne fut qu'après la chaussée, et une fois entrés sous les ombrages du parc, que Germaine de Corcieux traduisit tout haut ce que nous pensions, — à sa manière, où il y avait encore un peu de la Parisienne, factice même dans ses plus enfantines sincérités et qui ne peut pas voir la nature sans penser à l'Opéra :

— Est-ce que vous n'avez pas l'idée tous deux, dit-elle, que tout cela n'est pas vrai, que c'est un décor de théâtre qui va s'évanouir?... Tenez, la maison, d'ici, avec ces grottes et ces statues, on croirait un petit coin de Versailles...

Le *car* pénétrait en effet dans une allée de tilleuls, un *couvert*, comme on disait autrefois, taillé à la vieille manière française et où se reconnaissait le goût de l'émigré, comme aussi à des grottes factices, en rochers garnis savamment de coquillages. Des buis soigneusement tenus dessinaient un jardin, aménagé dans le même style et où se remarquaient de ces grands beaux fuchsias, plus hauts qu'un homme, comme on n'en voit guère qu'à Valencia, et des touffes magnifiques d'œillets et de roses. Au centre, dans un bassin où la pluie remplaçait tant bien que mal l'eau de source absente, un Neptune grossièrement taillé dans une pierre effritée,

était chargé de justifier le nom de cet endroit si étrangement composite : car un revêtement de lierre et des fenêtres en saillie donnaient à la bâtisse une apparence anglaise, tandis que les ailes allongées, les balustres en briques de deux petites terrasses et une rangée d'urnes sur le sommet du premier et unique étage rappelaient notre XVIIIe siècle. Cette maison, qui avait été celle du bonheur, avait un aspect si frais à la fois et si rococo, si vénérable et si coquet, elle semblait si bien faite pour abriter également les renoncements d'une vieillesse retirée de tout et les jolis bonheurs d'un amour jeune, que le nouveau propriétaire ne put se retenir de soupirer devant ces murs verdoyants qu'il se préparait à vendre :

— Ma foi, si l'oncle Jules avait eu la bonne idée de me laisser ce joujou à deux heures de Paris, en Seine-et-Marne par exemple, ou dans le Maine seulement?... Avec quel plaisir je le garderais!...

III

L'obsession, l'envahissement, la conquête de deux âmes par une maison, — par ce qui flotte d'intangible, d'invisible, d'impondérable dans des chambres où des êtres délicats et sensibles ont vécu longtemps, ont aimé, ont souffert, sont morts, — c'est toute l'histoire des quelques journées que Maxime de Corcieux et sa femme passèrent avec moi dans ce *Neptunevale*, où je m'étais laissé entrainer au hasard, presque à contre-cœur, et depuis lors, j'y suis revenu si souvent en pensée!... Oui, si souvent j'ai revu — comme si cela datait d'hier — l'arrivée que je viens de raconter, et l'arrêt du *car* devant la porte où nous attendait la tribu entière des Corrigan et des French : hommes, femmes, filles, enfants, tous étaient en deuil, et tous avaient ce même regard à la fois curieux et farouche, intéressé et révolté qui nous avait tant frappés chez Paddy et chez son beau-frère, dans la gare d'Oranmore. A présent, mes compagnons et moi nous en comprenions trop bien le sens. Tandis que le chef de la famille, ce fermier-intendant, qualifié si improprement de *butler* par Maxime, nous saluait d'un « *Welcome to Neptunevale* », les visages des autres disaient clairement :

— Les voici donc ces héritiers qui vont vendre cette maison que les maitres morts nous ont rendue si chère... Pourquoi?...

Si souvent aussi je me suis retrouvé en rêverie à cette première

minute de notre entrée dans la maison. Encore aujourd'hui, ce souvenir m'émeut de l'émotion presque pieuse qui nous saisit, tous trois, dans le vestibule où se voyaient, parmi les meubles d'un style ancien, des ombrelles et des cannes, des chapeaux de jardin et des châles, comme si le comte Jules et sa femme étaient là, dans la pièce voisine, qui allaient sortir et se promener sous les ombrages que nous venions de traverser. Hélas ! ils ne devaient plus jamais manier ces pauvres objets, protection de leurs dernières allées et venues de vieilles gens. Ils ne s'assiéraient plus jamais dans le salon dont les tentures fanées se ravivaient, s'éclairaient aux chaudes lueurs du soleil tombant. Sur une table posait un livre, à demi coupé, avec l'ivoire jauni du couteau à papier encore pris entre les pages. Devant une bergère, un métier à tapisserie attendait, l'aiguille piquée sur le dernier point où elle n'avait pas fini d'épuiser sa soie. La dévotion des serviteurs avait respecté jusqu'à la place de ces reliques. Ils avaient seulement renouvelé les fleurs dans les vases. Un faible arome de réséda emplissait cette pièce, tendre et caressant comme un très lointain souvenir, et, par les fenêtres, la mer bleuissait à travers les frênes. Le comte Jules et sa femme seraient entrés là, qu'ils n'auraient eu qu'à se rasseoir, elle dans son fauteuil, lui dans sa liseuse, et la haute horloge posée dans sa gaine d'acajou incrusté leur aurait mesuré les heures de son même battement monotone. Pour ajouter à cette demi-hallucination qui rendait si voisins, si présents les maîtres défunts de *Neptunevale*, dans chaque chambre se trouvait un portrait de lui ou d'elle, — quelquefois deux et trois — œuvres du comte Jules, dont Maxime m'avait bien dit qu'il peignait un peu. Visiblement il avait exécuté avec religion ces quinze ou vingt portraits de sa femme, tous datés, depuis le premier, celui de l'année de leur mariage en 1811, au bas duquel il avait écrit, avec l'orgueil d'un amour révolté contre une injuste humiliation, le nom plébéien de celle que son père avait proscrite :

FRANÇOISE COCHERIS

VICOMTESSE DE CORCIEUX

Toujours je nous verrai, mes deux compagnons et moi, courant la maison et nous appelant l'un l'autre, pour nous montrer ces portraits, par ordre de date. C'était comme si nous eussions suivi, année par année, l'histoire de la beauté de la morte et de son bon-

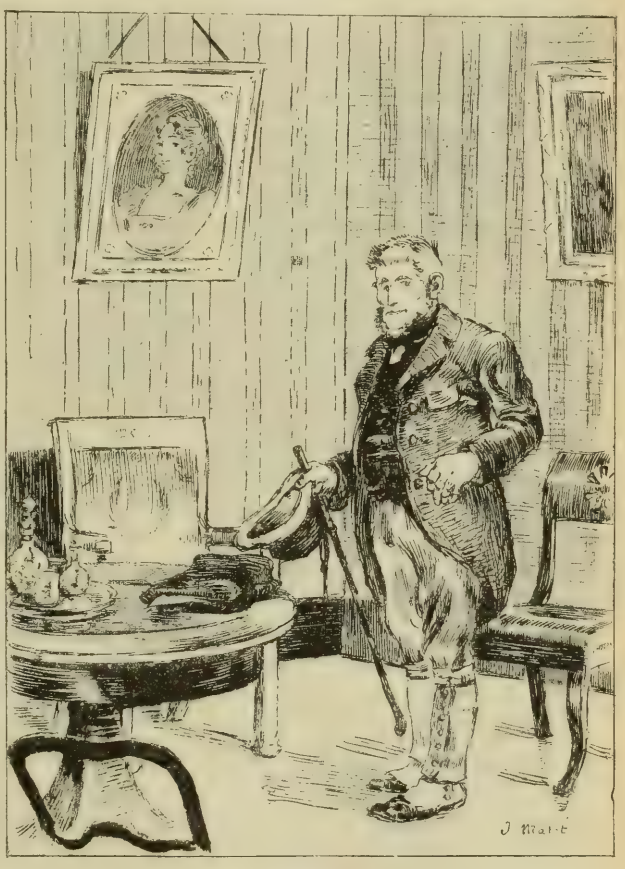
heur. Elle apparaissait sur cette première toile, celle de l'arrivée à Neptunevale, si frêle, si blonde, si fraîche, si pareille, par son doux éclat de jeune femme encore presque jeune fille, à sa nièce inconnue, la curieuse Parisienne qui la contemplait, et qui, elle aussi, se trouvait à l'aurore de la vie, du mariage et du bonheur; et puis, si longue que dût être cette vie, si radieux de félicité que dût être ce mariage, une heure viendrait où la jeune comtesse Germaine serait pareille à la comtesse Françoise du dernier portrait, — ridée et décolorée sous ses cheveux blancs! La Parisienne légère, mais que son amour passionné pour son mari rendait profonde, sentait cela sans trop s'en rendre compte, et cette impression l'attirait maladivement vers ces tableaux, comme aussi de savoir par quel souverain et irrésistible attrait la morte avait su se faire tant aimer. Quoique la facture de ces toiles trahît la gaucherie d'un demi-artiste, mal servi par l'outil, leur sincérité était si complète qu'une physionomie très particulière se dégageait de cet ensemble. On devinait dans la comtesse Françoise une créature essentiellement, absolument féminine, un de ces doux esprits de tendresse et de fidélité qui ont le génie de la grâce dans le dévouement. Elle n'avait jamais été très jolie, mais ses yeux semblaient avoir été divins d'expression aimante. C'étaient de grands yeux d'un bleu sombre, presque violets, des yeux veloutés, frais, câlins, éclairés par la plus pudique et la plus brûlante sensibilité. Et l'homme à qui cette sensibilité avait été prodiguée jusqu'à la dernière seconde, puisqu'elle était morte, le cœur posé contre la main de cet homme, nous pouvions aussi, de toile en toile, le voir lui même: ici tout jeune, là moins jeune, puis un vieillard. Ce grand amoureux, lui non plus, n'avait jamais été beau. Mais dans sa laideur hautaine la race était d'autant plus reconnaissable, qu'en comparant le portrait du comte Jules âgé de vingt-cinq ans à son neveu Maxime, je pouvais retrouver un même type, atténué, enjolivé jusqu'à l'efféminement chez celui-ci, magnifique d'atavisme chez l'autre. Oui, cet étrange comte Jules, avec son profil un peu chevalin, son grand nez busqué, son menton volontaire, ses yeux rapprochés, disait par son être entier l'hérédité de rudes aïeux, tous gens de guerre et de foi. Au treizième siècle, un homme de cette forte physionomie se fût croisé. Au seizième, il eût branché des protestants sous Montluc ou des catholiques sous Condé. En 93, il eût chouanné avec Charette et La Rochejaquelein. Cette ferveur passionnée d'un cœur qui se donne tout entier, une fois et sans retour, il l'avait

eue, pour cette femme, idolâtrée jusqu'à l'exil, jusqu'au reniement des siens ; et, dans cet exil de l'amoureux, le féodal avait trouvé le moyen d'exercer les deux passions maîtresses du vrai seigneur : commander et protéger. Cette maison de plaisance, construite par l'aïeul sur ce bord perdu de l'Atlantique, il en avait fait son donjon, et des Corrigan et des French ses clients et ses vassaux. En plein milieu du dix-neuvième siècle, il avait su *vivre aussi noblement* — dans le vieux sens aristocratique du mot — qu'aucun des ascendants dont la fierté remuait en lui. La sensation de cette personnalité si virile achevait d'imprimer à ce *Neptunevale* une profonde unité vivante. C'était, cette maison et ce domaine, mieux que l'asile d'un romanesque bonheur. Tout cet endroit représentait la création d'un chef de clan, qui avait fait prendre racine autour de lui à d'autres destinées, qui les avait dominées et améliorées. La différence entre la tenue de ses gens et celle des autres paysans irlandais aperçus sur les routes, l'attestait assez, et surtout la différence de leurs sentiments. Quelques mots échangés avec le vieux Johnnie et son fils Paddy, avec Thady French et sa femme, avec la vieille Mrs Johnnie et ses autres filles, suffisaient à montrer dans ces humbles pensées l'absence totale de cette furieuse haine qui ensanglantait alors l'île entière, et tout au contraire l'amour du travail, l'acceptation du sort, le culte des maîtres morts, ces modestes et admirables vertus plébéiennes qui ne germent que tombées d'en haut, comme la graine que le laboureur jette aux champs, en levant sa main vers le ciel, de ce geste superbement défini par le poète :

Semble agrandir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du Semeur...

Quelle pitié que toute cette œuvre de l'ancien seigneur de *Neptunevale* dût disparaître avec lui! En regardant ses portraits, j'éprouvais la mélancolie de cette destruction avec plus d'intensité encore. Je ne lui tenais par aucun lien que celui d'une rencontre de voyage, et, pour dire la vérité, j'avais un peu, en errant dans cette maison, parmi les révélations que je surprenais à chaque pas sur le passé du mort et de la morte, le sentiment de profaner presque une intimité sacrée. Mais si étranger que je fusse au comte Jules, sa volontaire et pensive figure me gênait comme un reproche quand je songeais que son *Neptunevale* allait disparaître. Les Corrigan et les French partiraient pour l'Amérique, bien loin. Les chambres se videraient de leurs meubles. D'autres fleurs pousse-

raient dans le jardin, dessiné dans un autre style. On abattrait, on mutilerait les vénérables arbres. Malgré ma sympathie grandissante pour le petit de Corcieux, et surtout pour sa jeune femme, malgré ma connaissance de la vie parisienne qui me faisait admettre la sagesse de leur projet de vente, sans cesse je me répétais que la paire de chevaux de Casal, les perles du joaillier de la rue de la Paix et les séances de jeu à Monte-Carlo seraient payées bien cher par cette destruction, par cet assassinat d'une chose si rare. Il faut croire que, devant l'image de l'oncle dont il portait aujourd'hui le titre et qui n'avait pas cru pouvoir le déshérder de son domaine légué par le commun aïeul, Maxime subissait, lui aussi, un obscur et irrésistible remords, car je l'entends encore me dire en montrant la suite de ces peintures : — Ce sont des toiles bien médiocres, et décidément l'oncle Jules n'aurait pas fait fortune comme professeur de dessin... N'importe ! Je vais les excepter de la vente...



Crawford

C'est absurde. On sait que des portraits ne sentent rien, et, malgré soi, on les traite comme s'ils étaient les personnes elles-mêmes. Pour rien au monde, je ne voudrais, par exemple, que ceux-ci vissent *Neptunevale* habité par ce Crawford, puisqu'il paraît, d'après les racontars du curé, qu'il a fait sa fortune en prêtant de l'argent à trop gros intérêts... Mais où commence le trop gros intérêt, et quelle différence y a-t-il entre cette sorte de spéculation et la Bourse?...

Dès le lendemain de notre arrivée le curé de la paroisse, le père O'Shaugnessey, un brave prêtre aux manières de demi-paysan intimidé, malgré ses soixante ans passés, était venu en effet nous saluer, et il nous avait révélé — avec les prudents ménagements ecclésiastiques, communs à tous les clergés, même aux plus simples — cette origine pas très scrupuleuse de la richesse de l'acheteur. Puis, le même jour, cet acheteur lui-même avait paru. Entre les impressions tout en nuances qui composèrent ces étranges journées, les épisodes qui se rapportent à lui sont même les seuls qui se détachent en scènes saillantes et qui me servent à distribuer ce temps si court et si plein en portions précises. Nous étions venus de Dublin à *Neptunevale*, un jeudi. Le vendredi donc, et comme nous finissions de déjeuner, vers une heure et demie, un *car* s'était arrêté devant la maison, que Johnnie Corrigan, en train de prendre les instructions de Maxime, avait reconnu par la fenêtre. Nous avions pu voir s'altérer les larges traits du vieillard, son teint pâlir sous le pourpre du hâle que ses cheveux blancs avivaient encore; ses yeux bruns avaient exprimé une répulsion invincible, et un tremblement avait passé dans sa voix, d'ordinaire si âprement gutturale, pour nous dire :

— Vous permettez que je me retire? J'ai des ordres à donner pour le dîner... D'ailleurs, Votre Honneur a une visite...

— J'aurais deviné que c'était ce Crawford, nous dit Maxime lorsque l'intendant fut sorti et qu'une des femmes fut venue annoncer le visiteur. Vous avez vu la physionomie de ce brave Johnnie, comme elle a changé, et celle de sa fille, tandis qu'elle prononçait le nom fatal? Ceux-ci ne lui doivent pourtant pas d'argent... Passons au salon, pour y voir ce Monsieur...

— Est-ce que vous me permettrez, à moi aussi, de vous faussei compagnie? dit Mme de Corcieux, s'il m'est par trop antipathique... Je sais bien que d'après le curé, il n'a jamais rien fait qui ne fût légal. Mais il y a tout de même par trop d'usure dans son affaire...

Il aurait fallu, dans de pareilles conditions, que Crawfort fût ur

personnage d'une rare distinction d'aspect pour que Germaine de Corcieux n'éprouvât pas à son égard cette violente antipathie dont elle parlait. Même sans ces renseignements peu favorables, il aurait eu à subir l'épreuve d'une de ces comparaisons imaginatives où les femmes déploient de sincères et cruelles partialités. Mais point n'était besoin d'être partial pour se révolter contre la seule idée que le noble et romanesque comte Jules eût comme successeur, chez lui, l'abominable maquignon qui nous attendait dans le salon. L'usurier était un homme d'environ cinquante-cinq ans, pas très grand, taillé en force, avec un torse d'athlète, des pieds et des mains énormes, et une face si large et si longue qu'elle eût été bien placée sur les épaules d'un géant. L'animalisme de cette physionomie brutale était rendu plus perceptible par la coupe de la barbe rasée à l'américaine, de manière à encadrer tout le visage, en dégageant le menton. Les mâchoires se dessinaient, vigoureuses et rapaces. Le nez, un peu trop petit et assez fin, ajoutait un caractère d'âpreté rusée que ne démentaient pas les prunelles très claires et très bleues, d'un bleu froid et dur de métal. Cet individu, où tout révélait des dons de prise et de conquête, portait un vêtement d'une de ces laines grossières et inusables qui se tissent encore en Irlande et en Écosse dans presque toutes les maisons de paysan, d'une couleur indestructible à la pluie, roussâtre et brouillée comme la couleur de sa barbe et de ses cheveux plantés bas sur son front. Il regardait, en nous attendant, le mobilier de la chambre, avec une attention de commissaire-priseur, et — pourquoi le geste n'est-il si présent à cette seconde? — je le revois, caressant son nez, ce petit nez, aigu comme un bec dans cette large figure, avec sa main carrée aux phalanges velues. Le regard dont il nous enveloppa quand nous entrâmes était si défiant et si scrutateur que je ne l'ai pas oublié non plus, ni sa voix de fausset qui achevait de le rendre plus inconfortable. Cette dernière impression-là était bien injuste. Était-ce sa faute s'il avait, à courir, sous la pluie éternelle, les routes de ce comté de Galway, contracté une série de maux de gorge et un enrouement inguérissable? Mais l'accent étouffé et éraillé de cette parole sortant de ce coffre de colosse, ne fût-ce que pour prononcer des paroles de politesse, était trop pénible, du moins pour mes nerfs, et j'eus un réel soulagement lorsque, après les premières politesses, Mme de Corcieux dit à son mari :

— Vous avez à parler affaires avec M. Crawford. Nous vous quittons. Vous nous retrouverez dans le parc...

Et quand nous fûmes tous hors de la chambre :

— Eh bien! me dit-elle, c'est encore pire que je ne croyais. Avez-vous assisté au mariage d'une charmante jeune fille avec quelqu'un de vraiment affreux? C'est le sentiment que je viens d'éprouver, et si fort!... Ah! comme je demanderais à Max de ne pas vendre cette maison, ajouta-t-elle après un silence, si je ne savais pas qu'il a tant envie de cette paire de chevaux... Et puis, vraiment, ça n'a pas le sens commun d'avoir une terre en Irlande. Et quand il s'offre une pareille occasion, là, tout de suite! C'est égal! pauvre tante Françoise et pauvre oncle Jules, s'ils voyaient cet homme marchander leur cher endroit!...

— Croiriez-vous, me disait Maxime une heure après, comme nous nous promenions, le visiteur enfin parti, croiriez-vous que j'ai eu un petit moment de joie à savoir que ce Crawford n'achetait pas *Neptunevale* pour y habiter lui-même, tant je l'ai trouvé commun et odieux?... Il agit pour le compte d'une société qui veut démolir la maison et construire ici un grand hôtel, avec pelouses pour le *criket* et le *tennis*, installation de *golf*, cabines de bains de mer, bateaux pour la pêche, enfin le type de ce qu'ils appellent le *summer resort*. Cette compagnie a déjà des hôtels de ce genre dans Wicklow et le Kerry. *Neptunevale* serait pour l'ouest...

— Et avez-vous conclu ? lui demandai-je.

— Pas encore, fit-il. Mais c'est tout comme. Crawford revient mardi, pour finir l'affaire. Et moi je ne resterai pas douze heures de plus ici, une fois ma parole donnée... A peine si je peux déjà supporter le regard de Johnnie et celui des autres, surtout des femmes... Imaginez-vous que je n'ai même pas pu les voir toutes. Vous vous rappelez que Paddy nous avait parlé d'une tante Harriet, celle qui aurait vu ou entendu leur Dame Blanche? J'ai demandé de ses nouvelles... J'ai compris qu'elle ne voulait pas nous être présentée, ou qu'on ne voulait pas nous la présenter, tant elle a de chagrin... Est-ce ma faute, pourtant? Dans ma position, est-ce que je peux garder un domaine d'une centaine de mille francs, qui me rapporterait un pour cent, dans les années où il ne me coûterait pas? J'ai compris que Crawford irait bien jusqu'à quatre-vingt-cinq ou dix. C'est égal, ajouta-t-il après un silence qui me rappelait tant celui de sa femme tout à l'heure, si je n'avais pas vu Germaine avoir tant envie de ces perles?... Enfin, *Neptunevale* ne sera toujours pas payé avec l'argent de ce coquin. Vrai. Ça me fait plaisir...

IV

La paire de chevaux, le demi-rang de perles, — c'était leur vie à tous deux, leur gaie et frivole vie d'heureux ménage mondain qui revenait les hanter, les attirer, les reprendre; et, en les écoutant l'un après l'autre, je les avais distinctement aperçus là-bas, bien loin de ce mélancolique et solitaire *Neptunevale :* Maxime, remontant du bois vers le Cercle de la rue Royale, par une jolie fin d'après-midi du mois de mai, assis sur son haut phaéton, menant deux superbes bêtes, et j'avais vu la jeune femme, par un soir du même mois, s'asseoir à la table fleurie d'un dîner élégant, ses fines épaules nues et autour de son cou délicat l'orient de ses perles brillerait d'un si tendre éclat! Oui, c'était leur vie, cela : pour elle, se parer davantage et davantage, comme un oiseau de paradis qui lisse ses plumes au gai soleil; pour lui, conduire des chevaux et tailler des banques, au club, ainsi qu'il convient à un jeune homme d'une grande fortune et d'un grand nom, dans le triste Paris contemporain! Qu'ils eussent l'un et l'autre senti, même légèrement, la poésie et le romanesque de ce coin d'Irlande, c'était déjà un tel prodige, — le miracle, chez elle, de l'amour, qui donne aux femmes les plus insignifiantes un rien de génie, — et le miracle, chez lui, de la race, qui fait qu'avec une certaine qualité de sang on n'est jamais entièrement vulgaire d'âme... Mais que cette impression pût aller au delà, que le sortilège de ce *Neptunevale* et de ses fantômes dût avoir raison des fringants chevaux et des perles rares, — sans parler des tentations de la Rivière de Nice, — j'avoue que je ne m'y attendais guère, et encore moins à la forme étrange qu'allait prendre cette résolution.

Cet autre épisode décisif me revient distinctement aussi. C'était dans l'après-midi du lundi, c'est-à-dire la veille du jour où Crawfort reparaîtrait pour conclure définitivement l'affaire. Maxime était occupé avec Paddy à vérifier l'inventaire de la sellerie. Nous nous promenions, Germaine de Corcieux et moi, dans le jardin fruitier, à cause du grand vent qui s'était levé. Ce jardin, fermé de murs deux fois plus hauts qu'un homme, était, dans ce domaine si abrité, un abri plus protégé encore. Au dehors, nous voyions la rafale secouer les hautes branches des grands arbres; nous l'enten-

dions qui grondait au-dessus de nous, autour de nous ; et, au dedans, à peine un souffle remuait-il les arbustes plantés le long des allées. Des poires et des pommes s'enflaient doucement sous le feuillage. Les plates-bandes avaient pour haies des groseilliers et des cassis. Contre la muraille protectrice, des pruniers et des cerisiers s'étalaient en espalier. Les abeilles blondes, les guêpes jaunes, les bourdons velus se posaient avidement sur les dernières cerises, déjà trop mûres, et sur les premières prunes, déjà violettes et fendillées. Toutes sortes de fleurs poussaient dans cet enclos, surtout des pensées et des œillets, pour qui les anciens maîtres paraissaient avoir eu une prédilection singulière, car les variétés représentées là étaient innombrables. Aux quatre coins, des berceaux de verdure attendaient la sieste du promeneur, chacun avec ses sièges, exposés de façon que l'on pût, selon l'heure du jour, y venir prendre un rayon de soleil — pâle soleil de ce ciel du Nord. Tous les chemins de ce jardin de couvent étaient semés d'un cailloutis très fin, d'un ton presque bleuâtre, qui criait un peu sous les pas. Ce faible craquement, le gazouillis des rouges-gorges dans les branches, le bourdonnement des abeilles, la rumeur du vent au dehors et de la mer, un croassement de corbeau posé sur un des hêtres du parc, tels étaient les seuls bruits qui accompagnassent la causerie où nous nous laissions aller, Germaine de Corcieux et moi. Nous parlions de l'unique objet qui nous intéressât depuis ces derniers jours, des deux êtres qui avaient planté ces arbres, semé ces fleurs, disposé ces tonnelles, et puis, ayant vécu l'un près de l'autre, l'un de l'autre sans avoir jamais besoin du monde, ils dormaient maintenant dans le même tombeau. Nous avions visité ce tombeau la veille. Il était placé parmi les hautes herbes dans la nef d'une antique abbaye, ruinée par les soldats de Cromwell, qui servait de cimetière. La comtesse Germaine était, cette après-midi-là, et dans ce paisible jardin clos, plus obsédée que je ne l'avais encore vue par le pathétique de ces deux destinées, si manquées au regard de l'opinion des Corcieux de France ; et elle trouvait, comme moi, que ç'avait été un de ces rêves réalisés que l'on ose à peine concevoir. La paire de chevaux, le demi-rang de perles, la saison à Cannes — que toutes ces choses étaient loin de son gentil esprit à ce moment-là, tandis qu'elle me parlait de celles de ses amies qui s'étaient mal mariées, du bonheur qu'elle avait eu de rencontrer Maxime, de la crainte que lui causait quelquefois le monde, quand elle songeait à l'avenir de ce bonheur ! Enfin c'étaient de naïves et

presque trop intimes confidences qu'elle n'eût jamais faites à un demi-inconnu, si certaines cordes très profondes n'eussent vibré en elle depuis son arrivée à *Neptunevale*. Tout en marchant à pas lents, sur le sable bleuâtre de ces allées, je réfléchissais une fois de plus au mystère des âmes, et comme la créature, en apparence la plus frivole, la moins capable des hautes émotions du cœur, pouvait recéler les trésors de la plus belle sensibilité, à l'insu des autres, à l'insu d'elle-même; quand, tout d'un coup, le plus vulgaire des incidents nous interrompit, elle, dans ses innocentes effusions, et moi, dans ma philosophie silencieuse... Ce fut d'abord, de l'autre côté du mur, l'appel perçant d'un coq, puis une voix de petit garçon qui criait, dans un mauvais anglais à peine intelligible :

— Cette fois je le tiens, je le tiens... et avec douleur : Ah! Il m'a fait trop mal! et la réponse d'une voix de femme qui disait : « La porte du jardin est ouverte, laisse-l'y entrer, il ne pourra plus s'échapper... » Et presque aussitôt nous vîmes par la porte se précipiter l'objet de cette poursuite furieuse. C'était, en effet, un grand et très beau coq qui s'enfuyait avec des appels de terreur et de colère, de toute la force de ses pattes. Ses ailes avaient déjà été liées par son bourreau, un des enfants de Paddy — celui justement qui nous avait été présenté comme le filleul du comte Jules. Ce petit garçon tenait une pierre qu'il lança, sitôt entré dans le jardin, avec tant d'adresse et de force que le coq tomba étourdi. En deux bonds l'enfant fut sur la bête, la saisit avec des mains déchirées de coups de bec et qui prouvaient l'acharnement d'une lutte antérieure. Nous le vîmes s'en aller, chargé de sa proie, vers une vieille femme, apparue à son tour devant la porte et qui répétait :

— Tiens-le fermement, Jules, tiens-le, tiens-le, mais sans étouffer. Il faut qu'il soit vivant pour que *la chose* réussisse...

—Je sens son cœur qui bat vite, répondait le garçonnet; mais allons, tante Harriet... Sans cela mon grand-père n'aurait qu'à sortir...

— C'est l'Harriet de la *Banshee*, celle qui n'a pas voulu nous voir, me dit Mme de Corcieux à voix basse. Dieu! Quelle sorcière! Suivons-les pour voir ce qu'elle veut faire de cette bête...

— Probablement du bouillon, tout simplement, répondis-je à voix basse et aussi en riant, à moins qu'il ne s'agisse de quelque plat national qui vous est destiné...

— Le petit garçon n'aurait pas peur de son grand-père, s'il en était ainsi. Mais prenons bien garde qu'elle nous aperçoive...

Tout en échangeant ces impressions chuchotées, nous étions

arrivés jusqu'à la porte par où l'enfant, le coq et la vieille femme avaient disparu. Germaine de Corcieux avança la tête prudemment, puis elle me fit signe que nous pouvions nous risquer. L'allée du parc qui aboutissait au jardin était bordée de ces grands fuchsias dont j'ai déjà parlé, en ce moment tout fleuris. La jeune femme me fit m'engager à sa suite derrière ce buisson de grappes pourpres. J'obéis à son caprice, en commençant à croire qu'en effet nous allions assister à quelque scène singulière. Bien nous prit de nous être cachés de la sorte; car, à l'extrémité de l'allée, la vieille femme se retourna brusquement pour se rendre compte que personne n'avait pu la voir. Il faut convenir que son aspect justifiait les plus sinistres appréhensions. Elle était grande et d'une maigreur qui rendait encore plus frappante la lividité de son long visage. Elle se drapait dans un châle de laine noire, posé sur sa tête à la manière d'une mantille, et d'où s'échappaient des mèches de cheveux gris. Dans ses yeux bruns flottait toute l'angoisse exaltée d'une de ces demi-folles mélancoliques, qui, aux temps anciens, passaient tantôt pour des devineresses tantôt pour des possédées. Quoique les savants modernes ne voient dans ces infortunées que des malades, ils sont obligés de leur reconnaître des dons singuliers d'imagination et d'intuition. Ainsi s'explique le prestige dont elles continuent de jouir parmi les simples et qui les revêtent, par moments, d'une véritable majesté. Je vis Mme de Corcieux frissonner à l'aspect de cette étrange figure. Heureusement, la folle ne nous vit pas, et, rassurée par la solitude, elle reprit sa marche avec l'enfant, qui continuait de tenir le coq réservé à un sacrifice dont je n'oublierai jamais la sauvage horreur. La vieille femme et le petit garçon sortirent de l'allée, ils s'engagèrent le long d'un des bâtiments de la ferme et arrivèrent ainsi dans un cul-de-sac sur lequel donnait une porte. Ils étaient maintenant si absorbés que nous pûmes gagner, sans attirer leur attention, un hangar qui faisait face à l'endroit où ils se trouvaient. Là, dissimulés derrière un amas de bois coupé, nous vîmes — avec quel saisissement! — la vieille femme tirer de sa poche un couteau, l'enfant lui présente la tête de l'oiseau dans le cou duquel, à deux reprises, elle enfonça la lame, et, empoignant la bête à son tour, elle aspergea le sol du sang qui giclait par un jet noirâtre.

(A suivre.) Paul Bourget.

(Suite.)

VIII

SOLANGE ET MIRELLA [1]

Maurice, guidé dans son choix par sa femme, fit retenir une loge au théâtre des Artistes où Solange s'enivra de plaisir à écouter la *Mirella* de Saint-Even. C'était de l'inédit pour elle; elle avait lu toutes les pièces du poète, sauf *Mirella*, pas encore publiée.

Elle était si jolie et suivait la pièce avec tant d'admiration visible que tous les habitués de la salle eurent bientôt les yeux fixés sur Mme Mauvière. Elle vibrait à l'unisson de l'héroïne, une princesse qui fuit son palais pour aimer à sa guise et suivre le beau ménestrel annonciateur de l'éternel printemps. La chanson d'appel lui chantait aux lèvres; elle était heureuse du bonheur de Mirella et souffrait à pleurer du mal qui lui était fait. Bertrand, le poète, était noble et beau et gardait son orgueil jusqu'aux genoux de sa royale amante :

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 juillet.

« Ton désir est que je t'aime et grand déjà par mon génie, voici que tu me hausses à ne plus craindre Dieu ni le roi. Mirella, je t'aime... »

Le cœur de Solange ne pouvait se contenir, il sautait à se briser. La jeune femme pleurait de joie; jamais elle n'avait été si douloureusement heureuse. Elle ne cachait point ses larmes et le comédien qui jouait Bertrand le ménestrel les aperçut. Pas un mouvement de la salle n'échappe au comédien. Celui-ci pensa qu'il était la cause de cette émotion, il continua de jouer pour la belle dame de la loge... Maurice applaudissait; le plaisir est contagieux au théâtre. On a vu des succès dus au rayonnement de la joie profondément ressentie par une seule personne. C'est comme le petit caillou jeté dans un lac : un seul point est atteint et toute l'eau frémit. C'est pourquoi Maurice ne voyait pas l'excès d'ardeur que mettait Solange à jouir des fallacieuses paroles de l'orgueilleux et dépenaillé poète dont les chansons étaient de mauvais vers de mirliton.

C'était la première fois que Mme Mauvière entendait un drame joué sur un vrai théâtre, par une troupe d'ensemble, au milieu d'admirables décors. Les petites villes ne connaissent que les pauvres troupes qui donnent le même soir *Faust* et *le Maître de Forges*, avec les mêmes artistes et un piano pour orchestre. Et puis Réjane jouait Mirella. Tour à tour tragique de douleur dans l'isolement cruel d'une cour imbécile, puis admirable de jeunesse gamine, de franchise, de naïveté heureuse, elle entraînait la salle à s'enthousiasmer des banalités romantico-feuilletonesques que lui soufflait le mauvais poète. Faut-il savoir gré aux grandes artistes de transformer jusqu'à faire crier au chef-d'œuvre les plus plates inventions des Saint-Even? Ou bien faut-il les blâmer de si bien défendre les mauvaises causes. Non! il faut seulement les plaindre de se tromper elles-mêmes avant de nous tromper et de risquer en somme de faire sombrer leur propre renommée le jour où l'oubli tuera les faux génies dont elles furent les porte-gloire.

Mais Solange ne raisonnait pas son plaisir tumultueux... Aux entr'actes, elle ne put se maîtriser et parla de Saint-Even à son mari. Elle raconta plusieurs anecdotes que lui avait dites le cousin Labrande. Mais elle gardait au fond d'elle sa propre aventure. Elle s'admirait :

— Ainsi je connais l'homme qui a créé ces personnages, inventé ces événements. Il m'a tenue dans ses bras; il m'a parlé doucement et je le reverrai chez lui, dans la douce atmosphère

où rôdent ses belles héroïnes et ses admirables héros... Mon Dieu! que je suis heureuse...

Et tout haut, elle disait :

— Il paraît que c'est un très bel homme... Le cousin prétend qu'il a pour maîtresses les plus jolies femmes de Paris et de tous les mondes : bourgeoises et grandes dames, comédiennes et courtisanes célèbres. Il est très riche et il dépense sans compter. Il paraît qu'il a par le monde douze fils. Tous portent son nom ; quand il ne peut pas les reconnaître, c'est son père ou ses fils aînés qui remplissent l'office. N'est-ce pas que c'est noble?

— Mon Dieu, ma chérie, c'est noble si l'on veut... Et si à Dartènes je m'avisais d'aller ensemencer le champ de mes voisins, Frattier et Bédoux ne trouveraient peut-être pas très noble que j'aille, pour réparer mon erreur, y faire la moisson...

Et il se mit à rire de sa trouvaille.

Mais Solange n'avait pas le loisir de juger à rebours...

— Le cousin m'a dit... Il paraît que...

Elle ne tarissait pas; le moindre mot d'esprit attribué à Saint-Even par Labrande lui revenait en mémoire et il fallut que Maurice entendît tout.

— Je vais te chercher à boire, dit-il à un moment, et il sortit.

Alors un Monsieur qui, depuis le commencement de l'entr'acte, se tenait accoudé en dehors d'une loge voisine, en admiration devant la jolie provinciale, s'approcha et dit en se découvrant :

— Ah! Madame! admirez Saint-Even, mais n'y touchez pas!

Et il s'éloigna.

M. Mauvière rentra bientôt suivi d'un groom portant un plateau. Il trouva Solange toute nerveuse et bizarre. Un mot lancé par un inconnu avait suffi à calmer son effervescence.

Maintenant, elle raisonnait sa folie : « Elle était donc perverse, elle aussi, puisqu'elle s'était plu à faire à son mari l'éloge de celui qui allait être son amant. » Et dans ce terme elle ne voyait qu'amitié littéraire, admiration clandestine pour le poète, camaraderie respectueuse avec l'homme de génie. « Mais tout de même, elle n'aurait pas dû parler avec tant de feu. » Et le mot du passant ne la quittait plus : « N'y touchez pas! » De quel air de mystérieux commandement et de timide imploration il avait prononcé cet étonnant conseil! Elle ne cherchait pas à saisir pourquoi il fallait craindre Saint-Even, mais elle sentait très nettement que l'inconnu ne mentait pas, que c'était un sage conseil qu'il avait

donné... Elle eut peur tout à coup et trembla. La fièvre l'envahit brusquement et ils durent quitter le théâtre au milieu du dernier acte.

En traversant les couloirs, il sembla à Solange qu'une porte s'entre bâillait et que quelqu'un murmurait pour elle encore :

— N'y touchez pas!

Cela devenait de l'obsession.

Mme Mauvière passa une nuit épouvantable. Quoique très fatiguée, elle s'efforça de ne pas dormir. Enervée comme elle était, elle avait peur de rêver haut, de dévoiler son tragique secret... Car elle mêlait maintenant son histoire et le drame de Saint-Even, et elle ne savait point comment devait finir l'une et l'autre aventure... Cependant vers le matin elle s'assoupit. Saint-Even lui apparut en ménestrel aux doux yeux fleuris des fleurs du chemin et l'inconnu de la loge était un traitre au rebord d'un fossé.

IX

DANS L'ANTRE DU VIEUX DEVIN

La journée du lendemain fut consacrée aux monuments et aux squares : Notre-Dame, la Tour Saint-Jacques, le Panthéon, le Luxembourg, le Louvre, l'Arc de Triomphe, la Tour du Champ de Mars, le Trocadéro, le Parc Monceau. Ils dinèrent dans une brasserie célèbre des boulevards et finirent la soirée au Théâtre-Français. Si, ce soir-là, on avait joué quelque chef-d'œuvre de notre littérature dramatique, l'intelligente Solange aurait peut-être aperçu le vide du drame applaudi la veille; mais nos comédiens ordinaires jouaient un mauvais vaudeville et une petite pièce en vers d'un pensionnaire de la maison. On se serait cru à une distribution de prix dans un collège de frères.

M. et Mme Mauvière n'eurent pas une nuit agitée. Le matin, M. Mauvière recommanda à sa femme de rester tard au lit et il s'en fut à la Société d'Agriculture. Ils se donnèrent rendez-vous pour midi dans un restaurant près de la gare Saint-Lazare. Ils devaient passer l'après-midi et dîner à Saint-Germain, chez une cousine.

Mme Mauvière resta un instant étendue dans son lit. La veille,

dans l'agitation des excursions, elle avait à peine songé à la visite promise à Saint-Even. Les bras le long du corps que dessine le drap, elle se raidit toute et, les yeux fixes, elle cherche à lire l'avenir. Que devait-elle faire? S'excuser par un télégramme? Il lui sembla que c'était impossible. Se rendre chez le poète? Alors le mot lui bourdonna aux oreilles : « N'y touchez pas! » Mais elle éclata de rire, rejeta la couverture et sauta de son lit. Le jour qui entrait sans façon dans le cabinet de toilette la regaillardit toute et fit renaître sur son visage le rire ingénu et confiant de jadis. Elle s'habilla en chantant.

Il faisait une claire matinée de soleil. Elle put prendre la robe de couleur tendre achetée à Paris, sa robe de fée. Mais lorsque l'heure sonna de partir, Mme Mauvière fut reprise par son irrésolution. Elle ralentit ses préparatifs, fit causer la femme de chambre montée pour l'aider, descendit lentement, parcourut les journaux dans le grand salon de l'hôtel.

Un écho l'intrigua, qu'elle avait lu sans le vouloir :

« Nos peintres ont une morale à eux et prennent leur bien où ils le trouvent.

« Celui déjà si populaire, dont le dernier tableau *Elégie* a fait se pâmer tant de jolies romanesques, a trouvé une muse digne de lui dans la belle madame K..., la femme d'un industriel qui n'est pas étranger à la construction d'un chemin de fer austro-hongrois inauguré il y a un an. Les deux amants sont partis pour Florence, à moins qu'ils ne se soient arrêtés à Fontainebleau. »

Les portraits étaient cyniquement transparents, mais n'apprirent rien à Mme Mauvière. La nouvelle cependant l'impressionna fortement. Elle échafauda toutes sortes de raisonnements, les uns d'une sage modération, les autres d'une belle folie, d'autres enfin tout débordants d'un orgueil peu relevé : elle se dit que Saint-Even lui avait paru d'une froideur telle qu'il ne devait pas user couramment de ce moyen violent de s'approprier le bien d'autrui, cependant il allait peut-être faire exception en sa faveur et elle songea à un écho dans les journaux de Paris et de sa province où l'on vanterait sa beauté et l'amour du grand dramaturge... Elle partit.

Le chemin lui parut trop court.

Lorsque la concierge lui dit d'un ton rogue, à travers la vitre de la loge :

— Au quatrième, la porte à droite, celle où il n'y a pas de paillasson....

Solange crut qu'elle faisait un mauvais rêve.

— Ben quoi ? vous êtes sourde. C'est-y chez Saint-Even le journaliste que vous allez, ou chez le grand turc. Au quatrième, je vous dis, et au-dessus de l'entresol encore.

Les concierges de Paris n'ont pas toujours de l'admiration pour les hommes connus qui logent chez elles. Pour peu qu'ils vivent sans façon, le mépris vient vite. Saint-Even n'avait pas songé à acheter le silence de la sorcière du rez-de-chaussée, dont le mari, ivrogne paresseux, faisait les courses.

Mme Mauvière monta lentement l'escalier étroit et mal ciré qui devait la conduire chez l'écrivain « qui gagne le plus d'argent de tout Paris », selon l'expression du cousin Labrande.

Arrivée au cinquième palier, la jeune femme remarqua en effet que l'une des trois portes qui se présentaient, manquait de tapis d'entrée, mais par contre était ornée d'un gigantesque cordon de sonnette, fait d'une cordelière de grosse laine rouge cerclée d'anneaux à pendeloques de cuivre, et qui touchait presqu'à terre. Solange sourit en le saisissant, mais une sonnerie bizarre retentit et Solange devint blême et toute tremblante.

Elle entendit distinctement des pas courir, des pas de savates ne tenant pas aux pieds, puis une voix enfantine chanta :

— Maman, c'est moi qui veux ouvrir !

— Mon Dieu, je me suis trompée d'étage.

La porte s'ouvrit. Une adorable fillette, toute blonde et frisée, mais en sarreau bleu tout taché, tendit son petit museau rose vers la visiteuse qui s'excusa :

— Je vous demande pardon, mignonne, j'allais chez M. Saint-Even.

— C'est ici, Madame.

Mais déjà Saint-Even donnait signe de vie. Il criait :

— Fais entrer dans le salon !

Solange, dont l'étonnement croissait encore, suivit la petite fille.

Le « salon » où on la laissa toute seule était dans un grand désordre. Le premier objet que remarqua Mme Mauvière fut un soulier, un soulier d'homme, à élastiques fatigués, et tout boueux. Machinalement, elle chercha l'autre. Il montrait son nez sous le grand canapé qui formait l'angle de la pièce. Il y avait aux murs des couronnes d'or, des bannières, des affiches de Chéret et de Choubrac, des houlettes aux rubans passés, des photographies et sur la cheminée un très beau buste de Shakespeare, mais couronné d'un béret de

bicycliste qui le rendait un peu risible. Les fauteuils étaient tous encombrés de journaux ouverts et le bureau qui tenait le centre de cet invraisemblable cabinet de travail était un champ de bataille. Livres, revues, lettres, manuscrits, s'entassaient en demi-cercle autour d'un buvard tout maculé de bougie et sur lequel s'étalait une note de boulanger, montant à 125 fr. 75.

Une femme entra. Grande, d'un blond récent, les yeux très doux, le sourire un peu niais, elle était vêtue en cycliste et venait chercher son béret :

— Asseyez-vous donc, Madame, M. Saint-Even s'habille, il sera là dans un instant.

Elle débarrassa un fauteuil et Solange put s'asseoir. La femme sortit. C'était une actrice : chanteuse dans un petit concert, ses formes impeccables comme aussi sa renommée de bonne bêtise l'avaient fait élire par les revuistes pour commère annuelle. Elle avait conduit dix revues et n'avait que vingt-cinq ans. Saint-Even l'avait découverte un jour dans un défilé de figurantes, dans son cabinet directorial. Elle avait alors vingt ans et d'une grande naïveté, elle se présentait avec l'intention de gagner sa vie au théâtre. Saint Even lui offrit trente francs par mois, comme à ses compagnes, mais il la retint après les autres et l'emmena dîner au cabaret après l'avoir tâtée en connaisseur. Poussée par le maître, elle gagna vite ses grades, quoiqu'elle chantât plus faux que de raison.

Saint-Even habitait chez sa maîtresse.

Mme Mauvière ne parvenait pas à penser à elle-même; tout se brouillait dans son cerveau plein de romans passionnés et d'histoires de princes charmants. Le désordre de cet intérieur effarouchait la petite provinciale au salon si luisant, si méticuleusement rangé. Ce soulier, que n'avait pas vu la cycliste, la troublait particulièrement. Elle ne pouvait pas ne pas le voir. Ce soulier devait rester dans sa mémoire, à jamais, détail tragi-comique.

Saint-Even entra bruyamment, à sa façon. Il vit le soulier; d'un coup de pied, il l'envoya rejoindre son camarade sous le canapé. Le grand poète était en veste du matin, sans gilet et portait un pantalon noir et des pantoufles dépareillées. Solange continua de remarquer tous les détails ridicules de cet intérieur et du personnage. Il avait pris soin seulement de se friser la barbe et de se faire un peu les yeux et les sourcils, comme une courtisane vieillie qui ne saurait plus s'habiller, mais s'appliquer encore à se farder.

Solange s'était levée. Elle souriait.

Saint Even qui ne l'avait pas encore vu sourire, dit tout de suite :

— Votre sourire est délicieux, mon amie.

Mais il ne crut pas devoir se mettre davantage en frais de conversation. Il pensait bonnement sa conquête assurée. Solange eut tout de suite peur de ce silence.

Il la fit asseoir sur le divan près de lui et il pria la jeune femme d'enlever son chapeau et ses gants. Lui-même commença à se dévêtir, avec des gestes d'habitude... Mme Mauvière poussa un cri ; déjà Saint-Even amenait ses jolies mains vers lui... Les yeux de l'homme avaient pris une expression qui acheva d'effrayer Solange... Ce vieillard peint se transfigura en brute de cour d'assises. Une longue mèche blonde vint lui couvrir tout un côté du visage. Les dents apparurent, prêtes à aider les mains. La jeune femme eut la vision d'une scène d'assassinat qui l'avait frappée fillette, dans un vieux journal illustré qui conserve le souvenir atroce et vulgaire des crimes célèbres... Elle se débattit violemment et pleura de rage, de dépit et d'impuissance. Ses poignets étaient dans un étau, ses mains comme mortes. Renversée, tenue par le vieux satyre, elle s'arrêta de pleurer, essaya de mordre. Alors Saint-Even leva sur elle une main. Solange vit le geste comme un éclair. Elle eut soudain la force de se dégager et cracha au visage du sale poète qui battait les femmes.

Saint Even rajustait ses vêtements en maugréant. Solange eut vite fait de réparer le désordre de sa toilette. Avant de sortir, elle put parler :

— Monsieur, vous êtes un ignoble personnage. Je regrette de ne pouvoir le crier au monde entier.

Saint-Even ricana :

— Vos mains sont plus douces que vos paroles. Je vais chanter vos mains...

Il se mit à son bureau, parmi les fouillis monstrueux qui ressemblaient à son œuvre énorme inclassable sans le moindre génie.

Un quart d'heure après Solange était au bain. Toute nue sous la pluie tiède de la douche, elle se caressait, se flattait, chantait la délivrance, et les bras tendus disait :

— Je suis sauvée. Merci... Merci...

De cette heure, Mme Mauvière ne cessa plus de sourire divinement. Une autre femme eût peut-être gardé de cette épreuve une ineffaçable tristesse, porté le deuil d'une grande désillusion. Mme Mauvière, dans sa belle naïveté d'honnête femme, gagna cette matinée de connaître la joie de sourire à la vie simple.

X

L'OPINION D'UNE PARISIENNE

Les de Juine, cousins éloignés des Mauvière, avaient à Saint-Germain-en-Laye une jolie propriété, tous les soirs égayée

La porte s'ouvrit, une adorable fillette, toute blonde...

d'amis. Mme de Juine, élégante et fine Parisienne de trente ans, y conviait par petites fournées tout son salon d'hiver, vite fermé dès le mois de mai. Elle organisait des promenades avec un but, des

conversations avec un sujet. Les artistes aimaient à la visiter. C'était une femme intelligente et jolie. Elle avait trois adorables bébés, un mari actif et ingénieux et cependant elle conservait dans toute sa vie une grande indépendance de caractère. Solange l'admira tout de suite. Certes, notre amie avait un grand besoin d'admirer, de se laver la mémoire comme elle avait fait de son corps, de ses mains, de son visage, mais Mme de Juine, avec son entente éclairée et sage de la vie, méritait cette amitié subite.

Elle était la Parisienne avec son charme, ses jolies manières et l'imprévu piquant de tous ses gestes délicats.

Tout en servant elle-même le café et les liqueurs dans le hall qui dominait tout le vert sombre de la vallée de la Seine, elle donnait son opinion :

— Valmire et la belle Mme Mareuil se sont fait un bonheur qu'ils méritaient!

C'était en effet Valmire, Valmire le grand peintre, qui faisait les frais de l'écho lu le matin même par Solange. La belle Mme K. était Mme de Mareuil.

— On dit, Madame, qu'il ne faut pas faire sa destinée... dit quelqu'un.

— Je sais, c'est la destinée qui vous fait... Mais le jeu de la vie est si monotone qu'il est permis de tricher quelquefois, pour jeter un peu d'imprévu... Je vais vous dire l'histoire de l'héroïne... Il était une fois, car c'est un conte véritablement, une fillette jolie comme l'aurore, qui n'avait plus ni son père, ni sa mère, mais trois millions de dot. Lorsqu'elle eut dix-huit ans, son tuteur, qui était un mauvais homme, fit venir au château un jeune Monsieur élégant et point laid, mais d'âme noire, son fils, et il dit à la pauvrette que c'était là le mari qu'elle devait choisir. Le mariage se fit. Le père passa la clef du trésor à son fils et ils puisèrent tous deux à qui mieux mieux. L'épouse délaissée s'habitua peu à peu à ne point voir son mari; elle se créa des intimes, eut un salon un peu triste, un peu monacal — tout le monde avait l'air d'être venu tenir compagnie à la dame en attendant le retour du chevalier parti aux croisades — mais c'était, paraît-il, d'une douceur charmante. Valmire vint un soir, et prompt comme un Espagnol (qu'il prétend être à cause d'une de ces ancêtres dont le portrait trône dans son atelier, portrait qui nous la montre avec une mantille), il enleva d'abord le cœur de la belle. Ayant trouvé le cœur tout à fait noble et frais, il enleva la dame... Ce mari voleur de grand che-

min, qui fait la dot comme d'autres font le porte-monnaie... Cette jolie femme qu'on dédaigne... Ce peintre aussi beau que son talent est grand... En vérité, je suis avec les amoureux.

— Voilà bien nos Parisiennes, dit un sage qui dégustait son café dans le fond d'un fauteuil. La morale de votre histoire est que la morale a fait son temps.

— Monsieur Larue, la morale est faite pour vous, qui vendez des pastilles contre la gastralgie et qui devez les vendre honnêtement, elle est faite pour moi qui suis mère de famille et qui d'ailleurs ai un mari présentable, mais elle n'est pas faite pour Valmire... Valmire est hors la loi...

— Il peut braconner dans les chasses gardées...

— Il n'a pas braconné; l'enlèvement s'est fait presque publiquement. Mme Mareuil a pris le soin joli d'avertir toutes ses amies. Presque un billet de part ou de départ comme il vous plaira.

— Et M. Mareuil?

— Ah! celui-là doit souffrir du cœur, de la caisse veux-je dire... Il doit être dans un grand embarras... d'argent. A moins qu'il n'ait converti en monnaie à son effigie tout l'or de la belle, ce qui est probable. Je le souhaite du reste. L'argent reste aux mains crochues. C'est bien là sa place.

— Diable, ma chère, dit M. de Juine, ne généralisez pas trop... Il y a de vilains financiers et d'assez honorables, comme il y a des peintres de talent et de vils farceurs de la palette...

— Certes; et tous les conquérants ne méritent pas leurs conquêtes. Si c'était Saint-Even, par exemple, qui avait enlevé Mme Mareuil, j'aurais plaidé contre au lieu de plaider pour...

— Quel être répugnant que ce Saint-Even!

— N'y touchez pas!

Solange crut tout à coup que son inconnu du théâtre des Artistes était dans le salon de sa cousine et venait de manifester sa présence. Un frisson lui parcourut tout le corps, mais personne ne s'en aperçut.

— Saviez-vous, ma chérie, que ce vilain poète, l'homme accroche-cœur, portait ce sobriquet désobligeant. *N'y touchez pas*, on dirait le nom d'un cheval rétif ou d'un lépreux... La recommandation vient de ce que ce triste sire bat les femmes...

— Ah! fit Mme Mauvière en rougissant.

Mme de Juine prit à part sa petite cousine.

— Ma petite Solange, je vous demande pardon de vous entre-

tenir de ces pauvres potins de Paris. Qu'est-ce que cela peut vous faire que Saint-Even batte ou ne batte pas les femmes ? Vous devez me trouver bien légère, trop bavarde. Vous arrivez de votre calme et bon Berry, aux grasses prairies, aux belles forêts harmonieuses, aux rivières vives et mignonnes. Je le connais bien et je l'aime. Mais je suis Parisienne ; je ne puis aimer ce Berry que de loin, comme certains auteurs sévères dont on admire le génie, mais que tout de même on ne dérange jamais de leur rayon de bibliothèque. Vous, au contraire, habituée du grand air, vous êtes tout étonnée qu'on prenne tant de plaisir à parcourir, à feuilleter les images perverses de ce mauvais livre : Paris. Les Saint-Even dont nous nous occupons ne valent certainement pas la peine que nous nous donnons à les vanter ou à les bafouer. Ils sont nos vagabonds de cabotinage, des braconniers au mauvais visage, ennemis de toute beauté dont il faut craindre le voisinage. Paris ne pouvant avoir de vrais marécages, ce sont les âmes de certains hommes et de quelques femmes qui remplissent cet office. Et malgré tout cela, j'aime Paris à la folie et peut-être n'aimez-vous pas votre province?...

— J'ai beaucoup aimé la campagne avec les livres, chez mon père, avoue Solange, puis chez mon mari, j'ai eu un peu d'ennui ; j'ai beaucoup peiné à m'habituer à une petite ville dépourvue d'habitants avec qui parler, mais, il me semble que depuis les quelques jours que je vis à Paris, je commence à mieux comprendre la province et la vie que j'y dois mener... Comment trouvez-vous mon mari ?

Mme de Juine se mit à rire, mais sa finesse lui fit deviner la haute portée de la question.

— Mon cousin Maurice est tout transformé. Je l'ai connu sauvage et presque laid. Je le vois encore un peu sévère, mais le visage tout gaillard de belle santé morale. C'est un bel honnête homme. On trouverait difficilement son pareil dans notre monde agité. Je pense que c'est vous, ma toute belle, qui me l'avez changé. Je vous en fais mon compliment. Je dois du reste vous avouer que si je l'ai jadis trouvé peu à mon goût, c'est qu'il m'effrayait ; j'étais déjà bavarde, gaie, souriante ; il était déjà le campagnard austère, plein d'un logique dédain pour les absurdités de l'agitation parisienne. Je n'aurais pas cru qu'il deviendrait amoureux. Le miracle s'est produit. Mais il ne sera complet que lorsque vous serez, vous aussi, tout à fait heureuse, car, regardez-le, il est heureux, lui...

En effet, Maurice, dans un groupe d'hommes qui fumaient, causait de sa bonne voix claire, avec, sur tout son visage, une joie vigoureuse que Solange ne lui avait vue qu'aux Peupliers, lors des premières rencontres.

XI

OÙ LES CHEMINS SE CROISENT

Nous ne suivrons pas, heure par heure, M. et Mme Mauvière à travers Paris. Ils ne s'épargnèrent aucun musée. Ils allèrent chaque soir dans un théâtre. Ils consacrèrent enfin une après-midi à Versailles que les guides indiquent tous comme faisant partie de la banlieue parisienne.

C'était en semaine et comme il n'y avait pas musique militaire le parc était à peu près désert. Dès les petites allées, le grand silence majestueux les pénétra. Ils y étaient mal préparés et marchèrent d'abord sans une parole. Ce fut Solange qui exprima la première, en toute simplicité, ce qu'ils ressentaient :

— Tout de même, je m'accoutumerais plus vite à cette belle solitude qu'au bruit de Paris.

— Ah! moi aussi, par exemple, s'écria le bon Maurice; je suis harassé! Tête et corps! Ce doit être un métier de galérien que d'être parisien.

Ils s'assirent sur un banc de pierre, en face d'un beau marbre où les lichens mettaient leur pittoresque moucheture et qui représentait le Poème Pastoral.

— Autant vaudrait vivre toute sa vie en chemin de fer, reprit Mme Mauvière. Des cris, des heurts, une perpétuelle trépidation; des voisins qui empiètent sur vous; pas un moment de bon repos, de tranquillité silencieuse et chaude. Comme nous allons « ralentir » à Dartènes, comme nous allons trouver à notre goût notre petit jardin et le bord de l'eau et notre salle à manger aux persiennes closes et avec son odeur de fruit frais.

— Tu m'en veux, dit finement M. Mauvière, de t'avoir montré Paris?

— Eh! non, mon ami, s'écria la jeune femme, s'animant soudain. Je t'en suis bien reconnaissante. Je désirais me rendre compte. Ce petit voyage a formé ma jeunesse. Je suis sûre de mieux aimer Dartènes après avoir goûté à Paris... Non pas que j'aie pris déjà en grippe la grande ville qui fit naître tant de chefs-d'œuvre, mais je suis renseignée. Il n'y a pas que Paris. Il y Paris, puis une foule de petites villes où il n'est pas déshonorant de vivre et d'être heureux.

— Tout cela dépend des caractères. Vois notre cousine de Juine...

— Notre cousine est admirable. Il doit être bien plus difficile qu'à Dartènes de se composer un bonheur à Paris. Il faut avoir un vrai caractère et beaucoup d'esprit. Suis-moi bien, ajouta la jeune femme, j'ai trouvé une comparaison assez amusante : La Parisienne est à la femme de chez nous ce que le peintre décorateur est au simple paysagiste...

— Comment cela ? dit M. Mauvière en souriant.

— Cette idée m'est venue chez notre cousine, l'autre soir, à la regarder évoluer au milieu de tous ces hommes si différents de situation, de caractère, de cœur, d'esprit. Le paysagiste transplante son coin de nature sur un carré de toile et chacun, pour y voir quelque chose, n'a qu'à se mettre devant. Le peintre chargé de faire un plafond doit se multiplier, changeant cent fois de point de vue, car il lui faut faire une œuvre qui sera regardée de tous les côtés à la fois. Ma cousine a peint un plafond de toute perfection ; chacun peut en admirer quelque fragment, à son goût. Pour toi, mon Maurice, je n'aurai qu'à dessiner un bon petit paysage. J'y mettrai avec profusion et beaucoup d'application du vert d'espérance et un ruisseau le traversera de sa clarté courante...

— Ne crois-tu pas, Solange, dit le mari, que voici notre première vraie causerie depuis le jour des Peupliers? J'avais toujours eu peur de t'interroger sur tes sentiments. Toi-même tu semblais à plaisir te dérober à moi...

— Oui, mon ami, je ne te vois bien que depuis quelques jours et je ne m'étais pas encore très bien comprise moi-même. A se mirer toujours dans les mêmes yeux, on s'habitue à ne voir qu'une même silhouette sympathique. Le miroir parisien m'a montré mes défauts et peut-être quelques qualités que je ne me soupçonnais pas. Tu verras!

— Tu m'intrigues...

Mme Mauvière craignit tout à coup d'en avoir trop dit. Mais le bon regard de son mari la détrompa. Elle continua :

— Je m'étais construit toute une religion sur les dires du cousin Labrande qui n'est qu'un vieux menteur, à ce qu'il me semble... son Saint-Even dont il me rebattait les oreilles n'est, par exemple, qu'un vulgaire chenapan, si j'en crois Mme de Juine, et je désire qu'elle soit, elle, dans le vrai.

— On peut être un grand homme et un méchant, a dit je crois bien Balzac.

— Sans doute, puisque la tête et le cœur ne vivent pas toujours en bonne intelligence. C'est égal, je crois que Saint-Even est un faux génie. Il est trop bruyamment aimé de la foule pour avoir la vraie force et la délicatesse qui font admirer de la postérité. Il ameute les gens aux carrefours, tandis que ses amis, disséminés, dérobent les porte-monnaie. Quand il aura suffisamment volé, il disparaîtra tout à coup... Mais, sur sa borne, un autre camelot lui succédera vite... Paris ne chômera jamais de Saint-Evens...

— Qu'est-ce que cela peut nous faire, ma chérie?

— Tu as raison. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire... maintenant!

— Pourquoi « maintenant »? Labrande t'avait donc à moitié ensorcelée?

— Je l'avoue. La bizarrerie presque dramatique de la vie parisienne telle qu'il me l'avait dépeinte, m'avait fortement impressionnée.

— Tes lectures ne furent elles pas aussi pour beaucoup dans cette malencontreuse émotion?

— Peut-être. Mais seulement les livres que m'a prêté notre cousin Labrande.

— Labrande ne serait-il pas une vieille canaille, comme beaucoup le disent à Dartènes?...

— Mon cher Maurice, je crois que tu ouvres enfin les yeux... Tu es trop bon... Tu ne vois pas assez la méchanceté des autres...

Toute une guirlande de petits enfants accourait du haut de l'allée et nos promeneurs furent bientôt entourés de rires et de cris. Solange battit des mains et il ne s'en fallut pas de beaucoup qu'elle se mêlât aux joyeux ébats des fillettes et des garçonnets.

Mais Maurice était trop content de la tournure que prenaient les choses : pour rien au monde il n'eût voulu laisser interrompre les confidences de sa femme. Aussi, il entraîna Solange vers les petites allées qu'on apercevait au bout de la rangée de pins taillés qu'ils côtoyèrent, poursuivis un moment par la petite troupe blanche et rose.

Ils entrèrent ainsi, seuls, dans le bosquet d'Apollon.

M. Mauvière avait compté sans la beauté pittoresque du spectacle qui les attendait. Ils n'étaient pas cependant sans avoir lu les descriptions de cet endroit fameux...

— Ah! voilà le célèbre rocher! et là-haut les coursiers qui se désaltèrent tandis que leur maître, dans la grotte au centre, se laisse faire sa toilette matinale... Vois comme la légende s'harmonise bien à la nature. Des rochers, des joncs, des iris, de la mousse et de jeunes chênes, il n'en faut pas plus pour un cadre parfait à la vie d'un dieu.

Et Solange, toujours hantée de ses propres préoccupations, ajouta :

— Et je me plaindrais de mon cadre de bois et de domaines, je trouverais Dartènes indigne de Mme Mauvière... Ah! ah! ah!... petite sotte ambitieuse...

M. Mauvière était bien encore un peu tourmenté de tout cet étalage de littérature; il sentait bien qu'il y avait encore en Solange de l'artificiel, de l'apprêté; mais il n'en montra rien. Sa femme avait manifesté un désir de rapprochement, un essai de confiance qui annonçaient la transformation de leur vie : il en avait l'intime assurance, le frémissement avant-coureur et certain.

Maurice jugeait bien la situation. Les phrases un peu sentencieuses ou trop bien tournées que prononçait Solange depuis quelques instants, étaient de peu d'importance par comparaison avec les sentiments nouveaux qui bouillonnaient dans le cœur de la jeune femme.

Si bien qu'après avoir suivi des routes parallèles d'où ils ne pouvaient guère s'apercevoir, M. et Mme Mauvière venaient d'arriver à un carrefour et qu'ils y connurent tout à coup l'émotion de se donner la main.

(*A suivre.*) Jacques des GACHONS.

Le gérant: F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris

SOUVENIRS

D'UN

OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR

DÉBUTS DE CARRIÈRE

L'INSTITUTION FAVARD. — L'ÉCOLE MILITAIRE DE SAINT-CYR. — LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER 1848. — SÉDITION DE L'ÉCOLE. — LES CORPS D'ÉTAT-MAJOR ET L'ÉCOLE D'APPLICATION.

Il existe à l'angle des rues Saint-Antoine et du Petit-Musc, derrière un portail monumental, un vieil hôtel percé de grandes fenêtres. On ne voyait autrefois, à la place des enseignes commerciales qui en constellent la façade, qu'un seul écriteau portant ces mots : « Institution Favard ». C'était une des plus renommées parmi celles dont les pensionnaires suivaient les cours du collège Charlemagne. Le jeune M. Favard, grand, fort, d'un beau visage encadré de favoris noirs, très riche, avait succédé à son père, surtout pour l'honneur du nom ; il ne passait à son cabinet que le moins d'heures possible, demeurait dans un quartier élégant et donnait des diners. Il finit par abandonner l'université pour la finance et se montra à cheval au bois. Du reste très bon homme ; son établissement marchait tout seul.

Dans les premiers jours d'octobre de l'année 1846, pendant laquelle j'avais perdu coup sur coup mon père et ma mère, je fus conduit par mon cher oncle qui m'avait pris à sa charge, à l'institution Favard, j'allais avoir dix huit ans. Après les présentations d'usage et, un coup d'œil sur l'école de tempérance du rez de-chaussée, je veux dire le réfectoire, après avoir déposé mon petit trousseau au premier étage, près du dortoir, je montai tout en haut où se trouvaient les salles d'étude appelées « quartiers ». Un maître m'ouvrit

une porte vitrée qui permettait de surveiller l'intérieur de l'extérieur et je me trouvai chez les « taupins ». Leur quartier était de médiocre étendue et le sol, carrelé bien entendu. Pour mobilier, deux lourdes tables noires constellées de coups de canif, quatre bancs grossiers de la longueur des tables et trois tabourets à l'usage des favorisés qui arrivaient à conquérir des bouts de table. Derrière chaque élève, posée à terre, une petite armoire, dite baraque, remfermant ses livres d'étude, son peigne et son savon. Contre le mur, un tableau noir, dans un coin, un poêle, dans l'autre, le bureau du pion, ancien soldat, frisant la cinquantaine, que nous avions baptisé : « Moustache ». On lui avait découvert des cartes de visite portant la qualification d'homme de lettres. Il passait son temps à dormir après avoir placé devant lui, généralement à l'envers, un modèle d'écriture. De jour, la lumière entrait par deux fenêtres mansardées, placées très haut. Le matin et le soir, deux quinquets suspendus remplaçaient le soleil.

Nous étions une douzaine, moitié nouveaux, moitié anciens. Ceux-ci se hâtèrent de faire notre éducation ; ils nous apprirent que le caissier, l'homme de confiance, un grand maigre, niais, important et bon enfant, contait volontiers ses aventures galantes qui n'auraient jamais, affirmait-on, dépassé les préliminaires ; que la vieille dame ou demoiselle encore fringante, chargée en chef de la direction de la maison, invitait chaque dimanche, à sa table solitaire, un élève choisi parmi ceux qui restaient, etc. C'était surtout Courbet qui accompagnait ces histoires de réflexions narquoises ; un grand garçon de dix neuf ans, un peu étriqué, à l'œil intelligent, au nez retroussé, et dont la bouche était aussi large que la langue bien pendue. Il n'avait pas assez de quolibets pour les militaires ou ceux qui se préparaient à l'être ; il ne jurait que par les mines et les ponts et chaussées et n'était jamais monté sur un bateau. Son entrée à l'École polytechnique ne surprit personne, mais sa sortie dans la marine était inattendue. Son humeur mordante excitait ma bile et nous échangeâmes des gourmades qui eussent encore été plus fréquentes, sans l'intervention du placide Debray. Il s'en souvenait encore quand, amiral, il attaqua Formose ; il m'en fournit la preuve dans une lettre aimable qu'il m'écrivit à cette époque.

Debray avait vingt-deux ans et des muscles d'athlète, il visait l'École normale et montrait au tableau autant de timidité qu'il possédait d'instruction solide ; je me liai particulièrement avec lui,

et sa complaisance pour m'expliquer l'algèbre ou la chimie était infatigable. Souvent, je restais le dimanche pour travailler, lui quelquefois. Mais ayant trouvé dans la baraque d'un camarade le théâtre de Victor Hugo, *Marion Delorme* et *Ruy Blas* prirent souvent le pas sur les mathématiques. A la fin de l'année, ayant obtenu à grand'peine d'être admissible, il était tout à fait démoralisé pour l'épreuve définitive qui allait avoir lieu le lendemain ; je lui offris un dîner à vingt-deux sous au quartier Latin, puis une soirée à quinze sous au parterre de Bobino et nous rîmes comme des bienheureux. Je le revis plus tard, il était devenu le collaborateur de Sainte-Claire-Deville et membre de l'Institut. Et puis Tombeck, toujours gourmé, qui fut normalien aussi et professeur distingué, et d'autres encore qui travaillaient beaucoup, sauf quelques cancres de la plus belle venue ; on se levait à cinq heures en tout temps pour se coucher le soir à huit et même à dix si l'on voulait veiller.

Le « colleur » ne tarda pas à venir pour vérifier ce que les nouveaux « avaient dans le ventre ». C'était un petit homme nommé Donglas, blond filasse, en forme de boule, très ferré et regardant par-dessus ses lunettes. Il me posa des questions faciles et je fus collé à plat. Pour un candidat à l'École polytechnique qui n'avait que deux ans devant lui, ce début ne promettait rien de bon. Au 1er janvier, je tombai malade d'une fluxion de poitrine. Mon oncle me donna son lit, coucha sur un pliant et me soigna un mois. Je fis mes réflexions et, à la veille de rentrer, je lui dis :

— Je n'arriverai jamais à l'École polytechnique et même en l'admettant, je ne pourrais sortir dans les Ponts. Quant à l'École centrale, on m'a toujours persuadé que je ne me serais tiré d'affaire avec le diplôme que si mon père avait vécu, à cause de ses relations dans le monde des ingénieurs. Vous qui vivez au milieu des philologues et des hellénistes, vous ne pouvez m'aider de la même façon. J'aime le cheval, et la vie militaire, pourvu que ce soit en dehors des garnisons, me plaira. Laissez-moi donc me présenter à Saint-Cyr où je suis sûr d'être reçu.

— Fais comme tu voudras, me répondit mon oncle.

Et le lendemain, j'abandonnai les mathématiques spéciales tout en restant avec les Taupins, ce qui me fut d'un grand secours, parce que j'eus pour répétiteurs permanents les trois camarades que j'ai nommés. Mais je fréquentais aussi des « cornichons », entre autres un bon et sage garçon qui fut moins heureux que

moi, avec lequel j'étudiais la géographie. Nos seuls outils étaient le programme, un livre et un vieil atlas de Delamarche, car je regardais à la dépense pour mon oncle. Et un autre encore qui entra à l'École centrale ; fils d'un ouvrier serrurier, gai et laborieux ; on l'avait pris, je crois, en pension pour rien ou pour peu, dans l'espoir qu'il ferait réclame à la maison. Je le retrouvai pendant la révolution de février en 1848, armé d'un fusil aux côtés de son père. Je travaillai ferme et j'eus le bonheur d'être reçu à Saint-Cyr dans un assez bon rang, un an après être entré chez Favard. Je me voyais déjà officier de chasseurs d'Afrique.

Angle de la rue Saint-Antoine et du Petit Musc (Anciennement Institution Favard).

Jusqu'à la mort de mes parents, je n'avais jamais quitté le doux milieu de la maison paternelle qui m'avait laissé profondément ignorant des choses de l'armée. Je me figurais, par exemple, que les épaulettes d'argent marquaient des grades inférieurs à ceux caractérisés par des épaulettes d'or et je n'avais jamais cherché à approfondir le mystère des motifs de l'absence d'une épaulette sur une épaule. Sur Saint-Cyr, j'en savais encore moins, si ce n'est qu'on en sortait officier. Mais avec la certitude d'y entrer, ma curiosité s'éveilla. Je fus invité à aller passer quel-

ques jours chez une célébrité de ce temps, le Dr Véron, qui possédait un superbe château dans l'Oise avec parc, rivière, étang, et où deux séries d'invités avaient rendez-vous pour y faire grande chère.

— Vous y verrez N. qui a donné sa démission après avoir passé par Saint-Cyr, c'est un excellent garçon qui se fera un plaisir de vous renseigner.

Le lendemain de mon arrivée, le curé du village fut parmi les convives du déjeuner. C'était un ancien capitaine de dragons. Je m'attendais à l'entendre parler guerre. Il tint d'autres propos très librement. Comme l'amphitryon se plaignait qu'on ne réussissait pas à prendre je ne sais quel poisson dans l'étang :

— J'en prendrai bien, moi ! dit le curé.

Et le soir il revint équipé en braconnier, entra dans l'eau jusqu'à mi-corps ; il en sortit avec une belle pêche au bout d'une heure.

Amiral Courbet.

N. arriva plus tard, il fut très affable pour moi, mais les informations que j'eus de lui furent néanmoins fort maigres parce qu'il se montrait exclusivement occupé de l'aimable et galante société que le Dr Véron aimait à recevoir, tandis que la timidité déplorable dont j'ai souffert toute ma vie la trouvait déconcertante.

J'eus dix-neuf ans le 1er décembre 1849 et, ce jour-là, je franchis le seuil de l'École militaire. Je fus pourvu de la buffleterie blanche que l'on portait encore et du fusil à piston qui avait depuis peu remplacé le fusil à pierre. Des amis m'avaient fait désigner, pour ancien, un excellent garçon nommé Perrot. Il me dressait au maniement d'armes et ne me lâchait pas d'une semelle pendant les

récréations. Il m'épargna toutes les brimades désagréables en m'apprenant à en subir d'innocentes :

— Comment vous appelez-vous, Monsieur Bazar?

— Fix.

— Votre prénom?

— Théodore.

— Vous ne savez pas seulement votre prénom! c'est « à droite alignement », tâchez de ne pas l'oublier, Monsieur Bahut!

Et dire que cette brimade-là m'a suivi de longues années, comme une scie sans fin!

Mis brusquement à un régime que je crois beaucoup plus rude que celui d'à présent, je crus d'abord que ma santé, que l'on m'avait toujours représentée comme délicate, n'y résisterait pas; mais mon tempérament prit le dessus et je me portai comme un charme. On ne connaissait, bien entendu, même au dehors, ni la capote ni le manteau. Le premier dimanche où je sortis, il était tombé de la neige. De Saint-Cyr à Versailles, pas d'autre moyen de transport que nos jambes; les richards seuls nolisaient quelques fiacres hors de prix. Nous prenons le train à Versailles; à hauteur de Sèvres, la locomotive patine et nous restons en détresse. Pris d'impatience, les Saint-Cyriens descendent et suivent la voie jusqu'à Paris. Le soir, de Versailles à Saint-Cyr, la neige avait fondu et une boue noire couvrait la route obscure. Dieu sait en quel état j'arrivai et comme il fallut astiquer le lendemain.

Au mois de février, les rumeurs de la politique vinrent nous troubler et nous préoccuper dans l'enceinte de l'École, et le général de Ricard, gentilhomme doux et poli, n'allait avoir ni l'énergie, ni l'adresse que réclamaient les circonstances. Quand le 22, on entendit ou l'on crut entendre le canon de Paris, il ne sut ni nous tenir au courant des événements pour gagner notre confiance, ni maintenir la discipline. Il fut débordé, on ne travaillait plus dans les études, on se promenait avec agitation dans les cours; les anciens parlaient de se rendre à Paris; cependant, malgré l'anxiété dans laquelle on vivait, personne ne bougea jusqu'au 25. Le soir de ce jour-là, une bande populaire qui avait mis à sa tête un polytechnicien fit irruption dans l'École, elle venait nous chercher. Le polytechnicien fut porté en triomphe, et le départ acclamé sur l'heure. Le général retint les officiers et nous laissa aller. Peu d'entre nous restèrent; des opinions extrêmes et contraires se heurtaient, et aucun des six cents jeunes gens qui marchaient sur Paris ne se

doutait de ce qu'il y allait faire, pressentant seulement la popularité attachée à la jeunesse en général et à celle des écoles en particulier. De la gare Montparnasse on se mit en marche sur l'Hôtel de Ville où une foule énorme, éclairée par des torches, nous accueillit de ses vivats. Pour le moment, le 1er bataillon de France ne formait plus qu'un troupeau, les uns armés, les autres pas, dont une partie se dispersa. Assez tard, mon camarade Le Maître et moi, la bourse plate, nous soupâmes d'un petit verre. Puis sous prétexte de nous tenir à la disposition du gouvernement, on nous parqua sur la paille dans une grande salle où, le lendemain, nous reçûmes du pain et du fromage et, quelques jours après, une petite solde. Sans doute j'aurais pu, plus heureux que d'autres, aller chez mon oncle, mais la curiosité de voir de près des événements si étranges et si nouveaux me retenait. Quelques débrouillards eurent des missions ; moi, je commençai par être requis tout simplement pour monter la garde avec « des citoyens » dans des sous-sols de l'Hôtel de Ville. A mon entrée au poste éclairé par une chandelle, je vis des gens à figures patibulaires accoutrés bizarrement avec les dépouilles de la ligne qui avait mis bas les armes, du château des Tuileries mis à sac, et des boutiques d'armuriers pillées. Bien que ce bas peuple restât toujours méfiant vis-à-vis du drap du Roi, il n'en cria pas moins d'une voix rugueuse à mon entrée :

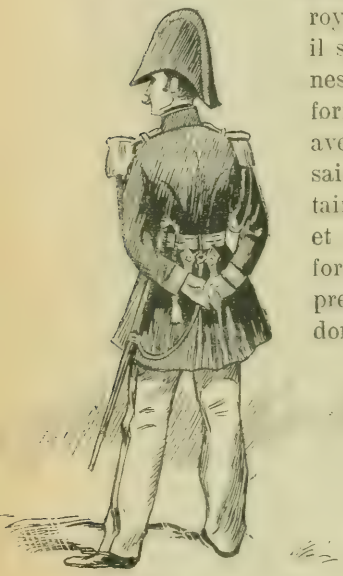
— Vive l'École Saint-Cyr!

On me tutoya, on m'appela citoyen, je tutoyai et j'appelai citoyen. Cette première garde fut fatigante mais pittoresque et je ne voudrais pas l'avoir manquée. J'en montai une autre qui m'impressionna davantage (en février ou en mai, je ne sais plus, mais peu importe). On avait placé sur des tables, dans la salle Saint Jean, là justement où j'avais fait mes compositions pour Saint-Cyr, une assez grande quantité de morts non reconnus. Un factionnaire devait les garder la nuit. Pour tout éclairage une lanterne. Je pris la faction vers minuit. Sur le coup de deux heures, le lumignon tomba faute d'huile, et l'obscurité se fit. J'attendais patiemment qu'on vint me relever, mais le poste dormait et l'on ne venait pas. Le temps me parut long; il avait grandement coulé quand je pris le parti de sortir et d'appeler, et jusqu'à ce qu'on eût rallumé le fanal et amené mon remplaçant.

Du matin au soir, la place de l'Hôtel-de-Ville était couverte de curieux, de manifestants, d'ouvriers de désordre, et tout ce monde chantait : « Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau,

le plus digne d'envie, c'est le sort... » Lamartine, le président du gouvernement provisoire, apparaissait, haranguait. J'entrai une fois, je ne sais plus pourquoi, dans la salle des séances du gouvernement, pénétré de respect pour les graves délibérations dont j'allais être le témoin. Elles portaient sur un uniforme; on avait fort à faire, tout le monde en réclamant, d'en donner un à tout le monde, même aux députés!

Comme après le sac des Tuileries, le gouvernement provisoire n'était pas persuadé que les autres châteaux royaux ne seraient pas traités de même façon, il se confiait, pour les sauvegarder, à la « jeunesse des écoles » et au « prestige de ses uniformes ». C'est comme cela que je fus envoyé avec quelques camarades au Château de Versailles et au Petit-Trianon où un vieux capitaine qui y commandait nous offrit bonne table et bon lit. Nous en avions besoin. Notre uniforme, à mon avis, commençait à manquer de prestige, malgré les flots de rubans tricolores dont nous l'ornions. Une installation sur la paille de l'Hôtel de Ville, sans linge et sans moyens de nettoyage, y avait beaucoup contribué et la bizarrerie des tenues était aussi extrême que leur négligence. Le général de Ricard imagina de nous envoyer nos vêtements, notre linge et nos chaussures en commun dans de grands sacs. Comme nos officiers ne s'étaient pas souciés, dans l'état de désorganisation qui avait tout envahi, de les accompagner à l'Hôtel de Ville pour présider à la distribution, les sacs furent bientôt au pillage, chacun s'empara du premier effet qui s'ajustait à peu près à sa personne; plus tard, il arrivait de retrouver son bien égaré sur le corps d'un camarade auquel il n'avait pas encore cessé de plaire. Il fallut des mois pour s'y reconnaître.



Officier de Saint-Cyr en 1846.

Pensant à la fin que le gouvernement provisoire pouvait se passer de mes services, et ne prévoyant pas le moment où le bataillon serait rappelé, je voulus profiter des réductions exceptionnelles dont les Saint-Cyriens jouissaient à Paris aux guichets des chemins de fer. Je partis pour l'Anjou, et je me rendis chez un

ami de collège, dont le père, riche propriétaire, élevait des chevaux de course. La maison de campagne, à laquelle attenaient des bâtiments d'exploitation, était située à six kilomètres des Ponts-de-Cé, sur les bords de la Loire, en contre bas d'une de ces digues en levée, qui servent de chaussée le long du fleuve. Promenades et pêches, bavardages infinis, c'étaient de délicieuses vacances que nous valait la République. Un jour mon ami voulut me montrer combien était douce une jolie pouliche, alors à l'entraînement, nommée Vision. Excellent cavalier, un simple bridon en main, il saute sur son dos, à poil. Nous partons causant, lui à cheval et moi à pied. A un kilomètre :

— Revenons, me dit-il, il faut goûter. Veux-tu monter Vision, elle ne bougera pas?

Il me tient le pied; à cheval je tourne bride, la bête sent l'écurie et me voilà emporté train de course. A hauteur de la maison, Vision tourne court, manque la rampe et dégringole avec moi en bas de la levée. Au tapage, les gens de la ferme accourent et nous ramassent au milieu des charrues et des charrettes sur lesquelles nous étions tombés. Vision est couronnée à fond et écorchée; moi, j'ai la peau des jambes enlevée, des bosses partout, rien de cassé. On me plonge les jambes dans un seau d'écurie plein d'eau froide, puis on me couche. Au bout de quatre jours j'étais debout, clopin-clopant. Ce fut ma première chute sérieuse ; j'en ai fait depuis plus d'une dizaine qui la valaient, mais chaque fois de façon différente. Quant aux autres, il me serait impossible de me les rappeler ni de les compter toutes.

Général Trochu.

A cette époque, le chemin de fer n'allait que jusqu'à Tours et on voyageait sur la Loire en bateau, ce qui coûtait peu. Quand je dus partir, mon ami me demanda si j'avais de l'argent; je l'assurai que oui. Mais il avait bien fallu donner aux domestiques et quand j'arrivai à Tours le soir, un peu tard, il me restait vingt sous. Je saisis cette occasion de contempler les étoiles en me promenant sur le pont. Au jour, après avoir mangé un petit pain pour me donner de la hardiesse, j'allai exposer ma situation au chef de gare. Il regarda mon uniforme, sourit et me rapatria. Je pense au petit pain, chaque fois que je vois errer aux environs des quartiers riches, de pauvres hères au ventre creux, qui n'ont pas comme je l'avais la ressource de l'habit.

Nous finîmes par rentrer à Saint-Cyr, trois cents seulement, nos trois cents anciens étant restés en congé pour attendre leur nomination anticipée au grade de sous-lieutenant. Les politiques de la promotion qui disaient que nous ne tarderions pas à retourner à Paris avaient raison.

Le 15 mai, l'Assemblée nationale fut envahie. Le bataillon se mit en route, mais cette fois en armes, sac au dos, avec ses officiers et à sa tête un lieutenant-colonel que nous appelions Béquillard, parce qu'il était goutteux et s'appuyait sur une canne. On avait à peine eu le temps de nommer des caporaux qui remplissaient toutes les fonctions laissées vacantes par nos anciens, mais nous ne doutions de rien et nous marchâmes sur l'Hôtel de Ville. L'installation et la nourriture ne valurent guère mieux qu'en février; on couchait sur les escaliers, un peu partout. Il y eut des alertes et des prises d'armes. Un certain Rey, petit homme blond à grand nez et à grandes moustaches, qui s'était affublé d'un uniforme de colonel d'état major et du titre de commandant de l'Hôtel de Ville, avait été arrêté, et fourré dans une chambre à la porte de laquelle des Saint-Cyriens étaient en faction. Ordre était de passer la baïonnette au travers du corps du colonel à la moindre tentative d'évasion. La première fois que je transmis cette consigne, cela me fit un drôle d'effet, mais je crois que toute violence était bien loin des intentions du prisonnier... On m'a dit qu'après son rêve de quelques mois il était mort dans la misère.

Si notre absence durait peu, elle constituait un genre de distraction auquel on prenait goût, et on en était venu à désirer les émeutes qui nous le procuraient. Lorsque la formidable insurrection de Juin éclata, ce fut le colonel d'état-major Dubreton, commandant

en second l'école, qui marcha à notre tête. Dès que nous fûmes formés sur le quai de la gare Montparnasse, il prononça le commandement : « Chargez vos armes ! » Ce n'était que prudence, mais nous sentîmes quelque chose de grave et de lugubre planer autour de nous. Le silence couvrait la ville et n'était troublé que par le bruit de la fusillade et du canon. Nous marchâmes, sans batterie des tambours, par le boulevard des Invalides jusqu'au Palais-Bourbon, où nous allions faire partie des défenseurs de l'Assemblée. On sait combien Paris manquait de troupes, les gardes nationales de province venaient bivouaquer à côté de nous dans la cour ou le jardin. Nous couchions à terre, sans couverture d'aucune sorte. Je pris alors l'habitude de me faire commodément, tantôt un siège, tantôt un oreiller de mon blockaus. C'est ainsi que nous nommions nos shakos, cylindriques, hauts de forme et en cuir dur. Bientôt les malins apprirent à s'introduire de nuit dans la salle des séances et les fauteuils des députés nous servirent de dortoir. En ce qui concerne les vivres, on nous distribuait du pain et un franc par jour avec lequel on s'arrangeait comme on pouvait chez les charcutiers du voisinage. Le temps se passait à écouter les bruits de la bataille sanglante qui dura du 23 au 26 juin et à être à l'affût des nouvelles. Une fois, on amena un malheureux qu'on disait être un prisonnier ou un espion. La foule hétérogène qui se tenait aux abords des grilles voulait l'écharper. Je trouvai cela lâche, et je me jetai avec quelques camarades pour m'y opposer. L'homme affolé se cramponna à moi, me prit à bras le corps et je reçus une partie des coups qui pleuvaient sur lui ; l'un des mieux appliqués tomba sur mon shako et me l'enfonça jusqu'aux yeux.

Nous demandions sans relâche à marcher. Il fallait contenter notre envie sans cependant faire de nous de la chair à canon comme des héroïques gardes mobiles, et l'on nous envoya, avec un régiment de cuirassiers, au Mont-Valérien, escorter ou ramener un convoi de poudre. A cela se borna notre campagne.

A peine rentrés à Saint-Cyr, nous retournâmes encore à Paris le 5 juillet, pour assister à une cérémonie funèbre. Le chef d'escadrons d'état-major Trochu vint, causa avec le colonel Dubreton qui nous le signala comme un des chefs futur de l'armée française; puis il alla demander pour son cigare, du feu à la pipe de Crépinet, et, notre tambour-major, le plus petit et le plus rodomont des tambours de l'armée française. Le jeune commandant sacrifiait déjà, avec son tempérament de courtisan masqué de libéralisme, à cette

passion de popularité et de discours qui devait annihiler ses belles qualités de soldat, ruiner son caractère et engloutir sa renommée.

Nos allées et venues étaient destructives de la discipline. On comprend pourquoi. Aussi une sédition allait éclater l'année suivante, peu après l'arrivée des recrues. Un seau enlevé occasionna la guerre entre Pise et Sienne. Lilliput faillit exterminer Blefusen parce qu'on s'obtinait à y ouvrir les œufs par le gros bout. Une courroie que le colonel Dubreton voulait faire mettre à l'endroit et que les élèves s'obstinaient à mettre à l'envers, causa tout le mal à Saint-Cyr. Elle serrait à la taille le plastron flottant de la fausse manche bleue sur lequel le numéro matricule ressortait en grands chiffres blancs. Les anciens inscrivaient sur la face intérieure non noircie de la courroie, l'événement ou le nom qui devait rendre mémorable le souvenir de leur promotion. A la soumission d'Abdel-Kader que nous avions choisie d'abord, nous avions substitué la République naissante et son nom s'étalait sur les ceintures accompagné de fières devises. Cet usage ancien était toléré : le colonel Dubreton voulut l'abolir. Les ceintures furent aussitôt appelées des « Dubretonnes » et l'on ouvrit les hostilités contre le capitaine Cruveilhier, le lieutenant Riallard, les adjudants Pernet et Lambert qui avaient juré de faire exécuter les ordres du colonel ou d'y perdre leurs noms. Sauf pour le dernier, c'était déjà fait.

Le capitaine Cruveilhier, irrévérencieusement surnommé Papouf, à cause de sa figure et de son ventre rondelets, était un assez bon homme, mais criard et terre à terre, au rebours de son frère, chirurgien distingué. Comme le port d'armes qu'on avait alors dans la main gauche était d'une tenue pénible, il avait coutume de dire : « Avec un bon port d'armes, on peut se présenter partout ! » On commença par lui donner des « muettes » à l'exercice ou dans les escaliers, c'est-à-dire qu'au lieu de faire résonner les armes ou de poser les pieds en cadence, nous ne faisions pas plus de bruit que des ombres chinoises, sauf un coup sec de temps en temps. Pour l'officier, pas de pire affront.

Le lieutenant Riallard, ancien sous-officier, arrivé tard à l'épaulette, était connu sous la dénomination de Longipède, à cause de la longueur de ses pieds. Tandis qu'il se promenait, les mains derrière le dos, on dessinait sur le sable de la cour, sur ses traces, l'empreinte de semelles énormes, de dimensions toujours croissantes.

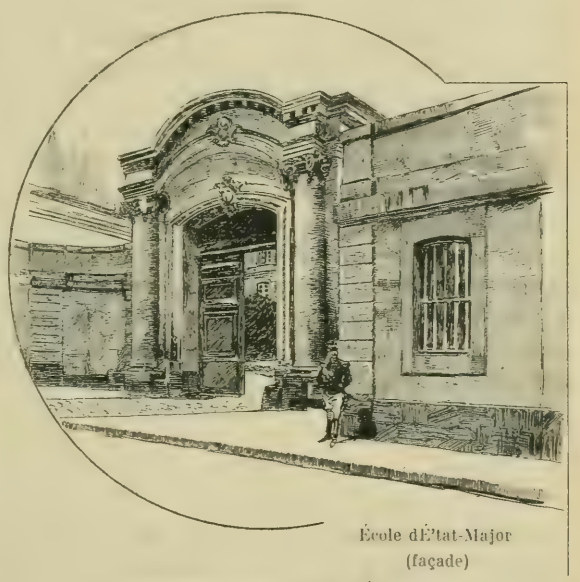
Pernet était un vieil adjudant d'artillerie, depuis très longtemps à l'École, de cervelle épaisse, sans mémoire, héros d'histoires cocasses

l'une force musculaire colossale, intransigeant sur la discipline.

— Ceci, disait-il, est le petit loup, autrement dit l'obusier de montagne, la charge d'un mulet, je le porrrte!

Et il se plaçait au port d'arme avec la pièce, en faisant rouler les R. Aussi l'appelait-on l'Obusier. Il ne pouvait plus faire un pas sans entendre des R rouler autour de lui.

Quant à Lambert c'était un jeune adjudant d'infanterie aux allures de Matamore qui, se croyant encore dans la cour de la caserne, s'était vanté qu'à lui tout seul, il saurait faire cesser les brimades. On en exerça sur lui. Tous les jours il trouvait sa caricature affichée sous une nouvelle forme et, comme il ne manquait pas de lacérer le placard avec des airs furieux, des cris d'animaux poussés de tous côtés venaient encore exas-



École d'État-Major
(façade)

Actuellement Hôtel du Chef d'État-Major.

pérer sa colère. Il lui arriva de s'oublier jusqu'aux menaces. Elles lui valurent, de notre part, un immense éclat de rire et, de celle de ses chefs, une punition.

Ces polissonneries, auxquelles on en joignait bien d'autres, provoquaient naturellement des éclaboussures de salle de police; alors il se leva des meneurs qui déclarèrent qu'un tel régime ne pouvait être toléré par la promotion de la République. Les désordres éclatèrent, une belle après-midi, par des huées et par le refus d'obéir au tambour. Tout le monde s'y associa, non par penchant, mais en vertu de l'esprit de corps qui est comme la langue, la meil-

leure des choses et parfois aussi la plus mauvaise. Le colonel Dubreton s'avança sur les mutins qui le reçurent en bourdonnant, mais n'en reculèrent pas moins devant lui. La nuit, le boucan commença dans les dortoirs; l'Obusier ayant fait entendre son pas lourd dans l'escalier, un poêle de faïence fut lancé sur lui qui faillit l'assommer.

Le lendemain matin, l'École était cernée par un bataillon de gendarmerie mobile, et le général de Rostolan était là avec de pleins pouvoirs. Il s'était déjà fait la main en réprimant, quelques années avant, des troubles à l'École polytechnique qu'il commanda ensuite une année; pendant celle-là tout le monde y composa en analyse avec entrain. Il passa la revue par compagnie, envoya, séance tenante, une cinquantaine d'élèves, simples soldats, dans les régiments, en déclara une centaine d'autres prêts à partir, au premier mouvement, d'eux, ou de leurs camarades; il fit ensuite manœuvrer le bataillon, prenant parfois le général de Ricard par les épaules pour qu'il servît de jalonneur. Enfin, nous ayant privés de sorties jusqu'à nouvel ordre, il s'en alla. Le général de Ricard ne tarda pas à être remplacé et, à partir de ce moment, personne ne bougea plus.

A la fin de l'année, après avoir porté les galons de sergent, je sortis sans encombre dans un rang qui me permit de concourir pour l'École d'État-major, muni de l'épaulette de sous-lieutenant d'infanterie.

* * *

Je possède une eau-forte finement gravée, datée de 1875; elle est devenue très rare parce qu'elle n'a jamais été mise dans le commerce, elle a attiré plus d'un désagrément à son auteur, le colonel d'État-major de Grandmaison. L'ancien corps d'État-major a toujours eu la bonne fortune de voir passer par ses cadres des artistes habiles, peintres, graveurs ou sculpteurs, tels que le colonel Langlois, le père des panoramas, le général Pajol qui maniait également bien l'épée et le ciseau; ou bien des lettrés tels que Viennet, le baron Taylor, de Salvandy, Naudet, de Bonnechose; ou des savants comme Quatrebarbe, Puissant, Moreau de Jonnès, Lapie, de Ferussac, Bory de Saint-Vincent, Perrier, la plupart membres de l'Institut; des soldats, des capitaines comme Mac-Mahon, Pélissier...

Cela n'empêcha pas qu'en 1871, après la guerre, la faute de nos

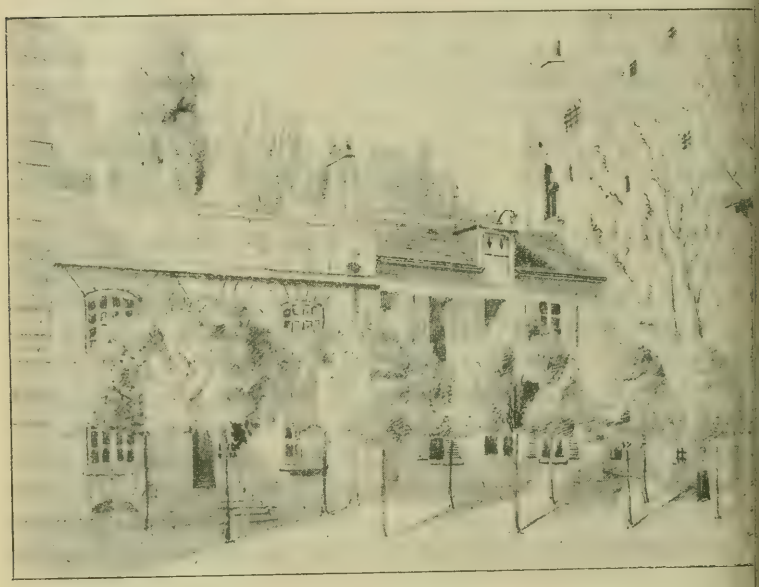
défaites ne fût jetée sur « l'État-major » par un public qui confondait, sous cette dénomination unique, un corps d'officiers subordonnés avec l'ensemble des officiers généraux chargés de le diriger. La plupart de ces derniers applaudirent à l'erreur populaire enflée déjà par des jalousies d'uniforme. L'eau-forte dont j'ai une épreuve est une caricature. On y voit le « corps d'État-major » sous la figure d'un officier attaché à un pilori, la tête basse. En arrière, les messieurs chauves se consultent gravement, tandis qu'un orateur se démène au-dessus d'eux. Dans le lointain des tribunes, des dames élégantes assistent à cette scène qui les intéresse. Des bourgeois sont assis au premier plan à côté de généraux en grande tenue, tandis qu'un officier d'infanterie montre au doigt le « corps d'État-major ». Des diverses bouches sortent des banderolles avec ces mots : « Qu'il soit ouvert! — qu'il soit fermé! — qu'il soit supprimé! — Il ne sait pas la géographie! — Il a trop d'avancement!.... »

Et on l'a supprimé (1). Ce sont pourtant les officiers qu'il avait formés qui, après 1870, ont fourni, pendant vingt-huit ans, la moitié des ministres de la guerre, la presque totalité des chefs d'État-major généraux et des États majors de corps d'armée, et qui ont le plus contribué à reconstituer nos forces militaires.

En 1849, je me suis donné bien du mal pour avoir l'honneur d'entrer dans ce corps si maltraité depuis. Rien que pour obtenir le droit de se présenter à l'École d'application, il fallait sortir de Saint-Cyr dans les trente premiers numéros. Il est vrai que vingt-cinq places étaient offertes, mais il y en avait trois attribuées de droit et sans examen à des élèves de l'École polytechnique, puis on avait comme concurrents des lieutenants ou sous-lieutenants de l'armée, généralement ceux qui avaient échoué aux concours précédents. Après avoir passé deux ans à l'École d'application, on était astreint à un stage de deux ans dans l'infanterie, suivi d'un autre de deux ans dans la cavalerie, et quelquefois encore à un troisième d'un an dans l'artillerie; sans compter les travaux spéciaux auxquels on était annuellement obligé. C'était donc seulement vers l'âge de vingt-huit ans et après une forte éducation militaire théorique et pratique, qu'on était admis au service d'État-major proprement dit. Les bases de cette organisation avaient déjà été conçues sous le premier Empire, par Napoléon qu'avaient frappé les vices

(1) Le 1er article de la loi du 20 mars 1880 est ainsi conçu : « Le corps spécial d'État-major est supprimé ».

de l'ancien régime. Mais la rapidité des événements, des catastrophes successives n'avait permis d'établir rien de stable ni de complet. Ce ne fut qu'en 1818 que le maréchal Gouvion Saint-Cyr avec le concours des généraux qui connaissaient le mieux la guerre, put procéder à la création du nouveau corps. En 1831, on y engloba les ingénieurs-géographes en vertu de cet axiome que le meilleur officier d'État-major est celui « qui sait le mieux la carte ». Si plus tard le corps dévia et si tous ses membres ne rendirent pas



École d'État-major ; de ma fenêtre (croquis de l'auteur).

les services dont ils étaient capables, il n'en faut accuser que la direction qui leur fut donnée. Pour apprendre le commandement et pour en être le bon auxiliaire, c'est auprès de lui qu'il faut vivre sans interruption et dans une union intime. On en ressent alors les difficultés et les inquiétudes, on s'accoutume à l'initiative et à la responsabilité, on se fait gloire de les partager avec le chef ; mais c'est aussi trop exiger d'un État-major qu'il répare ou prévienne toujours la faiblesse ou les fautes d'un chef incapable.

L'École, installée d'abord dans une maison de la rue de Lille qu

Ecole de Saint-Cyr. — Vestibule des Etudes ; Grand Carré.

porte le n° 1, fut ensuite transférée rue de Grenelle, en face de l'Archevêché, à l'hôtel de Sens, occupé par les gardes de Monsieur, avant la révolution de Juillet, et affecté aujourd'hui au logement du chef d'État-major général et au service géographique de l'armée. Lorsque le corps d'État-major fut supprimé, l'École supérieure de la guerre, se trouvant à l'étroit rue de Grenelle, émigra dans les somptueux bâtiments de l'École militaire. Il y a là un phénomène de grossissement progressif d'autant plus intéressant à suivre que si le développement moral et intellectuel n'y correspondait pas, ce serait vraiment déplorable.

Les deux promotions, de première année et de seconde, de vingt-cinq officiers chacune, logeaient à l'École. Selon la grandeur des chambres, on était seul ou à deux; le sort en décidait; il m'accorda, sans partage, une jolie pièce claire, et jamais salon ne me parut plus beau que cette chambre de sous-lieutenant pourvue, quand j'y entrai, du réglementaire mobilier jaune. Le service des chambres était fait par des domestiques civils et celui des salles par des garçons de bureau. L'un de ces derniers était un Egyptien, ancien mameluck, dont on ne savait pas exactement l'âge; il prétendait avoir connu le mameluck de l'Empereur, le fameux Roustan. Il ne l'aimait pas et en faisait un portrait absolument dénué de poésie; il ne cachait pas « son mépris pour ce valet qui, au lieu d'être un soldat, n'était que le favori de toutes les sales besognes ».

Une autre douceur qui suivit celle de la chambre, fut de toucher le premier mois de solde, 130 francs. On émargeait chez le caissier, M. Galizot. La mémoire de cet excellent homme est restée vénérée. Vers le 20 ou le 25, quelquefois avant, on allait à son bureau :

— Monsieur Galizot, ne pourriez-vous pas...

— Oui, oui, une petite avance ; que vous faut-il ?

Et ce modèle des trésoriers faisait l'avance sur parole, quitte à opérer une retenue à la fin du mois. Cela s'appelait *galizoter*. Quant à nos capitaines, ils étaient tout indulgence et on n'entendait guère parler d'arrêts que pour les rentrées en retard le soir, encore le tarif était-il assez anodin.

Le matin, à cinq heures, le garçon de salle remplissant les fonctions de tambour accrochait une lanterne à sa casquette et passait avec sa caisse dans les corridors qu'il remplissait d'un bruit assourdissant. Mais le sommeil de la jeunesse s'accoutume à tout et on finissait par ne plus entendre la diane. A six heures moins

cinq minutes, coup de baguette, auquel on se réveillait par habitude et à six heures, roulement d'appel dans la cour, quelque temps qu'il fit. Alors habillement précipité, descente tumultueuse dans la cour. Certains, en hiver, ne prenaient même pas le temps de mettre une tunique sous leur caban, ce qui leur valait vingt-quatre heures d'arrêts, inscrits à la lueur de la lanterne du tambour, par le capitaine de service, lorsque celui ci, à la troisième ou quatrième récidive, ne pouvait plus faire semblant de ne pas s'en apercevoir. D'après l'arrêté du 7 mai 1836, de neuf à onze heures par jour, suivant les saisons, étaient consacrées aux exercices; deux pour les exercices à cheval et sept ou huit pour les études, les leçons et les travaux graphiques. On donnait une extension considérable à ces derniers. Pour en comprendre les motifs, il faut savoir que sous l'Empire, le génie avait peu à peu, en raison de l'instruction technique insuffisante des officiers détachés des troupes pour le service d'État-major, absorbé des attributions qu'on ne considérait pas comme du domaine propre de l'ingénieur; par exemple, la construction d'ouvrages de campagne, des travaux de mise en défense, des établissements de camps, de baraquements, des appropriations de bâtiments, des tracés de route, les passages de rivières ou tout au moins les mémoires préliminaires ayant trait à ces travaux. On faisait outre cela une étude très approfondie et très scientifique de la topographie et des instruments; on y rattachait tous les arts du dessin de nature à éclairer la topographie par des vues d'ensemble et de détail, des croquis militaires. On y était préparé par l'étude géométrique de la perspective, des ombres, des constructions. On était longuement exercé à tous les dessins se rapportant à l'attaque et à la défense des places, d'autant plus utilement que dans les sièges, les fonctions de majors de tranchée sont généralement remplies par des officiers d'État-major. De même pour tout ce qu'on savait d'artillerie à cette époque. On ne faisait, en cela, que se conformer à la méthode suivie dans toutes les écoles d'application où le dessin n'a jamais cessé de tenir une très large place. La géodésie, appuyée sur un cours préparatoire d'astronomie, était poussée aussi loin que possible, et les officiers classés les premiers aux examens de sortie briguaient la place de stagiaire au service géodésique de la carte de France. Plus d'un général de division distingué s'est formé là. L'orientation des cours (je reconnais que quelques uns d'entre eux étaient faiblement professés) avait pour objet de fournir aux officiers élèves une

bonne instruction militaire qu'ils perfectionneraient encore dans les régiments et, à la fois, de leur ouvrir l'esprit à tous les développements scientifiques, industriels et économiques sans la connaissance desquels le commandement reste invariablement terre à terre. Le corps, caractérisé avant tout par son indépendance vis-à-vis de toutes les armes et de tous les services, indifférent à leur esprit particulier, était ainsi parfaitement préparé à juger et à coordonner leur fonctionnement dans l'intérêt général. La haute éducation militaire nouvelle a franchement rompu avec ces traditions. On peut se demander si la manière superficielle dont sont traités, à l'École de guerrre, la géodésie, la topographie et les arts graphiques, si le développement méticuleux et excessif donné aux études tactiques, si la prodigieuse quantité de recettes, tantôt pour l'attaque d'un bois, tantôt pour les charges de cavalerie, tantôt pour le maniement au combat d'une armée de cent mille hommes, n'ont pas des inconvénients supérieurs à ceux qui ont fait clouer l'ancien corps au pilori ?

A cinq heures du soir, le tambour nous apprenait que nous étions libres jusqu'à onze heures. La plupart d'entre nous subsistaient en grande partie de leur solde ; et ceux qui n'avaient pas la ressource d'aller dîner chez leurs parents étaient réduits à une existence très économe. Les tenues de manège, pantalon basané, habit sans épaulettes, étaient rapiécées et n'avaient rien de l'élégance actuelle ; elles n'ont point empêché de se former des cavaliers comme les généraux de Laveaucoupet et Donop. La marchande de pommes de terre frites avait dans l'intérieur de l'hôtel Sens quelques-uns de ses meilleurs clients et les « pensions » que nous fréquentions nous servaient un ordinaire frugal et de troisième choix. Entre autres, sur l'esplanade des Invalides, le restaurant Blanc ; il avait pour enseigne : *Hic virtus bellica gaudet*, que nous avions traduit par : *Ici les invalides se saoûlent*. On y payait par mois, pour deux repas, de 50 à 60 francs ; lorsqu'on avait été trop « fusillé », c'est-à-dire empoisonné, on faisait comparaître Blanc, et on le mettait à l'amende d'une omelette au rhum ou d'une bouteille de champagne. Blanc s'exécutait, il ouvrait même des crédits, et il s'est retiré rentier ! Les deux ou trois pensions s'offraient et se rendaient des dîners, occasions d'extras. Un des invités sortant un soir, la vue un peu trouble, de chez : *Hic virtus*, emporta la coiffure de Blanc, la prenant pour son chapeau. Il ne s'aperçut de sa méprise que le lendemain au moment de sortir

et, comme il ne possédait qu'un chapeau, il s'en trouva fort gêné. Ce sous lieutenant est devenu ministre de la guerre.

Le soir, il fallait, pour constater la rentrée, signer une feuille déposée chez le concierge, laquelle était enlevée par lui après onze heures, et pour les permissionnaires à l'heure fixée, puis portée au capitaine de service. Le concierge était un gros et gras homme apoplectique qui, n'aimant pas à veiller, allait se coucher; sa femme le remplaçait, une grande sèche, qui cultivait le petit verre, et qui n'eût pas laissé la feuille sur la table une minute après l'heure.

Chaque année, entre les neuf mois de travail à l'intérieur de l'école, s'en intercalaient trois autres consacrés à des levers de plans et à différents exercices extérieurs; c'était le meilleur temps, celui pendant lequel nous vivions avec nos capitaines dans la familiarité la plus amicale, celui où l'on entonnait en chœur au dessert, et même avant quand ce n'étaient pas des refrains à boire, les chansons de Béranger encore à la mode. J'avais pour spécialité la chanson des *Gueux* et on l'appréciait fort :

Les gueux, les gueux,
Sont des gens heureux
Qui s'aiment entre eux,
Vivent les gueux !

En 1851, dans le courant de notre deuxième année d'école, notre général, Mayr de Baldegg, qui se montrait peu, eut sa retraite. Il nous avait laissé faire tout ou à peu près tout ce que nous avions voulu : tapage épouvantable dans les chambres dont les capitaines et officiers supérieurs demeurant à l'Ecole ne faisaient jamais semblant de s'apercevoir, fugues de nuit, par le propre jardin du général, au moyen d'une porte donnant sur la rue de Bourgogne dont on avait fait faire des doubles clés; après lui, le Ministre nous donna, comme aux grenouilles, un roi. Ce fut le général Rolin ancien major de la place de Paris. Ce choix n'avait probablement pas été dicté par le seul intérêt d'une discipline qui, au fond, n'avait que peu souffert. A cette époque, le prince Louis-Napoléon président de la République, soignait sa popularité, il avait commencé à passer des revues, et donnait à l'Elysée des bals pour lesquels notre élégant uniforme de sous-lieutenants élèves de l'Ecole d'Etat-major nous servait de billet d'invitation et où, moi et d'autres, nous nous amusions beaucoup. Nous restions d'ailleurs en dehors de la politique; il était de règle, dans nos salles de dessin

de n'en parler jamais, pas plus que de religion, et pas un instant, malgré des opinions divergentes, notre bonne harmonie, notre camaraderie, ne furent troublées. Cependant il arriva un moment où le « coup d'Etat » toujours prédit, jamais frappé, était tellement dans l'air que nous avions fini par en parler aussi et par en rire. J'étais passionné pour l'escrime et outre les leçons de l'Ecole, j'allais quelquefois tirer à la salle de Lozès, notre professeur. Je m'y rendis le 1er décembre au soir et posant devant quelques jeunes gens qui étaient là, en officier d'Etat-major bien informé, je dis avec le plus grand sérieux :

— Le coup d'Etat est fait, c'est pour demain, les sénateurs sont nommés!

Je me retirai sur cette gasconnade énorme et je rentrai, non pour me coucher, mais pour travailler jusqu'à une heure assez avancée, car on était en pleine période d'examens de sortie. Le lendemain matin, mon camarade de Verdière entre dans ma chambre comme une trombe :

— Viens voir, le coup d'État est fait!

— Laisse-moi dormir, la plaisanterie est usée!

Il insiste, je vais voir, la rue était pleine de troupes en tenue de campagne! On peut lire dans Ténot l'histoire de cet acte si fatal à la France. Naturellement, nous passâmes une journée agitée. Nous apprenions successivement l'arrestation des députés, l'affaire de la mairie où fut pris le général Oudinot, le rôle de Girardin, la vigueur de Saint-Arnaud, etc.

A cinq heures, on se précipite dehors; trois de mes camarades s'étaient revêtus de leur uniforme, « pour voir ». Ils poussèrent jusqu'à la Madeleine d'où ils durent revenir plus vite qu'ils n'étaient allés, poursuivis par des clameurs hostiles. La bataille n'allait pas tarder à s'engager, menée par un prince qui n'éprouvait pas, comme Louis-Philippe en 1848, de scrupules à faire tirer sur ses sujets et ensuite à les déporter en masse. Le lendemain 3, pendant que nous continuions à passer nos examens, nous reçûmes l'ordre de nous mettre en tenue et de nous tenir prêts à monter à cheval. C'est au bruit du canon de la guerre civile que je repassai mon astronomie; j'avais à la fois sur ma table mon livre et mon sabre, qui, Dieu merci, n'en bougea pas. Quant à ma tête, elle était ailleurs. Le général Rolin avait pris pour aide de camp de circonstance un de nos conscrits, son fils Alban. Entré à Saint-Cyr à seize ans et demi, avec une dispense d'âge, sa figure ronde et

rose le faisait paraître encore plus jeune. Capitaine à vingt-cinq ans, officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon III, avec cela très beau, très honnête et très loyal garçon, l'avenir semblait être à lui. Il se maria, fit des chutes de cheval qui le rendirent boiteux, et il prit sa retraite en 1875 comme chef d'escadron. Son père, après être arrivé péniblement colonel, avait été promu presque coup sur coup à cinquante-six ans, général de brigade, général de division, adjudant général du palais, chef d'état-major de l'armée de réserve du Nord.

Après la victoire du Prince, vint le plébiscite, par *oui* ou par *non*. Les militaires votaient. Trois de mes camarades inscrivirent des *non* sur le registre ouvert à l'École. Le général Rolin les fit aussitôt appeler et, séance tenante, leur donna le choix : ou remplacer le *non* par un *oui*, ou être mis en retrait d'emploi. Déjà le droit était primé par la force.

Quinze jours plus tard, je recevais mon brevet de lieutenant et, en attendant l'avis de la destination qui me serait donnée, j'allai demeurer chez mon oncle où, presqu'aussitôt, je pris de nouveau les armes; voici en quelles circonstances. Mon oncle était de la garde nationale, mais, professeur à Henri IV, répétiteur à l'École polytechnique, occupé outre cela à des travaux littéraires grecs, ses obligations civiques le gênaient beaucoup. Il avait fini par se faire remplacer par son concierge, un Auvergnat nommé Pierre, auquel il donnait chaque fois cent sous. Le lieutenant, l'ébéniste d'en face, fermait les yeux parce qu'il était l'ami de Pierre auquel il ne voulait pas faire manquer un petit bénéfice. Mon oncle ayant reçu une convocation me dit :

— Il est impossible à Pierre de s'absenter demain, ne pourrais-tu monter la garde à ma place?

— Oui, mon oncle, très volontiers!

J'entrai assez bien dans son uniforme, car il était plus grand que moi, et j'allai répondre à l'appel de son nom. Le lieutenant qui me connaissait bien s'arrêta :

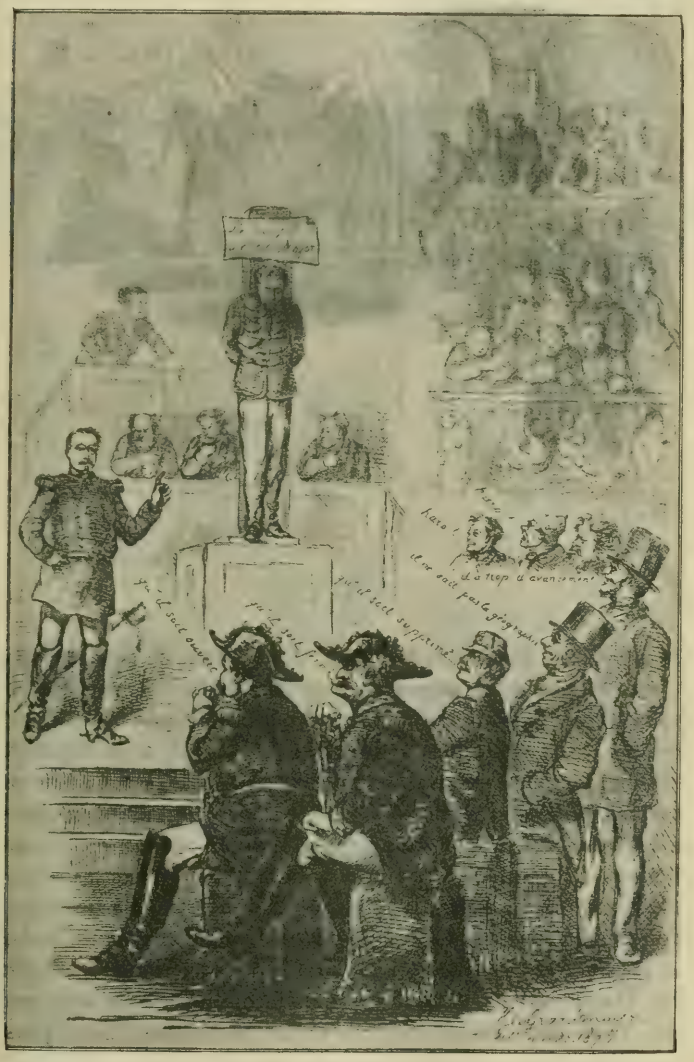
— Vous n'êtes pas Monsieur Théobald Fix?

— Mon Dieu, c'est tout comme, je suis son neveu!

— Hum! ça n'est pas bien régulier, enfin, pour cette fois!

Le détachement se rendit place Saint-Sulpice et prit la garde du poste de la mairie. Quand mon tour de faction arriva, je fus placé devant la grande fontaine, et je reçus pour consigne d'empêcher les enfants de casser à coups de pierres les dents des lions qui en

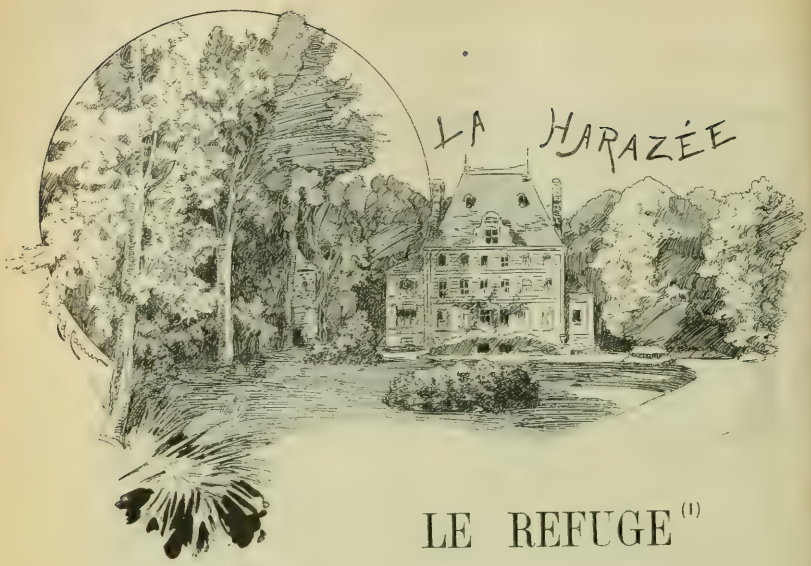
ornent le bassin. La nuit, je dormis sur le lit de camp, mieux que



Caricature du corps d'Etat-major. (Eau-forte du colonel de Grandmaison, 1875.)

n'eût fait mon oncle, et j'y rêvai tout à mon aise de mon prochain départ pour l'Afrique et de mon futur stage au 20e de ligne.

(A suivre.) COLONEL FIX.



LE REFUGE[1]

(Suite.)

XI

Quand M. de Louëssart fut parti, Vital passa de la salle à manger dans le jardin et gagna la plus prochaine terrasse. Tout au bout, le frêne pleureur abritait de ses souples branches le banc de pierre où, trois semaines avant, il s'était assis avec Catherine. Quels changements survenus en son âme depuis cette aprés-midi de mai! Avec quelle rapidité le tendre intérêt tout d'abord éprouvé pour la jeune fille s'était métamorphosé en un amour passionné et dominateur! Cette folie de l'amour qui avait tourmenté la vie de M. de Lochères, et contre le retour offensif de laquelle il se croyait si bien protégé par la solitude de la Harazée, reprenait précisément possession de tout son être dans le lieu de refuge qu'il s'était choisi. O contradictions de la destinée humaine! En ce logis paternel où Vital était rentré avec la ferme résolution de ne plus se laisser enchaîner, il venait, cinq minutes auparavant, d'engager à nouveau son cœur. La détermination était prise, les paroles décisives avaient été prononcées.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 juillet.

Il s'accouda au parapet de la terrasse. La dernière flambée du soleil de juin s'éteignait derrière les futaies de la Bolante, dont les robustes verdures se détachaient en brun sur la rougeur du couchant. Maintenant le crépuscule descendait bleuâtre sur la gorge de la Fontaine-aux-Charmes, où l'eau somnolente du petit étang conservait seule une teinte rose. L'air fraichissait déjà; les genévriers épars dans les friches du versant opposé à la Harazée n'apparaissaient plus que comme des taches noires sur les pelouses grises du pâtis. Rasant les cimes boisées, un mélodieux vol de ramiers traversait le vallon et allait se remiser sous la futaie. A la lisière de la forêt, un feu de bûcherons achevait de se consumer; mince et blanche, la fumée montait droite dans l'air calme.

Ce filet de fumée, ondulant à peine dans son élan vers le ciel, rappela à M. de Lochères la sveltesse élégante de la blanche Catherine. Sa pensée se concentra sur Mlle de Louëssart et s'absorba en elle. « Demain soir, à cette même heure, songeait-il, mon sort sera fixé. » Et, soudain, une angoisse le saisit; il lui faudrait, le lendemain, expliquer nettement sa situation à la jeune fille et à son père. Jusqu'à présent, les Louëssart le croyaient veuf; il devrait nécessairement leur avouer que Mme de Novalèse existait encore et qu'il était simplement divorcé d'avec elle. Or, il savait qu'en dépit de sa conduite peu exemplaire le garde général se posait en catholique convaincu et pratiquant; Catherine partageait sans doute les principes religieux de son père. Ne répugneraient-ils pas l'un et l'autre à accepter un projet d'union qui ne pourrait être sanctionné par l'Église? La perspective d'un mariage riche rendrait-elle M. de Louëssart plus coulant? Catherine, en supposant qu'elle aimât Vital, trouverait-elle dans cette affection assez de force pour résister aux préjugés et braver l'opinion de son entourage?...

Ces obstacles, qu'il n'avait pas prévus tout d'abord, se dressaient, pleins de menaces, devant lui. Il en fut agité pendant le reste de la soirée. Il n'était plus assez jeune pour se faire des illusions; à vingt ans, on se figure qu'on peut réaliser son désir comme on cueille un fruit à la branche; à cinquante, on voit clairement les barrières qui s'élèvent entre le point de départ et le but à atteindre; leur nombre effraye et décourage; on cherche plutôt à les tourner qu'à les franchir impétueusement. Vital passa des heures à se remémorer les menus incidents qui avaient délicieusement rempli pour lui ces trois dernières semaines. Il les soumit à une analyse minutieuse, comme

un essayeur qui examine des parcelles d'or. Assurément depuis leur tête-à-tête sous le frêne de la terrasse, Catherine lui avait donné de précieuses marques d'attachement. Elle mettait pour lui dans ses gestes, dans ses régards, dans ses paroles, une délicate et câline tendresse. Elle manifestait avec sa sincérité habituelle le plaisir qu'elle éprouvait à le voir, à causer et à se promener avec lui. Elle s'ingéniait à dissiper son humeur mélancolique et à le réconforter. Ce jour même, ils avaient reparcouru ensemble les futaies de la Bolante, ils étaient descendus dans la combe aux muguets et, pour en remonter la pente, Mlle de Louëssart avait accepté son aide avec une si fructueuse confiance! Ils avaien, gravi le versant, la main dans la main; une fois sur le plateaut leur étreinte ne s'était pas dénouée et pendant le retour il avait serré avec bonheur cette mignonne main blanche qui se fondait dans la sienne. La voluptueuse impression durait encore et, tout en y repensant, Vital croyait sentir le tiède frémissement des prisonniers.

Ce souvenir dissipa un peu son inquiétude et il s'endormit en y rêvant. Le lendemain, un rais de soleil qui filtrait entre ses rideaux le réveilla. Sa première pensée fut de nouveau : « Que se passera t-il ce soir? » Il se leva, ouvrit la fenêtre. Le ciel était clair. Le petit étang souriait parmi les joncs, et des sifflements de merles égayaient la lisière des bois. Quel beau temps! quelle limpide matinée! Fallait-il s'en réjouir comme d'un heureux présage? A vingt ans, il eût salué avec confiance cette matinale lumière. Mais l'expérience de la vie lui avait enlevé la belle assurance présomptueuse de la jeunesse. Le doute recommençait à le tourmenter. Tout en commençant sa toilette, de temps à autre il se penchait à la fenêtre pour regarder la route blanche qui fuyait dans la direction du Four-aux-Moines, et il se disait : « Quand je reviendrai ce soir par ce même chemin, peut-être y marcherai-je comme jadis, courbé sous le poids de ma détresse et avec des déceptions plein le cœur!... »

Il entendit un bruit de voix dans la cour. C'était le piéton qui apportait le courrier et qui conversait avec Mme Saudax. Quelques minutes après, on frappa à sa porte; Joseph entra, déposa les journaux sur la table et ajouta en se retirant :

— Il y a aussi une lettre pour Monsieur...

M. de Lochères ne se pressa pas. Il acheva sa toilette, passa un veston, revint rêveusement à la table où l'attendait son courrier et

it la lettre. Elle était margée de noir et maculée de plusieurs mbres, car elle avait été adressée d'abord à Nice, puis réexpédiée à Chalade. Il regarda distraitement la suscription : l'écriture lui uit inconnue. Machinalement il chercha à déchiffrer les indications du timbre appliqué au bureau d'origine, et tout à coup, — enaçants comme les caractères inscrits aux murs de la salle où upait Balthazar, — deux mots lui sautèrent aux yeux : « *Claremont, Savoie* ». Claremont, c'était la commune d'où dépendait le âteau habité par Mme de Novalèse. Il tressaillit, et un frisson lui urut à fleur de peau. De cette maudite demeure il n'était sorti ur lui que des choses fâcheuses... Quels nouveaux ennuis lui portait la lettre qu'il tenait en main? Depuis des années, toute rrespondance avait cessé entre Mme de Novalèse et lui; d'ailleurs, suscription n'était pas de l'écriture de Giulia. Un pressentiment onta brusquement au cerveau de Vital; brusquement il brisa le chet de cire noire et déchira l'enveloppe, qui contenait la lettre ivante :

« Monsieur... je n'ose dire : « mon père », car le silence qui st fait entre nous depuis neuf ans et le tort que j'ai eu de ne pas ercher à le rompre, m'ôtent presque le droit d'employer ce terme ffection. Néanmoins, il y a dans la vie des moments douloureux il semble que les colères et les malentendus doivent disparaître, je suis dans un de ces moments-là. Ma pauvre mère vient de teindre près de moi, après une brève et cruelle maladie. Pendant ngtemps elle avait eu contre vous des sentiments d'aversion que n'ai pas à juger; mais à la fin de sa vie, je puis vous irmer que ses dispositions étaient devenues plus conciliantes et elle n'avait, en évoquant votre souvenir, que des paroles d'apaisement et de chrétienne mansuétude. Elle se reprochait d'avoir été p peu indulgente, trop vindicative et surtout de m'avoir poussé artager sa rancune. A son lit de mort, elle m'a fait promettre de us écrire et de vous transmettre son dernier vœu, qui était un sir de réconciliation.

« Je m'acquitte avec empressement de cette mission et j'ajoute, ar ma part, que je serais heureux de vous voir accueillir sans ne le legs d'une morte. Me voilà maintenant seul sur la terre, ayant que des parents maternels établis en Italie et pour lesquels uis un étranger. Très jeune, car je n'aurai vingt et un ans que us quelques mois; très inexpérimenté, car je n'ai jamais quitté

ma mère et je ne connais rien du monde, mon isolement m'effraye J'aurais besoin d'un ami et d'un guide. Ne m'en veuillez donc pa si, pendant les tristes heures qui suivent un grand deuil, j'ai eu l pensée de me tourner vers vous et de vous demander de me rendr votre affection.

« On m'a dit qu'autrefois vous m'aimiez beaucoup et que si vou aviez renoncé à vous occuper de moi, c'est que mon hostile froideu vous avait rebuté. Oubliez-la, je vous en prie; souvenez-vous seu lement de ce petit Charles-Félix que vous preniez jadis sur vo genoux et auquel vous prodiguiez de chaudes caresses. Si, comm je l'espère, vous avez encore ce cœur aimant et chaleureux d'autr fois, ne me laissez pas me dessécher dans l'isolement. Soyez indu gent pour l'enfant qui est de votre sang et qui porte votre nom. C sera une bonne action dont vous n'aurez pas à vous repentir.

« A votre premier appel, j'accourrai près de vous et vous trou verez en moi un fils respectueux et dévoué.

« CHARLES-FÉLIX DE LOCHÈRES.

« *Château de Claremont, 10 juin 1895.* »

Après avoir lu cette lettre, Vital la rejeta sur la table avec u geste irrité, puis il se leva et arpenta sa chambre de long en larg en proie à un violent accès de mauvaise humeur.

Il n'en aurait donc jamais fini avec le passé!... Qu'était-ce q ce fantôme qui venait si mal à propos se jeter dans sa vie, en inv quant les liens du sang et la communauté du nom ? Son fils ? Ou légalement et matériellement parlant. Mais ce titre nu suffisait-i créer des droits sérieux à une véritable affection paternelle ? N pas... Depuis l'âge de raison, cet enfant avait été dressé à détes M. de Lochères. Entre son père et sa mère, il avait choisi lib ment ; il s'était rangé du côté maternel et avait depuis lors tra Vital en étranger. Maintenant que la mort de Mme de Novalè le laissait seul, il daignait se rappeler qu'il avait un père et s'avis de se réclamer de lui. Allons donc!... Le divorce de 1885 dev être accepté avec tous ses effets, toutes ses conséquences. L'enfa avait été laissé à la mère, elle l'avait façonné à son gré, nourri ses préventions, de ses haines et de ses préjugés... M. de Loché se trouvait dégagé de toute responsabilité et il ne se souciait po

e se charger tardivement d'une mission dont autrefois on l'avait éclaré indigne. A ce sujet, sa conscience était parfaitement en epos. Charles-Félix serait majeur dans deux mois; la commu auté avait été liquidée et les droits de chaque partie parfaitement iglés lors du divorce. L'enfant possédait une fortune considérable t indépendante. Vital était rassuré sur son avenir, et quant à le aire entrer dans sa vie, jamais!...

Il haussait les épaules à cette seule pensée. « Non, non, se disait . Au moment où je songe à contracter un second mariage, je ne erai pas assez sot pour introduire dans mon intérieur un grand arçon de vingt et un ans, qui n'a ni mes goûts, ni mes opinions, ni es façons de vivre, qui verra sans doute d'un œil prévenu une une femme occuper la place que sa mère n'a pas su conserver, et ui, par-dessus le marché, fera nécessairement ressortir aux yeux u monde la différence d'âge existant entre Catherine et moi!... Tenni, pas de donquichottisme! Le fils de Mme de Novalèse est depuis longtemps habitué à se passer de son père; il s'en passera bien plus facilement encore aujourd'hui qu'il est majeur... Je ais lui écrire que je suis désolé, mais qu'il n'ait pas à compter sur noi!... »

XII

Vital était revenu s'asseoir devant la table, afin d'y rédiger immédiatement et sèchement une réponse négative. Son regard tomba ur la lettre de deuil et, avant de formuler son refus, il voulut la elire.

« A quelque chose malheur est bon », songeait-il en parcourant s lignes du début...

En effet, la nouvelle de la mort de Mme de Novalèse allégeait s inquiétudes; elle écartait définitivement les objections que I. de Louëssart et Catherine auraient pu soulever à propos de la tuation d'un mari divorcé. Maintenant, il était libre de passer ous silence cette fâcheuse histoire de divorce et de parler de son euvage sans mentir, sans courir le risque d'être accusé d'une déloyale supercherie. Il avait un gros poids de moins sur la conscience et respirait plus à l'aise.

Ce sentiment de sécurité le prédisposait sans doute à l'indulgence, car il relut sans irritation les premiers paragraphes de la

lettre ; même il se sentit sourdement ému lorsqu'il arriva au passage où Charles-Félix parlait de son isolement et évoquait les souvenirs de sa petite enfance, pour attendrir celui qu'il n'osait plus appeler « son père ». Au fond du cœur de M. de Lochères, un scrupule surgissait peu à peu : « Après tout, se disait-il, quelques torts qu'ait eus cet enfant en épousant la querelle de sa mère, il est ton fils. As-tu vraiment le droit de le rayer de ton existence, de te détacher absolument de lui, alors qu'il implore ton aide et tes conseils ?... Si plus tard ce garçon tourne mal, n'auras-tu pas à te reprocher de l'avoir abandonné, au moment où il cherchait à se réfugier près de toi, où sa jeunesse inexpérimentée avait le plus besoin d'un guide et d'un ami ?... Et pour quels motifs le repousserais-tu avec tant de dureté ? Pour satisfaire ta rancune ?... C'est un sentiment indigne de toi... Non, avoue plutôt que tu obéis en réalité à une préoccupation égoïste... La présence de ce grand fils te gêne, parce que tu veux te remarier, parce que tu crains que son arrivée à la Harazée ne dérange tes projets et ne trouble ton bonheur. Prends garde ! à l'heure où la satisfaction de tes désirs est encore incertaine et où tu ignores quelle sera la réponse de Catherine, prends garde que ton refus ne te porte malechance !.. Ne commence pas ta journée par une mauvaise action !...

Les amoureux sont aussi superstitieux que les joueurs. Cette dernière considération influa grandement sur les déterminations de M. de Lochères et fit soudain pencher la balance en faveur de Charles-Félix.

Vital attira brusquement à lui une feuille de papier, et d'une main nerveuse écrivit simplement ceci :

« *Charles-Félix de Lochères, Claremont (Savoie).*

« Vous attends à la Harazée. Faites-moi savoir jour et heure de votre départ de Paris, et descendez station des Islettes. Vous trouverez votre père.

« VITAL DE LOCHÈRES. »

Puis il s'habilla et, pour ne pas être tenté de revenir sur sa décision, il alla lui-même porter son télégramme au bureau de poste de Vienne-le-Château. Entre la Harazée et ce chef-lieu de canton la distance est de quelques kilomètres à peine. Une heure après

M. de Lochères reprenait plus dispos le chemin de sa maison où il rentrait pour le déjeuner.

Il ne serait pas exact de dire qu'il mangea de bon appétit. Bien que sa conscience fût plus tranquille, il avait le cœur trop préoccupé de sa visite au Four-aux-Moines pour que son estomac n'en ressentît point le contre-coup. Mais s'il ne fit pas honneur au

Par ici, lui cria-t-elle, en agitant son mouchoir.

menu de la Fleuriotte, du moins il se nourrit de rêves, de visions et d'espérances. Vingt fois il se représenta par avance comment les choses pourraient bien se passer chez le garde général, et chaque fois il imagina une nouvelle mise en scène, un dialogue différent et un autre dénouement. Constamment il avait devant lui l'image de Catherine tantôt souriante, tantôt troublée, hésitante et mélancolique. Il se leva de table dans un singulier état nerveux et remonta dans sa chambre pour changer de toilette. Par intervalles, il s'arrêtait devant une glace, examinait ses cheveux

châtains déjà plus rares, ses paupières fripées, son teint fané, sa barbe grisonnante, sa taille légèrement empâtée par un embonpoint naissant, et il hochait la tête d'un air sceptique. A travers ces agitations, ces alternatives de doute et d'espoir, le temps passait néanmoins. Vital entendit la pendule sonner trois heures, il descendit et franchit le seuil de la grille en se demandant encore une fois, avec un vague frisson, dans quel état d'esprit il pousserait, le soir, la lourde porte grinçante de sa maison.

Il marchait lentement, mais plongé en de si absorbantes méditations qu'il ne s'apercevait pas de la longueur du trajet. Il s'étonna d'entendre quatre heures tinter à l'église de la Chalade, lorsqu'il agita enfin la sonnette du garde général.

Ce fut ce dernier qui lui ouvrit. Les malins yeux gris de M. de Louëssart pétillaient d'aise. Il tendit la main à M. de Lochères, et la lui serrant significativement, il murmura :

— Je vous ai tenu parole... Catherine ne sait rien. Je lui ai dit tout uniment que vous désiriez causer avec elle, seul à seule, et elle vous attend dans notre clos.

Il accompagna Vital jusqu'à la porte du couloir qui donnait sur l'étroit jardinet :

— Elle est là-bas, ajouta-t-il, sous le couvert de noisetiers... A tout à l'heure et bonne chance !...

M. de Lochères descendit avec un battement de cœur vers une allée de gravier, que bordaient des carrés de légumes et où de rares plants de rosiers mettaient une note fleurie. Comme il en atteignait le milieu, il vit Mlle de Louëssart apparaître dans l'arceau formé par les branches des noisetiers. Elle lui sembla plus pâle que de coutume.

— Par ici! lui cria-t-elle en agitant son mouchoir.

Quand il fut près d'elle, Catherine lui tendit la main :

— Entrez vite, ajouta-t-elle. On cuit au soleil !... Papa prétend que vous désirez me parler en particulier, et nous serons mieux à l'ombre pour causer.

En passant de la pleine lumière à la verte obscurité de la tonnelle, Vital demeura un moment comme saisi et tâtonnant. Ses yeux avaient peine à distinguer la forme svelte de Catherine et une émotion très vive le paralysait. La jeune fille s'aperçut de son trouble : un faible sourire effleura ses lèvres :

— Eh bien, Monsieur de Lochères, murmura-t-elle, vous semblez tout décontenancé; est-ce que je vous fais peur ?

— Non, pas vous, répondit-il, mais ce que j'ai à vous dire m'intimide.

— Vraiment!... C'est donc bien grave?

— Très grave pour moi et très embarrassant.

— Vous m'effrayez... Serait-ce une mauvaise nouvelle?

— Non pas, je l'espère du moins... Il dépendra de vous qu'elle soit mauvaise ou bonne.

Il toussa pour éclaircir sa gorge qui s'enrouait, puis continua :

— Catherine, lorsque vous êtes venue à la Harazée, je vous ai demandé d'être ma petite amie... Vous y avez consenti...

— Oui, et je suis très fière de votre amitié...

— Depuis ce temps, nous nous sommes vus presque chaque jour ; nous avons vécu en bons camarades, à cœur ouvert.

— C'est-à-dire que je vous ai ouvert le mien, car entre nous deux, il y a une nuance, remarqua malicieusement Catherine ; moi, j'ai abusé de votre affection pour vous conter toutes mes chimères, tous mes chagrins et mes petits tracas, tandis que vous, sans reproche, Monsieur Vital, vous vous êtes montré réservé... comme un confesseur qui reçoit les aveux de ses pénitentes, mais qui ne leur confie pas ses secrets... Vous connaissez toute ma vie, et je sais peu de chose de la vôtre.

— Votre vie, mon enfant, est pure et candide comme une fleur... Je n'en pourrais pas dire autant de la mienne et vous auriez une triste opinion de moi, si je vous la racontais... Quant à mes secrets, je vous ai confié ceux qui pouvaient vous intéresser, sauf un...

— Vous voyez comme vous êtes cachottier!... Eh bien, moi, j'ai, comme toutes les femmes, le goût du fruit défendu, et c'est justement ce secret-là que je voudrais connaitre...

— Soit, je vais vous le dire... Depuis que je le porte, il commence à me peser, et à qui en ferais-je partager le poids si ce n'est à ma petite amie Catherine?...

Elle noua ses deux mains à la fourche d'un noisetier, y appuya son front et reprit :

— De quoi s'agit-il?

— D'un mariage.

— Pour vous?

— Pour moi...

Elle releva la tête et regarda Vital d'un air moitié sérieux et moitié plaisant :

— Comment ne m'en avez-vous pas prévenue au moment où

nous avons signé notre traité d'amitié?... C'eût été plus correct.

— C'est qu'alors je n'avais pas encore vu très clair dans mon cœur...

— Et maintenant?

Elle avait reposé l'une de ses joues sur ses mains, et à demi caché son visage dans les feuilles des noisetiers.

— Maintenant, reprit Vital, je suis fixé, mais non rassuré, car la personne que j'aime passionnément ne s'en doute probablement pas, et j'ignore si elle voudra de moi.

— Cette personne est jeune?

— Très jeune... Je pourrais être son père et cette différence d'âge me fait craindre qu'elle ne me refuse.

— Et si elle vous refusait, interrogea Catherine en relevant légèrement la tête de façon à montrer un de ses yeux noirs, vous en seriez bien, bien malheureux?...

— Je l'aime follement, vous dis-je; sa présence seule m'a redonné du plaisir à vivre; si j'étais forcé de renoncer à elle, le monde me redeviendrait odieux et je demanderais comme une grâce d'en sortir!

Il avait prononcé ces dernières paroles avec une si énergique conviction que Catherine tressaillit

— Si cette personne vous tient tant à cœur, murmura-t-elle, que ne lui dites-vous ce que vous venez de me dire?... A moins qu'elle ne soit dure comme une pierre, elle se laissera certainement toucher.

— Cette personne, répliqua-t-il en se rapprochant d'elle, c'est vous, Catherine!... Mon sort est entre vos mains, j'attends votre réponse.

Elle dégagea complètement sa tête du feuillage des noisetiers et ses lèvres ébauchèrent le malicieux sourire qui contrastait si étrangement avec la mélancolie de son regard.

— Moi!... balbutia-t-elle, vous voulez épouser une petite sauvage comme moi, pleine de défauts et n'ayant pas un sou vaillant?

— Je le désire ardemment... Dites oui, Catherine, et je serai le plus heureux des hommes; dites non, et je m'en irai désespéré...

Une rougeur monta aux joues de Mlle de Louëssart, elle baissa un moment les yeux et regardant son interlocuteur entre ses longs cils :

— Je ne veux pas que vous partiez désespéré, Monsieur de Lochères.

— Alors, c'est oui?

— C'est oui, répéta-t elle en lui tendant les mains.

Il l'attira plus près et l'enveloppa de ses bras.

— Chère enfant!... Merci de consentir à être ma femme!... Ainsi vous n'avez pas peur de vous attacher à un barbon tel que moi!... C'est bien de votre plein gré?... Personne ne vous a influencée?...

— Personne... Vous ne me connaissez guère!... On ne me fait pas plier facilement et je ne me dirige que d'après mon cœur...

— Vous êtes adorable, dit M. de Lochères en nouant ses deux mains autour de la taille mince de Catherine.

Il posa ses lèvres sur le front, sur les yeux de la jeune fille, et celle-ci, comme sous le frêne de la Harazée, effleura les joues de Vital de sa bouche d'enfant.

Ce furent les mêmes baisers timides et frais, la même caresse filiale chastement affectueuse, mais sans ce trouble et ce frisson qui trahissent la brûlure de l'amour.

Ils se séparèrent précipitamment en entendant le pas de M. de Louëssart.

— Eh bien, s'écria familièrement ce dernier, il me semble que vous ne trouvez pas le temps long!... Cathe, M. de Lochères a dû te faire part de ses intentions. Lui as-tu répondu et êtes-vous enfin d'accord?

— Oui, cher Monsieur, dit Vital, Mlle de Louëssart a eu la bonté de me donner une réponse favorable et j'en suis bien heureux!

— Bravo! s'exclama le garde général en embrassant Catherine. Recevez tous deux mes compliments...

Puis il serra la main de Vital et ajouta :

— Et maintenant à quand la noce? Le mariage est comme le café; il faut le prendre tout chaud...

M. de Lochères se rappela soudain la lettre de son fils. Au milieu de ses émotions d'amoureux, il l'avait complètement oubliée.

— Je suis, répondit-il, encore plus impatient que vous... Néanmoins, il est survenu, ce matin, dans ma vie, un incident qui pourrait retarder le moment où Mlle Catherine sera tout à fait à moi... J'ai reçu une lettre de mon fils qui demande à séjourner quelque temps à la Harazée...

— Comment, vous avez donc un fils? interrompit M. de Louëssart ébahi et vexé; vous ne nous en aviez jamais parlé!

— Je n'en ai pas eu l'occasion... D'ailleurs, Félix et moi, nous étions en froid depuis quelques années... Il avait été élevé par sa mère avec laquelle j'étais en mésintelligence, et il avait épousé ses rancunes... Aujourd'hui il vient à résipiscence et sollicite de rentrer en grâce... Je vous avoue que sa lettre m'a fortement contrarié; j'ai hésité tout d'abord à accueillir ce garçon, qui m'est peu sympathique et qui menace de tomber chez moi comme un aérolithe... Aujourd'hui moins que jamais, je ne me soucie de le mettre en tiers avec mon bonheur...

— Mais c'est votre fils, objecta Catherine : vous ne pouvez pas lui fermer votre porte et l'abandonner!

— Oh! répliqua Vital, il ne sera pas malheureux : il possède du chef de sa mère une belle fortune, il va être majeur et peut parfaitement se passer de moi.

— N'importe, insista Mlle de Louëssart, ce serait cruel et je m'en voudrais toute ma vie d'être la cause involontaire de l'affront infligé à votre propre fils... Je vous en prie, Monsieur Vital, ne commençons pas nos fiançailles par une mauvaise action!

— Vous me dites en ce moment, ma chère Catherine, exactement ce que je me suis dit ce matin.

— Eh bien alors, écrivez à ce garçon qu'il peut venir à la Harazée.

— C'est fait, repartit Vital en baisant la main de Mlle de Louëssart, et je suis content de voir que nous pensons de même... J'ai écrit à mon fils de me prévenir par dépêche du jour de son arrivée. Mais cette malencontreuse visite nous obligera à retarder l'époque de notre mariage... Félix ne se doute pas, naturellement, de mes intentions. Il ne suppose pas que je vais lui donner une belle-mère et j'aurais besoin de quelque temps pour le préparer à ce changement de condition. D'ici là, si vous le permettez, nous nous abstiendrons de divulguer un projet qui me met la joie au cœur et que j'aurais voulu réaliser dès demain...

Catherine leva sur lui ses yeux attendris.

— Je vous le répète, Monsieur Vital, je serais désolée d'être pour vous et les vôtres une cause de trouble... Nous prendrons le temps que vous voudrez... D'ailleurs, n'ai-je pas besoin moi-même de m'accoutumer à une situation qui me semble un conte de fées?

— Chère enfant, je vous adore, dit Vital en la serrant de nouveau dans ses bras.

Quant à M. de Louëssart, il ne desserrait pas les lèvres et fron-

çait les sourcils. Il n'était pas encore remis de la surprise désagréable qu'il venait d'éprouver en apprenant que M. de Lochères était père d'un grand fils. L'existence de cet héritier direct jetait une douche sur son enthousiasme et dérangeait ses combinaisons intéressées. Il trouvait, d'ailleurs, que dans cette affaire on ne se préoccupait pas assez de son opinion ni de ses convenances. Il aurait voulu publier dès le jour même, dans tout le pays, la nouvelle du mariage de sa fille; sa jactance et sa vanité souffraient du silence qu'on lui imposait, sans même l'avoir consulté. Mécontent et déçu, il se tenait à l'écart d'un air de dogue boudeur et renfrogné.

XIII

Trois jours après, M. de Lochères reçut le télégramme suivant :

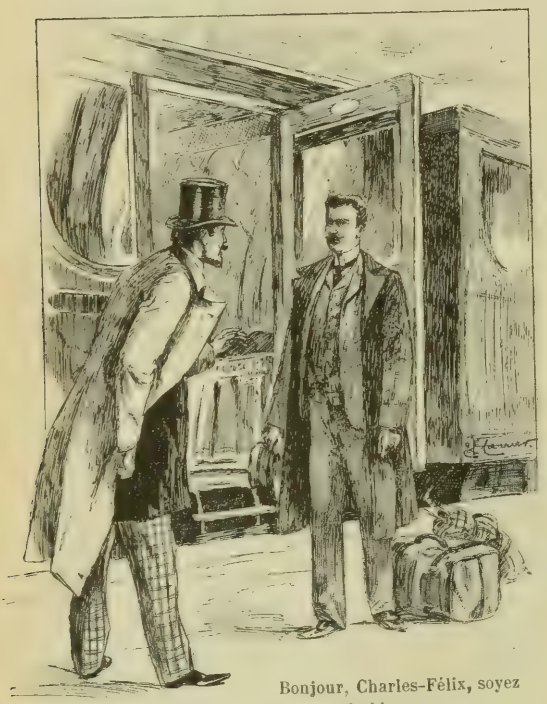
« Arrivé à Paris. Serai samedi soir 5 h. 45, aux Islettes.

« CHARLES-FÉLIX. »

Le samedi il fit atteler la victoria et partit dès quatre heures pour la station. En traversant le Four-aux-Moines, ses yeux se retournèrent vers la maison grise des Louëssart. Catherine, prévenue de son passage, était à l'une des fenêtres. Il vit sa tête brune se pencher à la croisée et une main blanche lui envoyer un salut amical. Cette apparition le remonta un peu et fit diversion à la sourde inquiétude qui agitait son esprit. En pensant à ce fils resté si longtemps un étranger et qui allait de nouveau se mêler à sa vie, il se sentait soucieux et tracassé. Quelle sorte de garçon allait-il trouver aux Islettes ? Félix avait été élevé par sa mère, et si Mme de Novalèse l'avait modelé à son image, il fallait s'attendre à de fâcheuses surprises. Vital cherchait à se remémorer les détails de ses dernières entrevues avec son fils. Il revoyait un garçonnet de douze ans, debout dans une encoignure, la mine craintive et méfiante, les yeux fixés sur le parquet, les mains obstinément nouées derrière le dos, ne répondant aux questions paternelles que par de farouches monosyllabes. Il se rappelait que chaque fois un éclat de colère coupait court à cet irritant tête-à-tête et qu'il s'en revenait à son hôtel, exaspéré contre la mère et l'enfant. Ces péni-

bles souvenirs, fraîchement remués, assombrissaient pour M. de Lochères le riant paysage de la vallée de la Biesme et lui faisaient envisager sous de maussades couleurs la rencontre vers laquelle son cheval le menait trop vite à son gré.

Le cocher ne mit guère qu'une heure pour aller de la Harazée aux Islettes et on arriva à la station bien avant que le train fût signalé. Vital descendit et se promena le long du trottoir. A la fois surexcité et las, il écoutait machinalement la musique éolienne des fils télégraphiques, le battement précipité de la sonnerie électrique qui semblait en proie à la même fièvre nerveuse que lui. De temps à autre, il s'arrêtait, consultait sa montre, la confrontait avec l'horloge de la gare et reprenait son piétinement saccadé. Enfin, du fond du tunnel de la côte de Biesme, un long sifflement retentit ; brusquement, le train fumeux, haletant, déboucha de la voie souterraine et atteignit la station. M. de Lochères jeta un anxieux coup d'œil sur les wagons qui défilaient dans un mouvement ralenti ; puis, quand l'arrêt fut complet, il aperçut un jeune homme, vêtu d'un élégant complet noir, qui descendait d'un compartiment de première et parcourait d'un regard chercheur le trottoir de la station. C'était certainement Charles-Félix. Vital l'examina rapidement et, tandis qu'il s'avançait, se sentit secoué par une étrange émotion. Il lui semblait



Bonjour, Charles-Félix, soyez le bienvenu.

qu'il voyait venir au-devant de lui sa propre image, lorsqu'il avait vingt ans.

Le jeune voyageur était grand, svelte et robuste. Bien qu'il comptât à peine vingt et un ans, il en paraissait vingt-quatre, tant l'homme était déjà formé, tant les traits étaient déjà fermes et virils. D'abondants cheveux châtain clair encadraient un front carré et pur ; des sourcils bruns et fournis s'arquaient au-dessus des yeux bleu foncé, largement ouverts, à l'expression franche, caressante, énergique. Le nez droit, assez long aux ailes mobiles, dilatait ses narines comme pour mieux aspirer la joie de vivre. De blondes moustaches, encore rebelles, surmontaient la bouche aux bonnes lèvres bien modelées et un peu boudeuses ; un menton gras, solide, trahissant les origines savoyardes, complétaient cette figure avenante, loyale, à la fois sérieuse et enjouée, avec un rien de grâce enfantine.

Ils se croisèrent...

Ils étaient maintenant l'un près de l'autre et le jeune homme ayant deviné la personnalité de ce gentleman à barbe grise, avait fait un mouvement en avant.

— Monsieur de Lochères?... dit-il, mon père!

En entendant cette voix chaude et juvénile, Vital très ému avait bien envie de se jeter au cou de ce garçon qui lui ressemblait comme un jeune frère, mais une réflexion d'homme mûr et circonspect arrêta son élan. Il se dit qu'il devait se défier de sa sensibilité et qu'avant de se livrer, il fallait mieux connaître celui à qui il avait affaire. Il se borna donc à serrer la main de son fils et à lui répondre :

— Bonjour, Charles-Félix, soyez le bienvenu!

La froideur de l'accueil paternel glaça Charles-Félix. Une crispation de ses lèvres trahit sa déconvenue; il rougit, se raidit; son attitude devint embarrassée et cérémonieuse.

— Ma voiture nous attend à la porte de la gare, continua M. de Lochères... Ne vous occupez pas de vos bagages... L'omnibus les conduira à la Harazée.

Ils sortirent. Vital fit monter le jeune homme, casa une valise entre les jambes du cocher, puis la victoria traversa rapidement la grande rue des Islettes.

— Avez-vous fait bon voyage?

— Très bon, merci.

— Vous n'êtes pas trop fatigué?

— Oh! pas le moins du monde.

Ces questions et ces réponses s'échangèrent brièvement avec la même gêne de part et d'autre. Charles-Félix était tout à fait décontenancé; le pli de sa bouche devenue boudeuse laissait voir combien sa jeune fierté souffrait de cette glaciale réception paternelle. M. de Lochères le comprit et, honteux de sa dureté, reprit avec moins de raideur dans la voix :

— Êtes-vous venu de Claremont directement?

— Je me suis arrêté quarante huit heures à Paris pour rendre visite à un parent.

— Madame de Novalèse... Votre mère vous a été enlevée bien vite?

— En huit jours.

— De quelle maladie est-elle morte?

Les yeux de Charles-Félix se mouillèrent.

— D'une fluxion de poitrine... Ma mère était très robuste et j'espérais qu'elle résisterait à l'invasion du mal; mais les poumons avaient été trop gravement atteints et elle a succombé après une semaine de souffrances... Ç'a été pour moi un coup de massue.

On voyait qu'il se retenait pour ne pas pleurer. M. de Lochères comprit qu'il ne fallait pas appuyer davantage sur la blessure encore saignante. Il respecta cette douleur d'enfant et détourna la tête pour laisser à Félix le temps de se remettre. Pendant quelques minutes, ils demeurèrent silencieux. A travers ses larmes, Charles-Félix contemplait les pentes boisées qui ondulaient de chaque côté de la Biesme, et son regard désorienté semblait chercher des cimes de montagnes à l'horizon.

Vital surprit ce regard perdu dans le ciel.

— Comment trouvez-vous l'Argonne? demanda t-il... Ah! dame, ça ne vaut pas votre Savoie.

— Non, répliqua très franchement le jeune homme, et pourtant de tous les pays que j'ai traversés depuis mon départ, celui-ci me rappelle le mieux certains coins de ma province. C'est verdoyant et frais comme chez nous.

— Est-ce la première fois que vous voyagez?

— Pas tout à fait... Nous allions tous les ans passer un mois à Turin... Le reste du temps, nous demeurions à Claremont ou à Chambéry... C'est là que j'ai achevé mes études.

— Au lycée?

— Non, à la maison... Ma mère voulait me garder près d'elle; elle m'a donné un précepteur, l'abbé Grivaz, un enragé botaniste avec lequel je faisais de belles herborisations en montagne.

— Vous aimez la Savoie?

— Beaucoup... comme tous les gens de la montagne...

— J'espère que vous ne vous déplairez pas trop ici...

— Je ne demande qu'à m'y plaire, répliqua vivement Félix... Et intérieurement il ajouta : « Cela dépendra de vous. »

Vital dut lire cette restriction mentale dans les yeux de son fils, car il redevint taciturne et méditatif. Un silence tomba entre eux. On avait traversé le Claon, puis la Chalade, et on atteignait le Four-aux-Moines.

Le logis du garde général avait ses fenêtres closes, mais M. de Lochères se disait que Catherine devait guetter le retour derrière ses rideaux, et son regard s'arrêtait complaisamment sur la petite maison grise. Charles-Félix suivit involontairement ce regard et observa :

— Ce hameau est joliment situé... Il me rappelle ceux de la Savoie...

Une légère rougeur colora les joues de Vital et il se borna à murmurer entre ses dents :

— La Harazée est mieux encore...

Un nouveau silence, puis un quart d'heure après, la voiture ayant tourné la corne du bois, le père s'écria :

— Nous voici chez nous!...

Le fils regarda le manoir flanqué de ses deux tourelles drapées de lierre, la gorge boisée dont le soleil rougissait la crête, le petit étang mélancolique, et déclara :

— Oui... Ici encore, il me semble que je suis chez nous.

Déjà Saudax ouvrait la grille à deux battants et la victoria stoppait devant le perron fleuri de géraniums. Les deux voyageurs mirent pied à terre. Vital présenta le jeune homme au vieux garde et à Marianne.

— Voici mon fils Charles-Félix... Ne trouvez-vous pas, Saudax, qu'il me ressemble?

— Ma fi oui, répondit le garde; si vous aviez une vingt-huitaine d'années de moins, Monsieur Vital, on s'y tromperait quasiment.

La réflexion rappelait trop crûment à M. de Lochères qu'il était à un âge où l'on ne doit plus avoir de prétentions; elle sonna sans doute désagréablement à ses oreilles, car il tourna les talons et s'adressant à Félix :

— Suivez-moi, reprit il, je vais vous montrer votre appartement.

Il le conduisit au premier étage où deux pièces avaient été préparées pour le nouveau venu : un cabinet de travail et une chambre à coucher.

— Nous dinerons à sept heures et demie, lui dit M. de Lochères... D'ici là vous aurez le temps de vous mettre à l'aise et de vous reposer... La cloche vous préviendra, du reste, et vous me trouverez dans la salle à manger.

Il se retira en lui serrant légèrement la main. Resté seul, Charles-Félix examina l'appartement qui lui était destiné. Les fenêtres donnaient sur les jardins et sur les bois; les chambres meublées en pitchpin, tendues d'étoffes claires, contenaient tout ce qu'il faut pour rendre un intérieur plaisant et confortable. Le jeune homme habitué à la simplicité savoyarde, se serait estimé fort heureux de cette hospitalière installation si le glacial accueil paternel n'avait tout gâté. Il avait compté qu'une fois le premier moment de gêne passé, son père se dégèlerait et lui tendrait les bras. La persistante froideur de M. de Lochères le mortifiait. Tout en se lavant et en réparant le désordre de sa toilette, il commençait à regretter d'avoir sollicité cette hospitalité qu'on lui donnait avec si peu de bonne grâce.

« Il est évident, songeait-il, que mon père m'a accueilli par pure convenance. Il croit accomplir un devoir, mais son cœur me reste fermé. C'est ce cœur rancunier qu'il faudrait émouvoir et adoucir. M. de Lochères ne parait pas méchant : je voudrais trouver un

moyen de lui prouver que je suis tout disposé à vivre en bons termes avec lui et à l'aimer. Ce ne sera pas commode, à ce que je vois, mais rien ne coûte d'essayer... Après tout, s'il me tient rigueur, j'aurai toujours la ressource de retourner à Claremont. »

Tandis qu'il pensait à la façon de pénétrer et de toucher ce cœur rebelle, la cloche sonna. Joseph vint le prévenir que le dîner était servi et le conduisit dans la salle à manger où M. de Lochères se promenait de long en large. Charles-Félix était en train de s'émerveiller du luxe élégant de cette grande pièce où il se sentait un peu dépaysé, quand Vital l'invita à prendre place en face de lui à la table carrée, dont la largeur donnait je ne sais quoi de cérémonieux et de solennel à l'arrangement de ces deux seuls couverts se faisant vis-à-vis à une notable distance. Joseph servait majestueusement, avec une correction anglaise, et sa présence continuelle enlevait à ce repas tout caractère d'intimité. Les deux convives mangeaient en échangeant de banales réflexions. M. de Lochères interrogeait son fils sur ses goûts en matière gastronomique, sur ses distractions favorites ; il vantait les ressources du pays, les bois giboyeux, la rivière poissonneuse. Le jeune homme, intimidé, répondait de travers, déclarait qu'il n'était ni chasseur ni pêcheur et qu'il n'avait que de très vagues connaissances en équitation, attendu que dans son pays de montagne on préférait les courses à pied. Puis la conversation tombait, une atmosphère de froideur enveloppait la luxueuse salle à manger.

— Ce garçon a été élevé comme un capucin, se disait Vital, il n'a de plaisir à rien et je l'aurai constamment sur mon dos.

— Décidément, pensait de son côté Charles-Félix, je crois que je serai obligé de retourner à Claremont.

Pourtant, lorsque au dessert Joseph eut versé le champagne et préparé les liqueurs, M. de Lochères le congédia. Il s'inclina silencieusement et sortit, plus que jamais discret, majestueux et correct.

Quand il eut disparu, Félix ne put s'empêcher de pousser un soupir de soulagement. Vital dévisagea curieusement son fils, puis levant son verre :

— Allons, s'écria-t-il, si vous n'aimez ni la chasse, ni la pêche, ni le cheval, vous devez aimer au moins le champagne... Trinquons, comme au vieux temps... Je bois à votre bonne arrivée à la Harazée et je souhaite que vous vous y plaisiez!

Leurs verres se choquèrent par-dessus la large table et le jeune

homme vida le sien jusqu'à la dernière goutte, pour y puiser un peu d'aplomb.

— Je vous remercie, mon père, répondit-il bravement; à mon tour, je souhaite de tout cœur que votre toast ne soit pas une simple formule de politesse.

Vital, interdit et piqué, le regarda dans les yeux; mais les lumineuses prunelles bleues de Félix avaient une expression si franchement affectueuse qu'il se sentit désarmé.

— Pourquoi, murmura-t-il, doutez-vous de la sincérité de mes paroles?

— Mon Dieu, répliqua Félix, je ne sais si cela tenait à la présence de votre solennel valet de chambre ou à cette grande table qui nous sépare, mais le premier repas que nous avons pris ensemble manquait un peu d'intimité... Un étranger qui nous aurait entendus ne se serait jamais douté que vous êtes mon père et que je suis votre fils.

— A la bonne heure, voilà qui est parler carrément... L'intimité, mon garçon, est une herbe qui demande un peu de temps pour croître et se développer... Et vous conviendrez que ce n'est pas tout à fait ma faute, si nous ne nous sommes pas vus depuis neuf ans.

Il se leva pour aller chercher les liqueurs sur le dressoir; mais au lieu de reprendre sa place de l'autre côté de la table, il s'assit près de son fils.

— Demain, continua-t-il d'un air plus conciliant, nous nous arrangerons pour diminuer les distances et pour manger côte à côte...

— Et nous renverrons votre solennel Joseph, n'est-ce pas? ajouta Félix en riant.

Ce rire limpide qui ouvrait franchement les lèvres du garçon et montrait une rangée de dents éblouissantes charma M. de Lochères.

— Soit! nous renverrons Joseph! riposta-t-il gaiement.

Il attira à lui la boîte de cigares, et l'offrant à son fils :

— Fumez-vous, Charles-Félix?... Charles-Félix, répéta-t-il entre ses dents, diantre soit du parrain piémontais qui vous a affublé de ce nom royal et compliqué!. . Ce double prénom est un peu comme Joseph... Il coupe l'intimité, ne trouvez-vous pas?

— Eh bien! hasarda le jeune homme avec son charmant sourire, appelez-moi Féli, comme lorsque j'avais sept ans. Je ne sais

si vous vous le rappelez ?... Nous étions déjà en Savoie; le soir, après souper, vous me preniez sur vos genoux et vous me disiez des contes de votre pays : *Pierre, le bon coleur*, et les histoires des gens de Resson « qui se mettent à table jusqu'au menton ». Nous étions alors une paire d'amis et c'était un bon temps!... Vous en souvenez-vous?...

Oui, Vital de Lochères s'en souvenait, hélas!... C'était l'époque où l'ennui de son austère intérieur conjugal lui avait le plus cruellement pesé. Années maussades, années de continuelles scènes querelleuses, où sa seule consolation avait été de jouer avec le petit Féli... Et pourtant ce souvenir évoqué le remua profondément. Sans le chercher, Charles-Félix avait trouvé par sa bonne grâce et sa séduction naturelle le moyen de pénétrer jusqu'au fond du cœur paternel et de l'attendrir...

Vital se leva brusquement et ouvrit les bras :

— Eh bien, Féli, mon garçon, s'écria-t-il, viens m'embrasser!...

XIV

Pendant les premiers jours qui suivirent l'arrivée de Charles-Félix, le père et le fils ne se quittèrent pas. Vital avait à cœur de faire oublier au jeune homme la froideur de son accueil et de l'apprivoiser tout à fait. Le lendemain était un dimanche et, Féli ayant témoigné le désir d'assister à la grand'messe, M. de Lochères le conduisit lui-même à l'église de la Chalade. L'apparition, dans la nef, de Vital en compagnie de ce grand beau garçon ne manqua pas d'exciter la curiosité des fidèles et de leur causer de notables distractions. Plus d'une tête féminine se tourna pour lorgner à la dérobée le jeune Lochères, et cet événement défraya tout le jour la conversation des paroissiennes.

Lorsqu'ils rentrèrent à la Harazée, ils trouvèrent le déjeuner servi dans une petite salle plus modeste, où Vital prenait ses repas lorsqu'il était seul.

— Tu ne te plaindras pas, cette fois, de la solennité du réfectoire, dit plaisamment M. de Lochères; dorénavant, nous mangerons ici, quand nous serons en tête à-tête, et nous pourrons y deviser, les coudes sur la table.

Mis à son aise, Féli se détendit et se montra tel qu'il était, sym-

pathique et séduisant, naturel, expansif et enthousiaste. Élevé par une femme, il avait du tact, de délicates attentions, une distinction native. Dans la solitude, son caractère tendre et démonstratif s'était développé librement. N'ayant pas subi la déflorante promiscuité d'un collège, il conservait une noblesse de sentiments, une fraîcheur d'âme, qui enchantaient M. de Lochères. Ce qui agréait encore mieux à Vital, ce qui flattait le plus son amour-propre de père, c'est que l'enfant n'avait pas maternisé. Physiquement et même moralement, il était resté un Lochères des pieds à la tête. A chaque instant, le père notait au passage, dans l'éclair d'un regard, dans la vivacité d'un geste ou l'impétuosité d'un élan du cœur, les traces de son propre tempérament, et cela le ravissait. Après avoir redouté d'introduire dans sa vie intime ce garçon perdu de vue depuis des années, il se félicitait maintenant de l'arrivée de Féli, comme d'une aubaine. Cette camaraderie si nouvelle pour lui absorba tellement les premières journées qu'il ne trouva pas le temps de retourner au Four-aux-Moines. Il n'oubliait pas Catherine cependant et il lui tardait de la revoir, de lui confier ses impressions au sujet de Féli, de lui dire combien il se louait d'avoir suivi ses conseils; mais, indépendamment du plaisir qu'il prenait dans ce tête-à-tête avec son fils, il se faisait scrupule de l'abandonner si vite pour se livrer uniquement à son amoureuse inclination.

Néanmoins, tout en choyant Charles-Félix et en le promenant dans les environs de la Harazée, il préparait prudemment le terrain et s'arrangeait d'avance pour se ménager des heures de liberté.

— Féli, lui avait-il dit un soir, tu es ici chez toi, tu connais les êtres et les entours de la maison et il ne faut pas que tu te croies obligé à me tenir tout le temps compagnie. Tu es libre d'occuper tes loisirs selon tes goûts. Si tu es un liseur, je te ferai venir tous les livres que tu désireras. S'il te prend fantaisie de te promener, fais un signe et on tiendra la victoria à ta disposition; si tu préfères courir les bois, Saudax sera enchanté de te piloter dans la forêt. Quand tu voudras de ma société, préviens-moi et je serai trop heureux de te consacrer mon temps, mais nous ne devons pas être une gêne l'un pour l'autre et de cette façon notre intimité aura plus de chances de durée...

Féli le remercia de cette franchise de langage qui les mettait tous deux à l'aise et il se promit d'user de cette liberté si cordialement offerte, pour satisfaire ses goûts d'excursionniste.

Son précepteur, l'abbé Grivaz, lui avait inculqué l'amour des

courses en montagne. M. de Lochères n'était point matineux; il gardait de sa vie mondaine l'habitude de prolonger ses veillées et de se lever très tard. Le jeune homme résolut d'en profiter pour faire connaissance avec les défilés de l'Argonne dont le voisinage l'attirait, et, dès le troisième jour, s'étant réveillé avec le soleil, il sortit de la Harazée et gravit le sentier de la Fontaine-aux-Charmes. Il était bon marcheur et ses excursions montagnardes l'avaient exercé à s'orienter sous bois; c'est pourquoi il ne se soucia pas de déranger Saudax et s'engagea tout seul, à l'aventure, en pleine forêt.

L'originale physionomie de l'Argonne lui plut. Les ravins pro-

Ah! vous êtes un marcheur, jeune homme.

fonds, aux talus sablonneux, où des ruisseaux bondissaient avec un bruit clair; les grands espaces découverts où les genêts épanouissaient leurs fleurs d'or et où de blancs bouleaux s'échevelaient parmi des tapis de bruyères roses; la fraîcheur des sources, la majesté des longues avenues gazonneuses, lui révélèrent l'intimes beautés forestières. Les hautes futaies de chênes et de hêtres, surtout, le charmèrent avec les profondes cavées de leurs ramures et l'épanouissement des digitales pourprées aux marges des tranchées herbeuses. Il eut un moment l'illusion de certaines pentes boisées des vallées savoyardes, et le souvenir de son pays natal le plongea dans une douce mélancolie. Après avoir traversé

la forêt dans sa largeur et aperçu, du haut d'un promontoire rocheux, la vallée de l'Aire, la petite ville de Varennes, l'enchaînement de collines à l'extrémité desquelles Montfaucon apparaît comme un nid d'oiseau de proie, il songea au retour et longea une verte percée en plein taillis qui, à son sens, devait le ramener dans la direction de la Harazée. Mais, trompé par les apparences, à l'extrémité du plateau, il déboucha dans un défilé parallèle à celui de la Fontaine-aux-Charmes et se trouva en vue des maisons du Four-aux-Moines. Un peu plus bas, on apercevait les prairies et la route blanche de la Biesme. Il se rappela que trois jours avant il était arrivé des Islettes par cette même route, et descendit rapidement le sentier abrupt qui rejoignait la vallée.

Comme il s'approchait du hameau, une jeune fille sortit de l'une des maisons et remonta le sentier que suivait Charles-Félix. Vêtue d'une robe claire, tête nue, elle tenait à la main un de ces brocs en terre vernissée qu'on nomme dans le pays un *bruston*, et s'en allait probablement le remplir au ruisseau. Le jeune homme fut frappé de la grâce de son corps élancé et onduleux, de la blancheur de son délicat visage couronné de cheveux bruns, et ralentit le pas. Catherine de Louëssart — car c'était elle — le reconnut immédiatement pour le voyageur qu'elle avait vu dans la victoria au retour des Islettes et que, le lendemain, elle avait retrouvé à l'église de la Chalade. Ils se croisèrent... Catherine remarqua au passage sur les traits de Charles-Félix une expression de naïve admiration. Alors elle baissa les yeux et involontairement un espiègle sourire effleura ses lèvres; puis, confuse d'avoir souri, elle rougit et, sans savoir pourquoi, Félix rougit à son tour. Elle pressa le pas; lui, au contraire, s'arrêta un moment pour la suivre des yeux. Le mince et souple corps de la jeune fille disparut parmi les viornes et les aunelles qui couvraient les berges du ruisseau, et le jeune homme continua de descendre vers la route.

Il arriva à la Harazée encore tout illuminé par la blanche vision du Four-aux-Moines, juste au moment où sonnait la cloche du déjeuner, et trouva son père déjà attablé. Pendant le repas Féli parla avec enthousiasme des beautés de la forêt et du charme de sa promenade; mais par un pudique sentiment de retenue, qui tenait à son éducation faite par une mère rigide et un prêtre, il s'abstint de mentionner sa rencontre au bord du ruisseau et l'agréable impression qu'il en avait rapportée.

Ils étaient en train de prendre le café sous les tilleuls qui ombra

geaient la façade donnant sur le jardin, lorsque Joseph annonça que M. de Louëssart désirait parler à M. de Lochères.

— Ah! fit Vital avec un léger tressaillement, priez-le de venir ici... C'est un voisin, expliqua-t-il, en réponse à l'œillade interrogative de Féli.

Le garde général entra délibérément comme chez lui. Il était sanglé dans une vieille tunique défraichie et guêtré jusqu'aux genoux. Son nez bourgeonné tranchait sur la pâleur de son teint brouillé; ses yeux gris fureteurs examinaient Féli en dessous.

— Serviteur, Messieurs! s'écria-t-il; ne vous dérangez pas!

Vital se dérangea néanmoins et procéda aux présentations :

— M. de Louëssart, garde général des forêts domaniales... Mon fils, Charles Félix de Lochères, qui est avec moi depuis trois jours...

M. de Louëssart salua Féli, parut agréablement étonné et s'extasia sur la bonne mine du jeune Lochères :

— Sapristi! mais c'est un grand et beau garçon. Du reste, il a de qui tenir, car vous êtes un gaillard, mon cher Lochères... Enchanté de faire votre connaissance, mon jeune ami; touchez là!...

Vital l'invita à s'asseoir et lui offrit du café. Il se défendit tout d'abord : « Il n'était entré qu'en passant; il avait d'ailleurs déjà bu sa demi-tasse à la maison... » Néanmoins, il se laissa doucement violenter et accepta un petit verre de kirsch :

— Je montais dans les bois de la Grurie pour un martelage et, comme je longeais la grille, j'ai voulu savoir de vos nouvelles. Il y a une semaine qu'on ne vous a vu, mon cher, et j'étais inquiet de votre santé.

— Il m'a fallu procéder à l'installation de Féli et lui montrer un peu le pays. Mais maintenant le voilà acclimaté et prêt à voler de ses propres ailes. Il s'est déjà promené ce matin pendant cinq heures en forêt.

— Ah! ah! s'exclama le garde général en se renversant sur sa chaise, vous êtes un marcheur, jeune homme, mes compliments! Vous n'aurez qu'à venir avec moi. Je vous ferai admirer de belles futaies et ma fille elle-même, qui se connaît en paysages, vous indiquera aux environs des sites pittoresques.

— Comment va Mlle de Louëssart? demanda timidement Vital.

— Très bien; seulement elle est en peine de vous, et elle espère que vous nous présenterez bientôt votre grand garçon... Faut-il lui annoncer votre visite?

— J'aurai le plaisir de la voir demain dans l'après-midi et je lui amènerai Féli...

Bien qu'il eût affirmé qu'il ne resterait que quelques minutes, M. de Louëssart ne paraissait plus pressé de partir. Il s'était versé un second verre de kirsch et le humait lentement. Par intervalles il bourrait une pipe de racine de bruyère, l'allumait sans façon, parlait très haut avec des gestes excessifs. Sa conversation décousue passait d'une histoire de chasse à des récriminations sur les ennuis de son métier. Tout en discourant, il laissait éteindre sa pipe, la rallumait et reprenait son verbiage. A la fin, s'apercevant que personne ne lui donnait la réplique, il leva brusquement le siège.

— Sacrebleu! grommela-t-il, je m'oublie... Et Munerel m'attend là bas au *rain* du bois!... Bonjour, jeune homme; au revoir, mon bon Lochères, à demain!

Quand il eut décampé, Félix regarda son père qui semblait passablement troublé et gêné.

— Vous êtes très lié avec ce garde général? lui demanda-t-il.

— Très lié... non pas... C'est-à-dire que nous voisinons de temps à autre... Tu sais, dans un petit pays comme le nôtre, les ressources de société sont médiocres et on n'a pas le choix... Tu le trouves un peu lourd, n'est-ce pas?

— Je le trouve commun, bavard et mal élevé, déclara franchement le jeune homme, dont tous les délicats instincts avaient été froissés par la familiarité imprudente du garde général. De plus, il a je ne sais quoi de sournois dans le regard et de faux dans la bouche, qui ne me revient guère.

— M. de Louëssart n'est pas un méchant homme, essaya d'expliquer Vital; seulement, c'est un fils de verrier, et ces gentilshommes souffleurs de bouteilles pèchent un peu par la distinction.

— Il est marié?

— Il l'a été et il a eu de son mariage une fille charmante.

— Hum! murmura Féli, il faut que la fille ait bien des qualités pour faire passer sur les défauts du père.

M. de Lochères s'était levé; un pli de contrariété barrait son front et il demeurait taciturne. Le jugement sévère porté par Féli sur M. de Louëssart le mortifiait d'autant plus qu'en son for intérieur il l'estimait parfaitement fondé. La triste impression produite par le garde général sur ce garçon si sensible et si fier préparait mal le terrain et ne facilitait point l'aveu qu'il comptait faire de

es projets matrimoniaux. Comment Vital oserait-il jamais déclarer Féli qu'il se proposait de lui donner pour belle-mère la fille de ce ersonnage vulgaire, dont la tenue et les habitudes laissaient si ort à désirer?... Enfin, il avait heureusement du temps devant ui. D'ici là, il espérait que la beauté et la grâce de Catherine plaieraient en sa faveur et serviraient d'excuse à cette mésalliance... Iaintenant il lui tardait de présenter son fils à la jeune fille.

— Mlle de Louëssart, reprit il, ne ressemble en rien à son père; le a précisément des qualités sérieuses et rares, qui la tirent ors de pair... Du reste, tu la verras demain et tu jugeras par toiême.

(A suivre). André Theuriet.

N'Y TOUCHEZ PAS[1]

(Suite et Fin.)

XI

LE BON RETOUR

Le retour à Dartènes fut très gai. Dans leur bout de compart ment, causant, souriant, sans souci de leurs compagnons de route, i avaient l'air de deux amoureux, de deux jeunes mariés à le voyage de noce. Et véritablement c'était bien là leurs premie moments de bonne entente. La traversée de Paris et l'expérien tentée par la jeune femme avait réaccordé leurs caractères. I vibraient à l'unisson, heureux l'un par l'autre.

Leur bonheur tout neuf s'était accru à la nouvelle de l'arrivée Dartènes des parents de Solange. C'était une surprise de M. Ma vière à sa femme. Il avait tout à coup la bonté sournoise.

Sur le quai de la petite gare, M. et Mme Mirelle reçurent à br ouverts leurs enfants. Les malles furent vite hissées sur la gale du break. Solange ne cessa de parler et de rire frais tout le lo du chemin.

Sa bonne joie débordait. Elle s'en prit à Pataud — et le bon chi lui rendit en sauts vigoureux son accueil — aux chats, Frimouss Orphéon, qui en furent tout étonnés, à la vieille Catherine, la c sinière.

Elle voulut visiter la basse-cour, le jardin et toute la mais Elle marchait comme à la découverte, les yeux gourmands de t voir ce qu'elle avait jusqu'ici dédaigné. Elle était comme une n velle venue parmi tous ces objets familiers. Le rideau s'était br quement tiré qui lui avait caché la réalité et combien il lui é facile de se bâtir son bonheur.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 juillet.

Son mari était émerveillé. Et ce qu'il ressentait le revivifiait pour ainsi dire.

Sa barbe, mieux taillée, encadrait son bon visage d'homme ver ueux. Il avait caché ses lunettes d'or et il arborait à nouveau son orgnon des fiançailles. Il était, lui aussi, le mari « très présen able » dont avait parlé Mme de Juine.

Avant le dîner, Solange appela Maurice dans la petite biblio hèque. Elle venait, disait-elle, de ranger les livres achetés à Paris; c'était vrai, mais elle venait surtout de monter de plusieurs ayons les Saint-Even. Puis elle avait fait un petit paquet des ièces prêtées par Labrande et elle souriait à la mine dont le ieux cousin accueillerait les nouvelles de son dieu.

Elle attira le bon Maurice et lui donna un baiser gros de toutes es libres et fières et joyeuses pensées. Il lui avait semblé qu'elle evait offrir ce baiser en présence de tous ces livres, témoins des eures mauvaises.

Le dîner fut un pétillement. Le père de Solange était heureux u bonheur qu'il voyait dans les yeux de Maurice. Mme Mirelle e put se défendre de pleurer. Et tous ces êtres ne savaient pas ourquoi leur cœur était ainsi gonflé. Comme d'instinct, ils sen- ient s'éloigner un grand péril. Solange elle-même, qui avait failli re une victime inconsciente, ne se rendait pas bien compte de xcès de tendresse et de reconnaissance qui s'échappait de toute le.

Le lendemain, elle pensa qu'il ne fallait pas différer davantage ntrevue inévitable avec le cousin Labrande.

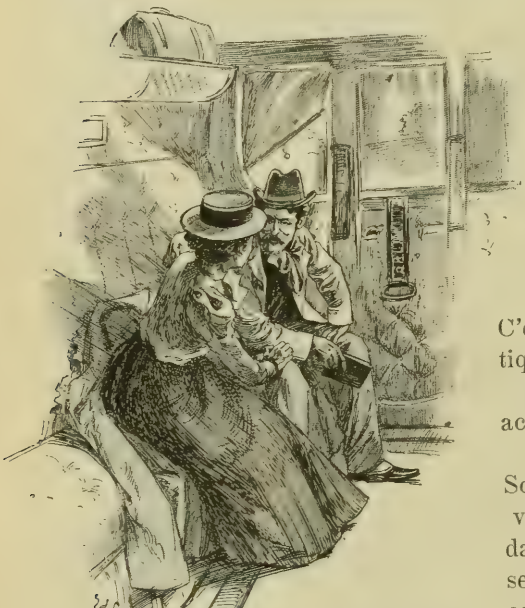
Son petit paquet de livres sous le bras, elle alla sonner chez le eux cousin. Elle le trouva enfoui sous des couvertures et couché r une chaise longue. Le visage de Solange rayonnait. Pas un stant, elle n'avait songé à composer des phrases d'explication. le venait avec son bonheur pour seule excuse. Labrande devina ut d'un coup d'œil. Il parla vite de peur d'entendre sa condam- tion :

— Je suis cloué. La vie est bête et l'on ne s'en aperçoit que squ'on tourne le dernier feuillet. Ma cousine, ne jugez pas trop e la vie des autres. Tout le monde est malheureux. Il faudrait sser la seconde partie de sa vie à pleurer en raison de ce qu'on ri pendant la première. Ma petite Solange, vous avez fait un n voyage, je le vois. Vous avez le visage d'une personne qu nt de faire une grande découverte.

Il avait parlé lentement. Soulevé sur un coude, il attendait la réponse.

Solange déposa les volumes sur une table et dit :

— Je viens vous remercier de vos bons conseils, et vous rapporter les livres que vous m'avez prêtés pour parfaire mon éducation sentimentale. Un geste de M. Saint-Even a plus fait certainement que tous les discours qu'on a composés pour faire admirer la vertu. Votre ami est un mauvais poète et un vieux sot ridicule. J'ai bien ri. Mais si je n'avais pas ri ce jour-là, Dieu sait jusqu'où je serais tombée... Il y a des pièges à loup dans votre jardin, mon cousin. J'ai sauté par-dessus. C'est une bonne gymnastique.



Ils avaient l'air de deux amoureux.

Et une fusée de rire acheva son récit.

La porte était fermée. Solange déjà loin, que le vieux paralytique entendait encore ce rire et ce rire semblait lui larder tout le corps, à petits coups précipités, ardents, perpétuels... Il voulut se lever ; ne le put : le rire le clouait sur son grabat. Il voulut crier : le rire lui tintait si fort aux oreilles qu'il ne s'entendit pas. Alors il se sentit étouffer dans une épouvantable solitude...

Mme Mauvière garda son secret comme en une cassette terrible remplie des lettres d'un mort jadis aimé. Elle jeta la clef dans la petite rivière.

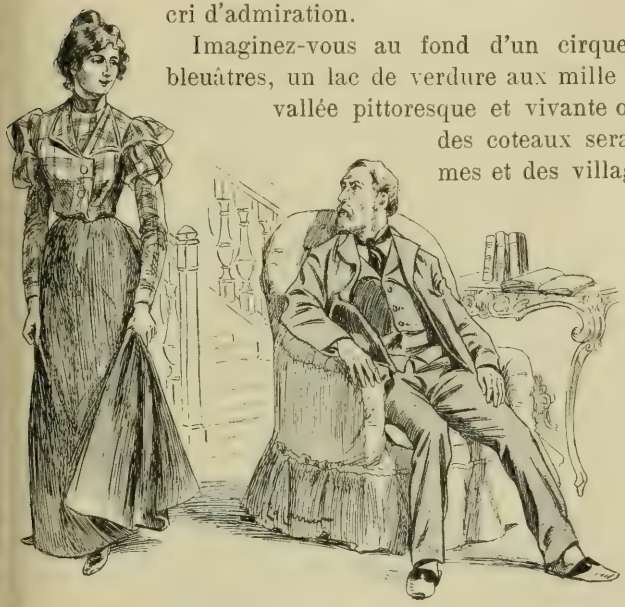
Peut-être faut-il avoir de ces souvenirs. Ce sont des amulettes qui préservent des chutes et guérissent du mal d'ennui et des mauvais rêves. Saint-Even fut pour Solange une cure admirable; elle redevint la jolie dame rieuse.

Et la vie recommença à Dartènes.

Les Mirelle ne connaissaient pas la Vallée Noire, une des merveilles du Berry. Il fut convenu qu'on irait en famille, le lendemain, jouir de sa vue,

A deux lieues à peine de Dartènes, sur la route qui mène à La Châtre, au premier coude la voiture s'arrêta. On gravit un tertre où ne croissait qu'une herbe courte et quelques ajoncs rugueux. Solange arriva la première et poussa un beau cri d'admiration.

Imaginez-vous au fond d'un cirque de collines bleuâtres, un lac de verdure aux mille nuances, une vallée pittoresque et vivante où les rochers des coteaux seraient des fermes et des villages... Le ciel était tout peuplé de nuages d'ornement. D'entre deux de ces nuages s'échappait une traînée de lumière dorée comme une écharpe légère et qui s'envolerait. Puis c'était la vaste tapisserie des prés d'émeraude et des arbres sombres auxquels la brise souffle une vie de doux balancement. Les hameaux, les métairies et les petits moulins s'y cachent. Et voici deux, trois, cinq clochers comme des mères poules au milieu de leurs poussins de toits marrons et vieux rouge.



Il y a des pièges à loups dans votre jardin.

A mesure que Solange fait un pas de côté le premier plan et tout le paysage changent d'aspect... Un peuplier cache un blanc de pignon neuf. Des groupes d'ormeaux ou de petits chênes s'élargissent ou se rapprochent comme des enfants qui jouent. Le profond de la vallée se dessine d'arbres plus hauts, plus verts, comme mouillés de rosée lourde

On sent que, dans tout ce velours, la vie doit être fort douce. De loin en loin on aperçoit un troupeau qui sommeille repu et heureux. Et puis, c'est une cloche qui tinte, une autre cloche lui répond plus rapprochée, puis une autre tout à fait lointaine. Et l'intimité est charmante, la bonne camaraderie admirable de tout ce superbe pays. Solange se sent toute caressée par la bonté qui monte de la grande vallée qu'a justement glorifiée George Sand.

Solange demande qu'on lui montre la demeure de celle qu'on appelle encore, dans le pays, la Bonne Dame de Nohant, — demeure qui est devenue un pèlerinage littéraire. On remonte en voiture pour se rapprocher du petit château. Au bout de deux nouvelles lieues, on arrive au point culminant de la Vallée Noire, à l'endroit d'où la vue s'étend le plus largement. Le mot « grandiose « est le seul qui paraisse propre à caractériser le paysage aperçu. Et puis une autre sorte d'impression vous saisit. A la première halte, on voyait la vallée; ici, on est au milieu d'elle; elle vous entoure, vous enserre; on participe à sa beauté. Solange s'était assise sur un petit monticule, parmi le thym. Entre elle et la vallée se dresse la croix de Vicq, une haute et vieille croix de bois vermoulu, étendant ses bras protecteurs sur le pays et sur la eune femme songeuse. On jugea qu'il fallait laisser Solange seule un instant.

Alors elle repassa dans sa mémoire ses années vécues avec Maurice. Elle sentit profondément que ses brutalités passagères étaient de la timidité énervée. Elle se blâma d'avoir si mal compris son mari. Elle se souvint des petits sermons paternels qu'elle avait mal écoutés : sermons sur la beauté et la bonté régulières de la vie de province; sur la grandeur harmonieuse des petits actes quotidiens; sur la joie peu commune de promener une honnête existence au milieu de braves gens, d'animaux dociles et parmi la belle nature qui vous donne sans relâche ses fleurs et ses fruits.

Maurice avait souvent tenté aussi de lui expliquer le Berry. Il était d'avis que le bonheur dépendait de l'amour ressenti pour le pays où l'on vit. On attache aux objets dont on s'entoure des qualités qui pour être imaginaires n'en sont pas moins capitales. L'émotion qu'on éprouve en leur présence vous enveloppe de bien-être, si mesquins soient-ils en eux-mêmes.

Les gens simples jouissent à leur insu de la contrée qu'ils habitent. Maurice savait que sa vie était attachée à cette vallée et voici que Solange était envahie par cette même et bienfaisante idée.

Le Berry, comme l'existence qui les attendait, est multiple et joli,

sans heurt; il possède le résumé ou le diminutif de toutes les beauté de France, plaines larges et fécondes, marécages bizarres et branches sévères, forêts somptueuses, petits bois caresseurs, vallées rocheuses et sauvages, vallées larges et grandioses, vallées douces et murmurantes, châteaux clairs et gais, ruines imposantes et toute la flore, l'utile et l'agréable. Se plaire en Berry, c'était pour la jeune femme,

Solange s'était assise sur un petit monticule, parmi le thym.

comme pour Maurice, la garantie d'un bonheur uni, varié en nuances seulement, un bonheur droit, calme, dépourvu d'excès, ennemi de la passion, un bonheur simple, à peine conscient et qu'on ne dirige pas plus qu'on ne songe à conduire un tranquille et modeste cours d'eau qui porte et berce un fétu de paille...

Et ce sont des esprits médiocres qui verront dans cette histoire l'éloge de la médiocrité. Jacques des GACHONS.

Ardentes-Paris, septembre-octobre 1896.

VOYAGEUSES [1]

(Suite)

Tandis qu'elle s'acharnait à cette affreuse occupation, une voix se fit entendre, qui appelait : « Harriet... Jules... » et le vieux Johnnie Corrigan lui-même déboucha d'un des bâtiments. Depuis que nous étions à *Neptunevale*, nous l'avons su plus tard, le principal souci du brave homme avait été de surveiller sa violente et irresponsable sœur. A tout hasard il était venu, vingt minutes auparavant, comme il faisait plusieurs fois par jour, vérifier si elle se tenait tranquille dans sa chambre avec le petit Jules, son gardien de cette après midi. N'ayant trouvé ni l'un, ni l'autre il continuait sa recherche. Arrivé à l'angle de la ruelle, il aperçut le garçonnet qui se sauvait à toutes jambes dans l'autre direction, et, devant la porte, au fond, la vieille femme, son couteau d'une main, la bête égorgée de l'autre, qui ne s'interrompit pas du sanglant égouttement; et elle lui cria, sans se retourner :

— Qu'est-ce que vous me voulez, Johnnie?... Il faut attendre que j'aie fini...

— Voilà donc à quoi vous vous occupiez, pendant que je n'étais pas là!... dit le frère. Son rude visage, que nous voyions de profil, exprimait un mélange singulier de crainte et d'indignation, et son discours nous fit comprendre aussitôt que ces deux sentiments se mélangeaient dans sa pensée : Êtes-vous une chrétienne ou non? continua-t-il d'une voix rude. Le père O'Shaughnessey ne vous a-t-il pas défendu vingt fois de n'avoir rien à faire avec les esprits?

— Le père O'Shaughnessey n'a pas voulu venir les chasser lui-même, répondit la vieille Harriet. Je m'aide comme je peux... Nos pères étaient d'aussi bons chrétiens que nous, et vous savez comme moi qu'ils n'ont jamais eu d'autre moyen d'empêcher les morts de

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 juillet.

revenir dans les maisons hantées... Ceux-ci ne reviendront plus... répéta-t-elle avec solennité, en étalant, de sa main ridée, sur la pierre du seuil, le sang encore humide. Ils ne reviendront plus... Je pourrai dormir sans voir mon vieux maître et ma vieille maîtresse. Depuis que ces autres sont ici, à courir dans toute la maison, comme des allumeurs de réverbères, leurs figures à eux étaient trop tristes... Je ne pouvais pas supporter cela... Je ne pouvais pas... Mais, acheva-t-elle, je suis tranquille; *ils se vengeront!*

Elle avait prononcé ces mots énigmatiques avec une énergie passionnée, qui parut l'avoir épuisée. Pendant une minute peut-être elle se tut, accroupie par terre, la tête couverte de son châle. Puis lentement, lentement, elle commença de se lamenter, jetant des gémissements rauques et inarticulés qui parurent rendre à son frère un peu d'énergie, car il était resté immobile et comme terrassé devant la vocifération de sa sœur.

Cette fois il marcha droit vers elle, il lui prit des mains le coq égorgé et le couteau, plaça l'un et l'autre derrière une pierre, se réservant de faire disparaître plus tard, sans doute, ces restes révélateurs de cette scène de sorcellerie ; puis il saisit Harriet elle-même sous les bras, il l'enleva de terre avec une facilité qui prouvait quelle étonnante robustesse ce corps de paysan avait conservé malgré l'âge, et il l'emporta dans la maison en refermant la porte derrière lui.

Toute cette scène avait été si rapide et si fantastique à la fois que nous n'avions réellement eu, Germaine de Corcieux et moi, ni le temps, ni la présence d'esprit d'échanger un seul commentaire. Quand nous nous regardâmes, la porte de la maison fermée, je vis que ma compagne était très pâle et qu'elle tremblait. Je me rappelai ce que son mari m'avait dit, dès le premier jour, de ses tendances superstitieuses, et j'essayai d'arrêter net ce choc nerveux par des plaisanteries :

— Si l'on vous avait dit, fis-je en riant, que vous assisteriez jamais au sacrifice d'un coq par une magicienne irlandaise, avouez, Madame, que vous eussiez été bien étonnée...

— Ne vous moquez pas, me répondit la jeune femme en me saisissant le bras. Vous finiriez de nous porter malheur... Vous l'avez entendue : *ils se vengeront...*

— Voyons, lui dis-je, tout à fait inquiet de son accent. Vous n'allez pas vous imaginer que le comte Jules et la comtesse Fran-

çoise ont choisi, pour revenir sur la terre, la chambre de cette vieille insensée, ni que le sang de ce coq égorgé sur la pierre du seuil va les faire rentrer dans leurs tombes, comme des diables dans une boîte...

— Je ne m'imagine rien, reprit la comtesse. Mais je sais que j'ai peur...

— Peur de quoi ? insistai-je.

— Qu'ils ne se vengent vraiment, comme cette femme l'a dit... répéta-t-elle ; et passant ses mains sur ses yeux comme quelqu'un qui veut se réveiller d'un mauvais sommeil : C'est cette maison, ce pays, ces gens, cette vie si différente de la nôtre et qui me fait l'effet d'un conte des *Mille et une Nuits!*... Vous allez croire que je suis folle... Ah! N'y pensons plus... Mais, — et elle eut un éclair suppliant dans ses yeux bleus, — attendez pour raconter à Maxime cette histoire de la vieille Harriet que je la lui aie dite moi-même. Pas avant que nous ne soyons partis d'ici, pour ne pas l'énerver à son tour...

— Je vous le promets, lui répondis-je. Mais vous-même, promettez-moi de ne pas vous laisser aller à cette impression de tout à l'heure.

— Je vous le promets aussi, et elle se mit à rire d'un rire nerveux. Vous voyez, c'est fini. Mais rentrons pour ne pas avoir l'air d'espionner ces pauvres gens.

La charmante enfant était sincère dans son désir de se dominer, par amour pour la tranquillité de son mari, dont elle savait mieux que moi les scrupules, les hésitations, presque les remords grandissants.

Elle y réussit durant toute la soirée, qui se passa de la manière la plus paisible, et sans qu'aucune allusion fût faite à la bizarre scène de mœurs locales dont un hasard nous avait rendus les témoins, Germaine de Corcieux et moi. Mais à mesure qu'approchait l'instant de nous séparer, je pouvais lire dans ses claires prunelles une terreur renaissante, celle sans doute de voir, elle aussi, apparaître dans les ténèbres de minuit le visiteur et la visiteuse d'outre-tombe dont la vieille Harriet avait si solennellement conjuré la présence. Et moi-même, — pourquoi le cacherais-je ? — enveloppé comme je l'étais depuis ces trois jours par la suggestion sentimentale qui s'exhalait de cette maison, remué de mélancolie par le tableau du petit salon intime que notre groupe animait pour la dernière fois, assourdi par la rumeur du vent qui

avait grandi encore et qui environnait *Neptunerale* d'une menace de tempête, je me laissais gagner à la contagion de cet énervement. Les deux portraits du comte Jules et de la comtesse Françoise suspendus au mur de cette pièce, et qui étaient justement parmi les plus récents, se fussent animés, — la vieille dame et le vieux gentilhomme fussent descendus de leurs cadres, que je n'en aurais pas été absolument étonné. Maxime de Corcieux lui-même, bien que très rebelle aux impressions de cet ordre, semblait mal à l'aise, et il me dit avec un véritable soupir de soulagement, quand nous nous serrâmes la main avant de nous quitter :

— Nous ne passerons plus de soirées ici maintenant, et c'est heureux!... Cette maison est réellement trop triste... Si Crawford vient assez tôt, comme je le lui ai écrit, nous prendrons le train dans l'après-midi. A tout hasard je fais faire mes malles, et, ma foi, j'ai presque l'idée de traverser par le bateau de nuit... Mais si ce vent continue, nous danserons...

Quand il s'agit de phénomènes qui offrent une apparence de surnaturel, le premier devoir de celui qui les rapporte est de n'omettre aucune des données qui autorisent une explication toute simple. Aussi ai-je tenu à mentionner avec une exactitude complète les incidents de cette après-midi et de cette soirée, quitte à enlever au dénouement de cette aventure un certain attrait de mystère. Je suis plus à mon aise maintenant pour raconter ce dénouement, sans essayer d'en tirer aucune conclusion.

Quand je me retrouvai le lendemain matin, à la table du déjeuner, en face de Germaine de Corcieux et de son mari, je m'aperçus aussitôt qu'elle était plus nerveuse encore que la veille. Le battement de ses paupières, son anxiété, sa voix, sa pâleur, tout disait qu'elle avait passé une nuit très troublée. Mais comme elle ne fit aucune allusion à la vieille Harriet et aux revenants, je jugeai qu'elle avait tout bonnement été la victime d'une insomnie trop naturelle après la forte secousse de la veille. Cette nervosité s'accrut à mesure qu'approchait l'instant de l'arrivée de M. Crawford, et lorsque le *car* qui amenait l'usurier s'arrêta devant la porte, je pus voir les mains de la jeune femme se crisper dans un tremblement presque convulsif. Cependant elle ne dit pas une parole à son mari qui révélât le véritable motif de cet état singulier :

— Vous me permettrez de ne pas assister à la conférence?... fit-elle simplement, en se levant et en indiquant qu'elle allait sortir par une autre porte.

— Je compte sur vous, répondit Maxime en s'adressant à moi, pour lui faire entendre raison, pendant que j'achève cette ennuyeuse affaire?

— Eh bien ! me dit la jeune femme, quand nous fûmes tous deux hors de la maison, *je les ai vus!...*

— Vous les avez vus? répétai-je sans avoir le courage de railler encore, tant il y avait de conviction épouvantée dans tout son être.

— Oui, je les ai vus... Pas comme Harriet, ajouta-t-elle. Car c'est en rêve seulement, et je sais tout ce que vous pourrez me dire des rêves. Je me le dis moi-même, depuis ce matin, pour m'empêcher d'en parler à Max... Nous étions, lui et moi, dans une barque, sur cette espèce de chenal que la chaussée traverse pour venir ici... L'eau était toute calme d'abord. Elle a commencé de s'agiter, de s'enfler, d'écumer, et le vent de souffler avec une force extraordinaire... Nous étions tout près du rivage, et je me tournai vers Max pour lui dire de ramer afin de rentrer, quand je vis, assis derrière lui, au fond du bateau, le comte Jules et la comtesse Françoise, exactement dans le costume qu'ils portent dans un des tableaux. Ils me regardaient avec des yeux qui me glacèrent d'une telle terreur que je ne pus parler, — et au même moment une énorme vague s'abattit sur nous. Je me sentis tomber dans la mer, et Max aussi. Mon angoisse fut si forte que je me réveillai, termina-t-elle en mettant la main sur son sein, avec un tel battement au cœur!... J'en ai encore mal...

— Tout cela est pourtant bien facile à expliquer, lui répondis-je; et si vous voulez, nous allons retrouver à nous deux tous les éléments de ce cauchemar... La scène d'Harriet égorgeant le coq vous a impressionnée très fortement. Vous avez pensé aux revenants. Le vent d'hier au soir était terrible, et votre mari a parlé d'une mauvaise traversée... Mettez ces petites choses ensemble et vous avez votre rêve...

— Non, dit-elle, d'une voix si basse que je l'entendis à peine, *c'est un avertissement...*

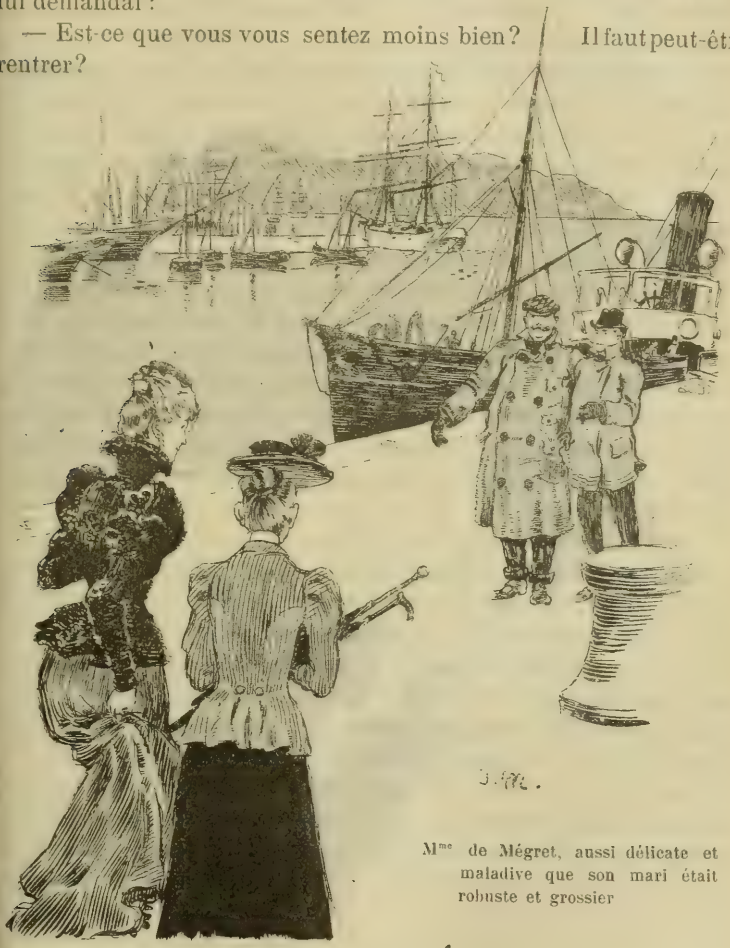
— Un avertissement? interrogeai-je. Et de quoi?

Elle ne releva pas ma question, et je n'osai pas insister. Lui faire préciser ses idées par la parole, c'était trop risquer d'accroître la fièvre de superstition dont elle était saisie.

Nous marchâmes quelques instants en silence, deux minutes peut-être, sous une des charmilles de tilleuls taillés qui contournent le jardin. Nous pouvions apercevoir à l'horizon la ligne

bleuâtre de la lagune, en ce moment à demi pleine. Les yeux de la jeune femme se fixaient sur le miroitement fascinateur de cette eau avec une expression qui devint réellement si anxieuse que je lui demandai :

— Est-ce que vous vous sentez moins bien? Il faut peut-être rentrer?



Mme de Mégret, aussi délicate et maladive que son mari était robuste et grossier

— Oui, dit-elle d'une voix saccadée il faut rentrer. Elle répéta : Il faut rentrer et vite, vite... Puis, sans plus tenir compte de ma présence, et se parlant tout haut à elle-même : Non je ne le laisserai pas faire cela. Je ne peux pas... Je ne dois pas... Mon Dieu! cria-t-elle comme si elle avait de nouveau sa vision de la nuit et d'un accent de détresse, permettez que j'arrive à temps!... —

Et voici qu'elle se mit à courir dans la direction de la maison, de toute la force dont elle était capable. Je ne tentai pas de la retenir, tant j'avais été saisi par la brusquerie de sa résolution. Je vis sa fine silhouette, si gracieuse et svelte dans sa toilette de voyage en drap gris, disparaître derrière la porte de la vieille bâtisse, qu'elle allait évidemment défendre contre la destruction, en essayant d'empêcher que son mari ne la vendît à Crawford, — malgré la paire de chevaux, malgré le joaillier de la rue de la Paix et son rang de perles, malgré Monte-Carlo et ses tentations!... Je la regardai, cette bâtisse. Qu'elle était vénérable et jolie, intime et romanesque! Songeant à tout ce qu'il tenait d'humanité entre ces murs où frémissait le lierre, dans ce parterre à la française où rêvait le *Neptune*, sous ces beaux arbres qu'un vent pareil à celui de la veille continuait de faire frisonner, je me souviens que je souhaitai de tout mon cœur que cette folle démarche — provoquée par un enfantin motif — réussît pourtant; et lorsque j'aperçus Crawford qui sortait lui-même de la maison et qui remontait dans le *car*, son large visage visiblement contrarié, j'eus une seconde de réelle satisfaction que la réponse de Maxime de Corcieux confirma presque tout de suite.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien, dit-il en haussant les épaules. Vous m'aviez promis de faire entendre raison à Germaine, et elle m'arrive là dans un moment où le Crawford commençait à me porter sur les nerfs!... Elle me raconte un rêve auquel je ne comprends rien. Elle pleure. Elle supplie... Enfin c'est brisé. Je ne vendrai pas *Neptunevale*... Ce n'est pourtant pas raisonnable. Et tout cela pour cet absurde rêve!... Que je m'en veux d'être si faible avec elle!...

— Ah! dit sa femme, en lui prenant le bras et en le tutoyant devant moi pour la première fois, pense au bonheur de ces pauvres Corrigan quand tu vas leur annoncer que tu gardes la maison, et eux avec, s'ils veulent rester...

V

. . . . . .

Quarante-huit heures après cette décision si comiquement inopinée et comme nous étions à prendre le thé dans le même petit salon, et servis par les deux filles du vieux Corrigan, transfigurées du contentement de ne pas quitter *Neptunevale*, Germaine de Corcieux qui ouvrait distraitement un journal de Dublin — lequel continuait d'arriver à l'adresse du comte Jules — poussa soudain un petit cri. Elle paraissait ne pas en croire ses yeux que dilatait l'épouvante, et, de sa main, qui cette fois tremblait plus encore qu'à la seconde où elle me racontait son rêve, elle nous montrait, à son mari et à moi, un de ces titres sensationnels comme les aiment les feuilles anglo-saxonnes : *Terrible collision en mer près de Holyhead — Quarante vies perdues.* Et l'article décrivait un abordage dans le brouillard, où le bateau parti de Dublin la veille au soir avait sombré. Plus de quarante passagers s'étaient noyés.

— Tu vois, disait-elle à Maxime, tu vois que ce sont bien *eux* qui sont venus m'avertir, et que nous avons bien fait de les écouter!

Elle regardait, en parlant, les deux portraits qui continuaient, immobiles, de montrer le long du mur leurs vieux visages travaillés par la vie, et elle avait dans ses prunelles bleues des larmes de reconnaissance, tandis que Maxime répondait :

— C'est une coïncidence très étrange, très étrange... répéta-t-il, puis, lisant l'article à son tour, il haussa les épaules : Ce n'est pas la *malle*, dit-il, et par conséquent nous aurions pris l'autre bateau...

Du point de vue de la raison, en effet, le scepticisme du jeune homme avait raison. Ce drame de mer, survenu après le rêve de la jeune femme, représentait un de ces hasards qui s'expliquent par une coïncidence comme il s'en produit, une sur dix millions. Il n'en est pas moins certain qu'un hasard aurait pu décider les deux jeunes gens à partir par le bateau du naufrage, et Germaine avait-elle absolument tort de croire qu'elle avait été sauvée par les deux anciens maîtres de *Neptunevale?* Il y a tant de manières pour les morts d'agir sur nous, et qui osera dire qu'il ne reste pas un peu de leur âme, agissante et vivante, dans les endroits où ils ont aimé, de cet amour plus fort que la tombe, qu'avaient connu les Morts de *Neptunevale ?*

CHARITÉ DE FEMME

I

J'allais de Paris à Nice pour les fêtes du Carnaval, en février 189.. Je m'arrêtai à Toulon afin de rendre visite à mon ami Georges de Baltine qui avait loué pour la saison la chasse d'une des îles situées en face d'Hyères, celle de Port-Cros, et qui m'y avait invité. Je dois avouer qu'en entreprenant cette expédition, je n'emportais mon fusil que par décence. Je cédais surtout au désir de faire un tour, projeté depuis longtemps, dans ces îles trop peu connues que les anciens appelaient les Stœchades, — les *Rangées en ligne*, — et les moines du moyen âge les *Iles d'or*, sans doute à cause du mica dont elles scintillent, et qui, sous le soleil couchant, les revêt d'un reflet de métal jaune. Que de fois, des hauteurs d'Hyères, je les avais vues profiler, entre le ciel d'un bleu pâle et la mer d'un bleu sombre, leur longue ligne boisée et leurs rocheuses falaises ! Que de fois, gagnant l'Italie ou la Grèce, j'avais passé en paquebot entre ces falaises et la côte, assez près pour apercevoir les profondes vallées de Porquerolles et de Port-Cros foisonnantes de pins d'Alep, le rocher dénudé de Bagaud et les landes sauvages du Titan! Une nuit en particulier, j'avais respiré en les longeant un si violent et si doux parfum de plantes aromatiques, cette odeur du maquis bien connue de tous ceux qui ont approché la Corse par de certaines brises, que cet arome m'avait hanté des jours et des jours! Comment aurais-je dit non à un aimable camarade qui m'offrait un prétexte de satisfaire si commodément une curiosité éveillée depuis des années ?

Comme nous avons, nous autres Français, le génie de rendre presque inabordables les plus beaux coins de notre beau pays, — quitte à nous extasier sur des sites étrangers qui ne valent pas les nôtres, — cette visite, qui serait très aisée s'il existait un service entre ces îles et la plage même d'Hyères, représente un véritable voyage. Il faut de toute nécessité passer la nuit à Toulon et se lever à six heures, pour prendre à sept un petit vapeur qui arrive

à Port Cros vers midi, après avoir touché barre à Porquerolles. Encore ces bateaux — ils sont deux et qui alternent l'un avec l'autre — ne font-ils ce service que deux fois par semaine. Ils partent de ce quai de la Darse Vieille, si chaud à l'œil par les après-midi de soleil et que décorent les deux héroïques Atlantes de Puget, tordant sous le balcon qu'ils supportent leur brutale et douloureuse musculature de cariatides. Quand j'arrivai sur ce quai, par ce matin de février, les étoiles emplissaient encore le ciel. L'aube pointait à peine et tout le paysage du port était noyé dans une pénombre de crépuscule qui donnait aux formes des navires à l'ancre sur l'eau ardoisée de cette vaste rade, un aspect fantomatique. Cependant les cafés déjà ouverts flamboyaient de gaz et sur les dalles de ce quai où n'arrivent pas les voitures, c'était un piétinement hâtif de passants pressés. Officiers et matelots, soldats de marine et employés, bateliers et mousses allaient et venaient, la plupart en uniforme, frissonnants du réveil et marchant vite, à cause du froid qui me gagnait moi-même. J'étais arrivé de Paris, la veille, par une de ces après-midi de l'hiver provençal, tiède comme un jour de printemps. Une fois de plus, malgré ma vieille expérience de ce climat contrasté et de ses surprises, j'avais pris pour mon excursion un paletot mince sous lequel je grelottais, et je regardais, non sans appréhension, le vapeur où je devais passer les cinq heures de la traversée. C'était un bateau de soixante tonnes peut-être, qui portait la trace partout d'une simplicité primitive et utilitaire : la cabine réservée aux passagers consistait en une soupente ménagée dans l'entrepont, garnie de banquettes en bois, basse de plafond, vitrée dans toute son étendue et sans trace de chauffage. A peine si un fourneau de fonte, installé en plein air, rougeoyait dans l'angle de l'escalier du gaillard d'avant : un cuisinier, qu'à sa carrure on reconnaissait pour un simple matelot, y préparait le déjeuner de l'équipage dans une casserole de cuivre encrassée et d'où s'échappait un violent fumet d'ail. Trois autres marins — un mécanicien avec son aide et un mousse — composaient cet équipage. Ils vaquaient sans se hâter, avec un flegme méridional, aux préparatifs du départ, lesquels consistaient à entasser dans la cale, au petit bonheur, les caisses et les paniers destinés aux quelque deux cents habitants de Porquerolles et de Port-Cros. Des femmes arrivaient, apportant des paquets, avec des recommandations verbales qu'elles formulaient en patois. Les hommes répondaient de même et interrom-

paient leur travail pour causer. Le caractère « bon enfant » de cette diligence de mer se rehaussait de pittoresque à cause des types fortement marqués de ces gars. Fils du pays, ils avaient tous plus ou moins, sur leurs visages, dans leurs yeux trop noirs, dans leur teint basané, dans leurs traits robustes, cette hérédité sarrasine, si reconnaissable sur cette côte où les montagnes s'appellent encore les Maurettes par souvenir des pirates d'Afrique et de leur longue invasion. Mais ces descendants des anciens corsaires paraissaient n'avoir de terrible que le masque. Ils bavardaient, riaient, gesticulaient, musaient, sous la surveillance du capitaine, un hercule de cinquante ans, avec des yeux bleus, celui-là, dans un visage très rouge, qui n'avait comme insigne de son grade qu'une casquette de drap noir garnie de passementerie. Sauf ce détail, il était vêtu comme ses hommes. Des houseaux de grosse toile bleue protégeaient son pantalon de drap et il mettait la main à la besogne comme les autres, sans morgue et sans fausse pose, empoignant un paquet, calant une caisse, parlementant pour une commission personnelle, avec l'accompagnement obligé des *pécheire* et des *pitchoun*. Cette lenteur des préparatifs, — tout le chargement s'amoncelait en tas sur le pont, — l'absence de fumée à la cime du tuyau de la cheminée, le peu d'empressement des passagers, — en visitant la cabine j'avais bien vu des plaids roulés, deux nécessaires de voyage, une boite à fusil, sans doute le bagage d'un autre invité de Baltine, mais personne même pour les garder, — tout rendait invraisemblable la ponctualité du départ à sept heures. J'appréhendais de me voir pris dans une de ces *combinaisons* provençales qui dénoncent, mieux que le soleil et que les oliviers, l'approche de l'Italie, et je m'en plaignis au capitaine.

— La *Perle* ne partira pas à l'heure aujourd'hui? demandai-je.

— Vous n'avez donc pas lu l'affiche que nous avons mise à l'arrière? me répondit-il. Nous attendons des soldats de Madagascar que nous devons transporter au *Sanatorium* de Porquerolles.

— Mais quand l'avez-vous mise, cette affiche? fit une voix d'homme derrière moi, furieuse. Il y a une demi-heure. Je vous ai vus la mettre. J'étais là...

Je me retournai et je reconnus un personnage que j'avais remarqué tout à l'heure, en train de se promener le long du quai. Dans l'ombre, j'avais mal distingué son costume qui me fit deviner aussitôt que l'étui à fusil devait lui appartenir. C'était un

beau garçon, de trente ans environ, très robuste, dont les gros membres étaient encore grossis par un ulster de chasse aux poches compliquées, à l'étoffe rugueuse, presque velue, visiblement coupée en Angleterre. Sa casquette de la même laine, ses gros gants tricotés, ses fortes bottines jaunes achevaient sa physionomie de chasseur élégant et solide. Il offrait le type accompli d'une sorte d'individu que je connais assez bien : l'homme riche à fort tempérament qui a résolu son existence par la joie physique de l'exercice violent, mais pris dans d'excellentes conditions de confortable. Beaucoup de nobles modernes sont ainsi en France, depuis que la diminution des fortunes, inévitable résultat du Code civil et de l'égalité des partages, les a contraints de redevenir des ruraux. Ces hommes-là d'ordinaire ont passé par le régiment. Ils ont été officiers de cavalerie jusqu'à leur mariage. Puis ils ont donné leur démission pour vivre sur leurs terres, d'une vie passablement brutale, très bornée, mais saine. Les plus raffinés, ceux à qui un reste d'opulence permet l'appartement à Paris, ne voient guère dans la grande ville qu'une occasion de chasser plusieurs fois la semaine, de monter à cheval tous les jours et de déguster au club, au restaurant ou chez des amis une cuisine supérieure. Cela fait un caractère qui n'a pas encore été bien étudié, où les préjugés nobiliaires se heurtent à de réelles traditions aristocratiques, une mixture bizarre de religion, de dévotion quelquefois et de matérialisme, d'activité virile et d'enfantillage. Il y a du paysan dans ces vigoureux gaillards très voisins de la terre, et, comme les paysans, ils sont également capables de toutes les simplicités et de toutes les ruses. Leur apparente rondeur peut cacher le plus âpre égoïsme. J'allais éprouver que celui-ci ne réalisait que trop cette loi commune à toutes les personnalités très pénétrées d'animalisme. On ne vit pas si près de la bête sans finir par lui ressembler.

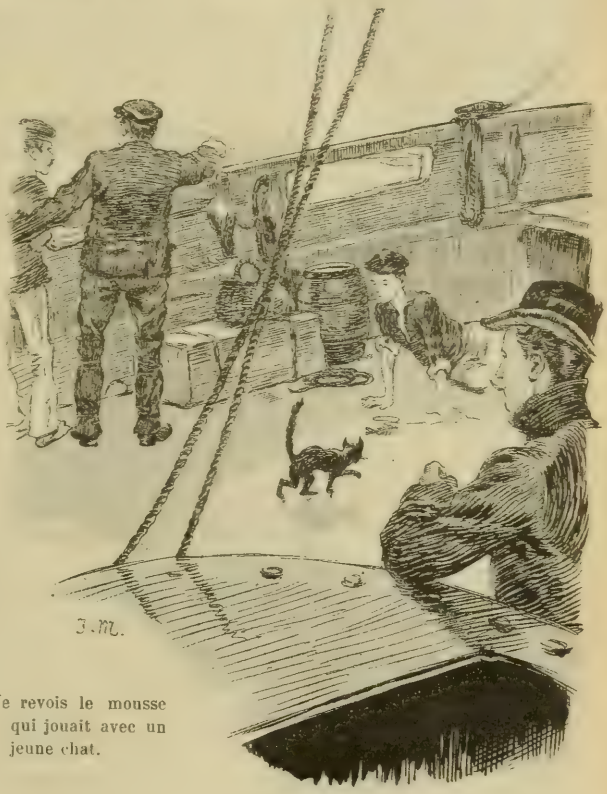
— Oui, insista-t-il, vous avez affiché le changement ce matin, je l'ai vu... Mais, il se tournait vers moi sans prendre la peine de baisser le ton, ces Méridionaux ne sont pas capables d'une chose bien faite. C'est un à peu près éternel... Et puis ce gouvernement qui a ses bateaux de guerre là dans le port, et qui va confier ses malades à un *raffiau* comme celui-ci! Ce sera quelque manœuvre électorale... Monsieur, continua-t-il, permettez-moi de me présenter moi-même. Vous êtes sans doute ***... et il me dit mon nom, puis sur ma réponse affirmative : Je sais par Baltine que vous allez chasser chez lui. Moi, Monsieur, je suis le comte de Mégret-

Fajac... Baltine prétend avoir à Port-Cros la grande et la petite outarde, le flamant, des passages de chevaliers et de bécasseaux, du merle rose, du faisan de Corse et du perdreau d'Algérie!... Nous verrons bien.. S'il m'a dérangé de Monte-Carlo et du tir aux pigeons pour me faire fusiller des grives, je ne lui pardonne pas... Mais voici Mme de Mégret-Fajac. Je vais vous présenter à elle... Nous étions ici à sept heures moins le quart, heure militaire... Quand elle a su le retard, elle est allée à l'église voir si elle aurait une messe... Pour une femme, cinq heures de mer, c'est un voyage dangereux... Elles trouvent naturel de déranger le bon Dieu pour ça! Prenez-vous un cigare?

Ils se tenaient tous quatre contre le bastingage.

Tout en me tendant un des noirs havanes qu'il fumait ainsi à jeun,—avec une liberté qui prouvait l'énergie de son estomac et son absence de nerfs, — mon futur compagnon de chasse me faisait faire sur le quai une vingtaine de pas, au-devant d'une jeune femme qui débouchait d'une rue transversale, accompagnée de sa camériste. J'ai vu, dans ma vie, quelques ménages d'époux mal appariés. J'en ai rarement rencontré un où l'antipathie de nature fût plus évidente. Mme de Mégret avait dans tout son être autant de délicatesse, presque de maladivité, que son mari avait de robustesse, presque de grossièreté. Sous l'épaisseur de la lourde jaquette

d'astrakan, par ce froid matin d'hiver, on devinait un corps gracieux et frêle, et, sous son double voile, un visage mince aux traits menus, avec un teint sans éclat où brillaient des yeux admirables, d'un bleu sombre à en paraître violet. C'était de ces yeux qu'il suffit d'avoir rencontrés pour éprouver l'envie de protéger l'âme trop sensible qui vous regarde à travers ces prunelles tendres et farouches. Autant les pieds et les mains du comte étaient de larges, de solides outils de marche et de prise, autant les pieds et les mains de la comtesse, même dans les grosses bottines de voyage et sous les gants de forte peau, donnaient l'impression de jolis bibelots fragiles. Tandis que l'air humide et glacé de ce matin fouettait le sang de l'athlète roux qu'était le mari, visiblement la jeune femme tremblait de froid malgré sa marche. De s'être levée si tôt l'avait déjà épuisée pour tout le jour. Ce n'était pas, je l'aurais gagé, contre les périls du voyage en mer qu'elle était allée prie Dieu. Elle lui avait bien plutôt demandé la force de cacher son malaise à son seigneur et maître, afin de ne pas lui gâter un plaisir qui était un supplice pour elle, et le plus doux génie



Je revois le mousse qui jouait avec un jeune chat.

féminin frémissait dans l'accent soumis avec lequel, une fois la présentation faite, elle interrogea ce terrible mari :

— Vous n'avez pas eu froid, Alfred?... Je suis restée un peu plus longtemps parce qu'on nous a mal renseignées d'abord... Nous avons dû aller à deux églises... Enfin nous avons eu notre messe... Mais qu'attend-on pour partir?

— Je le sais maintenant, dit M. de Mégret d'un ton singulièrement rude : des rapatriés de Madagascar que nous déposons à un *sanatorium*...

Était-ce une illusion? Il me sembla qu'il avait donné à cette phrase, en la prononçant, presque une allure agressive. Oui. Un reproche direct et personnel avait passé dans sa voix, et il me sembla aussi qu'à ces mots, pourtant bien simples, les paupières de la jeune femme avaient battu nerveusement. Ce ne fut qu'une nuance et que j'aurais sans doute oubliée si ce premier indice ne s'était éclairé depuis d'un jour trop significatif. Mais déjà nous avions commencé de marcher tous les trois le long du quai, où le gaz s'éteignait maintenant, et nous causions, comme des Parisiens qui se tâtent les uns les autres, qui se cherchent des amis communs, afin d'avoir un prétexte à satisfaire la passion nationale pour l'anecdote et la critique. Cette épreuve ne trompe guère. Elle permet de constater très vite le degré d'esprit et de bienveillance de celui et de celle avec qui on cause ainsi. Je n'eus pas de peine à discerner, là encore, l'antagonisme foncier des deux époux. La comtesse déployait autant de grâce indulgente à louer les gens que son époux prenait d'âpre plaisir à en médire. En moins d'une demi-heure celui-ci m'avait déjà conté une dizaine de ces histoires, d'ailleurs toutes connues, qui courent les cercles et les salons à Paris, et qui, toutes fausses ou faussées, ramènent sans cesse en scène les mêmes personnes : quatre ou cinq vieilles drôlesses titrées ou millionnaires, et un nombre égal de jeunes ou de vieux viveurs, dont on finit par être lassé au point de ne plus entendre leurs noms, sans avoir envie de dire, comme l'autre, à l'époque de l'engouement pour une noble figure, trop exaltée, puis trop décriée : « Ce qui me console de mourir, c'est que je n'entendrai plus parler du Grand Français! » Je voyais distinctement Alice de Mégret souffrir de cette vulgarité. Elle avait, quand elle causait, une voix à la ressemblance de son visage, frêle, timide et modeste, avec des passages comme voilés à de certains moments. Je n'ai plus l'âge, hélas! où une inconnue de la veille prend dans notre cœur en quelques

instants une place irremplaçable, mais, en allant et venant sur cette marge de quai, je me disais :

— Quelle amie délicieuse ferait cette jeune femme! Quelle cousine, quelle sœur surtout! Comme on aimerait à lui demander conseil, à venir auprès d'elle quand on serait malheureux, à se faire consoler par elle du mal que d'autres nous auraient fait!... Si elle est vraiment ce qu'annoncent ses yeux, ses manières, sa voix, on n'a jamais même osé l'aimer... Pourquoi a-t-elle épousé ce soudard? Sans doute elle a obéi à quelques convenances de famille. Les femmes de cette race trop tendre, les *Cordélias*, en sont toutes là. Elles sont plus filles qu'amantes, plus mères qu'épouses. A dix-huit ans, un désir de leurs parents leur fait sacrifier leur vie entière. A quarante ans, elles sont les esclaves de leurs enfants, qui, régulièrement, leur brisent le cœur... Mais, d'après ce que celle-ci vient de dire, elle n'a pas d'enfants... Et c'est tant mieux. Si elle en avait, que je la plaindrais de les avoir eus d'un tel père!

J'en étais là de mes réflexions, dont celle qui en était l'objet ne se doutait guère, quand plusieurs coups de cloche venus de notre bateau nous firent nous retourner. Nous aperçûmes le capitaine qui, debout à l'arrière, agitait vigoureusement un bourdon de bronze destiné à rallier l'équipage et les passagers :

— Huit heures un quart, dit Mégret en regardant sa montre. Si avec cela nous trainons à Porquerolles pour débarquer nos malades, nous ne serons pas chez Baltine avant trois heures de l'après-midi. Et où déjeunerons-nous! Franchement, quand on invite des amis à des parties de ce genre, on a un yacht à soi pour les venir prendre...

— Nous arriverons peut-être plus tôt, dit la comtesse. La mer est comme de l'huile; regardez...

— Et les rapatriés me paraissent bien peu nombreux, insistai-je.

— Comment, reprit Mégret, c'est pour ces quatre malheureux qu'on nous a fait attendre deux heures?...

— Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur, répondit le capitaine, avec cette sérénité du fonctionnaire qui exécute sa consigne, si particulière à notre pays : nous sommes subventionnés par l'État, nous devons prendre ses ordres...

II

Il n'y avait en effet, sur le pont, lorsque nous y montâmes, pas plus de quatre soldats. Deux appartenaient à l'artillerie, un aux chasseurs, le dernier à une compagnie de tirailleurs indigènes. C'était un homme de sang nègre ou kabyle, si épuisé par la fièvre que le noir de sa peau en paraissait vert. Tous quatre étaient affreusement maigres, avec des épaules aiguës, des joues rentrées, des dents longues sous des lèvres décolorées, et leurs yeux brillaient de cet éclat qui dénonce le long empoisonnement intérieur. Les trois blancs avaient, eux aussi, un teint si verdâtre qu'ils ne se distinguaient de leur compagnon que par la coupe du visage et par la forme des lèvres. Les capotes délabrées, les képis déformés, la repoussante malpropreté des basanes et des chaussures, l'absence de linge, tout trahissait chez ces malheureux l'incurie radicale du troupier qui a trop pâti entre la tente et l'hôpital : il se laisse aller et perd cette coquetterie de l'uniforme sans laquelle il n'y a pas d'armée. La maladie avait brisé en ceux ci le ressort militaire. Elle en avait fait de pauvres animaux, recrus de lassitude et avec un unique désir de souffrir moins! Ils se tenaient tous quatre contre le bastingage, assis sur leurs bissacs et sans prendre garde aux curiosités éveillées autour d'eux. A les voir si minables et si vaincus, j'oubliai de philosopher davantage sur le plus ou moins de bonheur du ménage dans l'intimité duquel j'allais voyager. Je ne suis certes pas de ceux qui mettent les souffrances de la chair au-dessus des souffrances morales, dans l'échelle des épreuves humaines. Je sais qu'une femme, jeune, jolie et comblée, peut connaitre dans son luxe des agonies du cœur qui égalent en intensité les plus cruelles agonies physiques. Mais c'est un fait que l'être atteint dans son corps émeut nos nerfs quand il est là sous nos yeux, d'un frisson qui ne nous permet plus de plaindre autant celui qui souffre dans sa pensée. Tel est le cas des médecins que le récit de la pire détresse morale laisse d'ordinaire parfaitement insensibles. Leur charité demeure ouverte à la créature qui a soif, qui a faim, qui saigne; elle est fermée à la douleur qui regrette, qui se repent, qui désespère. C'est qu'on ne peut pas douter de la détresse physique et que l'autre détresse, celle de l'âme, est

toujours suspecte d'imagination. Mme de Mégret pouvait être, elle était beaucoup plus malheureuse que ma sympathie ne l'avait soupçonné. Mais je ne *voyais* pas ce malheur, au lieu qu'au premier regard jeté sur ces victimes de la terrible guerre coloniale, j'avais vu leur souffrance et j'en avais eu mal moi-même jusque dans ma chair.

Cependant la sirène avait sifflé et le bateau s'était ébranlé. Nous avancions d'un mouvement rapide qui disait la vigueur de la machine emprisonnée dans ce *raffiau*, comme l'avait irrévérencieusement appelé Mégret. La *Perle* était un ancien yacht de plaisance construit en Angleterre. Ainsi l'attestait le *Built in Glasgow* encore inscrit à son arrière. Elle gardait de sa noble origine de réelles qualités de vitesse et de bon équilibre. Le capitaine, piqué par les reproches de mon compagnon, tenait sans doute à lui prouver ce que valait son bâtiment, dont il avait l'orgueil, comme tous les vrais marins, car je l'entendis qui disait au comte :

— Vous ne trouverez pas un bateau qui vaille la *Perle*, de Gênes à Marseille, quand elle est bien lestée, comme aujourd'hui, et qu'elle a cette petite brise... Si ma compagnie ne me mesurait pas le charbon, nous serions à Port-Cros en une heure... Nous avons passé, l'autre semaine, par une tempête, quand l'escadre ne voulait pas sortir... Mais aujourd'hui ! Quel temps !... Et vous pouvez faire le tour du monde, allez, Monsieur, vous ne trouverez rien de plus régalant que cette côte...

Quoique la phrase sur l'escadre attestât, chez le brave commandant de la *Perle*, malgré ses yeux bleus d'homme du Nord, une large dose de fantaisie marseillaise, il ne mentait pas en célébrant la magnificence de la rade par cette glorieuse matinée. Les malheureux soldats m'avaient fait oublier la jeune comtesse, et ce spectacle me faisait oublier maintenant les malheureux soldats. Au fond, les montagnes qui enserrent Toulon dressaient leurs masses nues, âpres, arides, noires par places d'une végétation brûlée, grises de pierres comme écorchées à d'autres, et partout sur l'eau moirée de l'immense bassin des vaisseaux de haut bord surgissaient : ici d'anciennes frégates à plusieurs ponts, peintes en gris et tristement démâtées, là des cuirassés modernes et des torpilleurs sombres, avec leurs silhouettes d'usines scientifiques. Des canots glissaient, volaient, entre ces vaisseaux et le port, montés par des matelots en uniforme, qui manœuvraient leurs douze, leurs vingt-quatre avirons avec une précision miraculeuse :

les rames se levaient et s'abaissaient sans que l'une dépassât l'autre, et les canots semblaient avoir deux ailes comme les blanches mouettes qui passaient et repassaient, fouettant l'air bleu de leurs plumes souples à pointes noires dont on croyait entendre le frôlement. Quelques-unes plongeaient en jetant un cri aigre comme une plainte. On les voyait qui, de leur bec agile, piquaient dans la mer quelques débris, puis elles repartaient d'un irrésistible élan. D'autres, repues, nageaient comme des cygnes et se laissaient bercer au remous des embarcations qui les croisaient sans les effrayer... Lorsque la *Perle* eut franchi la passe que garde le fort de l'Eguillette, et viré de bord dans la direction du cap La Malgue et du cap Brun, une ligne de côte commença de se déployer, aussi lumineuse, aussi élégante que si le vapeur, au lieu de naviguer de Toulon à Porquerolles, fût allé du Pirée à Chalcis ou de Nauplie à Catacolo. La noble arête des montagnes continuait de se dessiner, sèche et blanche sur l'azur profond du ciel. La mer frangeait les criques d'un ourlet d'argent, et c'était, entre les rochers rouges de ces petites anses et les premiers contreforts de la montagne, une onduleuse végétation d'oliviers, de pins, de chênes-lièges, semée de villas peintes et de bastides. La mode n'a pas encore touché, heureusement, cette région de la Provence qui conserve, jusqu'à l'étrange presqu'île de Giens, projetée en forme de T, sa jolie physionomie sauvage, cet inexprimable charme d'une autre Grèce, aussi claire, aussi gracieuse dans sa rudesse rocheuse. Une colonnade ruinée sur ces hauteurs, et l'illusion serait complète, tant ce ciel et cette mer, ces montagnes et ces grèves ont la même nuance de lumière transparente que l'Attique ou que le Péloponèse, et, tout autour, ce même air vibrant, subtil, alerte, qu'il suffit de respirer, croirait-on, pour être gai de la gaieté légère des Grecs et des Provençaux!

Il était écrit que ce rayonnant paysage s'associerait pour moi à des incidents d'un ordre tout autre, et que j'éprouverais une fois de plus, dans ce cadre de nature païenne, des impressions peu compatibles avec cette gaieté-là. Au fond, sera-t-elle jamais vraiment la nôtre, à nous, les enfants compliqués du Nord?... A un moment, et comme je me retournais pour contempler la haute mer, j'aperçus Mme de Mégret seule, à l'autre extrémité du bateau. Elle était debout, accoudée contre le bastingage, à quelques pas du groupe formé par les quatre rapatriés qu'elle regardait avec une attention singulière. Ceux-ci ne paraissaient d'ailleurs pas plus se douter de

cette attention que du radieux horizon éployé autour d'eux. Ils demeuraient assis, accroupis plutôt, sur leurs sacs, tels qu'ils s'étaient affalés à l'arrivée. Leurs visages épuisés montraient cette même impassibilité amère et insouciante qui m'avait tant frappé. Il était trop naturel qu'une femme jeune et délicate en fût frappée davantage, surtout appartenant à la classe sociale de celle-ci et à ses habitudes. Il est si rare que dans un certain milieu de luxe, une grande dame réalise jamais d'une manière concrète la féroce inégalité du sort! Enfant gâtée du monde et qui jouit tout naturellement d'une atmosphère de serre chaude autour de ses plus légers, de ses plus complaisants malaises, comment ne serait-elle pas saisie d'un remords quand elle constate de ses yeux qu'il existe pourtant des êtres humains, ses semblables, qui ne dorment pas dans des lits, qui ne vont pas dans le Midi l'hiver, dans les Alpes l'été, mais qui subissent tantôt la dureté de l'hiver glacial, tantôt l'ardeur d'un été torride sous des climats meurtriers, des êtres qui vont et qui viennent, non pas où les mène leur caprice, mais où les envoie une discipline implacable, sans argent dans leur poche, sans affection auprès d'eux, sans foyer, comme des esclaves temporaires, mais comme des esclaves tout de même? Je crus discerner cette pitié dans l'attitude attristée de la jeune femme. Elle contrastait de nouveau d'une façon saisissante avec la jovialité de son mari. Celui-ci, dont j'entendais résonner la grosse voix, était dans la cabine du capitaine avec lequel il s'était réconcilié. Le cigare que fumait le brave marin, tout pareil à celui du comte, attestait cet accord. Penchés sur une carte de la côte, ils buvaient de l'eau-de-vie en causant. Leurs paroles m'arrivaient, coupées par les saccades de la machine, et les noms d'animaux que je surprenais ainsi me prouvaient que Mégret questionnait l'autre sur les chasses de la contrée. Par un instinct de sympathie qui allait me mêler, sans que je m'en doutasse, à un secret très intime, je traversai le pont pour aller vers la comtesse. Je l'abordai en lui montrant le groupe de rapatriés et lui disant :

— Comme on voit qu'ils ont souffert, n'est-ce pas?

— Oui, répéta-t-elle, comme ils ont souffert! On avait bien dit que c'était une dure campagne... Dieu sait par où ils ont passé!...

— Voulez-vous que je les fasse causer? repris-je, nous en saurons plus par trois ou quatre phrases de ces pauvres diables que par tous les journaux...

— Je n'osais pas vous le demander, répondit-elle avec un rien

de rougeur aux joues et une expression que je devais mieux comprendre plus tard. Je n'y vis que la preuve de sa timidité native. Elle me connaissait si peu! Nous fîmes ensemble les quelques pas vers les rapatriés. Ce fut un des artilleurs qui releva le premier la tête, quand nous nous fûmes arrêtés près du groupe :

— Vous êtes heureux d'être rentrés en France? lui demandai-je.

— Sûr que nous sommes moins mal que là-bas, répondit l'homme. Si seulement nous nous y étions battus!... Mais, vrai, ce n'était pas la peine de nous faire faire ces vingt-deux jours de mer, à nous et aux pièces. Nous n'avons pas seulement vu l'ennemi. Sitôt arrivés, on nous a versés dans les tringlots, et nous avons passé des semaines à voiturer des tonneaux de tafia entre Majunga et Andriba... Cinq cents nègres et deux cents mulets auraient suffi à cette besogne, et nous n'aurions pas enterré tant d'hommes dans les cimetières de Majunga et de Marololo...

— Sans compter, dit son camarade, ceux que nous avons jetés dans la mer Rouge, — quarante, rien que sur notre bateau, — quand nous sommes revenus...

— Vous aviez la chance encore de boire du tafia pour vous ravigoter, dit le tirailleur en esquissant un sourire qui fit briller le blanc de ses dents entre les deux bourrelets décolorés qui lui servaient de lèvres. On nous le rationnait, à nous! Ce qui ne nous empêchait pas de mourir comme des mouches... C'est nous qui avons commencé la route pour y faire passer les voitures Lefèvre. Quelles voitures! Vous vous rappelez, toutes cassées à la jointure du brancard et de la caisse? On les rattelait avec des branches d'arbres. Puis on finissait par les jeter et on en brûlait le bois la nuit dans la montagne. Faisait-il chaud le jour! Et froid le soir!... Et on mourait! Dieu! ce qu'on mourait!...

(A suivre.) Paul Bourget.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard. G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris.

LE CRIME DE JULIETTE

La conversation emplissait le fumoir d'éclats de voix bruyants. Les convives, quelque peu échauffés par un dîner qui avait fait honneur au maître de la maison, discutaient avec animation. Le spiritisme était sur le tapis. Les uns niaient; les autres affirmaient leurs convictions et essayaient de les faire partager aux incrédules.

— Et vous, demanda quelqu'un à l'un des assistants qui jusque-là s'était borné à écouter la discussion sans y prendre part, que pensez-vous des esprits et des apparitions?

Celui auquel s'adressait cette question était un homme encore jeune, mais que des travaux scientifiques de premier ordre avaient déjà mis en évidence. Son opinion était intéressante à connaître: aussi le silence s'établit, et chacun devint attentif.

— Ce que j'en pense? fit le personnage interpellé après avoir réfléchi quelques secondes et en détachant de l'ongle du petit doigt la cendre de son cigare. Je pourrais, en guise de réponse, vous raconter ce qui m'est arrivé à moi-même, il y a quelques années; mais le récit en serait peut-être un peu long... Vous désirez l'entendre? Soit! Armez-vous de patience, alors. Je commence.

A l'époque heureuse où j'avais vingt-cinq ans, je résidais dans la petite ville de X... J'y étais venu m'y installer, comptant y trouver plus de facilités que dans la propriété perdue au milieu des champs qu'habitaient mes parents, pour poursuivre mes études et mes recherches scientifiques. J'étais déjà, en ce temps-là, comme je le suis encore aujourd'hui, passionné pour l'électricité et ses multiples applications, et je brûlais de me signaler par quelque importante découverte qui, du jour au lendemain, eût fait de moi, obscur étudiant, un électricien célèbre.

Un soir du mois de juin, j'étais tranquillement assis devant ma table de travail, fort occupé à étudier la marche d'une pendule

électrique de mon invention, à laquelle je venais de mettre la dernière main. Il était neuf heures; de cela, je suis absolument certain.

Je venais, en effet, après avoir consulté ma montre, d'amener la petite aiguille sur le chiffre IX. Tout à coup le timbre d'une sonnerie électrique, placé au-dessus de ma tête, résonna d'une manière continue pendant plusieurs secondes, puis s'arrêta. Je reconnus, au son qui lui était particulier, la sonnerie que j'avais établie moi-même, sur sa demande, entre l'appartement de ma propriétaire et mon cabinet.

Mlle de La Birède, excellente dame plus que septuagénaire, habitait un vieil hôtel, entre cour et jardin, précédé sur la rue par un assez grand pavillon occupé en partie par le concierge et dont elle m'avait loué le reste. Nos rapports étaient excellents et dépassaient de beaucoup, au point de vue de l'intimité, les relations de bon voisinage qui s'établissent accidentellement entre propriétaire et locataire. J'allais régulièrement la voir tous les jours avant son dîner; je la trouvais invariablement assise à la même place près de la fenêtre, dans un fauteuil Louis XVI à lyre, sa table à ouvrage à côté d'elle, manœuvrant activement sa laine et son crochet et confectionnant un petit jupon pour quelque fillette pauvre du quartier. Pendant ce temps, sa petite-nièce, Mlle Juliette, lisait ou travaillait également à quelque distance de sa tante, ou encore, discrètement, allait et venait dans le salon, veillant à ce que tout fût en ordre, effleurant le parquet ciré de son pied léger que l'on entendait à peine.

Oh! la bonne vieille maison qui évoquait des souvenirs du siècle dernier avec ses boiseries d'un joli style et aux affouillements restés délicats malgré les empâtements de multiples et successives couches de peinture, ses trumeaux de cheminée peints dans le genre de Pater, des bergerades aux nuances passées, ses glaces en deux morceaux dont l'étamage altéré formait par places comme des taches de lèpre et qui reflétaient les visages avec une teinte verdâtre peu seyante! Et si vieille que tout s'en allait peu à peu par morceaux faute de réparations suffisantes, sa propriétaire ayant les ouvriers en horreur. J'avais expérimenté à mes dépens la vétusté de l'immeuble, et peu s'en était fallu que l'expérience ne me coûtât cher.

Les deux larges fenêtres du salon situé au premier étage étaient garnies de balcons en fer forgé très artistement ouvragés. Par les

soirées d'été, car il m'arrivait fréquemment d'y retourner après dîner, j'avais l'habitude de m'y accouder en fumant une cigarette, liberté qu'autorisait gracieusement Mlle de La Birède, et tout en chassant la fumée je regardais les merles se poursuivre avec des cris aigus d'un massif à l'autre ou se grouper sur la pelouse pour picorer le pain qu'on leur jetait. Un soir, au lieu de m'accouder, comme j'avais l'habitude de le faire, je m'avisai, je ne sais pour quelle cause, de poser la main sur la balustrade, et bien m'en prit. Sous cette légère pression, le balcon, à moitié descellé par l'action du temps, céda, et alla se briser avec fracas sur le perron en pierre qui s'étendait sous les fenêtres. Cette fois, Mlle de La Birède dut se résigner à supporter la présence des ouvriers.

J'ai dit que j'y retournais parfois après dîner. En effet, non contente de m'avoir vu dans l'après-midi, la vieille demoiselle, qui m'avait pris en affection, exigeait que je vinsse le soir, plusieurs fois dans la semaine, faire sa partie de trictrac, ce jeu d'une autre époque, aujourd'hui trop dédaigné, et dont elle raffolait. Mlle Juliette était toujours là, lisant ou travaillant, et interrompant son travail ou sa lecture pour suivre notre jeu, de son regard doux et rêveur. Combien d'*écoles* sa présence me coûta-t-elle, Dieu seul le sait, et maintes *bredouilles*, qui mettaient sa vieille tante en joie, doivent en bonne justice lui être imputées. Aussi bien, puisque j'ai commencé à parler d'elle, convient-il d'aller jusqu'au bout.

On a bien compris que si gracieuse que se montrât pour moi Mlle de La Birède, le charme de son aimable accueil eût été insuffisant pour attirer et retenir un jeune homme de mon âge, s'il n'y avait pas eu la petite-nièce. Orpheline, absolument sans fortune, Mlle d'Armelles avait été recueillie et élevée par sa grand'tante, dont elle devait être l'unique héritière, et qui, supposait-on, l'établirait, dès qu'elle serait en âge; mais celle-ci, habituée à avoir auprès d'elle cette charmante enfant, qui non seulement jetait une grande distraction dans sa vie passablement monotone, mais encore l'entourait de soins filiaux, se souciait peu de la marier et n'avait jamais parlé de lui constituer une dot, si minime qu'elle fût. La vieillesse a de ces égoïsmes. Elle était absolument adorable, cette fille, de petite taille, mais exquise comme une mignonne figurine de saxe, d'un joli blond cendré, le teint d'une blancheur laiteuse, avec le contraste des lèvres purpurines et des joues rosées. Le regard... oh! ce regard!

C'est là surtout ce qui m'avait ensorcelé. Car, je ne vous l'ai pas encore confié, je crois, mais je l'aimais follement. Vous l'aviez deviné de reste. Ce regard était ce qu'il y avait de plus candide, de plus franc, de plus ingénu, avec une pointe de malice qui y mettait comme une étincelle joyeuse, quand quelqu'un ou quelque chose lui prêtait à rire et détendait l'arc gracieux de ses jolies lèvres. Ai-je dit que les yeux étaient bleu-turquoise, très grands, bordés d'une frange de cils soyeux et dorés? Derrière ces yeux-là, on devinait une âme infiniment pure, une petite âme toute blanche et très neuve, pour employer une expression chère à certains écrivains. J'étais donc tombé immédiatement sous le charme.

Il ne m'avait pas fallu grand temps pour soupçonner que de mon côté je ne lui étais pas indifférent. Un jour, j'en acquis la certitude. Derrière l'hôtel s'étendait un jardin de médiocre dimension, étroit et long, bordé à son extrémité par une petite rivière, la Nadouze, au delà de laquelle on apercevait des prairies plantées de peupliers. En bon locataire honoré de faveurs exceptionnelles, j'avais reçu l'autorisation, dont par discrétion j'usais peu, de me promener dans le jardin en question. Un jour que j'étais assis sur le bord de la rivière, caché par une touffe de lilas et regardant couler l'eau, occupation chère à tous les amoureux, je la vis se diriger de mon côté. La fatalité voulait qu'elle portât ce jour-là une robe de mousseline blanche — l'après-midi était très chaude — laissant les avant-bras, le cou et un peu de gorge, oh! bien peu, à découvert. Elle était tête nue, sous une ombrelle doublée de vert, ses cheveux tombant en cascade dorée sur ses épaules. Ce n'est pas tout; comme sa tante qui cherchait à la rajeunir pour éloigner l'échéance fatale du mariage, lui faisait porter des robes courtes, je distinguais très nettement deux petits pieds adorables coquettement chaussés, et, jusqu'à la cheville, un peu plus haut peut-être, la naissance de deux jambes divines moulées dans des bas bleu-ciel assortis à la ceinture de la robe.

C'était un ensemble enchanteur; il n'en fallait pas tant pour me faire perdre mon sang-froid. D'un bond je fus à ses pieds. Elle voulut fuir; il était trop tard. Je tenais ses deux mains prisonnières dans les miennes. De l'explication qui suivit, il résulta que nous étions liés l'un à l'autre pour la vie, et, en ce moment, on eût été mal venu à me dire ce qu'il advient habituellement de serments de ce genre.

Il fut convenu que je demanderais immédiatement le consente-

ment de mes parents et que, ce consentement obtenu, nous manœuvrerions tous deux adroitement de manière à préparer Mlle de La Birède à la demande officielle qui ne tarderait pas.

Malheureusement, mes parents, qui possédaient une certaine fortune et avaient de grandes prétentions pour moi, m'opposèrent un refus formel, basé sur l'absence de dot, en dépit de l'honorabilité parfaite de la famille. En vain j'allai les trouver pour essayer de modifier leur détermination. Ils restèrent inflexibles et me déclarèrent nettement qu'ils ne reviendraient sur leur décision que le jour où Mlle de La Birède aurait constitué une dot convenable à sa petite-nièce, ou lui aurait laissé son héritage. C'était l'ajournement prolongé et désespérant du bonheur rêvé.

Je lui rendis compte, au bord de la petite rivière, à l'endroit même où nous avions échangé nos serments, du résultat infructueux de ma démarche. Elle fut consternée. Nous convinmes d'attendre des jours meilleurs, sans cesser de nous aimer. Elle avait dix-huit ans à peine, moi vingt-cinq ; l'avenir était à nous.

Il ne serait peut-être pas impossible d'habituer tout doucement la tante à l'idée du mariage de sa nièce. Quand elle saurait que c'était moi qui aspirais à l'honneur de m'allier à sa famille, moi qui, incontestablement, étais entré très avant dans ses bonnes grâces, peut-être s'humaniserait-elle. D'un autre côté, diverses inventions que j'avais en train pouvaient, si elles réussissaient, comme j'en avais le ferme espoir, me conduire à la fortune et me dispenser de recourir à mes parents pour avoir de quoi vivre. On verrait. En attendant, nous reprendrions nos allures habituelles, affectant l'un pour l'autre une indifférence polie, rien de plus.

Et il en fut ainsi. Mlle de La Birède ne conçut aucune méfiance et resta convaincue que l'attrait de sa société et du trictrac motivait seul mes assiduités chez elle. Mais il ne m'arriva plus de rencontrer Juliette dans le jardin. Elle s'abstenait d'y venir quand elle me voyait. Une fois seulement, la veille du jour auquel s'ouvre ce récit, je l'y trouvai. Elle me cherchait. Elle voulait me dire que le matin même, elle avait par forme de plaisanterie émis devant sa tante l'idée qu'un jour ou l'autre, peut-être, il lui faudrait subir la loi commune, prendre un mari, et que celle-ci lui avait très sèchement répondu qu'elle n'en voyait pas la nécessité, son exemple étant là pour prouver que le mariage n'était pas pour les femmes, loin de là, une condition indispensable du bonheur. En me faisant cette douloureuse confidence, elle ne pouvait s'empêcher de verser

quelques larmes et, de mon côté, je ne pus me retenir de les essuyer avec mes lèvres, ce dont, vu la circonstance, elle voulut bien ne pas se formaliser plus qu'il ne fallait...

En entendant vibrer le timbre, je pensai que Mlle de La Birède me convoquait à venir faire une partie de trictrac. Il lui arrivait souvent de m'appeler de la sorte, lorsque à son gré, je tardais trop à arriver. Je lui avais proposé, un jour, de remplacer la sonnerie par un téléphone, pour rendre nos communications plus aisées, et j'en avais même fait l'expérience devant elle. Mais, en reconnaissant ma voix à distance, elle s'était signée, estimant que ce ne pouvait être qu'une invention du diable, et avait préféré s'en tenir à la sonnerie. Cela devait être bien autre chose avec le phonographe. J'avais, précisément, reçu ce matin même un de ces appareils très perfectionné, et je le lui avais porté dans l'après-midi pour me donner le plaisir de le faire fonctionner en sa présence. C'était absolument nouveau pour elle.

Pour le coup, quand elle entendit le phonographe répéter exactement les paroles qu'elle venait de prononcer et que le cylindre avait enregistrées à son insu, prise d'une véritable terreur, elle déclara que ce devait être indubitablement l'œuvre du démon, et qu'en faire usage était jouer le salut de son âme. Je la rassurai de mon mieux et, pour la convaincre de l'innocuité de l'instrument, je l'engageai à le garder vingt-quatre heures et à réciter devant lui ses prières du soir. Si le phonographe les enregistrait, elle serait assurée que le démon n'y était pour rien, car il ne se serait certainement pas prêté à répéter les paroles sacrées. En bonne justice, c'eût été plus qu'on ne pouvait lui demander.

Elle y avait consenti avec un peu d'hésitation. En même temps, elle m'avait prévenu que, comme elle se sentait un peu fatiguée, le trictrac ferait relâche ce soir, et qu'elle se coucherait de bonne heure. Ne voyant pas Mlle Juliette, je m'étais informé d'elle et j'avais appris qu'après avoir, comme d'habitude, pris une tasse de thé vers le milieu de la journée, elle s'était retirée dans sa chambre, en proie à une violente migraine. Il faisait, au reste, une chaleur étouffante. Sa tante, entrée chez elle, l'avait trouvée étendue, tout habillée, sur son lit, et profondément endormie.

Ce n'était donc pas sans un certain étonnement que j'avais entendu l'appel de la sonnerie. Évidemment, Mlle de La Birède s'était trouvée mieux après son dîner puisqu'elle m'invitait à venir lui tenir compagnie. La certitude que j'avais de ne pas voir

Juliette, qui certainement n'aurait pas quitté sa chambre, n'était pas pour me faire déployer un empressement extraordinaire à me rendre à la convocation. En outre, j'avais commencé l'ajustement d'une pièce très délicate de ma pendule, et il m'était difficile de laisser l'opération en plan. Enfin, la pièce ajustée, ce qui me prit bien une dizaine de minutes, je passai dans mon cabinet de toilette pour laver mes mains pleines d'huile et de limaille de cuivre, je remplaçai ma veste de travail par un autre vêtement plus présentable, et, traversant la cour, non sans avoir admiré, en passant, le ciel d'une pureté infinie et tout constellé d'étoiles, j'allai sonner à la porte de ma voisine.

Personne ne répondit à mon coup de sonnette. Mlle de La Birède était servie par deux domestiques. L'une était une vieille fille du nom de Claudine qui lui tenait lieu à la fois de femme de chambre et de cuisinière, et qu'elle avait depuis plus de vingt ans à son service. L'autre était un gros garçon enlevé depuis peu à la charrue, lequel joignait aux fonctions de maître d'hôtel, qui ne lui allaient guère, celles de jardinier, qui lui convenaient mieux. Il était Breton et répondait au nom de Jean. Tous deux adoraient leur maîtresse et se seraient fait couper en quatre pour elle.

D'ordinaire, c'était Jean qui, avec sa bonne grosse figure rougeaude, venait m'ouvrir. Ce soir-là, sans doute, il était sorti, à moins qu'il ne fût déjà couché, ce qui me semblait étonnant. Des fenêtres de la cuisine, qui donnait sur la cour, aucune lumière ne s'échappait, non plus qu'aucun bruit de casserole ou de vaisselle. Évidemment la vieille Claudine, une fois son service fini, était remontée dans sa chambre où elle attendait que sa maîtresse la sonnât pour l'aider à se mettre au lit. Après avoir carillonné une seconde fois sans plus de succès, je tournai, à tout hasard, le bouton de la porte. Elle n'était pas fermée à clef, et s'ouvrit.

Je me trouvai dans une obscurité complète. Les domestiques auxquels Mlle de La Birède, avant de se raviser, avait dû dire que je ne viendrais pas, s'étaient abstenus d'allumer la lampe de l'antichambre. Je rencontrai en tâtonnant la rampe de l'escalier et, arrivé sur le palier du premier étage, je n'eus pas de peine à deviner la porte du salon à la raie lumineuse qui en soulignait la partie inférieure. Après avoir frappé discrètement sans obtenir de réponse, j'ouvris doucement et entrai...

Le spectacle qui s'offrit à moi me cloua sur le seuil, saisi d'horreur.

Mlle de La Birède était assise à sa place habituelle dans l'embrasure de la fenêtre, la tête renversée en arrière et appuyée au dossier du fauteuil. A la gorge paraissait une étroite blessure de laquelle des flots de sang avaient jailli, inondant sa guimpe de dentelle et son corsage noir, coulant le long de sa jupe jusque sur le parquet où ils s'étaient étalés en une large flaque rouge.

Les yeux ouverts regardaient devant eux, et une expression, d'effroi indicible se lisait sur son visage exsangue d'une pâleur sépulcrale. Elle avait jeté son tricot, dans les mailles duquel le crochet de buis était encore engagé, sur sa table à ouvrage, et son bras droit était resté étendu vers le bouton de la sonnerie électrique fixé dans la muraille à portée de sa main. Cette scène effrayante était éclairée moins encore par une petite lampe posée sur la cheminée que par les rayons de la lune qui entraient librement, traversant les deux fenêtres grandes ouvertes, posant un masque blafard sur les traits de la malheureuse femme et projetant l'ombre de son corps affaissé sur le rectangle blanc que la lumière découpait au pied de chaque croisée.

Ainsi ma pauvre voisine venait d'être assassinée à quelques pas de moi. C'était pour implorer mon secours, alors que déjà, sans doute, le meurtrier la menaçait de son arme, qu'elle m'avait adressé cet appel auquel j'avais été si long à me rendre! Et je me sentais à la fois plein de regrets et de remords en pensant que, si j'avais montré plus d'empressement, peut-être fussé-je arrivé à temps pour lui sauver la vie, tout au moins pour arrêter le misérable assassin.

Mais ce n'était pas le moment de m'attarder à regretter ce qui, malheureusement, était irréparable. M'élançant vers la cheminée, je secouai violemment le cordon de la sonnette, puis, revenant sur le palier, j'appelai les domestiques de toutes mes forces.

— Me voici, répondit une voix effarée, celle de Claudine. Qu'est-ce qui se passe donc?

Puis, j'entendis une porte se refermer et un pas mal assuré qui résonnait sur les marches de l'escalier.

Quand elle vit sa maîtresse dans cet état, ce fut une explosion de douleur. Elle tomba à genoux, sanglotant, les larmes ruisselant sur son visage ridé : « Ma pauvre maîtresse, ma pauvre maîtresse! » répétait-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots.

Cependant, je m'étais rapproché de Mlle de La Birède pour lui donner les soins nécessaires s'il en était temps encore. Mais je com-

pris bien vite qu'il n'y avait plus rien à faire. L'œil était vitreux, la main déjà froide. La mort avait fait son œuvre. Aucun doute à conserver à cet égard.

— Où est Jean ? demandai-je à Claudine.

— Dehors. Mademoiselle lui avait donné la permission de la soirée, répondit-elle, sans cesser de pleurer. Puis, relevant brusquement la tête : « Et Mlle Juliette ? » fit-elle, m'interrogeant du regard.

Je bondis. Dans la stupeur du premier moment, je n'avais pas pensé à elle. Comment n'avait-elle rien entendu ? Car sa chambre donnait sur le salon... Et tout à l'heure encore, quand j'avais crié dans l'escalier... Pourvu que le misérable...

A cette pensée, un frisson me secoua des pieds à la tête. Je pris la lampe et, ouvrant la porte de sa chambre, me portai rapidement jusque près de son lit... Mais non, mes terreurs étaient vaines. Elle dormait profondément, mais d'un sommeil lourd et accablant. Ses tempes étaient moites de sueur, sa respiration pénible. On voyait sa poitrine s'élever et s'abaisser avec effort. Elle ne s'était pas déshabillée, mais seulement déchaussée. Ses chaussures, deux petits souliers très découverts, à bouffettes de ruban noir, étaient sur le tapis au pied du lit. Terrassée par une torpeur invincible engendrée sans doute par la migraine, évidemment elle n'avait rien entendu et ne soupçonnait rien encore du drame accompli si près d'elle. Je fus sur le point de la réveiller, puis je m'arrêtai hésitant. A quoi bon, en effet? Ne connaîtrait-elle pas toujours assez tôt le cruel événement ?

Tout à coup, mon attention fut attirée par des cris partant du salon, et j'y rentrai en toute hâte. Jean, le domestique, venant du dehors, était entré dans le salon, dont il avait trouvé la porte ouverte, en montant l'escalier pour gagner sa chambre, et, en voyant sa maîtresse dans cet état, avait eu, lui aussi, un véritable accès de désespoir. La bonne vieille demoiselle était véritablement bien aimée de ses serviteurs. Il se lamentait, se reprochant d'avoir eu l'idée de sortir précisément ce soir-là. Lui présent, disait-il, les choses ne se seraient pas passées comme ça. Sa figure ronde, plutôt grotesque, était empreinte d'une réelle douleur. Je dus couper court aux lamentations de ces deux braves gens.

— Assez pleuré comme cela ! leur dis-je. Vous, Jean, vous allez courir à la gendarmerie et vous préviendrez que Mlle de La Birède vient d'être assassinée, afin que l'on prenne les dispositions néces-

saires. Vous, Claudine, vous savez où habite le médecin de Mademoiselle, le Dr Bonnière, au coin du boulevard, tout près d'ici. Allez-y et dites-lui de venir immédiatement. Si peu d'espoir qu'il y ait, on ne doit rien négliger. Prévenez, en passant, le concierge de ce qui est arrivé, et dites-lui de ne laisser absolument sortir personne, au cas où l'assassin se tiendrait encore caché dans la maison.

Tous deux partirent. Je restai seul près de la pauvre morte, à quelques pas de sa nièce qui ignorait encore qu'elle était pour la deuxième fois devenue orpheline. Je me tenais près de sa porte entr'ouverte, surveillant son réveil au cas où elle sortirait de cet état de torpeur. Le bruit de sa respiration oppressée arrivait jusqu'à moi.

Au bout d'une trentaine de minutes peut-être des voix et des pas résonnèrent au bas de l'escalier. J'entendis s'ouvrir la porte qui donnait sur le jardin et, à travers la fenêtre, je vis un gendarme qui prenait position au bas du perron. Au même moment entrait dans le salon un personnage en tenue de soirée, que suivaient le commissaire de police et le brigadier de gendarmerie. Je reconnus M. de Saint-Firmin, le procureur de la République. Je le connaissais, l'ayant rencontré fréquemment dans le monde où il allait lui-même assidûment. Très sociable et fort aimable en dehors de ses fonctions, il avait la réputation d'être, comme magistrat, d'une raideur excessive. Au reste, j'aurai à revenir sur son compte. Derrière ces nouveaux venus, dans l'embrasure de la porte et n'osant pas entrer, se tenaient groupés les deux domestiques auprès desquels paraissait une troisième tête effarée, celle du concierge qu'un gendarme venait de remplacer dans sa loge.

— Voilà un abominable attentat, fit le magistrat en se portant auprès de la victime, pendant que le commissaire de police examinait attentivement les lieux, promenant partout un regard inquisiteur. Heureusement je dînais en ville dans le voisinage. Voulez-vous me dire, continua-t-il en se tournant vers moi, ce que vous savez du crime?

Je lui racontai brièvement qu'au coup de sonnette j'étais arrivé trop tard par malheur, ce dont j'avais un vif regret, et que j'avais trouvé Mlle de La Birède telle que lui-même la voyait en ce moment. Je ne savais rien de plus. J'avais immédiatement envoyé prévenir la gendarmerie et chercher un médecin.

— Le docteur était sorti, dit une voix, celle de Claudine. Dès qu'il rentrera, on doit l'envoyer.

— Bien, reprit le procureur, quoique les soins me paraissent devoir être inutiles. Pouvez-vous me préciser, Monsieur, continua-t-il, combien de temps à peu près s'est écoulé entre le moment où vous avez entendu la sonnerie et celui où vous êtes arrivé ici ?

— Il était exactement neuf heures, lui dis-je, quand le timbre a résonné — et je lui donnai les raisons qui motivaient chez moi cette certitude. — Il pouvait être neuf heures un quart au plus tard quand je suis entré dans ce salon.

— Le concierge est-il là ? demanda le magistrat.

Celui-ci s'avança péniblement et en traînant la jambe.

C'était un ancien fermier de Mlle de La Birède, perclus de rhumatismes ; sa maîtresse lui avait donné cette retraite fort douce, ses fonctions consistant uniquement à tirer le cordon aux rares visiteurs, du fond du grand fauteuil dans lequel il somnolait tout le long du jour.

Interrogé, il fit connaître qu'il avait ouvert seulement un peu après neuf heures un quart, pensait-il, à Jean, le domestique de Mademoiselle, qui rentrait, mais qu'il était absolument sûr de n'avoir vu sortir personne.

— Il n'est donc pas impossible, observa M. de Saint-Firmin, que l'assassin soit encore dans l'hôtel. Il convient avant tout de s'en assurer. Monsieur le commissaire, veuillez vous entendre avec le brigadier pour faire dans tout l'hôtel les plus minutieuses perquisitions, sous la conduite d'un des domestiques.

Je demandai que l'on s'abstînt de visiter la chambre de Juliette.

— A propos, fit le magistrat étonné, comment se fait-il que nous n'ayons pas encore vu Mlle d'Armelles.

J'expliquai qu'elle s'était sentie très souffrante avant dîner et qu'actuellement, profondément endormie, elle ignorait encore le malheur dont elle venait d'être frappée. Je réclamai le triste privilège de la préparer à recevoir la fatale nouvelle. Je jugeais préférable de ne le faire que lorsque les constatations de la justice, dont l'appareil ne pouvait qu'ajouter à son émotion, seraient terminées. M. de Saint-Firmin y consentit.

Sur l'ordre du magistrat, Claudine avait allumé les candélabres du salon. Il la renvoya ainsi que le concierge, en leur recommandant de se tenir à sa disposition.

Pendant que le brigadier de gendarmerie, accompagné d'un de ses hommes et conduit par Jean, visitait l'hôtel de la cave au gre-

nier, le commissaire de police, descendu dans le jardin, en passait l'inspection détaillée, faisant fouiller tous les massifs par le gendarme laissé dehors en observation.

Je ne restai pas longtemps en tête-à-tête avec le magistrat. Le docteur venait d'entrer en coup de vent. C'était un petit homme très vif, très alerte, malgré ses soixante-dix ans.

— Que me dit-on? s'écria-t-il en faisant irruption dans le salon. Que ma pauvre amie, Mlle de La Birède, vient d'être assassinée? Ah! mon Dieu! Ah! la pauvre femme! ajouta-t-il en la voyant, quel est le gredin qui a fait le coup?

— Nous l'ignorons encore, mais il ne saurait échapper à la justice, répondit le magistrat avec assurance. Alors?... fit-il en interrogeant du regard le docteur qui venait d'ausculter le cœur et avait approché des lèvres de la pauvre dame un petit miroir pris sur une console.

— Elle est morte, parfaitement morte. Au reste, avec un écoulement sanguin aussi considérable il n'en pouvait être autrement.

— Quelle est votre opinion sur la blessure? demanda M. de Saint-Firmin.

Le docteur se fit apporter par Claudine des serviettes et une cuvette pleine d'eau, lava soigneusement la plaie et l'examina avec attention. Elle présentait sept à huit millimètres de large. Il sortit sa trousse de sa poche et, en ayant tiré un instrument long et effilé, sonda la blessure.

— Mon opinion, dit-il après avoir lavé sa sonde, est que la blessure a été faite par une arme très aiguë, comme un poignard à lame étroite. Le coup a été porté avec une grande force, car l'arme, après avoir traversé de part en part la trachée-artère, a pénétré dans l'œsophage. Sur son passage, elle a tranché la veine jugulaire. De là cette hémorragie abondante. Indépendamment de la quantité de sang écoulée au dehors, il a dû se produire à l'intérieur un épanchement considérable suffisant pour amener la mort par étouffement.

— La mort a-t-elle été immédiate?

— Non, la victime a dû vivre encore trois ou quatre minutes après avoir été frappée. Elle s'est éteinte à bout de sang, en gardant toute sa connaissance et en se voyant mourir.

— Ce qui expliquerait l'expression d'horreur que les traits ont conservée... Vous ne voyez pas d'ecchymoses sur les mains, p

de traces de strangulation, rien en un mot qui autorise à supposer qu'il y ait eu lutte ?

— Absolument rien, conclut le docteur après un nouvel examen. La victime a dû être surprise, ou tout au moins l'attaque a été tellement rapide qu'elle n'aura pas eu le temps d'appeler, pas plus qu'affaiblie comme elle l'était par l'âge, elle n'a eu la force de se défendre. Elle a été saignée comme un agneau.

De fait, on ne remarquait aucun désordre dans sa toilette. Les boucles blanches qui encadraient le front étaient irréprochablement alignées ; le nœud de dentelle posé sur la poitrine, à part le sang qui le maculait, était resté d'une correction parfaite. Elle n'avait pas dû se débattre.

— La pauvre dame ! gémissait le docteur. Une si bonne, si aimable cliente, que je soignais depuis vingt-cinq ans ! Des petites infirmités, qui n'en a pas ? Mais aucune maladie, une constitution admirable. Je lui aurais fait atteindre la centaine. Oui, Messieurs, j'en prenais l'engagement devant elle, il y a huit jours à peine, en présence de sa nièce... A propos, comment Mlle d'Armelles a-t-elle supporté ce choc, la pauvre enfant ?

Le moment me sembla opportun de raconter au docteur que Juliette, assaillie par une violente migraine, était plongée depuis plusieurs heures dans un sommeil profond. Et puis n'était-il pas préférable de profiter de la présence du médecin, pour apprendre à la jeune fille la douloureuse vérité, dans le cas où la secousse produirait chez elle des accidents nerveux inquiétants ?

— Voilà qui est singulier, dit le docteur.

Et, suivi de Claudine qui portait un candélabre, il entra dans la chambre.

Le procureur, évitant de se montrer, resta dans le salon.

Tous ces regards qui convergeaient vers elle, eurent-ils pour effet de la réveiller ? Le fait est qu'au bout de quelques secondes elle s'agita, passa une main sur son front, puis ouvrant les yeux :

— Tiens ! c'est vous, docteur ? fit-elle en souriant et en se mettant sur son séant. J'ai donc été malade ?

A ce moment elle m'aperçut, se redressa tout à fait en rougissant et, s'asseyant sur le bord du lit, entra ses deux pieds mignons dans les petits souliers restés sur le tapis.

— Non, mon enfant, vous n'avez pas été malade, souffrante tout au plus, et en tout cas vous ne l'êtes plus, dit le docteur qui lui avait pris la main et tout en parlant lui tâtait le pouls.

Mais il faut vous préparer à apprendre une bien pénible nouvelle.

— Ma tante est gravement malade? demanda-t-elle avec effroi, toute pâle d'émotion.

— Du courage, Mademoiselle Juliette, fis-je en m'avançant et en lui prenant l'autre main que je serrai dans les miennes.

— Elle est morte! s'écria-t-elle avec désespoir, et elle se renversa en arrière sur son lit pendant qu'un torrent de larmes jaillissait de ses yeux.

— Pauvre petite! me dit le docteur à mi-voix. Elle pleure, tant mieux.

— Je veux la voir, fit-elle résolument, en se levant.

— Non, c'est impossible. Pas maintenant, du moins, dis-je en la retenant. Plus tard, quand tout ce sang...

— Ce sang, demanda-t-elle en levant sur moi des yeux agrandis par la terreur.

— Oui, elle a été assassinée ce soir, il y a une heure à peine, on ignore encore par qui.

— Assassinée! répéta-t-elle avec horreur, comme si une épouvantable vision se fût dressée devant ses yeux. Oh! mon Dieu!.. Et elle s'affaissa de nouveau, mais cette fois en perdant entièrement connaissance.

— Ce ne sera rien, me dit le docteur en lui frottant les tempes avec de l'eau de Cologne que Claudine était allée chercher. Le coup est porté maintenant.

Voyant qu'elle commençait à reprendre ses sens, je rentrai dans le salon, impatient de savoir ce qu'avaient produit les perquisitions.

Le résultat en était entièrement négatif. L'assassin avait quitté l'hôtel. Par où avait-il pu s'introduire et opérer sa retraite après avoir commis le crime? Ce n'était évidemment pas par la porte donnant sur la rue, puisque le concierge n'avait ouvert à personne, sauf ce n'est au domestique à sa sortie et sa rentrée. Ce ne pouvait être que par le jardin, bordé latéralement de murs bas, d'une escalade facile, limité à son extrémité par la Nadouze, profonde, il est vrai, mais dont la largeur n'excédait pas trois à quatre mètres, ce qui permettait de la considérer comme assez aisément franchissable. Toutefois, s'il était facile d'entrer dans le jardin, il l'était moins de pénétrer dans l'hôtel. Le brigadier, en plaçant un de ses hommes en observation près du perron, avait constaté que la porte qui donnait de ce côté, était fermée à double tour, la clef en dedans. Le

fenêtres du rez-de-chaussée étaient hermétiquement closes, le volets internes soigneusement assujettis par leurs barres de fer.

Le meurtrier s'était-il introduit dans le salon, à l'aide d'une échelle, par les fenêtres toutes deux ouvertes? La supposition n'était pas admissible. Comment croire que Mlle de La Birède assise près de la croisée, n'eût pas vu dans le jardin que la lune inondait de lumière, un homme s'approcher de l'hôtel, portant une échelle de cinq à six mètres de longueur, la dresser contre le mur et opérer l'escalade? Elle eût appelé à l'aide et, en supposant même que ses cris n'eussent pas été entendus, ne fût certainement pas restée tranquillement assise à attendre l'attaque de l'envahisseur.

Telles étaient les observations présentées par le commissaire de police au magistrat qui approuvait.

— Évidemment, fit-il, après avoir entendu le rapport de son subordonné, à moins que la victime n'ait, ce qui est bien improbable, ni vu, ni entendu s'approcher le meurtrier, elle a dû être frappée par une personne dont elle n'avait pas à se méfier. Nous sommes donc, continua-t-il, en présence d'un crime qui présente un caractère particulier. Il n'a pas eu le vol pour mobile. Mlle de La Birède a encore autour du cou sa chaîne d'or à laquelle est attachée une montre de prix. Ses doigts ont conservé leurs bagues, parmi lesquelles j'en distingue une ornée d'un rubis fort beau. Restent les meubles. Nous allons nous assurer s'ils n'ont pas été fracturés.

Cette conférence judiciaire, froide et méthodique, avait lieu devant la morte, qui semblait fixer du regard un point perdu dans l'espace, indifférente à ce qui se passait et se disait autour d'elle.

Claudine, appelée, fit connaître que sa maitresse mettait son argent dans un petit secrétaire placé entre les deux fenêtres de sa chambre et dont elle gardait la clef dans son porte-monnaie. Celui-ci devait se trouver dans une petite coupe sur la cheminée.

Il s'y trouvait, en effet, et contenait la clef. Le petit meuble ne présentait aucune trace d'effraction. Ouvert, il laissa voir, bien en évidence sur une de ses tablettes, quelques billets de cent francs. Mlle de La Birède, nous apprit la vieille servante, laissait ses valeurs et son argent chez son notaire, lequel touchait ses revenus et lui donnait au fur et à mesure les sommes dont elle avait besoin. Claudine, cette constatation faite, avait été renvoyée par M. de Saint-Firmin et était rentrée dans la chambre de Juliette.

— Le meurtrier, observa le commissaire, a pu entendre du

bruit et prendre la fuite avant d'avoir eu le temps de rien dérober.

— Je ne le pense pas, répondit le magistrat. Monsieur, fit-il en me désignant, a entendu l'appel de la sonnerie électrique à neuf heures précises et a attendu près d'un quart d'heure avant de se rendre à cet appel. Le criminel aurait donc eu tout le temps nécessaire pour s'arranger de manière à ne pas sortir les mains vides. Le mobile du crime reste donc à découvrir. En attendant, jusqu'à plus ample informé et à moins qu'un complément d'investigations opéré demain au grand jour ne nous mette sur une piste nouvelle, je considère comme présumable que le coup a été fait par une des personnes habitant l'hôtel.

— Comment! vous supposez?... ne pus-je m'empêcher de m'écrier.

— Je ne suppose rien, reprit froidement le magistrat. Aucun indice jusqu'ici ne me permet de croire que le malfaiteur ait pu s'introduire du dehors. Je suis donc amené à penser qu'il était à l'intérieur, et il est naturel que je dirige en premier lieu de ce côté mon enquête.

Et il donna l'ordre de faire rentrer les deux domestiques et le concierge.

— Quant à vous, Monsieur, me dit-il en s'inclinant légèrement devant moi et en souriant, je ne vous interroge pas, à moins que vous n'ayez quelque chose à ajouter à ce que vous m'avez déjà dit.

— Absolument rien, Monsieur le procureur, répondis-je un peu décontenancé, en me voyant presque mis en cause, et quelque peu troublé par la tournure inattendue que prenait l'instruction.

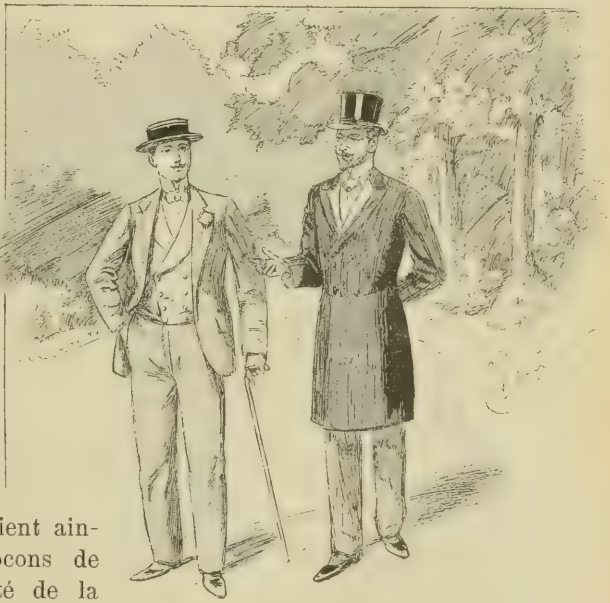
(A suivre.) Charles Corbin.

LE REFUGE[1]

(Suite)

XV

Vital et Féli cheminaient côte à côte dans la direction du Four-aux-Moines. Un voile de blancs nuages pommelés, s'étendant peu à peu sous le ciel comme un écran de mousseline, tamisait les rayons du soleil et un léger vent d'ouest en tempérait l'ardeur. De temps en temps, sur la route, des spirales de poussière s'élevaient et tourbillonnaient ainsi que des flocons de fumée; du côté de la Biesme, le bruit sourd des faux abattant l'herbe mûre arrivait jusqu'aux oreilles des deux marcheurs.



Vital et Féli cheminaient côte à côte.

— Dans le pays, dit M. de Lochères à son fils, on ignore le divorce qui m'a séparé de ta mère; je n'en ai parlé à personne, et maintenant que la mort a fait le silence sur nos torts réciproques, main-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 juillet.

tenant que tu es revenu près de moi, il est inutile que les gens d'ici soient mis au courant de cette pénible histoire. Je te recommande donc d'être réservé sur ce chapitre et de te tenir sur tes gardes, au cas où les Louëssart te questionneraient.

— Soyez tranquille, mon père, répondit mélancoliquement Féli; le passé m'est aussi pénible qu'à vous et vous pouvez compter absolument sur ma discrétion.

Ils approchaient de la maison du garde général et, tandis que M. de Lochères se dirigeait vers le perron, Féli reconnut le logis d'où était sortie la jeune fille rencontrée la veille au bord du ruisseau.

— Ah! murmura-t-il, c'est donc ici que demeure votre garde général?

— Oui, cela a l'air de t'étonner?... Il s'est logé au Four-aux-Moines pour être plus à portée de son triage...

Il agita la sonnette; Mariette vint ouvrir et introduisit cérémonieusement les deux visiteurs dans la pièce que M. de Louëssart appelait son salon et où l'on se tenait à peine trois ou quatre fois par an. Cela se devinait à une odeur de renfermé qui imprégnait l'air humide, à l'ordre méthodique des fauteuils de velours d'Utrecht rangés le long du mur et à la cheminée dont le foyer était bouché par une sorte de tampon de mousse jaunie. Néanmoins, les volets entre-bâilllés, le parquet fraîchement ciré et un vase de fleurs posé sur une table ronde à dessus de marbre, indiquaient qu'on s'était décidé dès le matin à recevoir les visiteurs dans le « salon ».

Vital et Féli étaient à peine entrés qu'une porte de communication livra passage à M. de Louëssart et à Catherine. Charles-Félix constata avec plaisir que la jeune fille à la cruche était bien Mlle de Louëssart. Vital serra tendrement la main de Catherine et présenta son fils :

— Oh! dit étourdiment Mlle de Louëssart, je connaissais déjà M. Charles-Félix!...

— Où l'aviez-vous donc vu? demanda M. de Lochères.

Elle rougit légèrement, et, de même que Féli, elle ne crut pas devoir mentionner sa rencontre au bord du ruisseau:

— Mais, répondit-elle, à l'église où vous êtes venus tous deux dimanche dernier entendre la grand'messe... Vous imaginez-vous que votre présence ait passé inaperçue?... Tout le village en est encore en ébullition; vous devez bien penser que l'arrivée de

Monsieur votre fils a fortement excité la curiosité des bonnes gens de la Chalade!

Après avoir roulé un moment sur l'ennui de vivre dans ces petites localités où chacun s'occupe des affaires du voisin et commente plus ou moins charitablement ses faits et gestes, la conversation devint peu à peu languissante. La physionomie ennuyée de ce salon nu et inconfortable glaçait les visiteurs. Vital, gêné par la présence de son fils, n'osait se montrer trop expansif avec Catherine et se résignait à écouter les doléances du garde général. Féli demeurait muet, bien qu'il éprouvât un vif désir de lier connaissance avec la jeune fille. Celle-ci paraissait distraite ou absorbée par ses réflexions; ses yeux pensifs contemplaient alternativement M. de Lochères et Charles-Félix; la ressemblance existant entre le père et le fils la frappait et elle se complaisait en cette minutieuse confrontation. Elle savait gré à Féli d'être le portrait rajeuni de Vital et elle se sentait attirée vers lui, rien qu'à cause de cette parité des traits.

Le garde général, qui s'évertuait en vain à réchauffer l'entretien, dit tout à coup :

— Cathe, si tu nous offrais quelques rafraîchissements?... Pas ici, par exemple! Ce salon est décidément glacial... Ma foi, Messieurs, si vous le permettez, je vous traiterai à la bonne franquette et nous irons sans cérémonie prendre un verre de bière dans le jardin.

Chacun parut charmé de se soustraire à l'atmosphère réfrigérante du salon. On se leva avec ensemble et on descendit au jardin. Catherine, avec l'aide de Mariette, installa sous les noisetiers les bouteilles et les verres, puis on s'assit autour de la table; M. de Louëssart alluma sa pipe et emplit les verres à la ronde. Catherine et Féli n'étaient ni l'un ni l'autre des buveurs de bière; ils effleuraient à peine du bout des lèvres leur chope mousseuse et semblaient n'y trouver qu'un médiocre plaisir. Vital eut pitié d'eux :

— Féli, suggéra-t-il, demande à Mlle de Louëssart de vouloir bien te montrer son jardin... Cela t'intéressera, toi qui es un botaniste!...

Les deux jeunes gens quittèrent la tonnelle et firent quelques pas dans l'allée principale.

— Si vous aimez les fleurs, Monsieur, dit Catherine, vous aurez une déception, car notre clos ne produit que des légumes et de mauvaises herbes... Comme les crues du ruisseau l'inondent chaque

hiver, papa a renoncé à y cultiver des plantes d'agrément. Les rosiers qui s'obstinent à pousser chez nous y mettent de la bonne volonté!.. Le terrain est humide et, ce qui est un comble, nous manquons d'eau potable à la maison...

— Et vous êtes obligée d'aller chaque jour puiser votre provision au ruisseau, remarqua Féli en faisant allusion à la rencontre de la veille.

— Oui; c'est ce qui vous explique pourquoi vous m'avez surprise hier, en train d'accomplir cette corvée domestique... Vous devez être matinal, car vous aviez l'air d'avoir déjà longuement marché à travers bois?

— Dans mon pays, en Savoie, nous sommes tous de grands coureurs de forêts, et j'ai été élevé par un précepteur avec lequel j'herborisais presque chaque jour en montagne.

— Vous ne viviez donc pas avec M. de Lochères avant de venir à la Harazée?

Féli se souvint des recommandations paternelles et se borna à répondre laconiquement :

— Non, j'achevais mes études à Chambéry...

Pendant ce temps, le garde général interrogeait à son tour M. de Lochères :

— Vous n'avez encore rien dit à votre jeune homme touchant nos projets d'alliance?

— Non, j'attends de l'avoir complètement apprivoisé avant de lui annoncer l'intention où je suis de me remarier... Pour un grand garçon bientôt majeur, ce sera une pilule un peu amère à avaler.

— Le fait est qu'on ne peut plus le traiter en bambin... Il a quasi la mine d'un gaillard de vingt-cinq ans.

Il se pencha en dehors de la tonnelle et montra à Vital d'un clignement d'yeux les deux jeunes gens devisant gaiement au bout de l'allée :

— Regardez-le. Bien que Cathe soit élancée comme une asperge, il paraît plus grand qu'elle. Comme ça pousse, la jeunesse, hein! mon cher ami, et comme ça nous pousse! A côté de ces enfants, nous avons l'air de deux patriarches, bien que nous ne soyons pas encore trop décatis ni l'un ni l'autre.

— Oui, avoua Vital avec un soupir, c'est beau d'être jeune!

La réflexion de M. Louëssart l'avait soudain rembruni. Il se leva et ajouta :

— Je crois qu'il est temps de regagner la Harazée. A bientôt,

Monsieur de Louëssart; un de ces matins, je reviendrai seul faire ma cour à Mlle Catherine.

Ils rejoignirent les deux jeunes gens et l'on prit congé.

Quand ils furent en tête-à-tête, sur la route, M. de Lochères demanda à Féli :

— Eh bien, comment trouves-tu Mlle de Louëssart ?

— Elle est charmante! s'écria le jeune homme d'un ton enthousiaste.

— Tu vois que je ne t'avais pas trompé.

— Non, vous n'aviez pas exagéré; elle a de la grâce, de l'esprit naturel et avec cela une rare distinction...

— N'est-ce pas ? continua Vital ravi; et quand tu la connaîtras mieux, tu découvriras en elle tout un trésor de belles et bonnes qualités!

— Je ne m'attendais pas, reprit pensivement Féli, à rencontrer auprès d'un pareil père une fille aussi sympathique... Pourvu qu'à ce contact elle ne finisse point par se gâter... Pour son bonheur, il serait à souhaiter qu'elle sortît bien vite de ce milieu vulgaire et répugnant.

— Oui! c'est à désirer, s'écria M. de Lochères, et celui qui la tirera de là n'aura pas à s'en repentir!...

Il avait la langue levée pour avouer à son fils que ce libérateur souhaité, ce serait lui-même ; mais la réflexion de M. de Louëssart au sujet de la verte jeunesse de Catherine et de Féli, comparée à la maturité déclinante de leurs parents, lui restait sur le cœur et l'intimidait. Il regardait la juvénile figure de son fils et avait honte d'avouer ses amours quasi séniles à ce garçon débordant de sève printanière. Il aurait trop souffert s'il eût surpris sur les lèvres de son fils un sourire de charitable pitié. Il eut peur de paraître ridicule et préféra se taire encore une fois.

A quelque huit jours de là, Féli entra un matin chez M. de Lochères :

— Je suis fort ennuyé, lui dit-il ; le curateur qui a été nommé par mon conseil de famille après mon émancipation, m'écrit qu'il se présente un acquéreur pour les immeubles que ma mère possédait à Turin. Comme je ne puis rien aliéner avant d'être majeur, la vente ne saurait être réalisée qu'au mois d'août, époque où j'aurai vingt et un ans, mais il faudrait répondre affirmativement dès aujourd'hui et ce curateur ne veut rien décider sans moi. Il m'engage donc à me rendre en Piémont afin de m'entendre verbalement

avec la personne qui désire acheter. Je vais être obligé de discuter des questions d'affaires auxquelles je n'entends absolument rien et cela me tracasse horriblement. Sans compter qu'il faudra d'abord vendre le mobilier garnissant la maison de Turin et que ce sera pour moi une opération pénible...

— Hum! répliqua Vital, c'est ce qu'on appelle une tuile, bien qu'en réalité les choses soient plus simples que tu ne l'imagines... Mais à ton âge on se fait des monstres de tout; cela se comprend, du reste!...

Il releva la tête, vit la mine déconfite de son fils, et, pris de compassion, il fut tenté de le tirer d'embarras en lui offrant de se charger de cette ennuyeuse corvée. Mais une objection qui traversa simultanément son esprit le fit hésiter : n'y avait-il pas quelque imprudence à s'éloigner en ce moment de la Harazée, en laissant dans le voisinage de Catherine ce garçon jeune, aimable et séduisant?... Mlle de Louëssart était femme, et d'ordinaire les absents ont tort... Les yeux de Vital se rabaissèrent sur la physionomie honnête et loyale de son fils et il eut honte de ses appréhensions. Féli n'était encore qu'un enfant, et ne pouvait lui inspirer de crainte sérieuse. D'ailleurs M. de Lochères réfléchit que s'il rendait ce service au jeune homme, il acquerrait de nouveaux droits à sa gratitude, et que c'était le meilleur moyen de le bien disposer plus tard en faveur de son projet de mariage. Cette dernière considération triompha de ses scrupules et le décida tout à fait :

— Voyons, s'écria-t-il, veux-tu que je te débarrasse de cette corvée et que j'aille à Turin en ton lieu et place?

— Quoi! vous consentiriez à faire pour moi ce long et fatigant voyage?

— Bah! les voyages ne m'effraient pas; les notaires, non plus; j'ai des uns et des autres une vieille habitude, riposta Vital. Nous irons ce soir à Vienne-le-Château, tu m'y donneras une procuration en forme et demain je bouclerai ma valise...

Féli se jeta au cou de son père, l'embrassa avec effusion et se confondit en remerciements.

Quand tout fut prêt, M. de Lochères poussa jusqu'au Four-aux-Moines, afin d'instruire Catherine de son départ et de lui faire ses adieux. Il arriva au moment où le père et la fille achevaient de déjeuner et leur annonça qu'il partait pour Turin.

— Je vais, dit-il, régler certaines affaires qui intéressent mon fils et je serai absent huit ou dix jours au plus.

— Est-ce que le jeune homme vous accompagne? demanda M. de Louëssart.

— Non pas; il restera à la Harazée, où il n'aura pas, je pense, le temps de s'ennuyer.

— Nous nous chargerons de le distraire! déclara le garde général; je le conduirai en forêt et je le prierai de venir de temps à autre manger la soupe avec nous... N'est-ce pas, Cathe?

— Je crains, repartit Mlle de Louëssart, que ce ne soit pour lui une médiocre distraction...

M. de Lochères, qui connaissait les opinions de Charles-Félix au sujet du garde général, s'abstint prudemment de prendre aucun engagement en son nom. Néanmoins, quand il fut sur le point de quitter le Four-aux-Moines, il emmena Catherine à l'écart et, l'embrassant très tendrement, il ajouta tout bas :

— Je me méfie un peu des plaisirs que votre père ménage à Féli; mais j'ai plus confiance en vous, chère enfant, et si vous voulez bien vous occuper de lui, je suis certain qu'il vous en sera très reconnaissant.

Il partit le même soir et Féli le conduisit jusqu'aux Islettes.

XVI

Ayant passé sa matinée dans les taillis de la Grurie, M. de Louëssart suivait, vers onze heures, le sentier de la Fontaine-aux-Charmes. Contre son habitude, il était plongé en une méditation si laborieuse qu'il oubliait de regarder où il posait le pied. Ses gros souliers de chasse glissaient sur les cailloux, et, à chaque pierre qui roulait sur la pente, il semblait qu'une idée neuve surgît dans son cerveau. Il songeait que Charles-Félix de Lochères était un fort gentil garçon, qu'il serait bientôt majeur et posséderait, au dire de son père, une belle fortune indépendante; il songeait également qu'étant l'unique héritier de Vital, il réunirait un jour sur sa tête une centaine de mille francs de rente, au bas mot; il en concluait que Féli serait pour une fille à marier un parti plus désirable encore que le propriétaire de la Harazée. Déjà, l'autre jour, en voyant le jeune homme et sa fille se promener côte à côte dans le jardinet du Four-aux-Moines, il avait constaté qu'ils parais-

saient façonnés l'un pour l'autre et qu'ils feraient, ma foi, une jolie paire. Féli, à la vérité, était un peu jeune, mais il avait l'apparence d'un garçon de vingt-cinq ans. La jeunesse, d'ailleurs, n'est point un défaut; elle rend les gens plus maniables. A vingt ans, on a le caractère plus flexible qu'à cinquante, et aussi le cœur plus chaud et plus libéral. Franchement, il était regrettable que Catherine n'eût pas connu le fils avant de s'engager avec le père. La bonne mine et l'agréable tournure de Charles-Félix auraient exercé sur elle un tout autre attrait que la grisonnante maturité de Vital, et les deux fiancés eussent été mieux assortis. Mais voilà!... On se trouvait de part et d'autre lié par la parole donnée...

C'est aimable à vous d'avoir accepté.

M. de Louëssart poussa d'un coup de pied dépité un caillou qui alla rebondir dans le ru. Lié, lié?... Pas tant que ça, après tout! L'engagement n'était pris que sous condition suspensive, et la preuve, c'est que Vital n'avait pas voulu qu'on divulguât le mariage projeté avant qu'il en eût causé avec son fils. Dans l'intervalle, tel incident pouvait se produire qui modifiât radicalement les dispositions de l'une des parties. Qu'adviendrait-il, par exemple, si M. de Lochères tombait malade ou si Catherine s'apercevait qu'elle s'était trompée ? Le garde général inclinait à penser que sa fille n'était point passionnément éprise de son fiancé quin-

Trop heureux, ne cherchait pas à rompre ce délicieux silence. (Chap. XVII).

quagénaire et qu'elle l'avait choisi faute de mieux. Le cœur des filles change comme le vent. Il se souvenait d'un vieux proverbe qui dit : « L'homme est l'étoupe, la femme est le feu, vient le diable qui souffle. » Supposons, pensait M. de Louëssart, que Catherine et ce beau garçon de Féli se voient un peu plus souvent, e diable est malin, il pourrait bien leur souffler de l'amour, et cet amour entre deux jeunes gens de vingt ans flamberait tout autrement que le feu, à demi étouffé sous la cendre, de M. de Lochères. Il ne s'agirait que de rapprocher l'étoupe de la flamme, et ceci me regarde...

Tout en ruminant ces pensées, le forestier était arrivé devant la grille de la Harazée. Il aperçut Saudax dans la cour, s'informa si M. Charles-Félix était au logis, et, sur la réponse affirmative du concierge, il entra sans plus de cérémonie. Joseph le conduisit au jardin où Féli lisait en se promenant sous les tilleuls :

— Bonjour, cher Monsieur, dit M. de Louëssart ; en passant devant la Harazée j'ai voulu prendre de vos nouvelles et de celles de M. de Lochères... Comment supportez-vous votre solitude ?... Vous savez que votre père m'a recommandé de vous procurer quelques distractions en son absence... Ici, malheureusement, les occasions de s'amuser ne sont pas fréquentes... Pourtant aujourd'hui, je crois qu'il y a chez nous un assez bon déjeuner, et je serais ravi si vous me faisiez l'amitié de le partager avec ma fille et moi... C'est oui, n'est-ce pas ? Sans façon ! Catherine m'a chargé d'insister pour que vous acceptiez... Nous aurons un brochet de la Riesme et, pour faire la digestion, nous irons tous trois achever l'après-midi en forêt...

Féli avait bonne envie de décliner l'invitation et il est certain que, s'il se fût agi de déjeuner en tête-à-tête avec le garde général, il aurait refusé tout net. Mais la perspective de la compagnie de Mlle de Louëssart le tenta. Son premier entretien avec cette charmante fille lui laissait un si attrayant souvenir qu'il ne résista pas au plaisir de le renouveler. Un quart d'heure après, il cheminait sur la route côte à côte avec M. de Louëssart, et, à midi sonnant, ils entraient ensemble dans la petite maison grise du Four-aux-Moines.

— Cathe ! s'exclama le garde général, en pénétrant dans la salle à manger, je t'amène M. Félix de Lochères. Il a consenti à venir tâter de notre brochet...

— J'arrive dans un instant, répondit du fond de la cuisine une

limpide voix allègre, j'aide Mariette à enfourner et je suis à vous !

Catherine apparut, en effet, au bout de quelques minutes, le corsage pris dans un tablier blanc à bavette, les cheveux et les cils saupoudrés de farine.

— A la bonne heure, Monsieur! dit-elle, c'est aimable à vous d'avoir accepté notre invitation... Pour accompagner le fameux brochet dont vous a parlé papa et qui eût été un menu un peu maigre, je vous ai confectionné un mets local, une *quiche*... C'est tout ce que je sais en fait de cuisine, mais je suis très fière de mon petit talent et très désireuse d'avoir votre avis.

On se mit à table et, peu après, Mariette apporta la *quiche* toute bouillante sur la plaque de tôle. C'est une pâtisserie lorraine, une galette au lard, aux œufs et à la crème. Il faut un estomac robuste pour la digérer, mais les gens du pays en font leur régal. La *quiche* de Catherine était à point : dorée, boursouflée, onctueuse, elle exhalait une savoureuse odeur. On l'arrosa avec un léger vin blanc des Côtes; Féli en reprit deux fois, complimenta franchement la pâtissière et demanda la recette. Mlle de Louëssart regardait le jeune Lochères mordre dans la galette à belles dents ; un sourire retroussa ses lèvres malicieuses :

— Je suis bien aise, déclara-t-elle, de voir que vous êtes gourmand, c'est une bonne note! Quant à la recette de la *quiche*, votre demande est trop flatteuse pour mon amour-propre d'artiste et je n'ai garde de vous la refuser. Elle est bien simple : vous passez le rouleau sur votre pâte de façon qu'elle ne soit pas plus épaisse qu'une pièce de deux sous, vous l'étendez sur la tôle en relevant les bords et vous y semez de petits dés de lard ; puis vous battez séparément des jaunes d'œuf que vous mélangez avec de la crème fraiche; vous répandez le tout sur la pâte, vous saupoudrez de sel et vous portez vivement votre galette au four, où vous la laissez à peine cinq minutes... Ce n'est pas plus difficile que ça; le tout est de réussir ! Est-ce que vous avez l'intention d'essayer ?

Elle se mit à rire et sa gaieté communicative gagna Féli. Lui aussi riait de tout cœur; son rire d'enfant découvrait sous les moustaches ses dents blanches et saines, puis, montant des lèvres aux yeux, il illuminait ses prunelles bleues à la fois si câlines et pures. Cette hilarité presque gamine donnait une séduction singulière à son visage qui, au repos, avait une expression plutôt sérieuse.

Le début joyeux du déjeuner exerça son heureuse influence s

ut le reste du repas. M. de Louëssart, contre son ordinaire, se ontra sobre de paroles et s'abstint de déclamations verbeuses. Il issait les deux jeunes gens causer entre eux et souriait paternelment à leurs réflexions, bien qu'elles lui parussent naïves et resque niaises. Catherine questionnait Féli sur la Savoie; le une homme décrivait avec feu les beautés de son pays; l'azur des es enfoncés dans la verdure, les merveilleuses couleurs des mongnes neigeuses, les hauts pâturages où tinte la « clarine » des oupeaux, l'abondance des fleurs alpestres dans le voisinage des aciers.

— Vous ne vous imaginez pas, disait-il, la joie d'herboriser -haut, au-dessus des nuages; le plaisir qu'on éprouve à découvrir ne plante nouvelle! J'ai eu des minutes d'extase en cueillant une entiane ou une anémone...

Mlle de Louëssart était touchée de l'enthousiasme de ce garçon ui joignait à la verdeur robuste et énergique d'un homme fait la olonté et la candeur de l'enfance. Elle était prête à son tour à extasier devant cette fraîcheur d'âme comme devant une vierge et iginale plante de montagne.

Quand on eut desservi et que le café fut versé, M. de Louëssart t en vidant sa tasse :

— Mes enfants, le devoir avant tout! Il faut que je retourne à la rurie pour surveiller mes gardes; mais rien ne vous empêche de 'y accompagner. Au contraire, cela vous dégourdira les jambes... fait un temps de demoiselle : ni trop chaud ni trop frais, et, ndis que je terminerai ma besogne, vous irez visiter les *Septontaines*, qui ne sont pas loin de mon champ d'opérations et qui éritent d'être vues... Est-ce entendu? Oui. En ce cas, mettez vos apeaux et en route!

Une fois dehors, ils gravirent côte à côte le chemin par lequel éli était descendu au Four aux-Moines quelques semaines auparavant. Ce chemin de mulets gagnait le plateau de la forêt par une mpe toute droite et assez abrupte. M. de Louëssart, qui trottait avant comme un chat maigre, se retourna vers les jeunes gens , s'apercevant que Catherine restait en arrière :

— Te voilà déjà essoufflée? lui cria t il... Tu devrais demander ce jeune homme de te donner le bras.

Étonnée de cette sollicitude dont le garde général n'était pas coumier, Catherine ouvrait de grands yeux et les fixait alternativeent sur son père et sur Féli.

— Pardonnez-moi de ne pas déjà vous l'avoir offert, Mademoi selle, protesta ce dernier en se rapprochant de la jeune fille.

Elle se décida à accepter et Félix la guida avec précaution ver l'endroit le moins pierreux.

— Chez nous, continua t-il, les paysans qu'on rencontre dans l montagne ne manquent pas d'ajouter à leur salut : « Portez-vou bien et allez *plan!* » c'est-à-dire *piano*... La recommandation n'es pas à dédaigner, aller plan est le seul moyen de monter san fatigue... Marchez donc lentement et ne craignez pas de vou appuyer sur moi...

Mettant le conseil à exécution, ils grimpèrent le long du sentie sans se hâter. Féli sentait le mignon bras de Catherine frôler légè rement sa poitrine et se presser involontairement contre le sien La caresse inconsciente de cette chair jeune et fraîche, le voisinag si proche du corps de cette adorable fille lui causaient une volu tueuse délectation jusque-là inéprouvée. Pour la première fois, u trouble étrange et doux lui comprimait la gorge et l'empêchait d parler. Il se laissait bercer au rythme de leurs pas harmonieuse ment accordés, et il aurait désiré que la montée se prolongeât indé finiment. Bien qu'ils eussent enfin atteint le plateau et que Cathe rine se fût arrêtée un moment pour respirer, Féli continuait d serrer le bras de Mlle de Louëssart.

Plus maîtresse d'elle-même, la jeune fille s'aperçut de l'émoi d son compagnon et, subitement troublée à son tour, devint trè rouge. Sans brusquerie elle dégagea son bras et murmura :

— Merci!... Je puis maintenant marcher seule... Regardez s'exclama-t elle, quelle avance mon père a sur nous!... Doublon le pas pour le rattraper, voulez-vous?...

Et, donnant l'exemple, elle commença de courir si lestemen que Féli avait peine à la suivre. Cette course précipitée le surexc tait encore. Il voyait devant lui Catherine fuir dans la verdure, le coudes au corps, la taille cambrée et souple ; l'onduleux envol ment de la jupe claire qui effleurait les branches avec un frou-fro soyeux, lui faisait monter au cerveau une indéfinissable griserie

Lorsqu'ils rejoignirent le garde général, ils avaient tous deux le joues en feu et les yeux brillants. M. de Louëssart les envelopp d'un curieux regard :

— Eh bien, demanda-t-il, qu'est-ce que cette course au clocher

— Dame ! riposta Catherine, tu nous plantes là sans t'inquiéte de nous... Il a bien fallu courir après toi !

Ils cheminèrent quelque temps en silence, puis débouchèrent sur une longue route herbeuse qui filait toute droite à perte de vue, à travers le plateau, et qu'on nomme la Haute-Chevauchée. Un peu plus loin, un sentier dévalait en pente douce, puis s'arrêtait net à la naissance d'un ravin s'ouvrant brusquement au pied des arbres, — une sorte de puits verdoyant, au fond duquel on entendait le bouillonnement confus de plusieurs sources abondantes.

— Voici la gorge des Sept-Fontaines, dit M. de Louëssart; reposez-vous sous les hêtres... Cathe, tu montreras les sources à M. de Lochères, et je viendrai vous reprendre dès que j'aurai bâclé ma besogne.

— Soit, répliqua Catherine un peu nerveuse, nous t'attendrons ici; mais ne t'oublie pas à bavarder avec tes gardes et ne nous fais pas poser trop longtemps!

XVII

Féli et Mlle de Louëssart restèrent quelque temps sous les hêtres, sans parler, uniquement occupés à écouter rêveusement le frais glou-glou de l'eau qui sourdait au fond de la combe. Au loin, on entendait les voix des gardes faisant l'appel des arbres marqués du marteau. Ces cris lointains et la rumeur des sources invisibles interrompaient seuls le grand silence de la forêt.

— Peut-on descendre jusqu'au fond de ce creux? demanda Féli.

— Oui, il y a une grimpette qui y mène, répondit la jeune fille. Suivez-moi.

En contournant le bord de l'entonnoir, ils parvinrent à un sentier dissimulé dans le taillis et qui coupait en biais la pente escarpée. Le sentier était humide et glissant.

— J'ai le pied plus sûr que vous, Mademoiselle, dit Féli, laissez-moi passer devant et vous donner la main.

Un confus désir le poussait à saisir cette occasion de goûter de nouveau les délicieuses sensations de la montée, mais Mlle de Louëssart ne s'y prêta point.

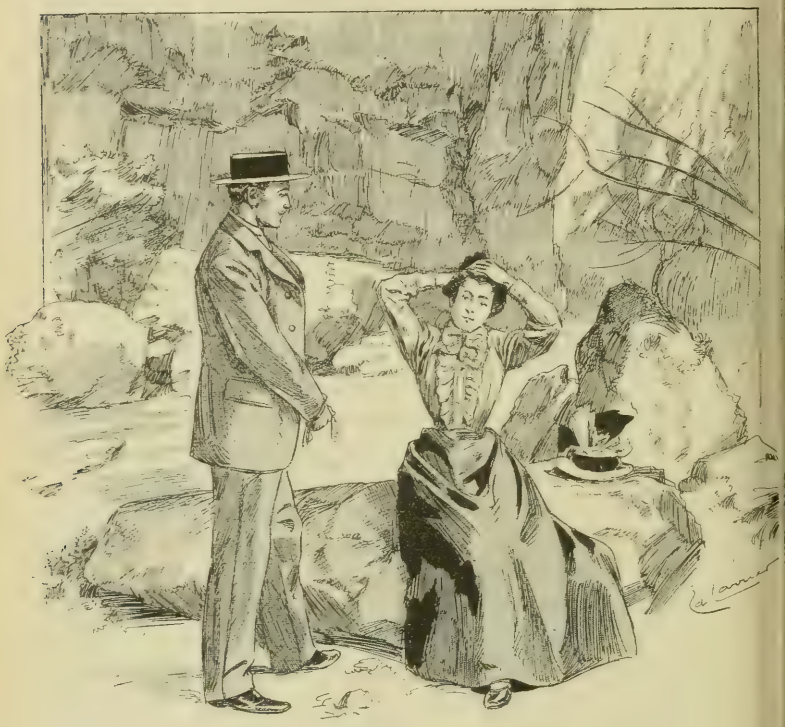
— Merci, répliqua-t-elle d'un ton bref, nous nous gênerions mutuellement.

Elle continua de marcher la première, relevant d'une main les

plis de sa jupe et de l'autre écartant les brindilles de cornouillers et de clématites qui lui frôlaient les joues.

Féli, un peu mortifié du refus, lui emboîtait le pas, admirant la grâce de sa démarche et l'agilité avec laquelle elle se faufilait parmi les cépées.

Ils arrivèrent enfin au fond de la gorge où un espace libre et



Elle alla s'asseoir sur un quartier de roche éboulée.

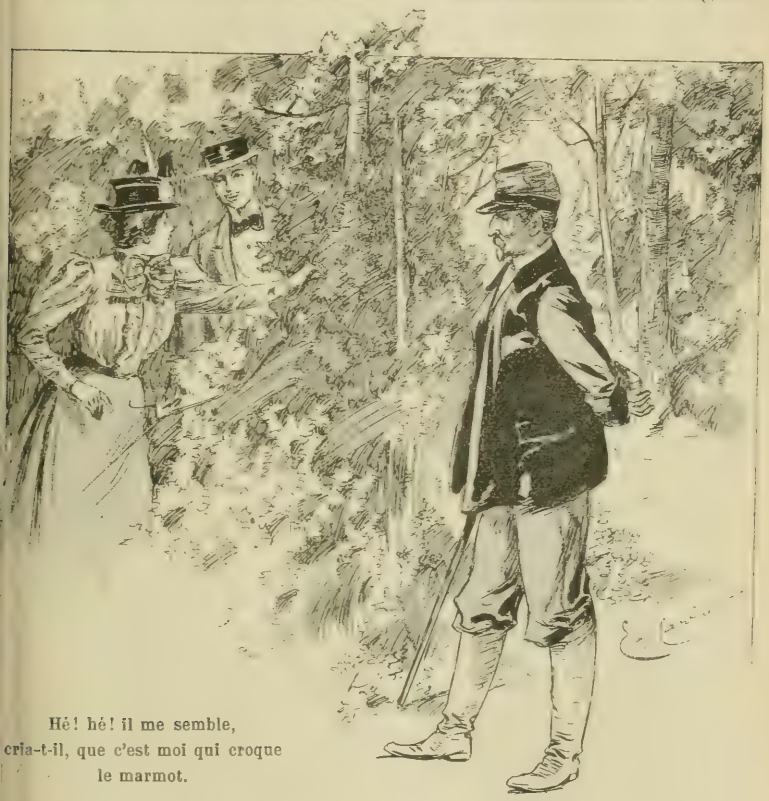
gazonneux s'arrondissait sous l'abri des arbres, et où plusieurs sources s'étaient ménagé de clairs réservoirs : les unes s'échappaient des fentes d'une roche tapissée de capillaires et de scolopendres ; les autres naissaient au ras du sol parmi les menthes et les salicaires, et s'épanchaient à gros bouillons ; elles se réunissaient toutes un peu plus bas pour former le ru des Sept-Fontaines.

Au-dessus, des pommiers sauvages, de jeunes trembles et de

alisiers rejoignaient leurs branches et ne laissaient voir dans leur entre-croisement que de petits coins de ciel bleu.

Une glauque lumière tombait à travers ce fouillis et s'harmonisait heureusement avec le verdoiement des feuillées et des plantes aquatiques.

Un détail insolite ajoutait une note inattendue à l'origina-



Hé! hé! il me semble, cria-t-il, que c'est moi qui croque le marmot.

ité du paysage : accrochés aux branches les plus voisines des sources, des rubans de toutes sortes et de toutes couleurs pendaient à demi détrempés par l'humidité.

— Que signifient, demanda Féli intrigué, ces faveurs suspendues aux arbres comme des ex-voto?

— Ce sont des ex-voto, en effet, répondit Catherine en riant. Les Sept-Fontaines ont la réputation d'exaucer les vœux qu'on

leur adresse. Les filles qui craignent de coiffer Sainte-Catherine viennent ici en pèlerinage. Elles accrochent aux branches le ruban de leur cou ou de leur coiffure; si, après une neuvaine, la soie a conservé la vivacité de sa couleur, c'est qu'on se mariera dans l'année.

Féli regarda pensivement le virginal visage de Catherine, dont la mate blancheur ressortait mieux encore dans la demi-obscurité des feuillées, et une vague mélancolie le saisit à la pensée qu'elle aussi se marierait un jour, et que peut-être son choix était déjà fixé.

— Et vous, Mademoiselle, hasarda-t-il, ne comptez-vous pas profiter de l'occasion pour accrocher aussi un ruban à l'une des branches?

— Oh! moi, s'écria-t-elle...

Elle s'interrompit pour scruter rapidement la physionomie franchement ouverte du jeune homme et pensa: « Il ne se doute de rien, son père ne lui a pas encore parlé de ses projets... »

Puis elle reprit en haussant les épaules :

— Bah! à quoi bon?

— Ne songez-vous pas à vous marier?... Ce serait un moyen de quitter le Four-aux-Moines.

Elle rougit. Cette dernière réflexion en disait long sur la perspicacité de Féli; lui aussi avait jugé M. de Louëssart, et deviné combien la vie commune devait être parfois pénible et déprimante pour la jeune fille.

— Mon Dieu, oui, répliqua-t-elle après un moment de silence, j'y ai songé et il est probable que je ferai comme les autres. Mais je ne suis pas superstitieuse et je ne crois pas à la vertu des sources. D'ailleurs, à quoi sert de chercher à influencer la providence? Notre destinée est en son pouvoir et qui sait ce que demain nous réserve?...

Elle alla s'asseoir sur un quartier de roche éboulée, se décoiffa et remit en ordre ses cheveux ébouriffés par le frôlement des branches, tandis que Féli, les mains croisées, demeurait debout devant elle.

— C'est assez parler de moi, continua-t-elle en souriant et en levant vers le jeune homme ses grands yeux questionneurs; si nous nous occupions un peu de vous? Ne restez pas là comme un terme Il y a près de moi un autre bloc de pierre qui vous servira de banc... Est-ce indiscret de vous demander si vous comptez séjourner long temps à la Harazée?

— Mais j'y séjournerai tant que mon père le voudra bien, répondit il; je m'y trouve heureux, beaucoup plus que je ne l'espérais... En y venant, je redoutais un peu l'accueil que j'y recevrais. Mon père et moi nous ne nous étions pas vus depuis plusieurs années et j'ignorais si nos deux caractères se conviendraient. Eh bien, après un court moment de gêne, il m'a tendu les bras et m'a mis à l'aise avec une rondeur, une cordiale bonté que je n'oublierai jamais... Je me sens à la Harazée tout à fait chez moi et je serais désolé d'en sortir.

— Cependant, hasarda Catherine, il pourrait surgir quelque événement qui vous en rendît le séjour moins agréable. Si, par exemple, M. de Lochères pensait à se remarier?

— Croyez-vous? demanda Féli d'un air peu convaincu. Il ne m'en a jamais rien dit et pourtant nous sommes arrivés tous deux à un tel degré de confiance qu'il y aurait fait certainement allusion, s'il y pensait sérieusement. Dans tous les cas, ajouta-t-il, si l'idée lui venait de se remarier, s'il épousait une femme aimante, d'un âge proportionné au sien, en quoi cela m'empêcherait-il de vivre près de lui? Il ne s'y opposerait pas, j'en réponds, et, quant à ma future belle-mère, je me montrerais si aimable avec elle qu'elle finirait probablement par m'aimer un peu.

— Ça, j'en suis sûre! s'écria Catherine avec sa spontanéité coutumière.

Et, en effet, son cœur avait été gagné par l'affectueuse chaleur avec laquelle le jeune homme parlait de son père. Il ouvrait son âme avec tant de sincérité, il y avait en lui une sensibilité si délicate alliée à une si précoce raison!... A mesure qu'il s'exprimait avec plus d'expansion, il intéressait davantage Mlle de Louëssart et lui devenait intimement sympathique.

En entendant l'exclamation de Catherine, Féli s'épanouit; une lueur de gratitude éclaira ses yeux bleus qui se fixèrent plus tendrement sur ceux de son interlocutrice et, un instant, leurs regards se fondirent l'un dans l'autre avec une douceur qui les laissa tous deux émus et heureux. Ce ne fut qu'un éclair, mais un éclair de joie profonde; puis la jeune fille ferma à demi ses paupières et murmura comme si elle achevait tout haut sa pensée :

— Quoi qu'il en soit, il arrivera toujours un moment où vous quitterez la Harazée; vous ne resterez pas célibataire, je suppose, et un jour vous songerez à votre tour à vous marier...

Féli demeura un instant rêveur et ses yeux cherchèrent de nouveau ceux de sa voisine.

— Certes oui, déclara-t-il, et le plus tôt que je pourrai.

— Oh ! se récria-t-elle avec son malicieux sourire, ne soyez pas si pressé ! Vous êtes encore un peu jeune et les garçons ne se marient guère à vingt et un ans !

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il en s'animant. Le vieil abbé qui fut mon précepteur avait coutume de dire qu'il faut se marier jeune et prendre une fiancée de son âge ; c'est, ajoutait-il, le meilleur moyen de s'aimer chrétiennement et longtemps... Je suis de son avis. Seulement, je voudrais me marier à mon gré. Je ne suis pas ambitieux, je ne m'inquiéterais ni de la fortune ni du rang ; je choisirais une jeune fille honnête et belle, ayant le même âge, les mêmes illusions que moi, et je lui dirais : « Commençons la vie ensemble, aimons-nous et restons jusqu'au bout étroitement unis, dans les bons comme dans les mauvais jours. »

Sa voix juvénile montait tout d'un élan vers la voûte verdoyante des arbres. Et Catherine se sentait de plus en plus remuée, de plus en plus attirée vers ce garçon qui ressemblait à Vital, mais à un Vital jeune, enthousiaste et pur, un Vital à l'âme intacte, sans les amertumes et les déboires qui avaient lassé et précocement vieilli son aîné...

Une impulsion irréfléchie l'inclina vers lui :

— Vous êtes un brave cœur, vous ! murmura-t-elle en lui tendant la main.

Il saisit cette main ingénument offerte, s'agenouilla et y posa un baiser brûlant.

L'impression de cette vive caresse, si dévotement passionnée, causa à Catherine un trouble tout nouveau. La brûlure s'infusa dans sa chair, courut dans ses veines et se répandit dans tout son corps.

Jamais elle n'avait éprouvé cette sensation délicieuse et oppressante, lorsque les lèvres de M. de Lochères s'étaient posées sur ses joues.

Instantanément, elle sentit la différence entre la caresse qu'on reçoit sans y mettre rien de soi-même et celle dont on est pour ainsi dire complice.

Elle en fut effrayée, honteuse, et malgré tout charmée. L'étourdissement qui la paralysait fut si complet qu'elle oublia de retirer sa main d'entre les doigts tremblants de Féli...

Elle fut rappelée à elle même par un : houp! sonore qui résonnait sur la crête de la combe.

— C'est mon père qui nous cherche, balbutia-t-elle, en se dégageant et en se levant.

Ils étaient tous deux tellement émus qu'ils n'eurent pas la force de répondre à l'appel de M. de Louëssart; ils remontèrent précipitamment la grimpette et, en débouchant du taillis, aperçurent le garde général qui se promenait sous les hêtres.

— Hé! hé! cria-t-il d'un ton gouailleur, il me semble que c'est moi qui croque le marmot!...

Il avait dû prendre plus d'une lampée d'eau-de-vie de marc avec ses gardes, car ses petits yeux luisaient et son teint était marbré de taches rouges, comme une feuille de vigne à l'automne.

— Je me suis égosillé à vous appeler, ajouta-t-il, mais le vacarme des sources vous empêchait sans doute d'entendre, car vous ne pipiez pas, et je commençais à croire que vous m'aviez faussé compagnie. Savez-vous qu'il est bientôt sept heures et que nous ne serons chez nous qu'à la brune ? Nous descendrons par la Fontaine-aux-Charmes afin de déposer d'abord M. Félix à la Harazée... Par conséquent, il s'agit d'ouvrir le compas et de ne pas flâner en route.

Catherine, sans répondre, regardait son père avec inquiétude. On se mit en marche, les deux hommes prenant l'avance et la jeune fille demeurant pensive, un peu en arrière.

M. de Louëssart avait appuyé familièrement sa main sur l'épaule de Féli et d'une voix enrouée où traînait l'accent lorrain :

— Eh bien, demandait-il, que dites-vous des Sept-Fontaines, hein ? Est-ce assez cocasse tous ces rubans qui pendillent aux branches ?... Et, vous savez, chaque couleur a sa signification : le vert c'est l'espérance ; le bleu, c'est l'amour satisfait ; le jaune, ah ! flame, le jaune, c'est la jalousie... Il ne vient pas que des filles aux Sept-Fontaines ; on y voit aussi des femmes abandonnées et des maris trompés... Ça ne manque pas dans le pays, et les rubans couleur de coucou sont en majorité !...

Il éclata de rire, enchanté de sa plaisanterie, puis comme on débouchait sur la Haute-Chevauchée, il se retourna vers Catherine qui s'attardait dans le sentier.

— Cathe! s'exclama-t-il, si tu vas de ce train-là nous n'arri-

verons jamais... Voyons, ne fais pas la mijaurée et prends le bras de M. Félix.

Le jeune homme, impatient de se soustraire au bavardage de Louëssart, s'empressa de revenir vers Catherine et insista pour lui servir de cavalier.

Cette fois, elle n'osa refuser ; elle savait par expérience combien son père devenait irritable lorsqu'il était surexcité par l'eau-de-vie, avec quelle persistance têtue il exigeait alors qu'on obéit à ses caprices, et elle voulait éviter une scène ridicule.

Elle accepta donc l'offre de Féli, mais demeura taciturne.

Celui-ci, trop heureux de sentir de nouveau ce bras mignon posé sur le sien, ne cherchait pas à rompre un délicieux silence.

Ils cheminèrent ainsi sans rien se dire à travers la futaie obscure de la Bolante, où planait dans l'ombre, pour la jeune fille, le souvenir inquiétant de M. de Lochères.

En avant, cheminait à grandes enjambées M. de Louëssart ; il épanchait bruyamment sa joviale humeur, brandissait sa canne de houx et chantait d'une voix fausse un air de fanfare :

Pour être un bon chasseur, il faut
N'être jamais en défaut...

Quand ils sortirent de la futaie pour traverser la clairière qui mène au défilé de la Fontaine-aux-Charmes, le jour tombait déjà et le croissant de la lune commençante surgissait au dessus des bois.

Ce lever de lune, si doux à travers l'échevèlement des bouleaux, imprégnait la clairière d'une clarté de féerie.

Les tapis de bruyère gardaient encore de mourantes teintes rosées ; de fines vapeurs rampaient dans les fonds humides et, à travers ce transparent voile, on distinguait au loin la nappe argentée du petit étang.

La pénétrante poésie du crépuscule gagnait les deux jeunes gens et, en même temps que le mince croissant couleur d'opale montait dans le ciel, une frissonnante aube d'amour montait dans leurs cœurs.

— Quelle exquise soirée ! dit Féli.

— Oui, soupira Catherine, on voudrait en savourer longtemps la joie et oublier pour toujours ses tracas et ses inquiétudes...

— Je suis heureux de savourer cette joie avec vous, bien heureux !

Mlle de Louëssart posa un doigt sur ses lèvres :

— Chut ! interrompit-elle, ne le dites pas si haut ; ça réveillerait la mauvaise chance qui sommeille...

Ils longeaient encore l'étang endormi quand M. de Louëssart sonna à la grille de la Harazée.

Ils pressèrent le pas pour le rejoindre. Féli serra tendrement le bras que Catherine dégageait avec lenteur.

— Bonsoir, Mademoiselle, murmura-t-il.

— Vous voici chez vous, s'exclama Louëssart. Bonne nuit, et à bientôt! Ne nous oubliez pas quand vous écrirez à votre père et dites-lui que nous avons soin de vous !...

(A suivre.) André Theuriet.

SOUVENIRS
D'UN
OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR [1]

(*Suite.*)

STAGE D'INFANTERIE

DÉPART POUR L'AFRIQUE. — CONSTANTINE. — BISKRA. — EN KABYLIE.
MÉSAVENTURES HIPPIQUES. — RAVAGES DE LA FIÈVRE.

C'était le 17 janvier 1852. Depuis plus d'une heure, Pierre s'était mis en route avec une charrette à bras chargée de deux caisses, l'une contenant ma selle d'ordonnance, l'autre mes armes et mes effets. J'embrassai mon cher oncle qui avait peine à retenir ses larmes, car il m'aimait tendrement depuis que j'étais au monde et il avait pris la place de mon père. Moi, le cœur plein d'espérance, je partis pour rejoindre mes bagages qui m'attendaient dans la cour des Messageries. J'avais retenu une place d' « intérieur » à la diligence. Elle devait rouler de la rue Notre-Dame-des-Victoires jusqu'à la gare pour, là, être amarrée sur un truc, franchir une centaine de lieues, rouler encore, laisser coucher à Lyon les voyageurs et enfin, au bout de deux jours environ, les déposer à Marseille

Général Daumas.

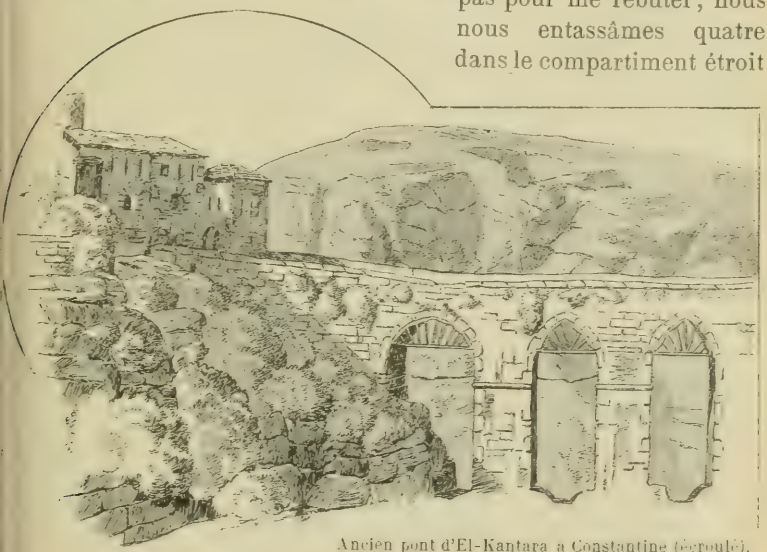
(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 6 août.

Mon uniforme me valut d'être abordé par un jeune homme en képy bleu brodé, qui se préparait comme moi à monter en voiture. Il me dit qu'il était interprète de l'armée d'Afrique et qu'il se rendait à Constantine.

— Nous ferons route ensemble, lui répondis-je, car j'y vais aussi et vous serez bien aimable de me renseigner sur le pays.

— Avec le plus grand plaisir, mais pour cela il faudrait que vous consentiez à venir avec moi dans la rotonde où je voyage par économie.

C'était la 3e classe d'alors, à l'opposé du coupé, mais ce n'était pas pour me rebuter; nous nous entassâmes quatre dans le compartiment étroit



Ancien pont d'El-Kantara à Constantine (écroulé).
(d'après un croquis de l'auteur).

et bas, un ouvrier italien, une nourrice, mon nouvel ami et moi. C'est ainsi que je fis la connaissance de Féraud jeune qui fut depuis ministre de France au Maroc. Nous vînmes à parler du général Daumas qui était, au Ministère de la guerre, le très puissant directeur des affaires de l'Algérie. Je m'étais souvenu, quelque temps avant mon départ, qu'il était mon parent à un degré assez rapproché; j'avais été le voir et j'en avais été parfaitement reçu. C'était un grand et gros homme, d'allures soldatesques, d'une bonhomie à la fois bourrue et narquoise, très fin, impitoyable causeur, possédant un fond intarissable de proverbes dans une langue qu'il parlait admirablement : l'arabe. Il avait commencé à s'en

occuper étant aux chasseurs d'Afrique. Le maréchal Bugeaud ayant été abordé par un grand personnage indigène à un moment où il ne disposait pas de son interprète, Daumas fut appelé. Il s'acquitta si bien de sa fonction, avec une telle présence d'esprit et peut-être aussi avec les ressources de son imagination fertile, que le maréchal fut enchanté. Cela lui valut, au traité de la Tafna, signé en 1838 avec Abdel-Kader, d'être envoyé comme consul de France à Mascara, capitale de l'Emir. Seul, avec Amran-Darmon, jeune interprète israélite, il apprit la langue dans la perfection. Au bout de dix-huit mois, devinant que les affaires menaçaient de se gâter, il demanda un congé, laissant Amran dans des transes mortelles pour son propre cou. Il le sauva heureusement, comme il me l'a conté lui-même depuis, en me rappelant combien le général savait donner de belles paroles.

A Marseille, nous descendîmes à l'hôtel des Colonies, le rendez-vous ordinaire des officiers. Nous y trouvâmes des compagnons de route pour Constantine : le trompette-major du 3e chasseurs d'Afrique, soldat superbe, décoré et portant beau, avec des galons jusqu'aux épaules, tiré à quatre épingles, connaissant tout le monde, offrant ses services et vous faisant ainsi beaucoup d'honneur, et maquignon expert. Puis le capitaine Brault, du 20e de ligne, régiment où j'allais faire mon stage. Il quittait, en vertu du roulement, le dépôt et rejoignait les bataillons de guerre. Pas jeune, parvenu à son grade à force de bonne conduite, d'ordre et d'économie, il faisait campagne pour la première fois à un âge où cela est pénible. Il finit par acheter un cheval et une selle. De cette dépense, les camarades parlèrent longtemps. Mais son cheval contracta la morve et mourut; ce fut le pauvre Brault qui en parla longtemps, lui qui fabriquait à son tour ses uniformes lui-même pour en épargner la façon!

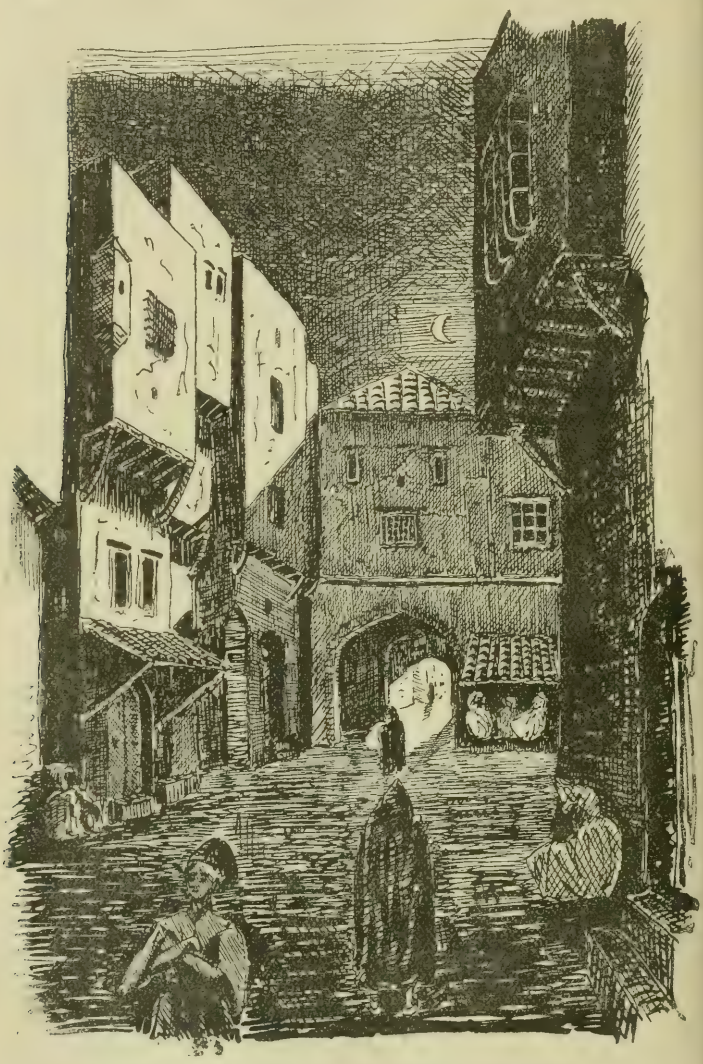
Un petit vapeur à roues, de 150 ou 200 chevaux, nous prit à son bord. Quand nous débarquâmes à Philippeville, mes compagnons me dirent qu'avec les Arabes, écume du port, qui se jetaient sur vos malles, il fallait jouer du bâton. Pensant bien faire, je n'eus garde d'y manquer. Les mœurs se sont adoucies depuis. A terre, mon premier soin fut de me commander, pour remplacer mon képy d'ordonnance bleu de roi, un képy de couleur amaranthe et de dimensions minuscules adopté par l'état-major d'Afrique. Le fabricant de Philippeville passait pour une véritable célébrité et fournissait tous les militaires ayant quelque prétention à l'élégance.

On me fit voir encore une autre célébrité. C'était une débitante qui se vantait que tout ce que l'Algérie comptait de généraux illustres avait sollicité et obtenu ses faveurs. Il est vrai qu'encore en ce temps, une femme européenne était un objet rare et de luxe. A Sétif, ville de fondation nouvelle, le général donnait en son hôtel deux bals par an. Au premier, étaient invitées toutes les régulières, y compris la femme du coiffeur, colon notable. Il y en avait sept. Au second, les irrégulières présentables. On ne dépassait pas la douzaine.

Après un court séjour et nos courses faites, nous nous introduisîmes de bon matin dans la voiture qui remplaçait le chemin de fer actuel et que couronnait une masse énorme de bagages. De Philippeville à Constantine, vingt lieues de route, dont un miroir de boue liquide dissimulait les ravines. On mit seize ou dix-sept heures à les franchir, et nous ne fûmes éprouvés que par un seul incident. La voiture versa, c'est-à-dire se renversa les quatre fers des roues en l'air. Nous pûmes nous en tirer, mais couleur de route. Vers dix heures du soir, nous faisions notre entrée au chef-lieu de la province, à Constantine.

Que dire de mon enchantement à la vue des gorges profondes du Rummel qui enserre la ville, des surprises pittoresques que me réservaient les ruelles et les bazars, de mes découvertes, en compagnie de mes bons amis Fain et de Lantivy, du logement partagé avec eux dans une masure mauresque de la place des Galettes, où s'entassaient, outre nous et nos ordonnances, des mulets, des chevaux, et des chiens, sans compter un vautour captif. Elle était restée à louer par suite du départ de deux dames galantes ; cela fut cause que des Messieurs très bien qui venaient frapper à notre porte se trouvaient très contrariés de nous trouver pour vis-à-vis quand elle s'ouvrait. La maison rachetait sa vétusté par la couleur locale. Sur le toit, un nid de cigognes dont les habitants laissaient parfois tomber chez nous les serpents qu'ils apportaient à leur progéniture. Un matin je découvris sous mon lit, toute une nichée de serpenteaux que je tuai avec un fleuret. Mon lit est une manière de parler ; toujours à la veille d'un départ, nous n'avions d'autres meubles que nos couchettes de campagne. La mienne consistait en une peau de mouton suspendue sur des sangles. Nos effets étaient renfermés dans nos cantines destinées à être accrochées aux bâts des mulets et nous servant provisoirement de sièges. Nous avions fait, dans un des rares salons de la ville, une visite à

la femme d'un fonctionnaire civil; celui-ci se crut tenu de nous la rendre revêtu de son uniforme brodé, et, n'ayant



Une rue de Constantine en 1852 (croquis de l'auteur).

pas de chaise à lui offrir, nous le menâmes voir nos chevaux.

Une chute de neige telle que je n'en avais jamais vu en France,

avait couvert la terre d'un linceul blanc et retardait tout exercice. Fain et moi, nous en profitâmes pour nous donner un professeur d'arabe. Sidi Abderrhaman ben Bou Dirhem, en français : Monsieur le serviteur du miséricordieux, fils du père de la monnaie, était un pauvre diable de scribe chargé de famille. Comme une foule d'autres petits bourgeois, il avait été brutalement dépouillé par le Domaine et ne réussissait pas à se faire indemniser. Il arrivait par le froid, en gandoura de calicot recouverte d'un mince burnous et ne parvenait à parler qu'après avoir longtemps soufflé dans ses doigts. Les dix francs par mois qu'il reçut de nous étaient une aubaine, et quand notre départ la lui eut fait perdre, il nous écrivait des lettres de souvenir attendri.

Le capitaine Fain.

Entré au régiment, j'avais été placé dans la compagnie d'un vieux capitaine sur le point d'être mis à la retraite. Ce brave homme, nommé Court, habitait avec sa femme dans une modeste chambre où tous deux faisaient leur cuisine. Ils avaient été infiniment polis et doux pour moi, et quasi respectueux, quand j'étais allé en grande tenue leur rendre mes devoirs à l'arrivée. Court me recommanda seulement de ne jamais me fier à son sergent-major. C'était me dire : « Si vous ne le surveillez de près quand je serai parti, ce sera tant pis pour votre bourse. » Et il pouvait avoir raison. Comme tous les officiers supérieurs étaient détachés en qualité de commandants de cercles, les bataillons étaient commandés par des capitaines et bien des compagnies par des lieutenants. Au premier rayon de soleil on reprit la progression de l'instruction. J'eus alors affaire au capitaine de grenadiers qui commandait le bataillon par intérim, grand,

gros, criard, accroché de la main au pommeau de sa selle quand il était à cheval. En réalité moins dur que son nom : Pierre Roch Cailloux de la Forgerie. La première fois que je me présentai devant le peloton pour le commander, il m'ordonna de prendre le fusil du sergent et de démontrer moi-même le maniement d'armes. Contre son attente, je m'en tirai à mon honneur et de façon à lui prouver que je maniais un fusil aussi bien que n'importe qui.

En prévision de l'avenir, je venais de me pourvoir d'un cheval. A cette époque les officiers se remontaient à leurs frais et comme il m'avait déjà fallu prélever le prix d'un mulet sur le petit pécule que m'avait fourni la bourse de mon oncle très éprouvée par les événements de 1848, j'étais forcé d'être modeste. Cela me paraissait dur après avoir été habitué, à Paris, au manège de l'École, à monter de beaux chevaux provenant des écuries du roi. Bref, je payai 200 francs un poulain de quatre ans, qui « deviendrait bon », m'annoncèrent les officiers de la remonte. J'avais apporté diverses lettres de recommandation, l'une entre autres pour M. Dubard, substitut, homme instruit et très aimable. Il devait au mois de mars aller jusqu'à Biskra et il m'offrit de l'accompagner. Un pareil voyage ne se faisait pas alors sans difficultés; les ruines de Zaatcha étaient encore fumantes, le Sud était en insurrection continuelle, il n'existait aucun moyen de transport et il fallait que le commandement militaire assurât les escortes et le gîte. On peut croire que j'avais accepté l'offre de M. Dubard avec empressement, mais mon colonel, estimant que j'étais arrivé depuis bien peu de temps pour demander déjà une permission, fit la moue et n'accéda à ma requête qu'après que j'eus trouvé un biais. Le coup d'État et les événements qui l'avaient suivi avaient jeté en Afrique une quantité énorme de malheureux déportés, dont les convois se succédaient à chaque instant. L'un de ceux-ci devait être escorté par un détachement du 20e de ligne jusqu'à Tebessa. Le colonel m'autorisa à partir avec ce détachement que je quitterais, avant l'arrivée à destination, pour rejoindre M. Dubard à Batna. Me voilà en route, ravi de coucher pour la première fois au milieu des troupiers sous ma petite tente. Bertrand me servait de nourrice. On l'avait choisi parmi les muletiers du corps et on me l'avait donné pour ordonnance. C'était la plus parfaite tête de bandit que l'on pût imaginer : toujours coiffé d'un vieux feutre relevé en bataille, robuste, intelligent, colère, ivrogne et joueur. Il m'eût été parfaitement dévoué si mon ignorance du jeu de piquet ne m'eût fai-

baisser dans son estime, et il tenta plus d'une fois de combler cette lacune de mon éducation. Les vieux routiers de son espèce dorlotaient volontiers, parfois avec des allures trop familières, les jeunes officiers, pour peu qu'ils eussent une idée avantageuse de leur science et de leur courage.

Bivouaqué le soir près des lacs salés, un enchantement que je n'oublierai jamais commença pour moi le lendemain. Le soleil se leva radieux reflétant son image dans le glacis de sel qui encadrait le lac. Quant à la vaste étendue de l'eau, elle paraissait blanche tant étaient nombreux les flamands et les oies sauvages qui reposaient à sa surface. Un coup de mon fusil les fit lever avec un tumulte de battements d'ailes qui remplit le silence du matin, et le ciel en fut comme obscurci. Bientôt je quittai la colonne et suivi de mon ordonnance qui conduisait mon mulet, je me dirigeai sur Batna, sans autre guide que la piste et les ruines romaines jalonnant le chemin. Lorsque je m'arrêtai avec Bertrand pour attaquer mes provisions, comme il y manquait le vin, mon gosier fit connaissance avec l'eau saumâtre et trouble des torrents du pays. En repartant, mon poulain » qui devait devenir bon » se mit à boiter; je dus le traîner par la figure et j'arrivai absolument éreinté à Batna. Je comptais y trouver M. Dubard, il était parti depuis le matin. Le colonel Desvaux, avec l'affabilité qu'il savait montrer, me tira d'affaire. Il m'envoya au chef de son bureau arabe, e capitaine Marmier, qui était borgne d'un coup de feu. Il avait leux frères, l'un abbé, l'autre Xavier Marmier, littérateur bien ·onnu; chacun aussi distingué dans son genre que dissemblable les deux autres. Marmier, que dix ans plus tard à Mascara, je 'etrouvai comme le plus bienveillant des chefs, me fit donner un ·heval, maigre et laid, mais vigoureux, et un guide. Le guide, de·ant, moi derrière, nous prîmes le trot. J'avais fait le matin au noins dix lieues, il m'en fallait faire encore sept ou huit jusqu'à El Ksour où je rattrapai M. Dubard. Ce que j'avais cru impossible n'arriva, je dormis à cheval; je n'avais pas encore l'habitude des ongues courses. Le lendemain ce furent les gorges d'El Kantara; El Outaia, la première oasis et la lumière éclatante du Sud. A Biskra e rencontrai d'anciens camarades de Saint-Cyr; les officiers, qui ·angeaient ensemble, nous firent fête avec cette hospitalité cordiale t empressée dont l'armée d'Afrique avait le secret. Puis nous 'lâmes sur Farfar, Tolga, Zaatcha, où le colonel Canrobert venait e s'illustrer. Là de merveilleux mirages; des troupeaux de gazelles

et des courses effrénées à leur suite; les repas à l'arabe chez les caïds; tant d'objets que maintenant tout le monde connait mais sur lesquels personne n'était encore blasé, il me fut donné de les voir à l'âge heureux de l'enthousiasme.

Ces premières impressions sont restées en moi vivantes et profondes et la tristesse des événements auxquels j'ai été mêlé plus tard n'a pu en effacer la joie.

Un des cavaliers qui nous accompagnaient montait un joli cheval noir, un peu léger, mais fringant; M. Dubard m'en facilita l'acquisition pour 300 francs, avec un délai pour le paiement. Son ancien maître monta sur le rousseau du capitaine Marmier, poussant devant lui un autre cheval qu'il avait rendu fourbu à force de courir la gazelle et vainement essayé de guérir par la médecine arabe : une flagellation des rênes de bride sur les jambes. Rien, comme on dit, n'allait manquer à mon bonheur puisqu'aussitôt mon retour à Constantine il fallut me préparer à partir pour la Kabylie. L'expédition qui y avait été conduite l'année précédente par le général Bosque avait failli périr dans la neige. Une autre, confiée au général de Saint-Arnaud, n'avait été organisée qu'avec l'arrière-pensée exclusivement politique, de donner à celui qui devait la commander le grade de général de division et de l'appeler au ministère ensuite. Le général Randon dont il prit la place n'avait pas été formé par la nature pour coopérer aux coups d'État; il obtint comme compensation, le gouvernement général de l'Algérie. Dès son arrivée, en janvier 1852, il prépara l'organisation de nouvelles colonnes pour avoir définitivement raison du pâté montagneux qu'on appelait la petite Kabylie. Le général de Salles, qu

Colonel de Failly.

commandait à Constantine, ayant été nommé divisionnaire, il reçut pour successeur le général de brigade de Mac-Mahon. Je me souviens de son arrivée. Il apparaît couvert de poussière après une longue route à cheval; les troupes sous les armes lui rendent les honneurs; il entre dans l'antique palais mauresque des beys où le général de Salles, au geste élégant, à la parole facile, l'accueille par un petit discours de bienvenue et lui présente en corps les officiers de la garnison. Mac-Mahon, le soldat de Tacite, courte langue et longue épée, balbutie quelques mots, salue et disparaît, nous laissant passablement stupéfaits. En revanche, il avait à son État major une douzaine de langues acérées et spirituelles. Le capitaine de Loverdo, qui fut ministre et le capitaine Gresley qui le fut aussi; Sumpt qui commanda comme général, les Invalides, après avoir eu les deux bras emportés; d'autres encore. En colonne, à cheval, au feu, cette sorte de timidité de Mac-Mahon faisait subitement place à la fougue, à une parole énergique et mordante. Au camp, il ne se déshabillait jamais et n'aimait pas qu'on le vit dormir; il se reposait sur un fauteuil pliant, après avoir ôté sa croix de commandeur pour se mettre à l'aise. Monté, quelque fût le pays, sur de grands chevaux anglais de pur sang, il allait avec une rapidité extrême, semant son escorte, éreintant ses officiers qui devaient avoir en permanence des chevaux sellés et être prêts à sauter dessus.

Maréchal de Mac-Mahon.

* * *

Le colonel de Failly, à hauteur duquel je marchais, très fier des fonctions d'officier d'ordonnance que je venais de pren

dre auprès de lui, se retourna à un lacet de la route et me dit :

— Ah! ah! ça commence à prendre figure, j'ai eu assez de mal à parer tout mon monde, mais voyez le joli ruban de queue!

Et moi aussi, je regardai. Constantine n'apparaissait plus que comme un point et, en arrière de nous se développait, en zigzag à flanc de montagne, la longue file de l'infanterie, avec ce balancement irrégulier qui en caractérise la marche, lorsque les sacs sont bien chargés. Le colonel de Failly était un homme d'environ quarante-deux ans, assez grand, portant les cheveux ras, et d'une assez grande vivacité d'allure. Il s'était fait une spécialité de la théorie sur les manœuvres de l'infanterie dont il poursuivait la réforme. Comme étude, il n'en cultivait qu'une seule, me disait-il, « celle de l'homme ». Après avoir fait partie des chasseurs à pied à la création, en 1840, il fut officier d'ordonnance du roi Louis-Philippe. Il ne se montra nullement hostile aux régimes qui suivirent la révolution de février, car il devint aide de camp de l'Empereur Napoléon III. A Mentana, il eut ce mot malheureux : « les chassepots ont fait merveille », et, le 6 août 1870, à Wœrth, il se tint dans une inaction qu'on lui a durement reprochée.

Le 10 mai, nous bivouaquâmes sous les murs de Milah. C'était une pittoresque petite ville kabyle, aux murailles en terre, comme celles des ksours, et aux toits rouges en tuiles, riche en ruines romaines, et dépôt de sel gemme. Devant la porte, se tenait en liberté, selon l'usage des musulmans qui respectent infiniment ceux qu'a marqués le doigt de Dieu, une folle que n'intimidaient nullement les allées et venues de nos soldats. C'est là que notre division d'opérations, forte d'environ 7,000 h., se constitua sous les ordres du général de Mac-Mahon. La première brigade, dont le 20e de ligne faisait partie, était commandée par le général Bosquet. A peine âgé de 41 ans, il se plaignait déjà avec amertume de n'avoir pas encore reçu les étoiles de général de division. C'était un homme de complexion robuste, un peu épaisse, porté à la galanterie relevée, d'une tenue aussi soignée et aussi correcte que celle d'autres généraux était fantaisiste. En dehors de son cercle, il ne dédaignait pas d'éblouir le vulgaire par des artifices dont il eût pu se passer. Parlant couramment l'arabe, il citait, pour montrer son érudition, le savant Sidi-Khelil, mais ses familiers prétendaient qu'il ne savait qu'un petit nombre de passages, puisque c'était toujours les mêmes qu'il citait. S'il causait avec un étranger, il s'appuyait sur sa table et dessinait, comme en

se jouant, une très jolie tête de cheval, spécimen de son talent. Les officiers de son bureau qui en collectionnaient les exemplaires assuraient que c'était toujours la même. Sa parole était correcte et sobre et ses phrases finissaient aussi souvent par « moi », qu'elles commençaient par « je ». Il ne vaudrait pas la peine de rappeler ces niaiseries ni l'art que le général Bosquet mettait à se faire rendre justice et à faire valoir ses qualités, si celles-ci n'avaient été véritablement très hautes et très réelles. J'ai été personnellement à même d'admirer la clarté de son esprit, maintenu en haleine par de constants efforts, servi par une instruction solide, une volonté forte et un brillant courage. Outre les deux bataillons du 20e, la brigade en comptait deux du 16e léger et un des zouaves dont il n'existait encore qu'un seul régiment. L'autre brigade était commandée par le général d'Autemarre, vieil africain d'humeur calme et bienveillante. Il avait sous ses ordres un bataillon de turcos, un bataillon de chasseurs à pied, un bataillon d'infanterie légère d'Afrique, un bataillon étranger et un du 10e de ligne. L'année précédente, un capitaine inexpérimenté de ce régiment avait fait démonter les armes pour les nettoyer et s'était laissé surprendre en cet état par les Kabyles. Depuis cette mésaventure, le régiment était devenu nerveux et, pour un rien, contrairement à l'usage qui était de marcher la baïonnette au fourreau, il la mettait au canon, de sorte que, par dérision, on l'appelait « 10e baïonnette au canon », comme on disait : les zéphirs, les chacals, les vitriers, pour les bataillons d'Afrique, les zouaves, les chasseurs à pied.

Qu'on joigne à cette infanterie deux escadrons, une batterie de montagne, des mulets d'ambulance, un immense convoi de douze ou quinze cents mulets de réquisition, un troupeau, une centaine de cavaliers auxiliaires et on aura une idée des forces qui allaient s'engager dans la montagne.

Le 12 mai nous nous mîmes en route et nous passâmes à gué l'Oued Kébir, rivière sinueuse, qui, après avoir contourné sous le nom de Rummel les murs de Constantine, traverse la Kabylie et va se jeter dans la mer non loin de Djijelli. Son lit était plus large que profond, mais il était encombré de grosses pierres. Je proposai à un camarade courageux, mais myope à ne pas voir ses pieds sans ses lunettes, de le prendre en croupe. Il se tint mal et finit, suspendu à moi, par glisser entièrement à droite, tandis que je m'inclinais désespérément à gauche pour lui faire équilibre. Alors toute la colonne, les jambes dans l'eau, se mit à crier : « tombera,

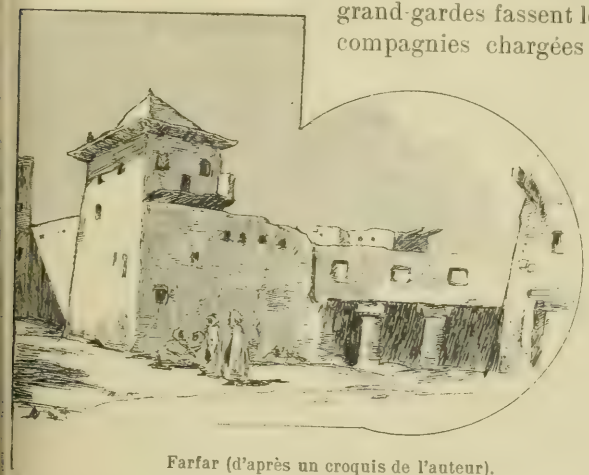
tombera pas! » Le soldat français se mouille, se grille, jeûne, marche, veille, travaille et se bat, mais on ne pourrait le faire taire qu'en lui coupant la langue, ce qui serait dommage.

On arriva bientôt chez les Ouled Aïdoun, que le général invita à se soumettre. Ils répondirent par un refus formel. Les Kabyles se tiennent sur les hauteurs et regardent venir l'ennemi. Ils sont très capables de se défendre de front, s'ils n'ont pas la crainte d'être

Maison du Cheik à Tolga (d'après un croquis de l'auteur).

tournés. Dès qu'on se retire, ils poursuivent avec acharnement et se dispersent si l'on revient, avec une extraordinaire agilité que favorise leur parfaite connaissance du pays. Il en résulte que trop habiles à ce jeu pour qu'on puisse atteindre aisément leurs personnes, on s'en prend à leurs biens; et c'est la crainte d'être absolument ruinés qui les a toujours amenés à composition. On commença donc à ravager les cultures des Ouled Aïdoun, à démolir leurs maisons et à couper leurs figuiers. Ces arbres sont très vivaces, et pour peu qu'un lambeau de leur spongieuse écorce

relie la souche au tronc abattu, celui-ci donne des fleurs et des fruits l'année suivante. Comme on faisait bonne garde autour des travailleurs (c'est ainsi qu'on désigne les hommes chargés de dévaster), le premier jour les Kabyles se contentèrent de regarder; la nuit, ils prirent leur revanche et j'entendis quelques balles arriver dans le camp. Dans l'obscurité, il n'y a pas à songer à sortir ni à riposter, on se tuerait les uns les autres. On se borne à prendre patience et à souhaiter que les grand-gardes fassent leur devoir. Les compagnies chargées de ce service sont placées à une portée de fusil du camp, sur des points dominants que le général ou des officiers d'Etat-major leur désignent. Elles se retranchent derrière de petits murs en terre ou en pierre sèche qu'elles construisent; elles ne font feu que lorsqu'elles sentent que les Kabyles, qui se glissent dans l'ombre pour les surprendre, peuvent être tirés à bout portant. Les attaques de nuit se prolongèrent pendant quatre jours avec une extrême violence.



Farfar (d'après un croquis de l'auteur).

Quand il ne resta plus rien à dévaster, le départ fut ordonné. La veille, la 1re compagnie du 1er bataillon, commandée par le capitaine Brault, avait été placée de grand-garde sur un piton boisé que le colonel m'avait déjà envoyé reconnaître. Le matin, à une sonnerie convenue, elle devait se replier sous la protection des arrière-gardes, dès que celles-ci auraient été formées et auraient pris leurs dispositions de combat. La colonne était en marche et le colonel ne voyait pas revenir la 1re du 1er. Inquiet, il m'envoya à sa recherche. Au milieu des lentisques, je gravis le piton, j'arrive aux petits retranchements, ils sont déserts; je hèle :

— Ohé! la 1re du 1er! Capitaine Brault!

Pour toute réponse, une demi douzaine de balles sifflent à mes oreilles, et je distingue à travers les arbres, à une centaine de pas, des Kabyles nus, c'est leur tenue de combat, qui se rapprochent. Je tourne bride rondement, poursuivi par des coups répétés et je rejoins l'arrière-garde composée de zouaves qui me demandent d'où je viens. C'est la première fois que je vis le feu de très près et si j'étais tombé aux mains des montagnards, mon cou avait toutes les chances d'être traité comme leurs figuiers. Les soldats le savaient bien, et malgré des fatigues excessives, ne voyait-on jamais ni maraudeurs ni traînards, tant inspiraient de crainte ces montagnards actifs et sans merci. C'était une excellente école. J'admirais la façon dont les zouaves étaient dressés : groupés par camarades de combat, dont l'un attendait pour tirer que l'autre eût son fusil chargé, chaque groupe tenait bon jusqu'à ce qu'un nouveau eût pris position en arrière, à l'abri d'un buisson ou d'un rocher; avec cela sobres de leur feu et y apportant tellement d'ordre et de méthode que les officiers n'avaient pour ainsi dire qu'à surveiller. Brault était parti et mon histoire fit rire le colonel. Il ne me ménageait pas les courses et je les faisais avec la même ardeur que si de chacune d'elles eût dépendu le salut de l'Etat. Dans les sentiers étroits qu'il fallait suivre, les soldats marchaient à la file, souvent par un, et il était impossible de cheminer sur leurs flancs à travers les broussailles des pentes abruptes. Les avertissements pour demander le passage étaient peu entendus des hommes et encore moins des mulets qui me heurtaient brutalement avec leurs charges. En route, les hommes harassés par les montées et les descentes, avec trente ou trente-cinq kilogrammes sur le dos, se jetaient sur les sources qu'ils rencontraient. Cela rendait les premiers malades et souillait l'eau pour les autres. Le général Bosquet se montrait très dur pour les officiers dont la troupe violait la défense de boire; quant au général de Mac-Mahon, il s'occupait surtout de l'ennemi et très peu de la discipline. La grande préoccupation était de trouver des bivouacs avec de l'eau, sans qu'ils fussent dominés, afin qu'on y pût se garder. Dès qu'il est campé, le soldat français a la manie de la lessive, et il irait au-dessus des abreuvoirs jusqu'à la source du ruisseau, tout le long duquel coulerait son savon, si l'on n'y mettait bon ordre.

Nous continuâmes jusqu'aux Beni-Idjer les alternatives de marches et de combats. Des sapeurs frayaient la route en tête de

la colonne, des compagnies d'avant garde enlevaient les positions qui la commandaient, s'y établissaient et se repliaient ensuite sur l'arrière garde, de sorte que le feu, sans être très intense, ne cessait presque jamais. A force d'aller de la tête à la queue du régiment, mon cheval commençait à être éreinté et la confiance exagérée que j'avais conçue dans la sûreté de pied, et dans l'agilité du cheval barbe, me valait des chutes sans nombre. Glissades des quatre jambes de ma monture, sur un revers d'herbe mouillée ou de pierres plates ; effondrement sous soi du bord du sentier, n'étaient pour moi que le courant. Que de fois j'ai désespéré de sortir d'un mauvais pas où j'étais engagé.

— Vous allez vous casser le cou ! me criait le colonel.

— Vous ne pourrez pas passer par là, mon lieutenant, me disait un zouave.

— Laisse donc, répliquait un autre, il passe partout !

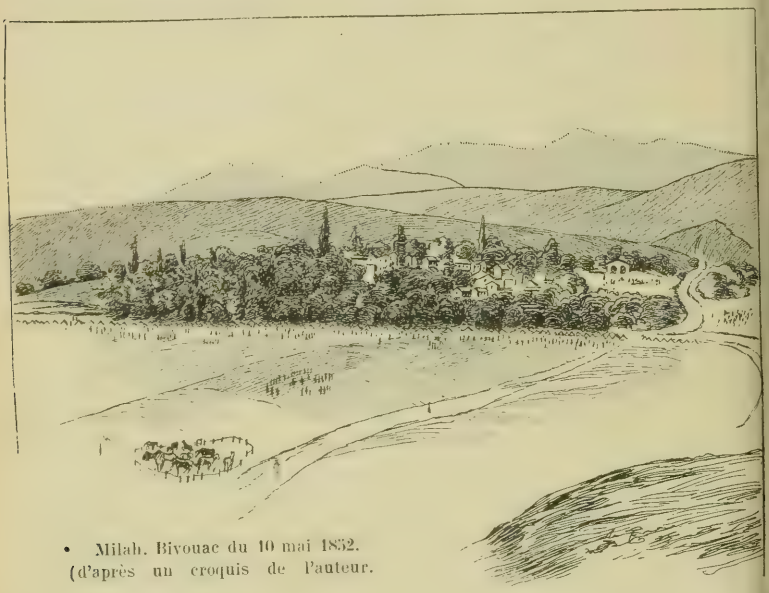
Et cela sonnait délicieusement à mon oreille.

Quand j'étais de service à l'arrière-garde, j'arrivais en retard à la popote des grenadiers avec lesquels je mangeais, et je n'y trouvais plus rien ou peu s'en faut; le colonel m'invitait, je faisais des façons; il m'appelait le philosophe et se fâchait.

Le 21 mai, on laissa au camp, sous la protection des grand-gardes, les cuisiniers, les ordonnances et les malingres, et l'on sortit sans sacs. On descendit un grand ravin, et de l'autre côté, on attaqua les Beni-Aïcha. Quand il fallait ainsi monter et descendre, on appelait cela mamelonner; mais l'habitude d'être chargés donnait des ailes aux soldats quand ils ne l'étaient plus, et les officiers avaient peine à les suivre. L'affaire fut assez chaude. Mon cheval et moi, nous étions accablés de fatigue, l'opération semblait finie; j'étais redescendu au fond de la vallée, j'avais mis pied à terre et je me reposais auprès d'un haut buisson ; par moments le sommet s'en agitait légèrement, bien qu'il n'y eût pas un souffle d'air. Quand l'arrière-garde, une compagnie de voltigeurs, passa, je me joignis à elle; un coup de feu retentit presqu'aussitôt. Un voltigeur venait d'abattre, caché dans le buisson, un Kabyle qui tenait le capitaine Passerieu en joue. Celui-ci marchait le dernier, et le Kabyle, qui avait calculé en conséquence, espérait bien, après l'avoir tué, disparaître dans le dédale des broussailles, tandis que s'il s'était adressé à moi quelque temps avant, les voltigeurs eussent pu lui couper la retraite.

A ma rentrée au camp, une surprise désagréable m'attendait.

Bertrand s'était enivré et, couché sur mon lit dans ma tente, il refusait absolument de déguerpir. Comme il revenait avec une obstination d'ivrogne chaque fois que je le mettais dehors, je dus le faire prendre par la garde. On me le remplaça, mais par un homme médiocre et maladroit. Le 22, les Ouled-Ali firent semblant de se soumettre afin de se débarrasser de nous; le 23, nous allions partir, quand, à la sonnerie du boute-selle, éclata « la



Milah. Bivouac du 10 mai 1852.
(d'après un croquis de l'auteur.

taraca ». C'est un mot d'usage qui fait onomatopée et rend le crépitement des coups de feu. Mon mulet de bât était jeune et ombrageux; ne sentant plus Bertrand qui le menait avec adresse, il jeta sa charge à terre et chercha à force de ruades à se délivrer des cordes qui la retenaient encore. Pendant que mon ordonnance et moi courions après, la colonne filait et le commandant de l'arrière-garde jurait, disant « que j'allais lui faire tuer du monde ». Le général Bosquet, lequel, justement à cause du feu, était encore là, me fit donner un mulet de cacolet. Son harnachement très haut s'accommoda assez bien de mes cantines et de ma tente; le sac d'orge pour mes bêtes tint encore, mais le tonnelet de vin de la popote dont je portais les vivres, ne voulut jamais garder

on équilibre et force me fut de le laisser, si je ne voulais être bandonné moi même par l'officier de l'arrière-garde. Au fond, je ne souciais peu du vin. Il n'en était pas de même du grand Bouiech, le lieutenant de grenadiers, qui s'en souciait particulièrement, et que la perspective de boire de l'eau jusqu'au prochain avitaillement mit dans une violente colère. Il est vrai que notre rdinaire était maigre; la ration de viande fricotée sur le fourcau improvisé avec trois pierres, garnie de riz ou de haricots, e mangeait dans l'unique assiette en fer-blanc qui avait servi à a soupe et qu'on etournait pour les ardines ou le fromage. Les bons

Camp d'El Miliah (Kabylie).
d'après un croquis de l'auteur.)

urs, on tuait du gibier à plume, on accommodait une salade e cresson, parfois avec l'huile d'olive épaisse trouvée dans les nphores kabyles, ou bien on se délectait d'un miel parfumé tiré e ruches en liège. Les favorisés attrapaient dans les cultures des gnons et des courges, mais il fallait être prompt, à cause de la oncurrence. Le pain biscuité fini, on se contentait de biscuit. n buvait de l'eau rougie et de l'eau d'orge quand le vin manquait. i la colère de Bouliech m'avait peu ému, il n'en était pas de ème de la conduite de mon mulet. Ce « ministre », pour me rvir de l'expression du soldat, refusait tout service, et n'étant us « chargé des affaires de l'État » il se donnait du bon temps. e dus lui adjoindre et payer un mulet arabe tiré du convoi. Pour s trois bêtes on ne m'accordait qu'une ration d'orge; l'ordon-

nance et le muletier allaient couper du diss ; plus tard on campa au milieu du blé en herbe et ensuite au milieu des épis mûrs dont les bêtes pouvaient se gorger ; quelquefois, en sondant le sol avec les baguettes de fusil, on trouvait des silos remplis de grains.

Aux fatigues et aux escarmouches se mêlaient des épisodes amusants ; le 27, on avait campé à Tecemfadour. Dans la nuit, nos grand-gardes furent constamment attaquées et nous n'avions aucun repos. Le bataillon de la légion, à son départ de Batna, avai pu, grâce aux étonnantes ressources dont disposait le corps, impro viser une musique. Le commandant s'avisa de l'envoyer de nuit à une grand-garde où elle se mit inopinément à jouer son air le plu retentissant. Elle provoqua chez les Kabyles une telle panique qu'ils nous laissèrent tranquilles. Cette histoire en rappelle une no moins authentique : un musicien est surpris par un arabe ; il l couche en joue avec son trombone que l'autre prend pour u tromblon énorme et le met ainsi en fuite.

Un convoi de biscuit et d'orge finit par nous arriver sous bonn escorte. Un « mercanti » bien approvisionné, surtout de vin l'avait suivi. Mais dans un camp où se trouvaient les zéphyrs e la légion, on avait dû, pour l'empêcher d'être pillé, le faire garde par les sept ou huit gendarmes composant la force publique, et le compétitions rien qu'entre les popotes d'officiers, engendraient un véritable bataille. Au premier rang se tenait le grand Bouliecl avec son cuisinier. Il prit ostensiblement le parti des gendarmes fit des boniments, détourna l'attention et finit par se retirer aprè quelque achat. Pendant ce temps une demi-douzaine de vigoureu grenadiers qu'il avait apostés sans bruit par derrière, enlevaien une pièce de vin en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire Naturellement elle fut payée. Mais quand les cantiniers s'étaien aperçu du larcin, elle était déjà distribuée en large provision dan les tonnelets de notre popote et de celles de nos amis. Bouliecl fut d'ailleurs retraité comme chef d'escadron de gendarmerie.

Un malheur n'arrive jamais seul. Mon cheval mal soigné, bless sur le dos et à peu près fourbu, ne pouvait plus faire aucun service Je dus cesser mes fonctions, marcher à pied avec les grenadiers mamelonnant et tiraillant avec eux ; par amour propre prêchar d'exemple. Le colonel m'avait remplacé par un adjudant-major mais il était très désireux de me voir remonté. Les camarades d l'infanterie m'avaient mis dans la tête que les bureaux arabe étaient une sorte de *Sésame, ouvre-toi*, dont on tirait ce qu'o

voulait. Je songeai donc au capitaine d'État-major Gresley, chef des affaires arabes. A Constantine, la première fois que je l'avais vu, il était occupé à chercher un chaouch qui sût couper les têtes. Depuis le temps du général de Négrier, tué aux journées de juin 1848, on n'avait plus fait d'exécutions par ce procédé, de sorte que l'on risquait de laisser éteindre la race du chaouch qui décollait si artistement le patient agenouillé, qu'après l'opération faite, il était obligé de l'inviter à éternuer afin de faire tomber sa tête restée en équilibre sur les épaules. Cette fois, le capitaine Gresley était occupé à recevoir la réclamation d'un spahi qui avait été rossé par le nègre du général de Mac-Mahon. Celui-ci avait deux immenses chevaux; il montait l'un et faisait conduire l'autre en main par le nègre que cet office rendait insolent. Gresley sachant combien le général tenait à son cheval et à son nègre, pestait de tout son cœur contre ce dernier qui lui causait mille embarras et mettait le plaignant à la porte. Il me reçut fort bien, compatit à mes mésaventures et, quelques jours après m'ayant fait appeler, me fit voir un petit cheval rouge, écorché de partout, long comme un jour sans pain, avec une tête énorme et des membres excellents. Je n'avais pas le choix. Je montai sur la bête. Elle avait le pied d'une solidité merveilleuse et je pouvais me lancer comme un fou à travers les plus mauvais terrains sans qu'elle bronchât. J'arrivais toujours de cette manière, quand je lui portais des messages, au général de Mac-Mahon qui n'aimait pas les lambins et me disait : « Doucement! » ce dont j'étais très flatté. J'avais donc pu reprendre mes fonctions et le colonel de Failly m'informa que désormais je partagerais sa table. Ce fut au bénéfice de ma bourse et de mon estomac.

Après les Ouled Ali, les M'chat, et après eux les Beni Toufout. Il y avait des affaires chaudes et d'autres qui l'étaient moins. Je rédigeais le rapport du régiment d'après ceux des compagnies ou des bataillons dans lesquels l'éclat de la rédaction dépassait parfois celui de l'action. Je m'étais trouvé au centre d'une affaire qui n'avait semblé bénigne, et dans les rapports, je n'arrivais pas à la reconnaître. J'allai me renseigner auprès du colonel qui éclaira ma candeur. Je pus ne mettre que le vrai et laisser le soin de l'orner par des éloges au chef qui signait.

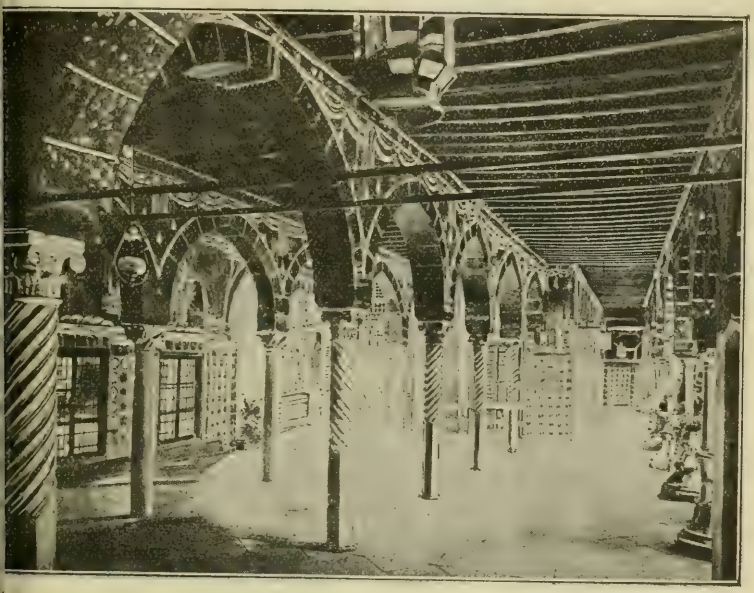
Le 17 juin, nous arrivâmes sur le bord de la mer près de Collo. Des soulèvements qui s'étaient produits du côté d'Aïn Beïda obligèrent le général de Mac-Mahon à envoyer le général d'Autemarre

dans le Sud où il devait bientôt le rejoindre. Par suite, la colonne fut réorganisée en deux petites brigades, de l'une desquelles le colonel de Failly eut le commandement à sa grande joie et à la mienne. Le 19 eut lieu l'attaque du Goufi, une montagne sur laquelle les Beni Saad s'étaient fortifiés. L'affaire fut vive et je pus juger de la valeur des bataillons d'Afrique quand ils veulent s'en donner la peine et qu'ils sont bien menés. Ce fut le dernier combat de la campagne, parce que le général de Mac-Mahon alla retrouver le général d'Autemarre.

Le colonel de Failly, avec deux bataillons du 20e, un escadron de chasseurs d'Afrique, une section d'artillerie, un détachement du génie, une ambulance et un convoi, fut chargé d'aller tracer une route dans la vallée de l'Oued Guebli qui débouche sur Collo, non loin de Philippeville. Il me donna le titre de chef d'Etat-major de la colonne ; j'en fus très fier. Il m'avait encouragé, en m'envoyant redresser des fautes commises au feu par des commandants de bataillon, en m'autorisant à donner, comme émanant de lui, des ordres tirés de ma propre initiative, à concevoir une haute idée des droits et des devoirs de l'officier d'Etat-major. Pour la première fois je vécus côte à côte avec les chasseurs d'Afrique. Il était de mode parmi un certain nombre d'entre eux d'affecter la grossièreté du langage, et le capitaine Digard pouvait rendre des points à tous. Lorsqu'il buvait un verre d'eau-de-vie, il en réservait le fond à ses poignets qu'il frictionnait, et il ne manquait pas de dire : « C'est pour f... des piles à tous les sales c..... qui s'aviseront de m'em..... » Quoique parlant une langue différente, nous étions très bien ensemble et il m'emmenait souvent à la chasse où il était passé maître.

Le pays était plutôt hostile qu'ennemi, et il fallait simplement s'y garder. Mais il y avait dans la vallée où serpentait le tracé de la nouvelle route, des fonds riants, constellés de grands arbres ombrageant la rivière, à l'aspect desquels le colonel s'était laissé prendre, qui recélaient les pires inconvénients. Nous étions infestés de scorpions. A l'un de nos bivouacs, on ne pouvait planter un piquet sans faire sortir des tarentules en embuscade derrière les trappes d'où elles guettaient l'ennemi. Plusieurs soldats et un officier subirent leur morsure qui entraîna de très violents malaises. Le thermomètre monta à l'ombre aux environs de 40° et la petite colonne fut très maltraitée par la fièvre dont un accès pernicieux enleva un officier. Chaque matin on évacuait les malades sur les

hôpitaux et il arriva d'en faire partir cinquante à la fois. A ce régime, les effectifs fondaient et nous partîmes pour Constantine. Nous ne devions qu'y passer, juste le temps d'y être reçus en fête par les camarades fête qui se passa la nuit, sur la petite place en



Intérieur du palais du général, à Constantine.

ace du palais du général, à la lueur des bols de punch qui flamaient sur les tables.

Quelques jours après, les bagages et les magasins du régiment, hargés sur des voitures, se déroulaient en file à notre suite et nous renions la route de notre nouvelle garnison, Sétif, où commanait le général Bosquet.

(A suivre.) Colonel Fix.

VOYAGEUSES [1]

(Suite)

Il haussa les épaules et retomba dans son apathie. Le quatrième soldat, le sous-officier de chasseurs, n'avait pas parlé. C'était un garçon aux traits assez fins, avec je ne sais quoi d'obscur et de presque féroce dans sa physionomie. Il nous avait regardés avec une sorte de rancune envieuse et une mauvaise lueur dans ses prunelles. J'aurais hésité à l'interroger si Mme de Mégret ne m'avait dit en anglais :

— *Do you speak English?* Et sur ma réponse affirmative : *Will you ask the fourth one about his life over there?* me demanda-t elle d'une voix dont l'émotion m'étonna un peu, même à cette minute.

— Et vous, chasseur, dis-je au sous-officier, est-ce que vous avez été aussi employé à voiturer le tafia et à faire la route?...

— Moi, répondit le jeune homme en haussant les épaules, pas même!... Je n'ai rien fait du tout que d'être sous la tente. C'était dur. Trente-neuf degrés à la place où nous posions notre tête! Et pas un arbre que des bananiers de-ci de-là, qui ne faisaient pas plus d'ombre que mon bras... et il l'étendit. Elle a commencé dans la plaine de Majunga, cette belle vie, pour continuer à Suberbieville. En voilà une garnison! Le major a eu pitié de nous et on nous a fourrés dans les paillottes brûlées des habitants. On était un peu mieux. Mais quelle misère! Toute la journée à porter des malades sur les brancards. Il y en avait cinq cent à l'hôpital un moment, et sept infirmiers pour les soigner! Pas de repos le jour à cause de la chaleur, pas de sommeil la nuit à cause des moustiques... Au commencement on s'était dit : on aura chaud, voilà tout, et puis l'on sentait que cette chaleur n'était pas comme

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 juillet.

es autres. C'était quelque chose d'humide et de mou qui vous ourrissait le sang... On mangeait, et la viande ne vous nourrissait as. On buvait, et l'eau ne vous désaltérait pas... Et puis, on de-enait faible, faible, et on maigrissait... Alors, la fièvre vous pre-nait, avec une espèce de délire... On se croyait au pays et on mou-rait... Ceux qui nous ont envoyés là mériteraient d'y aller, un mois eulement, — rien qu'un mois!... Terre de malheur, ce qu'elle en a mangé de nous autres!...

Le sous-officier ferma les yeux comme s'il voyait de nou-veau l'affreux spectacle. Ses paupières baissées sur les globes saillants de ses yeux se détachèrent sur les méplats de son pauvre visage consumé et pendant une seconde il eut le masque de la mort. Nous en tressaillîmes d'horreur, Mme de Mégret et moi. Je vis ses doigts fins se crisper sur la poignée d'un petit sac de voyage en cuir vert qu'elle tenait à la main, et, d'une voix encore plus basse, elle me dit, toujours en anglais :

— *Will you ask him if the officers were as badly off as the men?...*

— Les officiers, dit le chasseur, quand je lui eus traduit cette question. J'en ai enterré deux de mes mains sur quatre qui commandaient au camp... Et ceux-là, c'étaient des bons... Ils me-naient la même vie que nous, et sous les mêmes tentes... Oui, nous en avons perdu deux, un capitaine et un lieutenant... Ça fendait le cœur de les voir marcher à la fin, le lieutenant surtout, qui était un grand beau garçon... Il était devenu un squelette... On allait le envoyer en France quand il a passé. Il était bien temps !...

Je n'eus pas le loisir de me demander pourquoi ces détails nou-veaux avaient produit une impression plus forte encore sur la com-tesse, — au point de la rendre presque livide, — car, juste à cette minute, la voix de Mégret nous interrompit brusquement. Il inter-pellait sa femme sur un ton de sécheresse irrité, ce qui révélait trop son mécontentement de cette conversation :

— Pouvez vous me donner quelques minutes, ma chère Alice? avait-il dit.

— J'y vais, répondit-elle, cette fois d'un accent à peine per-ceptible, et déjà les deux époux étaient à l'arrière du bateau qui échangeaient des phrases peu aimables, car la jeune femme se re-tira presque aussitôt dans la cabine des passagers, tandis que Mégret allumait un nouveau cigare qu'il se mit à fumer en re-gardant obstinément l'horizon. Il était honteux d'avoir cédé en ma

présence à un mouvement qui me semblait, je dois le confesser, moins brutal encore qu'énigmatique. Il n'était certes pas jaloux de moi. Ce qui l'avait froissé profondément, c'était donc que sa femme causât avec ces soldats. Je me rappelai soudain sa mauvaise humeur quand il avait appris que nous voyagerions avec des rapatriés de Madagascar. L'insistance émue de la comtesse pour que je questionnasse ces malheureux, le trouble où l'avait jetée le détail des misères de l'expédition, sa phrase sur les chefs, — tout s'accordait pour donner un mot probable à cette énigme. Avec l'étrange facilité des romanciers à construire une histoire imaginaire et coupable sur des données par elles-mêmes innocentes, j'imaginai aussitôt un drame compliqué de passion mondaine : Mme de Mégret follement éprise d'un officier, le mari sur le point de découvrir cette intrigue, le jeune homme parti là-bas, pour Madagascar, d'où il allait revenir. Puis j'eus honte d'avoir admis la possibilité d'une pareille aventure chez une femme de cette modestie et de cette piété. Je me dis que j'avais rêvé, qu'Alfred de Mégret avait tout

« On n'a jamais rien volé ni perdu sur *la Perle*, vrai comme je m'appelle César Tournadre. »

bonnement parlé avec sa femme de quelque détail de ménage, qu'elle était rentrée dans la cabine pour se reposer, qu'il fumait sans bavarder parce que ma conversation ne l'intéressait guère, enfin que la curiosité de la comtesse à l'égard des rapatriés n'avait absolument rien de personnel. D'ailleurs, un incident d'un ordre plus positif survint tout d'un coup qui me bouleversa trop vivement pour me permettre une autre pensée. Mon saisissement fut si profond qu'à revenir, même en mémoire, à cette minute, mon cœur se serre. Les moindres détails de ce tableau ressuscitent devant mes yeux, comme si j'étais encore là, debout, contre la cheminée du navire, avec l'avant déployé tout entier sous mon regard. Je revois le mousse qui jouait avec un jeune chat, auquel il présentait et retirait un morceau de poisson, le cuisinier chantonnant devant son fourneau, le capitaine et deux matelots gesticulant et du doigt montrant un point sur la côte de Giens, toute proche. Et je revois surtout les quatre soldats : trois d'entre eux de nouveau immobiles et muets, et le quatrième, le sous-officier... Ah ! Le quatrième, je le revois, épiant de sa prunelle aiguë si personne ne le surveille ! Il n'aperçoit que les visages qui regardent ailleurs. La cheminée empêche qu'il me sache là. Son bras droit s'est levé comme pour s'appuyer à un paquet de cordes sur lequel je reconnais le petit sac de cuir vert oublié par Mme de Mégret. Le bras s'incline, et le sac est renversé sur le côté. Un autre geste, et le sac tombe entre le paquet de cordes et le bastin-

L'expression rogue de son visage creusé se fit plus rogue encore.

gage. Un autre regard de défiance et de ruse, et la main travaille derrière le paquet de cordes. La main se retire. Elle vient d'ouvrir le sac et d'y prendre un objet de métal qui brille une seconde entre les doigts crispés. Est-ce un bijou ? Un flacon ? Une bourse d'or ?... Encore un regard, et très adroitement l'homme a replacé le sac sur le paquet de cordages. Il a fait le geste d'être incommodé par le soleil ; il a quitté sa place pour venir s'asseoir à l'ombre, pas très loin de moi, et je sens que j'ai détourné mes yeux, la pourpre de la honte aux joues, la gorge serrée, comme si c'était moi le voleur et non pas lui, ce malheureux, ce mourant, qui vient de risquer le cachot, la compagnie de discipline, dix ans de service à *Biribi*, — comme ils disent, — afin de s'approprier un bibelot quelconque et appartenant à qui ? — à une personne dans les yeux de laquelle il a pu lire une si délicate pitié pour ses misères et pour celles de ses camarades !...

III

Il m'est arrivé, à trois reprises, dans ma vie, de surprendre un flagrant délit d'escroquerie, et, chaque fois, j'ai éprouvé ce mélange d'horreur et de pitié qui, sur ce pont de bateau et devant cette action, me paralysait tout entier. Il y a quelque chose d'affreux à tenir un homme en présence de soi qui vient de se déshonorer et qui ne peut nier ce déshonneur. Quand cet homme porte un uniforme, cette cruelle sensation est pire. On a beau savoir que la défaillance d'un individu n'atteint que lui-même, nous sommes si habitués à respecter, à vénérer la dignité de l'armée dans ses plus humbles représentants qu'une vilenie commise par un soldat nous est une véritable consternation. Et celui-ci revenait de souffrir, de risquer sa vie pour le pays! La manière dont il avait parlé de la campagne et des officiers attestait des sentiments aigris, mais cependant si virils! A quelle aberration avait-il cédé en fouillant le sac de voyage de Mme de Mégret-Fajac, et qu'allais-je faire? Laisser cet homme s'attribuer cet objet volé? Mais ce n'était pas seulement me rendre complice de son larcin, c'était contribuer à ce que les soupçons tombassent sur quelqu'un d'autre, quand la comtesse s'apercevrait de cette disparition. Dénoncer le misérable? Mais c'était le perdre à jamais, alors que son vol pouvait être le

simple égarement d'un cerveau perturbé par la fièvre et par l'anémie. Aller à lui, m'adresser directement à sa conscience, et sinon, à sa terreur, lui dire : « Je vous ai vu. Rendez ce que vous avez pris, ou je vous dénonce?... » Oui, c'était la voie la plus sûre, la plus humaine à la fois et la plus juste... Pourtant, s'il se débattait dans une indignation feinte? S'il niait effrontément sa propre action? Aurais-je le courage de le faire arrêter?... Je passai un quart d'heure extrêmement douloureux dans cette incertitude, et quand je voulus en sortir pour exécuter la dernière de ces trois résolutions, il était déjà trop tard. A travers le tumulte de mes idées, je n'avais pas observé que la femme de chambre de la comtesse était venue prendre le petit sac vert, puis qu'elle avait reparu sur le pont, et elle commençait de chercher partout, écartant les paquets de cordes avec ses mains, soulevant les paniers, se penchant ici, se penchant là — tant que le capitaine finit par s'en apercevoir, et il lui dit :

— Vous avez perdu quelque chose?

— Oui, répondit cette fille, la bourse de Madame la comtesse, une bourse en or, tout en mailles, grande comme ça... Il y avait deux billets de cent francs dedans et six napoléons... Madame la comtesse est bien sûre qu'elle l'avait sur le bateau. Elle a ouvert sa bourse pour compter cet argent, puis elle l'a remise dans son sac... Elle est bien sûre de l'y avoir remise...

— Elle n'aura peut-être pas bien refermé ce sac, dit le capitaine. En tout cas, si la bourse est tombée quelque part à bord, vous la retrouverez! Je suis sûr de mes hommes... On n'a jamais rien volé ni perdu sur la *Perle*, vrai comme je m'appelle César Tournadre...

Et le brave marin commença de chercher à son tour. Quelques minutes plus tard, il avait communiqué la raison de sa recherche au cuisinier, qui l'avait communiquée au mousse, qui l'avait communiquée à l'un des matelots. La nouvelle était arrivée aux cinq ou six passagers en route pour Porquerolles, et le pont du bateau était maintenant rempli de dos penchés, de visages aux aguets, de bras fureteurs, et Mégret-Fajac, revenu auprès de moi, me disait avec sa mauvaise humeur qui semblait éternelle quand il s'agissait de son ménage :

— Voilà ce que c'est que de voyager avec des femmes... Elles trouvent toujours le moyen de perdre quelque chose...

Tandis que cette espèce de branle bas improvisé bouleversait le pont, je regardais fixement le sous-officier de chasseurs. Pas plus

que les trois autres soldats, il ne prenait part à l'agitation générale. Mais sa façon de s'isoler de cette recherche contrastait trop avec l'attitude de ses compagnons. Elle seule, elle criait la faute. Ils suivaient, eux, avec la même passivité presque enfantine, les allées et venues des chercheurs, et cette passivité s'égayait d'un intérêt. Ils échangeaient des remarques. Leurs visages exprimaient une vague curiosité à demi amusée. Le voleur, au contraire, affectait de ne pas même voir ce qui se passait autour de lui. Ses prunelles semblaient fixées ailleurs, mais un peu plus de couleur à ses pommettes, une lueur d'inquiétude dans ses yeux, une tension rogue de toute sa physionomie, l'énervement surtout avec lequel il fumait une pipe qu'il venait d'allumer, décelaient l'anxiété intérieure. La fréquence fiévreuse des bouffées, la crispation de ses doigts autour du tuyau devaient le dénoncer à un observateur perspicace, et malheureusement — ou heureusement — cet observateur existait dans la personne la plus déterminée par amour propre professionnel à ce que la bourse d'or se retrouvât : le capitaine lui-même.

J'avais bien remarqué à deux ou trois reprises que le regard pénétrant du loup de mer se posait sur le groupe des rapatriés avec une fixité particulière. J'avais surpris aussi quelques exclamations jetées en passant à l'adresse des quatre hommes : « Vous ne nous aidez donc pas, militaires?... Vous n'avez vu personne approcher du sac?... Vous savez, il y aura une honnête récompense pour qui retrouvera le bijou? Vous êtes donc très riches que ça ne vous tente pas?... » J'en avais conclu que l'actif marin, tout voisin du peuple et qui commandait son bâtiment en houseaux de toile, jugeait un peu honteuse la paresse des quatre gaillards, affalés dans leur indifférence de Messieurs au milieu du mouvement des autres. Je me trompais. Le subtil Provençal étudiait ses gens, et je tressaillis d'un frisson de réelle terreur quand je l'entendis qui criait d'une voix retentissante :

— Allons, les rapatriés, levez-vous; et vous, mes enfants, il s'adressait à ses matelots, nous allons procéder au retournement de toutes les poches, puisque la bourse ne se retrouve pas... On va commencer par moi, pour que personne n'ait honte. Té, Marius, et il interpellait le cuisinier, dépêche-toi de me fouiller.

— Le sous-officier est perdu, songeais-je, à moins qu'il ne soit assez adroit pour jeter la bourse à la mer... Mais le commandant ne le lâche pas du regard... Ah! Mon Dieu! Et Mme de Mégret

qui choisit ce moment pour sortir de la cabine!... Quelle secousse pour elle d'assister à cette hideuse scène, quand on va retrouver dans la poche de ce garçon la bourse volée... La silhouette élégante de la jeune femme venait de se dessiner en effet dans l'entre-bâillement de la porte. Je ne pus me retenir de lui faire avec la main un signe pour qu'elle s'arrêtât, et, marchant droit sur elle :

— Madame, lui dis-je, ne venez pas sur le pont, je vous en supplie. On va fouiller tous les hommes et arrêter celui qui a volé votre bourse.

— J'espère bien qu'elle a été seulement perdue, dit-elle vivement.

— Elle a été volée, repris-je tout bas, et par ce sous-officier avec qui vous avez causé tout à l'heure... Je l'ai vu, de mes yeux, qui la prenait dans votre sac...

— Le chasseur! fit-elle : Ah! le malheureux!...

Elle avait pâli sous le coup de ma révélation. Ses paupières battirent. A peine si j'eus le temps de saisir un passage d'hésitation sur ce délicat visage. Ses lèvres tremblaient un peu, tant elle se sentait nerveuse, mais une volonté résolue venait de monter en elle devant moi :

— Voulez-vous me rendre le service d'appeler ma femme de chambre? fit-elle après une minute du plus angoissant silence.

— Vous êtes moins bien? lui demandai-je.

— Je suis très bien, répondit-elle, mais vite, vite!... Et me regardant avec des yeux qui ne permettaient pas de lui désobéir : Promettez-moi de dire à cet homme avant qu'il ne quitte le bateau que je lui donne la bourse à condition qu'il fasse dire une messe pour ceux qui sont morts là-bas... Vous me le promettez?... Ah! merci, insista-t-elle comme j'inclinais ma tête en signe d'assentiment. Je vois encore la profonde lueur dont s'éclairaient ses beaux yeux; et j'entendis sa voix criant du plus loin qu'elle vit la femme de chambre quand je l'eus appelée :

— Thérèse, dites au capitaine que la bourse est retrouvée...

— La bourse est retrouvée, répéta la femme de chambre, quel bonheur! Et où était-elle?

— Courez prévenir le capitaine, reprit Mme de Mégret sans répondre à cette question, et avec la même voix qu'elle avait eue pour me parler, et les mêmes mots :

— Maïs allez donc et vite, vite... Il ne faut pas qu'on puisse soupçonner personne...

IV

Ai je besoin d'ajouter que j'exécutai fidèlement l'étrange message dont m'avait chargé la jeune femme, et aussi que, du sous-officier et de moi, ce n'était certes pas lui le plus ému? Ce garçon ne répondit rien, et je crains fort qu'en le sauvant de la servitude disciplinaire que lui eût value son vol, Mme de Mégret n'ait été aussi imprudente que généreuse. C'était sur le débarcadère de Porquerolles que je lui parlais ainsi. L'expression rogue de son visage creusé se fit plus rogue encore. Il haussa ses épaules d'un mouvement qui signifiait sa révolte aussi nettement que si sa bouche amère eût répliqué à la charité si spontanée, si noblement instinctive de la comtesse : « Qu'est-ce que c'est que cette bêtise?... » Le véritable coquin n'a jamais de plus bas sentiments dans le cœur qu'en présence de certaines indulgences. Il y voit de la lâcheté, de l'hypocrisie, quelque chose surtout qu'il ne comprend pas et qui l'irrite à une place singulièrement profonde. Pour s'en aller comme celui-ci s'en alla, son képi enfoncé plus avant, son bissac chargé sur son épaule d'un geste brutal, le profil insulteur, le corps plus déhanché, la jambe plus traînante, avec une allure soulignée de voyou et de gouape, il fallait qu'il n'en fût pas à son coup d'essai, et que la vie de garnison, puis la campagne coloniale eussent fait de lui, ce qu'elles font de ces gens-là, quand elles ne les amendent pas, un véritable brigand. Le capitaine qui le regardait partir, lui aussi, exprima tout haut ce que je sentais, et son exclamation me prouva une fois de plus la lucidité de son coup d'œil :

— Quand on pense que tant de braves garçons y sont restés, dans cette dure guerre, et que des *fortes têtes* comme cette crapule en réchappent... Si l'on n'avait pas retrouvé la bourse, je l'aurais arrêté sur sa gueule... Enfin, puisque cette bourse est retrouvée! ..

Les yeux bleus du vieux marin clignèrent ironiquement. A son tour, il haussa les épaules et se mit à chantonner entre ses dents, tout en vaquant à sa besogne. Il avait flairé la vérité, mais que lui importait, du moment que la *Perle* et son équipage demeuraient indemnes de soupçon? Qu'une jolie femme eût un caprice de cha-

rité, comme celui qu'il devinait chez sa passagère, — il devait trouver cela un peu bien naïf, mais naturel. Pouvait-il, malgré sa perspicacité méridionale, soupçonner ce que moi-même, avec des données plus significatives, je compris seulement le soir, en bavardant avec mon hôte de Port-Cros : le peu romanesque Arthur de Baltine, — *l'homme-fusil*, comme on l'appelle à son cercle, car il est bien rare qu'il parle autre chose que chasse ou que cuisine!... Nous avions dîné, en effet, supérieurement, dans l'espèce de tourne bride du dernier siècle où il était installé pour la saison. Nous avions eu des rougets de roche, comme il n'y en a que dans ces criques perdues de la Méditerranée, — des reines d'eau plus fines que des bécassines, — des artichauts du Midi, tout petits, sans foin, si tendres que le cœur semble se prolonger jusqu'au bout des feuilles, — des fraises du potager, en février! — Enfin un chef-d'œuvre de repas rustique, relevé encore par un appétit de douze heures passées en plein air dont cinq sur l'eau. Mme de Mégret n'était pas descendue pour prendre part à ce modeste mais délicieux festin. Son mari l'avait excusée sur la fatigue du voyage. Mais sa mauvaise humeur, à lui, en s'asseyant à table, ne m'avait pas laissé de doute : il soupçonnait la vérité sur l'épisode de la bourse d'or. Probablement il avait demandé quelques détails, peut-être à voir le bijou. Et probablement aussi, par horreur du mensonge, Mme de Mégret lui avait dit sa pitié, sa peur d'être la cause d'une condamnation, son irrésistible et soudain parti-pris de sauver le voleur. Elle ne s'était pourtant pas cru le droit de me mêler à son aveu. Le comte n'eût pas été à mon égard aussi indifférent qu'il le fut à ce dîner, durant lequel il mangea d'ailleurs comme s'il eût chassé tout le jour. Il buvait par grandes rasades un certain vin rouge de Port-Cros, d'un bouquet pareil à celui du Château-Neuf des Papes, au temps où ce cru n'avait pas été touché par la maladie. Bref, en se levant de table, il était parfaitement gai. Nous étions tous sortis de la maison, ledit Mégret, Baltine, le curé de l'île qui avait dîné avec nous, et moi-même, afin de jouir de l'admirable nuit provençale, toute parfumée d'un arome de roses, de narcisses et de violettes. Nous suivions le sentier qui va vers la baie, en face du rocher de Bagaud, avec une douce vallée autour de nous, cernée de hautes montagnes et comme floconneuse d'oliviers sous la lune. Mégret-Fajac marchait avec le vieux prêtre. Il fumait un de ses forts cigares. Nous le voyions cheminer en avant de son pas lourd et nous l'entendions rire haut.

Je sens encore le bras d'Arthur de Baltine prendre mon bras, et il me dit en me montrant le comte :

— Est-il commun, l'animal! Et il aura fait encore ce soir quelque avanie à sa charmante femme!... Il a toutes les chances avec cela. Il a bu comme un templier, et demain matin, si vous croyez que son fusil tremblera? Pas le moins du monde. Il a brutalisé la comtesse, et si quelqu'un essayait de la consoler, ce qu'il serait ramassé!...

— Alors elle n'a jamais fait parler d'elle? demandai-je à Baltine. Malgré moi, l'idée qui m'avait une minute traversé la tête venait de me ressaisir.

— Elle! répondit-il, jamais!... Et pourtant, à ma connaissance, elle a inspiré des passions folles, entre autres à ce pauvre Tilly, vous ne l'avez pas connu?... Edgard de Tilly?... Mais vous avez lu son nom dans les journaux, ces temps derniers. Il est mort des fièvres, à Madagascar, où il avait demandé à partir, à cause d'elle...

— Et dans quelle arme servait-il? interrogeai-je.

— Il était lieutenant de chasseurs... Un être délicieux, beau, élégant, brave comme une épée, et romanesque... Elle n'y a même pas fait attention. Et comme il l'aimait!...

— Mais l'a-t-elle seulement su? insistai-je.

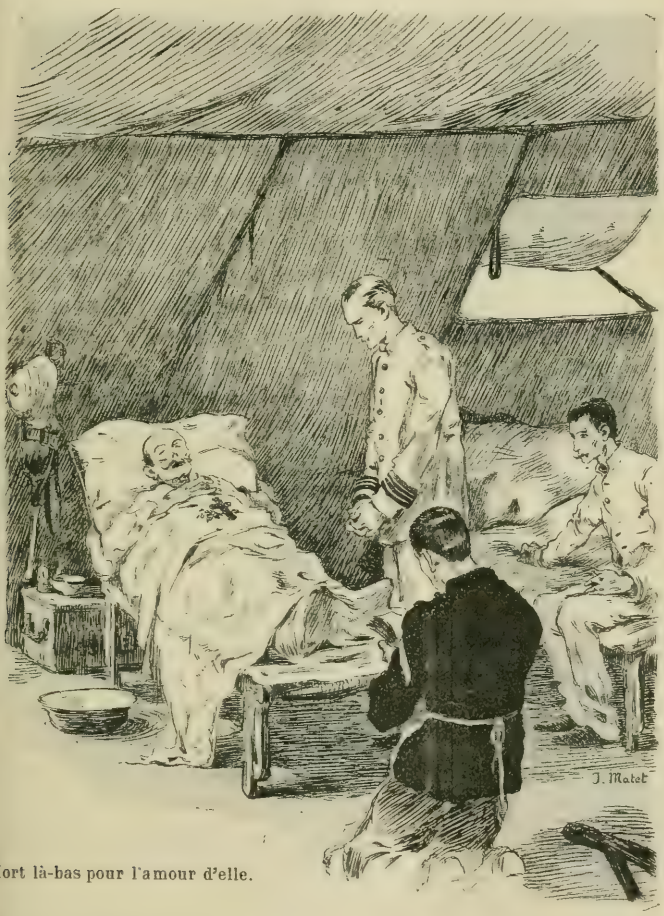
— J'ai connu des gens qui disaient oui, d'autres qui disaient non, reprit Baltine. Moi, j'ai ma petite idée. Je suis convaincu qu'Edgard s'est déclaré un beau jour, qu'elle l'a tout simplement, pour parler français, mis à la porte, c'est le mot de son départ là-bas... Il faut pourtant bien l'expliquer ce départ.

Puis, avec son ironie bonne enfant :

— Il n'y avait qu'un seul homme capable d'être amoureux comme au temps des croisades, et il est allé tomber sur cette femme-là...

Le ton avec lequel Baltine venait de prononcer ces derniers mots disait le mélange assez comique de respect et de regret que lui inspirait la vertu indiscutée de Mme de Mégret-Fajac. Il se tut, et moi je ne lui répondis pas ce que je pouvais lui répondre, ce qui m'apparaissait si clairement, tandis qu'il me parlait et que je me ressouvenais les divers incidents du voyage. J'aurais cru profaner, en les racontant, les mystérieuses émotions que je devinais chez cette femme si pure et si pieuse. Je regardais la pesante silhouette de ce butor de Mégret qui emplissait toujours le chemin.

e me rappelais son irascibilité du matin et de ce soir, et je me isais que les jaloux ont parfois de bien étranges divinations, — à noins que, par scrupule religieux, et pour mettre entre elle et le jeune omme quelque chose d'irréparable, la comtesse n'eût confessé à



Mort là-bas pour l'amour d'elle.

on mari la déclaration qu'elle avait reçue, à l'époque où elle l'avait eçue. Alors, en osant sauver, comme elle avait fait, le soldat voleur ui avait vu mourir Edgard de Tilly, quelle preuve d'amour elle vait donnée elle-même au souvenir du jeune homme, mort là-bas, our l'amour d'elle, — et qui n'en devait jamais rien savoir !

ODILE

I

« *Marquis d'Estinac et famille, Paris.* » Ce nom inscrit parmi cinquante autres sur la liste des étrangers me transporta du coup bien loin du vestibule de l'hôtel où je venais d'arriver pour y passer la nuit. C'était à la Maloja, une station de la Haute-Engadine, moins fréquentée en 1886 qu'aujourd'hui, mais assez célèbre déjà pour que le séjour de touristes parisiens, à cette saison de l'année, — le mois d'août, — ne dût aucunement m'étonner. J'avais une raison très particulière pour qu'une rencontre avec M. d'Estinac ne me laissât pas indifférent. Je ne me doutais pourtant guère que ce premier intérêt de curiosité allait se doubler d'un intérêt de pitié passionnée, assez fort pour me faire renoncer à mon départ du lendemain et bouleverser mes plans de voyage. Condamné par les médecins, après un excès de travail, à une cure d'altitude et de mouvement, je venais de remonter à pied l'admirable val Bregaglia. Je projetais maintenant de gagner Samaden par Silvaplana et Saint-Maurice, puis je franchirais le col du Bernina d'où je descendrais à Tirano et à Sondrio. De là je visiterais le val Malenco, et j'arriverais pour les premiers jours de septembre au lac de Côme et à Milan où j'avais rendez-vous avec le romancier italien Luigi Gualdo. Je sais depuis longtemps la vérité de cet axiome : un voyage manqué ne se refait jamais. Et c'est vrai que je ne referai sans doute jamais celui-là. Dois-je le regretter cependant ? et les horizons de montagnes, de lacs et de vallées auxquels j'aurais caressé mes yeux hanteraient-ils ma rêverie, comme font les alentours de cette sauvage et solitaire Maloja : le lac désert de Sils, la cime blanche de la Margna, le château Renesse inachevé, les pentes couvertes de roses des Alpes et le mélancolique glacier du Forno, — solitaires paysages, peu vantés dans les guides. Qu'ils me restent présents, mêlés pour toujours dans mon souvenir au plus énigmatique et au plus attendrissant des drames ! Je n'y ai assisté, à ce drame, que par hasard et comme un simple témoin, bien inefficace, bien étranger ; que de

ois d'y songer m'a serré le cœur, comme s'il se fût agi de l'être le plus cher, le plus intimement connu et non d'une enfant de quatorze ans que je n'avais jamais vue avant cette arrivée à la Maloja, dont je soupçonnais à peine l'existence, et aujourd'hui, elle a pris place parmi mes plus obsédants et mes plus regrettés fantômes.

— *Marquis d'Estinac et famille...* — me répétais je mentalement tandis que je m'installais dans ma chambre d'hôtel. C'est juste. La feu marquise Odile avait un ou deux enfants...

L'incertitude où j'étais de ce détail atteste combien j'avais peu fréquenté celle que j'appelais dans ma pensée d'un nom si intime, « la marquise Odile », — assez néanmoins pour que de revoir son mari et de causer d'elle avec lui, me fût une émotion. Mes rapports avec la jeune femme avaient été d'un caractère trop étrange pour jamais les oublier. A l'époque où je lui avais été présenté, quatre ans environ avant ce séjour à la Maloja, c'était une personne de trente ans, grande, élégante, avec un rien d'excentricité dans sa toilette qui trahissait une petite influence exotique. Sa mère était, je crois, d'origine hongroise. Quoique très jolie, elle avait peu de succès dans le monde. Je ne crois pas que j'eusse entendu parler d'elle avant de l'avoir connue personnellement. Sans coquetterie, elle ne possédait à aucun degré ce don de causer, si habituel aux Françaises. Moi-même, après cette présentation, j'avais dîné en sa compagnie à plusieurs reprises, et une fois à côté d'elle, sans deviner combien ce visage, d'une grâce froide et volontiers dissante, exprimait de sensibilité dominée et concentrée, quel effort continu sur soi-même trahissait cette bouche qui parlait si peu, quelle mélancolie révélait la fixité de ces prunelles bleues et ce regard comme absent, qui allait, sans cesse, on ne savait où. Il convient d'ajouter que Mme d'Estinac était une de ces blondes sans éclat du teint dont la beauté semble aisément insignifiante, par excès de joliesse douce. Bref, nous en étions vis-à-vis l'un de l'autre aux relations les plus correctement, les plus banalement officielles, lorsqu'il m'arriva d'avoir avec elle une de ces aventures — il faut bien que je hasarde le mot — qui ne permettent plus à une femme et à un homme cette impersonnalité absolue des rapports mondains. Je l'avais rencontrée chez une amie commune, au cours d'une visite, et m'étant levé en même temps qu'elle pour me retirer, voici qu'elle me demanda brusquement, sur le pas de la porte, et comme je la saluais :

— Est-ce que vous allez dans votre quartier ? Voulez-vous que

je vous reconduise une partie du chemin ? J'ai ma voiture...

— Mais, Madame, lui répondis-je, d'autant plus étonné de sa proposition que nous avions descendu l'escalier sans échanger deux paroles, je ne rentre pas chez moi et j'ai peur de vous faire faire un trop grand détour...

— Ah! m'avait-elle dit d'un accent profond que je ne lui connaissais pas, vous pouvez bien me donner une demi-heure de votre temps... Ne me laissez pas, ne me laissez pas... avait-elle répété, à voix basse, avec une supplication si évidemment angoissée que je ne trouvai plus un mot pour lui répondre. Je n'avais même pas réalisé le caractère fantastique de cette situation que j'étais assis à côté d'elle déjà dans son coupé, et, comme le valet de pied demandait les ordres, elle lui dit ces mots qui rendaient plus extraordinaire encore cette promenade en tête-à-tête à travers Paris :

— A Notre-Dame des Victoires!...

Il y a bien un grand quart d'heure entre la rue de Berri, où nous nous étions trouvés faire cette même visite, et la vieille église. Ce quart d'heure s'écoula en entier sans que Mme d'Estinac prononçât une seule phrase, sans même qu'elle me regardât. Elle s'était, aussitôt que la voiture avait commencé de rouler, retirée dans l'angle. Elle s'y tenait immobile, avec des yeux plus fixes encore que d'habitude et qui me donnèrent soudain cette impression, presque cette évidence, qu'elle n'avait pas toute sa raison. Un accès de demi-folie expliquait seul son offre, réellement prodigieuse, de la part d'une personne de son rang et de sa tenue, à quelqu'un qu'elle connaissait si peu. Pour la première fois, je remarquai dans les traits de ce joli et pâle visage cette maladive nervosité qui m'avait échappé jusqu'ici : le frémissement de ses lèvres entr'ouvertes sur ses dents serrées, le battement de ses paupières sur les globes trop brillants de ses prunelles. Ses mains crispées tremblaient dans son manchon. Son souffle, un peu court, semblait à chaque aspiration lui manquer, et quoique nous fussions à la toute fin de l'hiver, elle avait certainement froid sous la jaquette de loutre qui serrait sa fine taille. J'étais si déconcerté par une manière d'agir, indice d'un tel trouble d'idées, je savais si peu de choses sur la vie de cette femme, il m'était si impossible de former même une hypothèse sur son état moral et ses motifs probables. Quelle parole lui dire? Et je me taisais de mon côté. Je me suis souvent répété depuis, en pensant à cet extraordinaire épisode, que

: vieux proverbe sur le mensonge des apparences est parfois :rangement vrai. Qui aurait vu, par la vitre du coupé, le profil de Ime d'Estinac et le mien juxtaposés l'un à l'autre en aurait cer-ıinement conclu, sinon à une liaison, du moins à une coquetterie e sa part, affichée jusqu'à l'impudence. Et ce coupé d'une femme la mode nous emportait, sans que nous échangions une phrase, ers le portail d'une église! Quand la voiture se fut arrêtée sur la lace des Victoires, la marquise parut se réveiller de son hypno-sme intérieur. lle me dit : «Vou-z-vous m'atten-re quelques mi-utes ?... » Et je stai seul dans ce etit boudoir rou nt, capitonné de iaroquin d'un ert sombre, où les oindres détails ahissaient une istence si totale-ent futile et mon-ıine, depuis la etite ardoise anche avec la ste des visites et lle des rendez-ous chez la mo-ste ou la couturière, jusqu'au livre nouveau, le dernier roman un des plus fades écrivains de l'époque, paru la veille et jà plus d'à moitié lu. Je feuilletais distraitement ce médiocre ıvrage en me demandant ce que je ferais si, réellement, jeune femme était folle, et si elle se livrait, une fois sortie de glise, à quelque crise nouvelle d'excentricité. Si elle n'était pas lle, quelle explication me donnerait-elle de ces façons, si en hors des usages, si incohérentes surtout : cette invitation à l'ac-mpagner, ce subit et absolu silence, et le reste? Toutes mes ppositions allaient être réduites à néant par la manière simple et gne dont elle mit fin à une équipée aussi innocente que bizarre. uand elle reparut sur le seuil de l'église, elle était une autre

Elle s'y tenait immobile avec des yeux fixes.

personne. Elle venait de prier, et passionnément, humblement deux petites taches grises sur sa jupe sombre, à la place des genoux révélaient un prosternement à même la pierre. Elle avait dans le yeux cette espèce d'apaisement brisé qui suit les passages d'exalté ferveur. Un peu d'embarras lui était revenu, presque un remord sans doute, d'avoir commis cette injustifiable incorrection. J'étai descendu, pour aller au-devant d'elle. Un peu de rose lui color les joues pour me parler, et elle me dit :

— Je vous remercie, Monsieur, de vous être détourné de votr route... Excusez-moi si je vous ai ennuyé une demi-heure... J vous rends votre liberté... A la maison, ajouta t-elle au valet d pied. Elle venait de reprendre sa place dans le coupé. Le domes tique referma la portière. Elle me fit de la tête un léger sign d'adieu. Les chevaux partirent et je demeurai sur le trottoir, plu intrigué, je crois, que je ne l'avais été de toute ma vie, que je n l'ai jamais été depuis.

II

Quand on sait de quelle conséquence peut être pour l'honnet d'une femme, dans ce léger et cruel monde parisien, la moindr parole répétée à propos d'elle, on hésite, non pas même à faire de confidences, mais simplement à poser des questions dont elle so l'objet. Pourtant la singularité de cette aventure m'avait frapp d'une trop forte impression pour que je n'essayasse pas d'en avo le dernier mot. Je pris le parti d'aller simplement raconter cet histoire à la personne chez laquelle j'avais rencontré Mme d'Estina Je reconnus, à la stupeur qui se peignit sur le visage de ma co fidente et à sa réponse, combien cette hardiesse de la jeune ma quise était en effet contraire à ses habitudes d'irréprochable m destie.

— Elle se sera sentie trop malheureuse, et elle aura eu pe d'être seule. C'est l'unique explication possible...

— Malheureuse, et de quoi? interrogeai-je.

— De son mari, me répondit la commune amie après une hés tation; du moins si ce que l'on raconte est vrai. Elle ne m'en jamais parlé. Mais je sais qu'elle l'aime beaucoup, et on préte qu'il s'est épris d'une certaine Mme Justel, la femme du grai

ffineur, une *grimpette* qui en a fait du chemin depuis deux ou ois ans!... Vous ne l'avez pas rencontrée?

— Je crois l'avoir vue à l'Opéra, dis-je, une belle personne un u forte, très brune, avec beaucoup de teint, beaucoup d'épaules, ais si commune?... Et d'Estinac délaisserait sa charmante femme, fine, si délicate, si grande dame, pour cette créature! Non. Ce est pas possible...

— J'en avais peur, fit mon interlocutrice; maintenant, après ce que us m'avez raconté, j'en suis presque sûre. Pauvre, pauvre Odile! Je n'aurais même pas été l'observateur professionnel qu'est vo- ntairement ou involontairement l'homme de lettres, qu'à la suite cet entretien j'aurais concentré sur Mme d'Estinac et sur son ari toutes les énergies d'attention dont j'étais capable. Mais si propos du monde sur la conduite du marquis étaient exacts, je is convenir que ni lui, ni sa femme, ni Mme Justel n'avaient pas y donner cours par leurs imprudences. Le hasard voulut que ns la quinzaine qui suivit cette étonnante visite à Notre-Dame s Victoires, je dînasse dans une maison avec eux trois. Même erti comme j'étais, il me fut impossible de surprendre un signe ntimité entre M. d'Estinac et celle que la malignité du monde ricaturait déjà du sobriquet de « la belle sucrière ». Je constatai alement que, pas une minute, durant ce dîner et la soirée qui ivit, la marquise Odile ne cessa d'avoir cette expression d'égare ent absorbé qu'elle avait eue dans la voiture, et je crus constater ssi, à deux ou trois reprises, dans les yeux de Mme Justel en in de la regarder, une lueur, méchante jusqu'à en être cruelle. coup sûr, il y avait entre ces deux femmes cette antipathie de e qui devait, dans une rivalité d'amour, s'exaspérer en férocités. ne Justel, avec sa physiologie sanguine et puissante, ses mains ses pieds de plébéienne, sa bouche épaisse, ses dents larges, nnait l'idée d'un être brutal, encore voisin du paysan qu'avait être son père ou son grand-père. Toutes les distinctions d'une e affinée jusqu'à en être appauvrie se réunissaient, au contraire, ns Mme d'Estinac pour en faire une fleur exquise, presque mala e, d'aristocratie. Le marquis, lui, offrait ce type, si fréquent ns la noblesse d'aujourd'hui, du *sportsman* qui a été officier, ec le mélange de raideur et de souplesse, d'élégance et d'anima n qui compose ce personnage. A trente-cinq ans, c'était encore très joli homme, dont l'air, à la fois insolent et gai, rappelait e physionomie de l'ancien régime d'une façon si saisissante

qu'on eût deviné le gentilhomme, même sans savoir son nom, — un des plus anciens du Roussillon, entre parenthèses. Je le connaissais depuis assez longtemps, sans l'avoir remarqué jamais, sinon pour sa martiale tournure et sa mine à l'évent de joyeux seigneur. Ces visages d'étourdis sont parfois les masques les plus solidement noués et les moins pénétrables. Celui-ci cachait-il, derrière ses sourires narquois, ses cheveux en brosse, sa moustache en croc et son profil gouailleur, la plus superficielle, la plus banale des frivolités, ou bien le manque total de scrupules, l'immoral et voluptueux cynisme d'un vrai fils du XVIIIe siècle? J'essayai en vain de répondre à cette question. L'énigme posée l'autre jour me restait d'autant plus inintelligible qu'étant allé saluer Mme d'Estinac, elle ne parut même plus avoir devant moi cette petite impression de gêne qui l'avait troublée une minute, au seuil de l'église. C'était comme si elle eût complètement oublié notre tête-à-tête de la voiture, et le ton quasi suppliant dont elle m'avait prié de l'accompagner. Une telle attitude équivalait à un ordre d'avoir moi-même à tout oublier de ce qu'il me faut bien continuer d'appeler, faute d'un meilleur terme, notre aventure commune. Fut-ce un accès trop fort de curiosité? cédai je à une piqure inconsciente de mon amour-propre, à une secrète pitié provoquée par son visible malaise et par le souvenir de ce que l'on m'avait dit sur les misères de son mariage? Toujours est-il que je désobéis à cet ordre muet, si bien que, à un moment de la soirée, me trouvant seul avec elle, je lui demandai :

— J'espère, Madame, que vous êtes tout à fait remise de l'état où je vous ai vue l'autre jour?

— Tout à fait... dit-elle avec un petit frisonnement de ses minces épaules. En même temps son étrange et fixe regard exprima de nouveau cette angoisse qui m'avait donné, dans le coupé, la terreur qu'elle ne fût devenue folle. Du moins je crus y lire distinctement une profonde douleur, et je suis bien sûr que, cette fois, la pitié seule me dictait mes paroles, lorsque je repris :

— Il y a pourtant une chose que je tenais à vous dire, Madame, c'est combien je reste touché par la preuve d'estime que vous m'avez donnée en vous fiant à moi dans une mauvaise heure... Vous souffriez et vous avez eu raison de croire que je respecterais, que je plaindrais votre souffrance, et si...

(A suivre.) Paul Bourget.

Le gérant: F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Par

LE RETOUR

(MŒURS VAUDOISES)

Ce matin-là, vers onze heures, par un froid aigu, par une bise sifflante qui avait secoué toute la neige des arbres, plusieurs dames bien emmitoufflées dans leurs meilleurs manteaux, mettaient une animation extraordinaire dans la salle d'attente, d'habitude déserte, de la gare de Lyon. Arrivées fort longtemps avant l'heure du train, elles restèrent à se chauffer autour du poêle en fonte, en échangeant entre elles des phrases prudentes sur le froid, les retards fréquents des chemins de fer, la prédication du dimanche, la conférence que venait de faire un savant de la ville sur *Anne de Bretagne*, etc. Mais quand elles entendirent le coup de cornet annonçant le train, elles sortirent en se bousculant, comme si le train devait arriver en quatre secondes, et vinrent se poster en rang d'oignons dans le petit couloir de la « sortie ». Après quelques coups de coudes adroitement dissimulés, ce fut Mme Maire, la femme du député au Grand Conseil, qui réussit à s'emparer de la première place : sa tête sèche, à profil aigu, comme enveloppée dans un chapeau coupé sans ornement, dominait celle de ses compagnes, ainsi qu'une tête de tambour-major, et, de ses deux mains, elle se cramponnait à la balustrade qui sépare le couloir du trottoir de la voie, comme si elle craignait qu'on ne lui prît sa place.

A côté d'elle se tenait, solidement plantée sur ses deux larges pieds chaussés de galoches, Mlle Dupin, ancienne gouvernante dans une famille russe : une vieille fille dodue, aux anglaises poivre et sel pendant le long de ses joues. Puis venait la directrice de l'asile des jeunes filles, la grosse Mme Lecamus, essoufflée comme toujours et parlant sans s'interrompre malgré son asthme : elle avait pris le bras de Mlle Dupin, et, de sa voix fluette, lui susurrait déjà d'interminables « histoires de là-bas ». Ensuite, appuyée contre le mur, le regard sournois, l'air placidement machiavélique, la femme du pasteur Hurteaux semblait tapie à guetter une proie. Mme Lenel, grâce à une fausse manœuvre de sa fille Henriette au moment de la bousculade, aurait donc formé l'arrière-garde du petit bataillon, si la vieille Catherine n'avait pas été là. Catherine était pourtant le personnage important de la réunion : c'était elle qui avait fermé les yeux au docteur Dosnier; et si, à cette heure, le couloir de la « sortie » était encombré, c'est que « ces dames » attendaient justement Mlle Nathalie Dosnier, la sœur et l'unique héritière du docteur, qui revenait du fond de la Russie où elle était gouvernante comme Mlle Dupin l'avait été, pour prendre possession de l'héritage de son frère. On pouvait supposer que la vieille Catherine conserverait auprès d'elle ses fonctions et son influence : aussi, « ces dames », — c'est ainsi qu'à Nyon l'on désigne les personnes formant la société — lui témoignaient-elles toutes sortes d'égards : et il fallait la presse du dernier moment, le désir d'être tout près de la porte et première à embrasser la voyageuse, pour expliquer qu'on la négligeât ainsi. D'ailleurs, la vieille bonne ne songeait pas à protester : malgré la haute considération dont elle jouissait dans la ville, quoi qu'elle fût traitée en enfant gâtée par tous les fournisseurs et par les amis de la famille, quarante ans de servitude avaient fait d'elle une créature passive, bonne seulement à préparer les « petits plats » de son maître, en laquelle la vanité même était morte. Son cabas à la main, les yeux perdus sous son éternelle bergère en paille brune, le menton en avant, elle attendait, comme les autres, ruminant peut-être un vieux souvenir ou ne pensant à rien, quand elle se sentit prise vivement par le bras, au moment où le train entrait en gare : c'était Mme Lenel qui la guettait depuis quelques minutes, et qui l'intercalait entre elle-même et Mme Hurteaux :

— Comment, Catherine, vous êtes la dernière !... C'est honteux !... Venez-là !... Mettez-vous ici !... C'est vous qui recevez Mademoi-

selle, après tout... Prenez ma place!... Nous, nous ne faisons que vous accompagner...

Furieuses de s'être laissé prévenir, les autres dames se jetèrent sur Catherine, la firent tourner deux ou trois fois sur elle même, et la poussèrent à côté de Mme Maire qui la regarda de son air le plus aimable, sans cependant lâcher la balustrade. Pendant la bagarre, Mme Lenel avait réussi à se glisser, avec sa fille, entre Mme Lecamus et Mlle Dupin, et elle triomphait en se confondant en excuses. Puis l'ordre se rétablit rapidement, et, quand le train s'arrêta, « ces dames » présentaient à peu près l'aspect d'une escouade de gendarmes rangés de front. Un même frisson les secoua toutes quand elles virent descendre d'un compartiment de première classe, perdue dans des fourrures, les mains embarrassées de paquets, une petite vieille cassée en deux, toute blanche et toute ridée.

Une exclamation s'échappa de toutes les bouches, ce cri qui dans le pays romand sert à traduire les vives impressions : *Oh! alors!...*

Et Mme Lecamus, qui, depuis qu'on lui avait enlevé Mlle Dupin, se cramponnait à Mme Lenel, babilla de sa voix entrecoupée :

— Comme elle est changée... *Mon thé!...* Qui est-ce qui dirait?... On lui donnerait plus de cinquante-cinq ans... beaucoup plus... N'est-ce pas? Et pourtant...

Mais la porte de sortie s'ouvrait. Mlle Dosnier s'avançait d'un pas clopinant, et Mme Hurteaux cria d'une voix aiguë :

— Mais non, elle n'est pas changée du tout, cette Nathalie, elle est toujours la même, je l'aurais reconnue entre mille, moi!...

Et les embrassades commencèrent, interrompirent la circulation, bousculèrent des voyageurs, firent grogner l'employé qui recevait les billets, et se prolongèrent pendant plusieurs minutes, quoique Henri le fou tirât Mlle Dosnier par son manteau en lui demandant si elle n'avait pas de bagage. La pauvre vieille ne pouvait lui répondre. En un clin d'œil, on lui avait enlevé ses paquets, et, ahurie, elle passait de main en main, comme une poupée, au milieu d'exclamations enthousiastes :

— Quelle joie!

— Enfin, te voilà!

— Ma bonne Nathalie!...

— Après tant d'années!...

Et Mme Lenel trouva moyen de placer mille paroles.

— Voilà ma fille Henriette. Elle était au berceau lors de ton dernier voyage. Mais elle te connait : je lui ai si souvent parlé de toi!

A la fin, on poussa Mlle Dosnier dans une voiture retenue depuis huit jours, on jeta Catherine à côté d'elle, et Mme Maire, dressée devant la portière, annonça :

— Nous te suivons. Nous « dînons » toutes chez toi, aujourd'hui. La bonne Catherine a préparé un repas pour fêter ton retour.

Et la voiture se mit en route. Mlle Dosnier n'avait rien pu répondre à toutes ces protestations qui l'étouffaient. Elle venait de traverser l'Europe dans presque toute sa longueur. Elle avait la tête pleine du bruit des gares, les jambes ankylosées, le corps moulu. Elle souffrait de ses rhumatismes. Sa fatigue était telle, que, depuis bien des heures, elle ne désirait plus rien, et qu'elle n'avait pas même ouvert la portière en approchant de sa ville natale... Et pourtant, habituée par état à s'oublier, à trembler devant la volonté des autres, elle ne demanda pas qu'on la laissât se reposer en paix.

Le fiacre, en cahotant, suivit des rues bordées de maisons neuves, ou recrépies, toutes blanches avec des volets verts ; des noms nouveaux aussi éclataient sur les enseignes ; la municipalité avait remplacé les pierres inégales des rues par de luxueux pavés plats, comme il y en a dans les capitales ; et Mlle Dosnier reconnaissait à peine, dans cette ville coquette d'aspect moderne, la vieille petite ville primitive où son enfance avait passé.

Devant sa maison, des gens guettaient son arrivée : des mines inconnues, presque étrangères, ayant entre elles un cachet de ressemblance et comme un air de famille, animées par une curiosité inhabituelle. Mlle Dosnier répondit avec embarras aux coups de chapeau et aux saluts qu'on lui adressa, se hâta de disparaître derrière sa porte, monta l'unique étage, fut chez elle...

... Chez elle !... Depuis trente ans, elle rêvait un chez elle, un *home*, comme on disait dans la société cosmopolite qu'elle quittait. C'était pour acquérir un *home* qu'elle avait enseigné la langue française, la musique et le dessin à deux générations de princes russes. C'était pour ce *home* qu'elle s'était abreuvée d'eaux minérales, à goût pourri, qui ne lui convenaient pas, qu'elle avait pris des rhumatismes dans l'intempérie d'un climat glacé, avalé des humiliations qui lui restaient à la gorge, subi des reproches injustes en se ratatinant d'année en année jusqu'à devenir la pauvre créature inquiète, malade, courbée en deux, épeurée et résignée qu'elle était. Maintenant, un hasard arrivé contre toute probabilité — la mort de son frère cadet — réalisait son rêve. Elle était *chez elle*,

au milieu de ses vieux souvenirs, des meubles de son enfance, du salon en damas jaune qu'elle se rappelait, de la salle à manger où elle avait pris son dernier repas avant de quitter la patrie, où le vieux coucou avait sonné l'heure de son départ comme il sonnait aujourd'hui, d'une voix fêlée, celle de son retour. Mais toutes ces choses désirées, elle les avait trop tard. Sa pauvre taille voûtée ne se redresserait pas dans le grand fauteuil vert où l'asthme avait étouffé son frère. Le contact de ces chers objets usés ne ressusciterait pas ses souvenirs dans leur fraîcheur d'autrefois. Est-ce que le dévouement mercenaire de Catherine lui remplacerait les affections qui entourent la vieillesse des autres femmes, de celles qui ont un mari, des enfants, de celles qui ont vécu au coin de leur foyer, dans la chaleur des affections familiales?...

La vieille fille devint toute pâle.

Déjà, dans la lassitude de cette arrivée, dans l'accueil de ces amies qui l'avaient oubliée depuis des années et lui revenaient avec la fortune, elle voyait poindre comme un regret de tout ce qui jusque-là avait été sa vie. N'aurait-elle pas mieux fait de rester là-bas pour mourir au milieu de sa fausse famille, entourée de ces soins charitables, qu'on a pour les vieux serviteurs? Ici, elle était *chez elle*, c'est vrai, mais tout lui semblait étranger; arrivée depuis une demi-heure, elle

attendait encore au salon, comme une visite qui fait antichambre.

Lentement, avec des précautions timides, elle avait ôté ses fourrures, posé ses châles sur le sofa. Elle s'approcha de la fenêtre et posa le front contre la vitre : la rue était déserte ; seul, un vieillard l'arpentait à longs pas lourds.

— C'est le pasteur Monard ! dit Catherine qui venait tirer sa maîtresse par la manche en lui annonçant que l'eau de sa toilette était prête.

La vieille fille devint toute pâle, et son sang ne fit qu'un tour : ce vieux à barbe blanche, solennel, vêtu de noir, elle l'avait aimé autrefois, quand il portait la casquette verte d'étudiant. Et voilà que toute l'amertume de cet amour avorté lui revenait tout à coup...

Mais Mlle Dosnier n'eut pas le temps de s'abandonner à ses impressions : à peine avait-elle changé de toilette, que « ces dames » arrivèrent ensemble. Elles ne s'étaient pas séparées, aucune ne voulant s'exposer à faire son entrée après les autres. Et l'ennuyeuse symphonie de leurs compliments recommençait : la chanterelle fausse de Mme Hurteaux grinçait à côté du fifre aigu de Mme Maire, sur un fond d'accordéon fourni par l'éternel et doucereux sussurrement de Mme Lecamus, tandis que les : « oui, Madame » et « non, Madame » de la jeune Henriette Lenel marquaient la mesure comme un métronome.

Catherine avait préparé pour sa nouvelle maîtresse les plats favoris de son ancien maître : un ombre-chevalier au vin blanc, des côtes de veau à la Béchamel, une pintade ; et, ce qui la désolait, c'est que Mlle Dosnier ne fit pas honneur au repas. Elle regardait les plats d'un œil terne, se servait petitement, effilait la viande avec son couteau, ne mangeait pas. Mais ses convives mangeaient pour elle, tout en guettant ses mouvements, et en lançant des locutions du terroir, des *oh! alors*, des *mon thé*, des *t'y possible !* D'abord, la conversation roula sur les talents culinaires de Catherine ; c'étaient pour toutes phrases, des exclamations :

— Oh ! cette Catherine !...

— Comme elle a fait sa sauce !...

— Seras-tu soignée avec elle !

— C'est que c'est un fin cordon bleu !

Puis, Mme Lenel, adroitement, se mit à parler de la Russie et de la carrière de Mlle Dosnier, partie toute jeune « pour instruire des princes ! » Elle avait tant de « moyens », cette Nathalie !... Comme elle avait dû être heureuse !... La Russie est un pays charmant :

y fait froid, c'est vrai, mais il y a de si bonnes fourrures!... Les gens y sont tous riches, l'existence y est délicieuse : on vit dans de magnifiques châteaux, dans des propriétés dont les plus petites sont grandes comme la commune de Nyon ; en hiver, on fait des parties de traineau, et l'on est servi par des paysans que le maître a le droit de rosser, comme aux bons temps du moyen âge, quand l'autorité était encore respectée!...

Mlle Dosnier avait haché sa salade en fines lamelles, dont elle s'amusait à broder des arabesques sur son assiette, pendant que Mme Lecamus parlait, la fourchette en l'air. D'ailleurs, ces dames firent chorus, et, pendant un instant, ce fut un hymne en l'honneur des princes russes, des gouvernantes et de l'étranger.

— Et puis, ça développe l'esprit, dit sentencieusement Mlle Dupin, pendant que Mme Hurteaux répétait, en accentuant, ce que venaient de dire les autres :

— Moi, je l'ai toujours dit : il faut qu'une femme voie du monde... Te rappelles-tu quand tu es partie, Nathalie! J'aurais bien voulu m'en aller aussi... On me parlait d'une place à Constantinople : j'aurais vu le Bosphore... C'est mon père qui n'a pas voulu... Il a toujours eu de drôles d'idées, mon père.

Puis, quand il fut bien évident que l'assemblée était unanime sur la question, Mme Lenel, ayant déposé son couteau à côté de sa fourchette, prononça nettement :

— Pour ma part, il y a longtemps que je dis à ma fille Henriette, qui a seize ans, qu'elle partira dès qu'elle aura dix-sept ans révolus... A présent que je te vois revenue en bonne santé et si heureuse, Nathalie, je suis plus décidée que jamais : d'autant plus que tu m'aideras à la placer, j'en suis sûre...

Un petit frémissement réprobateur courut parmi les convives : une telle demande était prématurée, presque cynique; avant d'importuner Mlle Dosnier, il fallait lui laisser le temps de se reposer. Et Mme Lecamus, qui se proposait d'utiliser le repas pour « poser un jalon » à une requête en faveur de l'asile, allait prendre sur elle le détourner la conversation, quand, au milieu d'un silence profond, Mlle Dosnier répondit, avec une sorte de brutalité :

— Ah! non, par exemple, non! Je ne placerai personne!... Il ne faut pas me demander de me mêler d'une affaire pareille... Je ne suis pas de votre avis, Mesdames; je trouve, moi, que quand on a le bonheur d'avoir une fille, on la garde près de soi, fallût-il partager avec elle son dernier morceau de pain!

Des murmures d'étonnement se firent entendre, mais d'abord personne ne parla. Mme Lenel serrait les lèvres; à la fin, avec un effort pour dissimuler son embarras, elle balbutia :

— Mais ce n'est pas une question d'argent; ma bonne, la question d'argent n'a rien à faire là-dedans... Il faut qu'une jeune fille voie le monde... Il faut qu'elle apprenne... les langues. Toutes « ces dames » sont de mon avis!...

Mlle Dosnier reprit, en secouant la tête :

— Je les ai apprises, moi, les langues, et j'ai vu le monde... On m'a promenée à travers tous les pays, d'abord comme on promène une domestique, ou à peu près, puis comme on promène une tante pauvre... J'ai bu de toutes les eaux, je me suis baignée dans toutes les mers. J'ai vu toutes les sociétés, j'ai dansé avec des artistes illustres, et un grand-duc a daigné me remarquer... Et je n'ai jamais senti une affection, une vraie, une de celles qui réchauffent... On me trouvait *dévouée*, et l'on exploitait mon dévouement, et jamais on n'aurait eu l'idée que je pusse être autre chose que dévouée... Le monde est intéressant, oui, peut-être, il y a de belles choses à voir, on s'élargit l'esprit... Mais, avec tout cela, je suis vieille et je suis seule...

Mlle Dosnier aurait parlé encore, mais une extrême agitation succédait à la stupeur qui avait accueilli ses premières paroles. Toutes « ces dames » se récrièrent, se levèrent, parlant ensemble, protestant ensemble de leur amitié :

— Comment, seule, chère amie! Comment peux-tu dire cela!... Mais ne sommes-nous pas avec toi, nous qui étions comme tes sœurs? Nous serons ta famille, nous t'entourerons, et nous te soignerons, tu verras comme tu seras heureuse!

Et toutes les mains se tendaient vers elle, et les lèvres sèches de Mme Maire vinrent se poser sur son front, et Mme Hurteaux réussit à verser quelques larmes d'attendrissement qui roulèrent dans son assiette vide. Puis, quand le calme se fut rétabli, quand Catherine eut apporté le dessert et rempli les verres de vieil *Yvorne* à reflets dorés, on entendit la voix de Mme Lecamus qui, s'élevant dans le silence, commença lentement :

— A propos, ma bonne Nathalie, tu sais que, pendant ton absence, notre asile de jeunes filles...

Édouard Rod.

SOUVENIRS
D'UN
OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR [1]

(Suite)

LES AFFAIRES ARABES

LA CANTINE. — LE GÉNÉRAL BOSQUET. — BORJ BOU ARERIDJ. — LE COLONEL DARGENT. — MOKRANI. — BOUSÂADA. — EXPÉDITION DES BABORS — LA MESSE. — LA FIÈVRE

Sétif n'était que le tracé d'une grande ville neuve qui attendait des habitants, saine, avec de belles eaux, englobant dans ses murs la partie restée debout de la forte enceinte romaine.

Une verdure naissante entourait ses abords et égayait le pays dénué d'arbres au milieu duquel elle s'élève. Elle était déjà tellement bondée de troupes, à notre arrivée, zouaves, zéphyrs, chasseurs d'Afrique, etc., qu'il me fut impossible de trouver une chambre. J'allais dresser ma tente dans un bastion, quand un camarade, adjoint au bureau arabe, m'installa dans les archives au rez-de-chaussée. Tous les passants y pouvaient observer, à

Sétif ; la mosquée et le bureau arabe (d'après un croquis de l'auteur).

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 6 août.

travers les vitres sans rideaux, les détails de mon lever et de mon coucher. Je transportai ensuite mon lit de camp dans une maison que des Juifs venaient de construire. Les premiers jours, la fenêtre de ma chambre encore dépourvue de châssis fut barrée par une couverture. Mon voisin de cloison, un lieutenant de chasseurs d'Afrique, n'était pas mieux partagé et, dans le café maure, ouvert au-dessous de moi, on faisait de la musique toute la nuit. Mes propriétaires, braves gens du reste, étaient horriblement sales et bien que les femmes vécussent dans une perpétuelle lessive, l'escalier n'en était pas plus propre.

Je mangeais avec plusieurs officiers, aussi près que moi de leurs pièces, à la cantine de la vieille Mme Lainé, qui nous nourrissait pour 40 francs par mois. La titulaire de l'autre cantine était la femme du caporal-sapeur; elle suivait les colonnes avec une intrépidité véritable; mais elle avait le cœur infiniment tendre et chaque fois que son mari avait vent d'une infidélité, il lui administrait des corrections homériques. Il n'y avait de comparable au caporal-sapeur pour la bêtise que le tambour-major, que le colonel houspillait continuellement; de sa vie il ne put comprendre où l'on était, ni pourquoi l'on marchait, ni pourquoi l'on s'arrêtait. En fait de distractions, la brasserie, où un Alsacien nommé Kraft fabriquait d'excellente bière, et le théâtre dirigé par un officier; tous les rôles sans exception y étaient remplis par des soldats. Si les dialogues de la scène prêtaient à rire, on en pouvait surprendre à la porte qui ne manquaient pas d'originalité, tel celui-ci entre deux zéphirs :

— Viens-tu au théâtre?

— Je n'ai pas le sou!

— Qu'est-ce que cela fait, nous entrerons tout de même.

— Non, j'aime mieux aller souper à la campagne; emportons toujours une gamelle.

Les compères partaient en chasse, et manquaient rarement de mettre la main sur une volaille, de la cuire et de la manger au fond d'un ravin hospitalier.

Le colonel m'avait donné le commandement par intérim de la compagnie de grenadiers du capitaine Cailloux; mais la manie des courses n'avait pas tardé à me reprendre et j'obtenais facilement de courtes permissions. Ni auberges, ni caravansérails. Des postes de quelques cavaliers échelonnés pour la correspondance et renforcés chacun d'un café maure où l'on couchait, à moins qu'une

bonne lettre du bureau arabe et l'escorte permanente d'un mokrasni ne vous ouvrît la demeure de quelque chef. C'est ainsi que j'allai dans le Nord jusqu'à Bougie, et dans le Sud, jusqu'aux crêtes dentelées du Bou-Taleb du haut desquelles on aperçoit le Sahara. Cela me laissait encore des loisirs, je les passais avec quelques volumes que mon oncle m'avait envoyés et aussi avec ceux de la bibliothèque militaire très judicieusement composée, que le duc d'Orléans avait fondée dans toutes les villes d'Algérie.

J'étais de garde au poste de la porte d'Alger, entre la mosquée et le bureau arabe. J'aperçus le général Bosquet qui revenait d'une promenade, suivi de ses deux spahis. Un geste de sa main me fit comprendre qu'il ne voulait pas que le poste sortît. Arrivé à ma hauteur et voyant un livre posé derrière moi sur la borne, il s'arrêta :

— Que lisez-vous là?

— Le *Grand Désert*, par le général Daumas, mon général.

— Peuh! je ne suis pas toujours d'accord avec Daumas, il y a des choses qu'il n'a pas vues si bien que moi!

— Cela m'aide au moins à connaître les Arabes.

— Mon cher, reprit le général Bosquet en appuyant, il suffit d'apprendre à connaître les hommes, pour connaître les Arabes!

Après cet aphorisme que n'eût pas répudié le colonel de Failly, il s'éloigna. Je dois avouer que l'étude des indigènes que jusque-là j'avais cherché à faire, avait eu un côté pénible. Avec la fréquentation de leurs tentes et de leurs gourbis, j'avais dû subir celle de la vermine logée dans leurs tapis ou dans leurs nattes.

Je fus volé, chez moi, par un coquin d'Arbi qui s'appropria, par la même occasion, une paire de pistolets appartenant à Fain.

Plus d'une fois en route, en fait de nourriture j'avais dû me contenter de figues, de galettes et de lait. Ces petits extras, greffés sur la dyssenterie que j'avais contractée à l'Oued Guebli, commencèrent à éprouver ma santé. Le foie se prit et un beau matin j'entrai à l'hôpital avec un ictère, autrement dit une superbe jaunisse qui rendit tout mon corps, surtout le blanc des yeux, couleur de safran. Quand on est malade, la cervelle travaille; si peu que la vie de Sétif ressemblât à la vie de garnison que j'ai toujours détestée, elle me déplaisait et je me mis en tête d'entrer dans les bureaux arabes par lesquels avaient passé tout ce que l'Algérie possédait d'officiers de marque. A peine rétabli, après en avoir parlé à mon colonel, j'allai voir l'aide de camp du général Bosquet, le capi-

taine Lallemand. C'était un officier d'une affabilité extrême et d'une haute distinction; mais il avait un défaut; il était sourd au point que le général Bosquet partant pour la Crimée s'en sépara. C'est à lui que l'on a dû la conservation de l'Algérie lors de l'insurrection de 1871 et j'ai eu l'honneur d'être son chef d'Etat-major lorsqu'il commanda le premier corps d'armée à Lille. Quelques jours après ma sortie de l'hôpital, le général Bosquet me fit venir :

— Dargent me demande un officier pour des reconnaissances de limites. Je vais vous envoyer chez lui à Bordj bou Areridj, vous vous y trouverez très bien.

* * *

A soixante-douze kilomètres de Sétif, dans la direction d'Alger, sur la ligne de partage des eaux coulant au Nord vers la mer et de celles coulant au Sud où elles abreuvent les Chotts (1), s'étend une plaine fertile appelée Medjana. A l'horizon se dressent de hautes montagnes. Au centre, trois ou quatre rochers en forme de verrues énormes. Un mur épais, d'un tracé bizarre, contourne en collerette le plus gros d'entre eux. C'est Borj bou Areridj, un ancien fort faisant partie de la chaîne de ceux que les Turcs avaient établis pour essayer de dominer la Kabylie, en la prenant au centre où à revers. A quelque distance, une enceinte bastionnée et crénelée renfermant des magasins, des baraques pour les officiers, le campement de deux compagnies de zéphyrs. Entre l'enceinte et le Bordj, des abris construits pour des cantiniers avec de vieilles caisses. Plus loin, une compagnie de turcos, un peloton de spahis, un dépôt d'étalons.

Quand je fus entré dans le petit fort dont la porte était gardée par les huttes du cafetier maure et du barbier, je me trouvai en présence d'un homme de très haute taille, d'environ quarante-cinq ans, à figure de patriarche, ornée d'une longue barbe, et dont une expression légèrement rieuse animait l'œil bienveillant. Il portait un chapeau de feutre gris, un vieux paletot sous lequel apparaissait une chemise de flanelle, un pantalon rouge, et il tenait une serpette à la main.

— Ah! vous voilà, me dit-il de sa voix de basse en me tendant la main, soyez le bienvenu, on va installer vos bagages et nous

(1) Lacs desséchés en été.

allons dîner. Il est entendu que vous n'aurez d'autre table que la mienne.

Le colonel Dargent, commandant supérieur du cercle, car c'était lui, donna quelques ordres en arabe et, en attendant le repas, me fit faire le tour de son château du haut duquel on découvrait toute la plaine. Il l'habitait depuis 1841, où simple capitaine il était venu en relever les ruines et faire la chasse aux brigands qui en infestaient les environs. Il avait épousé une femme Kabyle dont il eut deux fils que j'ai bien souvent fait sauter sur mes genoux en leur découpant des bonshommes de carton. L'un est mort officier d'infanterie, l'autre entré dans l'administration a hérité de la bonté de son père.

Général Bosquet

Sa passion pour le jardinage expliquait la serpette qu'il tenait à la main ; il attira tout d'abord mes regards sur le beau jardin qu'il avait réussi, à force de soins, à créer sous les murs du Bordj.

— Vous voyez ces saules pleureurs ; quand il meurt ici un officier ou la femme de quelque civil, on vient me demander à l'enterrer là. J'y consens de bon cœur, mais je ne peux pourtant pas non plus convertir mon jardin en cimetière. Voici deux ans que je sollicite l'administration des domaines pour obtenir l'affectation régulière d'un terrain et je ne suis pas plus avancé que le premier jour !

Le logement du colonel qui n'avait jamais su fermer une porte était régulièrement au pillage. Les cafetiers dont j'ai parlé s'introduisaient chez lui pour s'emparer de pincettes, de soufflets, de bâts, de marmites, etc. Alors, de temps à autre, il faisait faire chez eux des razzias pour rentrer dans son bien. Un dimanche, Mme Dar-

gent étant absente, il me confia qu'il changerait volontiers sa chemise de flanelle rouge contre une de toile blanche. Je l'aidai dans ses recherches au milieu du fouillis d'une grande armoire; nous trouvâmes d'abord un vieux chapeau de sa femme puis deux raquettes et un volant. Cette découverte qui rappelait la France, nous mit en joie, nous nous renvoyâmes le volant jusqu'au soir et le colonel garda sa chemise rouge. C'était un topographe émérite et un dessinateur humoriste plein de verve et j'ai longtemps conservé les lettres qu'il m'écrivait, illustrées de caricatures, y compris la sienne. Fin à rendre des points aux Monsignors quand il commanda un régiment à Rome, et ramenant en quelques jours, avec des cours martiales, la discipline dans le 19e corps d'armée à la tête duquel on le mit en 1870.

C'était le soir qu'il donnait ses audiences. Après dîner, dès qu'il avait allumé sa longue pipe, apparaissait Kreïreddin. C'était un petit homme, à la fois chaouch et interprète, vaniteux et rusé, poltron comme la lune et vivant sur les talons du colonel qui s'en moquait volontiers.

— Mon coronel, les gens y sont là!

— Ah! faisait le colonel d'un air surpris, absolument comme si le cas se fût présenté pour la première fois. Et qu'est-ce qu'ils veulent?

— Ils disent que vous les avez fait demander!

— Ah! reprenait Dargent d'un air encore plus surpris, j'y vais.

Il n'était jamais pressé. Après avoir tiré quelques bouffées, il traversait lentement la petite cour où se trouvaient en burnous loqueteux de fins matois de la montagne ou de la plaine; ceux qu'il avait voulu voir et ceux qui venaient pour le voir. Tous se précipitaient sur sa main pour la baiser; lui la retirait de toute ses forces et finissait par entrer dans son bureau. Son bureau, petite pièce d'un des édicules du Bordj, était l'idéal du désordre. Sur l'unique table s'entassaient des papiers de service, des clous, des graines, des vieux boutons d'uniforme, des bouteilles de vermout. Une autruche apprivoisée qui y entrait souvent, après avoir mangé tous les clous, s'en prit aux boutons. Elle en mourut non d'indigestion, comme on le reconnut à l'autopsie, mais empoisonnée par le vert-de-gris. Avec le chef du bureau arabe, le capitaine Delettre, j'assistais aux audiences qui se prolongeaient souvent très tard. Le colonel Dargent fumait sa longue pipe quand le cas était difficile et qu'il ne lui venait pas de suite un

solution, sa pipe se trouvait toujours éteinte et impossible à rallumer, malgré ses efforts désespérés pour en tirer des bouffées. Fréquemment il s'agissait des différends qu'avaient les Beni-Abbès avec leurs ennemis mortels les Beni-Mlikeuch encore insoumis, habitant des revers opposés de la même vallée. Ces gens avaient dans le bon sens et l'équité du commandant supérieur une confiance qui les lui amenait souvent pour leurs affaires d'intérêt personnel. Mais quand il lui arrivait de mettre la main sur des maraudeurs, il leur faisait tâter de la prison et les soumettait à de rudes travaux d'assainissement dans les marais voisins.

En 1847, le maréchal Bugeaud avait pénétré chez les Béni-Abbès encore indépendants afin de les ranger sous l'autorité de Mokrani, notre Kralifat dans la Medjana. On vint le prévenir qu'un homme vêtu en kabyle, mais parlant bien français, demandait à lui parler. Il ordonna de l'amener et s'écria aussitôt :

— Quoi, c'est vous Dargent! comment avez-vous fait pour traverser tout ce pays en feu?

— J'ai pensé, répondit tranquillement l'officier, qu'il valait mieux vous voir que vous écrire. Avec l'anaya, j'ai pu passer. Les gens de ce pays viennent assez souvent à Bordj pour me laisser une fois passer chez eux!

L'anaya était une sauvegarde sans laquelle on ne pouvait à aucun titre pénétrer en pays kabyle, et en même temps une marque de grande considération pour celui auquel on l'accordait. Les renseignements apportés au Maréchal favorisèrent si bien ses énergiques opérations que le chef des Beni-Abbès vint se rendre à merci et lui tint ce langage :

— Nous sommes vaincus, dit-il au maréchal Bugeaud, et nous exécuterons toutes tes volontés!

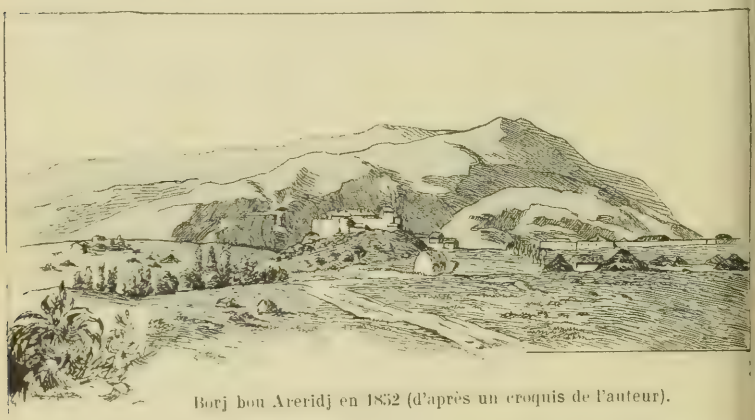
Puis se tournant vers le vieux Mokrani :

— Nous lui obéirons, non à cause de lui, mais à cause de toi. C'est toi seul, qui nous as vaincus; lui, sans cela, ne nous aurait jamais commandés ; aucun homme ne l'avait pu faire avant toi!

Le Kralifat Mokrani était de famille véritablement princière et prétendait tirer son origine de la même souche que les Montmorency. Il avait embrassé avec ardeur notre parti à la suite de rivalités avec une autre famille puissante, celle des Ouled Gandouz.

Ma mission spéciale consistait à rechercher et à lever toutes les terres de ces derniers, qui avaient été en bloc frappées de séquestre, pour qu'on pût les attribuer plus tard à la petite ville qu'on

espérait voir s'élever. J'avais vendu mulets et chevaux et le colonel mettait à ma disposition les beaux étalons destinés à la monte dans les tribus. Cela me consolait de mes déboires passés. Après avoir fait à la planchette le canevas et relevé les principaux chemins et thalwegs sur une surface d'environ soixante-dix kilomètres carrés, je parcourais le terrain, suivi de la foule souvent considérable des propriétaires ou usufruitiers, réels ou supposés, et c'est à cheval que je terminais mes croquis et que je prenais des notes. Ce travail présentait de multiples difficultés, provenant de l'humeur ardente des chevaux que je montais, de la monotonie des surfaces presque sans repères, des réclamations des gens, de la sourde opposition



Borj bou Areridj en 1852 (d'après un croquis de l'auteur).

des créatures de Mokrani qui voyait lui échapper des terres sur lesquelles il gardait des vues, et enfin de ce que la langue m'était encore trop peu familière. Pour mes débuts, Kreïreddin m'accompagna revêtu d'un burnous éclatant, en harmonie avec l'importance qu'il se donnait. Je me faisais suivre aussi des grands levriers noirs du colonel, mais comme ils portaient le désordre dans les troupeaux de moutons qu'ils rencontraient et qu'ils étranglèrent un ou deux agneaux, je renonçai à eux. Parfois, quand je m'étais bien embrouillé dans mon travail, et si le mauvais temps se mettait de la partie, j'étais pris de véritables désespoirs.

Le capitaine d'état-major Balland, attaché au service topographique, vint à passer par Bordj pour se rendre à Bousâada. Je voulus l'accompagner. Nous passâmes d'abord par les montagnes de l'Oued-Ksob et les Ouled-Mahdi. Ces derniers sont renommés

comme nageurs, ce qui surprendrait si l'on ne faisait attention aux inondations brusques du Hodna et à l'habitude qu'ils sont forcés de contracter de passer les terribles torrents de montagne subitement gonflés par les pluies. Dans le lit de l'Oued-Ksob, cher aux coupeurs de routes, nous fûmes rejoints par des marchands kabyles ou mozabites, bien aises de profiter de notre caravane. Le premier jour nous couchâmes à Msila qui a été entièrement détruite par un tremblement de terre en 1881. Les honneurs m'en furent faits par un nain, un fou atteint de la manie des grandeurs, qu'il satisfaisait par ses poses et par les dimensions formidables qu'il était arrivé à donner à son turban.

Le capitaine Dargent et son lieutenant Van Hoorich recevant et estimant des chameaux dans le Hodna (croquis du capitaine Dargent).

Je guettais depuis longtemps l'occasion d'acheter un cheval. Nous nous dirigions sur Baniou dans le Hodna; on me montra un cheval noir, magnifique, aux allures superbes; il est vrai qu'il était borgne, mais on me le laissait pour cent francs, j'en voulus courir la chance. Nous campâmes au centre d'un douar où j'avais fait une entrée fière sur mon bucéphale dont j'étais ravi, sans remarquer les regards narquois dirigés sur ma personne. Le lendemain, dès l'aube, je suis en selle. Le borgne se refuse à partir; il pointe, rue, essaie de me mordre les jambes, il

ne me désarçonne pas, car j'étais solide, mais je donne le spectacle ridicule d'une lutte entre l'homme et la bête et où celle-ci a le dessus. Le chef du douar s'approche enfin et me dit :

— Ce cheval, quoique borgne, est très connu pour sa beauté mais aussi comme rétif et jamais personne n'a pu s'en servir.

Je le laissai. Cette aventure m'est arrivée deux ou trois fois et heureusement je m'en suis aperçu à temps pour m'en tirer. Je ne conseillerais pas au meilleur écuyer de s'embarrasser d'un de ces chevaux entiers dont les cavaliers arabes, avec leurs puissants moyens d'action, n'ont pu venir à bout, il perdrait sa peine. Cependant, plus tard, j'ai vu des conducteurs de diligence attelant six et même sept chevaux, trois aux brancards et quatre devant, ne pas craindre de la risquer. Ils placent sans aucune préparation, le rétif au milieu d'un attelage vigoureux et docile, et entre les brancards qui le maintiennent. Fouette cocher! Des premiers essais du cheval pour ruer, mordre, se coucher, se dresser, les postillons surtout les nègres et les Arabes, ne s'inquiètent pas. Ils attaquent à coups de fouet tout l'attelage qui bondit en avant et enlève le rétif. Au bout de quelques jours de ce régime et de postes de quatre ou cinq lieues au galop, il renonce à ses défenses.

Nous arrivâmes à Bousâada, qu'il n'est pas besoin de décrire parce que tous les écrivains qui ont visité ce joli coin, l'ont décrit les uns après les autres. Le chef de bataillon de zouaves Pein y commandait; il traitait sans façon la tunique à plis réglementaires et l'avait remplacée par la veste ronde du soldat sur laquelle serpentaient des galons d'or jusqu'aux épaules. Excellent officier aussi aimé que redouté, connaissant à fond les Arabes et leur langue; nul ne lui était comparable pour arranger les querelles des nomades au sujet des pâturages, pour exécuter, s'il en était besoin, à la tête des chasseurs et du goum, un audacieux coup de main; travaillé par-dessus tout, par la manie des cultures et des barrages. Tous les officiers mangeaient à la même table qui fut la nôtre et j'y retrouvai le capitaine Digard. A la fin du déjeuner Aïcha, une jolie Ouled-Nayl fit son entrée, le sourire aux lèvres elle tourna autour de la table et, à chacun, débita en français, d'un air doux et poli, des grossièretés énormes qui provoquaient une gaieté universelle. Le capitaine Digard s'était amusé à les lui apprendre, en assurant la pauvre fille que c'étaient les plus purs parfums de notre langue. Le commandant Pein l'avait accordée à lui à son arrivée dans le cercle et il en avait eu plusieurs enfants

Il la maria convenablement en quittant Bousâada. Quand, trente ans plus tard, je revis cette ville, l'un de ces enfants était caïd d'une tribu. Il s'obstinait à porter le nom de Ben Pein, quoiqu'on l'eût averti de n'en rien faire, mais parce que la mémoire du brave officier survivait, aimée et respectée des indigènes.

Nous revînmes par un autre chemin et, le soir, nous étant égarés, nous campâmes dans la montagne au petit bonheur, vers les sources d'un ruisseau marécageux, et nous soupâmes d'un héron. Pendant que nous digérions, en fumant nos pipes au clair de lune, ce détestable produit de notre chasse, les accents monotones et enroués d'un chalumeau arabe parvinrent à nos oreilles. C'était un berger qui, attiré par nos feux, s'approchait doucement. Or Balland jouait de la flûte. Il tira la sienne de son étui, invoqua Virgile et donna la réplique au berger. Celui-ci fut bientôt près de nous, s'assit en silhouette sur un rocher, le capitaine sur une cantine en face de lui. Tous deux alors, sous le ciel plein d'étoiles, improvisèrent à tour de rôle. Les ordonnances et moi, nous écoutions; on peut en rire, ce n'en était pas moins charmant.

Rentré à Bordj bou Areridj, je repris mes courses; elles me menaient assez loin pour que je fusse obligé de camper. Kreïreddin avait été remplacé auprès de moi par le caïd d'une petite tribu, le spahi Kara, nègre colossal, taciturne comme une souche et aussi brave que sûr. Il faisait toujours la nuit entretenir de grands feux. Quand je lui demandais pourquoi: — C'est pour éloigner le lion, me disait-il. J'en entendais conter beaucoup d'histoires, mais je n'en vis jamais, sauf une fois où il paraît qu'il m'approcha. Je m'étais mis en route un peu tard, l'après-midi, avec mes bagages et mes quatre cavaliers d'escorte, pour aller camper et travailler du côté de Kalâa, la capitale de Mokrani, lorsque je croisai sur la route le capitaine Gresley qui se rendait à Alger. Je l'accompagnai seul un long bout de chemin et en causant, le temps passa. Le jour baissant, je le quittai pour rattraper mon monde engagé déjà dans la montagne, beaucoup plus loin que je ne croyais. Tandis que je gravissais les premiers contreforts, je fus accosté par un jeune homme, assez dépenaillé, mais de grand air, monté sur un beau cheval et suivi de plusieurs cavaliers.

— Où vas-tu? me demanda-t-il.

Je lui répondis et m'informai qui il était. Il m'apprit qu'il était fils de Mokrani, puis :

— Tu ne peux ainsi poursuivre ta route seul, à cause des lions

qui s'attachent à un homme seul, mais n'attaquent pas ordinairement une petite troupe, je vais te donner deux cavaliers qui t'accompagneront jusqu'au douar où tu trouveras les tiens.

C'est ce qu'il fit. Était-ce vérité ou désir de me mieux surveiller? Je ne sais. J'arrivai à ma tente déjà installée au centre d'un douar dans l'intérieur duquel les troupeaux venaient de rentrer. La nuit, je crus entendre un grand bruit, mais le sommeil me reprit aussitôt. Le matin, on me dit que le lion était venu enlever un mouton et on me montra un chien dont il avait presque détaché la patte d'un coup de griffe. Jamais on ne tire de coups de fusil, ce qui surexcite le lion, mais on le poursuit avec des cris, on le traite de chien, de mécréant, ce qui, paraît il, suffit souvent à éloigner le roi des animaux.

Le vieux Mokrani avait plusieurs fils. Ahmed qui parlait français et que l'on voyait à Alger faire le dandy, ne jurait que par nous. La guerre contre l'Allemagne nous ayant affaiblis, et l'Algérie se trouvant dégarnie, il prit l'initiative du soulèvement redoutable qui se produisit à cette époque, en qualité de représentant d'une des plus grandes familles de noblesse guerrière et religieuse du pays. Il fut tué le 5 mai 1871, à quelques lieues d'Aumale. Le soulèvement fut comprimé, grâce au général Lallemand ; tous les Mokrani furent pris et internés et leurs biens furent confisqués. Quand je commandai la subdivision d'Aumale en 1881, un des derniers représentants de cette famille, un jeune homme de dix-huit ans, se rendant chez son parent le marabout d'El Hamel, du côté de Bousâada, vint me voir. Je le reçus fort bien. J'appris bientôt qu'il s'attardait en ville chez les Juifs et les débitants de liqueurs, qu'il y faisait des dettes, et je fus obligé de lui donner quelques sous en l'expédiant sur Bousâada. C'est ainsi qu'ont fini bien des races.

Le printemps de 1853 m'avait apporté une déception ; le Ministre de la guerre avait refusé fort sèchement mon entrée dans les bureaux arabes avant que mes stages d'infanterie et de cavalerie ne fussent complètement terminés. Je me consolai vite, par l'espoir d'une prochaine entrée en campagne. Le général Randon, gouverneur de l'Algérie, organisait une expédition pour opérer dans les Babors, c'est-à dire dans le pâté montagneux qui s'étend de l'Oued Sahel à l'Oued Kébir. Il allait en prendre le commandement lui même, ayant sous ses ordres deux divisions commandées par les généraux de Mac-Mahon et Bosquet. Je rentrai à Sétif

J'étais fort bien monté. Le colonel Dargent m'avait cédé un excellent cheval trop petit pour lui et le chef du bureau arabe le sien, qui était superbe, mais qu'il trouvait trop ardent. Avec cela un beau mulet très doux, et du temps pour tirer sur la bourse de mon oncle. Je repris aussitôt auprès du colonel de Failly mes fonctions d'aide de camp et de petit chef d'Etat major. Il m'adjoignit successivement plus tard, pour me seconder, un officier de tirailleurs nommé Costa, et un du 20e, Labattut : tous deux dans la suite furent tués. Je n'ai pas eu dans ma vie une chance brillante, mais j'ai porté la guigne aux officiers d'ordonnance des généraux auxquels j'ai été attaché, de Mancourt, avec le général Yusuf, de Bri-

Halte du capitaine Dargent à la tête de ses tirailleurs
à Borj bou Aréridj, en 1841 (croquis à la plume par lui-même).

mont, avec le général de Labarreyre, tués à mes côtés; Mignerot, qui avait été avec moi auprès du général Guignard, tué à Metz.

Je fus tout d'abord employé au tracé du camp où devaient se concentrer les deux divisions, près de Sétif, sous la direction du colonel Jarras, chef d'Etat-major du général de Mac-Mahon. Le colonel Jarras, dont je devais être l'aide de camp à Metz, passait déjà pour très désagréable et pour très dur; heureusement le tracé des camps d'Afrique enfermant dans un carré d'infanterie les autres troupes, m'avait été rendu familier l'année précédente. Je connaissais aussi très bien l'ordre en marche des colonnes, et dans celles-ci la place exacte de chacun. La 1re division compre-

nait le 11e léger, le 3e de tirailleurs, deux bataillons du 3e zouaves qu'on venait de former, le 1er zouaves, commandé par Bourbaki. MM. Février, de Ferussac, Desandré, Tarbouriech, Janin, Brincourt, Lefèvre, de Lacretelle, Japy, de la Hayrie, etc, étaient capitaines à ce régiment; mon camarade d'école Boquet y était stagiaire, déjà décoré pour blessure à la prise de Laghouat. La division Bosquet avait le capitaine Lallemand pour chef d'Etat-major. La 1re brigade, formée du 68e et du 2e zouaves, était commandée par le colonel Vinoy de ce dernier régiment. Le colonel de Failly commandait la 2e brigade composée de trois bataillons du 20e avec le lieutenant-colonel Douay, et d'un du 3e zouaves.

En outre, de la cavalerie, de l'artillerie de montagne, et tous les services accessoires. J'ai cité quelques noms qui tous ont acquis une notoriété et dont plusieurs seront fixés par l'histoire, pour montrer la valeur des forces que le gouverneur avait réunies, et à quelle école j'ai eu la fortune de me trouver.

Le 13 mai, le général Randon arriva à Sétif et passa la revue. Malgré un temps épouvantable, ces quinze à dix-huit mille hommes de vieilles troupes d'Afrique présentaient l'aspect le plus martial. Le 18 on se mit en route; les deux divisions ne tardèrent pas à se séparer, Mac-Mahon pour opérer sur la rive droite de l'Oued-Agrioun, Bosquet avec lequel se tenait le général en chef, pour marcher sur la rive gauche. Le colonel de Failly avait repris l'habitude de me faire courir de la tête à la queue des colonnes, mais j'étais supérieurement monté, ce qu'avaient parfaitement remarqué les officiers de chasseurs d'Afrique. De plus il m'avait offert sa table, j'avais de bons ordonnances et mon sort me semblait doux en comparaison de celui de l'année précédente. Il entrait dans mes fonctions d'aller recevoir du général Bosquet ou du capitaine Lallemand l'indication du terrain où ma brigade devait camper. Je le désignais ensuite aux adjudants-majors des régiments, après l'avoir réparti entre les corps. Du même coup j'allais souvent placer les grand'gardes après avoir pris les ordres du colonel.

Non seulement on ne possédait aucune carte du chaos de montagnes appelé les Babors, mais on ne savait que très vaguement par le dire de quelques Kabyles, ce qu'il contenait. J'arrive une fois au général Bosquet prendre des ordres pour le camp.

— Allez reconnaître ces plateaux, là-haut!

J'y vais, et après avoir bien peiné au milieu des rochers et des broussailles, je reviens.

— Pourrez-vous installer la brigade?

— Oui, mon général.

— Sera-t-elle bien?

— Pas trop!

— Eh! f... je ne peux pas vous donner des salons, moi!

Je recevais quotidiennement des rebuffades de ce genre parce que le général Bosquet n'aimait pas le colonel de Failly des qualités duquel il faisait fi, et le colonel n'aimait pas le général qu'il accusait d'être trop plein de lui. Or, comme entre eux deux, je servais continuellement d'intermédiaire, c'était souvent sur moi que tombait la mauvaise humeur du général.

J'ai expliqué quelle tactique, celle du maréchal Bugeaud, on appliquait pendant les marches. Elle se combinait avec l'occupation plus ou moins prolongée de positions sûres où l'on s'établissait et d'où, allégé de tout bagage, on allait en aborder d'autres. Les combats avaient commencé dès le 19 mai; ils continuèrent le 20 par l'attaque du rocher de Takoucht, à une altitude de 1.500 mètres. C'est là où je vis, pour la première fois, le colonel d'état-major de la Tour du Pin, en non activité pour surdité complète. On le trouvait en amateur, partout où l'on faisait la guerre. Depuis longtemps, en Algérie, les officiers d'état-major portaient un képi amaranthe et bas, et un spencer ajusté à tresses flottantes. La Tour du Pin fit son apparition monté sur un beau cheval, coiffé d'un képi bleu de roi, haut et raide comme un shako, et vêtu de l'habit, mais tout uni, sans épaulettes et sans les broderies, tel que nous le portions à l'école d'État-major au manège. Avec cela, deux énormes sacoches pendues à sa selle, et la main droite armée d'un grand cornet acoustique, « sa pipe ou sa poêle à frire », comme on disait. Brave comme quelqu'un qui aurait envie de se faire tuer, occasion qu'il finit par trouver en Crimée. Le jour où je le vis, il s'était obstiné à rester tout seul en arrière sur un piton à regarder les Kabyles qui le canardaient à leur aise. On dut envoyer, pour le repêcher, une section de zouaves. Ceux-ci l'avaient pris en amitié, mais les officiers grognaient disant que « ça leur ferait tuer du monde ». Le général Randon m'ayant fait un jour l'honneur de m'inviter à dîner, je me trouvai à côté du colonel. Au coucher du soleil, on tira comme d'habitude, à peu de distance de la tente sous laquelle on mangeait, un coup de canon. Tout le monde sursauta. Il se pencha vers moi et me dit d'un air satisfait : Je crois qu'on vient de tirer le canon, certainement je l'ai entendu!

Les 21 et 22, on culbuta l'ennemi et on s'installa dans une position qu'on pouvait considérer comme la clé du pays, celle de Tizi ou Sakka, à 1.900 mètres d'altitude. Nous y souffrîmes d'un temps épouvantable, et, dans le camp même, les communications étaient des plus difficiles et le terrain plus entremêlé de pitons et de ravins qu'on ne peut l'imaginer. Quand le vent était trop fort on se cramponnait aux bâtons de la tente pour l'empêcher de se renverser, et quelquefois, si cela arrivait, on n'avait, la nuit, d'autre ressource que de rester dessous jusqu'à ce que l'orage fût passé. Les coups de maillets sur les piquets alternaient avec les imprécations des hommes courant après les bêtes lâchées et promenant

En route pour le marché
(d'après un croquis de l'auteur).

leurs cordes et leurs entraves. Le général Randon possédait une tente immense, formant la charge de plusieurs mulets. Une belle nuit, une partie s'envola sur un piton voisin. Cette clé du pays n'était pas tenable et si les Kabyles nous l'avaient laissé prendre, c'était bien dans l'espoir de nous infliger des pertes énormes quand nous serions obligés de la lâcher. Le 29, on profita d'un brouillard intense pour abandonner ces sommets inhospitaliers. On leva le camp sans bruit, mais aussitôt que les Kabyles, avertis par leurs vedettes, connurent notre départ, la « conduite » commença, jusqu'au village d'Aïn Tat, où fut posé notre bivouac.

Le 31, nous arrivâmes à Alioua, à travers les énormes difficultés du Kef-Rida : la compagnie du génie qui marchait en tête ne parve-

ait pas à tracer le sentier. Il arrivait que celui-ci passait entre eux roches trop rapprochées pour qu'un mulet chargé s'y engageât, t il fallait, bien qu'on eût fait jouer le pic et la mine, décharger et echarger une partie du long convoi. La nuit était venue quand on it sur le revers opposé, le sentier côtoyait des précipices au fond esquels de temps à autre roulait un mulet qui s'écrasait avec un ruit sourd; heureux encore de n'y pas perdre des hommes. J'avais rdre de rester en ce point jusqu'à ce que toute la colonne eût filé, ttendu que le personnel des muletiers réquisitionnés était fort ispect. J'avais mis pied à terre et j'eus mille maux, tout cela pour voir fait quatre petits kilomètres dans la journée. En vivant avec soldat, on recueille bien des mots plaisants. Les hommes

Msilah avant le tremblement de terre de 1884 (croquis de l'auteur).

avaient pas mangé depuis le lever du soleil, un zouave jurant en erchant son chemin dans la brousse s'écria : « Si l'on n'y voit pas air, c'est pas faute d'avoir des lanternes dans le ventre. » Dans journée, un turco, boiteux, assis sur le chemin, demanda au octeur d'être mis sur un cacolet. Le médecin refusa et l'autorisa ulement à y placer son sac :

— Moi malade, berda (mon bât, mon sac), macach malade! ré iqua le turco qui s'efforça de se relever et de marcher. Certaines illies peignaient aussi très bien l'opinion que le général inspirait lui. Pendant l'expédition de 1851, conduite avec moins de in qu'il n'eût fallu, par le général de Saint-Arnaud, avec les éoccupations que l'on sait, toutes les fois que la sonnerie « à rdre » partait du quartier général, les hommes la contrefaisaient criant : « Y a du tabac, Saint Arnaud », c'est à-dire les choses nt mal. En 1852, avec Mac-Mahon, ils crièrent : « Y a du nou

veau. Mac-Mahon! La légende de la maison blanche persistai les soldats prétendaient à chaque jeu de soleil dans les rocher qu'elle venait d'apparaître. C'était, selon eux, la demeure d'u déserteur français qui aurait été organiser les Kabyles. Cette hi toire était plus qu'invraisemblable quand on connaissait le sort m sérable fait au déserteur qui se résigne à vivre chez les indigène

Le 4 juin, nous opérions, non loin de l'embouchure de l'Oue Agrioun, notre jonction avec le général de Mac-Mahon, dans ur magnifique contrée d'où nous découvrions la mer à faible distanc et le général en chef commença à y recevoir des soumissions. Mc camarade Fain et moi nous nous avisâmes d'aller prendre un bai quoiqu'on nous eût avertis que la plage était fréquentée par l requins et qu'elle eût été interdite à la troupe. Au large, embosse à deux ou trois milles, apparaissait une frégate, portant des vivr pour la colonne. Nous venions de nous baigner avec prudenc quand survient un zouave, ivre. Il se déshabille en un clin d'œ et se lance à la nage en criant : « Je vas à la frégate! » Il est bient hors de vue. A notre retour, nous avertissons la compagnie d zouave, qui manque à l'appel du soir et dont on va chercher l vêtements parce qu'on le croit perdu. Le lendemain, il arri nu comme un ver. « La mer m'a dégrisé, bien étonné de me trouv si loin en mer et fatigué; j'ai fait la planche, et j'ai fini p revenir. A terre, je me suis perdu dans la nuit, et enfin me voilà!

Il y a un Dieu pour les ivrognes!

Le 5 juin eut lieu la cérémonie qui a fourni à Horace Vernet sujet de son tableau : *La messe en Kabylie*. C'est là que je v pour la première fois l'illustre peintre à la tête fine un peu m queuse. Il portait l'uniforme de colonel de la garde nationale q allait fort bien à sa tournure militaire. Au milieu du magnifiq cadre des montagnes, on avait élevé un autel rustique ou le pè Régis, abbé de la Trappe, en robe blanche, célébra la messe; l troupes étaient sous les armes, le canon tonnait; les chefs kabyle auxquels on venait de donner les burnous rouges d'investitur assistaient au premier rang à la cérémonie, après avoir four des otages. On pourrait trouver singulière l'idée de cette messe, présence de tant de musulmans, alliés, soumis ou ennemis, si l'o ne se souvenait qu'ils se rangent encore mieux au joug d'un croyar quel qu'il soit, qu'à celui d'un incrédule. On critique aussi les dith rambes que cette pompe un peu théâtrale inspira à beaucoup d'of ciers qui avaient intérêt à se faire valoir, ce qui faisait courir

'uit d'une société d'admiration mutuelle régulièrement organisée.
Le lendemain on bivouaquait à Ziama, sur le bord de la mer, puis
ous rentrions dans la montagne, où, jusqu'au 11 juin, nous étions
ıcore poursuivis par un temps épouvantable. Le terrain devint si
auvais que la colonne du général Bosquet dut se diviser en deux.
Le 19 juin, la pacification étant très avancée, toutes les troupes
rent immobilisées dans des camps, dans un pays fertile et riant,
rsemé de grandes forêts d'oliviers; elles furent employées à tra-
r la route militaire, très pittoresque, entre Milah et Djidjelli.
n ravitaillement ayant manqué, il arriva que les ordinaires du
et les popotes des officiers se trouvèrent ne plus être pourvus
e pour vingt-quatre heures. Il fallait aller d'urgence à Djidjelli,
ɔigné d'environ quatorze lieues, pour chercher des vivres. Le
lonel me chargea de la corvée. Je partis dans l'après-midi, avec
atre muletiers du régiment sur leurs bêtes, une quinzaine de
ılets de réquisition, avec leurs conducteurs, douteux comme je l'ai
, et le spahi du colonel. Les officiers me donnèrent leurs commis-
ns et l'argent pour les payer à un marchand qu'ils m'indiquèrent.
ɔeine à un kilomètre du camp, le spahi, qui était de la mauvaise
ɔèce de ceux recrutés dans les villes, se mit à maltraiter les mule-
rs et répondit insolemment à mes observations; ayant eu à tra-
ser le camp où campait le gouverneur, je l'y fis coffrer subite-
nt, ce qui l'étonna fort, il se croyait indispensable. Trottant,
rchant, nous arrivâmes sur le tard à Djidjelli. J'assignai un
npement à mes indigènes, avec rendez-vous pour le lendemain
'aurore, intimement convaincu d'ailleurs qu'ils seraient tous
olés. Je n'avais pas le choix, je n'avais pu que promettre une
tification. J'allai chez le marchand, je fis mes achats, et tan-
que mes quatre Français couchaient auprès de mon cheval et de
rs mulets, je me mis dans un lit que le fournisseur m'avait offert.
n'y fermai pas l'œil, tant j'étais habitué à ma peau de mouton.
matin, à ma grande joie, mes corvéables furent exacts; ma dou-
r et mes promesses avaient fait plus que le bâton du spahi. Mais
e purent charger toutes les denrées, il y en avait trop; le temps
ssait; pour sortir d'embarras, je parcourus la ville avec deux
nçais et me saisis de vive force de trois mulets que je rencontrai
e leurs conducteurs, un bâton d'une main et de l'argent de
tre. Et c'est ainsi que je mis mon convoi en route, formant
rière-garde à moi tout seul, et les soldats devant. J'arrivai à la
;, bien fatigué, félicité, ayant franchi vingt-huit lieues en 24 heures.

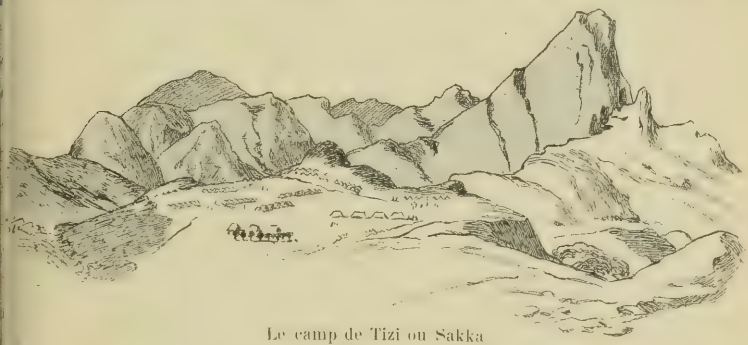
Mais comme j'avais dépassé les crédits alloués, il en résult des chicanes et j'eus beaucoup de peine à rentrer dans mon argen

Notre séjour en Kabylie ne fut plus de longue durée. La colonn se disloqua et la brigade de Failly dut rentrer la dernière à Sét en passant par le Ferdjiouah, c'est-à-dire le pays qui commande revers, du côté opposé à la mer, celui où nous venions d'opére Son très puissant chef, Bouakkas, se disant notre ami, avait prom de le surveiller. En réalité, son attitude était douteuse, il éta mécontent de nos succès, et, au premier revers, il se serait certa nement tourné contre nous. Il devait nous tracer les étapes, c'es à-dire les points d'eau et de boi Pour être débarrassé de nous pl tôt, il les traçait si longues, que soldat, déjà harassé par les chaleu ne pouvait plus les fournir; le col nel, toujours inquiet, m'envoyait avant. Il m'arriva un jour de trouv que la distance qui restait encore franchir était certainement au-de sus des forces de la troupe. Je déco vris de l'eau; j'étais seul avec m ordonnance et j'ordonnai aux K byles qui s'étaient en grand nomb rassemblés autour de moi, de p parer du bois. Pour toute répon ils m'étourdirent de leurs cris. Je menaçai alors de brûler leurs gourb je ne sais comment le débat eût fi mais notre troupeau étant arrivé, je prescrivis d'abattre le nom de têtes d'usage, cela les fit réfléchir et, au bout d'une heure, pointes d'avant-garde ayant apparu, on eut ce qu'on voulut. était temps, les trois mille hommes qui suivaient n'en pouvaient pl

L'Arbi voleur.
(d'après un croquis de l'auteur).

Je ne mentionne ces incidents, au fond sans importance, parce qu'ils donnent une idée de ceux qui se renouvelaient journ lement et qui, alternés avec les combats, avaient rendu la assez pénible. A Sétif, le général Bosquet se montra pour moi d'u extrême bienveillance et je pris, en attendant l'inspection gé rale, le service d'adjudant-major, que le règlement prescrivait faire faire aux officiers d'état-major pendant leur deuxième an de stage. Au mois d'octobre, le colonel Dargent demanda a

insistance que je fusse renvoyé au Bordj pour y terminer des travaux commencés. Pour en finir plus vite, on m'adjoignit un jeune sous-lieutenant du 20e, nommé Lamothe. Mais c'était la saison des fièvres; mon ordonnance, un très brave homme, tomba le premier malade; je le médicamentai, sous ma tente, avec la quinine et l'ipéca dont j'étais toujours pourvu. Puis, ce fut le tour de Lamothe qui partit, et enfin le mien. Je retournai au Bordj d'où le colonel était absent. J'y restai quinze jours malade, n'ayant pour tout lit qu'une paillasse et une couverture, sans draps. En même temps, le colonel de Failly ayant pris le commandement de la subdivision, par suite du départ du général Bosquet, m'écrivait de



Le camp de Tizi ou Sakka
(d'après un croquis de l'auteur).

revenir. Un colon partait avec une carriole, il m'offrit de m'emmener, mais le temps était à la pluie, je me fis suivre par un spahi menant un cheval de main. Au bout d'une heure, la pluie tombait à verse, la carriole restait embourbée, je montais à cheval et franchissais d'une traite les seize lieues qui me séparaient encore de Sétif. J'y arrivai en tel état qu'on dut me descendre de cheval. Aussi, quelque temps après, j'entrai une seconde fois à l'hôpital et y fus très malade. Enfin, le colonel de Failly, qui s'était toujours montré bon pour moi, m'expédia sur Bougie où se trouvait un bataillon du 20e de ligne et où j'attendis le congé de convalescence demandé pour moi et qui devait correspondre avec la fin de mon stage.

(A suivre.) Colonel Fix.

VOYAGEUSES [1]

(Suite)

— Qui vous a dit que je souffrais?... interrompit elle. Ses yeux bleus traduisaient maintenant une irritation presque farouche. Oui, qui vous l'a dit?... insista-t elle, les sourcils froncés, la bouche amère. — Puis, afin de bien me marquer son désir de couper net cet entretien, nerveusement, soudainement, elle toucha du bout de son éventail le bras d'une de ses amies qui passait devant nous, et elle lui dit : « J'aurais besoin de vous parler deux minutes, chère... » Et se tournant vers moi : « Vous m'excusez, Monsieur?... »

Ces deux souvenirs ne m'auraient sans doute laissé que l'impression d'une femme nerveuse, mal équilibrée et très inégale, s'ils n'avaient pas revêtu un caractère tragique par suite d'une affreuse nouvelle apprise à l'improviste : — la mort subite de cette femme, survenue quelques jours après cet entretien, pas très adroit de ma part, je l'avoue, bien peu gracieux de la sienne. Je n'eus pas plus tôt aperçu cette nouvelle dans le journal qu'une idée s'empara de moi avec une soudaineté égale à celle de cette mort elle-même : « Elle s'est tuée. » Je relus les quelques lignes, certainement communiquées par la famille. Elles disaient que Mme la marquise d'Estinac souffrait depuis longtemps d'une maladie du cœur et qu'une embolie l'avait emportée. J'envoyai chercher d'autres journaux. Ils annonçaient tous dans les mêmes termes cet événement qui, pour le public, n'était qu'un fait-divers entre vingt autres. Pour moi, il représentait la fin d'une tragédie intérieure dont la visite à Notre-Dame des Victoires avait probablement été une des dernières scènes. La phrase que son amie m'avait prononcée : « *Elle a eu peur d'elle-même...* » m'éclairait maintenant d'une lumière d'évidence toutes les portions mystérieuses de sa conduite à mon égard. Quand elle m'avait demandé de monter avec elle dans sa voiture, elle luttait encore contre la

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 juillet.

tentation du suicide. Elle avait voulu aller à l'église, — *dans une certaine église*, — pour conjurer cette tentation, à force de prier. De faire seule le court trajet de la rue de Berri à Notre Dame des Victoires l'avait épouvantée, tant elle se sentait faible devant cet attrait du suicide auquel elle devait si tôt succomber... Elle m'avait pris là, sur le pas d'une porte, comme elle aurait pris le premier venu, pour savoir quelqu'un auprès d'elle, de quoi se dominer par force un quart d'heure de plus. La prière l'avait sauvée ce jour-là. Et puis un autre jour était venu, une autre heure, où la tentation avait vaincu, vaincu l'instinct de la vie, vaincu la religion. Ce suicide, si vraiment elle s'était tuée, expliquait trop sa révolte devant ma pitié, dans cette soirée où je l'avais vue en face de sa rivale. N'est-ce pas un instinct, commun à tous les êtres de race, de se cacher quand ils souffrent trop, et comment n'avais-je pas compris qu'envers cette femme la seule vraie charité était le silence? J'aurais dû ne même pas avoir l'air de soupçonner qu'elle eût un secret. Toutes ces idées me remuaient à une telle profondeur que je ne pus demeurer sur l'incertitude où me laissait la note du journal, classée — ô ironie! — sous la rubrique: *Mondanités*. Quelques heures plus tard, j'étais rue de Berri, chez la commune amie dont j'avais déjà fait, une première fois, ma confidente. A ma question posée aussitôt: « Mme d'Estinac s'est tuée, n'est-ce pas? » elle me répondit avec une vivacité qui me prouvait, malgré sa dénégation, combien nous pensions de même:

— Odile! quelle affreuse idée? Une si bonne mère, et si pieuse!... Non, je ne le croirai jamais. Je ne veux pas le croire...

— Enfin, donne-t-on quelques détails? lui demandai-je.

— Pas beaucoup, fit-elle, assez pour que votre horrible hypothèse soit invraisemblable... Elle avait fait des courses et des visites toute l'après-midi. Vers cinq heures, elle dit au valet de pied: « Rentrez à la maison, et vite, je ne me sens pas très bien. » Quand on vint lui ouvrir la portière à l'arrivée devant l'hôtel, elle était morte dans la voiture...

— Et l'on n'a rien trouvé dans cette voiture qui pût donner quelques indices? La vitre était-elle levée, ou abaissée?

— Quelles imaginations! dit mon interlocutrice, plus vivement encore. Vous n'allez pas supposer qu'elle a pris du poison et qu'elle a jeté la fiole qui le contenait par la fenêtre du coupé?

— Pourquoi pas, si elle a voulu à tout prix que l'on ignorât son suicide? Vous vous rappelez ce que vous m'avez dit le jour où

elle m'a fait monter dans cette voiture avec elle? Voilà l'idée dont elle avait peur, et qui la tentait déjà...

— Taisez vous, interrompit-elle, et ne répétez jamais, jamais — entendez-vous — ce que vous venez de me dire... D'Estinac est assez malheureux d'avoir méconnu cette adorable femme et de lui avoir assombri ses derniers jours. Si elle avait une maladie du cœur et que les assiduités de son mari auprès de cette abominable Mme Justel aient hâté le dénouement, cela suffit à ses remords. Mais l'autre chose... Ah! Ce serait un châtiment trop terrible!... Non, elle n'est pas vraie! Elle ne peut pas être vraie...

... Et je n'avais plus rien su de la mort de Mme d'Estinac depuis cette conversation. J'avais quitté Paris peu de temps après, pour un long voyage en Espagne et au Maroc qui m'avait laissé sans nouvelles sur le coin du monde où la fin soudaine de la jeune femme avait dû être remarquée et commentée. A mon retour, vers le milieu du mois de juillet, toute la société était dispersée. Plus tard, j'avais bien essayé de questionner l'amie de la morte. Je m'étais heurté contre une volonté de ne plus toucher à ce douloureux sujet, trop formelle pour aller contre. Et puis la vie avait passé. De nouvelles et trop lointaines absences m'avaient rendu absolument étranger aux anecdotes qui couraient les salons sur d'Estinac et sur son veuvage; et voici que je me trouvais, par un hasard d'une villégiature d'été, sous le même toit que cet homme qui savait, lui, sans doute, le mot véritable de l'énigme, et comment avait disparu cette charmante femme que je revoyais toujours blonde dans l'angle sombre de sa voiture — cette même voiture où elle était morte — fine statuette de Tanagra, si délicate, si mince, si taciturne, avec des yeux fixes et un peu fous!... Ai-je besoin d'en dire davantage pour faire comprendre ce qu'avait ému en moi de souvenirs et de curiosités, d'intérêt poignant et de surprise cette simple ligne inscrite sur la liste des étrangers, dans ce bureau d'hôtel : « *Marquis d'Estinac et famille, Paris* »?

III

On sait ce que représente d'incohérents amalgames la table d'hôte d'un caravansérail cosmopolite tel que celui qui profile sur ce col sauvage de la Maloja sa façade monumentale, trou-

Le pied lui a manqué et elle est tombée dans une crevasse... (Chap. V.)

innombrables fenêtres. J'avais dès cette époque, et j'ai gardé le oût passionné de ces cohues cosmopolites, objet de colère pour ertains *snobs* à rebours — un peu plus sots que les autres, étant us pédants, plus médiocres d'habitudes et plus agressivement ourgeois. Ces vastes hôtels modernes sont pour le voyageur préoc- ipé de la théorie des races un champ d'études inappréciable. Dans s Alpes surtout et depuis que les médecins envoient à dix-sept nts mètres tous les surmenés de la vie, un diner à la Maloja ou Saint-Maurice vaut tout un cours d'ethnologie comparée. Que fois ne me suis-je pas hypnotisé ainsi — dans un de ces immen- s réfectoires où cent cinquante personnes soupaient en sept ou uit langues — à calculer ce qu'il tenait d'histoire humaine entre s murs stuqués à l'imitation du marbre et sous ces plafonds lairés par une végétation compliquée de fleurs électriques. Mais and je descendis dans la salle à manger ce soir là, au premier pel du gong, je ne me souciais guère de la mixture anglo-ita- nne, russo-américaine, hispano-allemande, franco-norvégienne j'allais me trouver plongé. Parmi ces innombrables visages, its et recuits au hâle de la montagne, je n'en cherchais qu'un, ui du veuf tragique pour lequel la marquise Odile s'était sans ute tuée. J'imaginais en lui, par avance, une de ces métamor- oses que les très grandes épreuves infligent aux plus frivoles : traits jadis si gais devenus tristes, un vieillissement de sa phy- nomie, moins par l'âge que par le chagrin. Aussi demeurai-je éralement stupéfié d'apercevoir soudain celui que je me figurais la sorte, en train de gagner une table réservée — toujours jeune, jours svelte, avec sa même expression d'impertinence heureuse, même tour pimpant de sa moustache blonde relevée au petit fer, même éclair de fatuité dans ses yeux bleus. Enfin, il était plus jamais le grand seigneur du dix-huitième siècle, auquel il ne nquait que le jabot, la poudre et l'habit brodé, pour être Riche- u, Lauzun ou Tilly, et, détail qui changea ma stupeur en une itable révolte, il était accompagné... de qui ? — de celle qu'il ait dû ne pas revoir, s'il gardait le moindre respect à la mémoire sa femme : Mme Justel elle-même! La superbe et plébéienne ature, plus matérielle et plus brutale d'aspect qu'autrefois, por- une de ces toilettes trop riches qui puent la parvenue; et toute e vulgarité, toute cette épaisseur de sa grossière beauté étaient dues plus sensibles par la présence auprès d'elle d'une enfant quatorze ou quinze ans que je reconnus immédiatement — cette

fois avec indignation — pour la fille de la pauvre morte. La plu saisissante des ressemblances, et la plus navrante pour qui soup çonnait tout, ne permettait pas le doute. Je voyais marcher devan moi le fantôme de celle que je n'avais pas oubliée : c'était la mêm silhouette fine, hautaine, plus maigre, plus aiguë chez la toute jeun fille, la même grâce froide du visage, avec plus de fraîcheur et de traits moins marqués, les mêmes cheveux d'une nuance cendrée, dans la prunelle, hélas! cette même fixité singulière qui m'ava jadis, durant la demi-heure de mon étrange tête-à-tête en voitu avec la mère, infligé l'impression d'un peu de folie. Ces trois pe sonnes dont l'entrée abolissait pour moi l'immense foule bruyan des autres convives, prirent place autour d'une petite table rond où de grandes fleurs — de ces beaux œillets de l'Engadine aus énormes que ceux d'Espagne — attestaient la déférence de l'hôt lier. Cette hardie absence de dissimulation, la présence de l'enfan l'espèce de certitude altière et satisfaite avec laquelle la femm trop parée portait sa tête, casquée de puissants cheveux noirs, familiarité rieuse avec laquelle le marquis lui parlait, tous c signes réunis m'éclairèrent soudain. Je me rappelle. J'avisai secrétaire de l'hôtel qui surveillait le service de ce commenceme de dîner et l'essor des trente garçons, occupés à courir, la servie au bras, aux mains les assiettes d'une crème d'orge quelconque, je lui demandai :

— C'est bien M. le marquis d'Estinac qui est à cette table, l bas? Et sur une réponse affirmative : Et cette dame avec lui, q est-ce?

— Mais Mme la marquise, la femme de M. le marquis... r répondit cet homme, du fort accent tudesque qui convient au cap ral en chef d'un bataillon de domestiques allemands, dans un *Ku saal* international.

— Et cette jeune fille?

— Mais, Mlle la marquise d'Estinac, la fille de M. le m quis...

Je ne pensai pas à sourire de l'étonnante déformation que p naient dans cette bouche germanique les lettres imprononçables ce nom, ni du visible respect avec lequel cet adorateur du *von* m tipliait en le répétant le titre de d'Estinac. Je venais de comprend Celui dans lequel je m'attendais à rencontrer un veuf tragiqu inconsolable s'était remarié, et remarié avec celle même dont morte avait tant souffert, si les rumeurs du monde disaient vr

J'ai su depuis que ce mariage était de date très récente et qu'il s'était célébré dans la plus stricte intimité, eu égard au veuvage, récent aussi, de « la belle sucrière », laquelle avait apporté à son second mari une fortune d'un peu plus de quinze millions! Il n'y avait rien que de très simple, de très excusable presque, étant donné le niveau moral de l'époque, dans ce brocantage d'un grand nom contre une grande fortune, je le reconnais, et ce marché se justifiait même à certain degré par la beauté de la femme et par l'élégance de l'homme, réellement très épris l'un de l'autre. Sur le moment, je ne sentis que la cruauté de cette union envers la mémoire de celle qui n'était plus. Et le mystère de sa mort subite, qui aurait dû, semble-t-il, se dissiper à ce spectacle, s'obscurcit pour moi davantage encore. Oui. J'aurais dû me dire que d'Estinac ne s'était pas remarié, qu'il n'aurait pas pu se remarier avec Mme Justel, si la marquise Odile s'était vraiment tuée à cause de cette femme. Il y avait là une implacabilité trop monstrueuse de la part de l'un et de l'autre. Ce raisonnement, irréfutable dans cette rédaction, ne se présenta même pas à mon esprit. C'est qu'à la même minute où je venais d'apprendre ce mariage, un simple regard jeté sur le groupe qu'ils formaient, elle, lui et *l'enfant de l'autre*, me révélait que la tragédie de douleur, commencée jadis entre la marquise Odile et sa rivale, continuait entre celle-ci — devenue la marquise d'Estinac à son tour — et cette jeune fille, si pareille à sa mère. Et voici que cette situation si plate m'apparaissait de nouveau sous un angle d'énigme : par-dessous les motifs d'intérêt et de vanité qui n'auraient pas suffi à expliquer l'impudeur, le sacrilège plutôt, de ce second mariage, contracté malgré les mânes de l'épouse suicide, j'apercevais d'autres motifs — tout un drame moral si douloureux, si cruel, que je croirais l'avoir rêvé — c'était l'indiscutable réalité du dénouement.

Le père, la belle-mère et la fille étaient donc assis autour de cette table d'hôtel dont les opulents œillets sauvaient la banalité, et servis par deux domestiques à eux. Du marquis, je voyais seulement ses épaules et le derrière de sa tête, — une tête sans cesse en mouvement sur une nuque musclée et souple. Mme d'Estinac — il faut bien que je l'appelle ainsi maintenant! — et la jeune fille, n'apparaissaient toutes deux, de profil lorsqu'elles se parlaient l'une à l'autre, de trois quarts lorsqu'elles s'adressaient au marquis... Quand elles se parlaient? — Ma remarque immédiate fut précisément que la conversation se concentrait tout entière entre

le marquis et sa jeune femme. La toute jeune fille gardait entre eux cette attitude absente que je me rappelais si bien, — elle m'avait tant frappé chez sa mère lors de notre fantastique course vers Notre-Dame des Victoires. — L'immobilité de cette physionomie comme voilée était d'autant plus saisissante que les allées et venues de l'expression, du regard, du sourire, de la vie enfin, sont si naturelles à un jeune visage. Avec cela, un pli d'une précoce amertume fermait sa jolie bouche, ses joues étaient si pâles que même le coup de fouet de l'air, sur ces hauts sommets, n'avait pu en colorer la maigreur creusée. Le constraste entre la belle humeur du père et cette tristesse, entre l'insolent éclat de santé de la marâtre et cette consomption, donnaient à l'orpheline, malgré le prosaïsme du décor et de la circonstance, le plus pathétique, le plus inoubliable aspect de victime... Victime, de quoi ?... De l'égoïsme de son père d'abord, ce vrai représentant des gentilshommes du dix huitième siècle, sensuel et léger comme eux, comme eux libertin et insensible, voluptueux et dur, un de ces dévorateurs de fortunes, gracieux et braves, gais et magnifiques, mais sans l'ombre d'un scrupule quand il s'agit d'argent ou de plaisir. Je n'aurais pas su de lui ce que j'en savais, ni soupçonné ce que j'en soupçonnais, j'aurais deviné combien peu il se souciait de sa fille, à voir comme il dînait jovialement à côté d'elle, sans prendre garde à sa pâleur et à sa visible mélancolie, se faisant apporter deux ou trois espèces de vin, les dégustant, mangeant abondamment et d'une cuisine préparée exprès pour lui, et rieur, et causeur ! Et il avait ce contentement animal, cette joie du sang et des muscles, de l'estomac plein et du cerveau vide, qui se reconnaît, on ne sait à quoi, à une coloration du cou et de l'oreille, à l'aisance alerte du geste, à une lumière bestiale de la prunelle, au son étoffé et métallique de la voix. Comment rendre avec des mots cet effluve de vitalité heureuse et arrogante qui émane de tout un être ? Comment rendre aussi, ce que je discernais si nettement chez la belle mère, un arrière-fond de scélératesse implacable dans la vulgarité, cette violence cachée d'un mauvais sentiment exaspéré jusqu'à sa plus cruelle intensité dans une nature commune, l'énergie plébéienne conservée intacte malgré le luxe, le titre, les habitudes, et cette énergie mise au service d'une affreuse passion d'injustice. Je n'observais pas cette femme depuis plus de dix minutes, et, deux fois, je l'avais surprise posant sur sa belle-fille ce même regard de cruauté dont je l'avais vue jadis envelopper la mère de cette en

ant. Il y avait de tout dans ce regard : de la jalousie, car cette emme éprouvait pour d'Estinac une de ces passions exclusives ui, dans ces organismes de demi-paysannes, ont la fougue aveugle l'un instinct. — Il y avait de l'envie, car cette robuste et forte réature se sentait obscurément et continuement humiliée par cette dorable fleur d'aristocratie qu'était la petite. — Il y avait quelque hose d'autre encore : cette furieuse hostilité d'un tempérament espotique en présence d'une opposition dressée devant lui, uette mais irréductible. Tous les éléments complexes de cette ituation singulière, je les démêle à distance, par la vertu d'une éflexion rétrospective. Dans cette salle d'hôtel et durant ce diner, en eus seulement l'intuition, mais si nette, si indiscutable, que s preuves acquises depuis n'ont rien ajouté à ma certitude de ces remiers instants : la seconde Mme d'Estinac haïssait mortelle- ent sa belle-fille.

Que pensait celle-ci? Rendait-elle à la marâtre haine pour ine? Jalousait-elle l'affection que son père portait à sa nouvelle mme? Dans quelle mesure les sentiments éprouvés par sa mère émissaient-ils dans son jeune cœur? Je devais, dès cette soirée arrivée, répondre en partie à ces questions. En partie seulement, r cette seconde Odile — elle s'appelait aussi de ce rare et roma- sque prénom — ressemblait de toute façon à l'autre. Elle avait jà, dans cet âge si jeune, cet effarouchement devant la pitié, tte révolte contre tout regard jeté sur les plaies vivantes et sai- antes de son être intime, fût-ce pour en soulager la douleur. Oh ! précoce et attachante enfant, et quand j'y songe après des nées, je retrouve en moi, aussi émue qu'alors, cette compassion nt elle n'a pas plus voulu que sa mère!... Je crois la voir, après diner où elle n'avait certainement pas dit vingt mots, assise ns le vestibule de marbre, où un orchestre autrichien égrenait mélodies gaies, tandis qu'un peuple de touristes y prolongeait jacassement de tour de Babel. Je sens encore ses yeux, d'un u presque glauque, se poser sur moi, tandis que je saluais son e et sa belle-mère, et comme celle-ci m'avait parlé de nos naissances parisiennes avec cette familiarité des gens à fort pérament, qui passe pour de la bonhomie, le visage d'Odile rima une immédiate antipathie à mon égard. Et cette antipa- e d'enfant, je ne pus pas la supporter. J'essayai aussitôt de lier conversation avec elle, sans rien obtenir de sa bouche boudeuse des monosyllabes, jusqu'à la seconde où je prononçai un nom

qui la transforma tout à coup. Voici comment : d'Estinac, toujour courtois, m'avait prié de m'asseoir auprès d'eux pour écouter l concert, d'autant que nous ne fumions ni l'un ni l'autre. Les musi ciens avaient débuté par quelques morceaux classiques. Ils pas sèrent bien tôt à des air de danse, et les premiè res mesure d'une vals de Straus s'étant fa entendre quelque jeunes fem mes et que ques jeu nes homm se détach rent du gro pe des a diteurs. U sauterie s'o ganisait :

Et se tournant vers moi : « Vous m'excusez, Monsieur ».

—Et vou chère ami demanda marquis sa femm dansez-vo ce soir?

— Pou quoi pa répondi elle, et, s'adressant à moi : Vous m'excusez?... Et déjà elle to nait entre les bras de son mari, me laissant seul avec Odile laquelle je demandai à mon tour :

— Vous ne dansez pas, Mademoiselle?

— Non, Monsieur, fit-elle sèchement, je vous remercie, et n restâmes quelques instants à regarder l'ondoiement des coupl

parmi lesquels d'Estinac et sa femme formaient, sans conteste, le plus remarquable. Cette créature à la beauté puissante et cet ancien officier aux allures vives, avaient tous deux, quand ils valsaient, une fusion si complète de leurs mouvements, ils donnaient une impression si frappante de robustesse et de souplesse, ils étaient si visiblement amoureux et heureux, que la vulgarité de la femme s'en transfigurait. La bacchante apparaissait derrière la plébéienne, et l'empire qu'elle exerçait sur le gentilhomme s'expliquait trop, et trop aussi la jalousie que cette créature sans âme avait dû inspirer à la première femme du marquis, à cet être tout âme, toute sensibilité, toute délicatesse. L'image de la sacrifiée me revint, si présente, si attendrissante que je me laissai aller à en parler à sa fille, sans calcul aucun. Pensant à un mort pour qui certains survivants sont trop ingrats, c'est un besoin parfois de se convaincre que d'autres ne l'ont pas non plus oublié :

Il était accompagné de qui ? de celle qu'il aurait dû ne pas revoir.

— La première fois que j'ai eu l'honneur d'être présenté à Madame votre mère, lui dis-je, je me souviens, c'était à un bal...

— Mme d'Estinac n'est pas ma mère, répondit Odile, d'une voix dédaigneuse et presque brusque.

— Je parle de votre vraie mère... repris-je, tout remué par sa méprise. Je la vis qui me regardait avec des yeux d'où l'antipathie s'en allait, puis, d'un autre accent, timide, voilé, où se dissimulait une question qu'elle ne posa pas :

— Vous avez connu ma mère ? dit-elle, et son ton pour prononcer ces mots, signifiait : « Et vous avez pu causer avec celle-ci !... » puis, continuant sa pensée après un silence : — Moi aussi je me souviens d'elle, partant pour des bals. Chaque fois elle montait me dire adieu et m'embrasser avant de s'en aller, tout habillée... Je la revois souvent ainsi...

— Vous ne sauriez croire, repris-je, combien vous me la rappelez. Tout à l'heure à la table du dîner, quand vous êtes entrée, je ne vous connaissais pas, je vous ai reconnue...

— Je sais que je lui ressemble, répondit-elle. Puis, hochant sa tête, et, pour la première fois depuis le commencement de la soirée, esquissant un sourire : Seulement elle était si jolie, elle !... et, sérieuse de nouveau ou plutôt doucement triste : Mon plus grand regret, c'est de ne pas l'avoir revue une dernière fois, quand elle était morte. Elle se portait si bien quelques jours auparavant... Elle m'avait envoyée à la campagne chez ma grand'mère.. Je ne suis revenue qu'après...

Elle se tut. Ses yeux profonds fixèrent sa pensée avec une ardeur si douloureuse que je respectai son silence. Le détail que me livrait son innocente mélancolie jetait une nouvelle lueur sur le mystère de cette mort à laquelle j'avais tant songé. Si souvent, je m'étais dit en pensant à la marquise Odile : « Une mère qui se tue !... » Je comprenais maintenant qu'attirée maladivement sur le fatal chemin du suicide, elle n'avait plus voulu revoir sa fille. Dieu ! Comment n'avait-elle pas été retenue par la charmante et frêle enfant dont elle aurait dû mesurer la sensibilité à la sienne ; et elle aurait compris qu'elle ne devait pas la laisser seule au monde, sans défense, avec une âme si évidemment vulnérable. Pour que le désespoir de l'épouse trahie eût étouffé sa tendresse maternelle, fallait-il qu'elle eût aimé ce mari, qui l'aimait si peu !... Et la valse continuait, une de ces valses viennoises où la langueur se noie de tristesse, et cette musique faisait un accompagnement doux et navré à la sensation de mortelle pitié qui me noyait le cœur : je regardais le père de ma petite voisine entraîner au rythme de cet air voluptueux la grande et belle créature qui avait remplacé l'autre. La seconde Madame d'Estinac portait ce

soir-là une robe de faille d'un jaune orangé, très intense, qui augmentait encore le caractère massif, comme opaque, de sa beauté, en fonçant son teint, ses cheveux, ses yeux, toute sa chair. Le mari, lui, était rajeuni par l'excitation de la danse, et ses prunelles claires, son visage fin, sensuel et aride, donnaient l'idée de l'homme qui n'a jamais pleuré. Je me retournai vers la jeune fille et j'allais recommencer de lui parler quand, cette énervante musique s'étant arrêtée, d'Estinac et sa femme revinrent de notre côté :

— Ces airs autrichiens sont délicieux, dit il en passant sur son front son mouchoir parfumé. — Je reconnus l'arome qui flottait autour de la robe de la marquise. — Et vous n'avez pas pu décider Odile à danser ?... ajouta-t il en riant : Cette méchante fillette-là est beaucoup moins jeune que son père...

— Elle joue à la grande personne, fit la marâtre en haussant ses belles épaules. Ça lui passerait vite, si on m'écoutait.

Il y avait quelque chose de si gratuitement agressif dans cette observation que d'Estinac lui-même en parut gêné, sans doute parce que j'étais là. Il ne releva pas la phrase de sa femme à laquelle Odile ne répondit pas non plus. Mais je n'ai jamais vu de plus hautain regard et de plus méprisant que celui dont cette petite patricienne toisa la manante, sous la tyrannie de laquelle il lui fallait vivre. La colère monta au visage de cette femme impulsive qui, pour châtier l'insolence de ce regard, prit tendrement le bras de son mari et s'y appuya. Je vis alors les paupières de la jeune fille s'abaisser sur ses yeux, comme pour retenir les armes qui allaient en jaillir. Un mauvais sourire de triomphe et de défi, de passion satisfaite et de cruauté, retroussa les coins de la bouche de la belle-mère. L'orchestre avait repris une valse aussi voluptueuse, aussi légère que la précédente. Odile se leva en disant :

—Je me sens un peu lasse. Si vous me permettez, j'irai me coucher.

— *Je* vous permets d'aller vous coucher, avait répondu Mme d'Estinac, et, mettant la main sur l'épaule de son mari : Encore un tour, voulez vous ?... Il eut à peine le temps d'effleurer des lèvres les cheveux de sa fille ; déjà sa femme l'avait entraîné ; et il tournaient, tournaient de nouveau, tandis que la silhouette de l'enfant malheureuse disparaissait derrière la porte...

IV

Cette étrange et pénible scène, on le comprendra, ne me laissait plus capable de continuer ma route avec l'insouciance de la veille. En restant à la Maloja, je n'espérais certes pas améliorer en rien un sort qui m'apparaissait comme très misérable. Mais une irrésistible sympathie me dominait. Peut-être aussi devinais-je que les rapports de cette belle-mère et de cette belle-fille en étaient à ce degré de suprême tension qui précède les catastrophes. J'ai pensé souvent, depuis lors, que ce pressentiment, obscur et inconscient chez moi, de la crise toute voisine, avait été très conscient chez une autre, et lucide jusqu'à la préméditation. Si peu vraisemblable que paraisse cette hypothèse, peut-être d'Estinac ignorait-il que la marquise Odile s'était tuée? Mais la seconde Mme d'Estinac, elle, ne l'ignorait pas. Elle n'ignorait pas davantage — les plus illettrés savent cela aujourd'hui — que le suicide est une maladie héréditaire. Je me dis cela ; je me rappelle, durant cette semaine, quel constant abus de pouvoir elle exerça, devant moi, sur une enfant déjà prédisposée aux idées fixes, et alors il me semble que j'ai assisté à un assassinat, inatteignable par les lois, mais aussi caractérisé que si la marâtre eût employé le poison. Et puis je repousse cette accusation comme trop hideuse, et je n'aperçois plus, dans le jeu de ces deux natures l'une contre l'autre, qu'un duel autour de la partialité d'un père et d'un mari, comme il s'en produit, neuf fois sur dix, dans un second mariage, entre les enfants du premier lit et la nouvelle épouse. D'ailleurs que savoir, quand il s'agit d'êtres aussi fermés sur leurs secrètes pensées que ces deux femmes? L'une, la belle-mère, violente, irréfléchie, ne se connaissait pas tout entière.

L'autre, l'enfant, avait, comme sa vraie mère, ce reploiement des âmes toujours froissées, ce *noli me tangere* de la sensitive que le seul voisinage d'une main, même caressante, fait se refermer. J'allais l'éprouver trop vite.

Durant tout le jour qui suivit cette première soirée, Odile ne descendit pas. D'Estinac et sa femme déjeunèrent seuls, en bas, à leur même table. Le couvert de la petite avait été laissé, et sa place vide. A un moment, la marquise pria que l'on débarrassât la table, comme pour supprimer cette humble et dernière trace que l'enfant vivait, respirait, qu'elle aurait pu être là. Quand je m'approchai d'eux pour les saluer, son visage respirait la joie profonde, absolue

de l'amoureuse qui a oublié tout ce qui n'est pas son amour. Elle m'accueillit avec un sourire épanoui de sa bouche rouge aux blanches dents larges et une gaieté dans ses yeux noirs — sourire qui se changea aussitôt en ce même retroussis cruel de ses lèvres, gaieté qui se voila d'une ombre mauvaise, quand je demandai à d'Estinac des nouvelles de sa fille :

— Odile est un peu souffrante, ce matin. Elle a déjeuné en haut avec sa gouvernante, fit-il avec son habituelle indifférence, celle de Louis XV à la fenêtre et saluant le cercueil de la Pompadour du mot célèbre : « Cette pauvre marquise a un bien mauvais temps pour s'en aller. »

— Elle semble bien délicate, repris-je en m'adressant de nouveau au père.

— Elle s'écoute beaucoup trop, interrompit la marâtre. Je le dis toujours à Raymond : elle a été trop gâtée, elle l'est encore trop.

Trop gâtée! L'affreuse ironie de ces deux mots appliqués à l'orpheline me fait encore frissonner à la distance de huit années, et je la revois, l'enfant *trop gâtée*, telle qu'elle m'apparut pour la seconde fois, vingt-quatre heures plus tard, le surlendemain du petit bal pendant lequel nous avions eu cette conversation si peu en rapport avec l'insouciance heureuse qui devrait être du moins le lot de cet âge... Il faisait un de ces matins d'une admirable pureté, où l'air chargé d'ozone vous grise réellement, à ces hauteurs, comme du vin de Champagne. La chaleur du soleil circulait dans cette atmosphère où passaient les souffles vivifiants des glaciers voisins. Sur l'azur, presque métallique à force de netteté, les pics chargés de neiges éternelles se découpaient en blancheurs aveuglantes : le Corvatsch, le Morteratsch, le Bernina, le Roseg, la Margna tout près. Plus près encore, entre les mélèzes et les pins-alviés des montagnes basses qui servent de contreforts à ces sommets, le lac de Sils s'étendait, se développait, avec des étroitesses et des détours à perte de vue, et cette nappe d'eau verte et à peine frémissante semblait une extrémité de fjord, le terme d'un golfe ouvert là-bas sur un espace immense. Le jardin de l'hôtel, si l'on peut donner ce nom à des pelouses d'avoine, bordées de buissons de roses des Alpes, dévalait jusqu'au bord de cette eau, fascinante de fraicheur lumineuse et d'immobilité. Cet immense paysage n'était animé que par les dialogues professionnels de quelques Anglais et Anglaises qui jouaient au tennis. Je m'acheminais lentement vers le lac, si absorbé par la grâce sauvage et grandiose de l'horizon que je

n'apercevais pas, au bout du sentier où je m'étais engagé, Odile d'Estinac elle-même, assise sur un tronc d'arbre abattu, au bord de l'eau. Elle regardait, ou paraissait regarder, des pêcheurs occupés à tirer un filet dans une barque triangulaire. On voyait les bouchons de liège flotter sur l'eau, les mailles ruisseler et se dégager, puis le fond noir du filet, rempli d'herbes, et, dans cette vase, les truites tordaient leurs dos verdâtres, ponctués de brun et de rouge, leurs ventres blancs, leurs nageoires aiguës. Elles aspiraient l'air d'un mouvement convulsif de leurs bouches et de leurs ouïes, quelques secondes, et retombaient inertes dans la barque, à côté des autres. La jeune fille, ses mains croisées sur sa maigre poitrine, les paumes ouvertes, fixait l'agonie de ces pauvres bêtes d'un regard qui me fit peur. Quand elle s'aperçut de ma présence, elle eut ce petit sursaut d'une personne surprise dans une occupation défendue. Un peu de rouge monta sur ses joues toujours trop pâles. Dans sa toilette de serge blanche, avec son large chapeau de paille blanche, dont l'ombre portée idéalisait, vaporisait le haut de son visage, enveloppée de la claire lumière que tamisait à peine la soie blanche de son ombrelle, c'est une apparition d'innocence et de souffrance que je n'ai jamais oubliée. Et je lui disais, affectant un ton de plaisanterie qui n'était pas dans mon cœur :

— Vous allez prendre froid, Mademoiselle, à rester ainsi au bord de cette eau, et vous serez punie d'employer ce beau matin à regarder cette cruelle chose...

— C'est vrai, dit-elle en abaissant de nouveau ses paupières sur ses yeux, comme la veille, avec une nervosité contenue, c'est une cruauté que cette pêche. Je n'y avais pas pensé...

— Et puis-je savoir alors ce qui vous retenait devant ces bateliers ?

— Je ne les voyais pas, répondit-elle, je ne voyais que cette eau... Maintenant que vous m'avez montré ce qu'ils font, je ne pourrais plus rester là... Pauvres petites bêtes !... *Mais comme elles ont vite fini de souffrir !...*

Elle s'était levée sur ces énigmatiques paroles, dites lentement, rêveusement, et nous avions fait quelques pas ensemble sur le sentier qui contourne le lac :

— Vous êtes mieux qu'hier ? lui demandai-je. M. d'Estinac m'a dit que vous aviez été souffrante...

— Je ne suis pas bien forte, répondit-elle, et ce séjour dans la très haute montagne m'éprouve un peu.

— Les médecins vous l'ont ordonné cependant ? repris-je.

— Oh! Les médecins! répondit-elle en haussant ses minces épaules, ils ordonnent ce qu'on leur demande... Mais, ajouta-t-elle, je ne vois pas venir miss Fanny... C'est ma gouvernante. Je lui avais donné rendez-vous ici pour nous promener...

— Voulez-vous que j'aille la chercher? lui dis-je.

— Non, fit-elle vivement, restez, elle viendra. Restez, restez...

Comme elle insistait enfantinement afin de me garder auprès d'elle, moi qu'elle ne connaissait pas, je crus voir ses yeux se tourner vers le lac dont l'eau clapotait doucement à ses pieds, avec un attrait à la fois et une terreur. L'image me revint de sa mère, me demandant de monter dans sa voiture, pour n'être pas seule. J'eus moi-même un frisson d'épouvante devant ce que j'entrevoyais. — Non. Je rêvais! Car elle ajouta aussitôt :

— Je ne sais pas pourquoi je vous prendrais votre temps... Continuez donc votre promenade... Miss Fanny ne peut plus tarder à venir... Adieu...

— Je suis trop heureux que vous me permettiez de vous tenir compagnie, répondis-je. Mais je vois Mme d'Estinac qui marche de ce côté... et j'ajoutai étourdiment : Si elle vous gronde d'être un peu loin de l'hôtel, je dirai que c'est moi qui vous ai conduite jusqu'ici pour regarder la pêche...

— Je n'ai besoin d'aucune excuse. Je ne faisais rien de mal... dit-elle fièrement.

— Je le sais, répondis-je, mais elle m'a semblé bien sévère, et si je peux vous éviter un ennui, maintenant ou plus tard...

— Mme d'Estinac est parfaite pour moi et je n'ai jamais d'ennuis... interrompit Odile. La mimosa venait de refermer toutes ses feuilles. Elle ne devait plus jamais les rouvrir. Cette farouche enfant avait lu trop distinctement la connaissance de son secret malheur dans mes regards, dans le son de ma voix, dans cette offre si gauche, — que j'aurais dû savoir si gauche. Une fois déjà, n'avais-je pas froissé sa mère, en la plaignant tout haut? Mais de tous les silences, le plus difficile à observer est celui de la pitié. Et Odile m'aurait-elle gardé rigueur de cette tendre et presque fraternelle indiscrétion, si la belle-mère qui arrivait vers nous n'avait donné le plus ironique, le plus cruel démenti à sa délicate phrase :

— Voulez-vous rentrer, et tout de suite, ma chère Odile?... lui cria-t-elle d'une extrémité à l'autre de l'allée. On vous a défendu assez souvent de sortir seule... Votre père saura votre désobéissance...

V

Je vivrais cent ans, je crois bien, que je n'oublierais pas cette scène d'iniquité à laquelle j'étais contraint d'assister sans pousser un cri, non pas de protection, mais d'indignation. J'aperçois, aussi distinctement que si tout

Et ils tournaient, tournaient de nouveau.

cela ne datait pas de douze a
nées, ce jardin d'avoine et
roses des Alpes, Mme d'Estinac, debout montrant du doigt
porte de l'hôtel à Odile, et celle-ci, s'en allant, droite dans

robe blanche, sans qu'un mot, sans qu'un geste trahit sa révolte. Et, autour de nous, le glorieux matin continuait de rayonner, les impassibles cimes de denteler le ciel de leurs impérissables neiges, les mélèzes et les cèdres d'onduler dans l'azur, le Sils-See de crisper son eau d'un vert si intense, les pêcheurs de tirer leur filet où palpitaient les vivantes truites, les Anglais et les Anglaises de jouer au tennis et le temps d'aller, — ce temps dès lors si avarement compté à cet être si jeune... Cette scène se détache dans mon souvenir avec la netteté d'une peinture que j'aurais là devant les yeux, et puis les images se brouillent pour moi brusquement. Les jours qui suivirent se confondent, s'entremêlent, échappent à ma vision. Je ne retrouve plus aucun détail précis de cette semaine, passée tout entière à espérer un autre tête-à-tête avec la jeune fille où j'essaierais de m'apprivoiser, de réparer du moins ma sotte maladresse. Et à chaque nouvelle rencontre de table d'hôte ou de *hall*, je constatais

Elle regardait ou paraissait regarder des pêcheurs.

son martyre, avec la même horrible impression de ne pouvoir ni l'aider, ni même la plaindre... Et voici que la netteté se fait de nouveau dans ma mémoire, et deux images, les deux dernières, surgissent, avec la précision de deux *instantanées* ineffaçables. Je me revois rentrant d'une promenade au château Renesse par une après-midi aussi radieuse que cette matinée où l'enfant m'avait dit sa parole à propos des truites prises par les bateliers : « Comme elles ont vite fini de souffrir!... » J'arrive devant l'énorme hôtel. J'aperçois un groupe de gens affairés, autour d'un guide qui raconte une histoire en gesticulant. J'avise un des auditeurs à qui je demande indifféremment, comme un badaud qui se renseigne :

— Que se passe-t-il donc?...

Et, indifféremment aussi, comme un badaud qui répond à un autre, cet homme me dit :

— C'est une jeune demoiselle française, la fille du marquis d'Estinac, qui était en excursion sur le glacier du Forno avec ses parents. Le pied lui a manqué, et elle est tombée dans une crevasse...

— Et alors? interrogeai-je haletant.

— Alors, elle est morte du coup...

Et je me revois, il n'y a pas dix ans de cela, — mais cet hiver même, — entrant dans la salle de jeu de Monte Carlo, et à une table de trente et quarante, un homme est assis qui joue et qui gagne, un peu moins jeune, mais toujours aussi gai de physionomie, aussi heureux de vivre et de s'amuser, et suivant son jeu avec un air de s'y intéresser à la passion et de se réjouir amoureusement de sa chance, une femme est debout derrière sa chaise, belle d'une beauté alourdie mais encore superbe. Et d'Estinac — car c'est lui — ne se soucie pas plus de la double tragédie qu'il a traversée que du temps qu'il faisait hier, et la marquise d'Estinac — car c'est elle — n'est pas plus troublée par les remords que si elle avait été pour la seconde Odile, la petite suicide du glacier, la plus dévouée des mères et pour la première la plus tendre des amies... Où ai-je donc lu cette phrase poignante à laquelle ce couple heureux fait un cruel et inoubliable commentaire : « Y aurait-il, circulant sourdement dans le monde, une forte vie venimeuse qui se repaît des créatures douces et tendres?... »

(*A suivre.*) Paul Bourget.

LE REFUGE [1]

(Suite)

XVIII

Accoudée à l'appui de sa fenêtre, Catherine rêvait, le regard perdu dans les nuées. Depuis sa promenade aux Sept-Fontaines, elle demeurait oisive tout le jour n'ayant plus de goût à la besogne du ménage, plus de plaisir à ses lectures favorites. Elle parcourait une page sans la comprendre, jetait le livre et passait des heures à regarder mélancoliquement dans le vide. Cette après-midi de juillet, l'état de l'atmosphère ajoutait encore à son accablement. De gros nuages plombés endeuillaient le ciel du côté de la Chapade et une brume d'orage planait sur les bois. Une tristesse lourde pesait aussi sur la jeune fille. Comme la Gretchen de *Faust*, elle aurait pu chanter :

Mon repos s'en est allé,
Mon cœur est en peine...

Constamment les mêmes images hantaient son cerveau et les mêmes scrupules tourmentaient sa conscience. Une tendre et irrésistible sympathie l'entrainait vers Féli et en même temps elle se reprochait cette tendresse comme une trahison envers M. de Rochères. « Décidément, songeait-elle, serais-je une mauvaise fille, déloyale et dépravée, ainsi que le prétendent les dames de la Chalade?... Je me suis engagée à Vital et, aux yeux de Dieu qui nous juge, il est certain que cette promesse me lie aussi sérieusement que si je l'avais faite à la mairie ou à l'église. Je me suis laissé aimer, j'ai laissé espérer à cet homme que je l'aimerais, et voilà que maintenant je suis en train de penser à un autre. A la vérité, cet autre n'existait pas encore pour moi, lorsque j'ai accepté

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 juillet.

les propositions de M. de Lochères. J'ai promis d'épouser Vital, non par amour, mais par un sentiment de secrète pitié, par besoin de me dévouer à quelqu'un... N'importe, ma fille, c'est vilain, ce que tu fais là, et tu es aussi fautive que si tu étais mariée!... Oui, je l'avoue, c'est mal, mais j'ai péché par ignorance.

Je serais bien plus coupable encore si je persistais à épouser M. de Lochères, maintenant que je vois clair au fond de moi, et que je suis certaine de ne pouvoir désormais ni l'aimer ni le rendre heureux. Non, je ne pourrai pas!... Suis-je assez misérable et avais-je assez raison, l'autre soir, de dire à Féli de ne pas parler si haut de son bonheur!

Ce souvenir des paroles murmurées au bord de l'étang ramena la pensée de Catherine sur le jeune Lochères, et elle s'y posa avec la même joie qu'une hirondelle battue du vent s'abrite enfin sous les chevrons où pend son nid. Ayant toujours été sincère avec elle-même, Mlle de Louëssart ne cherchait pas à se leurrer. Oui, elle aimait Féli, non seulement à cause de ses qualités physiques et morales, mais parce que, le premier, il avait suscité en elle les troubles délicieux de la passion, parce qu'il était jeune comme elle et, comme elle, novice en amour. Leurs âmes neuves avaient les mêmes étonnements, les mêmes épanouissements, les mêmes extases. Cette rare conjonction de deux cœurs qui s'éveillent ensemble, s'initient mutuellement, ingénument à la joie d'aimer détermine, quand elle se produit, une explosion de lumineuse et brûlante tendresse. Tels, les adorables tâtonnements voluptueux de Daphnis et Chloé; tel l'élan passionné qui emporte Juliette vers Roméo.

Catherine avait beau s'en défendre, elle subissait ce juvénil enivrement de l'amour partagé, aussi pur, aussi ardent que les vives rougeurs de l'aurore. Volontiers, elle se fût écriée comme Juliette : « Nourrice, informe-toi de son nom... S'il est marié, la tombe sera mon lit de noce! » Elle songeait : « Si je ne puis être à lui, je ne serai à personne »; puis, comme, à son âge, on a l'espérance vivace, elle ajoutait : « Il est encore temps, je parlerai à M. de Lochères, je lui ouvrirai franchement mon cœur. Il est généreux, il me relèvera de ma promesse. » Tandis qu'elle se rasserénait peu à peu, à l'aide de cette douteuse illusion, voilà que sur la route elle vit Féli se diriger vers le Four-aux-Moines. Son premier mouvement fut de quitter la fenêtre et d'ordonner à Mariette de ne recevoir personne; mais, quand elle arriva sur

palier de sa chambre, elle réfléchit que peut-être Félix l'avait déjà aperçue à sa croisée, et que ce serait une grosse mortification pour lui si, la sachant au logis, il trouvait néanmoins porte close; tant et si bien qu'elle s'attendrit et descendit au rez-de-chaussée sans faire aucune recommandation à la servante.

Cependant, le jeune homme se hâtait vers le Four-aux-Moines. Dans l'après-midi, il avait tout à coup réfléchi que, trois jours s'étant écoulés depuis son déjeuner chez les Louëssart, il leur devait une visite de digestion. Peut-être bien aussi — pour tout dire — supposait-il que le temps incertain retiendrait Mlle de Louessart à la maison et, malgré la menace de lointains roulements de tonnere, il s'était mis en route.

Il marchait allègrement, le cœur et le pied légers. Ignorant les projets de son père, il n'avait ni les scrupules, ni les tourments de Catherine, et il s'abandonnait sans remords au penchant qui l'entraînait vers elle. Durant le trajet, il se berçait avec de beaux rêves de félicité future : « Si elle m'aimait, songeait-il, qui m'empêcherait de l'épouser? Mon père la trouve charmante et me laisserait sans doute parfaitement libre. Quelle raison, d'ailleurs, pourrait-il m'objecter? La pauvreté de Catherine?... J'ai, Dieu merci, une belle fortune, bien à moi, qui me permet de choisir ma fiancée sans m'inquiéter d'une vulgaire question d'argent?... Mon extrême jeunesse?... Bah! je ne suis pas le premier qui prendrait femme à vingt et un ans. Les difficultés ne viendraient certainement pas de ce côté-là. D'ailleurs, dans quelques semaines j'aurai atteint ma majorité et si, par impossible, mon père me refusait son consentement, malgré toute la respectueuse affection que je lui porte, la certitude d'être aimé me donnerait le courage de passer outre... Mais Catherine m'aime-t-elle? Voilà le problème. Pour le résoudre, je n'ai d'autre expédient que de m'adresser à Mlle de Louëssart elle-même et de lui poser franchement la question... Seulement, il me semble que je n'oserai jamais. Tantôt, en quittant la Harazée, j'avais bien résolu en mon par-dedans de m'expliquer aujourd'hui avec elle, mais à mesure que je me rapproche de sa maison, ce qui me paraissait si simple, il y a une demi-heure, me semble maintenant embarrassé et compliqué... »

Tout en soliloquant, il avait débouché dans le sentier, gravi le perron et, quelque peu nerveux, il tirait le pied de biche de la sonnette. Mariette vint ouvrir et, à la nuance accueillante de sa physionomie, il devina qu'il rencontrerait quelqu'un au logis.

— M. de Louëssart est chez lui? demanda-t-il timidement.

— Nenni; Monsieur s'en est allé en forêt. Mais Mlle Catherine est là, je vais la prévenir...

Elle l'introduisit dans le couloir obscur. Au même moment, une large raie lumineuse coupa l'ombre du corridor. La porte de la salle à manger s'était entre-bâillée et Catherine invitait le visiteur à entrer.

— Mademoiselle, balbutia Féli, perdant tout son aplomb dès qu'il se vit en présence de la jeune fille, j'espérais rencontrer Monsieur votre père... Je suis désolé de ne pouvoir le remercier de vive voix...

Elle ébaucha un sourire incrédule :

— Mon père, Monsieur, répondit-elle avec un rien d'ironie, sera encore plus désolé que vous... On n'a guère chance de le rencontrer dans l'après-midi... Asseyez-vous, je vous en prie.

Et comme Féli, intimidé, gardait le silence, elle reprit d'une voix moins assurée :

— Avez-vous des nouvelles de M. de Lochères?

— Oui... Mon père m'écrit que nos affaires le retiendront un peu plus qu'il ne pensait et qu'il va talonner les notaires italiens, car il lui tarde de rentrer à la Harazée. Il me charge de ses hommages pour vous... Pauvre père, il est bien bon de s'occuper de mes intérêts; c'est une corvée dont je ne me serais jamais tiré et je lui sais un gré infini de me l'avoir épargnée; je suis certain qu'il s'ennuie ferme là-bas.

— Oui! murmura distraitement Catherine.

Elle était devenue pensive et son visage se voilait d'une mélancolie qui rendit le jeune homme encore moins sûr de lui, car il crut y lire une vague contrariété causée par l'inopportunité de sa visite.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, dit-il avec un soupir, je crains d'avoir été indiscret... Ma visite vous a dérangée et je ne veux pas abuser...

Il allait se lever; Mlle de Louëssart l'arrêta d'un geste :

— Vous n'êtes pas indiscret le moins du monde. Du reste, ce ne serait pas le moment de partir, car le temps se gâte et je crois qu'il pleut déjà...

En effet, de larges gouttes s'écrasaient contre les vitres et les nuages épais étaient tellement bas qu'on y voyait à peine. Un coup de tonnerre éclata violemment.

— Cette fois, continua Catherine après avoir légèrement tres

sailli, vous voilà prisonnier et il vous faudra me supporter avec mes humeurs noires... Je suis aujourd'hui affreusement nerveuse et maussade.

L'ombre que les nuées répandaient dans la salle rendait à Féli un peu d'aplomb. Cette demi-obscurité apportait je ne sais quoi de plus intime à leur tête-à-tête et l'encourageait à parler.

— Vous êtes triste? demanda-t-il avec sollicitude. Qu'avez-vous?

— Rien. C'est l'orage, sans doute.

— Tant mieux, s'écria t-il avec une vivacité qui la fit sourire; tout à l'heure vous aviez un visage si fermé, si sévère, que je me suis figuré que vous étiez fâchée contre moi.

— Fâchée contre vous, et pourquoi?

— Je ne sais... Quand le cerveau travaille, on se forge des griefs plus ou moins imaginaires... J'ai supposé que vous m'en vouliez de vous avoir quasiment forcée l'autre jour à prendre mon bras et... aux Sept-Fontaines, d'avoir osé vous baiser la main...

Catherine rougissait et baissait les yeux. L'humilité de cette confession, les délicats scrupules de Féli la touchaient et la remplissaient de confusion. En même temps, elle lui savait gré de sa délicatesse; elle l'aimait davantage en constatant qu'il était si peu vain, si défiant de lui-même, alors que sa beauté et ses dons de séduction auraient pu le rendre fat et audacieusement exigeant. Elle éprouvait le besoin de le lui dire, ou du moins de lui témoigner par un signe, par un geste, combien elle l'en estimait encore plus. Ses paupières aux longs cils s'entr'ouvrirent, et la bienveillance de ses regards humides rassura le jeune homme.

— Vous ne m'en voulez pas? murmura-t-il.

— Non, répondit-elle en secouant la tête; puis, obéissant à une magnétique attraction, elle lui tendit la main.

Il s'empara de cette main fluette et fondante qui tremblait dans sa sienne. Il la tint longtemps captive; il la serrait avec délices et, à mesure que l'étreinte se prolongeait, il sentait la main prisonnière devenir plus confiante, plus démonstrative. Les deux paumes se touchaient, ne semblaient plus faire qu'une même chair brûlante, et, au dehors, la pluie qui tombait, torrentielle, traversée d'un sourd fracas de tonnerre, isolait les deux jeunes gens du monde entier.

— Catherine, disait Féli, je vous aime!

Elle l'écoutait grisée, heureuse, oubliant ses scrupules, et Vital.

et toute la terre. Ils s'étaient levés, ils se tenaient l'un près de l'autre, les mains unies, les regards confondus. Dans le ruissellement de la pluie, la voix caressante de Féli répétait :

— Je vous aime, je vous aime!

Il l'attirait à lui et, incapable de résister, elle tendait instinctivement son front à ses lèvres, lorsqu'un heurt à la porte de la cuisine les sépara brusquement.

M. de Louëssart est chez lui? demanda-t-il, timidement

C'était la petite bonne, que les coups de tonnerre affolaient et qui leur demandait la permission de se réfugier auprès d'eux.

— Ah! Mademoiselle, gémissait-elle toute pâle, en se blotissant dans un coin; je mourais de peur dans ma cuisine; il me semblait, à chaque coup que le tonnerre allait tomber dans notre cheminée... Encore un! s'écria t-elle en plongeant sa figure dans ses mains. Sainte Mère de Dieu qu'allons-nous devenir?... Quel temps! et M. de Louëssart qui est en forêt!...

— Rassure-toi, Mariette, dit Catherine à laquelle l'effroi de la servante avait donné le loisir de se remettre, je ne suis pas en peine de lui. Il aura trouvé le moyen de s'abriter... Mais, vous, Monsieur Félix, comment rentrerez-vous à la Harazée?

— Moi, répondit-il en tressaillant, comme si on l'eût éveillé en plein rêve, la pluie m'est indifférente... D'ailleurs, l'orage est tro

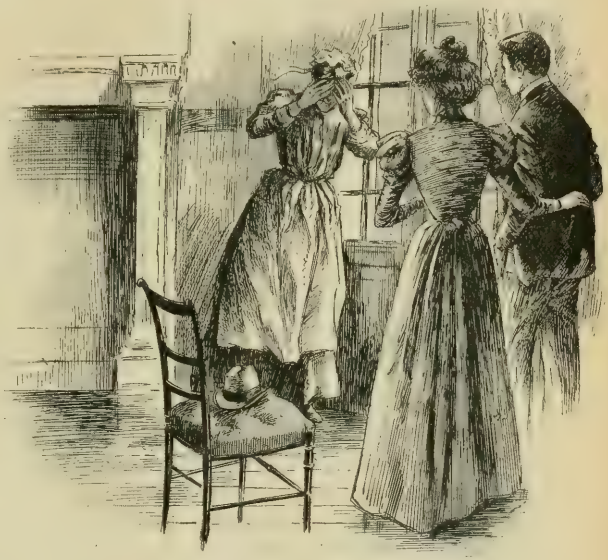
violent pour durer... Tenez, je crois que ça s'éclaircit déjà, du côté de la Chalade.

En effet, l'ondée tombait plus calme et le ciel se découvrait peu à peu. Bientôt, une trouée bleue apparut entre les nuées et la salle s'emplit d'une clarté blanche. La pluie n'était plus qu'une rosée menue et la petite bonne, rassérénée, s'était décidée à réintégrer sa cuisine.

Catherine se rapprocha de la fenêtre :

— Ne trouvez-vous pas qu'on étouffe ici ? déclara-t-elle.

Elle ouvrit les deux battants et ils s'accoudèrent tous deux à l'appui de la croisée. Le ciel était maintenant presque complètement bleu et les roulements du tonnerre s'assoupissaient dans l'éloignement. Les chéneaux du toit s'égouttaient sur la terre détrempée avec un clapotis mélancolique; les choux et les salades du jardinet avaient des luisants argentés au soleil et les noisetiers de la tonnelle étaient tout diamantés de gouttelettes; au loin les bois fumaient.



Encore ! s'écria-t-elle.

— Catherine! murmura Féli en se serrant contre la jeune fille. Il voulait lui reprendre la main, mais elle la lui refusa.

— Non... plus! déclara-t-elle... Vous allez sagement profiter de cette embellie pour regagner la Harazée.

— Soit, je suis trop heureux pour vous désobéir... Mais quand pourrai-je revenir vous voir?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais. Mariette est bavarde et je ne veux pas qu'elle jase sur vos visites trop fréquentes.

La figure de Féli se contrista.

— Alors quand? soupira-t-il... Je ne me résignerai jamais à rester longtemps loin de vous.

Elle pensait de même, sans doute, car, après un moment de méditation, elle repartit :

— Dimanche, après la grand'messe... Pourrez-vous retrouver tout seul le chemin de la Haute-Chevauchée?

— Oui, certainement.

— Eh bien! montez-y dimanche. Je vous attendrai à la Pierre-Croisée... Et maintenant, Féli, il faut nous quitter...

Elle leva doucement sa main, la lui posa sur les lèvres, puis le congédia avec un dernier regard imbibé de tendresse.

XIX

La Pierre-Croisée est simplement une croix de pierre moussue, qui se dresse au milieu d'un carrefour, à l'endroit où le chemin de la Chalade coupe la Haute Chevauchée. Catherine s'y était assise, un livre à la main. Elle lisait distraitement. Son regard quittait à chaque instant la page commencée, pour fouiller la profondeur de la verdoyante avenue qui fuyait toute droite à travers bois. Il est probable que, si Mme de Verrières ou Mlle de Saint-André l'avaient surprise au beau milieu du carrefour en train d'attendre Félix de Lochères, elles auraient été fort scandalisées de cette façon de sanctifier le repos du dimanche; mais Catherine n'en avait cure. Peu surveillée par son père et habituée dès l'adolescence à courir librement en forêt, elle ne prenait pour règle que les impulsions de son cœur et ne se croyait responsable de ses actes que devant le tribunal de sa conscience. Or, en ce moment, sa conscience était en repos. Elle aimait Féli et elle était convaincue que Féli l'aimait sincèrement; elle avait une foi absolue dans la loyauté et la délicatesse de son amoureux et ne voyait aucun mal à se promener sous bois avec le jeune Lochères, de même qu'elle l'avait fait maintes fois avec de jeunes bourgeois campagnards, beaucoup moins bien élevés et moins réservés que lui.

Le seul point noir qui troublât sa sérénité était l'engagement

ris à l'étourdie avec M. de Lochères père. Mais à force d'exami ier ce cas de conscience, à force de le tourner et de le retourner n son esprit, elle finissait par le juger moins grave et moins larmant. Elle se promettait de s'en expliquer avec Vital lorsqu'il erait de retour; elle estimait le père de Féli trop sensé et trop onnête homme pour ne point la relever d'une promesse inconsi-érée. Elle était comme les débiteurs qui ont signé un billet et qui e rassurent en songeant que le jour de l'échéance est encore loin-ain. Cette fâcheuse affaire était un cas réservé et il lui semblait u'il serait temps d'y songer lorsque M. de Lochères reviendrait à a Harazée. D'ici là, elle ne pensait qu'à savourer les délices du entiment nouveau qui venait d'éclore en elle comme une floraison e printemps.

Tandis qu'elle quittait puis reprenait sa lecture, elle entendit n léger bruit sur le chemin herbeux de la Haute-Chevauchée et vit a silhouette de Féli se détacher des vertes profondeurs de l'ave-ue. Il allait d'un pas si dégourdi qu'en moins d'une minute il rriva près d'elle. Catherine l'accueillit avec un sourire espiègle :

— A la bonne heure, dit-elle, vous connaissez déjà la forêt omme un habitant du pays et vous êtes tombé droit sur la Pierre-roisée

— Oh! j'ai un flair de sauvage pour m'orienter, et puis, en percevant de loin la tache claire d'une robe parmi les taillis, avais deviné que cette robe était la vôtre.

— Elle aurait aussi bien pu appartenir à une paysanne quel-onque, car ce carrefour est très fréquenté surtout le dimanche... i vous le voulez bien, nous nous enfoncerons sous bois, ce sera lus sage.

Elle prit le bras de Féli et, doucement, par les clairières semées e genêts et de néfliers, ils atteignirent le Haut-Bouleau. Il y avait un rond-point en plein taillis, au centre duquel un tremble endait ses feuilles sans cesse agitées d'un frémissement nerveux. u pied de l'arbre dressé comme une blanche colonne, le sol bos-ué et recouvert d'une pelouse fine formait un banc naturel. Ils s'y ssirent à l'ombre légère des ramures, d'où tombait un murmure emblable au clapotis d'une ondée. Autour d'eux, le silence n'était mpu que par ce frais susurrement des feuilles.

— Est-ce que vous m'avez attendu longtemps? demanda Féli.

— Une bonne demi-heure, sans reproche, répondit Catherine; iand j'ai atteint la Pierre-Croisée, le premier coup des vêpres

tintait à la Chalade, et voici justement le dernier qui sonne

Par dessus les ravins et les futaies, les argentines voix des clo ches de la Chalade prenaient en effet leur volée et, de l'autre côté du plateau, celles de Boureuilles leur répondaient en chœur. Ces mélodieuses sonneries aériennes donnaient un charme de plus à la solitude forestière. Leur musique atténuée par la distance faisai mieux sentir combien on était loin des habitations humaines, leur passage mettait une quiète sécurité au cœur des deux amoureux

— J'ai été retardé, reprit-il en manière d'excuse, par l'arrivée du piéton qui m'apportait une lettre de mon père...

Catherine était devenue presque aussi nerveuse que les feuilles du tremble.

— Ah! murmura-t-elle d'une voix étranglée. Quoi de nouveau?

— Mon père m'écrit qu'il part de Turin, il ne fera que traverse Paris et sera aux Islettes demain soir.

Mlle de Louëssart pâlit et dans cette pâleur ses yeux se détachè rent en noir, agrandis et assombris par une subite peur anxieuse La quiétude versée par l'aérienne musique des cloches s'était éva porée, et l'angoisse des jours précédents tourmentait de nouveau son cœur. Demain, Vital rentrerait à la Harazée et sa première visite serait certainement pour la maison du Four-aux-Moines. L'échéance dont la jeune fille se plaisait à croire la date encore lointaine s'approchait avec une cruelle rapidité et maintenant l'ex plication décisive lui apparaissait pleine de hasards et de périls.

— Qu'avez-vous? s'écria Féli, surpris de l'altération des traits de son amie. On dirait que ce retour vous attriste. Il faut vous en réjouir, au contraire, car il hâtera le moment où nous serons com plètement heureux; elle enlèvera à notre situation ce qu'elle peut avoir d'embarrassant et d'équivoque. Dès demain, je parlerai à mon père de mes projets, je lui dirai comment nous avons été attirés l'un vers l'autre et je lui annoncerai mon intention de vous épouser.

— Non, non, interrompit-elle précipitamment, ne soyez pas si prompt! Ne confiez rien encore à M. de Lochères.

— Pourquoi? demanda-t-il très étonné.

— Parce que... parce que je ne suis pas si sûre que vous du succès de votre démarche... Et puis, ajouta-t-elle, comprenant combien la raison qu'elle invoquait paraissait peu sérieuse, et puis, il faut avant tout que je consulte mon père.

— Votre père! répliqua Féli mal convaincu. Croyez-vous qu'il ait un motif de refuser son consentement?

— Il n'en a aucun, mais, je le connais, il est d'humeur quinteuse et contredisante; il suffit qu'on ait l'air de tenir peu de compte de son autorité pour qu'il se rebiffe et se dérobe, uniquement par esprit d'opposition. Je vous en prie, laissez-moi agir tout d'abord et attendez, pour parler à votre père, que je vous donne carte blanche!

Féli demeurait incrédule. L'opposition de M. de Louëssart lui paraissait invraisemblable. Il ne comprenait pas que ce garde général besogneux pût hésiter un seul instant à l'accepter pour gendre, et les craintes de Mlle de Louëssart étaient pour lui inexplicables.

— Catherine, dit-il en la regardant fixement, vos hésitations m'effraient. Quel mystérieux motif avez-vous de retarder le moment où nous serons l'un à l'autre?... On croirait que vous regrettez de vous être trop avancée et que vous cherchez un prétexte pour vous dégager... Votre cœur s'est-il déjà refroidi et ne m'aimez-vous plus?

Les yeux de la jeune fille s'emplirent de larmes.

— Moi? protesta-t-elle, ne plus vous aimer?... Pouvez-vous imaginer pareille chose!... Ah! si vous saviez lire au fond de moi, vous verriez que je n'ai jamais été plus à vous qu'en ce moment, et que je suis fière de votre choix... C'est vous, Féli, qui m'avez appris ce que c'était que l'amour. Avant de vous connaître, j'ignorais ce sentiment-là, je me figurais qu'il n'existait que dans les romans. J'étais comme une pauvre plante qui végète dans une cave et qui n'a pas idée de ce qu'est le soleil. Vous êtes venu, vous m'avez regardée avec vos yeux si câlins et si bons, et tout s'est illuminé; après avoir grelotté dans ma solitude, il m'a semblé que j'avais toute la chaleur de l'été en moi.

Comme si elle eût pressenti que, pour dissiper ses doutes et le rassurer complètement, il fallait une preuve plus convaincante que ses paroles, elle lui jeta les bras autour du cou.

— Mon ami, chuchota-t-elle, je vous chéris plus que tout au monde!

Cette marque de tendresse si spontanée et si vive eut un effet que Mlle de Louëssart n'avait pas prévu. Le corps de Féli s'embrasa; en sa chair jeune et jusqu'alors sevrée de caresses féminines, bouillonna une écumeuse sève de volupté. Il saisit à son tour Catherine dans ses bras et la serra contre lui avec emportement. Il sentit palpiter cette virginale poitrine d'enfant et ployer sur son

bras cette taille souple dont il avait tant admiré la grâce. Leurs têtes se touchaient, les lèvres de Féli couvraient de baisers les cheveux et les yeux mouillés de Mlle de Louëssart. Celle-ci, à son tour, grisée par ces suaves et inéprouvées blandices d'amour, perdait la tête. Elle était fille de verriers et avait dans les veines quelques gouttes brûlantes du sang paternel. Brusquement elle s'enflamma; ses lèvres serrées s'entr'ouvrirent et elle rendit passionnément les baisers qu'elle recevait.

Cela dura quelques secondes à peine. Une volée de sonneries argentines passa de nouveau sur les bois annonçant la fin des vêpres. Les tintements de ces cloches d'église rappelèrent soudain Féli à la réalité. Il y avait en lui une candeur chevaleresque, une droiture qui se réveillèrent à temps. L'amour vrai qu'il portait à la jeune fille lui fit honte de ce sensuel emportement. Il dénoua ses bras, s'agenouilla devant Catherine et lui baisant discrètement le bout des doigts :

— Ma chérie, murmura-t-il, j'ai confiance en vous et je remets mon bonheur entre vos mains. Je ne parlerai à mon père que lorsque vous m'y autoriserez...

Il la souleva doucement, encore chancelante, lui donna le bras et la reconduisit jusqu'à la Pierre-Croisée. Là, ils s'embrassèrent chastement une dernière fois, et Catherine redescendit lentement vers le Four-aux-Moines.

XX

En descendant du train, M. de Lochères trouva Féli à la station. Après les premières embrassades, Vital, à peine installé dans un coin de la victoria, frappa doucement sur l'épaule de son fils.

— Tu es gentil d'être venu au-devant de moi, lui dit-il ; aussi vais-je t'annoncer tout de suite une bonne nouvelle ; j'ai traité avec l'amateur qui désirait t'acheter ton *palazzo;* nous nous sommes entendus sur le prix et l'acte sera signé dès que tu seras majeur c'est-à-dire dans une semaine, puisque nous voilà fin juillet Quant au mobilier, il a été vendu et bien vendu... Je t'apporte les fonds... Tout ça n'a pas été sans peine. Ces Piémontais traînaient les choses en longueur, espérant toujours qu'à force de m'impatienter, ils viendraient plus facilement à bout de moi; mais je leur a

poussé l'épée dans les reins... Il me tardait de rentrer chez nous et j'étais positivement en mal de la Harazée... Qui m'eût dit autrefois, soupira-t-il, que je deviendrais casanier à ce point, et que quinze jours d'absence suffiraient pour me donner la nostalgie de l'Argonne ?... Et ici, quoi de neuf ?... Tu ne t'es pas trop ennuyé ?

— Je me suis ennuyé de ne pas vous voir, répondit Féli, mais j'ai pris néanmoins quelques distractions. Les Louëssart ont été parfaits pour moi et se sont efforcés de me distraire. Ils m'ont invité à déjeuner, m'ont promené en forêt. Et, à ce propos, je crois qu'il sera poli de les avoir un de ces jours à dîner...

M. de Lochères l'écoutait en dressant l'oreille. Déjà, pendant son séjour à Turin, il remarquait que Féli, dans ses lettres, parlait avec un singulier enthousiasme des habitants du Four-aux-Moines. A chaque instant, le nom de Catherine revenait sous sa plume, et toujours avec des épithètes louangeuses. Cette excessive admiration, qui rendait Vital rêveur, n'avait pas peu contribué à lui donner le mal du pays.

— Mazette, observa-t-il avec un accent ironique, te voilà bien retourné ! Avant mon départ, tu montrais plutôt de l'aversion à l'encontre du garde général ; tu le traitais d'insupportable bavard et de faux bonhomme. Son déjeuner t'a-t-il converti à ce point que tu lui découvres maintenant des qualités ?

— Le garde général m'est indifférent... C'est ce qu'on appelle un « raseur » ; mais la jeune fille fait oublier tous les défauts du père... Mlle Catherine est la grâce et le charme en personne, elle a un attrait qui embellit tout, même son triste intérieur.

— C'est vrai... Tu es allé souvent chez les Louëssart ?

— Trois fois seulement.

— En quinze jours, c'est suffisant.

M. de Lochères, redevenu méditatif, s'était renfoncé dans l'enfoignure de la capote, le front plissé, le nez incliné et la lèvre supérieure débordant l'inférieure. Féli le crut fatigué et respecta son silence. Quand on approcha du Four-aux-Moines, Vital, ayant en dépinois relevé la tête pour jeter un regard ému sur la petite maison grise habitée par Catherine, s'aperçut soudain que les yeux de Féli étaient tournés vers le même objectif, avec la même expression attendrie.

— Hum ! pensa-t-il, voilà une rencontre singulière... Puis il ajouta tout haut : — Les Louëssart n'ont pas l'air d'être chez eux.

— Non, répliqua ingénument Féli ; le garde général est en

tournée et Mlle Catherine a dû aller à l'ouvroir de la Chalade.

— Tu es bien informé de leurs faits et gestes! grogna Vital, passablement agacé.

Ce dernier incident acheva de rembrunir sa physionomie. Pourtant, quand on fut arrivé à la Harazée et que le père et le fils se retrouvèrent dans la salle à manger, à l'heure du dîner, M. de Lochères s'efforça de dissiper les nuages qui lui avaient embrumé l'esprit et reprit son air bon enfant.

— Vous êtes parti de Paris dès huit heures, dit Féli, et vous devez avoir grand'faim.

Tu es gentil d'être venu au-devant de moi.

— Couci-couci... D'abord j'ai déjeuné à Épernay et puis la grosse chaleur m'a coupé l'appétit... Mais, par exemple, je meurs de soif.

— Joseph a monté une bonne bouteille de corton, afin que nous buvions à votre retour... Si vous saviez comme je suis content de vous ravoir en face de moi à table!

Cette satisfaction qui n'avait rien de suspect rasséréna Vital.

Le vieux bourgogne avec sa sève lampante, couleur de rubis finit par lui dérider le front et égayer le dessert. Pourtant, avec le crépuscule, la bonne humeur de M. de Lochères tomba, la conversation languit et il remonta chez lui en alléguant que se

vingt-six heures de voyage lui avaient donné une courbature...

Dès qu'il fut dans sa chambre, cette prétendue fatigue sembla avoir disparu, car il alluma un cigare, se promena un moment de long en large, puis s'accouda à la fenêtre, pour ruminer plus à l'aise les idées qui l'avaient déjà préoccupé sur la route de la Biesme.

La nuit était propice à la méditation. Des nuages orageux cou-

Cathe, tu n'es pas dans ton assiette.

vraient le ciel et ne laissaient poindre aucune lueur d'étoiles ; il faisait noir dans la gorge de la Fontaine-aux-Charmes; le lourd silence de la campagne n'était troublé que par un léger bruit d'eau et par les notes cristallines des crapauds épars au long des berges humides. Et Vital songeait :

« Aurais-je eu tort d'abandonner Féli à lui-même dans cette solitude de la Harazée, et se serait-il amouraché de Catherine?

J'ai été imprudent, j'aurais dû me rappeler qu'à vingt ans le cœur est inflammable et que le garçon a hérité de mes défauts aussi bien que de mes qualités. Il est sensible, ardent et passionné. Mais, en vieillissant, nous avons tous une stupide facilité à oublier ce que nous étions au début de notre jeunesse. Il est certain qu'à son âge je n'aurais pas passé deux jours en présence de Catherine sans en tomber étourdiment amoureux. Rien ne prouve que Féli ait échappé à la séduction de ce voisinage, et, dans ce cas, la situation, déjà si délicate, se compliquerait d'une façon fort désagréable. Heureusement, ces platoniques amours flambent comme un feu de paille et s'éteignent vite, faute d'aliments. Je connais Mlle de Louëssart, elle n'est ni coquette ni légère et elle n'a certes pas encouragé la folie d'un jouvenceau qui, à ses yeux, n'est encore qu'un enfant... Et pourtant, malgré ces beaux raisonnements, je ne suis pas tranquille; au fond de moi, je sens une sourde inquiétude... Sait-on jamais ce qui se passe dans un cœur de femme ou de jeune fille? Si Féli n'est encore qu'un enfant, moi, je suis un homme plus que mûr, je m'achemine vers les portes de la vieillesse et il n'y a pas là de quoi être bien rassuré... Je verrai Catherine dès demain, son visage est transparent comme une eau limpide et j'y découvrirai tout ce qui s'agite au fond de son âme. Si je sors du Four-aux-Moines, tourmenté par un doute, j'aurai une explication avec Féli. »

Il ferma sa fenêtre, se mit au lit et s'endormit péniblement.

Au matin, il se réveilla fiévreux et mal en train. Pendant qu'il procédait à sa toilette, la haute glace de son armoire lui renvoyait une image peu attrayante : un teint couleur de feuille sèche, un front plissé, des paupières bouffies, des yeux las et cernés...

« Voilà, se disait-il avec une amère mélancolie, un piteux visage pour un amoureux qui va voir sa belle!.... Ce n'est pas avec cette mine de carême que je rétablirais sérieusement mes affaires au cas où elles seraient compromises... A Dieu ne plaise! car je ne sais ce que je deviendrais. Si de simples suppositions me jettent déjà dans un tel désarroi, à quelles tortures serais-je condamné, si la réalité les justifiait? Ce serait un naufrage, un désastre auquel je ne survivrais pas. J'aime passionnément Catherine. Pendant cette absence de quinze jours j'ai mieux compris encore avec quelle force son charme me possède. Il m'est entré dans le cœur et dans la chair comme une flèche qu'on ne pourra plus arracher. Cette ensorcelante jeune fille, avec sa grâce chaste et voluptueuse à la

fois, m'a seule redonné le goût de la vie et l'illusion de la jeunesse; elle est pour moi comme l'unique et miraculeux refuge auquel j'aspirais après tant d'orages... »

Quand il descendit dans la salle à manger, il y trouva Féli qui l'attendait. Le garçon était éveillé et jovial comme un jeune merle.

— Eh bien! demanda-t-il à son père, avez-vous dormi et êtes-vous défatigué?

— Ne t'inquiète pas de moi, répondit évasivement M. de Lochères, je me sens déjà plus gaillard et demain il n'y paraitra plus.

Il s'efforçait, en effet, de prendre un air détaché et de dissimuler son inquiétude. Après le déjeuner, il s'esquiva tandis que Féli flânait au jardin, et gagna furtivement la route du Four-aux-Moines.

En chemin, l'idée de revoir Catherine après quinze jours, qui lui avaient semblé d'une longueur démesurée, opéra une évolution bienfaisante. Il ne pensa plus qu'à la joie d'être de nouveau près d'elle. « Elle sera seule, songeait-il, dans cette petite salle du rez-de chaussée où nous avons eu de si intimes et de si bonnes causeries ; je m'assiérai à ses côtés, je m'emparerai de ses deux mains et je lui dirai combien le temps m'a duré loin d'elle ; elle est sincère, elle me contera l'emploi de ses journées, les visites de Féli, et je devinerai rien qu'au son de sa voix, rien qu'à l'expression de son regard, quelle sorte d'impression il a produite. »

Son espérance fut déçue. Au lieu du tête-à-tête qu'il se promettait, il eut à subir la présence d'un tiers. M. de Louëssart, ayant procédé dès le matin à une tournée en forêt, était rentré tard et achevait à peine de déjeuner, lorsque Vital fut introduit dans la salle à manger.

A l'aspect de M. de Lochères, le garde général se leva, obséquieusement, et, avec une recrudescence de fausse bonhomie, enveloppa dans une étreinte les deux mains du visiteur.

— Vous voilà donc enfin, intrépide voyageur! Nous vous attendions avec impatience...

Il glissa, en dessous, un malin regard sur la mine déconcertée de Vital et ajouta patelinement :

— C'est grand hasard que vous me trouviez au logis, et je me félicite d'y avoir été retenu par mes écritures, puisque cela me vaut le plaisir de vous revoir au débotté.

Pendant ce colloque, Catherine, d'abord très émue à l'apparition de M. de Lochères, avait eu le temps de se remettre de son saisissement et de maîtriser les battements de son cœur. Grâce à la présence de son père, elle échappait au moins pour un jour au souci d'une explication pénible. Cette réflexion rassurante dissipa ses transes, et lorsque M. de Lochères vint à elle pour l'embrasser, elle lui tendit affectueusement le front.

— Avez-vous fait bon voyage ? demanda-t-elle avec un sincère intérêt.

L'état de sa concience inquiète et les torts qu'elle avait à se reprocher excitaient en elle une compassion attendrie; ils la prédisposaient à redoubler de sollicitude et d'égards envers cet homme auquel elle allait causer une si cruelle déception. Aussi sa voix avait-elle des inflexions d'amicale douceur en s'adressant à Vital.

— Un bon voyage !... répondit celui-ci, oui, matériellement... Mais un voyage tourmenté par les ennuis de l'absence et par l'impatient désir de revenir au plus vite vers ceux que j'aime... J'ai su, par Féli, ajouta-t-il en fixant ses yeux sur ceux de Catherine, combien vous l'aviez accueilli cordialement et avec quel empressement vous aviez cherché à égayer sa solitude... Je vous en remercie pour moi et pour lui.

Le visage de la jeune fille restait calme : ses paupières s'étaient seulement baissées et, entre les cils, on apercevait à peine les points lumineux de ses prunelles, tandis qu'un vague sourire effleurait ses lèvres.

— Vous n'avez pas à nous remercier, s'écria le garde général ; nous n'avons fait que notre devoir et, d'ailleurs, nous en avons été amplement récompensés... M. Féli est un charmant et gai compagnon ; il nous a tout à fait pris le cœur... N'est-ce pas, Cathe?...

— Oui, répliqua-t-elle en s'adressant directement à Vital, il est bien votre fils et il a toutes vos qualités !...

Le garde général ne bougeait point de la salle à manger; il se montrait plus loquace encore que de coutume et se mêlait si activement à la conversation que le moindre aparté était impossible L'après-midi s'écoula sans que Vital eût pu un seul instant s'entretenir avec Catherine en particulier. A la fin, il se leva, agacé invita M. de Louëssart et sa fille à déjeuner à la Harazée pour le dimanche suivant, et se retira sans rien savoir de ce qu'il désirait apprendre.

— Le soir, au dîner, il dit à Féli :

— J'ai profité de mon après-midi et j'ai poussé jusque chez les Louëssart; je les ai invités à déjeuner pour dimanche et ils ont accepté...

Le jeune homme leva sur son père ses yeux joyeux et limpides. On y lisait une si souriante sérénité que Vital recommença à traiter ses craintes de chimériques.

— Ils m'ont chanté tes louanges, continua-t-il, tu as fait la conquête du père et de la fille...

Il s'était promis de soumettre Féli à un interrogatoire, mais devant ce visage honnête, à l'expression si loyale et si franche, il eut honte de son rôle de juge d'instruction :

« En somme, réfléchit-il, rien dans l'attitude ni les paroles de Catherine n'a confirmé mes soupçons ; je n'ai rien appris, rien éclairci. A quoi bon troubler ce garçon et lui mettre en tête des idées qu'il n'a peut-être jamais eues... Attendons !... »

(A suivre.) André Theuriet.

LE CRIME DE JULIETTE[1]

(Suite)

Les domestiques étaient rentrés dans le salon et attendaient, u peu inquiets, la vieille servante surtout dont l'émotion était visibl Jean, moins intimidé, semblait avoir conservé toute son assurance Ce fut à lui que le magistrat s'adressa en premier lieu, lui demar dant quel avait été l'emploi de sa soirée.

Il répondit posément et sans chercher ses mots, avec le calm d'un homme dont la conscience n'a rien à redouter, que Mad moiselle s'était mise à table à six heures pour dîner comme d'hab tude. En servant, il lui avait demandé la permission, qu'elle l avait accordée, d'aller passer la soirée avec un de ses pays q traversait la ville. Après avoir dîné lui-même, il était allé che cher son camarade à l'auberge du Lion-d'Or où il était descend et il l'avait emmené prendre le café à l'estaminet du Bon-Patriot au coin de la rue de la Tonnellerie. Ils étaient restés là jusqu neuf heures un quart, pas plus tard, son pays qui devait partir lendemain par le train de cinq heures du matin ayant manifesté désir de se coucher de bonne heure. Après l'avoir mis dans le ch min de son auberge, il était rentré à l'hôtel où il avait eu la doule de trouver Mademoiselle dans cet état. Et il recommença s lamentations sur la mauvaise chance qui avait voulu qu'il s'a sentât juste le soir où une chose pareille devait arriver. On c l'arrêter, tant ses doléances menaçaient de s'éterniser.

Sur un signe imperceptible du commissaire de police, le brig dier était sorti. Il rentra quelques secondes après, sans dou venant de donner des instructions à l'un de ses hommes.

Claudine était en train de raconter, très émue, la pauvre femm que son service fini et sa cuisine mise en ordre, elle était remon

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 13 août.

omme d'habitude dans sa chambre pour y attendre que sa maî-
resse la sonnât, et n'en était redescendue qu'à mon appel. Dans
'intervalle, elle n'avait rien, absolument rien entendu. Là-dessus
es larmes et les sanglots, un moment arrêtés, de reprendre de
lus belle. Sa douleur était vraiment touchante.

Quant au concierge, il revint en traînant sa jambe malade et
ffirma n'avoir pas quitté sa loge de toute la soirée. Il répéta ce
u'il avait déjà dit et affirma qu'à partir de sept heures il n'avait
uvert que deux fois, à la sortie et à la rentrée de Jean. Comme on
ui faisait observer qu'un malfaiteur aurait pu s'introduire sans
tre vu dans la journée, et se cacher dans quelque coin de l'hôtel
usqu'au moment du crime, il objecta que ce n'était pas possible,
a porte restant toujours fermée et nul ne pouvant entrer sans qu'il
e vît.

On les renvoya tous trois. L'enquête n'avançait pas. Il était par
op absurde, au reste, d'incriminer ces domestiques. Quel intérêt
ouvaient-ils avoir à se défaire d'une maîtresse qui leur donnait de
ons gages et les traitait avec douceur?

Il fallait évidemment chercher ailleurs.

Un gendarme entra et fit son rapport au sujet de la commission
ont son chef venait de le charger.

Il s'était rendu au café du Bon-Patriote dont le patron, qui était
train de fermer son établissement et d'ajuster ses volets, lui
ait déclaré qu'en effet le domestique de Mlle de La Birède était
rivé sur les huit heures, peut-être un peu plus tard, en compagnie
m ami, et que tous deux avaient consommé un mazagran, suivi
plusieurs verres de *fine*. Interrogé sur l'heure à laquelle ils étaient
rtis, il avait répondu sans hésiter neuf heures un quart, et il en
ait absolument certain, car le domestique lui ayant demandé
ant de partir quelle heure il était, il avait, pour lui répondre,
nsulté du regard le cartel pendu à la muraille en face de son
mptoir. La déposition de Jean était donc exacte.

— Allons! dit M. de Saint-Firmin, il ne me reste plus, avant de
e retirer, qu'à interroger Mlle d'Armelles.

— Quoi! lui dis-je, dans l'état où elle est, vous voulez?...

— Une simple formalité, mais elle est indispensable. Du moment
e Mlle d'Armelles est éveillée, je crois pouvoir me présenter à
e sans inconvénient, et soyez assuré que j'aurai pour elle tous les
ards, tous les ménagements dus à une aussi douloureuse
ation.

Tout à coup le commissaire de police fit entendre une exclamation de surprise, se pencha vers la cheminée et, prenant les pincettes, saisit et retira du foyer un objet brillant à moitié caché sous les cendres :

— Voyez donc, Monsieur le procureur, dit-il avec vivacité, ce que je viens de trouver dans la cheminée.

— Ah ! ah ! fit le magistrat.

Et prenant l'objet, il l'examina.

C'était une paire de ciseaux longs et effilés.

— Voici toujours, fit-il triomphant, l'instrument du crime.

La cendre s'était collée aux lames d'acier, à partir de la pointe, sur une certaine longueur, comme si elles eussent été recouvertes, avant d'être jetées dans la cheminée, d'un enduit visqueux. Ayant pris un journal sur une table, il en déchira un fragment sur lequel il essuya les ciseaux. Une tache rougeâtre et boueuse s'étala sur le papier. Plus de doute, les ciseaux étaient ensanglantés quand on avait cherché à les cacher dans les cendres du foyer. Comme l'avait dit le magistrat, c'était bien probablement l'arme dont l'assassin s'était servi.

J'avais frémi en les apercevant, car je venais de reconnaître ceux dont Juliette se servait pour découper dans des rubans de satin les fleurs et les rinceaux qu'elle appliquait sur du velours. Ce pouvait être pour la pauvre enfant une cause d'ennuis que j'eusse préféré lui voir épargnés.

— Voici, dit M. de Saint-Firmin, une découverte excessivement importante. Il faut avant tout s'assurer s'ils appartiennent à une personne de la maison.

Claudine, qui était rentrée dans la chambre de la jeune fille, fut appelée. Dès qu'on lui eut montré l'objet, elle dit sans hésiter :

— Ce sont les ciseaux de Mlle Juliette.

D'un geste, le magistrat la congédia. Il était devenu très soucieux ; sa physionomie avait revêtu subitement un caractère particulier de gravité et de préoccupation. Comme il se dirigeait vers la porte de la chambre de Mlle d'Armelles, je lui demandai l'autorisation de la préparer à sa visite. Il y consentit.

Je la trouvai affaissée dans un fauteuil, les traits du visage contractés, le regard fixe. Ses yeux rougis par les larmes brillaient d'un éclat singulier.

— Elle a un peu de fièvre, me dit à mi-voix le docteur qui, sur la prière que je lui avais adressée avant de rentrer dans le salon

était resté près d'elle et qui, assis sur une chaise près de son fauteuil, lui tenait paternellement la main, sans qu'elle s'en aperçût peut-être.

— Pensez-vous, lui demandai-je sur le même ton, qu'elle puisse sans inconvénient être interrogée par le procureur de la République ?

Mais elle ne laissa pas au médecin le temps de répondre :

— Assurément, dit-elle avec vivacité et en se redressant; priez-le d'entrer.

Il semblait qu'elle eût hâte d'être renseignée sur l'événement sinistre qu'on venait de lui apprendre, mais dont elle ignorait encore les tristes détails.

M. de Saint-Firmin, qui avait entendu, entra et s'avança en saluant avec une certaine contrainte. Le commissaire, qui l'avait suivi, resta près de la porte.

— Mademoiselle, dit le magistrat, j'aurais voulu pouvoir vous épargner cette pénible formalité. Mlle de La Birède, votre tante, vient d'être victime d'un odieux attentat. Mon devoir est d'en rechercher l'auteur et de m'entourer de tous les renseignements qui peuvent m'aider à le découvrir. Votre désir, assurément, doit-être de ne pas voir un tel crime rester impuni.

Juliette fit de la tête un signe d'assentiment.

— Veuillez donc avoir l'obligeance de me faire connaître tout ce que vous savez, tout ce que vous pensez pouvoir être de nature à éclairer la justice. Je dois commencer par vous dire que de nos investigations il semble résulter que le vol n'a pas été le mobile du crime. Connaissiez-vous à votre tante des ennemis ?

— Aucun, répondit Juliette d'une voix faible mais assurée. Ma tante était très bonne, très charitable, et se faisait aimer de tous ceux qui l'approchaient.

— Ainsi, soit au dehors, soit dans l'entourage immédiat de Mlle de La Birède, il n'est personne que vous soupçonniez ?

— Personne, absolument personne. Les serviteurs de ma tante sont de très braves gens et lui étaient fort attachés. Ils sont au-dessus de tout soupçon.

— Pouvez-vous au moins, Mademoiselle, vous qui étiez si rapprochée du théâtre de l'attentat, me fournir une indication, si minime qu'elle soit, se rapportant au drame qui s'est passé près de vous ?

— Mais je ne sais rien, Monsieur, absolument rien. Je dormais

profondément pendant qu'on tuait ma pauvre tante à côté de moi. C'est à mon réveil que le docteur et Monsieur — du regard elle me désignait — m'ont appris...

Elle s'interrompit en portant son mouchoir à sa bouche pour étouffer un sanglot.

— Seriez-vous assez bonne, Mademoiselle, continua le magistrat toujours impassible, pour me dire dans quelles circonstances vous avez été prise par cette envie de dormir anormale ?

Il commençait à m'agacer, le procureur, avec sa persistance à accabler Juliette de questions réellement déplacées. Il était pourtant facile de voir qu'elle ne savait rien et qu'elle était incapable de fournir à la justice le moindre éclaircissement. Et puis, derrière la politesse affectée avec laquelle il lui parlait, se cachaient imparfaitement je ne sais quelle raideur, quelle sécheresse, qui me semblaient mal cadrer avec les égards dus à la douleur de la pauvre enfant.

— C'est vers quatre heures, répondit-elle, qu'après avoir pris comme d'habitude une tasse de thé, je me sentis une grande pesanteur de tête et une envie de dormir invincible. Je rentrai dans ma chambre, me jetai tout habillée sur mon lit, et m'endormis immédiatement, pour ne m'éveiller qu'au moment où le docteur est entré.

— Voilà un sommeil bien extraordinaire, fit le magistrat avec un peu d'ironie dans la voix. Ainsi, derrière cette porte, à quelques mètres de vous, on a assassiné une personne et vous n'avez rien entendu. La victime cependant n'a pas dû se laisser égorger sans crier et appeler à l'aide ; et le docteur vous dira, comme il nous l'a dit, que la mort n'a pas été immédiate, que Mlle de La Birède a vécu encore au moins trois ou quatre minutes après avoir été frappée.

— Oui, interrompit vivement le docteur, mais je ne vous ai pas dit qu'avec un trou pareil dans la gorge, elle avait pu crier et appeler au secours.

— Soit, reprit M. de Saint-Firmin, mais le coup a été porté par devant. Il est donc impossible qu'elle n'ait pas vu l'assassin lever le bras, et qu'à ce moment-là elle n'ait pas crié.

— Cela peut être, répondit simplement la jeune fille; mais si ma pauvre tante a jeté un cri, je dormais si profondément que je ne l'ai pas entendu.

— Est-ce que d'habitude votre sommeil est aussi lourd ?

— Au contraire, j'ai le sommeil extrêmement léger. Un rien me réveille.

— Docteur, demanda le magistrat en se tournant vers lui, la migraine peut-elle produire un effet semblable ?

— A vrai dire, répondit le médecin, la migraine est le plus souvent accompagnée d'insomnie. Toutefois, continua-t-il avec un peu d'embarras, car, comme moi, l'insistance du magistrat l'impressionnait péniblement, il n'y aurait rien d'absolument étonnant à ce qu'une névralgie violente fût suivie, la réaction se produisant, d'un assoupissement voisin de la torpeur.

— Allons, reprit le magistrat, vous aurez beau dire, docteur, voilà un sommeil bien extraordinaire... Connaissez-vous ceci ? fit-il en mettant brusquement sous les yeux de Juliette les ciseaux que, sur un signe de lui, le commissaire venait de lui tendre.

— Mes ciseaux ! dit-elle avec surprise.

— Ainsi, vous reconnaissez ces ciseaux comme vous appartenant ?

— Mais sans doute, répondit-elle en levant vers le magistrat ses grands yeux étonnés et en l'interrogeant de son regard limpide.

— C'est avec ces ciseaux, reprit le procureur d'un ton bref, que Mlle de La Birède a été assassinée. On les a retrouvés encore pleins de sang dans la cheminée où l'assassin les avait jetés.

Le docteur examina l'outil d'acier avec intérêt. Il répondait bien à la description faite par lui de l'arme qui avait dû produire la blessure. Son examen terminé, il le rendit au magistrat sans faire d'observation.

Juliette était restée interdite par cette révélation sinistre. Quant à moi, je sentais grandir mon malaise et mon irritation. A quelle épouvantable conclusion cet odieux procureur prétendait-il donc arriver ?

— Est-il en votre pouvoir, Mademoiselle, continua le magistrat la fixant du regard, d'expliquer comment le meurtrier a été amené à se servir de cette arme improvisée ?

— Moi ! vous expliquer ?... fit-elle effarée, ne comprenant pas.

— Vous ne supposez pas, dis-je avec violence en m'avançant, que Mlle d'Armelles ait tué sa tante, je pense ?

— Je ne suppose rien de semblable, me répondit froidement le magistrat. Je cherche à m'éclairer, et je prie Mademoiselle de m'y aider, si cela est en son pouvoir.

— Que ne m'accusez-vous donc, moi aussi ? continuai-je, hors

d'état de me contenir. Ne suis-je pas un des habitants de l'hôtel ? Et qui vous assure de l'exactitude de ma déposition ?

— J'y ai pensé, dit le magistrat, en me lançant un regard incisif, et croyez bien que si j'avais relevé le moindre indice à votre charge, je n'aurais pas hésité à m'assurer de votre personne... Veuillez donc, Mademoiselle, reprit-il continuant son interrogatoire, me dire en quel endroit vous aviez en dernier lieu laissé ces ciseaux ?

— Mais... que sais-je? fit-elle en balbutiant et en faisant un effort pour se rappeler... Sans doute sur la table du salon, près de laquelle je travaillais...

— Et c'est là évidemment que le meurtrier les a pris, dis-je en prenant de nouveau la parole.

— Je ne demande pas mieux que de le croire, me répondit M. de Saint-Firmin, et l'enquête...

Mais il n'acheva pas sa phrase. Le commissaire de police venait de le tirer par la manche et, couché en deux, presque agenouillé, lui désignait par terre quelque chose du doigt. Mes regards suivirent la même direction et j'aperçus avec stupeur sur le tapis à fond blanc de la pièce des marques rougeâtres espacées d'environ un mètre sur une ligne droite allant du salon au lit.

Le magistrat se courba à son tour, examina longuement ce que l'autre lui montrait, puis se releva en échangeant avec lui un coup d'œil significatif. Tous deux alors rentrèrent dans le salon, et, le commissaire ayant approché du parquet un candélabre qu'il avait pris sur la cheminée, les mêmes traces apparurent. Moins visibles sur le plancher sombre que sur le fond clair du tapis, elles étaient pour cette cause restées jusque-là inaperçues.

Leur point de départ était la flaque de sang qui s'étalait aux pieds de la morte.

— Veuillez, Mademoiselle, dit M. de Saint-Firmin en rentrant dans la chambre, me permettre d'examiner vos chaussures.

Juliette, au comble de la surprise, ôta silencieusement ses deux souliers et les tendit au magistrat qui les retourna. La semelle de l'un d'eux était entièrement rouge de sang.

L'horreur me paralysait. Je voulus parler ; mon gosier se refusa à articuler aucun son.

— Je crois, fit le procureur d'une voix grave, qu'après cette dernière découverte nous pouvons considérer notre enquête comme terminée.

Juliette ne comprenait pas encore. Tout à coup la lumière se fit

dans son esprit. Elle se leva, toute blanche, les yeux démesurément ouverts.

— Quoi!... fit-elle d'une voix à peine perceptible, tant l'émotion, l'épouvante, l'oppressaient. — c'est moi... moi, que vous accusez d'avoir tué ma tante! Oh! mon Dieu! est-ce possible? Je rêve...

Et elle retomba sur son fauteuil, passant sa main sur son front, comme pour écarter d'elle un affreux cauchemar.

Non; malgré l'évidence, je me refusais à la croire coupable. Il y avait là quelque chose d'incompréhensible, d'inexplicable. Mais elle, elle... avoir commis ce crime abominable! Allons donc! c'était impossible.

Le docteur pensait comme moi, car interpellant le magistrat :

— Permettez-moi de vous dire, Monsieur le procureur, que vos soupçons s'égarent. Ce que vous supposez est absurde.

— Permettez, Monsieur, fit le magistrat avec hauteur. Vous remettrez vos opinions personnelles quand vous serez invité à les donner au cours de l'instruction.

— Soit! dit-il brusquement. Mais vous ne m'empêcherez pas de vous dire dès aujourd'hui que, même en admettant que vos constatations ne puissent avoir d'autre explication que celle que vous leur donnez, je pourrais vous citer des cas nombreux dans lesquels des personnes en état de somnambulisme ou sous l'action de l'hypnose, ont commis pendant leur sommeil, sans en avoir conscience, des actes, des crimes même, dont à leur réveil elles n'avaient conservé aucun souvenir.

— Mlle d'Armelles sera soumise à un examen médico-légal, et les experts auront à apprécier si elle est sujette à des accès de somnambulisme. En attendant, je me vois obligé, si pénible que soit cette nécessité, de m'assurer de sa personne.

Je m'étais porté rapidement auprès d'elle et je lui avais pris les mains que je serrais énergiquement dans les miennes, regardant le magistrat d'un air de défi, comme pour la disputer à la justice, ce que j'étais, hélas! impuissant à faire.

Mais elle lut dans mes regards une tendresse si vive, une si absolue conviction de son innocence, qu'elle reprit un peu de courage et eut même la force de me sourire tristement à travers ses larmes.

Le docteur intervint.

— Il y aurait barbarie, Monsieur le procureur, à emmener ce

soir d'ici Mlle d'Armelles dans son état de santé et après les émotions pénibles qu'elle vient de traverser.

— Soit, dit le magistrat, j'attendrai jusqu'à demain matin. D'ici là, Mademoiselle voudra bien ne pas quitter sa chambre.

Et il donna à voix basse ses instructions au commissaire de police, qui alla les transmettre au brigadier.

— Me sera-t-il permis, Monsieur, demanda Juliette, d'aller dire à ma pauvre tante un dernier adieu?

— Assurément, Mademoiselle, répondit avec empressement le procureur qui, au fond, sans doute, désirait cette confrontation.

Mais, s'il espérait recueillir une nouvelle preuve de la culpabilité de la jeune fille, il fut déçu dans son espoir.

— Merci, Monsieur, fit simplement Juliette.

Et se levant, très calme en apparence, elle se dirigea vers la porte du salon et l'ouvrit.

Mais elle avait trop présumé de ses forces. A la vue de l'horrible spectacle, elle chancela.

Je m'élançais déjà pour la soutenir, quand, dominant ce premier moment de faiblesse, elle continua à marcher jusqu'auprès de la morte; et là, tombant à genoux et éclatant en sanglots, saisit la main blanche et froide qui pendait le long de la jupe tachée de sang, et la porta à ses lèvres en répétant d'une voix brisée :

— Ma pauvre tante!... ma pauvre tante!...

Nous l'arrachâmes à ce spectacle pénible, le docteur et moi, et la ramenâmes dans sa chambre.

Notre rôle était fini. Nous n'avions plus qu'à nous retirer. M. de Saint-Firmin voulut bien nous dire qu'il reprendrait le lendemain matin l'enquête au grand jour, et qu'il ne manquerait pas de surseoir à l'arrestation de Mlle d'Armelles si quelque indice était découvert, de nature à le mettre sur une piste nouvelle. En attendant, il autorisa Claudine à porter le corps de Mlle de La Birède sur son lit, et à donner à cette pauvre dépouille les soins nécessaires. Le docteur annonça à la vieille servante qu'il allait lui envoyer immédiatement une sœur de l'hôpital, pour l'assister dans l'accomplissement de ce pieux devoir.

Je rentrai chez moi désespéré.

Oui, désespéré. Et comment eussé-je pu ne pas l'être, en voyant celle que j'aimais sous le coup d'une aussi abominable accusation. Elle, la candeur, l'innocence même, dont l'âme, d'une angélique pureté, se reflétait dans le regard franc et loyal de ses grands yeux

lle, soupçonnée d'avoir commis le plus monstrueux des attentats, 'avoir assassiné sa vieille tante, sa bienfaitrice, celle qui avait ris soin de son enfance, l'avait élevée, lui témoignant sans relâche ı plus tendre affection, comme l'eût pu faire la mère la plus évouée! Allons donc! Etait-ce possible! Les preuves les plus acca lantes avaient beau se réunir pour l'accuser : ce sommeil telle ıent lourd qu'il cessait d'être naturel, ces ciseaux, instrument du rime, maladroitement cachés par la main d'un meurtrier novice, t surtout ce sang, ce sang vengeur qui, à chaque pas fait par elle, ıscrivait sur le sol le plus terrible des réquisitoires, la plus forıidable des accusations! Eh bien non, cent fois non! A ces moignages, d'autres plus nombreux, plus irréfutables encore, iendraient s'ajouter, que je me refuserais, avec toute l'énergie ont mon cœur meurtri était capable, à croire à sa culpabilité.

Il y avait là un ensemble de circonstances inouï qui, je le recon ıissais, défiait la compréhension; mais la lumière se ferait, j'en ais l'entière conviction, son innocence éclaterait au grand jour, dût-il en être autrement, dût-elle succomber sous l'accusation ortée contre elle, je ne verrais en Juliette que la victime d'une ouvelle erreur judiciaire, et je lui conserverais, même déchue ıx yeux des hommes, ma confiante, mon inébranlable affection.

Pendant de longues heures, assis devant ma table de travail, ma te enfoncée dans mes deux mains, je restai plongé dans les plus ouloureuses réflexions, m'épuisant à chercher des explications ausibles à ce qui semblait inexplicable. L'assassin, le véritable sassin ne pouvait-il, profitant du sommeil de la jeune fille, oir tracé lui-même sur le sol ces marques sanglantes, dans le ıt de dépister la justice! Oui, ce devait être cela, c'est pour cette éme cause qu'avec un art infernal il avait substitué les ciseaux l'arme préparée d'avance, qu'avec une maladresse affectée il les ait à peine recouverts de cendre. Mais alors comment expliquer meurtre qui, tout le prouvait, n'avait pas eu le vol pour objet? uel mobile avait armé le bras du meurtrier? que voulait il? quel ıt poursuivait-il? C'était à s'y perdre.

Les pensées se pressaient tumultueuses dans mon esprit. Voir ı Juliette trainée en prison, confondue avec les derniers des ıisérables, cette perspective m'était intolérable. Je combinais des ıans insensés; la faire évader avant le retour du jour, pourquoi ıs? Le pas mesuré du gendarme qui montait la faction dans la ur, me démontrait l'inanité de toute tentative de ce genre. J'avais

entendu le brigadier donner ses ordres; je savais qu'un second gendarme gardait l'autre porte sur le jardin, et qu'un troisième était posté dans l'escalier, sur le palier du premier étage. Et puis, aurait-elle consenti à fuir? C'était avouer sa culpabilité et forte de son innocence comme elle l'était, elle devait préférer attendre, si pénible que pût être cette attente, que l'enquête fût complète et que l'absurdité de l'accusation portée contre elle parût au grand jour.

Trois heures sonnaient quand je m'arrachai à ces pénibles réflexions. Le sommeil et la fatigue m'accablaient. Je me jetai sur mon lit et m'endormis instantanément.

Quand je me réveillai, le soleil était déjà haut sur l'horizon. Le gendarme avait quitté la cour. J'appris du concierge que le commissaire de police, revenu de bonne heure, avait procédé à de nouvelles et minutieuses perquisitions dans le jardin. Il ne semblait pas qu'il eût rien découvert de nature à modifier les dispositions arrêtées la veille, car, ayant demandé à voir Mlle d'Armelles, il lui avait exhibé un mandat d'arrêt dont il était porteur, et l'avait emmenée dans un fiacre qu'un des gendarmes était allé chercher. La pauvre demoiselle, me dit le concierge, était bien pâle, et les yeux tout rouges d'avoir pleuré, mais très courageuse.

— Nous sanglotions tous, ajouta le brave homme, à la voir s'en aller ainsi en compagnie des gendarmes, comme un malfaiteur; et Dieu sait quand nous la reverrons!

J'étais désolé de ne pas m'être trouvé là pour lui adresser quelques paroles d'espoir, échanger avec elle un suprême et douloureux adieu. Qu'avait-elle dû croire, en ne me voyant pas?

Mais je trouverais bien le moyen de lui faire savoir que sa pensée ne me quittait pas et que j'allais m'employer désormais, sans me donner un moment de repos, avec une ardeur qui ne connaîtrait ni ralentissement ni défaillance, à découvrir le véritable auteur du crime.

(*A suivre.*) Charles CORBIN.

Le gérant F. JUVEN Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Pa

SOUVENIRS

D'UN

OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR [1]

(Suite)

DE MARSEILLE AU CAMP

LA MER. — LE 7e HUSSARDS. — ENCORE LES CHEVAUX. — LE 7e CUIRASSIERS LE CAMP D'HELFAUT. — MANŒUVRES. — COMMENT ON TUE LE TEMPS.

Bougie, encadrée d'une verdure perpétuelle, dans un site admirable, m'eût produit l'effet d'un paradis, sans les accès de fièvre accompagnés de vomissements, de frissons, d'étouffements et de sueurs qui me terrassaient tous les quatre jours. Je reçus mon congé de convalescence, mais je ne pus partir aussitôt, car les courriers de la côte ne passaient chaque semaine qu'une fois, et ils marchaient si mal qu'on ne pouvait compter sur eux à un ou deux jours près. De plus, comme l'équinoxe approchait, le temps avait fini par se gâter. Le vent s'élevait quelquefois subitement, il soufflait avec violence et les vagues se soulevaient furieuses. Des fenêtres de ma chambre, d'où je dominais la mer, je pus suivre l'effroyable drame d'un voilier qui sombra dans la rade, sans qu'on pût lui porter secours. En effet, on n'avait à cette époque-là, et en Algérie bien moins qu'ailleurs, ni remorqueurs, ni petits vapeurs, ni bateaux de sauvetage, ni appareils d'aucune sorte. Enfin, le transport de l'Etat fut signalé et je m'embarquai de nuit, au milieu de tant de précipitation et de désordre que je ne pus dire adieu à Fiévé, mon ordonnance, qui m'avait bien soigné ; j'en eus du chagrin. A Dellys, détestable rade où nous fîmes escale, le navire faillit toucher les récifs sur lesquels nous jetait une grosse mer. Nous avions à bord un vieux pilote turc à grand turban de cachemire, et de fière allure. C'était avec une assurance aisée qu'il commandait la manœuvre, campé sur la passerelle, à côté de nos officiers de marine. Le surlendemain, j'eus l'émerveillement de l'an-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 6 août.

cien Alger où je passai quelques jours avec des camarades. Je m'embarquai pour Marseille, poursuivi par les bourrasques. Un passager fut enlevé par une lame; rien de sinistre comme le cri : « Un homme à la mer! » Rien de plus héroïque que l'embarquement de quatre matelots dans le youyou, sur l'ordre du capitaine, affrontant des vagues énormes et risquant, au retour, de se briser contre le navire. J'ai vu cela deux fois. C'était alors la première. Le malheureux se noya, malgré le courage des marins qui remontèrent à bord et reprirent tranquillement leur service.

* * *

— Il est impossible de vous laisser partir pour Paris. Les ordres du ministre arrivés hier sont formels; tous les congés, même ceux de convalescence, sont retirés!

— Que voulez-vous alors que je fasse? je ne peux pourtant pas retourner à Bougie, au 20e de ligne, qui n'y est peut-être déjà plus! Je ne peux rejoindre un régiment de cavalerie, sans savoir lequel!

— C'est juste. Je vais prendre les ordres du général d'Aurelles de Paladines.

Tel est le dialogue qui eut lieu entre le chef d'État-major de la division à Marseille et moi. Pendant que j'étais en mer, la guerre avait été déclarée à la Russie et l'armée se mettait en mouvement.

Le général m'invita à attendre à Marseille les ordres qu'il allait demander au ministre. Quelques jours après, je reçus ma lettre de service pour le 7e hussards (vert et or) à Montpellier, où commandait le général de Salles. Avec cette lettre, j'en eus une autre qui me fut bien plus agréable. La guerre ayant obligé à augmenter les cadres du corps, j'étais nommé capitaine, en même temps que tous mes camarades de promotion. J'avais vingt-cinq ans, des campagnes, et j'entrevoyais un bel avenir. Je partis pour Montpellier.

Le colonel Grenier, par lequel je commençai mes visites, était un très bel officier de cinquante-huit ans, élégant et froid, montant bien à cheval, et n'ayant jamais fait campagne qu'auprès des dames, ce dont il se ressentait un peu. Son accueil fut simplement poli pour le jeune officier qui se présentait à lui dans une tenue peu réglementaire, c'est-à-dire en spencer. Je comptais obtenir du général de Salles une permission de huit jours pour aller embrasser mon oncle à Paris, et profiter de l'occasion pour m'y faire faire l'habit brodé de grande tenue qui était alors d'uni-

forme pour les capitaines. Le colonel goûta peu mes raisons. Il n'aimait pas les Africains et encore moins les officiers d'État-major. Il avait surtout pris en grippe le commandant T..., attaché à l'état-major de la division, qui le lui rendait bien. Cet officier était de ceux qu'on appelait jadis des c... de plomb et qui, pour une raison ou une autre, s'acoquinaient dans les bureaux d'un même état-major territorial d'où ils ne bougeaient plus, mais où ils rendaient, précisément à cause de cela, des services précieux qu'on ne récompensait par aucun avancement. Le général de Salles « remuait » la garnison et faisait faire des manœuvres qu'on appelait alors « la petite guerre »; il y emmenait tout son état-major. T..., fort intelligent, était encore plus endetté et n'avait pas de cheval, tout en touchant la ration en argent, comme on le tolérait. Le général de Salles, pour la petite guerre, lui en faisait prêter un par le colonel Grenier que cela exaspérait. J'ai bien connu, après 1871, un général de division, qui n'ayant qu'un cheval au plus, car il l'attelait et le montait, s'en faisait prêter un second par les colonels de cavalerie, pour les manœuvres qu'on institua depuis.

Le lieutenant-colonel, petit, gros, grincheux, intermédiaire, pour les mauvaises commissions, entre le colonel et les jeunes officiers, était parfaitement détesté de ces derniers qui en avaient fait la tête de Turc sur laquelle tombaient leurs plaisanteries. Il ne fut pas pour moi plus aimable que le colonel. Quant à mes nouveaux camarades, ils me reçurent à bras ouverts, les vieux capitaines, aussi bien que les lieutenants.

Il y avait parmi eux des figures originales. Le capitaine commandant J..., bon garçon, hurluberlu, le cœur sur la main : il passe au trot sur un pont, à la tête de son escadron, le colonel le rencontre et lui crie :

— Capitaine J..., il est défendu de trotter sur les ponts !

— C'est vrai, mon colonel ! au galop !

Et la troupe disparait à fond de train. En étape, ayant couché dans un logement qu'on ne lui avait certainement pas désigné, il fut en retard pour le réveil. Entendant les trompettes sonner la marche, il se précipite en chemise à la fenêtre, reconnaît son escadron et de sa voix la plus forte, commande :

— Troisième escadron : halte !

Il achève de s'habiller, descend, monte à cheval, et ordonne aux trompettes de sonner de nouveau la marche. On lui rend compte que deux hussards se sont gourmés ; il arrête l'escadron dans un

champ, fait mettre le sabre à la main et ne repart qu'après que les deux hommes se sont battus.

J'eus comme collègue, dans mes fonctions d'adjudant-major, un capitaine nommé La Garde, d'une taille au-dessous de la moyenne et passionné pour tout exagérer, pipe, verre, etc.

— Je ne comprends pas, disait-il d'une voix descendue aux notes les plus basses qu'il pouvait atteindre, qu'on maintienne dans un régiment de « houzards » un colonel qui ne peut pas franchir des barrières de quatre pieds de haut !

Le vieux pilote turc. (D'après un croquis de l'auteur.)

Tant il en disait et en faisait, que les soldats l'avaient nommé Goliath. Du reste instruit, bon officier, et excellent camarade.

Aucun cheval d'officier ne se trouvant disponible, le colonel m'avait prescrit de monter celui de mon ordonnance, un vieux basque nommé Barincou, que J... m'avait donné. Barincou, solide et renfrogné, passait pour pouvoir seul se servir de cette méchante bête, qui détestait également les maréchaux et les officiers. Elle me donna du fil à retordre, mais Barincou était un brave homme qui avait de l'amour propre pour son officier, n'entendait pas qu'on le raille et qui m'aida et m'expliqua comment il fallait s'y prendre. Il ne savait ni lire ni écrire. J... le nomma brigadier. Quand il était de semaine, il tenait sous le bras un bâton, sur lequel il cochait

avec son couteau les tours de service et les corvées, et faisait marcher tout l'escadron.

A le voir parcourir le quartier, on eût juré qu'il eût aussi bien commandé le régiment.

Cuirassier. — 1855.

Le colonel finit par me désigner une grande bringue qui ne tenait pas sur ses jarrets et dont personne n'avait voulu. Je n'en voulus pas non plus.

Le commandant T..., en me montrant le règlement, encouragea ma résistance pour faire pièce au colonel. J'écrivis donc à celui-ci, en parlant du règlement.

Je reçus sa réponse le soir même, c'était quinze jours d'arrêts simples, motivés par ma lettre, ma tenue irrégulière, mon attitude, etc. J'étais à la fois furieux et désolé. Je réclamai et priai des amis de Paris de m'obtenir un changement de régiment. Quand j'eus fini mes arrêts, le général de Salles m'accorda ma permission et pendant mon séjour à Paris je fus nommé au 7e cuirassiers à Maubeuge.

D'un fortin turc, à une vieille place forte du Nord, la différence était grande. Le colonel Ameil qui venait d'arriver, vieux chasseur d'Afrique, grand, fort, rouge, fut parfaitement aimable. Il n'avait qu'un tort à mes yeux, c'était d'avoir amené des chevaux arabes. Devant le front du régiment, il semblait un nain quand, à côté de lui, se plaçait le capitaine-instructeur Innocenti, un géant qui recherchait les chevaux de taille extraordinaire. Les cheveux crépus, la peau brune, de grosses lèvres, six pieds de haut, large d'épaules et mince de taille, d'une force rare qu'il ignorait lui-même. A l'instruction, quand les cuirassiers ne marchaient pas à son idée, il les prenait par le cou et les soulevait presque de la selle. Nous n'entrions jamais à la forge sans qu'il s'amusât à un tour qu'il avait vu faire aux maréchaux. On pose à terre le grand marteau le manche en l'air, on le saisit le pouce en dessus, on le soulève et, d'un élan, on en fait monter derrière l'épaule, la tête... et on l'embrasse. C'était l'homme du monde le meilleur et le plus doux, timide alors et réservé avec les femmes. Il m'avait appris cent singeries à cheval, quelques-unes à se casser le cou, comme de me prendre en croupe et de faire ruer son cheval. Nous allions faire de longues promenades après dîner, mais il ne fallait pas rentrer après dix heures, car les ponts étaient levés, les portes fermées, et le commandant de place aux revers rouges ne plaisantait pas s'il se doutait qu'on eût donné la pièce au portier pour se faire ouvrir. Innocenti fut plus tard capitaine aux Cent-gardes. Avec cela, nous avions commencé un plan d'études que nous devions suivre et développer ensemble très rigoureusement. Sa mise à exécution ne cessa d'être traversée par les interminables discussions philosophiques auxquelles nous nous laissions entraîner, sur la perfectibilité de l'homme, sur les idées innées, sur la révélation, le libre arbitre et autres sujets qui paraissaient aussi clairs dans le propre esprit de chacun de nous qu'embrouillés dans celui de l'autre.

En revanche, je tirai un grand profit des leçons qu'Inno-

centi voulut bien me donner sur la théorie de cavalerie et sur les manœuvres de cette arme. Les notions que j'en avais acquises à l'École d'état-major s'étaient beaucoup effacées pendant mon stage d'infanterie et les évolutions étaient réellement difficiles. Il y avait surtout le fameux : « *Changement de front en arrière, ordre inverse sur le 1er peloton du 6e escadron, au galop : maaarche.* »

Dès que le colonel avait prononcé le redoutable commandement d'avertissement, il était répété par les chefs d'escadron, puis par les capitaines commandants qui tous avaient à y ajouter quelque chose, l'adjudant-major s'élançait alors à fond de train pour marquer à une distance de 500 à 600 mètres l'extrémité de la nouvelle ligne sur laquelle s'aligneraient les escadrons. Il fallait naturellement qu'il y fût avant l'arrivée des pelotons qui, au commandement de : marche! du colonel, répété par tous les officiers, s'étaient ébranlés au galop. Il n'avait donc pas le temps de la réflexion. Or comme les changements de front pouvaient se faire de *huit* manières différentes, il s'agissait de tomber sur la bonne, ce qui m'arrivait rarement. De sorte qu'après un galop enragé, quand je me retournais pour observer les guides, je voyais le régiment tourbillonner dans la poussière à un kilomètre de moi. Le colonel Grenier m'eût vertement tancé ; le bon colonel Ameil ne faisait qu'en rire.

A la suite des mortifications que j'en ressentais, je m'étais mis dans la tête d'apprendre ma théorie et, avec l'aide d'Innocenti, de la savoir sur le bout du doigt. Actuellement on a changé tout cela. Le colonel a l'obligeance d'indiquer avec son sabre de quel côté il faut aller, et il s'y rend lui-même, ce qui est évidemment, de la part d'un chef, une excellente précaution.

Dans l'après-midi, les officiers portaient l'élégant frac d'uniforme, le claque, l'épée et des gants blancs; ils allaient ainsi au pansage et s'armaient d'un parapluie, s'il pleuvait. Je n'avais pas manqué d'adopter ce genre.

Bien que, sous la toise, ma mesure soit de 1m,74, je me trouvais être l'officier le plus petit du régiment; la plupart des capitaines, pas jeunes d'ailleurs, étaient des colosses. Viville, un bon gros homme placide, disait en me montrant ses larges mains, à propos des rixes dans les fêtes flamandes :

— C'est que, voyez-vous, je ne crains pas un homme! Je n'en crains même pas deux!

Du reste, tous bons enfants, sonnant du cor, occupés d'amou-

rettes, ne se tracassant pas trop de la guerre d'Orient à laquelle les cuirassiers ne paraissaient avoir aucune chance de prendre part, d'humeur facile avec moi pourvu que je ne m'avise pas de dire : « On faisait cela aux spahis et ceci au 7e hussards. » Ils me répondaient alors froidement : « Nous, nous sommes des cuirassiers ! » Ma santé

Hussard. — 1855.

s'était remise par le changement de climat et le bien-être des garnisons, mais mon humeur inquiète ne s'était pas calmée. On formait en Turquie des escadrons de bachi-bouzouks sous le commandement du général Yusuf. Je fis des démarches pour y être envoyé et je reçus pour réponse que je devais me préparer à un autre destination.

Vue Générale d'Alger.

On organisait, sous le commandement direct de l'Empereur, une armée de réserve dont le général Rolin venait d'être nommé chef d'État-major général. La tradition napoléonienne voulait qu'elle fût constituée dans les camps du Nord, deux divisions à Helfaut, près de Saint-Omer, les autres dans les landes de Vimereux et d'Ambleteuse et à Boulogne. Le 9 août 1854, je fus nommé à l'État-major de la division d'infanterie du général de Chasseloup-Laubat au camp d'Helfaut. A cette époque, on ne désignait ni les divisions ni les brigades par des numéros, mais par le nom de l'officier qui commandait. Le petit village d'Helfaut est situé à environ six kilomètres à l'ouest de Saint-Omer, à l'extrémité d'un plateau long et étroit qui devait recevoir le camp ; il est élevé de près de cent mètres au-dessus de la rivière de l'Aa sur laquelle il s'abaisse par une pente brusque. J'ai assisté à la création du camp dont l'embryon était né avec les chasseurs à pied en 1840, et j'ai contribué à sa suppression définitive en 1883. J'étais devenu chef d'État-major de l'ancien aide de camp du maréchal Bosquet, le général Lallemand, commandant du 1er corps d'armée à Lille. Je l'accompagnai dans une visite à Saint-Omer et à Helfaut, et je le décidai à demander la vente du terrain et des nombreuses baraques qui s'y dressaient encore; elles coûtaient à l'État en frais de garde et d'entretien davantage qu'on n'en tirait de services.

A mon arrivée, en 1854, il n'y avait encore qu'une partie des troupes; elles vivaient sous la tente en attendant l'achèvement des baraques destinées à les recevoir. Celles-ci étaient construites à la mode villageoise du Nord : des murs en torchis, des toits en chaume. Des ouvriers civils et presque tous les soldats étaient employés aux travaux sous la direction du capitaine du génie de Préval, entré plus tard dans l'intendance. Il fit blanchir à la chaux les baraques des officiers et de la troupe et peindre en jaune celles des généraux, ce qui n'était pas d'un bel effet.

Le général de Chasseloup-Laubat, frère du ministre de la Marine et très riche, avait malgré sa vue basse et son corps un peu replet, les allures et la politesse d'un parfait gentilhomme. Il avait quitté le corps d'État-major pour entrer aux zouaves et il y avait obtenu un avancement rapide. Notre chef d'État-major était le lieutenant-colonel Regnard, grand, jovial, encore jeune, mais un peu lourd et médiocre cavalier. Il me confiait ses chevaux à monter et à calner; mon amour-propre s'en trouvait bien.

L'autre division était commandée par le vieux général Lafon-

taine, très bon homme, excellent soldat, mais rien de plus. Son chef d'état-major, le lieutenant-colonel Chevalier, sortait du génie et il était entré dans le corps en 1819, à la formation. Depuis il n'avait quitté qu'une fois la carte de France, c'était pour faire la campagne d'Espagne en 1823. Il tutoyait tous les soldats en jurant; sous des dehors passionnés et rugueux, c'était le meilleur des hommes. Avec les aides de camp des généraux, nous formions un petit groupe d'une douzaine d'officiers d'État-major, en tout.

Le capitaine du génie de Préval.
(Croquis de l'auteur.)

Dès que les corps de la division furent au complet, douze bataillons d'infanterie et un de chasseurs à pied, de près de mille hommes chacun, le général de Chasseloup, qui se piquait d'être grand manœuvrier, commença les évolutions de ligne dont le caractère était bien différent de celui des manœuvres actuelles.

L'infanterie était encore formée sur trois rangs dont le premier mettait le genou en terre au moment du tir. J'étais habituellement chargé d'aller à l'avance sur le terrain de manœuvre situé de l'autre côté de l'Aa pour jalonner les lignes par des cavaliers et des sapeurs. Les bataillons, au fur et à mesure de leur arrivée, étaient placés, tantôt par un camarade, tantôt par moi. Le général les commandait tous les treize à la voix, mais comme son organe était un peu sourd et ne pouvait atteindre les extrémités de la ligne, des officiers d'état major étaient échelonnés pour répéter ses commandements. Il nous faisait, du reste, très bien faire notre métier, sous tous les rapports, élargissant nos attributions plus qu'on n'oserait le faire maintenant, nous envoyant par exemple vérifier le contenu des magasins et l'exécution des prescriptions données par lui

Tous les dimanches, messe militaire en plein air. Cette solennité n'a toujours beaucoup plu. Les troupes, musique en tête, converaient en masses couronnées d'étincelles d'acier vers le tertre que lominait l'autel et se formaient en un éclatant demi-cercle humain. Dans la perfection du silence rapidement établi, quinze mille iommes pouvaient saisir les prières lentement prononcées par 'officiant. Et quand au tintement grêle de la sonnette, le tambour t le canon éclataient tout à coup, les soldats portaient la main au ront et, présentant leurs armes, ils les offraient à la patrie comme Dieu. Il semblait que l'écho du canon de Crimée arrivât jusqu'à

Les baraques des généraux au camp d'Helfaut.
(D'après un croquis de l'auteur.)

ous. Ce spectacle était de ceux qui conviennent à l'âme française. Elle y trouve un symbole dont les simples se contentent et dont les lus sceptiques ne peuvent nier l'influence qu'il a toujours exercée la veille des combats.

Les troupes, tant pour les exercices que pour le tir, ne se réuissaient pas ailleurs qu'au terrain de manœuvre. Cependant on t une sortie de trois jours, pour aller cantonner et livrer une rande bataille aux divisions venues de Boulogne et d'Ambleteuse ; e fut une grosse affaire dont on s'était occupé longtemps d'avance ; outes les phases de l'opération avaient été combinées, comme s'il e fût agi d'une parade. Sur le terrain, le général Chasseloup plaait lui-même les jalonneurs de la longue ligne de son infante-e. Plus tard, il porta jusqu'en Crimée, où sa division arriva après prise de la ville, cette manie. Il voulait sans cesse manœuvrer. e maréchal Pélissier lui fit dire de laisser sa division tranquille,

le général se regimba, le Maréchal le fit embarquer pour la France dans les vingt-quatre heures.

L'Empereur, accompagné du ministre de la guerre, du général Rolin, adjudant général du palais et chef d'État-major général des camps du Nord, d'un État-major étincelant et énorme, escorté par les Cent-gardes et suivi d'une nombreuse domesticité, vint rompre l'uniformité de notre vie en passant la revue des troupes. Il ne m'est pourtant resté de toute cette apparition brillante qu'un souvenir bien net qui est celui ci : L'Empereur avait fait préparer un lunch. La foule des hauts dignitaires, courtisans et chambellans amenés par lui-même ou attirés par sa présence, était si grande, que l'adjudant général du Palais fit dire aux généraux de brigade qu'il n'y avait pas place pour eux, mais seulement pour les généraux de division. Lorsque Napoléon III s'arrêta pour descendre de cheval, le grand écuyer, le général Fleury, sauta à terre avec une extrême promptitude, abandonnant son cheval à un piqueur prêt à le prendre et se précipita à la botte de son souverain pour lui tenir l'étrier. La nouvelle étiquette le voulait sans doute ainsi. Moi, je fus péniblement impressionné par une action si différente de celles qu'à ce moment même nos généraux accomplissaient devant Sébastopol.

Quelques jours après, nous fûmes informés que « Sa Majesté dans sa sollicitude constante pour le bien-être du soldat », suivant la formule par laquelle toutes les dépêches du général Rolin commençaient invariablement, avait décidé qu'un théâtre serait monté au camp, en avant du front de bandière et qu'une troupe y serait entretenue à ses frais.

Cette distraction nous vint à point. Un de nos camarades de l'infanterie, nommé Bruneau, y fit représenter une petite pièce qui rappelait beaucoup le *Testament de César Girodot;* naturellement elle eut le succès auquel l'auteur devait s'attendre devant un public spécial qui ne demandait qu'à applaudir. Bruneau était affligé d'une très mauvaise vue, et Miot, un autre camarade de l'État-major, était myope. Miot prétendait y voir plus clair que Bruneau et, pour le prouver, il apprenait par cœur, à Saint-Omer, des affiches qu'il défiait son rival de lire à quinze pas et les lisait lui-même couramment. Bruneau finit par s'en apercevoir ; le pauvre garçon mourut aveugle.

Pendant la belle saison, la vie du camp fut supportable, mais dès que le ciel du Nord s'embruma de nuages, elle commença

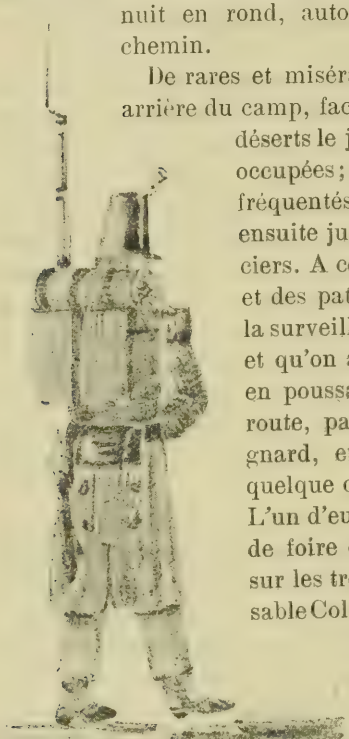
ous peser. Aux tourbillons de poussière de l'été succédèrent des luies qui transformèrent le plateau en un marécage au milieu uquel on ne pouvait plus circuler qu'en sabots. Le général se nit en tête de le faire empierrer. Cela dura je ne sais combien de emps, sous la direction d'un capitaine d'infanterie. On ne voyait lus que des brouettes, le général inspectant des chantiers, et es milliers d'ouvriers cassant des pierres dont plus de cent nille mètres cubes furent répandus.

Si cela nous tira quelque peu de la crotte, nous n'étions pas op contents de l'hospitalité du général Chasseloup, qui n'offrit mais rien à personne, pas même un verre d'eau. Il frayait cepenant avec des bourgeois de Saint-Omer. Avec le sous-préfet, I. Levert, qui fut plus tard un des préfets à poigne de l'Empire; le traitait du reste cavalièrement et même s'en moquait, comme jour où ce fonctionnaire vint se plaindre à lui que des officiers permettaient de marcher sur ses brisées galantes. Puis avec un chissisme industriel dont le nom était partout connu du temps l'on fumait dans des pipes en terre blanche. Les mauvaises ngues disaient que, sultan, il faisait ses ouvrières sultanes, ou l'il cassait leurs pipes. Le général Rolin avait placé auprès du néral Chasseloup, comme aide de camp, son fils, et c'est par lui ie nous savions tous ces cancans.

Depuis le scandaleux canard du *Tartare* qui était venu annoncer prise de Sébastopol, insérée au *Moniteur* et piteusement démentie lendemain, les nouvelles se succédaient plus sombres; chaque ur on parlait du départ pour l'Orient, et chaque jour ce départ ait reculé. L'ennui nous gagnait. Pas un chétif omnibus ne cirlait entre le camp et Saint-Omer où il fallait se rendre à cheval à pied; de plus, c'était une ville morte. Au camp, sauf le éâtre où la troupe ne jouait pas tous les jours, rien qui ressemât à un cercle ou à un café. Les officiers des corps vivaient en ess ou chez leurs cantiniers. Les officiers d'État-major, les foncnnaires de l'intendance, mangeaient chez un bonhomme âgé de ans, le père Martin, dont le fils était garde du génie en retraite. rès dîner, tandis qu'on prolongeait les pipes et le café, le colol Regnard, qui venait de commander l'École de tir de Vincennes, us expliquait les inventions des Minié, des Nessler et des lvigne et nous entretenait des efforts tentés pour doter l'armée n fusil rayé. Les nouveautés d'alors, telles le pouce placé sur le non en guise de hausse, nous font maintenant sourire. Mais

venant quinze ans seulement après l'abandon du fusil à pierr (1839), elles nous paraissaient superbes et fournissaient matière des discussions passionnées. Ou bien le colonel Chevalier nou contait des épisodes de sa campagne d'Espagne, comment, pa exemple, parti en mission sur un cheval de poste, avec trois once d'or pour payer ses relais, il avait galopé toute un nuit en rond, autour d'une ferme, croyant faire d chemin.

De rares et misérables cabarets s'étaient établis e arrière du camp, face aux baraques des officiers, asse déserts le jour, parce que les troupes étaien occupées; après la soupe jusqu'à 8 heure fréquentés par quelques soldats, accaparé ensuite jusqu'à 10 heures par les sous-off ciers. A cette heure, ils devaient être fermé et des patrouilles de gendarmes exerçaie la surveillance. Quand on s'était trop ennuy et qu'on avait réussi à attraper dix heur en poussant des dominos, on se mettait e route, parfois en entraînant le colonel R gnard, et on allait frapper aux volets quelque café où brûlait encore un quinque L'un d'eux était tenu par un ancien hercu de foire et sa femme nommée Fleuris, q sur les tréteaux avait dû faire une assez pa sable Colombine. Elle s'était éprise de la jol figure du jeune Rolin et, de là, u idylle à laquelle la jalousie du ma donnait quelque piquant. On con pirait avec Rolin, et l'on tuait temps en inventant des ruses. crois qu'elles servirent à d'autr quand Rolin fut parti et que l larmes de Fleuris furent séchée



Le factionnaire du général. (Croquis de l'auteur.)

Mais le plus clair de nos ressources était de conter des gaudriol aux deux gothons flamandes qui nous servaient à table et qui la mode de leur pays, tutoyaient tout le monde, y compris colonels.

Comme la neige avait fait son apparition, il fallut se calfeut dans sa baraque, chacun à sa manière, et voici comment je m'y pr

Je fabriquai à l'intérieur un léger bâti en lattes sur lequel une toile tendue me permit de coller du papier rayé blanc et bleu. On appela cela ma boite à mouche; le papier conservait très bien la chaleur du poêle en fonte que j'avais mis au centre et dont le tuyau sortait par la fenêtre. Si personne ne grilla, ce fut miracle. Je me procurais des livres comme je pouvais. Ni bibliothèque, ni librairies, bien entendu. Un de mes camarades, le lieutenant d'État-major Beillet, commença là sa carrière de musicien et d'érudit et devint un puits de science. Mais tous les officiers du camp n'imitaient pas son exemple, et j'en ai connu que la vie à laquelle ils étaient condamnés a conduits à des distractions funestes.

Après la guerre, en 1871, Monsieur Thiers avait songé à mettre toute l'armée à ce régime qui écœure le soldat et débilite l'intelligence des officiers s'il se prolonge. C'était une étrange méprise de la part d'un esprit aussi clair et aussi pratique que le sien. Sans doute les camps sont nécessaires pour exécuter certains exercices qui demandent à la fois de l'espace, des ressources spéciales et la concentration presque continuelle des troupes. Ils sont utiles aussi comme lieu de rassemblement où l'on tient sous la main des forces sous le coup d'un départ imminent pour une destination précise et qu'on soumet à un léger entraînement favorable au départ. Mais cet entraînement doit être conduit avec dextérité, sous peine de tourner en usure et de ruiner la troupe. On l'a bien vu il y a quelque dix ans, au camp du Pas-des-Lanciers, où la division qui devait être tenue prête à s'embarquer dut être dissoute, épuisée par avance, parce que les ordres de son chef étaient le contre-pied de ceux qui commençaient par la formule tant plaisantée du général Rolin : « Sa Majesté, dans sa sollicitude, etc. »

Je fis donc des démarches pour m'en aller. Parmi les bons amis qu'avait laissés mon père, je comptais un proche parent d'Horace Vernet, qui, par l'intermédiaire des princes d'Orléans, s'était fort lié avec le général Yusuf. Il voulut bien s'employer, et au commencement de 1855, je fus agréé, comme aide de camp, par le célèbre soldat.

(A suivre.) Colonel Fix.

VOYAGEUSES [1]

(Suite)

LA PIA

I

Qui a pu voyager en Italie et ne pas connaitre quelqu'une de ces journées de parfaite beauté, où il semble que toutes les circonstances se réunissent pour porter l'âme à son plus haut degré d'émotion heureuse : la saison qu'il est, le temps qu'il fait, la lumière du ciel, le coloris du paysage, la rencontre d'un chef-d'œuvre inconnu, la grâce pittoresque des gens ? Ailleurs, en Égypte, en Algérie, en Andalousie, vous trouverez un air aussi tiède, aussi transparent, d'aussi lumineuses après-midi ; — en Syrie, au Maroc, des horizons plus grandioses ; — en Espagne, en Grèce, des tableaux, des sculptures, des architectures d'une égale splendeur ; en Provence, en Irlande, des hommes du peuple aussi humoristiquement familiers. En Italie seulement vous goûterez l'accord total de ces impressions, et cela donne à certaines heures, dans cette contrée un inoubliable, un incomparable enchantement. Que j'en ai savouré de ces heures, durant mes vingt séjours au delà des Alpes, loin bien loin de Paris et de ses pauvretés intellectuelles, loin du monde littéraire et de ses cruautés gratuites, loin, bien loin de tout et près de l'Idéal, près des morts qui nous ont légué dans leur art le meilleur d'eux-mêmes, près de l'âme de notre race, puisque c'est ici le point d'origine de l'esprit latin, du commun génie que nous renions en vain dans les rivalités fratricides.

En Toscane, autour de Pise, de Florence, de Sienne, il est de

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 juillet.

coins dont le seul nom, gravé sur une carte, fait battre mon cœur. De Sienne surtout. Beyle a ordonné que l'on mît sur son tombeau : *Milanesse*. Je suis parfois tenté de demander que l'on écrive sur celui où je reposerai : *Senese*... Et ce ne serait pas trahir mon vrai pays. Tant d'histoire française, et de la plus héroïque, demeure mêlée aux pierres de cette ville où commanda Montluc et qui, seule, nous resta fidèle, durant ce terrible seizième siècle, si indulgent aux trahisons : « Étranger », est-il écrit sur une de ses portes, « Sienne t'ouvre ton cœur... » Je n'ai jamais lu cette inscription sans m'attendrir.

C'est le détail des souvenirs rattachés à deux de mes séjours dans cette chère ville que je voudrais fixer aujourd'hui. Le premier remonte au printemps de 1885, et je le retrouve en moi, quand j'y songe, comme un de ces rayonnements de beauté dont je parlais tout à l'heure. Ce matin là, un des derniers du mois de mars, j'étais parti sur la foi d'un livre anglais, pour visiter un couvent de Franciscains, perdu dans la montagne au-dessus de Volterra. Je devais y voir toute une série de scènes de la Passion, représentées en terre cuite coloriée, l'œuvre la plus considérable de ce mystérieux sculpteur aveugle, Giovanni Gonnelli, dit : *il Cieco di Gambassi*. L'excursion, assez longue et compliquée, m'avait été fortement déconseillée par mon guide habituel à travers la province, un vieil artiste dont j'avais fait la connaissance au petit musée municipal de Sienne. Il y était attaché, je ne sais trop en quelle qualité, et il passait ses journées depuis vingt ans dans une des salles du premier étage, à mastiquer de cire les éraillures des panneaux peints *a tempera* par tous les Bartolo di Maestro Fredi, les Taddeo di Bartolo, les Domenico di Bartolo, les Matteo di Giovanni di Bartolo, les Benvenuto di Giovanni, les Girolamo di Benvenuto. Je me perds aujourd'hui parmi les noms de ces vieux maîtres. Le cavalier Amilcare Martini m'avait pourtant appris à les distinguer, lui dont la vie entière s'était employée à réparer leurs Madones avec des délicatesses de dentiste qui aurifie les deux dents de devant d'une princesse Royale. C'était un homme de mine chétive, qui portait de longs cheveux soyeux et grisonnants, une barbiche blanche ; et ses yeux, d'un brun pâle, luisaient dans un maigre visage tout passé, tout effacé. A force de vivre devant les fresques éteintes et les triptyques dégradés du quatorzième siècle, son être semblait s'harmoniser à ces décolorations. Il les aimait si passionnément, ces peintres de son pays ! Il

veillait sur leur œuvre survivante avec une si religieuse patience! Et tout ce qui n'était pas eux lui paraissait barbare !

— Qu'irez-vous faire à *San Sebastiano ?* m'avait-il dit — c'était le nom du couvent. — Il n'y avait là qu'une bonne chose, un supplice du saint, par Giovanni di Paolo. Les moines l'ont vendu à un Anglais, à l'époque de la suppression...

— Et le Ghirlandajo qui reste ? Et les terres cuites ?

— Ghirlandajo ! m'avait-il répondu avec mépris, en laissant errer son regard sur les fonds en or des tableaux de son musée. Peuh! C'est un brave artiste, mais déjà de bien basse époque. Quant aux terres cuites, elles sont du XVIIe siècle... Et puis, avait-il ajouté, vous n'arriverez jamais à *San Sebastiano* en un jour...

— En allant avec le train jusqu'à Castel Fiorentino cependant ?... Je suis là vers les dix heures. Comptez : trois heures de voiture pour aller, autant pour revenir, deux heures dans l'intervalle pour laisser reposer les chevaux, déjeuner, voir le couvent, et je suis à temps pour le dernier train qui me ramène à Sienne vers neuf heures.

— Il faudrait pour cela que le chemin de fer partît et arrivât à l'heure, avait répondu philosophiquement l'adorateur des Primitifs, en hochant sa vieille tête, et vous savez bien qu'ici il y a toujours du retard. Le retard en tout, hélas ! c'est le destin italien, aujourd'hui...

Je l'entends encore, après tant d'années, prononcer avec un soupir et un sourire cette formule, où y il avait de l'ironie et de la conviction, de l'orgueil et du désenchantement : *Il Destino Italiano !* Je devais en avoir un commentaire trop indiscutable dès le lendemain matin ; car, m'étant obstiné, malgré l'absence du panneau de Giovanni di Paolo, à entreprendre mon voyage, un embarras de la petite ligne locale me fit arriver à Castel avec deux heures de retard, et le premier cocher que je consultai aussitôt descendu de wagon, répondit à ma demande avec une grande assurance :

— Pour aller à San Sebastiano de Montajone ?... Il faut trois heures et demie en marchant bien, autant pour revenir, et une heure de repos là-bas. Cela fait neuf heures. Encore faudra-t-il que j'attelle le *Moro*, car la jument est bonne mais elle est vieille et il faut la ménager : *chi non ha amore alle bestie, non l'ha neanche ai cristani...*

L'aimable Toscan avait dit cet aimable proverbe en caressant du fouet la pauvre rosse blanche attelée à sa voiture, une de ces carrioles à deux roues que les gens du pays dénomment des *barocini*. Les brancards attachés très haut pointent à la hauteur des oreilles de la bête. Les deux personnes que peut tenir l'unique banquette sont rejetées en arrière à chaque coup de collier. Elles doivent, pour maintenir leur équilibre, assurer leurs pieds sur le treillis en grosse corde qui sert de fond à la voiture et de filet pour les paquets. Mais c'est tout de même un admirable outil à rouler vite que cette dure charrette, si légère, si *gaie*, et elle brave fondrières et cailloutis, montées et pentes. Et puis, lorsqu'un cocher est plaisant comme celui-là et qu'il parle le joli italien si mâle et si musical de cette province, quelle fête d'aller ainsi, parmi les oliviers, les mûriers, les vignes et les chênes verts ! Le geste de l'homme flattant sa jument avait été si avenant ; dans son costume de drap jaune à carreaux noirs, il avait une si alerte tournure ; son brun visage exprimait tant d'intelligence, qu'obligé de renoncer à mon expédition, je fis à mauvais jeu bonne mine. — Les Toscans ont encore un proverbe pour cette sagesse-là, mais pour quelle circonstance n'en ont-ils point ? *Chi non puo ber n'ell'oro, beca nel vetro...* — Que celui qui ne peut boire dans l'or boive dans le verre...

— Neuf heures... Eh bien ! je n'irai donc pas à San Sebastiano, lui dis-je ; je ne serais pas à temps pour le train. Mais n'y a-t-il pas quelque promenade à faire plus près ?...

— Des promenades ! s'écria-t-il. Si vous voulez monter dans la voiture, avec la blanche, je vous porte à San Gimignano en une heure et demie, et quelles églises il y a là, et quelles fresques, — *tutta roba del quattrocento !...*

— Je les connais, répondis-je, amusé par l'accent avec lequel il avait prononcé un des deux mots que les plus humbles habitants de cette artistique campagne ont toujours à la bouche.

Quattrocento, c'est l'éloge. *Seicento*, c'est l'autre mot, et c'est le mépris. Ils les distribuent, ces formules, au petit bonheur, et avec une assurance, une sincérité ! Celui-ci réfléchit une minute :

— Est-ce que vous connaissez *San Spirito in Val d'Elsa ?...* me demanda-t-il.

Et sur ma réponse négative :

— Non ? Mais c'est la plus belle église de la Toscane. Je vous y porterai, dit-il en ramassant les rênes. Accommodez-vous...

Et sur ma réponse que je n'avais pas déjeuné :

— Heureusement, il y a ici la meilleure auberge de la province... s'écria-t-il, une cuisine de famille, vous savez, mais de premier choix, et du Chianti, du vrai cru!... *Veramente, non c'è male...* Je profiterai de ce temps pour atteler le *Moro*.

La facilité avec laquelle ce subtil personnage faisait alterner des éloges enthousiastes et ce prudent *non c'è male,* me mit bien un peu en défiance à l'égard du monument inconnu qu'il entendait me révéler. Mais quoi! à défaut d'un chef-d'œuvre d'architecture, j'aurais le paysage toscan. J'aurais la conversation d'Antonio Bonciani, — ainsi s'appelait mon tentateur. — Et aussitôt le déjeuner fini, lequel se composait d'une omelette à l'huile, d'un peu de viande grillée qu'il fallut tremper de citron, et d'un verre de Chianti, piquant à en paraître poivré, je me hissai sur la banquette du *baroccino*... Nous voilà donc roulant lestement au trot du *Moro :* un bidet plus maigre que la jument, avec des flancs étiques, un cou décharné, mais des jambes solides et qui vont le vent aux descentes. Bonciani, pour le soulager, marche aux montées. Il a allumé un long cigare, préalablement vidé de sa paille, et nous causons. C'est autour de nous le plus idyllique des horizons: ici, une vallée où les mottes, brunes et retournées, attendent le maïs et les fèves; plus loin, le blé et l'avoine commencent à lever, verts sur la terre sombre. Presque tous les champs sont plantés d'arbres aux troncs desquels s'enlacent des vignes. Des hommes taillent le bois de ces vignes encore dénudées et les attachent à l'ormeau, avec des baguettes jaunes en osier souple. De noueux oliviers, de place en place, remuent au soleil leur feuillée d'argent gris. Du haut des coteaux, on aperçoit la forêt là-bas, d'où arrivent les charbonniers qui passent, menant des chars traînés de bœufs blancs aux cornes énormes. Ils portent, qui à Castel Fiorentino, qui à Empoli, qui à Florence, des sacs remplis d'un charbon de bois, destiné à rôtir, dans la saison de la chasse, les grives nourries de baies de genièvre. De grosses bourgades dentellent de tours les hauteurs lointaines, et, de place en place, derrière un rideau de cyprès, une villa peinte profile sa masse claire auprès d'une ferme qui sert à l'exploitation. Sans cesse, à la fin d'une descente, au haut d'une côte, au détour d'une vallée, nous retrouvons le mince ruban de l'Elsa. Elle tord son eau, d'un vert très pâle, entre deux rives argileuses.

Un soleil léger et vibrant, un jeune soleil d'une griserie

heureuse, enveloppe d'une féerie de lumière ces travaux des champs, ces jeunes pousses, ces attelages, ces arbres, cette forêt, cette rivière, et j'écoute Bonciani me célébrer les louanges de sa Toscane, — de notre Toscane.

— Ah! racontait-il, l'Italie est le jardin du monde, et la Toscane est le jardin de l'Italie... C'est dommage qu'il y ait un peu trop d'impôts, maintenant. Autrefois, tout était à si bon marché. Pour prendre une *merenda*, qui se composait d'un pigeon, de macaroni, de pain, de salade, le tout arrosé d'un demi fiasco de Chianti, mon père payait un paolo... Cinquante-six centimes d'à présent... Aujourd'hui, il faut gagner un peu plus... Mais bah! *Nous n'avons pas l'épaule ronde,* dans la maison Bonciani. Nous sommes cinq frères. L'aîné fait le vendeur de chapeaux. Moi, le second, je suis voiturier. Le troisième est en Amérique, au Brésil. On lui payait mal le Chianti et l'huile qu'il expédiait là-bas. Alors il est allé faire ses affaires lui-même. Le quatrième frère a pris la ferme et envoie le Chianti et l'huile à l'autre... Ils réussissent...

Il disait: « *fanno del bene* ». Comment traduire ces mots, accompagnés d'un geste des doigts et d'un clignement des yeux? Comment traduire aussi cette gracieuse image sur *l'épaule ronde*, qui symbolise le nonchaloir, parce qu'elle laisse glisser les fardeaux; et la *merenda*, ce goûter-souper; et tout le vocable italien, ponctué de « c » durs prononcés en « h » aspirés? Il continuait:

— Le cinquième est à Rome, employé du gouvernement. Toute la famille s'est étalée ainsi. — *Tutta la famiglia s'è ramata cosi!...*

Et du doigt montrant un gros hameau sur une crête au loin:

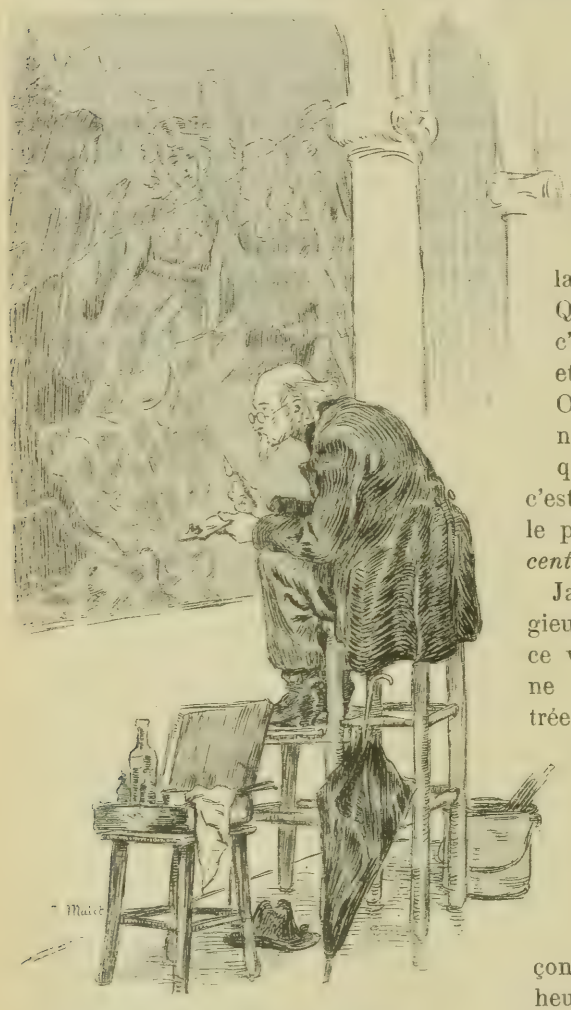
— Notre père est venu de là, de Montajone. Ils étaient, eux, quatre frères. *Per Bacco!* ils sont allés souvent à la messe de la Pentecôte, tout petits, à *San Spirito in Val d'Elsa.*

— L'église dépend donc de ce village? lui demandai-je.

— *Che! Che!...* Si vous disiez cela à l'archiprêtre, le brave homme crierait de colère. Il est vif comme le feu, vous savez, malgré ses soixante-dix ans. Mais ce ne sont pas les vifs qui sont à craindre. C'est la colère de ceux qui ne se fâchent jamais dont il faut avoir peur. Nous disons en Toscane: « Garde-toi du vinaigre de vin doux. Vous comprenez?... » *San Spirito in Val d'Elsa* ne dépend que du Saint-Père. L'archiprêtre vous l'expliquera... Il vous expliquera tout. Il est si fier de son église...

— Et il y a longtemps qu'il l'administre?...

— Au moins quarante ans, fit Bonciani. J'en ai trente-huit et j'ai toujours connu Dom Casalta... J'étais haut comme la moitié de mon fouet que je le voyais aller et venir, quêtant de l'argent pour son église... Il en a mangé des mille et des mille lires à la reconstruire. Quand il l'a prise, c'était une ruine, et vous jugerez!... On la croirait neuve!... C'est qu'il l'aime, et c'est qu'elle est belle, le plus pur *quattrocento !*...



C'était un homme de mine chétive.

Jamais la prodigieuse souplesse de ce vocable admiratif ne devait être illustrée pour moi d'un plus étonnant exemple qu'à cette occasion. A travers les pittoresques bavardages de ce brave garçon, et depuis une heure que nous marchions, je m'étais fait une idée assez pauvre de l'édifice et du prêtre vers lesquels il me menait. J'imaginais un monument d'un style quelconque, violemment badigeonné, flambant neuf, et, pour y présider, quelque ecclésiastique à demi

paysan, grand buveur de Chianti, grand mangeur de Gorgonzola, grand quémandeur d'aumônes et fort mal élevé. Aussi

Nous voilà donc roulant lestement au trot du Moro.

ut-ce une première surprise, et délicieuse, lorsque, à un détour u chemin, Bonciani me montra du bout de son fouet une façade oudain dressée à deux cents mètres de nous, et que j'aper-

çus le plus rare bijou de vieille basilique mi-romane, mi-gothique. Je devais plus tard retrouver, dans la collégiale de San Quirico, commencée elle aussi au huitième siècle et finie au treizième, cette légèreté paradoxale d'un style adorablement ambigu, avec les arches du porche arrondies en plein cintre et les fenêtres du clocher aiguisées en ogive. Cette façade de pierre rousse, comme brûlée, comme mangée de soleil, était revêtue de plusieurs rangs de colonnes étagées, d'une sveltesse singulière. Je constatai, en m'approchant, combien cette impression de légèreté était savamment obtenue: chacune de ces colonnes ramassait en un faisceau quatre plus petites colonnettes, ajourées et si grêles, minuscules, et enjolivées d'un serpent qui en faisait de véritables torsades. Des animaux jumelés formaient les chapiteaux et d'autres bêtes se voyaient partout: au fronton, deux crocodiles se dévoraient au-dessus d'une Madone; au portail, des lions et des léopards accroupis soutenaient les piliers de la base. Contre l'église s'accotait une maison construite en pierres de cette même couleur rousse. Elle devait servir de presbytère, car, à l'approche de notre voiture, je vis sur le seuil une silhouette surgir qui fit s'écrier mon cocher:

— Voilà Dom Casalta lui-même. Ah! L'on ne peut pas dire de lui que ses cheveux gris sont les fleurs de l'arbre de la mort. Est-il vif! Et à chaque nouveau printemps il a l'air plus jeune.

Le fait est que l'extraordinaire personnage qui nous accueillait maintenant d'un salut, ainsi debout à côté de l'admirable église, n'offrait dans son premier aspect aucun signe du grand âge mentionné par l'indiscret Bonciani. L'archiprêtre était un homme de six pieds, demeuré souple et mince. Un sourire de sympathie éclairait son beau visage bien rasé, où brillaient deux yeux du bleu le plus limpide, et ce sourire découvrait une rangée de très blanches dents que l'on devinait intactes. Il avait la tête nue. La brise qui avait rafraîchi toute notre excursion de cette idéale après-midi secouait doucement les boucles argentées de ses cheveux qui retombaient sur le collet droit de sa redingote taillée à l'ancienne mode. Une culotte courte, des bas de soie, où se dessinaient des mollets d'athlète, des souliers à boucles dorées où se moulait un pied un peu déformé par la goutte, achevaient ce costume que le bonhomme portait avec une élégance personnelle d'un caractère très saisissant. Le vieillard avait dû être, à trente ans, un des plus beaux exemplaires d'une race féconde en beaux exemplaires humains. Il était encore magnifique de robustesse et d'allures

Avec cela il émanait de lui une dignité native, cette grâce aimable, pour laquelle ses compatriotes ont créé le mot de *sympathique*.

— Bonjour, Tonino, dit-il à Bonciani, d'une voix profonde comme en ont souvent les personnes de son âge qui conservent la pleine vigueur de la vie. Il y avait longtemps que tu n'étais venu faire tes dévotions à San Spirito. Où étais-tu à la Pentecôte dernière ? Mais il te sera beaucoup pardonné, puisque tu nous amènes des visiteurs. Et vous, Monsieur, soyez le bienvenu. Vous arrivez à une heure admirable... C'est le meilleur moment de la journée pour voir la façade, à cause de l'éclairage... Tenez, à deux pas en arrière de la voiture. Deux pas, juste. C'est le point...

Sans chapeau, quoique le soleil de cette fin de mars fût déjà brillant, l'enthousiaste s'était précipité vers la carriole. Il m'avait aidé à descendre, et, me prenant par le bras, il m'avait placé à l'endroit voulu. Qui étais-je? D'où et pourquoi venais je? Mes connaissances ou mes ignorances en architecture?... Que lui importait? J'étais le témoin de sa chimère. Me voyait-il ? Non. Il ne voyait que l'église, *son* église. Toute sa noble physionomie s'animait, s'éclairait d'une joie exaltée et naïve. C'était l'extase du numismate qui manie une médaille à fleur de coin, de l'archéologue qui contemple une stèle antique, du fleuriste qui s'hypnotise devant un œillet triple. Quelque chose ennoblissait dans cet aimable Dom Casalta cette fièvre maniaque du collectionneur. Il était prêtre, et le sanctuaire où il disait sa messe tous les jours depuis quarante ans ne lui représentait pas seulement un bel édifice. Son être entier, à cette minute, faisait un commentaire vivant à la phrase du psalmiste : « Seigneur, j'ai aimé la maison où vous demeurez, et le lieu où réside votre gloire... » Je compris dès cette seconde qu'avec toute sa finesse de rustaud, Bonciani n'avait su ni démêler la vraie nature de cet homme, ni me la faire deviner. J'avais devant moi un cas très extraordinaire de passion, celle d'un desservant génial pour sa chapelle, passion très étrange, très particulière, comme il a dû s'en produire par centaines au Moyen Age, et ainsi s'expliquent la fondation et l'achèvement de tant d'édifices magnifiques à travers de tels obtacles. Sur la fin du XIXe siècle, ces serviteurs-là sont plus rares. Aussi écoutais-je avec un intérêt de curiosité vivement excité ce vigoureux et radieux vieillard m'ouvrir ingénument son cœur, comme il faisait sans doute à tout passant venu dans sa solitude :

— Regardez bien la statue de la Madone sur le tympan du

porche, disait-il, après m'avoir détaillé les crocodiles et les léopards, un par un, celle qui tient l'enfant à distance, et qui hanche, en se rejetant, comme ceci... C'est un chef-d'œuvre de l'école pisane, et, pour moi, une statue de Nicolas de Pise lui-même, quand il travaillait à la chaire de Sienne... Vous voyez les grands traits sévères de la Vierge, et comme elle est triste de ce qu'elle pressent, comme elle respecte aussi le Sauveur dans l'enfant... On l'avait enlevée d'ici, Monsieur, le croiriez-vous ? et vendue !... Elle avait fini par échouer au musée du *Bargello*, à Florence. Heureusement, celui qui l'avait volée, était, malgré ce vol, un bon chrétien. A son lit de mort, vingt ans après la disparition de la statue, il a chargé son fils de venir me dire son crime et à qui il avait cédé la Madone. C'était avant moi, vous savez, ce larcin. Mon pauvre prédécesseur — Dieu ait son âme — ne se souciait pas beaucoup des objets d'art... Enfin !... Je débarque chez le brocanteur de Lucques qui a acheté la Madone au paysan... Il commence par nier. Il ne se rappelait plus, après tant d'années. Il finit par faire l'insolent... Nous étions seuls dans la boutique. Je le prends par le bras et je le soulève de terre en lui montrant la fenêtre : Si tu ne me dis pas la vérité, tu es mort... Ah ! j'étais robuste alors, — et il riait gaiement de ses trente-deux dents, conservées malgré l'âge. Je ne lui aurais rien fait, bien sûr, et c'était une menace pour l'épouvanter. C'est permis, un mensonge comme celui-là, pour le service de Dieu, n'est-il pas vrai ?... Le brigand a peur et il avoue... La Madone était au Bargello... Au Bargello, comment la revoir jamais ?... Je prends le train pour Florence, où je savais trouver la princesse Marguerite, qui est notre reine à présent. On m'avait dit qu'elle aimait les arts. Je vais droit à son palais. Je demande à lui parler. On me renvoie. Après toutes sortes de difficultés, je finis par être introduit. Je lui raconte mon histoire, comme je viens de vous la raconter. Elle rit, et, huit jours plus tard, la Madone était revenue. Cette fois, elle tient aux pierres, et les voleurs ne me la descelleront pas, je vous jure. C'est moi qui ai mis le mortier, de mes mains...

Il les montrait avec orgueil, ces mains d'ouvrier sacré, de fortes mains aux doigts longs et d'une spiritualité singulière, malgré les petits nœuds rhumatismaux des jointures. Comme il se taisait, en contemplant la Vierge pisane, pareille dans sa rudesse triste aux sarcleuses ou aux bergères de notre Millet, une autre personne parut sur le seuil du presbytère, une toute jeune fille, de vingt ans

peut-être, frêle et jolie, avec un teint d'une pâleur fiévreuse et une envolée de fins cheveux, couleur de cendre, sous un chapeau rond, de paille très souple, à fond minuscule et à larges ailes flottantes. Elle tenait à la main un autre chapeau, celui de l'archiprêtre, et elle l'interpellait sur un ton de reproche soumis et affectueux :

— Dom Casalta, c'est la signorina Bice qui m'envoie vous dire que ce n'est pas prudent d'être au soleil la tête nue... Prenez votre chapeau, vite, vite.

— Et c'est pour cela qu'elle te fait quitter ta dentelle, ma pauvre Pia? Ce n'était pas la peine. Nous allons entrer dans l'église... N'est-ce pas, Monsieur? ajouta-t-il en se tournant vers moi. Et puisque tu es là, — cette fois il parlait à la jolie jeune fille, — apporte-nous la clef de la chapelle du fond...

Et de nouveau m'interpellant :

— C'est ma petite élève, fit-il, une enfant d'ici... Vous pouvez voir la ferme où loge son père, là-bas, tenez, à cent mètres, cette maison entre ces cyprès par delà une petite chapelle, un des reposoirs des moines quand il y avait un couvent ici. Tout a disparu, excepté cet édicule... Pia! Elle est bien nommée, allez. Elle aime son *San Spirito* autant que moi, et intelligente!... C'est avec son aide que j'ai refait tout l'autel que vous allez voir... Ah! elle a du mérite, beaucoup de mérite. Il lui est arrivé une de ces disgrâces qui sont aussi de bien grands dangers. Une dame riche, une comtesse qui a un château près de Gambassi, de l'autre côté de ces collines, l'avait remarquée, voilà cinq ans, et emmenée à Rome. La comtesse, qui n'avait pas d'enfants, voulait l'adopter. Pendant trois années, la petite a vécu *da contessina*, — comment traduire encore cet italianisme? — Et puis la comtesse est morte subitement. *A morte improvisa, libera nos Domine.....*

Il se signa.

— Elle n'a pas fait de testament. Les héritiers, qui jalousaient la pauvre Pia, l'ont envoyée dans sa famille sans un sou. Monsieur, vous pouvez penser combien elle a souffert. Ses parents sont de très braves gens, mais elle était devenue une vraie dame... Enfin, le bon Dieu a eu pitié d'elle, parce qu'il a vu comme elle aimait *San Spirito*. On la laisse passer toutes les journées chez moi pour soigner l'église, et elle est mieux que résignée, elle est heureuse. C'est ici sa vraie maison, et elle aussi peut dire en parlant d'elle-même : *Ecce ancilla Domini...*

Nous étions entrés, comme il tenait ce discours, dans l'intérieur de la petite église. C'était une construction à trois nefs, dont les murailles avaient dû autrefois être peintes à fresque d'une extrémité à l'autre : un pan, à côté de la porte, montrait encore de vagues formes coloriées. Une incurie de plusieurs siècles avait laissé se dégrader cette décoration. Maintenant, ces longues murailles se développaient vides et toutes blanches. Les vitraux des fenêtres avaient été remplacés par des carreaux dépolis qui filtraient un jour neutre et gris, — mais cette clarté sobre convenait bien à ce pauvre temple dénudé, dont la dernière splendeur consistait en une suite de colonnes de marbre, évidemment arrachées à quelque temple païen, et presque toutes différentes de grandeur, de style de matières. L'architecte du VIIIe siècle les avait utilisées, telles quelles, en exhaussant ou abaissant leurs bases. La plupart étai de porphyre, quelques-unes de granit, d'autres de marbre blanc ou de bresche verte. Aucun des chapiteaux ne ressemblait exactement à un autre, quoique presque tous trahissent leur origine romaine : les volutes, des oves, et des perles Ioniques s'y mélangaient aux feuilles d'acanthe Corinthiennes. L'autel, isolé au milieu de l'abside semi-circulaire, se dressait en arrière des deux ambons. La mosaïque des colonnettes de son baldaquin, exécutée dans le goût des Cosmates, attestait, elle aussi, l'ancienne magnificence de *San Spirito in Val d'Elsa*. Ainsi dépouillée de la parure de tableaux, de statues, de bas-reliefs, de métaux ciselés et d'étoffes qui en Italie fait un musée de chaque église, celle-ci apparaissai vêtue de la seule beauté de ses lignes. Le plan sévère de la basilique primitive s'y révélait de toute surcharge. Il avait fallu pour ramener à cette sorte de schéma idéal le plus patient et le plus intelligent travail. L'archiprêtre y avait dépensé quarante années. Et, jouissant de mon admiration pour ce qui avait été l'œuvre de toute son existence, sa poésie, son amour, il continuait son monologue :

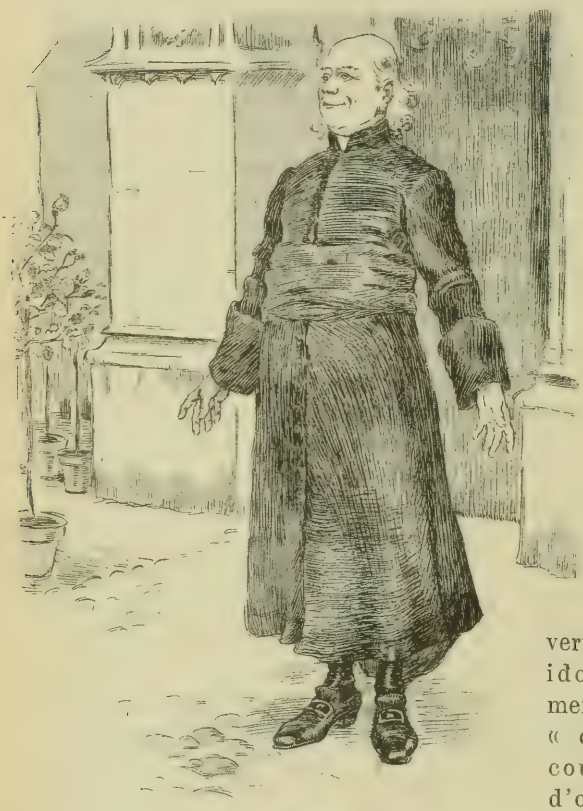
— Quand je suis venu ici pour la première fois, il y a bien longtemps, en 1845, nommé par hasard, j'ai pleuré de chagrin, oui Monsieur, j'ai pleuré, et de vraies larmes, devant la ruine qu'était cette belle chose... Ce mur à gauche avait une lézarde qui descendait jusqu'au pavé. Il a fallu le reprendre depuis le bas. Maintenant un tremblement de terre ne le secouerait seulement plus... Toutes les solives ont été changées là-haut, toutes... Et les ambons... Voyez la délicatesse de cette figure de paon qui marche parmi ces

feuillages et ces raisins. Savez-vous où j'ai retrouvé cette pierre, que des barbares avaient arrachée? Pourquoi? — Je vous le demande. — Elle faisait la margelle d'un puits dans notre campagne. Tenez, on reconnait la trace des deux cordes qui servaient à tirer les seaux... Et ces mosaïques dans les parties évidées de ces jolies colonnettes torses? C'est la Pia et moi qui les avons restaurées, petit carré par petit carré... Mais voici la Pia elle-même, Monsieur, avec les clefs; venez jusque dans l'abside. Vous verrez la merveille des merveilles, une voûte que vous couvririez tout entière de pièces d'or, sans la payer ce qu'elle vaut...

La jeune fille dont l'archiprêtre m'avait esquissé la touchante histoire, arrivait, en effet, mais la tête nue, à présent, — une adorable tête un peu longue et dont la forme grecque se devinait sous ses cheveux blonds, simplement séparés au milieu par une raie et sans une frisure. Elle apportait une clef dont la tige était deux fois plus grosse que ses doigts, rendus plus fins encore par des mitaines en fil de nuance bise. Cette petite coquetterie de parure, l'extrême propreté de la simple robe en laine verte, sur laquelle tranchaient une collerette et des poignets de dentelle certainement faits par elle-même, les galons noirs cousus au bas de la jupe, tout révélait, dans cette enfant de pauvres fermiers qui avait traversé une vie si différente de sa vie actuelle, un souci de ne pas trop déchoir. Mais la modestie de son virginal visage, le regard réservé de ses yeux d'un gris doux, la grâce un peu farouche de chacun de ses gestes, faisaient aussitôt comprendre que ce naïf effort d'élégance était pour elle seule. Aucune coquetterie ne l'avait guidée dans ces soins. On devinait, rien qu'à la voir marcher sans bruit, de son pas léger et souple, une créature d'une distinction innée.

La grossièreté de son milieu natal aurait trop justifié chez elle la révolte contre l'injuste sort. Mais non. Une sérénité pieuse et gaie émanait au contraire de tout son être. C'était vraiment la petite *Servante du Seigneur*, comme l'avait saluée Dom Casalta, Marthe et Marie à la fois : celle qui s'évertue, préparant toute chose dans la maison, et celle aussi qui écoute la parole du Maitre. Dès cette première rencontre, le secret de cette destinée se fit perceptible pour moi jusqu'à l'évidence. Par un de ces prestiges qu'exercent les sentiments très sincères, l'archiprêtre avait insufflé à cette Pia, la bien nommée, — comme il avait dit encore — l'amour passionné voué par lui à son église. Pour le grand artiste inédit qu'était ce Toscan de pure race, la conservation de *San Spirito*, de ce joyau

d'architecture, avait représenté un roman vécu, un poème réel, une longue extase imaginative, entretenue quarante ans durant, et ce roman se continuait dans l'élève du vieillard, ce poème était devenu celui de la fine paysanne, rejetée, après les périlleuses gâteries de sa mère adoptive, dans les médiocrités de la chaumière paternelle. Cette extase d'un culte, poussé jusqu'à la ferveur, pour une belle chose d'art dont on a la garde, illuminait également les prunelles de l'initiée et de l'initiateur. Je crois les revoir, ces deux visages, celui de l'archiprêtre et celui de son acolyte, se levant, une fois la grille de l'abside ouverte, avec la même idolâtrie, vers la merveille annoncée, « qu'il aurait fallu couvrir de pièces d'or, avant de la payer ». C'était une voûte entièrement composée de caissons en terre cuite, chacun exécuté sur un moule différent, et d'une originalité de décoration que les mots ne peuvent pas rendre : des corolles de fleurs fantastiques s'y entrelaçaient à des fruits irréels, des feuillages de songe s'y mariaient les uns aux autres en reliefs adoucis par des teintes adorablement nuancées. Et Dom Casalta reprenait :



Dom Casalta.

— Voilà le chef-d'œuvre du Cieco. Connaissez-vous les vers qu'il a mis au bas du buste de son Elisa : — *Jean, l'aveugle et qui aimait Élisabeth, — l'a sculptée ainsi d'après l'idée que lui en donnait l'amour* (1). Et ces fleurs aussi, ces feuillages, c'est le grand amour qu'il avait des choses créées par Dieu qui les lui a fait voir et sculpter ainsi... Ah! ces malons de terre cuite! Ils nous ont donné plus de peine encore que les colonnettes cosmates de l'autel.... Nous avons dû, la Pia et moi, les repasser, moulure par moulure... Nous y avons employé seize mois... A la fin, les yeux me manquant, c'est elle qui a tout fait. Il fallait la voir, debout, sur l'échelle là-haut, à dix mètres... Elle avait le vertige d'abord. Elle l'a dompté, — n'est-il pas vrai, Pia?...

...Prenez votre chapeau, vite, vite!...

(1) Giovan, ch'é cieco, e Lisabetta amò
La scolpì nell' idea che amor formò.

— C'était la besogne du bon Dieu. Je n'avais pas peur, répondit la jeune fille qui rougissait d'être interpellée ainsi devant un étranger. Il y avait dans ces mots une profondeur de foi d'autant plus touchante, que l'accent étouffé dont ils étaient prononcés dénonçait une si craintive timidité. Avait-elle dû frissonner de cette peur, dont elle se défendait, la frêle enfant, tandis qu'elle exécutait, pendant des heures et des heures, cette besogne périlleuse, si loin du sol et avec le vide autour d'elle, au-dessous, partout! Je la regardais regarder la voûte dont je mesurais mentalement l'effrayante hauteur. Ses délicates paupières battaient un peu, son souffle se faisait plus court, comme il arrive au souvenir d'un danger passé qui nous saisit d'une émotion rétrospective, et elle avait un sourire d'une douceur fière à l'idée de son propre héroïsme, tandis que Dom Casalta, avec ce pouvoir de penser par images, inné dans cette race où la spiritualité même s'anime et se sensualise, commentait le mot de son élève :

— C'est vrai : nous sommes tous d'argile et Dieu est le grand potier. Il ne casse ses vases qu'à sa volonté... Mais, insista-t-il, je vous offre, Monsieur, une bien pauvre hospitalité. Vous reverrez l'église tout à votre aise, car je vois que vous êtes connaisseur. Auparavant, il faut vous restaurer... Vous allez boire du vin de mon jardin.

Son rire s'était fait naïvement, enfantinement orgueilleux, pour dire ces mots de propriétaire : *il mio orto*...

— Mon jardin, répéta-t-il, c'est une treille contre le presbytère, dont nous coupons les raisins, la Pia et moi, à l'automne, et c'est elle qui me fait ce vin... Oh! pas beaucoup! Nous sommes de Toscane, mais pas de ceux qui disent : bois du vin et laisse aller l'eau au moulin... Un verre du vin de *San Spirito*, c'est de la jeunesse pour toute la journée et l'église est si fraiche qu'il faut vous réchauffer. Vous n'y êtes pas habitué... Nous, en été, la Pia et moi, nous avons ici des heures délicieuses. L'air n'y est jamais plus chaud que maintenant, et, en hiver, jamais plus froid... Allons... Mais auparavant, regardez cet effet des deux colonnes de porphyre près des fonts. Quelle pureté de lignes! C'est le pur chapiteau Ionique. Un professeur allemand est venu ici, qui croit que *San Spirito* était d'abord un temple d'Apollon... Dans ce cas, Monsieur, notre basilique serait la plus vieille de la province...

Le digne homme aimait si partialement son église qu'il racon-

tait son origine païenne avec la même exaltation qu'il avait mise, tout à l'heure, à me célébrer le génie du *Cieco!* Cependant nous étions arrivés devant une petite porte qui communiquait directement avec le presbytère. Le temps de gravir quelques marches creusées par l'usure, de tourner dans un corridor, et nous débouchâmes dans une pièce très haute et très claire, qui servait de salle d'études à l'archiprêtre. Tout, dans cette chambre, racontait cette dévotion à *San Spirito in Val d'Elsa*, qui avait soutenu et enchanté cette existence, si humble dans son décor, si romanesque dans son ardeur intime. La bibliothèque était remplie de hauts volumes dont le format seul révélait des ouvrages relatifs aux beaux-arts. Une table d'architecte, dressée sur des tréteaux, montrait des lavis et des épures, avec un arsenal d'équerres, de règles, de compas, de bâtons d'encre de chine, de godets et de pinceaux. Aux murs étaient suspendues des photographies et des gravures représentant le plan, la silhouette ou les détails des basiliques contemporaines de celle-ci : le *San Giorgio* de Valpolicella, la *Santa Teutaria* de Vérone, le *San Salvatore* de Brescia, la *Santa Maria* de Pavie, qui fut longtemps « Sainte Marie hors de la Porte » et qui est devenue « Sainte Marie des Chasses », et, de Rome, la *Santa Maria in Cosmedin, San Saba, San Clemente, Santa Prassede*... Que sais-je? — On pense bien que ma pauvre instruction d'homme de lettres ne va pas jusqu'à reconnaitre, ni jusqu'à connaitre, les divers spécimens du vieil art roman épars sur la terre italienne. Mais j'entends encore Dom Casalta me nommant, les uns après les autres, ces vénérables sanctuaires, et il concluait :

— Tous, je les ai tous vus de mes yeux. Vous pouvez m'en croire. Je suis bien désintéressé. Il y en a de plus riches que *San Spirito*, de plus ornés, de mieux conservés. Il n'y en a pas un qui donne une impression d'une beauté plus pure... Et il n'y en a pas un qui ait autour de lui ce paysage.

Par la fenêtre grillée, il me montrait la douce vallée de l'Elsa, où les ombres commençaient de grandir.

Une lumière transparente et divinement pure descendait sur la terre brune, sur les oliviers d'argent, sur l'eau verte de la rivière et sur les hauts cyprès noirs, près de la chapelle, qui cachaient la ferme du père de la Pia. Cela émanait du ciel bleu comme une caresse, comme une bénédiction. Je me retournai vers le vieillard. Toute sa noble figure était en harmonie avec ce calme horizon

devant lequel il avait passé tant d'heures. La jeune fille entrait, tenant aux mains un plateau avec deux verres et des tranches de ce gâteau noir qu'on appelle à Sienne du *panforte*. Une vieille femme la suivait, que je reconnus tout de suite, à la ressemblance, pour la sœur de mon hôte, cette demoiselle Bice dont le nom avait été prononcé tout à l'heure. Elle avait le flacon du précieux vin. Qu'elle était âgée et cassée! Mais elle aussi souriait à l'étranger d'un sourire ami.

— C'est ma sœur me dit l'archiprêtre. Elle a quatre-vingts ans depuis la Saint-Sylvestre. C'est un grand âge... Malheureusement elle est sourde. Elle qui aimait tant causer!... Que voulez vous? Dans ce monde il faut s'adapter, s'enrager ou se désespérer... Elle s'adapte. C'est un ange de Dieu pour la patience... Sans elle, et si elle n'avait pas tenu ma maison comme elle l'a fait, je n'aurais pas pu mettre à *San Spirito* tout l'argent que j'y ai mis... Et elle a eu du mérite, car je dois reconnaître qu'elle n'a jamais compris la beauté de cette église. Elle ne s'y entend pas aux choses d'art, excepté pour la musique. Elle chantait. Ah! Si vous l'aviez entendue entonner à la Pentecôte le *Veni sancte*... Bon! Prenez le verre qu'elle vient de vous remplir. Sans cela elle me grondera, parce qu'en bavardant je vous empêche de boire.

Donna Bice avait débouché la bouteille de sa main toute tremblante et commencé d'en verser le contenu. La Pia me tendait le plateau; je pris le verre où tremblait une liqueur de topaze, un de ces vins comme j'en buvais, tout petit garçon, en Auvergne, dans une vieille et douce maison de Combronde, et qui, fait avec des raisins conservés au grenier, s'appelait là-bas vin de paille. Quelle association d'idées éveillait en moi ce chaud et un peu âpre breuvage, retrouvé à une telle distance du pays où j'ai grandi! Je n'eus pas le temps de m'y livrer, car à la minute où je portais le verre à mes lèvres, j'aperçus, sur le bureau où écrivait d'habitude l'archiprêtre, un objet qui me fit m'écrier aussitôt. Ce n'était qu'un petit panneau de bois peint, qui représentait évidemment une scène empruntée au Livre de Tobie. Quatre personnages la composaient : un ange allait vêtu en chevalier tenant d'une main une épée, de l'autre une boule; un second ange suivait en robe longue, sa droite portait un coffret de médecine, tandis que sa gauche soutenait un jeune homme en costume de voyageur et chargé d'un poisson : un troisième ange fermait la marche avec un lys dans

ses doigts. Un chien jappait parmi eux, celui dont parle la Bible, et qui courut le premier avertir le père aveugle. Un paysage de terres ravinées, comme on en voit dans cette partie de la Toscane, faisait à ces personnages, merveilleusement enluminés, un fond fauve sur lequel s'enlevaient en pleine vigueur le bleu intense, le rouge profond, l'orange pâle et le vert très doux des vêtements, l'or des auréoles et celui des armures. Si je ne suis pas assez bon archéologue pour distinguer au premier regard une basilique du VIIIe ou du IXe siècle, j'avais, dès lors, étudié assez longtemps les maîtres de Sienne, à la Pinacothèque, sous la direction du seigneur Amilcare, pour reconnaître à l'examen, dans cette adorable peinture, le faire d'un artiste de cette école. Un détail me permit même de discerner presque aussitôt que l'auteur était Francesco di Giorgio ou Neroccio : l'ornementation des genouillères et des brassards où se voyaient de minuscules têtes de chérubins ciselées en or sur l'acier du métal. C'est une décoration habituelle à ces deux peintres pour tous leurs anges en armure. Une autre particularité acheva de me renseigner sur l'origine de ce panneau : les quatre blasons peints dans la partie d'en bas, avec la date 1471.

— Mais, fis je involontairement et sans réfléchir à ce que ces mots techniques et d'une érudition si spéciale avaient d'inintelligible pour mon hôte : « C'est une couverture d'un livre de *biccherna*... » Et, voyant son étonnement : « Oui, ce petit panneau a dû servir de reliure à un compte de douanes ou de gabelles. On appelait à Sienne ces sortes d'impôts de ce nom de *biccherna*, et ceux qui examinaient les comptes de ces impôts s'appelaient *les camerlingues de biccherna*. C'étaient toujours de grands seigneurs, très riches, et ils avaient l'habitude de faire chaque année relier le cahier qui contenait ces comptes entre deux panneaux de cette dimension. La décoration de cette reliure était confiée aux meilleurs artistes. C'est une des particularités de l'histoire de Sienne, cette coutume. Quand vous irez aux archives de cette ville, vous verrez des livres de *biccherna*, au nombre de cent ou cent cinquante, tous ceux que l'on a pu ramasser, décorés ainsi sur leur reliure, par Sano di Pietro, par Matteo, par Lorenzetti, par Duccio... « Ce panneau-ci est d'un maître excellent... » Je nommai les deux peintres auxquels je songeais. « Au-dessous, voilà les blasons des camerlingues de cette année-là... J'ai vu beaucoup de ces petits tableaux. J'en ai rarement rencontré un plus fin de ton, plus ingénieux de composition, mieux conservé... »

— Vous êtes bien sûr de ce que vous me dites-là, Monsieur? fit l'archiprêtre après un silence durant lequel il étudiait la mystérieuse peinture. Son expressif visage avait traduit, en m'écoutant, un intérêt passionné.

— Parfaitement sûr, répondis-je, et bien par hasard, car ma science est toute récente. Avant-hier, mon ami M. Martini, le conservateur du Musée, me montrait cette collection des tablettes de *biccherna* aux archives, et, en m'expliquant ce que je viens de vous répéter, il déplorait que le Musée ne fût pas assez riche pour en acheter, lui aussi, quelques-unes...

— Alors, ceci serait de Francesco di Giorgo, ou de Neroccio?...

— Sans aucun doute...

— Et ce sont de grands peintres?

— De très grands peintres...

— Voulez vous me redire ces noms, que je les écrive? fit le digne homme; puis avec un air de triomphe : « Tu avais raison, Pia... Mais quelle visible faveur d'en haut! Quel don du Saint-Esprit!... » Il se signa, et, bonhomme dans son exaltation : « Oui, Monsieur, nous avons eu ce petit panneau dans l'héritage d'un vieil oncle qui était chanoine à San Gimignano. Il y avait, dans les deux caisses qui nous furent envoyées, toutes sortes d'objets : des livres, des papiers, de vieux vêtements et cinq ou six peintures, dont celle-ci. Je voulais vendre le tout à quelque marchand forain. Pensez donc, nous avons tant besoin d'argent pour notre église... J'ai vendu le reste, mais cette peinture, non. La Pia l'a mise à part, en soutenant qu'elle était d'auteur. Moi, je doutais... Vous avez vu. Dans une église, comme *San Spirito in Val d'Elsa*, — avec quelle emphase il prononçait ce nom! — il ne doit y avoir que des chefs-d'œuvre. Aussi n'ai-je rien voulu pendre sur les murs... Mais, puisque vous m'affirmez que c'est une belle chose... Cela me semblait bien. Mais j'avais peur. Je ne m'entends un peu qu'en architecture... De grands peintres!... Francesco di Giorgio, vous dites Neroccio?... Un livre de *biccherna?* Il faut encore que j'écrive ce mot...

Il le fit; puis prenant le panneau à deux mains et le plaçant à la distance de ses yeux presbytes...

— Oui, c'est un Tobie... J'hésitais à cause des trois anges... Dans l'Écriture il n'y en a qu'un... Bah! un peintre n'est pas forcé d'être un théologien... Sans aucun doute, c'est le Saint-Esprit qui a inspiré à mon oncle de nous laisser ce tableau, et

à vous, Monsieur, de venir ici. Quelle surprise! mais quelle surprise! Voyons, Pia, demanda-t-il en se tournant vers la jeune fille, où allons-nous mettre ce tableau? Je veux l'accrocher tout de suite, devant notre hôte, pour qu'il ait le plaisir de le voir en place, puisque c'est lui qui l'a découvert...

— N'avez-vous pas toujours dit qu'il manquait justement une peinture dans la chapelle de la Vierge? répondit avec conviction la jeune fille.

— Tu as raison, reprit-il plus exalté encore.

Puis, avec un air découragé :

— Mais le cadre?...

— Soyez tranquille! répondit-elle vivement, je me charge d'en faire un de bois que je recouvrirai d'étoffe, à mon idée. Vous me laisserez libre?...

— *Ecce ancilla Domini*, répondit solennellement et familièrement l'archiprêtre en me la montrant; puis il reprit son verre, qu'il avait, dans le saisissement d'une trouvaille aussi complètement inattendue, reposé plein sur la table.

Et me forçant de reprendre le mien :

— Ne méprisons pas les plus humbles dons de Dieu, fit-il, nous qui ne sommes pas comme ceux-ci.

Et montrant les trois anges du livre de *biccherna*, il récita le verset que l'Ancien Testament prête au guide céleste du jeune Tobie : « *Il vous a paru que je buvais et que je mangeais avec vous, mais je me nourris d'une viande invisible et d'un breuvage qui ne peut être bu des hommes...* »

Le soleil un peu baissé l'éclairait, tandis qu'il élevait au ciel avec une reconnaissance pieuse, et qui n'était même plus étonnée, tant sa foi était profonde et simple, cette goutte d'ambre liquide. Ce doux soleil tombant mettait une auréole de cendre blonde au front intelligent de la jeune fille; il dorait le vieux visage ridé de la sœur; il jetait une poussière de clarté sur la délicieuse peinture, si finement miniaturée par le grand artiste siennois.

J'eus l'impression que c'était là une heure d'un charme bien rare, et, m'associant en pensée à la ferveur de l'archiprêtre et de son élève, si ravis d'avoir un joyau en plus pour en parer leur chère église, je répétai, tout bas, cette simple parole qui contient peut-être le dernier mot de toutes les sagesses :

— Ne méprisons pas les plus humbles dons de Dieu...

Des jours et des jours avaient passé depuis cette visite à *San*

Spirito in Val d'Elsa. J'avais continué de courir le monde, en proie à l'insatiable curiosité qui m'a promené d'Irlande en Palestine et d'Athènes aux États-Unis, à travers les paysages et les mœurs, les sensations d'art antique et de vitalité nouvelle, les rêves d'histoire et les visions d'avenir, infatigablement, — et peut-être inutilement. Que de fois, allant ainsi, je m'étais reporté en pensée vers ce coin de Toscane, où j'avais pu contempler une existence si contraire à la mienne, une destinée tout entière occupée à la même œuvre pieuse, dans le même angle de la même province. Oui, que de fois, emporté par un train, accoudé sur le bastingage d'un paquebot, défaisant ou refaisant mes malles dans une chambre d'hôtel, j'avais évoqué la belle et reposante image de Dom Casalta célébrant la messe dans la chère église dont il avait tant aimé toutes les pierres. Une œuvre de beauté à laquelle participer, un horizon de nature auquel s'attacher et que cette œuvre de beauté soit en même temps une œuvre de foi, que cet horizon soit celui où vécurent et moururent nos aïeux, le ciel et le sol de notre race, — y a-t-il au monde une plus admirable, une plus enviable fortune ? Et quand le sort nous donne, avec cela, un pur et tendre génie féminin pour l'associer à notre action, une Pia pour en faire notre élève d'Idéal, la confidente et la compagne de notre dévotion, quel poème réalisé ! Je me disais : « J'ai cependant connu un homme heureux... » et je me promettais de retourner à *San Spirito* pour m'ennoblir les yeux et l'âme au spectacle de ce bonheur. Et puis, à chacun de mes séjours en Italie, un contretemps s'opposait à ce pèlerinage, que j'ai pourtant fini par accomplir, — trop tard, comme tant d'autres retours sans cesse reculés, qui eussent été très doux et à moi et à d'autres. On sait trop cela, que les heures sont comptées à l'homme qui doit mourir, et l'on agit comme si le trésor de ces heures était inépuisable, l'occasion indéfiniment renouvelable et nos amis éternels !

C'est de Sienne encore, et au printemps de 1896, que j'entrepris enfin cette seconde excursion vers l'ermitage de Dom Casalta. J'avais laissé onze années tomber sur ma première impression de *San Spirito.* Mais comment croire que vraiment ces onze années — plus d'un dixième de siècle — se fussent écoulées entre ces deux visites, quand je retrouvais toutes choses à Sienne exactement telles que je les avais laissées. Rien n'avait bougé dans cette ville de toutes les immobilités, où chaque pierre de chaque palais semble devoir rester identique et inébranlable à la même place, jusqu'au

jour du dernier jugement. Et l'on dirait que les gens participent à cette pérennité du décor où ils vont et viennent. A peine les longs cheveux et la barbiche du patient Amilcare Martini avaient-ils blanchi un peu davantage. A peine son visage d'infatigable restaurateur de peintures s'était-il plissé de quelques autres rides. Mais je l'avais retrouvé dans la même salle du même musée, assis devant un Sano di Pietro semblable à tous les Sano di Pietro, mastiquant, avec ses mêmes doigts industrieux, le même or écaillé des mêmes auréoles autour des mêmes têtes d'apôtres. Quand je lui avais demandé quelques renseignements sur *San Spirito in Val d'Elsa*, et sur son archiprêtre, l'adorateur des peintres siennois m'avait répondu, avec sa même incuriosité de jadis pour tout ce qui n'était pas son musée :

— C'est ma sœur, me dit l'archiprêtre

— C'est vrai. Après ce que vous m'aviez dit, je suis allé pour voir la table de *biccherna* que ce Dom Casalta possédait... Vous aviez raison. C'était une œuvre de Neroccio et très bien conservée.

Il n'a jamais voulu nous la vendre. Je lui ai fait écrire par l'archevêque. Il a encore refusé. Je ne sais plus rien de lui...

J'étais donc parti en expédition, sans autre renseignement sur l'actuel état de la basilique et de son desservant. Cette fois, je n'étais pas seul. J'avais pour compagnon, dans ce petit voyage, un singulier garçon, un camarade de cercle, rencontré à Sienne, et qui n'était vraiment pas l'homme à entraîner dans une pareille visite. Si, en effet, le mot de scepticisme, interprété dans le sens ordinaire, a jamais pu être appliqué à quelqu'un, c'est assurément à ce Parisien de quarante ans que je m'étais figuré jusque-là partout ailleurs que dans une église du VIIIe siècle ! J'avais, en acceptant sa compagnie pour ce voyage à *San Spirito*, cédé à la plus inexplicable faiblesse et dont je me repentais avant même le départ du train. Mais comment répondre « non » à un compatriote de votre âge et de votre monde, avec qui l'on dîne sans cesse à Paris, avec qui l'on vient de causer à une table d'hôte, dans la chaleur involontaire des souvenirs communs, et qui vous demande :

— Où allez-vous demain ?

Et l'on fait ce que je fis, on donne étourdiment le nom de l'endroit que l'on se propose de visiter, on se laisse aller à raconter les détails qui vous attirent, on vante la beauté d'un monument que l'on a découvert, comme j'avais découvert *San Spirito*, on esquisse en deux ou trois phrases, à demi moqueuses, à demi enthousiastes, la silhouette des originaux qui intéressèrent votre premier voyage, et le résultat est qu'au lieu de s'acheminer seul vers un pèlerinage d'émotion attendrie on y traîne avec soi tout le Paris que l'on est venu fuir parmi les hautes et sévères visions d'art, de nature et de piété.

(A suivre.) Paul Bourget.

LE REFUGE[1]

(Suite)

XXI

Le dimanche suivant, après avoir entendu la grand'messe à la Chalade, M. et Mlle de Louëssart cheminaient dans la direction de la Harazée. Mis en verve par la perspective d'un bon déjeuner, le garde général paraissait tout à fait gaillard. Il sifflotait ses airs favoris et épiait de temps à autre, à la dérobée, le visage de Catherine qui marchait silencieuse à ses côtés.

La jeune fille ne semblait point partager la belle humeur épanouie de son père. Elle avait une brume de tristesse dans les yeux; ses lèvres, si facilement souriantes, étaient contractées et chagrines; à mesure qu'on s'approchait de la Harazée, son front s'assombrissait davantage et elle ralentissait le pas. Elle songeait que, tout à l'heure, probablement, elle serait mise en demeure de s'expliquer avec M. de Lochères. Pendant le déjeuner, sa situation entre le père et le fils deviendrait très embarrassante et sa nature sincère et droite répugnait à la duplicité. L'odieuse équivoque ne pouvait se prolonger davantage; elle le comprenait, elle prévoyait aussi que, pendant la journée, elle aurait l'occasion de se trouver en tête-à-tête avec Vital et de lui révéler l'état de son cœur. Mais, en même temps, elle redoutait cette explication qui serait à la fois mortifiante pour elle et cruelle pour lui. Elle tremblait d'appréhension et de pitié, à la pensée du coup qu'elle lui porterait et des reproches mérités qu'il lui adresserait. Malgré la tiédeur de la matinée de juillet, elle se sentait glacée et un frisson lui secouait les épaules.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 juillet.

Déjà l'on entendait le sourd bouillonnement de l'écluse du moulin qui dressait ses murailles blanches à cent mètres du château, quand M. de Louëssart posa sa main sur l'épaule de Catherine et, la forçant de s'arrêter, la dévisagea, puis clignant l'un de ses yeux futés, l'interrogea tout à trac :

— Cathe, tu n'es pas dans ton assiette ordinaire, il y a quelque chose qui te tarabuste?

Elle tressaillit et jeta au garde général un noir regard qui n'annonçait pas des dispositions très confiantes. Elle ne se souciait point de le mettre dans le secret de ses agitations et elle était vexée qu'il les eût devinées.

— Tu te trompes, répondit-elle brièvement, je n'ai rien.

— Je ne me trompe pas, affirma péremptoirement M. de Louëssart, je suis un vieux singe plus malin que tu ne te l'images et on ne m'en fait pas accroire... Depuis hier... Depuis le retour de M. de Lochères, tu n'es plus la même et je m'en aperçois... Tu es nerveuse, irritable, et tu as tes yeux couleur d'orage... En ce moment même, te voilà toute pâlotte et tu frissonnes comme en plein cœur d'hiver... Ça n'est pas ordinaire, surtout quand on va à une partie de plaisir... Cathe, tu as un souci qui te tourmente.

Elle s'obstinait à secouer la tête négativement. Le garde général coula un coup d'œil à droite et à gauche pour s'assurer que la route était solitaire et qu'aucun fâcheux ne rôdait à proximité, puis il continua en baissant la voix :

— Eh bien, je vais te le dire, moi, ce qui te tracasse! Tu as du regret de t'être trop avancée avec M. de Lochères; maintenant que le voici de retour, tu prévois qu'il va réclamer l'exécution de ta promesse, et tu ne sais comment te tirer de la situation difficile où tu t'es mise.

Catherine haussa les épaules et lança à son père un regard irrité :

— Permets, répliqua-t-elle impétueusement; en supposant que la situation soit difficile pour moi, il me semble que tu y as fortement contribué... Tu oublies que c'est toi qui as amené M. de Lochères chez nous et qui m'as encouragée à m'engager avec lui.

— Possible... Je n'ai pas la mémoire si courte que tu le prétends et j'avoue qu'à un certain moment j'ai désiré ce mariage... Mais si j'ai poussé à la roue et si l'équipage s'est embourbé dans un mauvais pas, je ne décline pas ma part de responsabilité; c'est pourquoi je suis prêt à t'aider à sortir de l'ornière...

— Je t'en supplie, dit-elle effarée et énervée, ne te mêle de ien... Si je me suis trompée, tant pis!... Je te défends d'intervenir ans une affaire qui ne touche que moi!

— Ouais!... Elle me touche bien un peu aussi... Enfin, tu es la rincipale intéressée... Alors tu te résignes à épouser M. de Lohères? Mon Dieu, ce sera un mariage de raison, et les vieux moureux font souvent les meilleurs époux... Que soit!... il y a n jeune, brave et beau arçon que ta décision ésespérera et qui en ombera malade, pour ûr.

— Qu'est-ce que ça ignifie? interrompit atherine en rougisant.

— Cela signifie que harles-Félix t'aime llement et que tu l'aimes un peu, toi aussi... e nie pas, j'ai de bons eux et de bonnes oreilles. Tu l'aimes!... C'est ne preuve de goût, car est charmant... Et algré cela, par granieur d'âme et pour un iais point d'honneur, vas tenir une promesse dont tu es la première à te repentir : sans compter que cela te créera une situation range entre le père et le fils et que Féli t'accusera avec raison de oquetterie et de cruauté.

Vital offrit son bras à Catherine.

— Où prends-tu que je persiste à épouser M. de Lochères? partit la jeune fille d'un air sombre; t'en ai-je dit un mot? Non... veux seulement être sincère et ne pas continuer à le leurrer, ce ui serait odieux...

— Ceci est un autre point de vue. Si je t'entends bien, tu comptes voir une explication avec M. Vital et le prier de te rendre ta arole? A merveille et je ne puis que te féliciter de cette courageuse

résolution... Seulement l'opération est diantrement délicate, je comprends qu'elle te tracasse à l'avance et je te plains, car je ne te crois pas de taille à jouer une aussi grosse partie.

— Pourquoi, s'il te plaît?

— Parce que, ma chère enfant, tu n'as ni assez de diplomatie pour accommoder les choses en douceur, ni assez de sang-froid pour éviter une scène désagréable... Je te vois nerveuse, anxieuse et capable de fondre en larmes au milieu de l'explication. Crois-moi, ça n'est pas commode de dire en face à un galant homme qu'on ne l'aime pas et qu'on regrette de s'être engagée avec lui. Ces sortes d'affaires demandent à être traitées par un tiers assez circonspect pour ne point casser les vitres et ayant assez d'autorité pour qu'on l'écoute avec déférence... Or, en pareille circonstance, le tiers indiqué, c'est moi, ton père et ton tuteur...

— Vous! s'écria-t-elle d'un ton peu rassuré.

— Tu as tort de te méfier de moi, insista le garde général; je saurai mieux que personne faire comprendre à M. de Lochères combien la disproportion d'âges nous effraye, et combien elle serait périlleuse pour les deux conjoints... Remarque que je parlerai en mon nom et qu'il admettra bien plus facilement mes arguments que les tiens, parce qu'ils blesseront moins son amour-propre.

Catherine demeurait immobile, la tête baissée et le front barré par un pli soucieux. Au fond, une voix subtile lui insinuait que M. de Louëssart avait peut-être raison et qu'elle serait délivrée d'un gros poids, si un autre se chargeait de révéler à Vital le changement qui s'était produit depuis son départ. Seulement, elle accordait une médiocre confiance à son père; elle le soupçonnait de manquer de tact et de délicatesse; elle craignait qu'il n'asséné le coup trop brutalement, de façon à briser le cœur d'un homme qu'elle estimait et auquel elle gardait une sérieuse affection.

M. de Louëssart la vit hésitante et poursuivit avec une vivacité plus persuasive :

— Crois-moi, donne-moi pleins pouvoirs... Tu ne t'en repentiras point?... Si je m'acquitte mal de ma commission ou si je n'y réussis qu'à moitié, tu auras toujours la ressource de t'expliquer carrément avec M. de Lochères. Du moins, je t'aurai frayé le chemin et rendu les débuts plus faciles... Voyons, est-ce entendu et puis-je aller de l'avant?...

— Soit, murmura-t-elle, mais je t'en prie, ménage les sentiments de M. Vital; ne sois pas cassant avec lui comme avec le

gens que tu veux convaincre... Répète-lui bien que, si je ne puis me résoudre à l'épouser, j'ai toujours pour lui une vive et respectueuse amitié...

— Ah çà! riposta le garde général, t'imagines tu que je sois un pacan et que je manque d'usage!... Tranquillise toi; je mettrai des gants... Je ne lui jetterai pas maladroitement la chose en pleine figure, j'attendrai qu'une occasion favorable nous laisse en tête-à-tête et me fournisse une transition pour entrer en matière... Toi, de ton côté, tiens-toi sur la réserve et évite de te trouver seule avec lui, avant que j'aie frappé le grand coup... Du reste, je veillerai au grain...

Ils s'étaient peu à peu rapprochés du château et ils y arrivèrent au moment où la cloche sonnait le premier coup du déjeuner.

Vital et Féli attendaient au salon. De même qu'au jour où le père et la fille étaient venus pour la première fois à la Harazée, le vestibule et les pièces du rez-de chaussée avaient un air de fête. Des roses et des touffes de verdure décoraient les jardinières, un gai soleil filtrait à travers les persiennes entre bâillées, et de l'autre côté des portes fenêtres on entendait dans le jardin de légers bourdonnements d'insectes. Catherine contempla silencieusement cette profusion de plantes fleuries, ces hospitaliers préparatifs destinés à lui souhaiter la bienvenue. Involontairement elle faisait un retour sur le passé et son cœur se serrait à la pensée des changements qui, depuis trois mois, s'étaient opérés en elle. A ce moment, ses yeux mélancoliques rencontrèrent ceux de Vital. Il avait fait sans doute la même réflexion et éprouvé la même impression de tristesse, car la jeune fille surprit dans le regard de M. de Lochères une lueur d'amertume qui l'angoissa davantage.

Joseph annonça que le déjeuner était servi. Vital offrit son bras à Catherine et la conduisit dans la salle à manger. Il l'avait placée en face de lui, tandis que Féli et M. de Louëssart se faisait vis-à-vis. De cette façon, M. de Lochères pouvait à son aise épier les mouvements, les jeux de physionomie, non seulement de Mlle de Louëssart, mais aussi de son fils. Catherine eut l'intuition de la surveillance qui s'exerçait sur elle et sur son voisin de droite; aussi observa-t-elle une extrême réserve qui désola Féli. Le jeune homme avait beau se mettre en frais pour égayer sa voisine; ses sourires, ses attentions et ses discours ne parvenaient pas à la distraire de sa rêverie. Vital ne perdait rien des prévenances de son fils et de l'amabilité qu'il dépensait sans résultat. En constatant

l'apparente indifférence de la jeune fille, il regagnait un peu de calme et de liberté d'esprit : En somme, pensait-il, il n'y a au fond de tout cela qu'une amourette éclose dans la tête de Féli, un *flirt* que sa voisine se garde bien d'encourager. Je m'étais alarmé à tort et je ferai tantôt amende honorable à Catherine. Nimporte, il est temps de jeter une douche sur le feu de paille de ce jouvenceau et, aujourd'hui même, je m'entendrai avec la fille et le père sur la nécessité d'annoncer sans retard à qui de droit la nouvelle de notre prochain mariage.

Les préoccupations qui absorbaient trois des convives sur quatre leur coupaient l'appétit et jetaient une vague froideur dans l'atmosphère de la salle à manger. Bien qu'il eût grand'faim et mangeât pour quatre, M. de Louëssart s'aperçut que la conversation languissait et s'efforça de l'animer. Il avait la langue dorée et possédait l'art de parler longtemps sans rien dire. Il s'extasia longuement sur les raffinements du menu et la qualité des vins, puis il entreprit Féli sur ses promenades à travers bois, sur la variété des sites de l'Argonne et sur les surprises qu'il lui réservait encore, pour le cas où il voudrait bien l'accompagner en forêt.

— A propos, demanda Vital, n'est-ce pas aux Sept-Fontaines que vous l'avez conduit dernièrement ?

— Oui, répondit le garde général. Cathe et M. Félix étaient tellement ravis du paysage que j'ai eu grand'peine à les arracher de là.

— Les Sept-Fontaines ?... dit en soupirant M. de Lochères, il y a bien longtemps que je ne les ai visitées et je serais curieux de le revoir.

— Rien de plus aisé. Je suis précisément en opération de ce côté. Arrangeons-nous pour y aller un jour déjeuner en pique-nique !

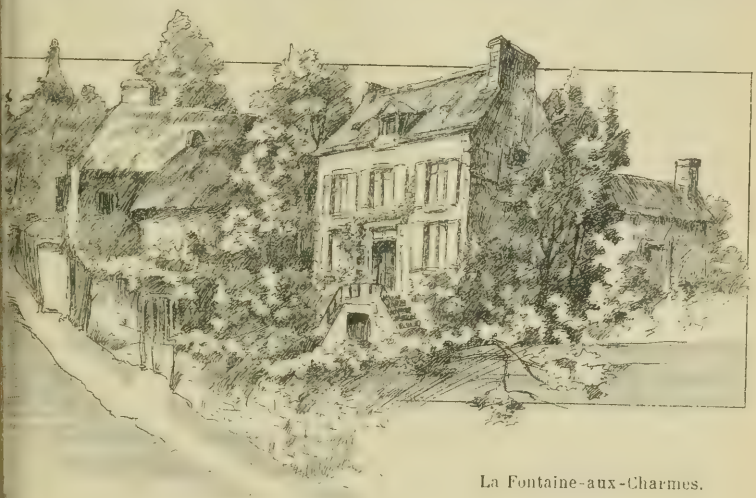
— Faisons mieux, repartit Vital ; aujourd'hui l'air est vif et la chaleur sera un peu tombée quand nous aurons bu notre café. Rien alors ne nous empêchera de monter jusque-là et ce sera une agréable promenade digestive.

La proposition fut acceptée avec empressement par Féli qui voyait dans cette course l'occasion d'un tête-à-tête avec Catherine et par M. de Louëssart qui comptait en profiter, au retour, pour causer sérieusement avec M. de Lochères. Quant à ce dernier, il espérait bien être le cavalier de Mlle de Louëssart et se dédommager ainsi des ennuis de l'absence ainsi que des alarmes de la veille

La satisfaction étant à peu près générale, on acheva de déjeuner gaiement et dès qu'on eut pris le café, chacun s'apprêta pour le départ.

XXII

Pendant que M. de Lochères et Féli cherchaient leur chapeau et leur canne, M. et Mlle de Louëssart sortaient du vestibule,



La Fontaine-aux-Charmes.

Quand ils furent dans la cour, le garde général dit à sa fille :

— Prends mon bras et ne le lâche plus jusqu'aux Sept-Fontaines... C'est le seul moyen d'empêcher Lochères de te parler en particulier, avant que j'aie l'occasion de causer d'abord avec lui.

En effet, lorsque Vital accourut avec l'intention d'être le cavalier de Catherine, il eut l'ennui de la voir accaparée par M. de Louëssart, et comme il revendiquait son droit de maître de maison, le garde général lui répondit avec une fermeté à la fois sèche et polie :

— Excusez ma fille, mon cher ami, elle est un peu fatiguée et, quand il s'agit de monter, elle s'essouffle moins vite avec moi, étant habituée à ma façon de marcher.

Ils gravirent donc tous quatre le chemin sablonneux de la Fontaine-aux-Charmes. L'étang, grossi par les dernières pluies, était plein jusqu'aux bords; une brise d'est agitait les cimes des joncs, ridait la nappe grise et poussait vers le talus de petites vagues, qui sautaient par-dessus la chaussée et se déversaient en cascades dans le lit du ruisseau.

— Vous voyez, s'écria sentencieusement le garde général, voici une nouvelle preuve à l'appui des rapports que je ne cesse d'adresser à l'administration... L'étang déborde. Vienne une nouvelle tempête comme celle de la semaine passée et l'eau se précipitera à flots dans le ravin. Déjà au Four-aux-Moines, le ru des Meurissons est devenu un torrent et inonde le sentier qu'il rend impraticable... Nous vivons avec une épée de Damoclès suspendue sur nos têtes... Bah! qu'importe aux gratte-papier de la préfecture! Ils sont assis bien tranquillement sur leurs ronds de cuir et se moquent de nos doléances. Ils ne se remueront que lorsque la débâcle aura eu lieu et qu'il ne sera plus temps d'y remédier...

M. de Louëssart pérora longtemps. La nécessité d'exécuter des travaux d'art dans les défilés débouchant sur la Biesme était son dada favori et, une fois qu'il l'avait enfourché, il n'en descendait pas volontiers. Ses dissertations menèrent les promeneurs jusqu'à la Haute-Chevauchée. Quand on eut atteint le cordon de hêtres qui s'arrondit à la naissance du ravin des Sept-Fontaines, M. de Louëssart, très échauffé par son discours, proposa une halte.

— Nous sommes tous peu ou prou en moiteur, observa-t-il, et il serait imprudent de dévaler immédiatement dans la gorge, où la température est glaciale... Asseyons-nous ici...

Il fit claquer sa langue et ajouta :

— Quel dommage que nous n'ayons pas emporté avec nous une de ces liqueurs toniques et réconfortantes qui accompagnaient le café de la Harazée!

— J'y ai songé pour vous, dit en souriant M. de Lochères, et j'ai pris de quoi nous confectionner un grog aux Sept-Fontaines.

Il lui tendit une gourde pleine de rhum. A deux reprises le garde général en versa une lampée dans le creux de sa main transformée en gobelet, lappa le liquide d'un coup de langue, s'essuya la moustache et, après un soupir de satisfaction, alluma béatement sa pipe.

Le vent courait dans les feuillages retombant des hêtres et les berçait, ainsi que de frais éventails, sur les têtes des quatre per-

sonnages étendus à l'ombre. Comme le dimanche précédent, on entendait passer sur les bois les mélodieuses envolées des cloches dominicales : elles remémoraient à Catherine et à Féli les délices de leur dernière entrevue au Haut Bouleau, et ce souvenir versait en eux, comme un philtre, le désir de se retrouver seul à seule, l'impatience de s'aimer enfin librement. Ils ne bougeaient plus et se berçaient dans une rêveuse langueur, quand M. de Lochères, que l'immobilité rendait nerveux et auquel la musique des cloches ne suggérait aucune amoureuse réminiscence, se leva et déclara qu'il était temps de visiter les Sept-Fontaines.

Ils le suivirent et descendirent en file indienne jusqu'au creux du ravin. Là, chacun erra à sa fantaisie ; Catherine se cueillit un bouquet, avec l'aide de Féli qui escaladait les roches pour l'approvisionner de capillaires et de scolopendres. M. de Louëssart avait emmené Vital vers les ramures où les faveurs multicolores se balançaient mollement.

— Eh bien, demandait-il, vous y reconnaissez-vous ?...

— Rien n'est changé, soupirait M. de Lochères, et, comme au temps où j'étais jeune, les branches ne manquent pas de rubans.

— Ah! mon gaillard, s'écria familièrement le garde général, en ce temps-là je gage que plus d'une fille ou d'une femme est venue en accrocher ici pour l'amour de vous!

Tout en riant de cette plaisanterie, il faisait de nouveau appel à la gourde de Vital et s'administrait une rasade :

— Si nous remontions, hein ?... Je sens comme un manteau de glace sur mes épaules... Ce creux de ravin est un nid à rhumatismes, et, à nos âges, il est inutile de s'exposer à pincer un lumbago... Hé ! les enfants, il est l'heure de rappliquer... En route !

Agiles comme des chèvres, Catherine et Féli grimpaient déjà le raidillon et devançaient leurs parents. Quand le garde général et son compagnon arrivèrent un peu essoufflés sous les hêtres, ils virent les deux jeunes gens qui se dirigeaient vers la Haute-Chevauchée. Vital voulait hâter le pas pour les rattraper, mais M. de Louëssart le retint par le bras :

— Non, déclara-t il, laissez-les aller... J'ai à causer avec vous et ils n'ont pas besoin d'assister à notre conversation...

Il fit de sa main un porte-voix et cria :

— Mes enfants, filez toujours tout droit... Nous vous rejoindrons au carrefour des Meurissons...

— Ça, c'est une chance! murmura Féli, enchanté de la recom-

mandation du garde général, nous allons enfin pouvoir être un moment seuls!...

Catherine demeurait silencieuse. En entendant l'injonction paternelle, un tressaillement l'avait secouée des pieds à la nuque. Elle comprenait que l'explication allait avoir lieu et que, dans quelques minutes, M. de Louëssart et M. de Lochères tiendraient dans leurs mains son bonheur et celui de Féli. L'heure était décisive et solennelle. Ses yeux se levèrent un instant vers la bande de ciel qui fuyait en se rétrécissant entre les deux lisières de l'avenue. Un ramier la traversait avec un sourd frémissement d'ailes, et, tout au loin, les chaudes rougeurs du soir empourpraient les hautes frondaisons, tandis qu'au ras du sol les taillis s'emplissaient déjà d'une ombre mystérieuse. Un frisson d'angoisse la saisit. Elle pensa aux souffrances de Vital, à sa légitime indignation et aussi à sa colère, dont Féli serait la première victime. Instinctivement, elle prit le bras du jeune homme et le serra tendrement contre le sien, comme pour solliciter le pardon des ennuis qu'elle allait lui causer. Elle se demandait comment, lorsque M. de Lochères les rejoindrait à la croisée des chemins, elle affronterait les regards courroucés de ce dernier et ce qui se passerait entre le père et le fils. Elle trembla pour Féli et alors l'idée lui vint de se dérober avec lui à cette redoutable confrontation. « Si, par suite de mon refus, songea-t-elle, une brouille éclate ; si M. de Lochères se fâche et cherche à nous séparer, ayons du moins ensemble une dernière bonne soirée. » Avec cette promptitude de décision dont elle était coutumière, elle résolut d'emmener son ami au Four-aux-Moines et de l'y garder à souper, afin de lui donner encore quelques heures de joie avant l'inévitable scène du retour. Aussi, lorsqu'ils arrivèrent au carrefour des Meurissons, elle s'arrêta, fouilla du regard l'avenue vaporeuse et dit à Féli, en dissimulant son anxiété sous une apparence d'espièglerie :

— Savez-vous une fantaisie qui me prend ?... Au lieu d'attendre ces Messieurs, descendons tout droit au Four-aux-Moines et venez souper avec nous!

— Mais, objecta Féli, ils seront inquiets, il nous chercheront...

— Bah! ils supposeront que nous avons manqué de patience et que nous sommes rentrés sans eux... Du reste, une fois à la maison, j'enverrai prévenir votre père. Quant au mien, il a depuis longtemps pris l'habitude de ne pas s'inquiéter de moi.

La perspective offerte à Féli était trop attrayante pour qu'il ré-

sistât longtemps. Il se laissa convaincre et tous deux s'enfoncèrent dans le chemin qui menait au Four-aux-Moines.

Pendant ce temps, le dialogue suivant s'engageait entre Vital et M. de Louëssart, au sortir du sentier des Sept-Fontaines :

— Monsieur de Lochères, commença le garde général, si je vous ai retenu en arrière, c'est que je désirais vous reparler du projet que nous avions ébauché ensemble avant votre départ.

— Cela tombe bien, répondit Vital, je me proposais également d'avoir à ce sujet un entretien avec vous... Pendant mon voyage, j'ai réfléchi qu'il était dangereux de garder secret plus longtemps mon futur mariage... J'ai donc résolu d'annoncer dès demain à mon fils que je compte lui donner prochainement une belle-mère et que cette belle-mère sera Mlle de Louëssart...

— Hum !... En vérité ?... Eh bien, si vous m'en croyez, mon cher, ne lui en dites rien encore... Ne nous pressons pas.

— Hein ? s'exclama Vital stupéfait ; vous-même n'étiez-vous pas d'avis qu'un mariage ne doit pas traîner en longueur ?

— Si fait... Mais dans l'intervalle j'ai réfléchi, moi aussi... Il m'est venu des scrupules. Catherine est très jeune... Je me suis demandé s'il était moral de prêter les mains à une union aussi disproportionnée...

— C'est à moi que vous dites cela, Monsieur de Louëssart ? interrompit M. de Lochères d'un ton hautain.

— A vous-même, Monsieur de Lochères, répliqua le garde général en redressant sa longue taille.

— Pas d'équivoque ! Est ce votre opinion seule que vous exprimez ou bien Mlle de Louëssart partage-t-elle cette façon de penser ?

— Catherine ne m'a rien dit .. La pauvre enfant est trop loyale, trop respectueuse de la parole donnée, pour chercher à se dégager, dût-elle souffrir de son sacrifice. Je parle comme père, et, je vous le répète, ma tendresse paternelle m'oblige à suppléer par une attentive sollicitude à l'inexpérience d'une enfant qui ne sait encore rien de la vie. Depuis quelques semaines, Monsieur, j'observe en secret ma fille ; je la vois troublée, nerveuse, je surprends parfois des larmes dans ses yeux, et cet état de tristesse, qui lui est si peu habituel, me tourmente. Je crains qu'elle ne regrette de s'être trop avancée, sans oser cependant en convenir... Il ne faut pas nous illusionner, Lochères, un quinquagénaire n'est pas le mari rêvé par une jeunesse de vingt ans ; l'écart est trop grand et il en peut résulter des inconvénients graves pour les deux parties.

— Assez de phrases, interrompit violemment Vital, concluez... Vous ne vouléz plus de moi !

Il souffrait atrocement ; chacune des paroles du forestier le mettait à la torture. Les arguments habilement préparés par M. de Louëssart le blessaient d'autant plus cruellement qu'ils le frappaient à l'endroit sensible et contenaient de dures vérités... On le trouvait trop vieux, presque ridicule et on s'en apercevait seulement depuis l'arrivée de son fils... De cuisantes épines de jalousie lui déchiraient le cœur.

— Je suis, pour des gens comme vous, un trop médiocre parti! continua-t-il avec un accent douloureusement sarcastique.

— Ne vous fâchez pas, Lochères ! répliqua doucement M. de Louëssart ; ma fille et moi nous avons pour vous la plus vive et la plus respectueuse amitié... Nous nous estimerions très fiers d'une alliance inespérée, si vous aviez seulement vingt ans de moins...

— Oui, si j'avais la jeunesse de Féli, vous daigneriez m'accepter,

— Chut ! murmura le garde général, nous voici au carrefour et il ne faut pas que ces jeunes gens reçoivent les éclaboussures de notre discussion...

Il s'arrêta stupéfait à la croisée des chemins et jeta un coup d'œil circulaire sur les sentiers qui y débouchaient.

— Tiens, dit-il, il n'y a personne !...

— Parbleu ! ricana amèrement Vital... c'était un coup monté...

— C'est un peu fort ! marmonna M. de Louëssart, qui se mit à hucher : — Hop ! hop !

Pour toute réponse, très loin, au fond de la gorge des Meurissons, dans le profond silence de la forêt déjà obscurcie par le crépuscule, ils entendirent une claire voix féminine chanter :

Retourne-t'en, beau roi Renaud,
Trouver ta mie en son château.
Tu n'as plus longtemps à l'aimer,
J'ai mis la mort dans mon baiser...

— Ah ! gémit M. de Lochères, qui reconnut la chanson, c'est la voix de votre fille...

— En effet, s'exclama le garde général ; quels étourneaux !... Ils ont oublié qu'ils devaient nous attendre, et à cette heure ils sont déjà dans le sentier du Four-aux-Moines... Ah ! la belle insouciance de la jeunesse !... Nous avons été comme eux, mon pauvre Monsieur de Lochères !

Vital se taisait, atterré. Ainsi, tandis qu'il souffrait comme un misérable, elle chantait!... Elle descendait insoucieusement à travers bois, au bras de Féli!

— Allons nous-en! grommela-t-il d'une voix sourde.

Ils s'engagèrent dans le sentier de la Fontaine-aux-Charmes. M. de Lochères marchait à grandes enjambées et le garde général avait peine à le suivre.

« Non, pensait le malheureux Vital, je ne peux pas y croire!... Elle est incapable d'une pareille cruauté!... Il doit y avoir là-dessous machination de cet ignoble forestier... »

Il se retourna, saisit violemment les poignets de M. de Louëssart, et le hochant comme un prunier:

— Vous me jurez, demanda-t-il, que Catherine ignore votre démarche et que ce n'est pas elle qui vous a chargé de dire cela?

— Parole d'honneur!

— Eh bien, je veux qu'elle me le dise elle-même... Je n'y ajouterai foi que lorsque je l'aurai interrogée et qu'elle m'aura répondu sincèrement... Je désire la voir dès demain matin, entendez-vous?... Vous allez me promettre de lui annoncer ma visite et de ne pas chercher à l'influencer!

— Soit!... Tout ce que vous voudrez... Mais lâchez-moi, vous me brisez les poignets.

Ils se remirent en marche et longèrent silencieusement le petit étang ensommeillé. Quand ils s'arrêtèrent devant la grille de la Harazée, M. de Lochères regarda Louëssart droit dans les yeux:

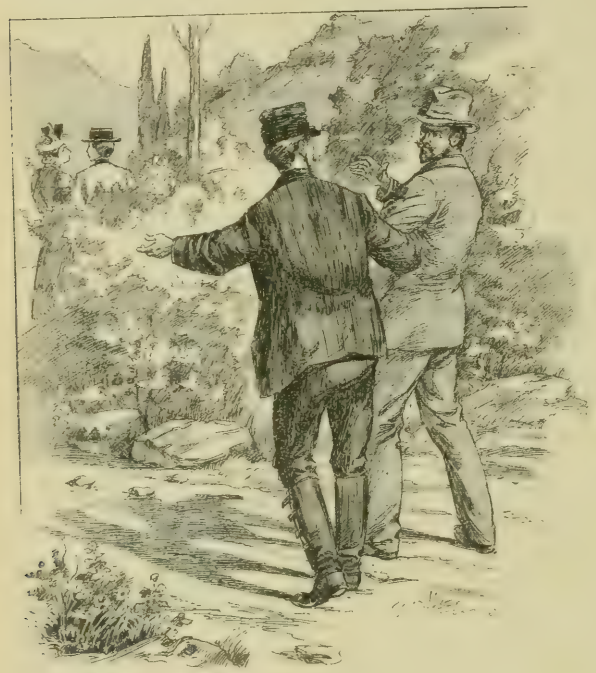
— Je serai chez vous demain, à dix heures... Souvenez-vous de votre promesse.

— N'ayez pas peur, je suis un galant homme... Mais vous, à votre tour, promettez-moi de ne pas faire de scène à ce pauvre M. Féli... D'ailleurs, je vous le renverrai le plus tôt que je pourrai... Bonne nuit, Monsieur de Lochères, et soyez plus calme... La colère ne vaut rien, surtout avec les femmes et les enfants!...

XXIII

La nuit fut pour M. de Lochères une mortelle épreuve, la fiévreuse veillée d'une âme en détresse. Ballotté en sens contraires comme une barque désemparée, il passait de l'extrême désespoir à

d'enfantines illusions. Il se disait : « Je suis trop vieux, elle ne m'a accueilli que par pitié et la voilà déjà lasse de son dévouement... » puis : « Son père est un intrigant; quelque vil intérêt le pousse à la détacher de moi, mais elle a l'âme droite et quand je serai seul avec elle, quand je lui répéterai combien je l'aime, elle se laissera toucher et me tendra les mains... » Il ne pouvait se décider à se coucher, il s'agitait à travers sa chambre comme un écureuil en cage. Vers dix heures, il entendit une voix appeler Saudax, la grille s'entre-bâiller et un pas alerte traverser la cour. C'était Féli qui rentrait, après avoir achevé sa soirée chez les Louëssart... Alors une rage de jalousie lui monta au cerveau. Ce garçon était amoureux de Catherine ; elle le savait et elle l'aimait déjà peut-être!... Ils avaient eu assez le temps de fleureter ensemble durant son absence et, ce soir, pendant cette course à travers bois, que s'étaient-ils dit? Quelles promesses lui avait-elle faites? Quelles caresses permises?



Non, laissez-les aller ; j'ai à vous causer.

Il fut tenté de se précipiter dans l'escalier, d'arrêter le jeune homme au passage et de le sommer de tout avouer... L'évidente inutilité de cet esclandre le cloua près du seuil. A quoi bon faire une scène à ce garçon qui ne se doutait certainement pas d'avoir

son père pour rival?... M. de Lochères resta immobile, l'oreille au guet, écoutant Féli grimper lestement l'escalier, puis ouvrir et refermer avec précaution la porte de sa chambre.

La maison retomba dans un profond silence et Vital se sentit plus déchiré, plus déprimé encore. Il ne lui manquait plus que d'être jaloux de son fils!... Cette humiliante aventure complétait l'ironie de sa destinée. Il en comprenait le ridicule; il était partagé entre la honte de s'être exposé à cette avanie et la colère d'avoir été pris pour dupe. Il lui tardait de connaître toute la vérité, d'être délivré de cette torturante incertitude.

Vous me jurez, demanda-t-il, que Catherine, ignore votre démarche.

Les heures de la nuit lui semblaient s'écouler avec une irritante lenteur. De guerre lasse, il se coucha, dormit à peine et se jeta hors du lit dès les premières blancheurs de l'aube. Il avait résolu de sortir de la Harazée pendant que tout y sommeillait encore. Il ne se souciait point de donner aux domestiques le spectacle de son agitation et il ne voulait pas se rencontrer avec Féli avant sa visite au Four-aux-Moines. Il s'habilla, descendit à l'office, s'y restaura au hasard

d'un morceau de pain et d'une tranche de viande froide, avala un verre de vin, puis se faufila dans la cour. Saudax venait de se lever. Il le prévint qu'il partait en forêt, recommanda qu'on ne l'attendît point pour le déjeuner et gravit lentement le sentier de la Fontaine-aux Charmes.

Bien que le ciel fût nuageux et l'atmosphère orageuse, M. de Lochères éprouva un soulagement à se trouver en plein air. Il lui semblait que la marche et le spectacle changeant de la forêt lui aideraient à supporter les heures d'attente. Quand il eut atteint le plateau semé de hautes bruyères, où çà et là des bouleaux se dressaient comme des spectres frissonnants et qu'il vit tout à coup devant lui les immobiles lisières de la forêt, il s'aperçut qu'il suivait machinalement un sentier déjà parcouru. A certains détails, il reconnut la tranchée qui menait aux futaies de la Bolante.

A mesure qu'il avançait, sur ses pas, les souvenirs du mois de mai dernier se levaient vaporeux et mélancoliques comme la pâle feuillée des bouleaux. Il revit en imagination cette claire matinée printanière où il avait rencontré Catherine dans la combe blanche de muguets, et où elle lui avait fredonné la chanson du *Roi Renaud*, — cette même chanson dont l'air lui revenait maintenant avec une persistance douloureusement obsédante, depuis que, la veille, la cruelle fille l'avait chantée à pleine voix dans les sentiers du Four-aux-Moines :

Retourne-t'en, beau roi Renaud,
Trouver ta mie en son château;
Tu n'as plus longtemps à l'aimer,
J'ai mis la mort dans mon baiser...

Tout en marchant parmi les grises colonnades de la futaie, il se comparait dérisoirement au roi Renaud. Lui aussi, parmi les bois, il avait rencontré une adorable fée dont les yeux l'avaient ensorcelé ; lui aussi pouvait dire, comme le héros de la chanson :

Ni de ma femm' ni de mon fils
Je n'en ai le cœur réjoui.
Pendant que je chassais le lièvre
La fée m'a mis la mort aux lèvres...

Il retraversa la combe de la Bolante; les muguets défleuris en tapissaient encore les flancs pierreux; la source y coulait toujours dans son réservoir de pierres moussues; mais les plantes éparses sur le sol jaunissaient déjà et l'eau s'épanchant goutte à goutte

avait l'air de pleurer. Vital sortit de la futaie, le cœur navré, gagna ce carrefour des Meurissons où il avait si atrocement souffert, le soir précédent, et commença à descendre le sentier du Four-aux-Moines. Quand il fut à l'orée du bois, il s'assit sur le talus. — A ses pieds, le ru enflé par les pluies d'orage bouillonnait d'une voix grondeuse; plus bas, dans l'évasement du défilé, des toits rouges tranchaient sur la verdure; des fumées bleuâtres y rampaient, comme écrasées par la lourdeur de l'air, et détachée ainsi qu'une sentinelle avancée, seule au bord du ru, la maison des Louëssart dressait son pignon gris garni de bardeaux goudronnés; — au delà, parmi les prés fauchés, la Biesme limoneuse décrivait une molle courbe, puis le terrain se relevait et des bois fermaient l'horizon.

La gorge serrée, le cœur gros, M. de Lochères contemplait ce paysage solitaire, éclairé par un pâle soleil intermittent, et lui trouvait une physionomie de mauvais augure. Au moment de tenter près de Catherine une démarche décisive, au moment de faire cette visite qu'il avait sollicitée et attendue avec une si fébrile impatience, la peur le paralysait. Soudain, à travers la rumeur du ruisseau, il entendit un tintement lointain : c'était l'horloge de la Chalade qui sonnait dix heures. Alors il se leva, frissonnant, et marcha à grands pas vers la maison du garde général.

Mariette était sur le perron. Elle l'introduisit dans la salle à manger; à peine était-il depuis une minute qu'une porte de communication s'ouvrit et que Catherine apparut.

Elle semblait plus blanche et plus mince que de coutume dans sa robe de laine grise au corsage bouffant. Les cheveux noirs, noués à la hâte, retombaient en un chignon lâche sur la nuque; ses yeux à demi voilés par les cils brillaient d'une lueur humide. Son visage était calme; parfois seulement une légère crispation des lèvres trahissait l'appréhension que lui causait cette matinale visite. Elle serra affectueusement la main de Vital, lui indiqua du geste un fauteuil de paille et s'assit elle-même à quelques pas de lui :

— Vous avez désiré me parler, Monsieur de Lochères, dit-elle doucement.

Vital la regarda un moment avec des yeux anxieux, puis répondit:

— Oui, Catherine, et je vous supplie de me répondre franchement, en toute sincérité, comme vous l'avez toujours fait depuis que nous nous connaissons...

Il s'arrêta pour respirer péniblement et reprit :

— Catherine, hier, en revenant des Sept-Fontaines, j'ai eu avec votre père un entretien qui m'a consterné... Il m'a prévenu que ses intentions étaient changées, que la différence d'âge entre vous et moi lui inspirait des craintes pour votre bonheur; il a ajouté que vous-même, sans oser l'avouer, vous partagiez ces craintes et vous désiriez reprendre votre parole... Est-ce vrai?...

Elle baissa imperceptiblement la tête et murmura :

— C'est vrai.

Il pâlit et resta un moment sans voix, en recevant ce coup en pleine poitrine.

— Personne ne vous a influencée?

— Personne.

Des élancements aigus lui piquaient les tempes; il s'accouda à la table et appuya sur sa main sa tête endolorie. En le voyant ainsi abattu, Catherine fut touchée de pitié. Elle s'attendait à des reproches, à un éclat de colère; cette douleur muette la remua jusqu'aux entrailles.

— Monsieur Vital, reprit-elle en joignant les mains, pardonnez-moi d'avoir laissé mon père vous dire tout cela, au lieu de vous l'avouer moi-même... Pardonnez-moi de vous faire tant de peine!... Je vous jure que, lorsque je vous ai promis de vous épouser, j'étais poussée par une sincère affection... que j'ai toujours. Je vous voyais triste, aigri par la solitude, et j'avais le désir de vous consoler en m'attachant à vous : je me figurais qu'avec une bonne amitié et un entier dévouement, je parviendrais à rendre votre vie heureuse et que cela me suffirait pour être heureuse moi-même...

— Et depuis, interrompit-il, vous avez changé de manière de voir?...

Elle courba son front et ferma à demi les yeux :

— Oui... J'ai découvert qu'il y avait un autre sentiment plus fort que l'amitié, un sentiment que j'ignorais... J'ai eu peur de... ne pas l'éprouver en me mariant, et j'ai pensé qu'il n'était pas honnête de vous épouser dans ces conditions.

— Qu'importe, si je me contentais de votre amitié!... Je vous aimais tant déjà, Catherine; une fois mariés, je vous aurais aimée plus passionnément encore.

— Être aimée n'est rien, répliqua-t-elle avec une inconsciente cruauté, il faut pouvoir aimer soi-même.

— A force d'être dévotement chérie, l'amour vous serait venu...

Je vous en prie, Catherine, ayez foi en moi, ne me reprenez pas votre main. Il est encore temps !

Elle secoua négativement la tête.

Cette négation silencieuse réveilla la jalousie un moment assoupie au cœur de Vital et un sursaut de colère le mit brusquement debout.

— Alors, c'est que vous en aimez un autre ! s'exclama-t-il.

Effrayée, elle s'était levée à son tour, et, très pâle, elle le regardait avec des yeux suppliants.

— Et cet autre, poursuivit-il, c'est Féli, avouez le !...

Il lui avait saisi les poignets et les serrait violemment.

— Voyons, soyez franche jusqu'au bout... C'est Féli, n'est-ce pas ?

Elle fixa sur lui ses grands yeux sincères et répondit bravement :

— Oui... c'est Féli.

— Ah ! je m'en doutais, gronda-t-il en la repoussant : il est jeune, lui, et il n'a pas perdu de temps pour me supplanter... Il a profité de mon absence pour susciter ce sentiment que je n'avais pas su vous faire connaître... C'était d'un bon fils !...

— Monsieur de Lochères, protesta énergiquement Catherine, ne soyez pas injuste... Je vous jure que votre fils ignorait absolument ce qui s'était passé entre vous et moi...

— Mais vous le saviez, vous, et vous auriez dû l'en instruire !

— Peut être... Mais souvenez-vous que vous vous étiez réservé de lui en parler le premier, et que vous nous aviez recommandé le secret, à mon père et à moi...

— Ah ! comme vous savez bien le défendre, et vous avec lui !... Vous l'aimez !... et il n'a pas mis longtemps à gagner ce cœur que vous me refusez... De quels philtres et de quelles cajoleries s'est-il donc servi pour vous faire si promptement tout oublier ?

— Il n'y a eu ni philtres ni cajoleries, repartit ingénument Catherine ; vous avez amené Féli chez nous... En l'apercevant, il m'a semblé vous voir vous-même quand vous aviez vingt ans, et c'est par là que j'ai commencé à le chérir. Il a lu dans mes yeux, probablement, comme je lisais dans les siens, et, sans presque rien vous dire, nous nous sommes aimés... Voilà toute ma faute et la vienne... Vous êtes bon, Monsieur de Lochères, vous serez généreux et vous nous pardonnerez...

Mais la candeur de cet aveu ne désarma point Vital : au contraire, elle irrita plus douloureusement sa rancune. En consta-

tant combien cet amour, dont elle racontait naïvement l'éclosion rendait Catherine encore plus jolie et plus touchante, sa jalousi s'exaspéra :

— Je ne suis ni bon ni généreux, riposta-t-il, je suis un mal heureux dont vous avez ulcéré le cœur et qui ne vous le pardon nera jamais... Adieu !

Sans voir les bras suppliants de Catherine tendus vers lui, i sortit de la salle et se précipita dehors.

XXIV

En rentrant à la Harazée, Vital était monté directement dan son appartement et avait sonné Joseph :

— Où est mon fils ? demanda-t-il.

— Monsieur est en train de déjeuner.

— Bien... quand il aura fini, dites-lui que je suis rentré et qu je désire lui parler.

Avec sa correction anglaise, Joseph s'inclina flegmatiquemen sans même sourciller. Cinq minutes après, Féli se présentait che son père :

— Vous m'avez fait appeler? interrogea-t-il; puis il s'arrêt alarmé par la pâleur et les traits contractés de M. de Lochères.

Vital s'était pourtant posé à contre-jour, le dos appuyé à u massif bureau à la Tronchin, qui se dressait entre les deux fenêtres Il s'efforçait de rester calme; mais sa main fourrageait dans s barbe grissonnante et la tortillait par brusques secousses.

— Vous n'êtes pas souffrant ?

— Non... Je suis allé ce matin chez les Louëssart et j'y a appris une nouvelle qui n'a pas laissé de me surprendre... Il para que tu veux te marier avec Mlle de Louëssart?...

Le visage de Féli s'empourpra, ses grands yeux bleus s'écla rèrent, mais il ne manifesta ni crainte ni embarras.

— Ah ! murmura-t-il, Catherine vous a parlé ! Oui, c'est vra j'aime Mlle de Louëssart, je l'aime de toutes mes forces et je ser infiniment heureux si on me permet de l'épouser,.. Pardonne moi de ne vous avoir pas encore entretenu de mon projet.

— En effet, interrompit sarcastiquement M. de Lochères, il n

emble qu'il eût été au moins convenable de m'informer de cette rande passion et de me demander mon avis.

L'accent amer des paroles paternelles étonna Féli et le nortifia.

— Excusez-moi, répéta-t-il, je serais désolé de paraître vous voir manqué d'égards, mais... quand cela a commencé, vous étiez bsent; à votre retour je voulais tout vous raconter, Catherine n'en a empêché; avant d'en rien dire, elle voulait consulter son ère...

— Ah!

Chaque fois que le jeune homme prononçait familièrement le om de « Catherine », Vital se mordait cruellement la lèvre. Les évélations ingénues de son fils attisaient son ressentiment et aviaient sa souffrance. L'aisance avec laquelle ce garçon parlait de on amour comme de la chose la plus naturelle exaspérait sa alousie. Il voyait dans les précautions prises par Mlle de Louëart pour lui laisser tout ignorer, une preuve nouvelle de sa duplité, de sa trahison, et un bouillonnement de colère lui montait à a gorge.

— Enfin, reprit Féli, du moment qu'elle vous a parlé ce matin, 'est que tout est arrangé. Du reste, je présumais bien qu'il en erait ainsi, après...

— Après quoi? répéta M. de Lochères haletant.

— Après l'entretien que j'avais eu hier avec Catherine, en desendant au Four-aux-Moines... Je lui avais démontré combien il tait pénible pour moi de vous cacher mes sentiments ; cela donait à notre amour un air de clandestinité coupable... Elle a été ouchée de mes raisons, puisqu'elle vous a confié nos projets. Je egrette seulement qu'elle m'ait privé du plaisir de vous les annoner le premier.

— Vraiment!

— J'ai maintenant, s'écria Féli avec une naïve exaltation, un ros poids de moins sur la conscience, je puis vous dire librement, non cher père, que je suis le plus heureux garçon de la terre. Il e manque à mon bonheur que votre consentement, et, comme je uis sûr que vous ne me le refuserez pas...

— Vous vous trompez absolument... Je refuse.

Féli qui ouvrait les bras pour les jeter au cou de son père, les aissa retomber et s'arrêta stupéfait :

— Vous refusez... Et pourquoi ?

— Parce que... parce que ce mariage est impossible pour toutes sortes de raisons.

— Pour quelles raisons ? Est-ce parce que Catherine est pauvre ? Mais j'ai assez de fortune pour deux... N'est-ce pas d'ailleurs votre avis que le mariage doit être fondé sur l'union des âmes et non sur des calculs d'intérêt ? Ne vous ai-je pas souvent entendu blâmer les mariages d'argent?

— Possible, mais il y a une objection plus grave. Vous êtes encore un enfant et on ne se marie pas à vingt ans !

— Vingt et un, corrigea Féli... Permettez-moi d'ajouter que cette question ne regarde que moi... Mon opinion est qu'on doit se marier de bonne heure, aussitôt qu'on peut le faire sans imprudence... Or, j'aime Mlle de Louëssart, je me sens assez de maturité d'esprit pour devenir un bon mari, et j'ai une fortune assez belle pour assurer à notre union, dans l'avenir, toute la sécurité et la félicité possibles... Cette objection-là n'est donc pas sérieuse, et si vous n'en avez point d'autres...

— J'en ai d'autres...

— Eh bien, faites-les-moi connaitre! s'écria impétueusement Féli, car votre résistance inexplicable m'inquiète et je finis par croire que vous ne me dites pas tout ce que vous avez sur le cœur !

— En effet, répliqua M. de Lochères avec emportement, je ne vous ai pas tout dit.

Il avait quitté le meuble auquel il s'était adossé et il piétinait rageusement à travers la chambre ; il s'arrêta net en face de son fils et poursuivit :

— Sachez donc que moi aussi j'aime Mlle de Louëssart, que je lui avais demandé de l'épouser et qu'elle y avait consenti...

Féli, confondu, suffoqué, regardait son père avec un mélange de stupéfaction et d'affectueuse pitié.

— Vous, mon père ? Vous avez voulu vous marier avec Catherine ?

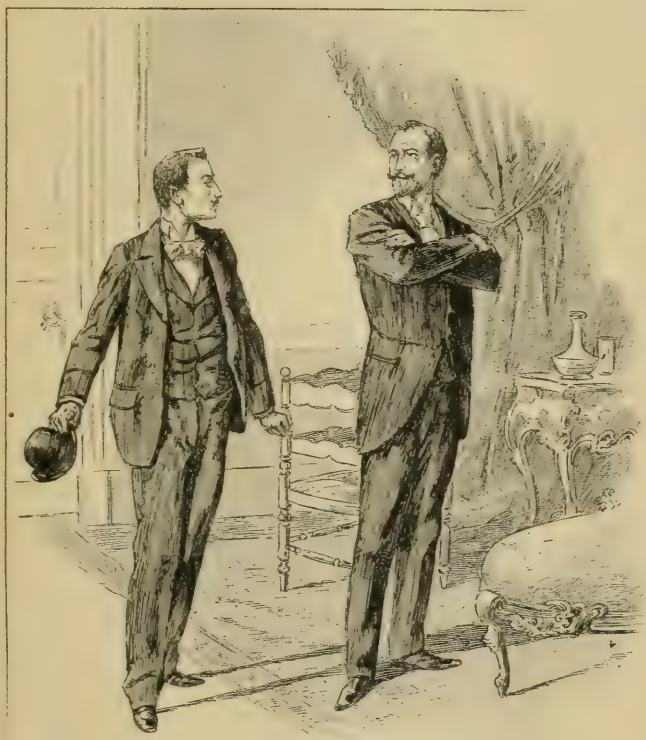
— Oui, moi, et comme à vous, elle m'avait donné sa parole... Il est étrange qu'elle ne vous en ait rien dit... Cela jette un jour douteux sur sa loyauté et sa sincérité !...

Le jeune homme restait muet. Cette déclaration, à laquelle il s'attendait si peu, l'avait un moment ébranlé. Néanmoins, au fond de lui, quelque chose protestait contre ce reproche de duplicité adressé à Mlle de Louëssart. Il était trop convaincu de la candeur

d'âme, de la franchise et de la spontanéité de Catherine pour la soupçonner d'avoir joué un double jeu.

— Pardon, murmura-t-il en relevant la tête, voulez-vous m'autoriser à vous adresser une ou deux questions ?

— J'aurais le droit, riposta hautainement M. de Lochères, de ne



Vous vous trompez absolument : je refuse.

as me soumettre à votre interrogatoire... Mais allez, questionez !... J'apprécierai si je dois ou non vous répondre.

— A quelle époque avez-vous demandé à Mlle de Louëssart si elle oulait vous épouser ?... Avant ou après mon arrivée à la Hazée ?

— Avant.

— Et quand vous a-t-elle prié de lui rendre sa parole ?

— Hier, par l'entremise de son père, et ce matin même, de vive voix... Êtes-vous édifié ?

— Parfaitement, mon père : je suis convaincu que vous vous êtes trop pressé d'accuser Catherine de fausseté et que, dans cette circonstance, elle s'est conduite aussi loyalement et sincèrement qu'elle le pouvait.

— Ah ! c'est trop fort, grommela Vital en haussant les épaules. L'amour vous aveugle, mon cher !...

— Dites, au contraire, qu'il me rend clairvoyant... Lorsque Catherine s'est engagée avec vous, elle ne soupçonnait même pas mon existence et elle était de bonne foi... Plus tard, quand nous nous sommes connus, lorsqu'elle s'est aperçue que son cœur avait changé, elle ne pouvait rien vous avouer, puisque vous étiez absent... Et si elle m'a fait promettre de ne point vous parler de mon amour, c'est parce qu'avant tout elle désirait s'expliquer franchement avec vous, dès que vous seriez de retour et que l'occasion se présenterait.

— Ah ! ah ! ricana Vital rendu plus furieux parce qu'il sentait au fond que Féli était dans le vrai, on ne peut me faire entendre plus aimablement et avec plus d'outrecuidance que je suis trop mûr pour être aimé et que vous n'avez eu qu'à paraître pour me couper l'herbe sous le pied... Oui, oui, je suis un vieil imbécile et vous m'avez roulé tous deux comme un tuteur de comédie !... Mais je ne suis pas assez vieux ni assez sot pour ne pas vous juger, Monsieur, et apprécier vos procédés envers moi... Je vous ignorais totalement quand vous m'avez écrit pour me supplier de vous recevoir ici. Oubliant de justes préventions, je vous avais ouvert les bras. J'ai fait mieux encore, j'ai eu la naïveté, afin de vous rendre service, de quitter ma maison et de courir les chemins pour m'occuper de vos propres affaires... Vous, pendant ce temps, vous profitiez de mon absence pour marcher sur mes brisées et me voler le cœur d'une jeune fille qui s'était attachée à moi. Ah ! vous êtes bien le digne fils de Mme de Novalèse !

— Mon père, votre colère vous égare... Vous m'obligez à vous répondre que dans cette affaire il n'y a qu'un seul coupable... Vous.

— Moi ?... Insolent.

— Oui, vous ! répéta Féli s'enflammant à son tour. Si lors de mon arrivée chez vous, vous m'aviez prévenu de votre intention d'épouser Mlle de Louëssart, je vous respectais et je vous aimai

trop pour chercher à devenir votre rival. J'aurais mieux veillé sur moi.

— Vous êtes un grand cœur!... On le sait... Vous auriez eu la générosité de m'abandonner Mlle de Louëssart. Vous ne l'auriez pas aimée!...

— En tout cas, si je l'avais aimée, elle n'en aurait rien su... Je serais parti.

— Eh bien! vous partirez tout de même, car jamais, je vous jure, jamais je ne consentirai à ce mariage!

Féli le regardait avec de grands yeux tristes et sentait en lui un douloureux déchirement, à l'idée de la peine qu'il infligeait à ce père vers lequel il avait été si sympathiquement attiré, mais en même temps l'amour de Catherine lui tenait trop au cœur pour qu'il ne fût pas fermement résolu à résister à cette injuste et despotique autorité.

— Vous oubliez, répondit-il, que je suis majeur.

— Oui, depuis hier, je le sais. Et vous comptez naturellement en profiter, plus tard, pour vous passer de mon consentement... c'est ce que vous voulez dire, sans doute?

— Mon père, j'aime Catherine, je lui ai promis de l'épouser et, si malheureusement vous m'y forciez...

— Vous l'épouseriez malgré moi! cria Lochères hors de lui; ce ne sera pas ici en tout cas... Allez-vous en, je vous chasse! Je vous chasse, entendez-vous!

Une rougeur monta aux joues de Féli; toute sa fierté blessée étincela dans ses yeux humides, et se redressant sous l'injure :

— J'ai compris, Monsieur, dit-il gravement; avant ce soir j'aurai quitté la Harazée...

Et il sortit, tandis que Vital s'élançait derrière lui avec un geste de menace.

(A suivre.) André Theuriet

LE CRIME DE JULIETTE [1]

(Suite)

Comme je me disposais à sortir, on vint poser les scellés sur les meubles de Mlle de La Birède, ainsi que sur la porte de la chambre de Juliette. Les domestiques en furent constitués les gardiens.

En dépit de mes préoccupations, la faim me talonnait. Je gagnai le petit restaurant chez lequel d'habitude je prenais mes repas, et les yeux baissés, sans regarder personne, allai m'asseoir à la petite table qui m'était réservée et se trouvait, j'en bénissais le ciel aujourd'hui, dans un coin obscur. La grande salle était pleine de monde et les conversations y présentaient une animation insolite. Je m'étais flatté que le public ignorait encore les événements de la nuit; je fus bien vite détrompé.

— Oui, Messieurs, disait une voix dont l'assurance dénotait un personnage habitué à pérorer dans les estaminets et autres endroits publics, la pauvre vieille dame est passée de vie à trépas sans avoir eu le temps de recommander son âme à Dieu, circonstance particulièrement fâcheuse pour une dévote...

— Et l'arme dont s'est servi le meurtrier? interrogea un assistant.

— Le meurtrier... ou la meurtrière, rectifia l'orateur. Une jolie paire de ciseaux d'acier bien affilés, qui lui a tranché à la fois le fil de ses jours et la veine jugulaire.

— Alors l'auteur du crime serait?...

— Sa nièce, tout bonnement, cette petite blonde à l'aspect doucereux, qui du reste devait tout à sa tante et n'aura trouvé que ce moyen de s'acquitter envers elle.

— Mais la cause du crime? demanda un autre.

— Est ce qu'on peut savoir? Il paraît qu'elles ne vivaient pas en très bonne intelligence. Elles se seront querellées, et alors, dans un moment de vivacité, la petite, qui, dit-on, n'était pas d'humeur

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 13 août.

patiente, aura levé la main sur sa tante, sans se souvenir que dans cette main il y avait une paire de ciseaux parfaitement pointus. Oubli fâcheux. Que voulez-vous? on ne peut pas penser à tout.

Un éclat de rire général accueillit l'odieuse plaisanterie. L'indignation et la colère me laissaient à peine maître de moi. Comme je les eusse volontiers provoqués en bloc, ce misérable discoureur et ses ineptes auditeurs! Mais que leur dire pour les réfuter? Par quels arguments les confondre? Je compris que le mieux était de paraître n'avoir rien entendu, et je regagnai discrètement la porte, sans jeter les yeux à gauche ni à droite. Mais j'avais été aperçu.

— Tiens! c'est vous! crièrent plusieurs habitués.

— Est-ce qu'il n'habitait pas l'hôtel de la victime? demanda quelqu'un.

— Parfaitement, il doit connaître les détails... Hé! venez donc...

Mais je n'avais garde de répondre, et je sortis précipitamment.

Je désirais savoir d'une manière précise ce qui était résulté du supplément d'enquête fait le matin à l'hôtel. Il me tardait également, ce qui semblera assez naturel, d'avoir des nouvelles de Juliette. Aussi me rendis-je délibérément chez M. de Saint Firmin, sans réfléchir que cette démarche de ma part pouvait en bon droit s'étonner.

Je me suis contenté jusqu'ici de mettre en scène ce magistrat, sans faire son portrait; tout au plus ai je dit quelques mots de ce qu'il était comme homme privé. C'est un tort : le personnage mérite mieux qu'une esquisse.

M. de Saint-Firmin approchait de la soixantaine, et s'il n'était à cet âge que simple procureur de la République auprès d'un tribunal de première instance, c'est, à l'entendre, qu'il avait fait le sacrifice de son avancement pour ne pas s'éloigner du pays dans lequel il était né et où il comptait toutes ses relations. Il convient d'ajouter que, quoique rallié ouvertement au nouvel état de choses, il était assez mal coté place Vendôme, où l'on mettait en doute la sincérité de son républicanisme de fraîche date, et où son passé non moins que ses fréquentations éveillaient une défiance légitime. Par sa naissance, en effet, appartenant à la meilleure société de la ville, il ne sortait guère de ce milieu que quand il ne pouvait pas faire autement, et fraya le moins possible avec les autres fonctionnaires du gouvernement, quoique toujours avec eux d'une politesse parfaite, presque outrée.

Au physique, grand, sec, le visage en lame de couteau, des

lèvres minces grimaçant un éternel sourire sous le cartilage proéminent d'un nez vigoureusement busqué, les cheveux grisonnants relevés sur le sommet du front et se mariant à des favoris soigneusement roulés au fer, tel était l'homme. Avec ses habits noirs au collet élevé engonçant la nuque, ses pieds longs et minces dont il était très fier, toujours chaussés d'escarpins vernis, avec sa manière impertinente de regarder de haut en bas les gens qu'il prisait peu, ses airs penchés quand il parlait aux dames, et sa façon toute particulière de prendre congé d'elles en faisant suivre son salut d'une pirouette élégante, il semblait échappé d'un salon de la Restauration. Il n'était pas jusqu'à ce nom de Saint-Firmin qui ne contribuât à lui donner les apparences d'un homme de l'ancien régime.

Magistrat méticuleux, froid, méthodique, il était renommé pour la sûreté et la promptitude de son diagnostic judiciaire. Ses ennemis lui reprochaient cette promptitude qui avait manqué lui jouer plusieurs mauvais tours et l'entraîner dans des erreurs regrettables. Célibataire et aimant passionnément la société, il y était recherché et apprécié.

Parmi les dames un peu mûres, aux allures discrètes, qui, dans les salons les mieux cotés de la ville, assises en cercle devant la cheminée, causaient entre elles du dernier mandement de Monseigneur, il en était plus d'une dont le cœur avait battu pour le jeune substitut. Resté galant et empressé auprès du beau sexe, il ne détestait pas tourner le madrigal; on se passait et on commentait ses productions. Certains coins arriérés de la province goûtent encore ces divertissements naïfs qui passionnaient nos pères et qu'aujourd'hui leurs enfants dédaignent. Mais les petits vers n'étaient pour lui qu'un jeu d'esprit sans importance. Ses visées littéraires étaient plus élevées.

Sans prétendre, au moins l'assurait-il, égaler La Rochefoucauld, il s'était lancé sur la trace du précieux écrivain. Dans les loisirs que lui laissait sa charge, il élaborait des Pensées. Le sujet une fois trouvé, et après combien de laborieuses méditations ! il cherchait la meilleure forme à lui donner. Unir l'élégance à la concision, dire le plus de choses en le moins de mots possible, tel était son objectif. De l'esprit en pilules, se plaisait il à dire. Il y pensait nuit et jour, remettant sans cesse son œuvre sur le métier, la ciselant avec amour, ne goûtant de repos que quand la pensée se dégageait parfaite, irréprochable de forme, telle une gemme sortie

de sa gangue et brillant de mille feux après avoir été taillée par la main d'un habile artiste.

Alors il la colportait lui-même de salon en salon, recevant les compliments avec une fausse modestie, anxieux si l'admiration des auditeurs tardait à se manifester. Il avait fait paraître à ses frais un premier recueil de Pensées tiré à 500 exemplaires dont 30 de luxe numérotés à la presse, 10 sur papier de Hollande et 20 sur papier du Japon. Il n'était guère sorti de la boutique de l'éditeur que les volumes dont il avait fait largesse aux personnes de sa connaissance.

Il n'en fut pas affecté, se disant que les œuvres de cette essence sont faites pour l'espèce rare des délicats, et ne s'adressent pas au gros public. Un journal de la localité avait eu l'impertinence de dire que les Pensées étaient plates et sans intérêt, leur forme lourde et vulgaire, qu'il ne suffisait pas de copier un grand écrivain pour lui ressembler, et que la commune blancheur des ailes ne faisait pas d'un oison l'égal d'un cygne. Ses ennemis — son caractère hautain lui en avait fait beaucoup — en rirent sous cape, estimant que la critique avait dit vrai ; mais M. de Saint Firmin n'en fut pas troublé : le journal avait été condamné récemment sur sa requête pour délits de presse, et se vengeait à sa façon. Il se préparait en ce moment, disait on, à faire paraître un deuxième recueil.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'avais frappé à sa porte. Mes craintes n'étaient pas fondées. Je le trouvai, en effet, d'humeur tout à fait charmante. Connaissant la vanité du personnage, j'eusse dû m'y attendre. L'affaire de cette nuit était appelée à avoir un retentissement considérable, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Son nom devait y gagner une notoriété qui, jusqu'à présent, faute d'une occasion convenable, lui avait fait défaut. Enfin, ce qui portait au comble sa satisfaction, son éditeur ainsi qu'il voulut bien me l'apprendre, venait de lui donner avis que le deuxième recueil de ses Pensées était à la composition, et qu'il en recevrait incessamment les épreuves.

— Quelle triste aventure, mon jeune ami, s'écria t-il en me tendant la main ; et que le sort de cette pauvre vieille demoiselle est donc pour faire pitié !

— Assurément, fis-je en prenant le siège qu'il me désignait : mais n'estimez-vous pas que sa nièce infortunée est pour le moins aussi à plaindre qu'elle ?

— Je n'en disconviens pas ; toutefois vous me permettrez de réserver toute ma compassion pour sa victime.

— Vous persistez donc, lui demandai-je, à la croire coupable ?

— Absolument, et vous conviendrez que j'ai les meilleures raisons du monde pour le faire. Je m'étonne que vous-même, après tout ce dont vous avez été témoin hier soir...

— Il me répugne tellement, repris-je, de croire Mlle d'Armelles capable d'avoir commis cet inexplicable attentat, que je comptais, j'espérais, à vous dire le vrai, qu'en procédant au jour à de nouvelles investigations vous seriez tombé sur une piste toute différente.

— Puisque vous prenez à cette affaire un si vif intérêt, je veux bien vous dire, mon jeune ami, qu'il n'en a rien été. Loin de là, et une nouvelle découverte a été faite, accablante pour l'inculpée. Dans la cuvette du cabinet de toilette de Mlle d'Armelles on a constaté des traces rougeâtres très visibles, comme si, après y avoir lavé des mains pleines de sang, on ne l'eût qu'imparfaitement essuyée. Une serviette mouillée et portant également des taches sanguinolentes a été retrouvée pliée avec soin et dissimulée dans une armoire au milieu d'une pile de serviettes blanches.

— Mais enfin, fis-je avec découragement, dans quel but aurait-elle pu commettre un semblable attentat?

— Vous savez, me répondit le magistrat souriant avec suffisance, que dans tout crime attribué à un homme, on dit : Cherchez la femme. Moi je dis, quand l'inculpé est une femme : Cherchez l'amant.

— Si vous aviez connu comme moi Mlle d'Armelles, lui dis-je, vous vous seriez épargné cette supposition injurieuse. Jamais jeune fille ne fut plus exempte de coquetterie et ne rechercha moins les hommages.

— Précisément : « La femme belle pour tous, s'aime. La femme belle pour un seul, aime ». Vous la reconnaissez celle-là, Page 9 de mon Recueil. C'est une de mes meilleures.

Je trouvai la citation d'assez mauvais goût en une circonstance aussi grave.

— Allons ! reprit-il. Admettons, si vous voulez, que j'ai tort. Alors, il faut chercher ailleurs. Le testament de Mlle de La Birède n'est pas encore ouvert. Il le sera demain, quand le président du Tribunal aura pris un référé à ce sujet. Mais Me Mortier, le notaire de la victime, chez lequel il est déposé, en connaît le contenu, et il

est avéré que Mlle d'Armelles avait été instituée par sa tante légataire de tous ses biens. Qui dit que la jeune personne, goûtant peu l'existence médiocrement récréative qu'elle menait près de la bonne dame, n'ait pas été impatiente d'entrer en possession de l'héritage?

— Un calcul aussi méprisable... fis-je avec indignation.

— Hé! hé! reprit-il, sceptique. Si l'on pouvait lire au fond des âmes, que de calculs de ce genre parfois on y verrait qu'on serait fort étonné d'y rencontrer! « Ne scrutons pas trop profondément les cœurs, même les plus purs. A vouloir sonder une source limpide, on risque de remuer la vase du fond et de voir se changer le cristal transparent en une eau bourbeuse. » Comment la trouvez-vous, celle-là? Elle paraîtra dans mon prochain Recueil. Un peu longue, mais jolie tout de même, n'est ce pas?... Mais à propos, continua-t-il en me regardant curieusement, quelle est donc la cause de cet intérêt extraordinaire que vous portez à Mlle d'Armelles et dont de simples relations de voisinage n'expliquent pas la vivacité?

En toute autre circonstance, j'eusse soigneusement gardé le secret de nos relations. Mais actuellement, il m'eût semblé, en la reniant, commettre une lâcheté. Me déclarer hautement son fiancé était lui constituer un appui et une protection. La conviction que j'avais de son innocence ne pouvait qu'influencer favorablement ses juges.

Je racontai donc au magistrat l'histoire très simple de nos amours, et, comme il me demandait pour quelle cause je n'avais pas encore cherché à obtenir la main de la jeune fille, je ne lui cachai pas l'opposition que ma famille faisait à cette union, opposition qui ne devait prendre fin que le jour où Mlle de La Birède aurait doté sa nièce, ce à quoi elle se refusait avec un entêtement inexplicable.

— Eh mais! jeune homme, fit joyeusement le magistrat — et une expression de triomphe se lisait dans ses yeux pétillants de malice, — voilà une déclaration qui va singulièrement faciliter la tâche de la justice. Vous demandiez le mobile. Eh bien! le voilà, et il est assez clair. Suppression d'une parente récalcitrante et réalisation de l'héritage qui rend possible une union ardemment désirée.

— C'est une infamie, dis-je avec colère en me levant, d'abuser de l'aveu que j'ai eu l'imprudence de vous faire, pour en tirer une pareille déduction!

— Holà! calmez-vous, dit M. de Saint-Firmin en riant. Ce n'est pas au magistrat que vous avez parlé, mais à l'homme du monde, et il oubliera vos confidences. Seulement, lorsque le juge d'instruction auquel l'affaire va être transmise vous interrogera, nous verrons si vous vous départirez de cette même loyauté, et si vous vous rétracterez.

Je partis furieux de ma maladresse, mécontent de M. de Saint-Firmin et de moi-même, un peu réconforté toutefois par l'assurance qu'il me donna que Mlle d'Armelles était traitée avec tous les égards désirables, et qu'on lui avait, par faveur spéciale, assigné comme lieu de détention une excellente chambre très confortable dans l'infirmerie de la prison.

Je ne sais rien de ridicule comme ces gens qui, ayant à raconter soit un épisode de leur propre vie, soit un fait auquel ils se sont trouvés mêlés, et amenés de la sorte à se mettre en scène, profitent de l'occasion pour faire d'eux-mêmes le portrait le plus flatteur et vanter leur intelligence, ou leur noblesse de sentiments, ou leur ingéniosité, ou l'une quelconque des nombreuses qualités que la Providence, dans sa munificence, leur a départies. Je serais désolé d'être confondu avec les narrateurs de cette catégorie ; encore faut-il bien que je dise quelques mots de mon caractère, les explications que j'ai à donner en ce qui le concerne, étant indispensables pour bien faire comprendre la suite de ce récit.

Il est des gens que les obstacles découragent, qui, se reconnaissant dépourvus de l'énergie nécessaire pour lutter, sont toujours prêts à abandonner la partie et à la considérer comme perdue.

Pour d'autres, au contraire, les difficultés sont un stimulant. Plus leur apparait nette et indiscutable l'impossibilité d'atteindre le but visé, plus ils s'acharnent à le poursuivre, trouvant dans cette résistance comme une excitation qui double leurs forces ; et leur ardeur croit en proportion de l'effort à accomplir. Je suis de ces derniers.

Plus les charges s'accumulaient contre Juliette, moins je me sentais disposé à la croire coupable, et plus je me promettais de ne pas épargner mes peines, de tenter l'impossible, s'il le fallait, pour réduire à néant l'abominable accusation portée contre elle. A cette disposition particulière de mon esprit, se joignait l'affection sans bornes que j'éprouvais pour cette malheureuse jeune fille, et il serait bien étonnant, pensais-je, si ma persévérance, mon entêtement, au cas où l'on préférerait lui donner ce dernier nom, ne

parvenait pas, secondé par mon amour, à la sortir de cette situation désespérée.

Je n'étonnerai personne en disant qu'après avoir pris congé du magistrat, une fois dans la rue, je dirigeai mes pas presque instinctivement du côté de la prison municipale. Quand j'aperçus cette haute construction aux murailles sombres et massives, aux étroites fenêtres masquées par des auvents en bois, mon cœur se serra douloureusement. Sous le porche voûté, en avant d'une porte intérieure blindée de plaques de tôle, une femme en camisole savonnait dans un baquet du linge d'enfant, tandis qu'un gros marmot de quatre à cinq ans se roulait à ses pieds. Je pensais que ce devait être la femme du concierge, celle-là même que le magistrat m'avait dit être chargée du service de Juliette.

— Bel enfant! lui dis-je en paraissant admirer le bonhomme dont les joues étaient rondes et luisantes comme deux pommes.

— Un vaurien fini! me répondit-elle en laissant tomber un regard complaisant sur son rejeton. Ce qu'on a de mal à le tenir propre! Allons, Victor, relève-toi tout de suite, au lieu de te vautrer dans la poussière.

Victor se releva de mauvaise grâce.

— Madame, lui dis-je abordant brusquement le sujet qui me préoccupait, on a dû amener ici, ce matin, une jeune fille sous le coup d'une accusation grave.

La femme ne répondit rien et me regarda de côté avec méfiance.

— Je m'intéresse vivement à cette personne, poursuivis-je, d'autant plus que j'ai la certitude complète de son innocence. M. de Saint-Firmin, procureur de la République, m'a dit que vous étiez particulièrement chargée de son service. Je la recommande instamment à vos bons soins.

Et je glissai une pièce de vingt francs dans la main de Victor.

Le nom du magistrat, plus encore peut-être le don de la pièce, lui ayant démontré que je n'étais animé d'aucune intention suspecte, la femme qui, du reste, avait bonne figure, s'humanisa.

— Eh bien! vrai, Monsieur, je suis de votre avis. J'ai vu bien des criminels dans ma vie, et crois m'y connaître. Mais si celle là était coupable, je serais bien étonnée. Monsieur peut être tranquille. Tout ce qu'il me sera possible de faire pour elle, je le ferai.

— Et serait-il dans les choses possibles de lui remettre un billet?

— Ah! pour ça, non. Ce que vous me demandez là est contraire

au règlement. Si c'est pour ça... Victor, rends la pièce au Monsieur.

Mais les petits doigts de Victor s'étaient crispés autour de la pièce, et il ne paraissait nullement décidé à la rendre.

— Garde-la, mon garçon, dis-je au bonhomme... Au moins, Madame, pouvez-vous lui dire que quelqu'un travaille activement pour elle, et qu'elle garde bon courage?

— Oh! pour ça, oui, Monsieur. Je peux prendre sur moi de le lui dire. Et il ne m'est pas interdit non plus, ajouta-t-elle en souriant, de lui faire le portrait du Monsieur qui m'a donné la commission.

— Merci, lui dis-je, tout heureux de cette promesse.

J'appris de la brave femme qu'après avoir abondamment pleuré à son arrivée Juliette s'était calmée; elle semblait résignée, nullement abattue. Je m'éloignai après avoir embrassé Victor, et gagnai la campagne, marchant à grands pas.

Tout en arpentant la route, je délibérais sur le meilleur parti à prendre. Evidemment la justice s'égarait. Elle avait suivi aveuglément la première piste rencontrée, sans s'être assurée, par une enquête suffisamment prolongée, si cette piste était bonne. Eh bien, cette enquête menteuse et incomplète je la referais moi-même, en élargissant le cercle des investigations opérées jusqu'ici, et j'avais comme un pressentiment que mes efforts, mes recherches aboutiraient.

Je revins sur mes pas, après avoir marché pendant plus d'une heure, presque sans en avoir conscience. Cette marche rapide m'avait fait du bien. Je me sentais plus calme, plus en possession de mes facultés. Au lieu de rentrer dans la ville, je pris un chemin qui s'embranchait à angle droit sur la route, à quelques centaines de mètres à peine de l'hôtel de Mlle de La Birède. Je traversai la Nadouze sur un pont de pierre, et poussant une barrière j'entrai dans une grande prairie plantée de peupliers, que l'on avait fauchée récemment. En suivant le bord de l'eau, je me trouvai bientôt en face de l'extrémité du jardin de l'hôtel; le cours d'eau seul me séparait de la petite tonnelle sous laquelle Juliette et moi avions échangé nos serments. Au-dessus des arbres, j'apercevais le toit d'ardoise et les mansardes de l'habitation.

Il était inadmissible que le meurtrier eût pu s'introduire dans l'hôtel du côté de la rue sans éveiller l'attention du concierge. Il était donc entré de ce côté, soit en franchissant la Nadouze, soit en escaladant un des murs qui bordaient le jardin dans toute sa lon-

gueur. Cette petite rivière au dessus de laquelle je me penchais, regardant sous les moires mobiles de sa surface osciller les longues herbes infléchies par l'action du courant, avait près de quatre mètres de large et au moins deux de profondeur, ainsi que je m'en assurai en plongeant dans l'eau une branche de saule. Elle était donc trop large pour être franchie d'un bond, trop profonde pour être traversée à gué. D'un autre côté, un nageur eût eu quelque peine à se tirer des herbes souples et dangereuses qui encombraient le lit du cours d'eau. Si le malfaiteur s'était introduit de ce côté, par quel procédé était-il venu à bout de ce premier obstacle?

Pendant que ma tête travaillait, mon oreille percevait distraitement le bruit des coups de bec donnés par un pivert contre le tronc d'un arbre. Les feuilles des peupliers frémissaient doucement au-dessus de ma tête, agitées par une brise légère. Les foins fraichement coupés et encore réunis en meules emplissaient l'air de senteurs balsamiques. Tout à coup un martin-pêcheur, se détachant d'un massif d'arbustes dont les pieds trempaient dans l'eau, fila droit comme une flèche au-dessus de la rivière, mouvante tache d'un bleu métallique rayant le vert foncé des aulnes.

M'étant détourné machinalement pour suivre son vol, j'aperçus à quelque distance une assez grande quantité de madriers posés les uns sur les autres. Une coupe de peupliers avait été faite, je m'en souvins alors, il y avait déjà de cela plusieurs mois. Les arbres avaient été débités sur place, et le propriétaire avait laissé là ses planches, en attendant sans doute qu'il en eût l'emploi.

Je m'en approchai, guidé par une instinctive curiosité, et ce qui me frappa immédiatement, c'est que, tandis que les madriers qui formaient la couche supérieure de cet amas de bois étaient défraichis et noircis par la poussière, un seul, celui qui précisément recouvrait la pile du bord, présentait la teinte claire du bois fraichement scié, comme si quelqu'un l'eût récemment retourné. Je le soulevai et constatai que sa face inférieure avait la même nuance grisâtre que les autres. Plus de doute, c'est sur cette planche que le meurtrier avait traversé la rivière. Pour plus de certitude, je la pris, la mis en équilibre sur mon épaule, et cherchai le point où le cours d'eau présentait le moins de largeur.

L'endroit reconnu et comme je me disposais à jeter la planche en travers de la rivière, j'aperçus à mes pieds dans la terre gazonnée et humide une dépression de forme carrée. J'adaptai à cette empreinte le bout de la planche qui s'y emboita exactement,

tandis que l'autre extrémité, retombant sur la rive opposée, constituait un pont d'un accès relativement facile. L'assassin avait passé par là. Il connaissait évidemment l'existence de ces madriers et savait qu'il trouverait là un moyen aisé de s'introduire dans le jardin.

Le crime commis, il avait repris la même voie et reporté la planche à sa place ; mais l'obscurité ne lui avait pas permis de s'apercevoir qu'en la replaçant il l'avait retournée, et il ne s'était pas douté qu'il laissait derrière lui un témoignage indéniable de son passage.

Certes, j'étais absolument sûr de l'innocence de Juliette. Je n'avais pas douté d'elle un seul instant. Et cependant, comment expliquer qu'à cette découverte qui la mettait entièrement hors de cause, je me sentis envahi par une joie immense, sans bornes ? Mes yeux se remplirent de larmes. L'émotion fut si forte que mes jambes fléchirent et que je dus m'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber. C'est que, en dépit de mes efforts pour m'en affranchir, un doute, si minime qu'il fût, subsistait dans mon esprit. Cette pensée qu'elle pouvait être coupable, pensée dont je rougissais, dont j'avais honte, était plus puissante que tous les raisonnements à l'aide desquels j'essayais de m'en démontrer l'absurdité, et ce soupçon, tout léger qu'il était, pesait sur moi d'un poids horrible et m'étouffait. Ce fut un soulagement subit, et pour la première fois depuis la veille au soir je respirai librement.

Je franchis la rivière sur le fragile pont et, traversant le jardin, arrivai jusque près de la maison. Mais un court examen me suffit pour constater, ainsi que l'avait fait le commissaire de police, que la façade et les ouvertures ne présentaient nulle trace d'escalade ou d'effraction. Le malfaiteur avait dû crocheter très adroitement la serrure de la porte du perron, à moins qu'il n'eût réussi à s'en procurer antérieurement la clef pour en faire une semblable.

Comme je m'obstinais à chercher un indice quelconque dans les plates-bandes et les massifs qui avoisinaient l'hôtel, j'aperçus sous une touffe de rhododendrons un point brillant qui fixa mon attention. C'était une petite fiole de verre sur laquelle un rayon de soleil piquait une étincelle. Je la ramassai. Elle portait sur une étiquette le nom d'un pharmacien de la ville, et un numéro d'ordre. La trouvaille semblait de mince importance ; néanmoins, estimant que dans les investigations du genre de celles auxquelles je me livrais les incidents les plus insignifiants en apparence peu

vent être fertiles en conséquences, je mis la fiole dans ma poche, me proposant de rechercher ce qu'elle avait pu contenir et comment elle se trouvait là. Je repris le même chemin, remis le madrier en place sur sa pile, tel que je l'avais trouvé, et, me rendant chez le pharmacien dont le nom était inscrit sur l'étiquette, lui demandai quel avait été son contenu.

Il ne fut pas long à retrouver sur son registre l'ordonnance qui remontait à une huitaine de jours et lui avait été apportée par le domestique de Mlle de La Birède, il se le rappelait très nettement. Et, à ce propos : — Quel affreux crime, Monsieur! et qui eût pu s'attendre?.... Mais je coupai court à ces exclamations pour le prier de me donner une copie de l'ordonnance. Il y consentit sans difficulté. C'était une solution de morphine. Trois gouttes à prendre dans un demi-verre d'eau sucrée, en se couchant. Le médecin qui avait signé l'ordonnance était le Dr Bonnière.

Je ne sais quel rapprochement s'établit subitement dans ma pensée entre le sommeil que cette potion devait procurer, et cet autre sommeil accablant qui avait terrassé Juliette. Je rentrai immédiatement chez moi et allai sonner à la porte de l'hôtel. Claudine vint m'ouvrir. La pauvre femme était toute bouleversée. On venait d'emporter à l'hôpital le corps de sa maîtresse, pour faire les constatations légales et au besoin l'autopsie.

Elle reconnut très bien la bouteille et l'ordonnance. Mlle de La Birède, se plaignant d'avoir des insomnies, avait fait venir son médecin qui lui avait prescrit cette potion.

— Et en a-t-elle pris souvent? lui demandai-je.

— Non, une seule fois. Elle a prétendu que ça lui avait donné des palpitations, et n'en a plus voulu... Mais où donc Monsieur a-t-il trouvé cette bouteille?

— Dans un massif, sous les fenêtres du salon.

— Vide?

— Oui.

Elle en fut fort étonnée. La bouteille devait être encore presque pleine. Après tout ce n'était peut-être pas la même. Elle sortit, et revint presque aussitôt. Si, ce devait être la même, car elle n'était plus dans l'armoire. Elle se souvenait fort bien pourtant l'y avoir encore vue la veille, dans la matinée. Qui pouvait l'avoir prise et jetée dans le jardin?

— Jean pourrait peut-être nous renseigner là-dessus? observai-je.

— C'est possible, mais il n'est pas là. Je ne sais ce qu'il a, ce garçon; depuis ce matin, il ne tient pas en place... J'y pense. C'est sans doute lui qui, l'ayant trouvée et sachant qu'elle n'était bonne à rien, l'aura jetée par la fenêtre, et elle se sera vidée en tombant.

— C'est bien probable, répondis-je.

C'était possible, en somme. Néanmoins, un soupçon, vague encore, s'éveilla en mon esprit.

Je me rendis chez le Dr Bonnière. C'était le jour de sa consultation, je devais donc infailliblement le rencontrer.

Il reconnut son ordonnance, se rappelant très bien en quelle circonstance il l'avait prescrite.

— Toute la dose en une fois? fit-il en réponse à la question que je lui posais. Mais il y aurait de quoi assommer un homme fort comme un bœuf, ou tout au moins le plonger dans un sommeil...

— Semblable à celui de Mlle d'Armelles hier soir? lui demandai-je en l'interrompant.

— Parbleu oui! vous m'y faites penser. Ah çà! à quel propos cette ordonnance et votre interrogatoire? Est-ce que vous supposez une corrélation?

— Je ne puis rien vous dire encore, mon cher docteur. Vous pensez bien que je ne crois pas à la culpabilité de Mlle d'Armelles, n'est-ce pas?

— Pardieu! ni moi non plus. Cet âne de procureur s'est emballé sur une fausse voie. Quelle joie j'aurais, mon cher ami, si vous pouviez lui démontrer son ânerie!

Et l'excellent homme me serrait les mains avec transport.

— Cette pauvre fille! Je n'en ai pas dormi de la nuit.

(A suivre.) Charles Corbin.

Le gérant: F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Pari

VOYAGEUSES [1]

(Suite et Fin)

Dans le cas présent, j'avais du moins cette excuse que Bernard e La Nauve — ainsi s'appelait le compagnon accepté si malaroitement — n'est vraiment pas le premier venu. S'il a quelquesns des pires défauts de la vaste corporation des viveurs oisifs à quelle il appartient, Bernard en diffère par la supériorité de cerins dons et par sa culture. Quoique non titré, il descend d'une ès vieille famille dont il est parlé dans l'Estoile. Mais, pour nprunter les termes mêmes du malicieux chroniqueur, il y a ngtemps que « le jeu, l'amour et la piaffe » n'ont guère laissé au ernier des La Nauve que son nom et juste assez de rentes pour ne son conseil judiciaire lui verse par semestre de quoi payer son yer, son tailleur et son valet de chambre. La Nauve cependant a pas interrompu un seul jour une existence de célibataire élént qui suppose cinquante mille francs bon an mal an : il monte cheval au Bois le matin, — et sur un cheval à lui, — il déjeune dîne dans les restaurants à la mode, il figure à toutes les preières dans son fauteuil d'orchestre, il aime et il joue aussi cher r'à l'époque où il se ruinait consciencieusement d'après la méthode uelle. Ils sont ainsi un certain nombre, à Paris, qui prolongent la sorte, parmi d'invraisemblables difficultés et des expédients rfois sinistres, un train de vie qui, pour seule raison d'être, a la cilité. Souvent les moyens que ces demi-aventuriers emploient ur se soutenir sont inavouables. Souvent — et c'est le cas pour Nauve — ces soi-disant oisifs exercent, à travers l'étourdissent de leurs distractions, un véritable métier auquel ils s'apiquent avec une activité d'autant plus patiente et plus réfléchie 'elle est plus dissimulée. Il en est qui sont remisiers à la Bourse, ceux-là emploient leurs matinées du Bois et leurs soirées du

1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 juillet.

monde ou du théâtre à entretenir des amitiés qui leur ont valu ou qui leur vaudront dans l'après-midi quelques fructueux courtages. D'autres mettent au service de quelque journal, français ou étranger, leur coûteuse expérience de la Société qu'ils monnaient en « échos » exactement documentés, parfois aussi, cruellement, car l'habitude des besognes anonymes n'est pas très saine pour la conscience. La Nauve, lui, passe pour pratiquer un autre système lequel n'est pas à la portée des décavés vulgaires : cet aimable causeur, aux yeux d'un bleu clair et doux, au sourire avisé, aux traits délicats, n'est pas seulement un homme de plaisir, c'est un artiste, dans la mesure où peut l'être quelqu'un qui n'a jamais fait d'études professionnelles et qui ne s'est jamais enfermé dans une spécialité. Il est musicien, et j'ai entendu de lui plusieurs morceaux où il y avait de la grâce et du souffle. Il est un peu écrivain, et on a donné au cercle de la rue Boissy-d'Anglas un proverbe de sa façon : *Qui trop embrasse...* fort lestement enlevé, ma foi. Il chante avec une voix très juste et très fraîche, et j'ai vu de ses pastels et de ses aquarelles fort présentables. Avec cela il avait, au temps passé de ses splendeurs, le goût passionné des beaux meubles, des faïences rares, des tapisseries anciennes, des tableaux de choix. Quand il lui a fallu suffire aux dépenses de son luxe avec des revenus diminués des neuf dixièmes, il a commencé par céder ses objets d'art, un par un, non pas à des marchands, mais à des amis. Les bibelots ainsi vendus furent un beau jour remplacés par d'autres, lesquels ont été vendus et remplacés à leur tour. Bref, le dilettante est devenu une manière de brocanteur en habit noir et en gilet blanc qui peut, dans presque toutes les maisons où il dîne, reconnaître, ici un cartel, là une terre cuite, ailleurs un cadre, ailleurs un meuble qui viennent de son petit entresol de la rue Marignan. Du moins c'est la légende. Mais si elle est vraie, ce trafic est fait si légèrement, avec un tour de main si adroit, qu'il n'y a pas moyen d'en vouloir à cet habile personnage d'un commerce, au demeurant plus honnête que beaucoup d'autres : La Nauve en effet s'y connaît en objets d'art, à croire qu'une des femmes de sa famille a trompé un de ses aïeux avec quelque rusé juif hollandais. Il ne vend ses bibelots, tous très authentiques, qu'à des millionnaires en train de s'improviser une installation parisienne : enrichis de la coulisse, grands seigneurs russes ou polonais, potentats du pétrole ou du porc salé, débarqués de New-York ou de San-Francisco, magnats de la République Argentine ou d

Honduras. Il ne dupe personne, puisqu'il fournit à de vrais riches ui les désirent de vraies magnificences. Sa commission est donc ien légitimement gagnée, et c'est un trait joli de sa nature, et ui sauve l'équivoque d'un pareil métier : il ne s'est pas blasé sur objet d'art. Il est demeuré un amateur passionné et qui jouit de e qu'il vend avant la vente, comme s'il n'en devait tirer aucun rofit. Ses mains palpent, ses yeux contemplent avec une adora- on sincère toutes les précieuses choses qui ne font plus que tra- erser son salon. Quand la dame de pique et celle de cœur ne lui ont pas trop cruelles, je gagerais qu'il refuse des marchés avanta- eux, afin de garder plus longtemps un meuble qui lui plait, une arme ont la ciselure le ravit, une étoffe dont la nuance l'enchante. Si ajoute qu'il a développé en lui, à mener cette étrange vie, et à acher jalousement ses réelles ressources, des souplesses de diplo- ate, peut-être achèverai-je, sinon de justifier, au moins d'expli- ier l'inconséquence qui faisait de lui mon compagnon dans ce tour de *San Spririto*. Certes, un plus énergique aurait entrepris pèlerinage tout seul. Pour une fois, cette défense de ma solitude urait eu tort, et, sans la présence de ce viveur parisien peu scru- uleux, je n'aurais pas assisté à l'épisode qui me rend plus chère ncore la silhouette de la vieille basilique et celle surtout de cette ia, *la bien nommée*, dont le fervent archiprêtre avait fait sa etite élève et son héritière d'âme.

— Nous allons rechercher, si vous permettez, avais je dit à ernard de La Nauve en arrivant à la gare de Castel-Fiorentino, on cocher d'il y a dix ans. C'était un bonhomme assez curieux qui vous amuserait.

— Et peut-être nous aiderait-il à découvrir quelque vieille pein- re qui ne soit pas hors de prix, avait-il répondu. J'ai l'idée que reviendrai bredouille de ce voyage-ci... Positivement, dans cette alie d'aujourd'hui, on ne trouve plus rien, rien, rien!... Où est époque où j'achetais trois cent cinquante lires à Florence un vant de cassone de la meilleure époque?... Je lui ai dû de ne pas re affiché à l'Impérial, croiriez vous cela? Mais oui, j'avais rdu dans les trente mille. Je ne savais trop comment payer. Saki osé commençait sa collection. Je lui ai cédé ce chef-d'œuvre. Il soupira :

— Et c'est encore lui qui a fait une bonne affaire...

Nous descendions du train comme il me débitait cette confi- nce, si peu en harmonie avec le doux paysage qui verdoyait

autour de nous, délicieusement intact, lui, et tout pareil à l'autr portion de mes souvenirs, celle qui ne connait ni les cercles pari siens, ni les musées des boursiers heureux, ni les roueries de gentilshommes aux abois. Mais si rien n'avait changé dans l petite ville de Castel, ni la ligne des collines, ni l'aspect de maisons, ni le bouquet de hauts cyprès noirs à deux pas de la gare il n'en était pas ainsi du groupe des quatre cochers, debout auprè de leurs voitures et qui attendaient les voyageurs. Je n'y discerna pas le maigre et svelte Bonciani, et comme je demandais de se nouvelles :

— Tonino? me dit un de ces hommes, il est *dans les déplaisirs*.

— Il n'a plus ses chevaux et sa voiture?

— Il y a beau temps, repartit mon interlocuteur. Sa jume était devenue vieille et elle est morte... Il l'a remplacée par ur autre qui est tombée et qui s'est cassé la jambe. Un troisièm cheval est mort aussi. Sa voiture s'en allait en morceaux. La poli a fini par lui retirer sa patente... C'est sa faute aussi... Il s'éta marié. Sa femme l'a quitté. Il a eu du chagrin. Il s'était mis boire, et alors...

— Mais son frère, le chapelier, et ses autres frères ne l'ont pa aidé?

— Ils ont tous eu des malheurs. Quand la disgrâce est dans ur famille, c'est ainsi : à navire brisé tous les vents sont contraire Le chapelier est parti pour l'Amérique. Celui de Rome avait ma vais cœur et n'a pas voulu entendre parler de Tonino...

— Alors, comment vit-il?

— Il est à Empoli qui fait le *mezzano* (1)... Il est un peu mie maintenant. Il s'y connait en chevaux et on le consulte. C'est l qui m'a fait acheter cette bête. Tenez, voyez ses pieds, ils so de fer...

Et pour nous engager à monter dans sa petite calèche, il soul vait de terre le sabot de l'animal — assez solidement râblé effet, un de ces produits croisés où il y a du cheval sarde et cheval piémontais. L'homme était, lui aussi, un solide gaillard, q devait avoir commencé son métier de voiturier avec quelques re sources. Il était proprement mis, une grosse chaine d'or brillait s son gilet de velours, et sa voiture était une victoria, tendue de dr neuf, d'un gris à l'épreuve de la poussière. Les roues et la cais

(1) L'intermédiaire, le courtier.

revernies, les lanternes nickelées, les garde-crotte en cuir ciré, la natte où poser les pieds, — quel contraste avec le *baroccino* de Bonciani! Je devais avoir l'explication de ce changement, plus tard, en causant avec mon hôtelier de Sienne : une vaste entreprise de voitures s'était formée à Florence, commanditée par une banque anglaise, et destinée à fournir de véhicules, un peu plus chers mais plus confortables et plus exactement tarifés, les petites villes curieuses de la province, celles qui peuvent servir de points de départ pour des excursions. Le voisinage de quelques couvents et surtout de San Gimignano, avait fait ranger Castel-Fiorentino dans le nombre. Avais-je besoin de ce renseignement, pour regretter, devant ce banal équipage et ce cocher à la mine rogue, le pittoresque débraillé de mon ancien guide? Enfin, le cheval avait été choisi par lui — ou je le crus — et ce fut la raison pour laquelle j'invitai mon compagnon à s'installer dans ce véhicule, plutôt que d'en chercher un autre :

— A *San Spirito in Val d'Elsa*, dis-je, une fois assis.

— Décidément, l'église de votre ami Dom Casalta n'est pas très à la mode parmi Messieurs les voyageurs? dit à son tour La Nauve en riant de la visible surprise empreinte sur le visage maussade du cocher.

Celui-ci me fit répéter ma question, et il répondit :

— Mais il n'y a rien à voir à cet endroit, absolument rien. Si ces Messieurs veulent aller à San Sebastiano, à San-Gimignano...

— Non, insistai-je, à *San Spirito in Val d'Elsa*... Et si vous ne savez pas la route, demandez-la...

L'orgueil commun à tous les cochers de tous les pays et qui leur rend odieux l'aveu de leur ignorance quand il s'agit de routes, contracta le visage de l'homme à qui un de ses camarades, un enfant du pays celui-là, épargna l'humiliation d'une demande.

— *San Spirito in Val d'Elsa?*... dit cet homme; tu connais bien Montajone?...

Et avec des gestes de la main qui dessinaient la contrée, il commença d'expliquer les tours et les détours de la route, pour finir, en se tournant vers nous :

— *Tre cose son difficile a fare — cuocere un uovo, fare il letto ad un cane, e insegnare a un Fiorentino* (1).

Le Florentin haussa les épaules, sans relever ce dicton, imaginé

(1) Il y a trois choses difficiles à faire : cuire un œuf, faire le lit d'un chien et enseigner à un Florentin.

par ces alertes montagnards toscans sur leur capitale. Saura-t-on jamais si c'est une épigramme ou une louange? Nous partîmes, égayés par ce proverbe, qui assimile la cuisson des œufs et la litière des chenils, si bizarrement, à l'intelligence des compatriotes de Machiavel. J'avais retrouvé dans cet adage une saveur locale qui me donna une seconde l'idée de changer de voiture et d'automédon. Mais l'attelage et la carriole du citateur étaient trop misérables. A mon hésitation encore devant une voiture un peu rude, j'aurais pu reconnaître que j'avais dix ans de plus. Enfin nous roulions, et tout de suite le paysage se fit si gracieux et si rustique, avec ses mêmes pentes labourées fraîchement ses mêmes ormeaux étêtés pour la vigne, ses mêmes forêts sur l'horizon, ses mêmes oliviers d'argent, ses mêmes passages de charbonniers, conduisant de grands bœufs blancs aux immenses cornes. — J'oubliai les premières déconvenues et aussi la réponse négative, très logique après sa première preuve d'ignorance, que le cocher florentin avait faite à ma demande :

— Avez-vous entendu parler de Dom Casalta?

— Décidément, m'avait dit La Nauve, ce n'est pas cet imbécile qui nous indiquera quelque vieille chose d'art à rapporter...

Et, par une involontaire association d'idées, comme les hommes les plus surveillés en ont quelquefois et qui les trahit à leur insu :

— Connaissez-vous Marsh, l'Américain? me demanda-t-il. Non. Vous n'y perdez pas beaucoup. C'est bien l'homme-dollar dans toute son horreur. Mais l'hôtel qu'il s'est fait construire, avenue du Bois-de-Boulogne, est vraiment beau... Il faudra que je vous y mène... Il m'a consulté sur deux ou trois petites choses, et avant moi d'autres, qui s'y connaissent mieux que moi... Il y a des merveilles, dans cette maison-là, surtout en peinture italienne. Cela vous étonne, n'est-il pas vrai?

— Rien ne m'étonne des Américains, répondis-je... Ce sont les féodaux et les magnifiques d'aujourd'hui. Il est tout naturel qu'ils héritent des féodaux et des magnifiques d'autrefois...

— Des féodaux!... repartit La Nauve avec le visible mépris d'un homme qui a plusieurs siècles d'aristocratie dans le sang de ses veines, quand il pense à des richards, même pour les exploiter; ce sont d'énormes enfants qui font joujou avec les choses de la vieille Europe. Voilà tout... C'est sa nièce qui a donné à celui-là le goût du quatorzième et du quinzième... Il y met le prix... Mais je crois bien, conclut-il après un nouveau silence et

en regardant au loin la campagne autour de lui, qu'il pourrait dépenser tous ses millions avant de trouver à vingt lieues à la ronde un objet quelconque. C'est extraordinaire, je vous le répète, comme on a récuré ce pays ci... A propos de Marsh et d'Américains...

Et il commença de me conter, assez drôlement, une anecdote du demi-monde, comme il en sait par centaines, toutes inédites, toutes recueillies sur place et d'après nature. L'héroïne de celle-ci était la toujours charmante et spirituelle Gladys Harvey. Décidément rien ne manquait au contraste entre mon premier voyage et le second. Tandis que La Nauve parlait, je regardais tour à tour son visage de joli homme, si fin à la fois et si usé, où flottait un dernier reflet de jeunesse, puis le sauvage et gracieux horizon. Le nom de Gladys m'évoquait la coulée des voitures le long des Champs-Élysées vers l'Arc de Triomphe, et, à deux pas de nous, l'Elsa roulait son eau verte entre ses rives argileuses! Je devinais à l'accent de Bernard combien profondément la fête parisienne avait mordu au cœur ce personnage complexe, dont la nature a fait un commencement d'écrivain et de musicien, et le vice un *mezzano* d'une autre espèce que Bonciani, mais un courtier tout de même, un brocanteur de belles choses, rompu aux secrets compromis de conscience d'un semblable gagne-luxe. L'irréfléchi ressouvenir de l'hôtel Marsh, formulé tout haut, me le montrait chargé, par le millionnaire Américain, de quelque achat sur quoi prélever une fructueuse commission. Et comment expliquer qu'avec tout cela il conservât assez de finesse, des sensations assez vibrantes pour que le demi-artiste reparût sans cesse en lui sous le viveur volontiers cynique et le trafiquant madré. Il m'avait fait, durant cette première partie de notre promenade, secrètement regretter de l'avoir amené.

Toute ma contrariété s'effaça, lorsque nous fûmes en vue de *San Spirito in Val d'Elsa*, et qu'il se livra, devant cette première apparition de la basilique, à un enthousiasme où je reconnus mon coup de foudre d'il y a dix ans.

— Mais c'est un bijou, s'écria-t-il, une chose unique!... Votre ami Dom Casalta est un sage et un heureux d'avoir eu cet admirable joyau de pierre à soigner. Un bibelot de cette taille et de cette finesse, c'est à nos objets d'art à nous, ce qu'une fresque de Michel-Ange ou de Raphaël est à un pauvre petit tableau de chevalet, ce que ce chêne vert est à un brin d'herbe... Ce *campanile*, quelle grâce

dans l'élégance!... Et ces colonnettes, avec ces crocodiles et ces léopards !... Et cette Madone !...

Et le même nom qui m'était monté à la mémoire lors de ma rencontre avec cet anonyme chef-d'œuvre de la sculpture pisane, lui vint aux lèvres : On dirait une femme de Millet...

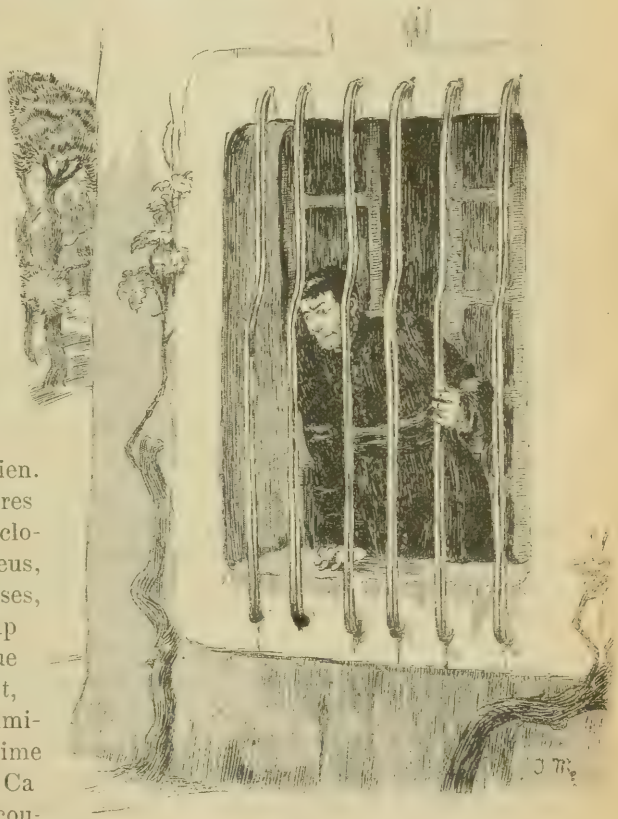
C'est lui qui m'a fait acheter cette bête.

De telles analogies d'impression compensent bien des froissements. J'en suis arrivé à ce point de la vie où l'on sait trop l'inintelligibilité réciproque des êtres les uns par les autres; et que de choses l'on pardonne à un compagnon qui, de temps en temps,

vous dit sur un livre, sur un tableau, sur un pays, sur une statue, précisément la phrase que vous vous prononcez à vous même :

— Quelle pitié, n'est-il pas vrai, lui répondis je, s'il ne s'était pas trouvé là un de ces grands artistes inconnus que sont les vrais dilettantes, pour empêcher cette merveille de tomber en ruine!... Je m'étonne qu'il ait entendu notre voiture approcher et qu'il n'ait point paru lui-même...

La victoria s'arrêtait, comme je disais ces mots, devant la façade, caressée par ce même soleil transparent et doré, dont je me souvenais si bien. Mais la porte du presbytère demeurait close, et quand je l'eus, à plusieurs reprises, ébranlée d'un coup de marteau chaque fois plus insistant, ce ne fut pas le lumineux, le magnanime visage de Dom Casalta qui se découvrit derrière les barreaux de la fenêtre du rez-de-chaussée enfin ouverte. J'aperçus une physionomie obscure et brutale, érigée au-dessus d'une soutane noire. Ce prêtre ci, la joue non rasée à deux heures de l'après midi, avec les taches dont cette soutane était toute constellée, avec la dureté de ses yeux noirs, ressemblait si peu à l'autre, que je compris du coup la vérité : pour que cet homme fût installé dans le presbytère de *San Spirito*



Que demandez-vous, Messieurs?

il fallait qu'un malheur eût frappé mon ancien ami. Cependant le prêtre nous criait d'une voix âpre et bourrue :

— Que demandez-vous, Messieurs?...

Et quand j'eus prononcé le nom de Dom Casalta :

— Dom Casalta? reprit-il d'un accent plus dur encore, où je crus discerner un frémissement d'aversion, il est mort depuis un an, Dom Casalta. C'est moi qui le remplace...

— Nous voudrions visiter l'église, dit mon compagnon à son tour, comme je me taisais, réellement stupéfié par une nouvelle pourtant si conforme à ce que j'aurais dû au moins prévoir comme possible.

Dom Casalta était mort, et sans doute la signorina Bice et peut-être la Pia! Soudain la minute où j'avais vu ces trois êtres réunis autour du petit panneau, de cette tablette de *biccherna* qui représentait le jeune Tobie, me revint avec une précision qui me fit du mal. C'était comme si j'eusse physiquement senti la vie passer, et pour que cette sensation d'un noble et paisible intérieur à jamais aboli fût plus amère, j'écoutais le nouvel archiprêtre répondre :

— Je vais envoyer la servante vous ouvrir la porte... D'ailleurs, pour ce qu'il y a à voir dans l'église...

Quel contraste entre cette façon bougonne de nous faire montrer la basilique par une domestique et la grâce d'accueil dont je me souvenais! Quel contraste aussi entre ce mépris pour le vénérable monument et la piété fervente du maître de la Pia! Quel contraste enfin, entre cette Pia elle-même et l'affreuse mégère que nous vîmes, après quelques minutes d'attente, tirer le battant de la porte! Cette véritable sauvagesse, en jupon rouge, les pieds et les mains énormes, la joue enflée d'une fluxion sous un mouchoir malpropre, fleurant l'ail et la crasse, les yeux mauvais et vaguement bigles, semblait avoir été choisie exprès pour faire regretter davantage la fine et jolie fille qui maniait jadis ces mêmes clefs, ouvrait ces mêmes grilles, glissait entre ces mêmes colonnes. Et quoique l'intérieur de la basilique n'eût pas changé, déjà des traces d'incurie commençaient de s'y apercevoir, qui annonçaient la future décadence. Le parvis n'était plus balayé. Des toiles d'araignées déshonoraient les volutes des chapiteaux. Des vitres avaient été cassées par le vent à plusieurs fenêtres, sans que l'on se donnât la peine de les remettre, et, à plusieurs places, le badigeon blanc des murs était sali d'inscriptions au couteau et au crayon. Enfin,

et du moins là, cette incurie avait eu un effet d'une poésie bien inattendue, — par les carreaux crevés, des hirondelles avaient pénétré dans le bâtiment, et suspendu leurs nids aux poutres des plafonds. Le bruit de notre entrée les effaroucha, et, avec leurs grandes ailes noires et leurs ventres fauves, elles se prirent à voler sous la nef, d'un vol rapide et inquiet, qui mit un frémissement, comme une vibration dans le silence de la vieille église. Ces palpitants oiseaux étaient trois à battre ainsi l'air de leur fuite éperdue et une hallucination d'une seconde me donna l'idée que c'étaient là des âmes revenues, sous cette forme, visiter la basilique, — quelles âmes? sinon celles de l'archiprêtre, de sa sœur et de sa douce acolyte... J'allais apprendre aussitôt qu'une condition au moins manquait à cette fantastique métempsycose : l'une des trois personnes dont je poétisais ainsi l'existence d'outre-tombe, vivait toujours, hélas! pour voir abandonnée l'œuvre de piété à quoi elle participait jadis, profané le sanctuaire dont elle avait été la prêtresse, et reniée la dévotion de son maître disparu.

— Est-ce que Dom Casalta a été malade longtemps? demandai-je, tandis que La Nauve allait s'extasiant devant l'ensemble et les détails de la merveilleuse construction, ici admirant un chapiteau de colonne, là une sculpture de l'ambon, plus loin la frise du tabernacle.

— Je n'étais pas ici, répondit la vieille femme, je suis venue avec Dom Malvano, mais je sais qu'il a été frappé d'un *coup sec* — c'est la pittoresque et sinistre expression italienne pour désigner une attaque — comme il venait de dire sa messe, dans la sacristie de l'église...

— Et sa sœur, la signorina Bice, savez-vous comment elle est morte?

— Je ne sais pas, reprit la vieille femme, mais elle est enterrée à côté de lui, dans une chapelle devant laquelle vous avez dû passer, si vous venez de San Gimignano, tout près de la ferme, à côté des cyprès...

— Nous arrivons de Castel, répondis je. Et cette jeune fille que j'ai vue chez eux, quand est-elle morte?...

— Vous voulez parler de la Pia? repartit la femme en haussant les épaules; elle vit toujours .. C'est elle justement dont le père a cette ferme... Elle ne va pas tarder à être ici. A peine un étranger arrive-t-il qu'elle quitte sa maison, pour venir voir si ce n'est pas un des anciens amis de Dom Casalta...

Puis hargneuse :

— Elle nous a donné assez de mal, les premiers temps. Elle se croyait vraiment la maitresse de *San Spirito*... Mais Dom Malvano l'a mise à la porte, et il faut une visite pour qu'elle reparaisse... Elle va à l'office à Montajone... Tenez, avais je raison? la voici.

Je me retournai du côté de la porte, sur le geste haineux de la maussade et orde sorcière, et j'aperçus la pauvre fille, dont je venais d'apprendre le malheur. En toute circonstance, j'eusse éprouvé l'intérêt le plus vif à rencontrer la jolie élève du magnanime et enthousiaste archiprêtre. Devant le mystère du drame moral qu'elle me représentait aujourd'hui, comment cette simple curiosité ne se fût-elle pas changée en une sympathie poignante? Quel chagrin avait dû être pour elle cette mort de son protecteur d'abord, puis cette intrusion d'un prêtre indifférent à la beauté de la vieille basilique, son propre bannissement enfin hors de ce qui avait été son asile de corps et d'âme à son retour dans la grossièreté du milieu natal! Je me rappelais trop bien ce que m'avait dit Dom Casalta : son adoption par une dame riche, sa vie à Rome *da contessina*, puis sa rentrée dans la misérable ferme... Je la regardai avec une attention aussitôt navrée. A quel degré cette fine nature avait ressenti ces cruelles émotions, son visage consumé le disait assez, ce maigre visage fiévreux où la grâce de la vingtième année souriait autrefois. Maintenant, c'était un masque tragique et pétri de tristesse! Elle était tout en noir, avec des rubans de la même couleur à son grand chapeau de paille, pareil à celui de jadis. Ce costume de deuil faisait ressortir la pâleur de son teint et le blond toujours cendré de ses cheveux, sa dernière jeunesse. L'étoffe de cette simple robe sombre était bien râpée sous le châle. Visiblement, depuis la disparition de l'archiprêtre, la Pia subissait, pardessus sa peine, la misère d'une existence de plus en plus resserrée. Pourtant la propreté de cette trop modeste toilette, les petites mitaines de dentelle noire d'où sortaient ses doigts amincis, sa façon de se tenir, de draper ce châle élimé, de nouer les longues brides de son chapeau par dessus les larges ailes de paille souple, de manière à lui donner la forme d'un original bonnet, tout révélait encore l'être trop différent, la demi-dame qu'elle restait presque inconsciemment. Ces dix années avaient changé l'enfant pieuse en un commencement de vieille fille, de vieille demoiselle plutôt. Et ces mêmes années avaient sans doute pesé aussi sur ma tête, car

elle me regarda sans me reconnaître, quoique mon image fût liée, pour elle, à un incident certainement inoubliable dans l'histoire de sa chère église : la découverte de la tablette de *biccherna*, de ce petit panneau peint par Neroccio di Bartolommeo Landi, et qui représentait Tobie et les trois Anges. Quand je lui eus rappelé en quelques mots cet épisode, un flot de sang empourpra ses joues. Ses yeux bruns, où l'idée fixe allumait ses flammes sèches, s'humectèrent de larmes. Un soudain attendrissement la remua tout entière :

— Ah! dit-elle, comme *il* serait heureux de vous revoir! *Il* attendait votre visite tous les printemps, mais vous n'êtes jamais revenu...

De nommer celui auquel son cœur gardait un si passionné, un si inguérissable regret, lui était physiquement trop douloureux. Les hirondelles qui continuaient de voleter entre les colonnes de la vieille église, n'étaient pas plus sauvages que ce tendre cœur. J'en voyais les battements à travers le chétif corsage, — tant avait été profond l'émoi de la pauvre fille à retrouver le témoin d'un temps plus heureux. A peine si j'osais lui parler, de peur de toucher à la plaie trop vive. Mais si la délicate Pia était la victime de la sensibilité la plus passionnée, elle était aussi une créature très simple et qui avait le courage de ses émotions, — l'un des admirables traits de l'âme plébéienne. Ce fut elle qui, spontanément, douloureusement, commença la confidence que je ne lui aurais jamais demandée. En l'écoutant, je me souvenais que l'archiprêtre avait prononcé devant moi les mots héroïques de la virile prière : *a morte improvisa libera nos, Domine*, — et j'admirais que le mystérieux dispensateur de nos destinées eût épargné au vieillard, même dans cette foudroyante surprise de la mort subite, ce que son âme de croyant redoutait par-dessus toutes choses : l'entrée dans l'éternité sans le viatique de la dernière heure.

— *Il* se portait si bien la veille, disait la jeune fille, et il avait été si heureux!... L'archevêque de Sienne était venu visiter *San Spirito*, et pontifier au maître autel. Vers deux heures, et comme il devait partir avec Monseigneur, on vint lui annoncer qu'un bûcheron, derrière Gambassi, était tombé d'un arbre et qu'il le demandait, pour lui porter le bon Dieu. Il est parti comme il était, sous le soleil de juillet. Il a administré le pauvre homme, puis il est encore allé dire adieu à Monseigneur... Il est entré ici et n'a pas très bien dormi. Il a voulu cependant le lendemain se lever

pour célébrer sa messe. Il avait promis au blessé de la dire pour lui. C'est moi qui la lui ai servie, comme je faisais quand le garçon ne venait pas... Si vous l'aviez entendu la dire, cette dernière messe!... Il était si beau, toujours, à l'autel. Il priait comme les Saints ont dû prier. Mais jamais je ne l'avais vu remué comme ce matin-là... Je suis sûre que son bon Ange l'avertissait, par une permission du Saint-Esprit, pour lequel il a tant fait!... N'est-ce pas extraordinaire tout de même, qu'il eût voulu, la veille, se confesser à l'archevêque et recevoir la communion de sa main?... Enfin, après la messe, il rentre dans la sacristie... — Je suis un peu fatigué, Pia, me dit-il, va appeler ma sœur... Il s'assied, appuie son bras sur la table où il venait de poser le calice. Sa tête retombe sur son bras... Il avait passé sans plus de souffrance... Donna Bice ne lui a pas survécu six jours...

— Et pourquoi ne lui a-t-on pas fait un tombeau dans la basilique? demandai-je, remué, plus que je ne saurais dire, par ce récit qui me faisait assister en pensée à cette grande chose humaine : une belle mort achevant une belle vie dans une harmonie absolue.

— N'est-ce pas? C'est une indignité..., répondit vivement la Pia. Mais il paraît que la loi ne l'a pas permis. Nous avons pu pourtant le placer dans une chapelle sur la route d'où l'on voit *San Spirito*, et qui, heureusement, est tout près de chez nous. C'est une grande consolation pour moi. Quand je vais y prier le soir, j'entends la cloche du *campanile*... Mais ce n'est pas *San Spirito!* Et il aurait tant voulu être enterré devant l'autel de la Madone, le dernier que nous ayons réparé, celui où nous avons mis la peinture... Vous ne l'avez pas vu encore, cet autel?... Ah! fit-elle, avec un profond soupir, ils l'ont déjà bien gâté, comme le reste...

Et, du regard, elle me montrait, ce que je n'avais pas observé encore : sur les murs, jadis si sévèrement blancs, s'étalaient d'abominables lithographies, enluminées de tons criards. Au fond de la chapelle où la Pia me conduisit, à côté du panneau siennois, une statue de la Vierge en bois colorié attestait l'invasion de la vulgaire camelote ecclésiastique dans l'austère et pure asile d'art. Ce n'était là qu'un naïf manque de goût et qui aurait pu se concilier, chez le nouveau desservant, avec une réelle piété. J'allais constater qu'il n'en était rien et qu'à l'enthousiaste de beauté, aussi noble par ses vertus de prêtre que par ses hautes qualités d'intuition esthétique, un indigne avait succédé, — indigne par sa misère d'intelligence, indigne par sa misère morale.

La Nauve cependant nous avait rejoints. Les impressions qui, pour moi, paraient de mélancolie la basilique, ne pouvaient pas être les siennes. Il ne connaissait Dom Casalta que par mes discours, et, quand on cause avec un compagnon aussi différent par certains côtés, involontairement la parole fausse un peu la pensée. On éclaire, dans les anecdotes, les parties que l'on croit plus perceptibles et l'on jette de l'ombre sur celles qui semblent étrangères à l'écouteur.

En dessinant au viveur parisien le profil du chapelain de *San Spirito*, j'avais souligné les traits pittoresques du modèle sans dégager le caractère mystique de cette physionomie et sa poésie sacerdotale. Pour La Nauve, le remplacement de Dom Casalta par Dom Malvano n'était qu'un épisode insignifiant, et aucune comparaison ne corrompait le plaisir d'art que lui causait la vieille église. C'est le sourire aux lèvres et la flamme aux yeux qu'il redescendait vers nous. Quand il aperçut le panneau qui avait servi de reliure au livre de *biccherna*, sa joie de connaisseur se transforma en une véritable exaltation. Moi-même je ne me rappelais pas la beauté souveraine de cette peinture, qui maintenant m'apparaissait dans son vrai caractère de chef-d'œuvre. Les trois anges, le jeune Tobie et le chien continuaient d'aller dans le fauve paysage, et les couleurs des fins visages, des souples vêtements, des riches armures, étaient rendues plus douces, plus veloutées, plus tendres par le reflet du verre qui protégeait le tableau. Je n'aurais pas su que le cadre était imaginé par la Pia, je l'aurais deviné à son exécution si maniérée et si féminine dans son joli enfantillage.

Un bord d'une soie brochée, d'un rouge passé à reflets d'or, découpé sans doute à même quelque chasuble usée de Dom Casalta, entourait le panneau. Cette soie, tendue sur un carton épais ou sur une planche mince, était elle-même entourée d'une baguette de bois recouverte d'un velours sombre, et cette baguette, qui maintenait la vitre, était clouée à un plus large rebors de bois, tendu d'une soie pareille à celle de l'intérieur, mais avec une petite application de dentelle d'argent. La précieuse image, abritée dans ce reliquaire de brocart et de verre, rayonnait d'un magique éclat qui faisait s'exclamer le dilettante La Nauve :

— Mais quelle merveille !... disait-il à voix haute et sans plus se souvenir que nous étions dans une église; que ces ors sont fins ! Et ces visages ! Et les ornements de ces armures ! Quels pinceaux

et quelles loupes employaient donc ces maîtres d'autrefois, pour fignoler dans ce détail les cheveux, les auréoles, et les prunelles, les bouches, sur ce rien d'espace!... Savez-vous que c'est le motif du Tobie qui est à Florence dans l'Académie, et que l'on attribue tantôt à l'un des Pollajuoli et tantôt à Botticelli ?... Quand je n'aurais dû voir en Toscane que ce bijou, il valait le voyage... Seulement il faudrait l'enlever de ce cadre extravagant...

— Heureusement elle ne vous comprend pas, fis-je en lui désignant la Pia. C'est son œuvre et elle en est si fière...

Il ne m'écoutait déjà plus, absorbé dans un examen plus minutieux du panneau. Je profitai de sa distraction pour reprendre mon entretien avec la jeune fille, que j'interrogeais sur sa vie à elle maintenant. Elle me répondait en phrases d'abord évasives, puis plus précises, à mesure qu'elle entrait en confiance avec cet ami qu'elle ne se soupçonnait pas.

Quel contraste entre la Pia et cette affreuse mégère !

Ce n'était point directement qu'elle me parlait, mais sans cesse elle revenait vers l'existence d'autrefois, et sa nostalgie attestait trop sa lassitude d'aujourd'hui :

— On n'est pas bien riche chez nous, disait-elle, et mon père et mes frères voudraient bien que je travaille à la ferme... Je ne peux pas. Je sens que je suis trop faible... Enfin, avec ma dentelle et

en ne perdant pas de temps, je me suffis... Quand il vivait, tout allait si bien. Il était si bon pour eux. Il leur donnait toujours quelque petite chose et puis ils en avaient peur... Encore mainte-

Réfléchissez, Seigneur archiprêtre.

ant, quand j'ai des difficultés, je leur parle de lui... Ah! S'il n'y avait pas son tombeau à soigner, j'irais chez les Clarisses d'Emboli qui m'ont souvent demandée... C'est quelquefois si pénible pour moi de penser : s'il voyait l'église comme elle est!... Mais qui lui mettrait tous les matins les fleurs qu'il aimait de

son vivant? les cyclamens en été, et maintenant les violettes ?...

Instinctivement, et comme si après avoir cédé au besoin de revoir cette église profanée, elle cédait au besoin de la fuir, la jeune fille avait marché, tout en causant, du côté de la porte. Nous sortîmes ainsi de la basilique et nous vînmes nous reposer sur un banc adossé au mur du presbytère. Que ma compagne avait dû de fois, par les beaux soirs d'été, en août par exemple, quand les feux de l'Assomption s'allumaient sur toutes les collines ; en juin, quand les lucioles rayaient le crépuscule de leurs flammes volantes, — oui, qu'elle avait dû de fois s'asseoir sur cette même pierre avec l'archiprêtre, et entendre, devant les étoiles, cet homme de Dieu parler de l'immortelle espérance, dans l'ombre de la basilique ! Sans doute ces souvenirs recommencèrent de l'oppresser, car elle se taisait maintenant. Et moi, de plus en plus troublé par tout ce que je devinais de poésie secrète et singulière dans cet être qui s'ignorait tellement lui-même, je me taisais aussi. Je regardais le doux paysage toscan et j'en reconnaissais toutes les lignes, aperçues autrefois à travers la fenêtre placée juste au-dessus de nous...

Combien de temps demeurâmes-nous ainsi, abîmés dans une mélancolie que nous sentions si pareille ? Je n'en sais rien. Je sais seulement que tout d'un coup la tête de la Pia et la mienne se relevèrent juste à la même minute d'un même saisissement de surprise, et que nous nous regardâmes avec la même pensée dans nos yeux, et un même battement de cœur suspendit nos respirations. Deux personnes étaient entrées dans la chambre qui donnait sur cette fenêtre restée ouverte et qui était l'ancien cabinet de travail de Dom Casalta. Ne se sachant pas écoutées, elles continuaient très haut un entretien évidemment commencé depuis quelques moments déjà et dont nous ne perdions pas une parole :

— Réfléchissez, seigneur archiprêtre, disait une des voix, insinuante, prenante, tentatrice, celle de Bernard de La Nauve, si cents lires, versées comptant, c'est une somme...

— Ce sera huit cents ou rien, répondait l'autre voix, celle de l'archiprêtre, maussade et résistante. Si je vends ce Tobie, le seul beau tableau que j'aie dans mon église, il faut au moins que je fasse une vraie affaire.

Il avait employé l'augmentatif italien : *un affarone*, et la dénonce, prononcée avec brutalité, avait pris dans sa bouche un accent de gloutonnerie,

— Coupons la différence en deux, avait insisté La Nauve, et mettons sept cents...

— Non, avait répliqué Dom Malvano : huit cents lires ou rien.

— Et si je vous laisse le cadre, dit La Nauve. Et si je m'engage à vous envoyer de Sienne quelque image, juste de la grandeur, que vous pourrez mettre à la place ?

— Dans ce cas-là, fit l'autre, après une minute d'hésitation, ce sera sept cent cinquante, mais pas un paolo de moins...

— Va pour sept cent cinquante, conclut La Nauve, j'ai les billets là. Je vais vous les compter, pendant que vous me faites le reçu...

Que ce mercantile débat entre mon compagnon et le mauvais prêtre eût pour objet la table de *biccherna*, nous n'en avions pas douté une seconde, la pauvre Pia et moi, même avant d'avoir entendu nommer le Tobie. Je vis le joli visage déjà si pâle de ma compagne devenir plus pâle encore, une expression d'épouvante passer dans ses prunelles, et à moi-même le marchandage de cette adorable peinture, objet jadis de si hautes émotions, me sembla une espèce de sacrilège. C'était pire que cela, puisque le tableau avait appartenu personnellement à Dom Casalta, qui l'avait donné à l'église. Un irrésistible désir d'empêcher ce malhonnête trafic me fit me lever, et dire tout bas à la Pia :

— Cet achat n'aura pas lieu, je vous le promets.

Et j'entrai dans le presbytère sans sonner ni frapper, laissant la jeune fille, toujours immobile, sur le banc de pierre, l'oreille aux aguets, la physionomie comme hypnotisée par l'horreur. Ce fut seulement en passant le seuil de la pièce que je compris l'absurdité de ma démarche et mon impuissance à rompre un marché qui ne me regardait en aucune manière. L'archiprêtre était assis à la table, libellant le reçu demandé, avec sa face grossière de paysan à peine dégrossi. Le fin visage de La Nauve, tirant de son portefeuille les billets roses, traduisait le contentement surveillé du collectionneur qui met la main sur une trouvaille inespérée, et, avant que je n'eusse même ouvert la bouche :

— En ai-je eu, dit il en français, une heureuse idée de demander à ce drôle-là si le Tobie était à vendre ?...

Puis, gaiement :

— Si je pouvais emporter l'église tout entière, il me la bazarderait de même... Pour sept cent cinquante lires, entendez-vous,

— *sept cent cinquante*, — je vais avoir le tableau... Encore l'ai-je mal marchandé. Je lui ai trop laissé voir que j'en avais envie...

— Ne faites pas cela, mon cher La Nauve, lui répondis-je, en français, moi aussi, et d'une voix suppliante.

Et j'insistai :

— Ne faites pas cela!...

— Mais pourquoi? me demanda-t-il.

Et il me regardait avec la stupeur d'une absolue inconscience.

— Mais parce que ce drôle, comme vous l'appelez trop justement, n'a pas le droit de vous vendre cette peinture qui n'est pas à lui. Je le sais, moi, puisque j'en ai le premier révélé la valeur à son prédécesseur. C'était la propriété privée de Dom Casalta. Il l'a léguée à l'église. Par conséquent, je vous le répète, cet homme vous vend ce qui n'est pas à lui.

— Vous avez peut-être raison... répondit La Nauve.

Puis, après un silence, et haussant les épaules :

— Bah! je n'en achèterai pas moins le tableau, et pour une simple raison : si ce gaillard s'est décidé en cinq minutes, dès la première offre, à me vendre ce Neroccio sept cent cinquante francs aujourd'hui, à moi, qu'il ne connait pas, c'est qu'il a besoin d'argent. Il en aura besoin demain comme aujourd'hui. Supposons que je cède à votre scrupule. Demain un visiteur quelconque, un Anglais, un Américain, un Juif, un brocanteur de Sienne ou de Pise passe par ici, voit le panneau, le marchande et l'emporte... Puisqu'il est dans la destinée de cette table de *biccherna* de quitter *San Spirito*, j'aime mieux qu'elle le quitte pour un certain entresol de la rue Marignan...

— A moins que ce ne soit pour l'hôtel d'un Marsh ou d'un Saki Mosé, avec un fort courtage...

C'était la première fois que je me permettais de faire une brutale allusion aux dessous utilitaires du dilettantisme de La Nauve qu'il dissimulait si adroitement. Cette insolente phrase ne m'eut pas plutôt échappé que je le vis pâlir. Il eut l'énergie de dompter aussitôt sa colère, pour me répondre du ton le plus flegmatique, mais aussi le plus cassant :

— Et quand ce serait pour l'hôtel de Marsh ou de Saki Mosé, je ne sache pas que personne ait le droit de m'empêcher de faire d'un objet à moi l'usage qui me convient, et, à partir de cette minute, ce panneau est à moi...

Il avait, en prononçant ces paroles, où je sentais une résolution

lésormais irrévocable, placé les billets de banque sur la table et ris le reçu que lui tendait le prêtre. Les sourcils froncés, la bouche lure, les yeux fixés sur les miens avec une étrange expression de léfi et d'orgueil blessé, il plia le papier en quatre, le mit dans son ortefeuille. Puis, boutonnant son veston, il dit à Dom Malvano n italien :

— Allons prendre le tableau, maintenant...

Les deux hommes sortirent de la chambre et s'engagèrent dans n corridor qui reliait le presbytère à la basilique, le même que ous avions suivi, Dom Casalta, la Pia et moi, à cette heure loinaine où nous étions allés solennellement installer le Tobie, alors ans cadre, dans la chapelle de la Madone. Les deux profanateurs llaient l'enlever de cette chapelle sacrée, où son premier possesseur vait cru le suspendre pour toujours! Comment empêcher à présent ette action abominable?... En cédant à l'indignation et en parlant omme j'avais fait à La Nauve, j'avais perdu mon seul moyen, elui de l'influence personnelle. Comment aussi calmer le déses-oir dont la Pia serait saisie, en apprenant mon insuccès? u'allais-je lui dire et à quelle extrémité se livrerait-elle, sans plus e chance que moi-même, de rompre un marché où nous n'étions ntéressés ni l'un ni l'autre, sinon pour des motifs qu'aucune loi ne econnaît?

J'étais si confus de mon échec que j'hésitais à sortir. Quand je e retrouvai enfin sur le pas de la porte, je vis que la jeune fille 'était pas là, et j'avoue à ma honte que j'en ressentis un véritable oulagement. Il valait mieux qu'elle n'assistât point à ce que je ontinuais à considérer comme un véritable rapt. Et moi, après les ots échangés avec La Nauve, je n'avais qu'à me retirer et à mani-ster mon blâme en abandonnant mon camarade. Je regardai ma ontre et je calculai que j'avais le temps de gagner Gambassi à ied, d'y prendre une voiture et de rentrer à Castel-Fiorentino, uis à Sienne, par le dernier train. La Nauve devait prendre avant-dernier. Le désagrément de voyager avec lui et le tableau ntre nous deux, me serait épargné. Quelque chose pourtant 'immobilisait à cette place, comme si j'attendais qu'une inter-ention miraculeuse châtiât ce sacrilège. Il s'était passé presque n quart d'heure depuis que le prêtre et mon camarade étaient ortis de la bibliothèque. Peut-être au dernier moment l'un des eux s'était-il ravisé, puisqu'ils ne reparaissaient pas. J'allais oprendre la cause très naturelle, mais très déconcertante, de ce

retard. Je vis enfin les deux hommes s'avancer hors de l'église accompagnés de la hideuse servante qui criait et gesticulait :

— J'étais dans la sacristie, je vous répète, Dom Malvano, la porte était ouverte. J'aurais tout entendu. Un voleur n'a pas pu entrer et sortir dans les quelques secondes que j'ai passées là... Si ce n'est pas un esprit qui est venu prendre le tableau, ce n'est pas à coup sûr, une créature vivante...

— C'est un voleur, répondait avec dureté La Nauve.

Et, regardant la femme fixement :

— Ou une voleuse... Mais le tableau est à moi. Je l'ai payé et je le retrouverai, quand je devrais aller, avec mon reçu, chercher en personne les carabiniers...

— Tout cela va s'expliquer, Monsieur, répondait le prêtre. Calmez-vous, et nous retrouverons le tableau. Voyons, Monsieur était là, ajouta-t-il en m'apercevant. Si quelqu'un est sorti de l'église, il l'a vu... Son inquiétude prouvait sa double terreur : celle d'être contraint à restituer les sept cent cinquante lires indûment empochées et celle de voir la police mêlée à cet équivoque contrat. Peut-être aussi le mot d'esprit employé par la servante avait-il remué dans son âme méridionale le même arrière-fond de superstition qui avait bien remué en moi ? Peut-être sa mauvaise conscience lui faisait-elle redouter quelque mystérieuse vengeance d'en haut ?... Toujours est-il que sur ma réponse négative, son anxiété grandit encore. Il recommença d'endoctriner La Nauve qui répétait :

— J'aurai mon tableau... en regardant la servante.

Enfin avisant le cocher, qui nous avait amenés et qui se tenait debout à quelque vingt mètres, dans l'ombre d'un bouquet de chênes à la tête de son cheval :

— Vous n'avez vu personne, vous non plus, sortir de l'église ?... lui demanda-t-il.

— Seulement la fille en noir qui causait tout à l'heure avec un de ces Messieurs..., répondit l'homme sur un ton d'indifférence qui contrasta étrangement avec l'effet produit par cette simple réponse.

Car la servante n'eut pas plutôt entendu ces mots, qu'elle se prit à vociférer, les yeux plus louches encore, le poing dressé :

— La fille en noir ? Mais c'est la Pia !... Oui, c'est elle, Don Malvano, c'est elle !... Et moi qui n'y avais pas pensé !... Il n'y a qu'elle qui marche assez légèrement pour que je n'aie entendu au

un bruit. Il n'y a quelle qui connaisse l'église. C'est elle qui a olé le tableau...

— C'est impossible, interrompis-je à mon tour.

En prononçant ces mots, je savais dès lors que cet enlèvement u panneau par la pauvre fille était non seulement possible, mais ertain, mais évident...

— Je suis demeuré avec elle pendant tout le temps que vous étiez u presbytère...

Je m'adressais à La Nauve, quoiqu'il eût affecté de ne pas me egarder et de ne pas me parler depuis le commencement de cette cène. Mais je venais de le voir, aussitôt le nom de la Pia proncé, esquisser un geste où il y avait plus de surprise cette fois ue d'irritation. Il ne me répondit pas, et le mauvais prêtre contiuait son enquête :

— Mais pendant le temps où vous étiez dans mon salon, Monieur, me disait-il, elle n'était pas avec vous... Quand cette fille n noir est sortie, il parlait au cocher, est-ce qu'elle ne portait ien ?..

— Je n'ai pas bien pu voir, répondit l'homme : elle courait très ite... Il me semble pourtant qu'elle avait un paquet sous son hâle, grand comme ceci, à peu près...

Et de ses grosses mains il esquissa en l'air une forme carrée, ıste de la dimension du panneau cherché.

— C'était le tableau !... insista la servante. C'était le tableau !... l y avait longtemps qu'elle tournait autour. Je l'avais bien remarué. D'ailleurs elle emporterait toute l'église, si elle pouvait. Quand vous disais, qu'elle a fini par croire que tout est à elle...

— Où habite cette jeune fille ? demanda La Nauve.

Son accent n'avait plus sa dureté, et, décidément, son visage xprimait un commencement sinon de remords, au moins d'hésiıtion et de scrupule.

— A la ferme, derrière ces cyprès, vers la chapelle... répondit archiprêtre. J'y vais, et j'en reviens dans dix minutes, avec le ıbleau...

— Je vous accompagne, fit La Nauve.

Il se tourna de mon côté. Je vis distinctement qu'il avait envie e me dire une phrase que son orgueil blessé l'empêcha de prooncer. Je compris pourtant qu'il désirait ma présence durant l'inrrogatoire. Je m'acheminai donc, moi troisième, entre les champs e jeunes avoines, vers le rideau de cyprès qui cachait la petite

ferme et la chapelle toute voisine. Je me souviens. Le sentier était creusé entre deux talus, et sur les berges basses foisonnaient des violettes sauvages dont l'arome embaumait notre passage. Ce tendre parfum des fleurs que Dom Casalta aimait, les couleurs du jour si pur et si clair, la paix profonde de la campagne, la silhouette de la basilique profilée à notre gauche, tout dans cette courte promenade faisant une antithèse saisissante à l'émotion que je ressentais et à la scène d'odieuse inquisition qui se préparait. Je ne pouvais pas l'empêcher absolument. Je me réservais, s'il le fallait, d'effrayer le prêtre par mon témoignage, en affirmant que le tableau appartenait, non pas à l'église, mais à la succession privée de Dom Casalta. C'en serait assez pour empêcher La Nauve et Dom Malvano d'avoir recours à la police, dans le cas où la courageuse Pia persévérerait dans son recel du précieux panneau. Et il me suffit de la regarder, à peine entrés dans la grande salle de la ferme, pour deviner qu'elle persévérerait.

Elle était assise, encore haletante d'une course précipitée, devant son métier à dentelle. Ses doigts tremblants ne pouvaient même pas manier les fuseaux, et cette attitude, jointe à ce souffle court, suffisait à la dénoncer. Sa mère allait et venait dans la chambre, vaquant aux soins du ménage, une grasse et lourde paysanne italienne, aux yeux trop noirs dans des paupières comme charbonnées, comme mâchurées. Elle achevait d'essuyer les assiettes du déjeuner qui avait dû être pris sur la grande table de bois, encore chargée d'un fiasco et de sordides couverts. Des chapelets de saucisses enguirlandaient un des murs de cette pièce, qui servait à toute la famille de cuisine, de salle à manger et de salon. En voyant entrer ces trois personnes dans son pauvre logis, le prêtre en tête, la vieille femme fut si bouleversée de timidité qu'elle commença de balbutier :

— Jésus Maria! Il n'y a seulement pas assez de chaises ici pour vous accommoder... Pia, aide-moi à débarrasser ce fauteuil...

— Nous n'avons pas besoin de nous asseoir, Signora Giulia... dit Dom Malvano. Nous sommes venus pour reprendre le tableau...

— Quel tableau? demanda la mère avec un étonnement qui prouvait du moins son innocence à elle.

— Celui que la Pia vient de voler à *San Spirito*, insista l'archiprêtre.

— Que la Pia vient de voler! répéta la mère. Jésus Maria!

Mais elle arrive tout justement il y a deux minutes, et elle n'avait pas plus de tableau avec elle que moi maintenant... Pia, parle

Prenez garde! nous ne sommes plus au temps de Dom Casalta.

donc, dis à Dom Malvano que tu n'as pas le tableau qu'il cherche... Nous sommes d'honnêtes gens, Messieurs. Ma fille, avoir volé un tableau!... Ah! Si mon mari était là, Dom Malvano, vous ne parleriez pas de la sorte! On a bien raison de dire que les mouches

s'attaquent toujours aux chevaux maigres, et les outrages aux pauvres gens...

— Trêve de discours! interrompit brutalement l'interlocuteur : ou la Piava rendre le tableau qu'elle a pris et que vous cachez toutes les deux, ou les carabiniers seront ici dans une heure!

— Ils peuvent venir, répondit fièrement la jeune fille.

Elle s'était levée et vint se mettre entre sa mère et l'archiprêtre, les yeux fixés sur ce dernier, bien en face.

— Oui, ils peuvent venir, et tout fouiller. Ils ne trouveront rien.

— Vous n'avez pas le tableau? répéta l'interrogateur dont le visage était hideux de haine... Ah! Prenez garde, nous ne sommes plus au temps de Dom Casalta!...

— Je le sais bien, répondit la jeune fille, blanche comme les fils de sa dentelle, avec une sérénité exaltée qui en faisait l'admirable image d'une martyre.

Et elle reprit :

— Je n'ai pas le tableau, c'est tout ce que j'ai à dire...

— Et qui donc l'a? demanda le prêtre.

Nous nous étions rapprochés, La Nauve et moi. Il voyait que nous allions nous interposer, et cela redoublait sa fureur.

— Oui, répéta-t-il, qui donc l'a?

— Celui à qui il appartient, répondit-elle.

Cette énigmatique parole me frappa singulièrement. La jeune fille l'avait prononcée avec une certitude si profonde. Dom Malvano, lui, ne parut pas l'avoir remarqué. Quant à La Nauve, il regardait la principale actrice de cette scène avec la prunelle aiguë d'un homme qui lutte contre sa propre émotion, qui se défie et qui voudrait bien n'être pas la dupe d'une habile comédie. J'estimai que le moment était venu d'intervenir et je commençai de parler à l'archiprêtre, d'abord avec ménagement, puis, comme je le trouvai insensible à toute délicatesse, avec la sévérité la plus caractérisée :

— Non, lui disais-je, je ne vous laisserai pas torturer davantage cette jeune fille. Vous voyez bien qu'elle ne vous ment pas, et qu'elle n'a pas le tableau. Vous voyez aussi que sa mère ne savait rien. Allons-nous-en d'ici, et tout de suite. Vous pouvez envoyer prévenir la police. Mais je vous préviens, moi, que, s'il y a un procès, je déposerai. J'étais à *San Spirito in Val d'Elsa* par hasard, voici dix ans, lorsque Dom Casalta a reconnu la valeur de ce panneau. Je sais qu'il lui avait été légué par un sien parent, un chanoine de San Gimignano. Il s'agira de voir le testament du défunt archi-

prêtre, et à qui appartient cette peinture. Mgr l'archevêque de Sienne sera sans doute très édifié d'apprendre ce que deviennent les objets d'art dans les églises de son diocèse...

— Le tableau appartient à *San Spirito*, répondait Dom Malvano, et je suis seul juge de ce qu'il convient de faire dans l'intérêt de la basilique...

Combien de temps cette discussion se fût-elle prolongée? Eussé-je réussi à terroriser l'équivoque et brutal personnage et à sauver la Pia de toute poursuite ultérieure?... Un événement très inopiné vint interrompre brusquement et cet entretien et mes efforts, d'une façon si émouvante qu'encore aujourd'hui l'attendrissement me saisit au souvenir de ce qui me fut révélé à cette minute et lorsque je songe à l'asile où la jeune fille s'était avisée de cacher son pieux larcin... Ce fut d'abord un appel jeté par une voix de femme, un « Dom Malvano, la peinture est retrouvée!... » qui nous arriva des cyprès et nous fit tous tressaillir, la Pia de terreur, l'archiprêtre de joie, moi de pitié, — et mon compagnon?... Savais je seulement ce qui s'était passé durant cette scène dans l'âme de ce complexe La Nauve, de ce Parisien blasé et cependant demeuré si artiste, de ce corrompu, mais si délicat de nerfs et si sensitif?... Presque aussitôt nous vîmes apparaître, sur le seuil, l'abominable servante de Dom Malvano, la face emperlée de sueur à force d'avoir couru, — une sueur qui roulait sur sa peau luisante en lourdes gouttes noires.

Elle s'essuyait le front d'une main avec un pan de sa jupe rouge, relevée sur quel jupon! — De l'autre, elle tenait le tableau cherché et elle disait :

— J'ai continué de questionner le cocher, moi... Il m'a bien fait voir par où cette Pia — elle disait *Piaccia*, pour accentuer son mépris — s'était sauvée. Un petit garçon l'avait vue qui courait vers la chapelle, où il y a le tombeau de Dom Casalta... Elle avait fait la chose si vite, qu'elle n'avait seulement pas bien refermé la grille. J'ai pu entrer... Elle avait caché le tableau derrière le petit autel... Le voici... Ah! La voleuse!...

— Voulez vous bien vous taire! interrompit La Nauve d'une voix impérieuse.

C'était la première parole qu'il prononçait depuis ce mortel quart d'heure. Je sentis frémir dans son accent une irritation indignée, et, tirant de son porte-monnaie un billet de dix lires qu'il mit dans la main de la femme stupéfiée :

— Voulez-vous bien vous taire, reprit-il. Tenez. Voilà pour vous puisque vous avez retrouvé mon tableau, donnez-le-moi et allez-vous-en, vous m'entendez, et tout de suite.

Il prit la peinture sans que la paysanne interloquée pensât seulement à lui répondre.

— Et vous, Dom Malvano, ajouta-t-il avec une politesse glacée en se tournant vers le prêtre, il ne me reste plus qu'à vous remercier de toute la peine que vous vous êtes donnée... Adieu, insista-t-il en coupant court à une phrase où l'autre ébauchait une vague invitation à nous rafraichir. Nous n'avons pas le temps... Adieu et merci... C'est moi qui me charge de parler à cette jeune fille...

Dom Malvano et sa digne chambrière avaient quitté la ferme, emportant l'un ses sept cent cinquante, l'autre ses dix lires, et nous étions restés seuls en face de la mère qui gémissait : « Jésus Maria!... Jésus Maria! Est-ce possible?... » et de la fille qui regardait La Nauve sans honte, d'un beau regard fier, de défi et d'aversion. Celui-ci fit un visible effort. Puis, brusquement, il me dit :

— Vous savez mieux l'italien que moi, voulez-vous me rendre le service d'écrire ce que je vais vous dicter, en le traduisant ?... Mais, y a-t-il une plume, de l'encre et du papier ici?...

Puis, quand j'eus transmis sa demande à la mère qui, littéralement terrorisée, m'apporta comme dans les comédies « tout ce qu'il faut pour écrire », je m'assis à la table, en disant à mon camarade :

— Dictez. Je traduirai à mesure.

Et il commença :

— Moi, Bernard de La Nauve, demeurant à Paris, 20, rue de Marignan, je déclare avoir restitué à Mlle Pia...

— Comment est son nom de famille?

— Beltrami, dit la mère interrogée de nouveau par mon interlocuteur.

— Beltrami, reprit La Nauve, un panneau représentant le jeune Tobie et les Trois Anges — tableau qui m'avait été cédé par Dom Malvano, archiprêtre de *San Spirito*, pour une somme de sept cent cinquante lires, dont le reçu ci-joint...

Puis me prenant la plume :

— Donnez que je signe et que je date... Est-ce en règle?...

— La Nauve, fis-je vivement, voulez-vous prendre ma main, et accepter toutes mes excuses pour la façon dont je vous ai parlé tout à l'heure?...

Il me regarda. J'avais dû toucher en lui un point bien sensible, car il hésita. Mais il était dans une de ces secondes où les cordes hautes de notre nature ont été remuées trop fortement pour que tout l'être ne rende pas une vibration de générosité, et il serra ma main, en me disant, avec un sourire d'ironie et d'émotion, où je retrouvai le boulevardier :

— C'est oublié... Promettez-moi seulement de ne pas raconter au cercle ce qui nous est arrivé — on me prendrait pour un jobard... Je le suis peut-être. Mais cette petite-là priera quelquefois pour moi. Cela ne fait jamais de mal, et puis, voyez ses yeux et comme elle est heureuse.

Et d'une voix profonde :

— Vous savez, c'est si bon quelquefois de se prouver à soi-même que l'on vaut mieux que sa vie.

Paul Bourget.

LE REFUGE [1]

(Suite)

XXV

M. de Lochères demeurait pantois et frémissant, les poings serrés, la face tournée vers la porte que Féli avait refermée derrière lui. A mesure que les pas du jeune homme s'éloignaient dans le fond du couloir, une détente se produisait dans le système nerveux de Vital et il avait honte de son emportement. Il revint vers l'une des fenêtres et s'affaissa, épuisé, dans un fauteuil.

Il se sentait atrocement et irrémédiablement malheureux. Tout lui manquait à la fois. Il était comme un mur en ruine dont les derniers étais se brisent, et qui croule. La femme à laquelle il s'était attaché, le fils pour lequel il s'était repris d'amitié, l'abandonnaient en même temps et, dans la maison déserte de la Harazée, il allait se retrouver aussi solitaire et désolé que le jour où il était venu y chercher un refuge. Sa situation y serait plus misérable encore, car de nouvelles désillusions s'ajouteraient maintenant aux anciens déboires. Il y souffrirait d'une pire douleur, car la tristesse de son isolement s'aggraverait désormais de deux maux qu'il n'avait pas connus jusque-là : — les tardives et stériles ardeurs d'un amour non payé de retour et les tourments de la jalousie. Il avait chassé Féli de la Harazée, mais il ne pouvait l'empêcher de rester dans le pays. Il connaissait assez le caractère de son fils pour être convaincu qu'il persisterait dans ses résolutions et qu'il ne s'éloignerait pas de l'Argonne avant d'avoir épousé Catherine. Il s'installerait aux environs du Four aux-Moines et, — sans compter le scandale que produirait cette soudaine rupture entre le père et le fils, — Vital subirait chaque jour la torture de savoir Féli heureux auprès de Catherine ; chaque jour, cloitré dans sa maussade demeure de la Harazée, il se rongerait le cœur en songeant à

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 16 juillet.

l'intimité des promenades sous bois, aux libres entretiens des deux amoureux, aux délices des caresses échangées... La pensée seule de ce qui allait se passer lui était intolérable et lui arrachait un cri de détresse.

A ce moment, ses regards anxieux tombèrent, par hasard, sur le panneau où le cor de chasse du vieux Bernard de Lochères était resté accroché. Et tout d'un coup son père s'évoqua devant lui — hautain, autoritaire, la tête droite et toute blanche, le corps robuste, boutonné dans sa veste de chasse — tel qu'il l'avait vu le jour où ils s'étaient séparés. Il se remémora les reproches du vieillard ; « Tu vas quitter ton pays et ton père pour t'amuser à Paris... C'est ton droit, tu es majeur, agis à ta guise, mais tu t'en mordras les doigts. » Il se rappela aussi l'opposition opiniâtre faite par Bernard à son mariage avec Mlle de Novalèse, et les lettres grondeuses où le vieux lui écrivait : « Je ne donnerai jamais mon consentement à une pareille sottise ! » Et pourtant Vital avait passé outre : lui aussi, comme Féli, avait répondu par la menace de sommations respectueuses : « Ah ! songeait-il, tout se paye et une justice mystérieuse nous inflige tôt ou tard les mêmes peines que nous avons infligées aux autres. Féli me rend avec usure les crève-cœur dont j'ai attristé la vieillesse de mon père... »

Il s'était accoudé lamentablement à son bureau et, la tête dans les mains, y demeurait dans une prostration, un accablement du corps et de l'esprit. Les minutes s'écoulaient sans que rien troublât le calme endormi de la Harazée. M. de Lochères ne se rendait plus compte de la fuite du temps. Soudain un bruit sourd dans le couloir le secoua de sa torpeur. On entendait le frottement d'une caisse sur le parquet, puis des pas lourds descendaient l'escalier. Il comprit que Féli tenait parole et faisait transporter ses bagages dans la cour. Alors un choc lui ébranla le cœur. Il se leva en sursaut ; un brusque revirement le poussait à s'élancer dans le couloir et à crier à Féli : « Ne t'en va pas ! » Mais alors c'était se soumettre, conduire lui-même son fils dans les bras de Catherine... La blessure saignait trop douloureusement encore au cœur du malheureux Vital, pour lui permettre une si héroïque abnégation. Une révolte de sa jalousie le rejeta dans son fauteuil. Il écouta impassible le pas pesant des domestiques, qui résonnait sur les marches avec la lenteur tâtonnante et précautionneuse de croque morts portant un cercueil. Puis il perçut de vagues rumeurs dans la cour, des exclamations étonnées de Saudax et de sa femme. La

voix de Féli, altérée et comme brisée, monta elle-même un instant jusqu'à lui. Il entendit le piaffement des sabots d'un cheval, le glissement des roues sur le sable, le grincement de la grille ouverte et refermée, et ce fut tout... La voiture tournait l'angle de la route et son roulement de plus en plus assourdi s'éteignait au loin.

Un mortel silence reprit possession de la Harazée.

Déjà oblique et rosé à l'approche du soir, un rayon de soleil

Le petit salon de Mme de Brossard était encombré de poufs et de fauteuils.

filtra dans la chambre et éclaboussa d'un éclair le cuivre du cor de chasse suspendu au mur. Songeant à l'affreux sentiment d'abandon qui avait dû jadis étreindre le cœur du vieux Bernard de Lochères, Vital frissonna : un sanglot se noua dans son gosier et des larmes cuisantes lui brûlèrent les yeux.

Pendant ce temps, Féli, encore étourdi du coup qu'il venait de recevoir, roulait sur la route de Vienne-le-Château. Il n'existait que des cabarets aux environs du Four-aux-Moines et il avait dû se résigner à prendre gite tout d'abord dans ce gros bourg, où il avait chance de trouver un hôtel plus décent. Il comptait s'y loger provisoirement. Plus tard, après qu'il aurait consulté M. de Louës-

sart et Catherine, il verrait à choisir à la Chalade même un appartement qu'il meublerait au besoin, car la lutte qu'il se proposait d'engager contre son père serait longue sans doute, et il désirait demeurer à proximité de la maison des Louëssart.

Ainsi qu'il l'avait supposé, l'hôtel de Vienne le Château était fort convenable et il put s'y installer le soir même. Le lendemain matin, il quitta le bourg de bonne heure et se dirigea vers le Four aux-Moines. Après les événements de la veille, il était urgent de mettre le garde général et sa fille au courant des changements qui venaient de se produire ; il ne voulait pas qu'ils les apprissent par la rumeur publique. Il fut obligé de passer devant la Harazée, et quand il aperçut, par dessus les peupliers de la route, les deux tourelles drapées de lierre, une tristesse lui tomba sur le cœur. Il n'osa même pas se retourner pour contempler de loin la façade de la maison paternelle, tant il eut peur d'apercevoir à quelque fenêtre le visage consterné et courroucé de M. de Lochères.

Madame de Brossard s'était penchée à la fenêtre.

Onze heures sonnaient quand il gravit le perron de la petite maison grise. Ce fut M. de Louëssart lui-même qui l'introduisit dans la salle à manger où Catherine était occupée à mettre le couvert.

En voyant Féli arriver à cette heure matinale, la jeune fille, après un premier regard jeté sur le visage de son ami, pressentit quelque tragique aventure et ne put réprimer un mouvement d'inquiétude Le garde général, à son tour, examina la mine du visiteur ; bien qu'il eût l'intuition de l'orage qui avait dû éclater à la Harazée, il joua l'étonnement et s'écria :

— Hé! Monsieur Félix, que se passe-t-il ? Vous avez l'air tout *débiscaillé*...

— Monsieur, répondit candidement Féli, j'ai en effet un gros chagrin : hier, après une violente querelle avec mon père, nous nous sommes brouillés, et j'ai dû quitter la Harazée.

— Ah! mon Dieu ! s'exclama M. de Louëssart, de son ton de faux bonhomme, que me dites-vous là?... Ça n'est pas sérieux, je pense, et tout se raccommodera !

Dès les premières paroles de Féli, Catherine était devenue tremblante et s'était hâtée de déposer sur la nappe la pile d'assiettes qu'elle tenait dans ses mains. Elle se doutait bien qu'après l'entrevue de la veille, au Four-aux Moines, M. de Lochères avait eu une explication avec son fils, mais elle se leurrait encore et espérait qu'une fois en présence de Féli, Vital se serait attendri et n'aurait pas poussé les choses à l'extrême. En apprenant que le jeune homme avait été forcé de quitter la Harazée, des larmes lui montèrent aux yeux et elle éprouva un tel saisissement qu'elle fut obligée de s'appuyer au marbre du poêle.

— Oui, oui, répéta hypocritement le forestier, entre un père et son enfant ces brouilles ne durent pas... Chacun y mettant un peu du sien, la réconciliation se fera tout naturellement.

— Je ne crois pas, repartit gravement Féli, et quand vous saurez le motif de notre querelle, vous serez sans doute de mon avis... Mais il faut d'abord, Monsieur de Louëssart, que je vous fasse un aveu par lequel j'aurais dû commencer... J'aime Mlle de Louëssart, je le lui ai dit, elle ne s'en est pas offensée et m'a autorisé à vous demander sa main...

Le garde général, avec un art consommé, feignait la plus vive suprise :

— Est-ce vrai, Cathe? demanda-t-il.

Catherine fit un signe affirmatif.

— Mais, poursuivit le jeune homme, avant mon arrivée à la Harazée, mon père avait, à mon insu, exprimé le désir d'épouser Mlle Catherine et il y avait eu déjà, de votre part, un engagement que j'ignorais...

— Un engagement interrompit M. de Louëssart en hochant la tête, un engagement?... C'est beaucoup dire... M. de Lochères nous avait fait sa demande ; je lui ai répondu, en effet, que je me trouvais très flatté de sa démarche, mais rien n'était encore arrêté, de ma part, ni de celle de ma fille.

— En tout cas, mon père était convaincu que ses désirs se réaliseraient, et quand je lui ai parlé de mes projets, il m'a reproché d'aller sur ses brisées et de m'être entendu avec Mlle de Louëssart pour le tromper, puis, comme je lui démontrais l'injustice de ses soupçons, comme je persistais dans ma résolution, il m'a jeté à la porte... Or, j'aime Mlle Catherine plus que tout au monde, je suis décidé à l'épouser et je viens, fort de son assentiment, vous prier, Monsieur, de consentir à ce mariage.

M. de Louëssart continuait de secouer la tête d'une façon ambiguë :

— Hum! murmura-t-il, ceci est très grave et fort délicat, mon garçon!... Monsieur votre père est mon ami, et je serais désolé de le désobliger... Pourtant, dans une affaire où le bonheur de ma fille est en jeu, je me ferais scrupule de violenter son affection... Si réellement elle a changé d'avis, si elle vous préfère, c'est à elle seule qu'il appartient de se prononcer.

Catherine, ainsi mise en demeure par cette sournoise interpellation, se redressa et d'une voix très ferme :

— Papa, déclara-t-elle, tu le sais déjà, j'aime M. Féli, j'ai expliqué hier à son père comment j'avais changé de sentiment et pourquoi je le priais de me rendre ma parole... Aujourd'hui, je le répète devant toi, je serai fière d'être la femme de M. Féli et je n'épouserai que lui.

— Cathe, ma chère fille, répliqua le forestier d'un ton de pontife, je n'ai jamais voulu que ton bonheur... M. Félix de Lochères t'aime, tu désires l'épouser, il ne me reste plus qu'à m'incliner et à mettre de côté mes propres sympathies... Monsieur, c'est entendu, vous serez mon gendre... Mais, mes enfants, vous n'en avez pas fini avec vos ennuis... Bien que vous soyez majeur, mon cher Féli, en présence du refus de votre père, vous serez obligé de lui signifier des actes respectueux...

— Je le sais, Monsieur, soupira Féli.

— Cela, poursuivit M. de Louëssart, qui n'était pas plus que le jeune homme ferré sur le Code, cela prendra trois ou quatre mois, au bas mot, et, d'ici là, vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre que nous serons tous tenus à une sage circonspection... Certes, ma maison ne vous sera pas fermée, mais vous devrez n'y paraître que de loin, et jamais en mon absence... Je suis le gardien de l'honneur et de la respectabilité de ma fille, Monsieur, et il ne faut pas que le moindre soupçon puisse les effleurer... Nous devons d'autant plus observer les plus strictes convenances que vous êtes en délicatesse avec votre père. Vous voilà donc averti. Jusqu'au jour du mariage, vous ne verrez Catherine que chez moi et en ma présence... Maintenant, au revoir, et excusez-moi de ne pas vous garder à déjeuner... Cathe! reconduis M. Félix de Lochères jusqu'au perron...

Quand les deux jeunes gens furent dans le couloir, leurs mains tombèrent l'une dans l'autre :

— Ah! Catherine, dit Féli, est-ce possible! Ne nous verrons-nous plus jamais seuls?

Le sourire familier de la jeune fille retroussa le coin de ses lèvres malicieuses :

— Papa, chuchota-t-elle, aime beaucoup à pérorer, vous le savez; mais, dans ce qu'il dit, il y a à prendre et à laisser. Chaque fois qu'il fera beau, je monterai, après midi, jusqu'à la Pierre-Croisée : vous serez sûr de m'y trouver. A bientôt, Féli. Aimez-moi comme je vous aime, à plein cœur!...

XXVI

Les dames de l'ouvroir se plaignaient d'être trop à l'étroit dans le petit salon de Mme de Brossard, chaque fois que revenait le tour de « couture » de la sémillante veuve. En hiver, passe encore, mais au mois d'août, par un temps orageux, on étouffait dans l'appartement exigu et bourré de meubles, que la dame patronnesse occupait depuis son veuvage. Le salon, grand comme la main, était encombré de poufs, de fauteuils capitonnés, de guéridons et de chiffonniers; sur la cheminée, au long des étagères, au fond des vitrines, s'étalaient comme en un magasin de bric-à-brac quantité

de bibelots sans valeur, rappelant les goûts mondains de l'ex jolie femme; éventails, sachets, bonbonnières, porte-bouquets, nécessaires à ouvrage, accessoires de cotillon, le tout défraichi et démodé; — fragiles souvenirs, reliques fanées, mais chères encore à Mme de Brossard, parce qu'elles lui parlaient des plaisirs et des succès de sa jeunesse. Pour se procurer un peu d'air respirable dans ce boudoir qui sentait le renfermé, on avait été obligé d'ouvrir la porte communiquant avec une salle à manger aussi étroite que le salon, mais dont la fenêtre ouverte et orientée au nord apportait un peu de fraicheur aux travailleuses penchées sur leur besogne.

Ces dames étaient au complet. Mlle de Louëssart, n'ayant plus reparu à l'ouvroir depuis le mois de juillet, avait été considérée comme démissionnaire et remplacée par Mme Obligitte, — une fille de verrier, elle aussi, — qui avait épousé un officier de santé. Cette Mme Obligitte était une mince petite femme à la mine moutonnière et gobeuse; bien qu'elle comptât quarante-cinq ans, elle conservait des airs jeunets et rougissait pour un rien, comme une ingénue. Mme Parisot, la notairesse, qui était sa voisine, venait de lui jeter entre les mains un écheveau de fil et, tout en le dévidant sur un tortillon de papier, elle lui demanda brusquement :

— Eh bien, Madame Obligitte, êtes-vous contente de votre nouveau locataire?

— Oh! répondit celle-ci avec une naïve admiration, il est mignon comme un cœur!

— Quel enthousiasme! dit Mme de Verrières en ricanant; prenez garde!... On va croire que, vous aussi, vous êtes amoureuse du fils de M. de Lochères!

Mme Obligitte rougit jusqu'à la racine de ses maigres cheveux blonds et ajouta en manière d'explication :

— Je vous assure qu'il est charmant... M. Obligitte et moi nous n'avons qu'à nous louer de lui :

— N'importe, ma chère, reprit Mme de Verrières, de son ton le plus acide, on ne comprend guère que vous, une mère de famille, vous ayez admis dans votre intérieur un jeune homme aussi compromettant que M. Félix de Lochères.

— Mon Dieu, Madame, repartit la femme de l'officier de santé, depuis le mariage de notre aînée, nos chambres du haut ne nous étaient plus utiles; ce jeune homme nous en a offert un très bon prix; cent cinquante francs par trimestre, c'était à considérer, et

sur la recommandation de M. de Louëssart, nous avons accepté.

— Belle recommandation!... Quant à moi, chère Madame, si, comme vous, j'avais encore une jeune fille à la maison, je me serais bien gardée, ni pour or, ni pour argent, d'y introduire un garçon de vingt et un ans, qui fait autant parler de lui que ce jeune Lochères...

— Oh! se récria Mme Obligitte, Pulchérie, ma cadette, n'a pas douze ans!...

— Et puis, franchement, en eût-elle seize, objecta Mme Parisot, M. Félix est bien trop occupé de Mlle de Louëssart et trop amoureux, pour s'apercevoir seulement de l'existence de Pulchérie.

— Les hommes sont toujours des hommes! gémit la voix revêche de Mlle de Saint-André.

— Avouez, Mesdames, observa à son tour la maîtresse du logis, que depuis cet hiver nous avons été témoins d'aventures bien étonnantes! On ne dira plus que la Chalade est un village sans histoire. Je ne crois pas que, dans les romans, on trouve beaucoup de péripéties aussi intéressantes que celles qui se déroulent sous nos yeux.

— Le scandale n'est jamais intéressant! interrompit sèchement Mlle de Saint-André.

— Lorsque, il y aura bientôt un an, continua la veuve, nous avons vu M. Vital arriver à la Chalade, qui eût jamais imaginé une si étrange succession d'événements dramatiques? Cet homme déjà âgé s'amourachant de la petite Louëssart, ce fils tombant des nues et devenant à son tour éperdument épris de la jeune fille, des scènes de jalousie quasi tragiques, une brouille, enfin le pays entier révolutionné par cet esclandre, et prenant parti, qui pour le fils, qui pour le père...

— Et tout cela à cause de cette évaltonnée de Catherine! s'exclama Mme de Verrières en levant au ciel ses yeux indignés; ma parole, nous vivons en un temps singulier et nous voyons d'étranges choses. Le désordre est dans les esprits et dans les cœurs; le goût même est perverti... Car enfin comprend-on un pareil affolement pour une grande fille maigre et élancée comme une perche?... Qu'a-t-elle donc de si attirant, cette créature, pour que des gens sensés en deviennent sottement amoureux?

— Elle a, répliqua la notairesse, ce que nous n'avons plus, chère Madame, la jeunesse... et aussi la grâce, car on ne peut pas le nier, Catherine est très séduisante.

— Dites qu'elle est coquette et dépravée, riposta Mlle de Saint-André, mais les hommes aiment ça...

— On n'est pas impunément, ajouta Mme de Verrières, la fille d'un Monsieur aussi dépourvu de sens moral que Louëssart... Mon Dieu, je lui passerais encore ses allures libres et garçonnières, à cette fille. Elle a été mal élevée, chacun le sait... Mais je ne lui pardonne pas son immoralité... Malgré ses airs innocents et étourdis, elle est rouée comme une vieille comédienne. Elle avait d'abord jeté son dévolu sur Vital de Lochères, bien qu'il fût déjà mûr et usé; elle le savait riche et ça lui suffisait... Elle l'embobelinait si adroitement que cet ancien viveur, repris par son vieux péché, allait commettre la sottise de l'épouser. Mais le fils est survenu; celui-ci était jeune, appétissant et plus riche encore que le père, à ce qu'on dit; alors, elle a changé ses batteries et si bien manœuvré que ce garçon s'est enflammé à son tour et qu'elle a semé la zizanie entre le père et l'enfant... Vous ne trouvez pas cela abominable, Mesdames? Moi, je suis révoltée!

— Pour moi, déclara Mme de Brossard, le seul vrai coupable, c'est M. de Louëssart, qui a poussé tout d'abord sa fille à s'engager avec Vital... Quant à Catherine, dussé je passer pour dépravée, je suis d'avis qu'entre l'amour d'un quinquagénaire et l'amour d'un charmant garçon comme M. Félix, elle est fort pardonnable de n'avoir pas hésité... J'en aurais fait autant à son âge. Sous ce rapport je suis restée ce que j'étais à vingt ans, et je prends le parti des jeunes.

Un véhément soupir, aigu comme un grincement de serrure, partit du coin où cousait Mlle de Saint-André :

— Voilà une doctrine bien immorale et contraire à tous les préceptes! protesta la sœur du curé.

— Ce qui serait immoral, Mademoiselle, répliqua la veuve, je vais vous le dire, moi : ce serait qu'une fille, jeune, bien portante et jolie, acceptât d'épouser un homme beaucoup plus vieux qu'elle, quand elle se sent inclinée à aimer un garçon de son âge. Vous m'objecterez que Mlle de Louëssart s'était engagée avec M. de Lochères? Mais on sait ce que valent ces engagements là quand on a vingt ans, quand le cœur est encore endormi comme une marmotte et qu'on est mal conseillée... On dit oui, par lassitude ou par dévouement, et puis, dès qu'on se rend compte de ce qu'est l'amour et de ce qu'est le mariage, on se mord les doigts et on pleure toutes ses larmes... Heureusement, dans la circonstance, Catherine a eu

le temps d'ouvrir les yeux avant que le sacrifice fût consommé; elle a repris sa parole à M. de Lochères, elle a donné son cœur à Félix : tout est bien qui finit bien; ils s'épouseront et seront heureux... C'est la grâce que je leur souhaite. Ainsi soit-il!...

— Seigneur Dieu, gémit Mlle de Saint-André, peut-on s'exprimer dans un langage aussi sacrilège!

— Ils s'épouseront? marmonna malignement Mme de Verrières; c'est encore à savoir... La jeune fille est imprudente et mal conseillée, le jeune homme est audacieux, impatient et probablement élevé dans les principes de son père... Ils prendront en catimini des acomptes sur le mariage, et quand Félix de Lochères sera suffisamment renseigné sur la beauté et les attraits de Mlle Catherine, il se tiendra pour satisfait et lui tirera sa révérence....

Non! Monsieur, répondit la petite il vient de sortir.

— Oh! Madame! s'écria la petite Obligitte, effarée et empourprée, pouvez-vous avoir de pareilles idées?... M. Félix est trop bien élevé pour se conduire de la sorte.

— Pourquoi donc pas? riposta l'impitoyable matrone; le père agissait ainsi autrefois, le fils l'imitera; bon chien chasse de race!

— Vous êtes peu charitable, Madame de Verrières, observa la notairesse, et vous êtes également mal renseignée; M. Félix a la ferme intention d'épouser Mlle de Louëssart, et la preuve, c'est

qu'hier il est venu prier mon mari de notifier le premier acte respectueux à M. de Lochères père.

— Vraiment! fit Mme de Brossard, démangée par une puissante curiosité : et comment les choses se sont-elles passées ?

— Tout autrement, hélas! que le jeune homme l'espérait. M. Parisot l'a complètement désillusionné; il lui a montré un article du Code, d'après lequel les fils ne peuvent adresser de sommations à leur père que lorsqu'ils ont vingt-cinq ans révolus; les filles seules ont ce droit-là, à partir de vingt et un ans. M. Félix devra donc attendre encore quatre ans et quatre mois avant de devenir le mari de Catherine. Le pauvre garçon a quitté notre étude fort déconfit... Je le plains sincèrement et je plains aussi M. Vital, qui était féru d'amour pour cette petite... On a beau vieillir, voyez-vous, on ne s'en aperçoit pas. Et quand on a eu dans le monde, comme M. de Lochères, autant de succès auprès des femmes, on s'imagine volontiers qu'on restera toujours jeune et séduisant...

Tandis que la bonne Mme Parisot s'apitoyait, Mme de Brossard s'était levée et passait dans la salle à manger pour préparer le thé... Elle avait gardé de sa jeunesse mondaine cette habitude du thé de quatre heures et elle trouvait ce genre de collation plus « distingué ». Tout en écoutant le grésillement de la bouilloire, elle s'était vivement penchée à la fenêtre dont les persiennes avaient été entrebâillées. Soudain elle se redressa et rentra précipitamment dans le salon, la mine allumée...

— Mesdames, chuchota t elle, venez voir... Voici précisément M. Vital qui débouche au coin de la route!

Toutes jetèrent avec une touchante unanimité leur couture sur la table et prirent sournoisement leur volée vers la salle à manger...

Vital de Lochères, en effet, avait tourné l'angle de la rue et marchait au milieu de la chaussée. Hélas! combien changé! Voûté, les yeux creux, les traits tirés, la barbe mal soignée... Il s'était tassé sur lui-même et s'avançait d'un pas alourdi, sans rien regarder autour de lui, absorbé par sa méditation chagrine.

— Il est méconnaissable! affirma Mme de Brossard.

— Pauvre homme! répéta la notairesse, il fait peine...

Mme de Verrières suivait le maître de la Harazée d'un œil avide et implacable; une vindicative ironie retroussait sa lèvre moustachue :

— Je ne le plains pas, moi! murmura-t-elle férocement; il est bon que de temps à autre la Providence fustige les coupables... M. de Lochères est puni par où il a péché.

XXVII

Bien qu'en pensât Mme de Verrières, Vital était grandement digne de pitié. Depuis sa rupture avec Féli, non seulement sa santé s'altérait, mais il endurait les plus cruelles tortures morales. La passion de l'amour, lorsqu'elle s'empare de nous à l'heure où la maturité confine à la vieillesse, est d'autant plus tenace et redoutable qu'elle s'attaque à des cœurs affaiblis et mal résistants. La plaie une fois ouverte ne se referme plus. Tout l'envenime et la rend plus rebelle : — le sentiment du peu de temps qui nous reste pour aimer, la médiocre confiance que nous avons dans nos moyens de séduction, l'incertitude que l'approche du déclin jette sur notre âme, comme une ombre crépusculaire. M. de Lochères souffrait de tout cela et, par surcroit, il était en proie aux douleurs lancinantes de la jalousie. Celle qu'il adorait lui préférait un rival jeune et triomphant, et ce rival était son fils.

Il devenait ombrageux et irritable; un regard, une observation insignifiante l'exaspéraient. Le voisinage des gens qui le servaient et dans les yeux desquels il croyait lire une compassion ironique, lui était odieux. Déjà, dans un accès d'humeur, il avait renvoyé Joseph; le ménage Saudax lui-même, avec sa familiarité et son bavardage, lui pesait. Vital faisait la solitude autour de lui et, à peine était-il seul, que le silence claustral de la Harazée lui semblait redoubler son supplice. Il songeait que pendant qu'il se rongeait entre les murs de sa maison, Catherine et Féli se voyaient à toute heure, se promenaient à travers bois et se grisaient de leur jeune amour. Alors la fièvre le brûlait, une frénésie soupçonneuse le poussait à sortir du logis, à épier les allées et venues des jeunes gens, à errer à travers bois pour surprendre leurs rendez-vous.

Le jour où les dames de l'ouvroir l'avaient vu sur la route, il était venu à la Chalade, éperonné par une maladive curiosité, surexcité par de soudaines suspicions, qui avaient germé dans son esprit au moment où il passait devant la maison des Louëssart. En traversant le Four-aux Moines, il lui avait semblé apercevoir une robe claire, qui frôlait les verdures du ravin et s'enfuyait dans la direction des bois. Son cœur avait été comme pincé par une étreinte brutale et immédiatement il avait supposé que Catherine allait retrouver Féli sous les futaies de la Bolante. Alors, une idée

obsédante était entrée dans son cerveau, et bien que la certitude dût lui être encore plus pénible que le doute, il s'était rendu à la Chalade afin de s'assurer par lui-même de la présence ou de l'absence de son fils.

Quand il arriva devant la maison des Obligitte, il eut honte du métier qu'il faisait et s'arrêta hésitant; mais sa passion le possédait trop despotiquement pour ne pas triompher de ses derniers scrupules. Il entra, se heurta dans le couloir avec une fillette de douze ans — précisément la jeune Pulchérie Obligitte dont Mme de Verrières avait parlé à l'ouvroir — et d'une voix embarrassée il demanda si M. Félix de Lochères était au logis :

— Non, Monsieur, répondit la petite, il vient de sortir, il y a à peine une demi-heure...

Plus de doute; Féli avait rejoint Catherine en forêt. Une rage sourde empoigna Vital et, sans même réfléchir à l'absurdité de la poursuite à laquelle il se livrait, il rebroussa chemin. Quand il eut dépassé l'église, il s'engagea dans une route montante qui longeait une lisière et la gravit avec une hâte fébrile. Cette route forestière, après avoir traversé les bois de la Chalade, aboutissait à la Pierre-Croisée. M. de Lochères marchait avec une telle précipitation que, lorsqu'il atteignit le carrefour, il tomba épuisé sur un des blocs de granit qui formaient le soubassement de la croix. Ses artères battaient, le sang lui montait à la tête et l'étourdissait. Il resta un instant assourdi, aveuglé, essoufflé. Quand il eut repris haleine et put enfin recouvrer la lucidité de son esprit et de ses organes, il rouvrit les yeux et tout d'un coup reçut un choc qui le rejeta rudement contre la croix de pierre. En face de lui, dans la lointaine perspective de la Haute-Chevauchée, il distinguait la robe claire déjà entrevue au Four-aux-Moines, mais cette fois en compagnie d'une silhouette masculine qui se détachait en noir sur la verdure mamelonnée de l'avenue.

Ses soupçons se trouvaient justifiés. Les deux silhouettes étaient certainement celles de Catherine et de Féli. Soudain, et comme par enchantement, M. de Lochères sentit ses forces renaître. La jalousie tendait tous ses nerfs et dissipait son accablement. Il se remit sur pied et, avec des ruses de sauvage, se faufilant sous les branches qui ombrageaient l'un des côtés de l'allée, il s'arrangea de façon à ne point perdre des yeux le couple fuyant et à le suivre, sans risquer d'être aperçu.

Il s'avançait à pas de velours, comme un braconnier qui médite

de surprendre un lièvre au gite. Bientôt il put voir plus distinctement les deux jeunes gens et reconnaître la taille souple de Catherine, la tournure à la fois élégante et robuste de Féli. Arrivés à un layon qui débouchait sur la Haute-Chevauchée, ils prirent à gauche et s'enfoncèrent, comme Vital l'avait prévu, sous les futaies de la Bolante. Il les laissa disparaître, coupa à travers bois et les revit, quelques minutes après, glissant à pas menus sur le terrain moussu et dégarni de broussailles, qui formait le sol de la futaie. Dans cette demi-obscurité des ramures tombantes, il lui était facile de les épier de près, en se dissimulant derrière les fûts des hêtres et des chênes. Ils n'étaient plus très loin de lui et, en prêtant l'oreille, il lui était possible de percevoir le discret et confus susurrement de leurs voix.

Au bout d'un quart d'heure de marche, M. de Lochères devina que les deux amoureux avaient l'intention de descendre dans la combe de la Bolante et de s'y arrêter. Cette découverte exaspéra sa jalousie. — Ainsi le lieu choisi pour leur rendez-vous était précisément ce ravin fleuri, cette retraite enchantée où Vital avait rencontré en mai Catherine avec sa jonchée odorante de muguets! La source où, pour la première fois, dans son vieux cœur, était éclos un renouveau d'amour, la source consacrée pour lui par un adorable souvenir, devenait le témoin des tendresses prodiguées à Féli! La pensée de cette profanation l'indignait et avivait encore son atroce blessure. En dépit de sa colère, en dépit de son navrement, il voulait néanmoins tout voir et tout entendre. Une inexplicable folie le poussait à aller jusqu'au bout de sa souffrance.

Au lieu de continuer à marcher sur la trace des deux amoureux, il prit de l'avance, contourna la combe et y pénétra par l'étroite ouverture qui servait de déversoir à l'eau de la source. De cette façon, il les précéda au fond du ravin et eut le temps de se blottir au milieu d'une énorme cépée d'aunelles, qui le dérobait aux regards et lui offrait un observatoire à souhait.

Peu après, il entendit les voix de Féli et de Catherine qui se rapprochaient. Ils descendaient le sentier qui zigzaguait aux flancs de la combe et, ainsi qu'il l'avait pensé, ils vinrent s'asseoir sur un des troncs d'arbre épars autour du réservoir.

— Ici, dit Féli, nous serons tranquilles, et pourrons causer à l'aise.

— N'est-ce pas? reprit Catherine; l'endroit est plaisant, et si calme, si vert! On s'y sent le cœur rafraîchi et ranimé... Les grands arbres aux branches étendues vous versent une joie tran-

quille... Et vraiment nous avons besoin d'être un peu réconfortés, non pauvre Féli, après la fâcheuse nouvelle que vous m'avez pportée. Vous êtes bien sûr que le notaire ne s'est point trompé?

— Hélas! non, il m'a mis le code sous le nez et j'ai été obligé de me rendre à l'évidence... La loi ne me permet pas d'adresser des actes respectueux à mon père avant vingt-cinq ans révolus.

— Ainsi, il nous faudra attendre plus de quatre ans encore!... oupira la jeune fille.

Elle hocha la tête et ses yeux se mouillèrent.

— Quatre ans! continua-t-elle, d'ici là vous perdrez patience, non ami, et vous vous lasserez...

— Catherine, interrompit-il impétueusement, ne dites pas cela, u bien je croirai que c'est vous qui manquez de patience et qui ous effrayez de ce long délai!

— Moi, Féli? répliqua-t elle gravement; je vous attendrai indéiniment, dussé-je mourir vieille fille... Dès aujourd'hui, je vous ppartiens et je n'appartiendrai à personne autre... Néanmoins, e l'avoue, ce grand espace de temps m'épouvante. En quatre ans, ant de choses peuvent survenir!... Il ne vous sera pas possible de asser ces quatre années à la Chalade; vous voyagerez, vous ne ne verrez plus, et alors ce pauvre peu de charme que vous trouviez n moi s'évaporera à la longue... Je ne serai plus pour vous qu'un réle souvenir, un petit point tremblotant comme une lumière erdue au fin fond des bois.

— Vous vous trompez, ma chérie, je vous aime trop pour me éparer de vous. Je resterai ici, près du Four-aux-Moines et près e la Harazée... Et ce sera peut-être le moyen de faire entendre aison à mon père...

— Croyez-vous vraiment qu'il finisse par s'apaiser? s'écria atherine, dans les yeux de laquelle une lueur d'espoir se ralluma.

— Je l'espère, répondit Féli; quand il verra que mon amour 'est pas un caprice, comme il se l'imagine, mais une affection olide et profonde, il s'attendrira... Au fond, il a de l'attachement our moi et il sait combien je l'aime. Le premier bouillon de colère ne fois tombé, il reconnaitra lui-même qu'il a eu tort, il regrettera e m'avoir chassé de la Harazée, où en ce moment, le pauvre! il oit broyer du noir et maudire sa solitude.

— Il vous pardonnera peut-être à vous, Féli, parce qu'en omme vous n'avez jamais été déloyal envers lui... Mais j'ai rand'peur qu'il ne me garde toujours rancune de m'être engagée

et d'avoir repris ma parole. Dieu sait cependant que j'étais attiré vers lui par une vraiment tendre et filiale amitié!... Mon seul tort c'est d'avoir cru que ce sentiment-là remplacerait l'amour, et de lui avoir fait espérer que je deviendrais sa femme... Mais vous êtes venu, Féli, mes yeux se sont ouverts, j'ai compris ce que c'était qu'aimer et j'ai senti aussi que je ne pouvais, sans mentir, donner à M. de Lochères un cœur qui ne m'appartenait plus...

— Chère mienne, s'écria Féli, vous vous êtes montrée, dans ce regrettable malentendu, sincère, sensible et spontanée, comme vous l'êtes foncièrement... Ayez confiance dans l'avenir... En attendant, laissez-moi vous dire que je vous adore et que je suis à vous pour toujours...

Il lui tendit les mains, elle lui abandonna les siennes et, pendant quelques minutes, qui parurent à M. de Lochères des heures de torture, ils restèrent ainsi, l'un près de l'autre, les yeux perdus dans les yeux.

Peu à peu, Féli attirait vers lui le souple corps de la jeune fille et voulait l'envelopper dans ses bras, comme il l'avait fait un dimanche, au Haut-Bouleau. Mais Catherine, bien quelle fût fascinée par ces regards amoureux qui avaient le bleu délicieux des fleurs de véronique, Catherine comprit qu'elle l'aimait trop pour être sûre d'elle même et que, si elle lui accordait cette grisante caresse, elle ne pourrait plus se reprendre. Au moment où il allait la serrer contre sa poitrine, elle se leva et, avec un sourire tendre qui corrigeait la fermeté de son refus :

— Non, dit-elle, ne m'embrassez plus de cette façon!... Quand on a quatre ans devant soi, il faut être ménager de ses caresses, sans quoi il n'en resterait plus pour le moment où nous aurons le droit et le loisir de les savourer... Voyez, suis-je assez raisonnable!... Montrez-moi que vous l'êtes, vous aussi, et quittons la combe... Vous allez me reconduire bien sagement jusqu'à la Pierre-Croisée; demain, s'il fait beau, nous irons aux Sept-Fontaines, et cette fois j'y accrocherai un ruban, afin que les fées de l'endroit nous fassent marier dans l'année...

Ils remontèrent lentement le sentier de la combe. Quand le bruit de leurs pas et de leurs voix se fut éteint dans la futaie, Vital de Lochères sortit de sa cachette, pâle, le visage bouleversé, les yeux rougis. Baissant le front, d'un pas lourd, il gagna la Harazée.

(A suivre.) André THEURIET

LE CRIME DE JULIETTE[1]

(Suite et fin)

Je le quittai après lui avoir promis de le tenir au courant du résultat de mes recherches. Il voulait à toute force me faire accepter sa collaboration, se prétendant capable de faire un excellent détective. Je le remerciai; je préférais être seul. Je le priai seulement de répéter, quand besoin serait, ce qu'il venait de me dire concernant les effets foudroyants produits par cette potion prise à très haute dose. Comme je passais, en sortant de chez le docteur, devant le café du Bon-Patriote, j'en vis sortir le domestique de Mlle de La Birède, qui marchait les yeux baissés. Il était visiblement préoccupé, à un point tel qu'il me frôla presque sans me voir. Décidément, me dis-je, voilà un établissement qui a toutes les sympathies de M. Jean. Je me souvenais en effet que le personnage avait dit s'être trouvé en compagnie d'un camarade dans cet estaminet au moment même où le crime se commettait, et l'enquête faite par un gendarme avait vérifié son dire. Était ce bien exact et le gendarme n'avait-il pas été induit en erreur? Pourquoi ne pas chercher moi-même à m'en assurer?

Je soulevai la lourde toile qui retombait devant la porte, ramenant dans l'intérieur la fraicheur et l'ombre. Au premier moment, passé subitement du grand jour et d'un soleil aveuglant à une obscurité presque complète, je ne distinguai rien. Peu à peu, mes pupilles se dilatant, je constatai que le café était entièrement vide. Seul, le patron du lieu, en manches de chemise, sans cravate, la figure congestionnée, la nuque débordant en bourrelet le col du gilet déboutonné, dormait lourdement sur son comptoir, accablé par la chaleur. Je le réveillai en frappant vigoureusement avec ma canne le marbre d'une table.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 13 août.

Il se réveilla en soufflant, se leva péniblement et m'apporta le bock que je lui avais demandé, tout en promenant autour de lui des regards étonnés.

— Vous semblez chercher quelqu'un? lui demandai-je.

— Oui, un client qui était là tout à l'heure.

— Si vous parlez du domestique de Mlle de La Birède, je l'ai rencontré dans la rue, à votre porte.

— Il sera parti pendant que je m'étais assoupi... Je n'ai pourtant pas dormi bien longtemps, ajouta-t-il en regardant le cartel pendu à la muraille et qui marquait trois heures moins quelques minutes... Tiens! voilà qui est bizarre, continua-t-il en se parlant à lui-même. Il me semble que tout à l'heure il était plus de trois heures. Allons! je rêvais déjà... A propos, Monsieur sait le malheur? est-ce assez affreux? cette pauvre vieille demoiselle! Et dire que c'est sa nièce! Jean me l'affirmait tout à l'heure. Voilà de ces choses qui renversent!

— C'est un bon client pour vous que ce Jean? lui demandai-je.

— Vous pouvez le dire. Tenez, hier deux fois; d'abord dans l'après-midi, comme aujourd'hui, et le soir il était encore là avec un ami, à l'heure même où la chose se faisait là-bas. Car il paraît que le coup a été commis à neuf heures, et il est parti d'ici à plus de neuf heures un quart, il me le rappelait encore à l'instant. Et en avait-il du chagrin de ne pas s'être trouvé à la maison à ce moment-là! Bon garçon, allez, et bonne paye, ce qui ne gâte rien.

Je payai ma consommation et sortis.

Je n'avais pas perdu mon temps. Si léger que fût l'indice que je venais de surprendre, il me suffisait. La lumière venait de se faire. L'assassin, le misérable, c'était Jean. La veille, il était venu dans l'après-midi, sachant qu'à cette heure le café est vide et le patron assoupi, avancer le cartel d'une vingtaine de minutes, d'une demi-heure peut-être.

Rentré à l'hôtel, il avait administré à Juliette, dans des conditions que j'ignorais, le narcotique contenu dans la fiole. Le soir, venu au café pour se créer un alibi, il en était sorti un peu avant neuf heures, en avant soin de faire remarquer au patron qu'au moment de son départ la pendule marquait neuf heures un quart. Puis, il avait en courant gagné la prairie, franchi la rivière, s'était sans difficulté introduit dans l'hôtel par la porte du perron dont il avait pris la clef, et, le crime commis, après avoir avec une ingéniosité scélérate tout mis en œuvre pour détourner les soupçons sur

Juliette, s'était retiré par le même chemin, et, quelques minutes plus tard, rentrait, par la porte cochère cette fois, le front haut, le regard assuré, sûr de l'impunité.

Je regagnai au plus vite mon domicile. J'avais hâte d'être seul avec mes pensées, d'aviser à ce qu'il convenait de faire pour confondre le misérable. Un attroupement de curieux stationnait devant la porte de l'hôtel.

L'événement avait eu dans la ville un retentissement considérable ; on venait voir la maison qui avait été le théâtre du drame, et, dans la foule, les commentaires allaient leur train. J'étais, moi aussi, un objet de curiosité. On savait le rôle que j'avais joué. On se racontait que j'étais arrivé le premier, comme la victime venait d'être frappée, le sang coulant encore de la blessure. Je me refusai de répondre aux interpellations que m'adressèrent quelques personnes de connaissance et, après avoir signifié au concierge qu'il n'eût à laisser pénétrer qui que ce fût chez moi, je m'enfermai dans mon cabinet.

Que faire? Quelle ligne de conduite adopter? Devais-je appeler Jean et, sans lui laisser le temps de la réflexion, lui lancer à la face l'accusation terrible? Mais le drôle avait fait preuve dans la conception et l'exécution du crime d'un sang-froid, d'une présence d'esprit peu ordinaires. Il devait s'être préparé à toute éventualité. Il m'opposerait certainement des dénégations indignées et je l'aurais mis inutilement sur ses gardes. N'était-il pas préférable d'aller confier immédiatement au procureur de la République ce que j'avais découvert? Oui, sans aucun doute, c'est ce que j'aurais déjà dû faire. Comment avais-je pu hésiter? Et cependant, déjà levé pour sortir, je me rassis retenu par la réflexion. En somme, de quelles preuves irréfutables étais-je armé pour porter une accusation aussi grave contre ce domestique? Le propos vague d'un cabaretier qui s'étonnait que sa pendule ne marquât pas une heure plus avancée? Et, comme je venais de rencontrer Jean sortant du cabaret, là-dessus, j'avais échafaudé tout un système d'accusation et je m'étais empressé de conclure qu'il devait être le criminel.

Le magistrat prendrait-il au sérieux mon récit et surtout mes conclusions? Quelle foi ajouterait-il à ces quelques paroles prononcées en l'air par un homme à moitié endormi? Sur un aussi faible indice pouvait-on envoyer quelqu'un à l'échafaud? Dans mon ardent désir d'innocenter Juliette, ne m'étais-je pas emballé moi-même, comme disait le docteur, un peu précipitamment sur

cette nouvelle piste? Les autres preuves que j'avais triomphale ment relevées n'étaient pas beaucoup plus sérieuses. Que prouvai la trouvaille du flacon dans le jardin? L'explication qu'en don nait la vieille Claudine était, en somme, très plausible. Restaien la planche et l'empreinte laissée par elle sur la berge de la rivière Mais là encore, ne m'étais-je pas laissé emporter par mon imagi nation? Ensuite, en quoi cela incriminait-il plus particulièremen le domestique de Mlle de La Birède? Enfin, je voyais le sourir narquois du magistrat; je lisais dans sa pensée qu'il me supposait épris comme je l'étais de l'inculpée, capable d'avoir imaginé cett histoire de pont improvisé, au besoin d'avoir retourné moi-mêm la planche et creusé l'empreinte. Il ne me le dirait pas, mais il l pensérait. Allons! décidément, rien de tout cela ne tenai debout.

Les heures s'étaient écoulées sans que j'en eusse conscience. J m'étais abstenu d'aller dîner au dehors. Les commérages et obser vations du matin m'avaient été trop pénibles pour que je m'expo sasse au désagrément de les entendre rééditer. Le concierge étai allé me chercher une nourriture quelconque à laquelle j'avais peine touché. Mon bel enthousiasme de l'après-midi avait fai place à l'abattement et au découragement. Où trouver cette preuv indéniable, ce témoignage incontestable qui me faisaient défaut Seule, pourrait me les fournir la victime, la morte, celle dont l regard suprême s'était éteint dans l'effrayante vision de l'assassi se ruant sur elle, le bras haut, la main armée. Que ne venait-ell à mon aide, elle que devait cruellement affliger, si tant est que le morts aient encore conscience de ce qui se passe ici-bas, l'injust accusation portée contre une parente qu'elle chérissait tendre ment? Et pourquoi cette aide que je lui demandais, ne me l'appor terait-elle pas?

Que l'âme survive à la mort, qui pourrait en douter, alors qu'i n'est pas un atome de la matière dont notre corps se compose qu ne soit appelé à revivre sous une autre forme? C'est une loi com mune à tout ce qui fait partie de la création, depuis les êtres ani més jusqu'à la goutte d'eau et au brin d'herbe. Rien ne se perd d ce qui a été; c'est des éléments de ce qui n'est plus que se compo sera ce qui doit être. Et telle est la cause pour laquelle la Terre aujourd'hui, ne pèse pas un gramme de plus ou de moins qu'a jour où elle est sortie, informe et rudimentaire, des mains d Créateur.

Tout n'est qu'évolution et transformation. Le néant n'existe pas. S'il en est ainsi pour la matière, comment en serait il autrement pour l'âme, cette immatérielle partie de nous-même, autrement précieuse que l'enveloppe grossière qu'elle habitait de notre vivant? Que deviennent toutes ces âmes libérées par la mort, et de quelle transformation se trouvent-elles à leur tour l'objet? Sont-elles appelées, comme l'Église nous l'enseigne, à expier par un châtiment proportionnel le mal accompli de leur vivant par ceux dont elles animaient les corps? Rentrent-elles dans le sein de l'Éternelle Toute-Puissance dont elles sont une infime et humble émanation? Ou sont-elles destinées à errer indéfiniment dans les espaces immenses, sans fin, sans limites, plaintives et se consumant dans l'éternel regret du bien qu'elles auraient pu faire et qu'elles n'ont pas fait, jusqu'au jour où elles vont habiter de nouveaux corps, suivant un ordre déterminé par Celui qui a tout prévu, tout réglé, tout ordonné?

Quelle que soit leur destinée, il ne nous est pas interdit de supposer que leur détachement du milieu dans lequel elles séjournaient, ne s'accomplit que progressivement, que pendant un certain temps au moins, elles ont licence de demeurer, protectrices invisibles, à proximité des personnes qu'elles aimaient, qu'elles les inspirent et les guident à leur insu, prêtes à entrer en communication avec elles, si un appel pressant leur est adressé? Quelle forme donner à cet appel, comment établir cette communication? Faut-il ajouter foi aux manœuvres chères aux spirites, aux tables tournantes et autres pratiques enfantines, bonnes au plus à amuser les crédules? Ma raison s'y refuse. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher. Voici un appareil qui, à l'aide d'un mince fil de métal, me permet de recevoir avec une vitesse presque incommensurable la pensée d'une personne située à l'autre extrémité du globe. Pourquoi n'arriverait-on pas à trouver un conducteur qui, nous mettant en rapport avec l'au-delà, permettrait de recueillir également la pensée de ceux qui ne sont plus, puisque leurs âmes survivent, puisqu'elles continuent, en qualité d'âmes, à *rayonner de la pensée*, comme le soleil rayonne de la lumière et de la chaleur? Tout n'est que rayonnement et ondulations ici-bas : ondes lumineuses, ondes sonores, ondes thermales, ondes électriques... Pourquoi pas ondes psychiques?...

Ma tête était en feu. Je compris que je divaguais et que je glissais sur la pente qui conduit à la folie. Je fis des efforts violents

pour cesser de penser, et peu à peu le calme se rétablit dans mon cerveau en ébullition.

Je venais de jeter un regard distrait sur ma pendule et j'avais constaté qu'il était neuf heures, juste l'heure où la veille... Tout à coup... je ne rêvais pas, je suis sûr que j'étais bien éveillé... le timbre placé au-dessus de ma tête résonna avec force, ce même timbre qui, la veille, à la même minute précise, m'avait appelé chez celle qu'en ce moment même on égorgeait... Je me dressai brusquement sur mes pieds. Une glace placée en face de moi me renvoya une figure livide, décomposée par l'épouvante. Le timbre s'était tu. La réflexion venant, je compris que je venais d'être le jouet d'une hallucination. La surexcitàtion cérébrale à laquelle j'étais en proie depuis plusieurs heures en était cause. Quelle folie! dis-je en me rasseyant. La main qui seule pourrait faire vibrer cette sonnerie, est aujourd'hui inerte et glacée... Mais un nouvel appel du timbre retentit, strident, impérieux, prolongé... Eh bien? après tout, quoi d'étonnant à cela? me dis-je, appelant à moi tout mon sang-froid et dominant ma terreur. J'ai invoqué la morte en la priant de m'éclairer. Elle me répond; je dois me rendre à son appel. Je n'ai pas le droit d'hésiter.

Je pris la clef qui me permettait de traverser l'hôtel pour aller dans le jardin, et sortis de chez moi. La façade du bâtiment était sombre et silencieuse. Dans le ciel que la lune baignait d'une lumière lactée, de gros nuages noirs ourlés d'argent couraient avec rapidité. Je traversai la cour, sur le pavé de laquelle l'ombre des toits découpait des silhouettes bizarres, et pénétrai dans le rez-de-chaussée. L'obscurité y était complète, comme la veille au soir. Je montai l'escalier à tâtons, ainsi que je l'avais déjà fait, et posai la main sur le bouton de la porte du salon.

Je mentirais si je disais que cette main ne tremblait pas. Une violente émotion me serrait la gorge. Par un effort puissant de ma volonté, une réaction se produisant, je me sentis tout à coup très calme. J'ouvris la porte et entrai.

Je m'attendais à quelque chose d'extraordinaire. Je m'y étais préparé. Aussi l'effrayant spectacle qui s'offrit à ma vue ne me surprit pas. Ce que je vis, je devais le voir.

Dans l'embrasure de la fenêtre ouverte et à sa place habituelle, sous la lumière pâle de la lune qui l'éclairait en plein, la morte était assise, telle que je l'avais vue tant de fois, avec sa robe noire à guimpe de dentelle, la tête baissée, ses doigts faisant mouvoir

automatiquement son éternel crochet. Au bout de quelques instants, elle posa son ouvrage sur la petite table placée près d'elle, puis leva lentement la tête et arrêta ses yeux sur moi, des yeux morts, sans regard. Alors, avec la même lenteur raide, elle étendit le bras dans la direction de la petite table, l'index allongé, le geste impératif... Au même moment, un nuage passa devant la lune. L'obscurité se fit. Quand, le nuage passé, la lumière envahit de nouveau le salon, l'apparition avait disparu. Le petit fauteuil à lyre était vide.

Cette fois encore, avais-je été l'objet d'une hallucination ou le témoin d'une apparition réelle ? Non, le doute n'était pas possible. Cette indication, cette preuve de l'innocence de sa nièce que j'avais prié la victime de me donner, ne venait-elle pas de me désigner l'endroit où je la trouverais ? Pourquoi tarder à m'en assurer?

Je m'approchai de la petite table; le tricot était jeté en travers, le crochet encore engagé dans les mailles. Je soulevai le tissu de laine et je vis le phonographe que j'avais apporté à ma vieille voisine la veille dans l'après-midi.

De si graves préoccupations m'assiégeaient depuis vingt-quatre heures, que je l'avais complètement oublié. Je compris que je tenais enfin la clef du mystère. Saisissant l'appareil, je regagnai au plus vite mon cabinet pour l'examiner.

Le phonographe avait fonctionné. Je ramenai le rouleau à sa position initiale, remontai le mouvement d'horlogerie qui le faisait mouvoir et, en proie à une émotion intense, le cœur battant à me rompre, je pressai le bouton qui mettait le ressort en liberté.

Le rouleau tourna lentement sur lui même et, dans le silence de l'atelier, une voix s'éleva, une petite voix sèche et grêle, la voix facilement reconnaissable de Mlle de La Birède, laquelle, avec cette intonation monotone spéciale aux gens qui récitent leurs prières, disait : — *Notre père qui êtes aux cieux* — je me rappelai en effet l'avoir engagée à dire ses prières devant le phonographe ; elle se convaincrait de la sorte que ce n'était pas l'œuvre du démon — *que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre...* Ici un silence. Puis la voix reprit, mais avec une intonation tout à fait différente :

— *C'est vous, Jean? que désirez-vous ? Je ne vous ai pas appelé...* Alors une autre voix, une voix d'homme à l'accent traînard, dans laquelle il était aisé de reconnaître l'organe du domestique, dit : — *Je demande bien pardon à Mademoiselle, mais je croyais que*

Mademoiselle avait sonné... — *Moi?* reprit la première voix, *pas du tout. D'abord je vous croyais sorti... Eh bien! que faites-vous?... misérable!* Et la voix se faisait désespérée, hurlante... *Au secours! A l'assass...*

Puis ce fut tout. Et le rouleau acheva de glisser silencieusement, en tournant sur lui-même jusqu'au bout de sa course. C'était tout, mais c'était assez. Je venais d'assister au drame terrible. J'avais vu, comme avec mes yeux, la pauvre femme, déjà étonnée de l'entrée inattendue de son serviteur, stupéfaite en le voyant s'emparer des ciseaux, puis comprenant tout à coup et s'affolant quand le meurtrier s'était élancé sur elle, menaçant, le bras levé!... Oui, c'était assez, car Juliette cessait d'être en cause. La morte avait parlé et nommé le coupable. Lui-même s'était trahi et avait signé à son insu sa propre condamnation... Alors — que les sceptiques et les incrédules me raillent, s'ils en ont le courage — je tombai à genoux, le cœur tout gonflé de reconnaissance, et remerciai Dieu.

Devais-je attendre jusqu'au lendemain pour faire connaître la vérité? Non. Je ne voulais pas que Juliette passât une seule nuit sous le toit infamant de la prison. Il était dix heures à peine. Je pris le phonographe et me rendis, par les rues désertes et silencieuses à cette heure indue pour une petite ville, chez le procureur de la République.

J'eus quelque peine à me faire ouvrir et dus parlementer assez longtemps. M. de Saint-Firmin, qui avait dîné hors de chez lui, venait seulement de rentrer et s'était déjà retiré dans sa chambre. A la fin, le domestique consentit à aller prendre les ordres de son maître, revint me chercher, et m'introduisit dans le salon où il alluma une seule bougie qui donnait à la grande pièce un aspect lugubre.

M. de Saint-Firmin arriva d'assez mauvaise humeur :

— Encore vous! fit-il avec un sourire narquois en me voyant.

Je m'excusai de le déranger à cette heure tardive, mon importunité était justifiée par la gravité des renseignements nouveaux que je lui apportais et qui, je n'en doutais pas, modifieraient sa manière de voir au sujet de la culpabilité de Mlle d'Armelles. Là-dessus, je lui narrai rapidement ma découverte au bord de la petite rivière, celle du flacon ; je lui répétai le propos tenu par le patron du café, et je lui dis par quel enchaînement d'idées j'avais été amené à penser que Jean, le domestique de Mlle de La Birède, était le véritable assassin.

Le magistrat m'écoutait avec bienveillance, sans que le sourire railleur avec lequel il m'avait accueilli eût quitté ses lèvres. Ce sourire, je l'avais prévu; je m'y attendais.

— Ce sont là des indices bien légers, me dit-il, bien insuffisants pour asseoir une conviction, même en admettant qu'ils aient été relevés exactement, sans erreur de votre part.

Comme je lisais dans sa pensée! Erreur volontaire, c'est bien là ce qu'il voulait dire. Toutefois, il ne le dit pas. Il me croyait capable de tout pour sauver celle que j'aimais, même de charger sciemment un innocent. Un homme qui aime, en pareil cas se laisse-t-il arrêter par de vains scrupules? Aussi m'excusait-il, je le comprenais, et accueillait-il avec une indulgence relative mes communications qu'intérieurement il traitait de billevesées et auxquelles il n'attachait, bien entendu, aucune importance.

— Est-ce tout ? demanda-t-il complaisamment.

Non, ce n'était pas tout. Je lui racontai alors comment, après avoir adressé une invocation à la victime pour qu'elle me fit connaître la vérité, j'avais entendu vibrer la sonnerie qui de son vivant lui servait à m'appeler, et comme quoi, m'étant rendu à cet appel, je l'avais vue, elle-même, dans son salon, à sa place habituelle, sous la lueur blafarde de la lune, ses doigts manœuvrant, activant le crochet...

M. de Saint-Firmin cessa de sourire et me regarda avec une profonde commisération. Évidemment le chagrin m'avait rendu fou, fou à lier.

— Si vous trouvez les témoignages que je vous ai apportés insuffisants et discutables, lui dis-je en allant chercher le phonographe que j'avais laissé sur un meuble en entrant et en le posant devant lui, contesterez-vous l'authenticité de celui-ci?

Et après lui avoir expliqué dans quelles circonstances cet appareil se trouvait auprès de Mlle de La Birède au moment du crime, je le fis fonctionner devant lui.

Il écouta, muet de surprise; puis, quand le phonographe eut cessé de parler, il se leva vivement en me tendant les mains.

— Excusez-moi, me dit-il avec feu et en prenant son parti avec une bonne grâce que je n'aurais pas attendue de lui. Il n'en coûte qu'au sot de reconnaître son erreur. Je m'étais fourvoyé. Vous m'épargnez une grande injustice et un éternel remords. Nous tenons le coupable et, cette fois, sans que le doute soit possible. Quant au mobile de ce crime incompréhensible, ne perdons pas

notre temps à le chercher. Lui-même nous le dira tout à l'heure.

Une demi-heure plus tard, nous étions dans le salon de Mlle de La Birède. Comme la veille au soir, le commissaire de police était là, et deux gendarmes se tenaient sur le palier. La vieille Claudine, arrachée à son sommeil et ahurie par cette invasion inattendue, nous avait apporté une lampe. Quelques minutes plus tard, Jean, réveillé à son tour et enlevé de son lit, faisait son entrée entre les deux gendarmes, très pâle, les yeux clignotants comme ceux d'un oiseau de nuit brusquement exposé au soleil, mais affectant une contenance résolue.

— Jean Morduc, lui dit le magistrat d'une voix sévère, c'est vous qui avez assassiné Mlle de La Birède!

— Moi? C'est faux! c'est faux! Qu'on me le prouve! s'écria l'homme avec emportement.

— La preuve? reprit M. de Saint-Firmin. C'est votre victime elle-même qui la donnera. Elle-même va sortir du tombeau pour vous accuser. Écoutez-la parler!...

Alors, je pressai du doigt le bouton de l'appareil dissimulé sous le tricot de laine, et la voix commença à réciter le *Pater*... L'effet produit sur cette âme superstitieuse de Breton crédule et ignorant fut prodigieux. En reconnaissant la voix de sa maîtresse, il demeura interdit, pétrifié par la stupeur et l'hébétement. Mais, quand il entendit sa propre voix, sa stupeur se transforma en terreur et, machinalement, il se signa. Enfin, quand sa victime poussa son appel désespéré il tomba à genoux, la figure décomposée, le front ruisselant de sueur, la respiration haletante, en criant :

— J'avoue, j'avoue tout. C'est moi qui ai fait le coup. Mais faites taire cette voix, faites-la taire... Elle me rend fou!...

Et il appuyait ses deux poings contre ses oreilles, les yeux hagards, les cheveux hérissés.

Un gendarme lui apporta un verre d'eau. On le releva, on l'assit sur un fauteuil. Puis le magistrat l'ayant invité à raconter comment et dans quel but il avait commis ce crime, d'une voix sourde, il commença son récit :

— Oui, je vous ai promis de tout vous dire. Eh bien! voilà... C'est vrai, j'ai assassiné Mademoiselle. Pourquoi? Parce que j'aimais sa nièce Mlle Juliette. Ça vous paraît extraordinaire qu'aimant Mlle Juliette, j'aie voulu faire croire qu'elle avait tué sa tante. Attendez, vous allez comprendre... Et puis, cette autre chose aussi, ça vous semble prodigieux, n'est-ce pas, et ça vous indigne

que je me sois permis d'aimer la jeune demoiselle, une personne au-dessus de ma condition? On ne peut pas tolérer ça. Voilà de ces choses qui ne devraient jamais arriver. Un domestique, ça ne compte pas... Et cependant on devrait bien réfléchir que, nous aussi, nous sommes des hommes, après tout, que nous avons un cœur comme les autres. Mais non, on n'y pense pas... Quoi donc d'étonnant, pourtant, à ce que nous aimions nos maîtresses? Nous habitons la même maison, voyant la personne à tout moment... On ne se gêne pas trop devant nous. Par les portes entr'ouvertes, on aperçoit parfois un bout d'épaule, des bras nus... Tout ça, ça vous trouble malgré vous, et un beau jour on découvre qu'on est amoureux. C'est ce qui m'est arrivé pour Mlle Juliette...

Il s'arrêta quelques secondes, essuya son front couvert de sueur, puis continua :

— Ça m'a pris tout d'un coup. Je n'ai même pas cherché à me raisonner. Je ne me suis pas dit qu'elle ne m'aimerait jamais. C'était plus fort que moi... Et puis, qui sait?... On raconte qu'il y en a auxquels ça a réussi... Mais, un beau jour, j'ai compris qu'elle aimait Monsieur que voilà — et il me lança de côté un regard haineux; — je les avais surpris dans le jardin... Et la jalousie m'a tellement torturé qu'elle m'a fait commettre un premier crime, oui... Au point où nous en sommes, un peu plus, un peu moins, qu'est-ce que ça me coûte de tout vous dire?... J'ai descellé un balcon sur lequel Monsieur avait l'habitude de s'accouder en fumant. Je ne sais pas comment ça s'est fait, mais le balcon est tombé seul, et Monsieur n'a rien eu. Au reste, à quoi ça m'eût-il servi? Après lui, un autre fût venu, n'est-ce pas? Alors j'ai cherché autre chose... Jamais, oh! cela, je le jure, jamais je ne m'étais permis de rien dire à Mlle Juliette, elle-même vous le dira. Mais ma maîtresse avait deviné... sans doute aux regards que je fixais sur la demoiselle en servant à table... et le matin du... de l'événement, enfin, elle m'avait donné mes huit jours. M'en aller, cesser de la voir! Oh! non. C'était trop me demander. Alors voici ce que j'ai imaginé... La vieille, qui voulait me renvoyer, je la tuerais, et je ferais croire que c'était sa nièce qui l'avait tuée. Vous ne comprenez pas encore? Ecoutez. On ne la condamnerait pas à mort, non, elle était trop jeune, trop intéressante... et puis si jolie! Tout au plus quelques années de prison. Cinq ans, deux ans peut-être. Eh bien! j'attendrais. Puis, quand elle sortirait de prison, qui est-ce qui voudrait d'elle? Qui aurait l'idée d'épouser une crimi-

nelle? Personne. Alors, moi, je me présenterais, et elle serait trop heureuse de m'accepter, faute de mieux. Voilà ce que je m'étais dit... J'ai donc pris mes dispositions. Oh! j'ai de la tête! Hier, à trois heures, je me suis échappé pour aller au « Bon Patriote ». Je savais qu'à cette heure-là le café est vide et que le patron dort dans son comptoir. J'ai profité de son sommeil pour avancer l'aiguille de sa pendule de vingt-cinq minutes. Puis je suis rentré et j'ai servi le thé comme d'habitude à quatre heures. Alors, pendant que Mlle Juliette portait sa tasse à sa tante, j'ai vidé dans la théière une petite bouteille que j'avais prise dans l'armoire et qui contenait de quoi endormir dix personnes, m'avait dit Claudine. Effectivement, Mlle Juliette, après avoir bu sa tasse de thé, s'était plainte d'un grand mal de tête, d'une envie de dormir, et s'était retirée dans sa chambre où elle s'était jetée sur son lit. Le soir, j'étais sorti, après avoir demandé la permission à Mademoiselle, et j'étais retourné au « Bon Patriote » avec un ami. Nous y avions pris le café et le gloria, et, au moment où je partais, j'avais eu soin de faire remarquer au patron qu'il était neuf heures un quart. Alors, après avoir lâché mon camarade, j'ai filé au pas de course par le pont de la Nadouze. Je connaissais des planches dans la prairie en face du jardin. J'en ai mis une en travers de la rivière pour passer. Je suis entré dans la maison par le perron, j'avais pris la clé. Je savais que Claudine était dans sa chambre, sous les toits, et qu'elle ne pouvait pas entendre. Je suis entré dans le salon comme Mademoiselle commençait ses prières à haute voix. En me voyant, elle m'a dit... Vous savez bien ce qu'elle m'a dit...

Ici il s'arrêta un moment, comme s'il étranglait, puis il continua :

— Vous venez de l'entendre... J'avais pris un couteau dans l'office, mais en voyant les ciseaux de Mlle Juliette, j'ai pensé que ça l'accuserait. Je les ai saisis et je me suis élancé... C'est alors qu'elle a crié... ce que vous venez d'entendre... J'ai frappé... un seul coup dans la gorge... Elle n'a plus rien dit. Le sang a jailli... Je m'étais méfié, je n'en ai eu qu'à la main. J'ai jeté les ciseaux dans la cheminée, puis j'ai regardé dans la chambre de Mlle Juliette. Elle dormait, elle n'avait rien entendu. J'ai été me laver les mains dans son cabinet de toilette, et la serviette avec laquelle je m'étais essuyé je l'ai remise dans l'armoire, au milieu des autres, pour qu'on la retrouve. Ensuite, j'ai pris une de ses pantoufles qui étaient au pied du lit, et j'ai trempé la semelle dans

le sang... il y en avait une flaque, là, tenez, j'ai eu beau laver ce matin, on la voit encore... et j'ai fait des marques avec sur le parquet et sur le tapis de sa chambre, comme si c'étaient ses pas... C'était trouvé, n'est-ce pas? Et, de fait, M. le procureur et M. le commissaire que voici y ont été pris tous les deux... Puis j'ai repris le même chemin, et je suis rentré par la grande porte... Et voilà, c'est tout. Emmenez-moi, faites de moi ce que vous voudrez. Du moment que Mademoiselle est perdue pour moi, tout le reste m'est égal. Tenez, conduisez-moi tout de suite à la mort. C'est ce qui vaut le mieux. Je dirai encore merci.

Séance tenante, le magistrat signa un mandat d'arrêt, et l'homme fut conduit en prison. M. de Saint-Firmin voulut, sans perdre un moment, aller lui-même libérer Juliette, et nous partimes de compagnie. Nous la trouvâmes très calme, tant elle était confiante en son innocence et en la Providence. Il s'exécuta galamment, s'excusa auprès d'elle de la lourde et impardonnable erreur — quoique justifiée à un certain point par les apparences — qu'il avait commise, et m'attribua tout l'honneur de la découverte du véritable coupable. Nous conduisîmes Juliette, malgré l'heure avancée, chez une vieille amie de sa tante, qui l'accueillit les bras ouverts.

Voilà ce qui m'est arrivé. Vous me demanderez peut-être, en guise de conclusion, ce que j'ai pensé depuis, ce que je pense encore aujourd'hui de ce fantôme qui m'est apparu. L'apparition était-elle réelle, ou ai-je simplement été l'objet d'une illusion de mes sens, d'une hallucination? J'y ai bien réfléchi à maintes reprises et, j'en ai l'entière conviction, non, l'apparition n'était pas réelle. J'ai cru la voir, mais ce ne sont pas mes yeux qui l'ont vue, de même que j'ai cru entendre le timbre de la sonnerie, mais mes oreilles n'y ont été pour rien. Il s'est produit là un phénomène qu'il n'est pas impossible peut-être d'expliquer.

Que la morte évoquée par moi et suppliée de me faire connaître la vérité se soit rendue à mon appel, cela, je ne saurais le mettre en doute. Comment, s'il en était autrement, aurais je eu l'inspiration d'aller chercher, sous le tissu de laine qui le cachait, cet instrument sorti entièrement de ma mémoire? L'âme de la morte s'est donc mise en rapport avec la mienne. De quelle manière ce rapport a-t-il pu s'établir?

Dans les conditions normales de l'existence, la faculté de penser chez l'homme est dominée, dirigée par sa volonté. Il est des cas dans lesquels l'action de cette volonté peut être suspendue et même

annulée. Dans l'état de sommeil, par exemple, cet état physiologiquement inexplicable, duquel on ne saurait donner une meilleure définition qu'en disant précisément qu'il est engendré par une suspension de l'action de la volonté, la pensée affranchie de toute direction vagabonde et galope à l'aventure comme un cheval échappé; de là les rêves, qui répondent généralement aux préoccupations du moment, et durant lesquels le dormeur croit voir ce qu'il ne voit qu'en imagination.

Dans la suggestion, ce n'est plus la suspension de la volonté, c'est son annulation absolue, c'est la substitution de la volonté de l'hypnotiseur à celle de l'hypnotisé; et la volonté étrangère, maîtresse de la pensée de ce dernier, la conduit où il lui plait, procurant à ses sens des illusions de commande. Enfin, dans d'autres cas, et ils sont fréquents, ce n'est pas la suspension ni l'annulation de la volonté; c'est simplement sa domination par une volonté étrangère supérieure en énergie — telle l'influence exercée par certains hommes exceptionnellement doués, sur quiconque les approche, — ou même par une volonté quelconque, quand des circonstances énervantes et débilitantes, par exemple une émotion prolongée ou intense, ont brisé la force de volonté d'une personne, la prédisposant à subir celle d'autrui.

Ce dernier cas était le mien. La surexcitation nerveuse à laquelle j'étais en proie depuis la veille, m'avait rendu particulièrement impressionnable. La volonté de la morte n'avait pas eu de peine à dominer la mienne, et elle avait conduit ma pensée là où, pour le succès de l'œuvre de réhabilitation que j'avais entreprise, elle avait jugé utile de la conduire.

Comme dans un rêve ou en état d'hypnose, j'ai cru entendre son appel, j'ai cru la voir, parce qu'elle voulait, parce qu'il fallait qu'il en fût ainsi; mais ce n'était en réalité qu'une illusion.

J'estime donc, pour conclure, qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir de *matérialisation*. D'autre part, le fantôme n'existant que dans l'imagination de celui qui le voit, et constituant un phénomène *individuel*, le même fantôme ne saurait être aperçu par plusieurs personnes à la fois, de même que, lorsqu'un arc-en-ciel se détache sur les nuages, deux promeneurs voient deux arcs différents, l'emplacement occupé dans le ciel par la courbe lumineuse variant suivant la position occupée par le spectateur lui-même. Donc, dans une réunion de spirites, quand un esprit évoqué apparait, également visible et dans des conditions identiques pour

toute l'assistance, tenez pour certain que d'un côté il y a des dupes, de l'autre un charlatan.

Je ne sais si mon explication vous aura pleinement satisfaits. Je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

Vous voulez savoir ce qui suivit? C'est bien simple. Deux jours après eut lieu l'enterrement, le permis d'inhumer ayant été délivré. Toute la ville y assista. Juliette, qui conduisait le deuil, y fut comblée de témoignages de sympathie. Les personnes — et il y en avait, parait-il, un certain nombre — qui, avec cette bienveillance dont certaines gens ne se départent jamais, n'avaient pas même mis en doute sa culpabilité, s'étaient montrées les plus empressées auprès d'elle.

Mais le plus prodigue de démonstrations avait été le Dr Bonnière. Peu s'en était fallu qu'en voyant Juliette il ne se jetât à son cou. Il s'était ravisé à temps. Il exultait, l'excellent homme; en dépit du respect dû au saint lieu et aux mânes de Mlle de La Birède, sa joie débordait; il était impuissant à la contenir :

— Où est-il, cet âne de procureur? répétait-il en se hissant sur la pointe des pieds, et en promenant ses regards à travers la foule dans toute la longueur de l'église. Où est-il que je me paye sa tête?

Mais cette satisfaction lui fut refusée. Une affaire imprévue avait appelé subitement le matin même M. de Saint-Firmin à l'autre extrémité de l'arrondissement.

Juliette était riche; mes parents avaient naturellement donné leur consentement, et il fut convenu que nous nous marierions dans trois mois. Le délai me parut un peu long; mais, par respect pour la mémoire de sa tante, elle ne voulut pas en rabattre un jour, et il me fallut bien en passer par sa volonté. Je me consolai de mon mieux en allant lui faire ma cour chaque jour, au couvent dans lequel elle s'était fait recevoir comme pensionnaire. Elle n'avait pas voulu en effet prolonger son séjour chez la vieille amie de sa tante, et ne s'était pas souciée de rentrer si tôt dans l'hôtel, devenu le sien, où de si tristes événements s'étaient passés.

Nous étions fort ennuyés en pensant qu'il nous faudrait figurer tous les deux comme témoins dans le procès. De pénibles souvenirs devaient y être remués, et Juliette, très impressionnable, s'en affectait à l'avance. Cet ennui nous fut épargné, et nous n'eûmes même pas à être appelés chez le juge d'instruction.

En effet, un gardien de la prison parla, parait-il, devant ce misé-

rable Jean, de notre mariage comme d'une chose décidée. Désespéré de n'avoir réussi qu'à hâter notre union au lieu de la rendre impossible, il déchira sa chemise en lanières, confectionna une corde, et se pendit aux barreaux de sa cellule.

Lorsque sa mort fut rapportée à Juliette, elle ne put s'empêcher de murmurer :

— Pauvre garçon !

Et elle resta pensive pendant vingt-quatre heures.

Je n'eus pas le mauvais goût de m'en trouver blessé. En somme, il avait tué et s'était tué pour elle. Ce sont là des preuves d'amour peu banales.

Or, comme le dit très justement M. de Saint-Firmin, à la page 7 de son premier recueil, si j'ai bonne mémoire : « Une femme excuse plus volontiers un crime commis par amour pour elle, qu'elle n'admire un acte d'héroïsme accompli pour une autre. »

Et maintenant, les cigares étant d'ailleurs terminés, je pense qu'il est grandement temps d'aller retrouver ces dames, qui doivent se plaindre d'être par trop délaissées. Car si les femmes peuvent excuser certaines choses, il en est une qu'elles ne pardonnent jamais : le manque d'égards.

Ch. Corbin.

SOUVENIRS
D'UN
OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR[1]

(*Suite*)

AIDE DE CAMP

LA MAISON DU GÉNÉRAL YUSUF. — MADAME YUSUF. — L'ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION A BLIDA. — COURSES D'INSPECTION. — LE MARÉCHAL RANDON. — ALGER. — LE GÉNÉRAL RENAULT. — EXPÉDITION EN KABYLIE. — LA ZAOUÏA DU SAINT AUX DEUX TOMBEAUX — PÉNIBLE DÉCEPTION.

Lorsqu'on sort de bon matin d'Alger du côté de Bab-Azoun, la chaîne du Djurdjura apparaît comme une masse noire dont les crêtes dentelées se détachent vigoureusement sur les rougeurs de l'aurore. Dès que le soleil est monté plus haut sur l'horizon et qu'il éclaire la face des montagnes, celles-ci se fondent en flocons azurés d'une teinte semblable à celle du ciel. J'admirais ces jeux de lumières toutes les fois que je me rendais à Mustapha supérieur dont les villas émaillent de blanc les vertes collines qui bordent la mer. A mi-côte, au-dessus du quartier des chasseurs d'Afrique dont on entend les sonneries, se détache de la route un chemin en lacet conduisant à une modeste barrière en bois. Au delà, une allée tranquille, bordée d'ombrages et de fleurs, aboutit à une maison du style mauresque le plus pur. Cette maison, de dimensions plus que médiocres, est charmante par sa situation, et par son élégance exquise; elle a été renommée autant par la grâce de celle qui en faisait les honneurs que par le nom de son maître. C'était, c'est encore « la maison du général Yusuf ». Trente-trois ans après y être entré pour la première fois, j'y suis retourné Au premier coup d'œil, rien de changé, les mêmes parfums du jardin, les mêmes soins minutieux de tenue; mais où est le valet de pied nègre, vêtu d'écarlate et d'or, Salem, qui vous annonçait d'une voix musicale? et ce Frontin de Prosper, le valet de chambre? En attendant que le jardinier réponde à l'appel de la cloche, je suis

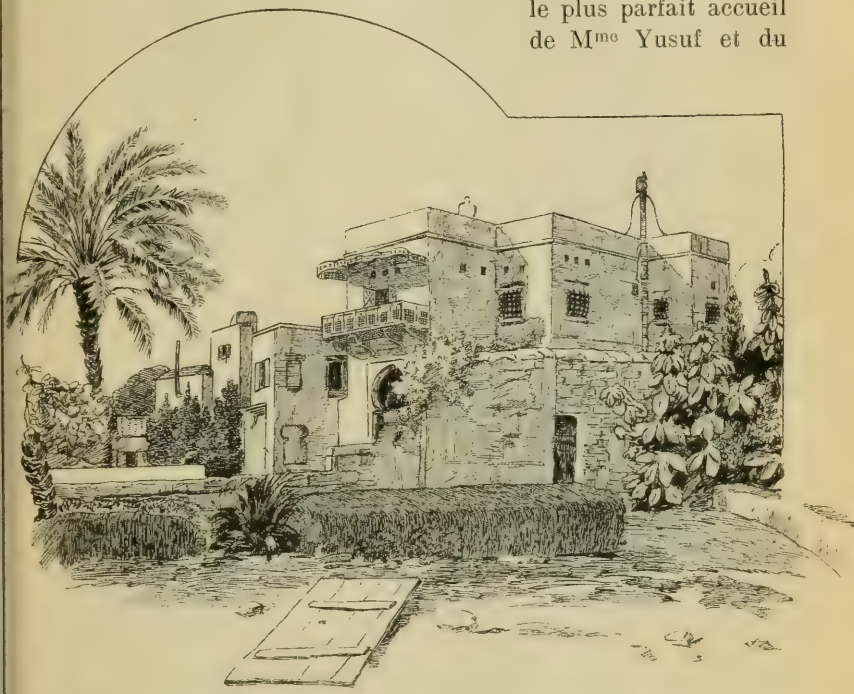
(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 6 août.

accueilli par la demoiselle de Numidie qui m'aborde en sautillant. Elle a toujours ses jambes démesurément longues et grêles et, à son chignon, une plume qui s'agite suivant que son bec attrape ce qui lui plaît ou ceux qui lui déplaisent. Cette vieille demoiselle est justement celle, Mme Yusuf va me le dire, celle que j'ai connue, lorsque le général s'en amusait, admirait et faisait admirer ses grâces, comme si l'âme de quelque princesse numide se fût réfugiée sous son plumage d'acier. J'entre et bientôt Mme Yusuf, qui garde inébranlable le mausolée qu'elle a élevé à son époux dans l'enceinte même de la demeure qu'il aimait tant, Mme Yusuf s'anime, sa parole évoque tous les grands morts de l'armée d'Afrique, les princes d'Orléans, Bugeaud, Pélissier, Canrobert, Lamoricière, Bosquet; il semble que, tout près, leurs ombres glissent au milieu des cyprès où repose le corps du légendaire soldat de fortune que d'étonnantes aventures et un brillant courage ont élevé à leur suite jusqu'aux étoiles du général de division français.

La première fois que je fus présenté au général Yusuf, il résidait à Paris dans une maison meublée de la rue de Lille. Je me trouvai en face d'un homme de taille moyenne, de quarante-cinq à cinquante ans, d'une belle figure ornée d'une moustache et d'une barbe noires pleines de caractère. Il était enveloppé dans une robe de chambre à ramages rouges et jaunes, se promenait les pieds passés dans des mules et fumait une longue pipe. L'impression ne fut pas celle que je ressentis plus tard lorsque je pus apprécier son originale et réelle distinction. Il atteignait alors, s'il ne l'avait dépassé même un peu, l'apogée de sa réputation et de sa fortune. Soldat incomparable, chef de partisans audacieux et habile, esprit fertile et prompt, servi par un corps de fer; avec cela, quand il le voulait, véritable charmeur, qui, même dégagé du mystère de son origine, eût remporté les succès mondains qui en firent un instant le lion de Paris. Il venait d'être, après le licenciement des bachi-bouzouks d'Orient dont on lui avait confié l'organisation et le commandement, placé à la tête de la division d'Alger et il allait avoir à faire preuve, dans ses nouvelles fonctions, d'une capacité que ceux qui ne l'aimaient pas lui déniaient absolument. D'anciens amis de mon père, alliés d'Horace Vernet, s'étaient employés, comme je l'ai dit plus haut, à me rouvrir le chemin de l'Afrique, et c'est à la recommandation du peintre, très lié avec le général, que je dus d'être agréé. Or, je n'avais que vingt-six ans et un grand besoin d'être encore guidé. De son côté, si, à cheval, le gé-

néral n'avait besoin d'être averti ni retenu, cela lui était indispensable dans l'administration des affaires et, le commandant Faure, dont j'allais recueillir la succession, avait su, avec un tact infini, lui rendre ce service.

J'arrivai à Blida, alors chef-lieu de la division, à la fin de mai 1855 et j'y reçus le plus parfait accueil de Mme Yusuf et du



Maison du général Yusuf à Mustapha supérieur. (D'après un croquis de l'auteur.)

général. Mes fonctions consistèrent à ne le pas quitter plus que son ombre ; je logeais dans sa maison et je déjeunais à sa table. Le matin, je décachetais tout le courrier, puis j'assistais au rapport des chefs de service, aux visites qui leur succédaient et je faisais la correspondance personnelle du général. Outre qu'il fallait l'accompagner partout, il ne savait jamais rester seul, et ceux qui semblaient davantage se plaire en sa société pénétraient aussi le plus dans sa confiance. La tâche des chefs de service, avec un homme que les élans de son imagination et sa générosité naturelle entraî-

naient sans cesse à des projets ou à des promesses auxquels les règlements venaient ensuite lui interdire de donner suite, n'était pas toujours aisée. Le chef d'État-major, le colonel Spitzer, vieil africain rompu au métier, opposait son froid veto ; le capitaine Gandil, directeur des affaires indigènes, maintenait sa manière de voir avec une ténacité intransigeante enveloppée de douceur, ou cédait à propos sur des détails à l'ancien bey de Constantine resté grand connaisseur d'Arabes. Le chef du bureau civil et de la colonisation, M. de Toustain Dumanoir, mettait avec son impeccable érudition, sous les yeux du général, un monceau de textes que celui-ci se gardait bien de regarder, mais devant lesquels il cédait, comme il avait cédé devant Spitzer et devant Gandil.

Ces deux derniers, à mon arrivée, ne me firent bonne mine que de surface, appréhendant probablement que l'influence de l'aide de camp ne contrebalançât celle de l'un d'eux. Car mutuellement, ils se détestaient de cœur. Toutefois Gandil était le mieux en cour. Leur opinion sur moi fut bientôt faite ; je n'avais rien d'un garçon qui prend de l'influence, mais chacun d'eux n'avait pas manqué de m'apprendre que l'autre était coupable et capable de tous les péchés d'Israël. Du reste on avait la langue longue et il n'était pas de jour où je n'entendisse sur mon chef plus que je n'en eusse voulu. Mais celui qui me mit le mieux au courant des intrigues et des potins dont Alger et Blida étaient le théâtre et qui me servit avec une amitié véritable fut le sous-lieutenant de spahis de Mancourt. Il était du même âge que moi et officier d'ordonnance du général qui mettait en lui une confiance absolue. Bon cavalier, parlant bien l'arabe, il savait, soit au bureau, soit dans nos courses, prendre le bon vent et il m'empêchait de faire naufrage.

Le général, remuant et actif, ne se plaisait qu'à son cher Mustapha ou en route. Beaucoup de déplacements étaient indiqués par le service ; ils avaient lieu tantôt envoiture, tantôt par relais et, si on s'approchait de la côte, on revenait par mer. De Tenès à Alger, nous mîmes de cette façon deux jours pour franchir cinquante lieues. Le vapeur de la marine impériale, *Cerbère*, sur lequel nous étions embarqués et où nous couchâmes dans des cases dépourvues de matelas, était connu pour réaliser, à moins de vent contraire, trois nœuds à l'heure. Il est vrai que par terre, il n'y avait aucun moyen d'aller plus vite et que nous aurions eu plus de fatigue. Lorsque le général courait sa province, il était invariablement suivi de son valet de chambre Prosper, dont l'adroit service

lui était indispensable, et de son spahi Chérif, d'un courage à toute épreuve et qui lui était dévoué corps et âme. Le corps, chétif, était surmonté d'une grosse tête aux yeux pétillants d'intelligence et d'audace. Quant à l'âme, elle avait été celle d'un bandit et se tenait prête à le redevenir. Chérif nous contait celles de ses peccadilles qu'il pensait ne pouvoir lui faire du tort. « Du temps que je faisais la guerre dans l'Oued Sahel, je suivis un nègre et une négresse et je les surpris dans un ravin pour m'emparer des sacs d'argent qu'ils portaient. Je fus volé ! c'était de la fausse monnaie, on en faisait tant en Kabylie ! » Comme officiers, il y avait de Mancourt, Gandil et moi. Plus on s'éloignait de Blida, plus grandissait le nombre des militaires et des indigènes de marque qui venaient au-devant du général ou qui l'accompagnaient à son départ. Et aussi d'énormes goums de cavaliers échelonnés sur les routes pour les escortes. Si l'on campait, le soir, après que tout le monde avait fait honneur soit à une copieuse diffa, soit à un repas européen préparé par nos hôtes, mais auquel le général touchait à peine, car il était d'une sobriété exemplaire, on se réunissait autour du feu de bivouac. Prosper allumait avec un charbon ardent la pipe du général et celui-ci, après avoir humecté ses lèvres de café, donnait le signal en contant des histoires ponctuées par les rires des auditeurs. Quoiqu'elles aient été souvent scabreuses, je regrette de n'en avoir que rarement noté la verve et le sujet.

Général Yusuf.

Le moment d'inspecter les troupes de cavalerie de la province étant venu, nous dûmes aller, pour commencer, jusqu'à Laghouat. Le général Randon, gouverneur de l'Algérie, fort strict, surtout vis-à-vis du général Yusuf, ne permettait pas qu'on abusât des relais du train comme je le vis faire vingt-cinq ans plus tard. La voiture de voyage qui devait nous emporter, cent lieues aller, cent lieues retour, sur une route qui n'était la plupart du temps

qu'une piste, tracée à travers les sables, les roches ou l'alfa, consistait en une vieille calèche, lourde mais solide. Pour attelages, le général imagina de prendre à chaque relais des goums formant escorte, quatre chevaux montés, d'attacher des traits légers en corde au poitrail des selles arabes, et de faire tirer ainsi la voiture. Ce bel arrangement commença à être mis à exécution un peu après Médéa. Mais la moitié du temps, ou les poitrails cassaient, ou les chevaux se défendaient, ou bien partaient à fond de train, menaçant de briser la calèche et nous avec et, bientôt après, tombaient épuisés ou frappés de coups de sang. Le remède sauvage des Arabes consistait alors à pratiquer une saignée en enfonçant un poinçon, et à son défaut, un éperon dans la croupe de la malheureuse bête : le digne pendant des coups du fouet de la bride sur les jambes pour guérir la fourbure. Les remèdes des Bédouins sur eux-mêmes ne sont pas beaucoup plus délicats : contre la dysenterie, se coucher le ventre nu au soleil, et à quel soleil! un vésicatoire ; ou bien s'enfoncer jusqu'au cou dans le sable chaud pour y prendre un bain d'étuve ; je ne parle pas du trépan, qui, dans l'Aurès, se pratique couramment avec un clou ou peu s'en faut. Les attelages craquèrent bientôt, il fallut monter à cheval ; on imagine bien que nous avions pris nos selles. Comme on triplait les étapes et qu'elles étaient de dix lieues en moyenne, la course fut dure. Les goums accompagnaient en se relevant toutes les cinq lieues. Alors on changeait de chevaux. Le général Yusuf prenait des ambleurs qui allongaient prodigieusement l'allure et faisaient trottiner l'escorte toutes les fois qu'on ne galopait pas. Quand le rocher de sel nous apparut dans le lointain, semblable à un énorme pain de neige se mirant dans l'Oued qui coule à ses pieds, Yusuf raconta que les soldats de la première colonne qui marcha sur Laghouat, accablés de chaleur et de soif, s'étaient précipités en avant pour boire de cette eau, puis qu'ils avaient furieusement craché un liquide plus âcre que l'eau de mer. Leur déception redevint de la joie, lorsqu'ayant dépassé la masse étincelante, ils trouvèrent en amont une eau délicieuse qui ne se charge de sel qu'en dissolvant le rocher. Après avoir été distraits par une chasse au faucon, nous arrivâmes à Djelfa où commandait le lieutenant Philebert. Ce n'était qu'un poste enclos de murs, embryon de la ville qui s'y étend aujourd'hui. Cependant à peu de distance existait au milieu des saules un moulin français qui faisait d'assez bonnes affaires. Il avait été construit par un colon, M. Mein ; c'était un gros homme roux, in-

telligent et instruit, bon et serviable. Après avoir commercé au Sénégal et au Congo, où l'on n'allait guère alors, il était venu s'établir en Algérie et s'y était fait en peu de temps une réputation de droiture et d'honnêteté qui lui avait valu la faveur du gouverneur. Pendant l'insurrection de l'Inde, les Anglais, qui manquaient de coton, lui offrirent un million pour en planter à titre d'essai sans responsabilité ni risques. Il eût pu accepter et faire de beaux bénéfices; il refusa, assurant que ce serait de l'argent perdu.

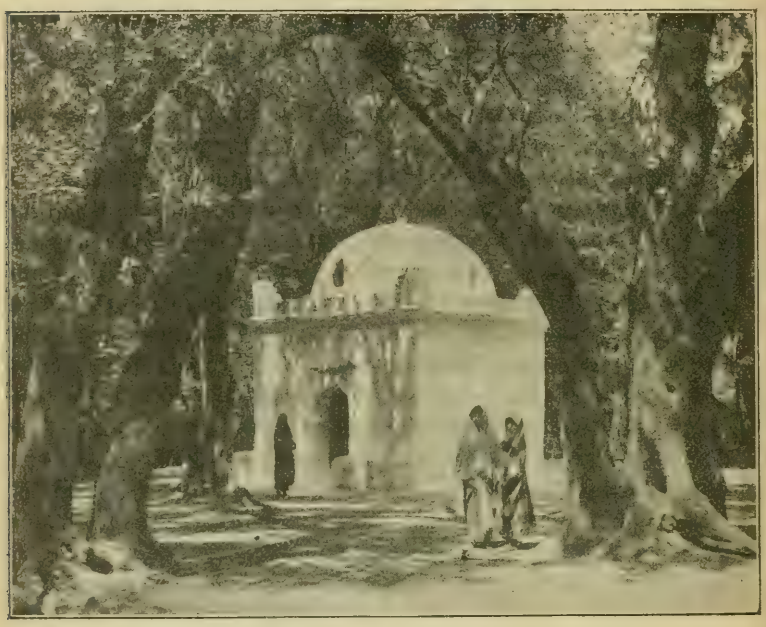
A peine hors de Blida, j'avais été assailli par une éruption de furoncles, on sait où ils se placent chez les cavaliers, qui me faisaient horriblement souffrir. J'avais abandonné la selle anglaise pour la selle arabe qui me permettait de me tenir debout sur les étriers, et ma fatigue en augmentait. Et puis ce n'est pas tout pour un aide de camp de galoper derrière son général; au gîte, il lui faut prendre la plume. A Djelfa je dus travailler jusqu'à onze heures du soir à des rapports qui devaient partir par un exprès; j'y gagnai après mes vingt-cinq ou trente lieues sur des clous de m'endormir dans un demi-délire qui me faisait battre ma couverture avec mes bras. Le lendemain au jour, je n'en partis pas moins pour Laghouat. Cette ville n'était pas en notre pouvoir depuis plus de trois ans, et, en face de tribus guerrières et turbulentes, notre domination ne s'y maintenait que grâce à l'énergie et à la vigilance d'officiers tels que Du Barrail et Margueritte.

Le général venait de me dire en me montrant un bel enfant qui était descendu de cheval pour lui rendre hommage : « C'est le fils d'un homme auquel sa révolte a coûté la vie! » quand une nuée de cavaliers, ils étaient bien trois ou quatre cents, apparut à l'horizon. En un instant, ils furent autour de nous, mirent pied à terre, et abandonnant leurs chevaux, ils se portèrent en proférant de grands cris et de grandes plaintes, auprès du général; celui-ci leur ordonna de s'écarter afin qu'il pût leur parler à tous. Aussitôt ces gens, également amoureux de poudre et de paroles, se formèrent autour de nous en un grand cercle, s'assirent sur leurs talons, enveloppés dans leurs burnous et écoutèrent. Le discours du « Sultan » prononcé en arabe d'une voix forte accompagnée d'un geste fier et tout imprégné d'un indéfinissable accent qui corrigeait la dureté de la forme et du fond, peut être résumé à peu près ainsi :

— Je sais pourquoi vous venez, infidèles fils d'infidèles, mais je

connais vos ruses et vos mensonges ; sachez qu'ils ne vous serviront de rien : restez dans l'obéissance et inclinez-vous, chiens fils de chiens, sinon je vous ferai couper la tête comme je l'ai déjà fait couper à vos chefs à mon entrée à Laghouat !

— Ah çà, me disait de Mancourt, en me regardant, le général



Blida. — Le bois sacré : le marabout de Sidi-Yacoub.

oublie que nous ne sommes que cinq et c'est à nous qu'il va faire couper le cou !

— C'est bien, bourdonnèrent les Arabes, que la volonté de Dieu soit faite !

Et se levant, ils remontèrent à cheval, tandis qu'avec les plus marquants d'entre eux qui continuaient à nous accompagner, le général causait avec une bonhomie familière.

Le nouveau Laghouat sortait de terre et s'embellissait. Après les inspections, le retour à Blida se fit comme l'aller, mais avec cette sorte d'ennui qui accompagne généralement la fin des longues chevauchées, surtout de celles faites à cette allure. Bien d'autres semblables m'attendaient.

Le gouverneur faisait aussi des tournées durant lesquelles le général l'accompagnait; mais c'était toujours en voiture. Il apportait plus de pompe et moins d'entrain, à moins que Yusuf ne finit par le dérider. S'entendant mal à pronostiquer le temps, il lui arrivait de partir la veille de la pluie, ce qu'on appelait chausser ses éperons verts. C'était la joie des Arabes qui aiment l'eau et la corvée des aides de camp qui ne l'aiment pas. Ces sortes d'éperons le menaient quelquefois moins loin qu'il n'avait projeté. Une fois qu'il s'était arrêté à Boghar, cela me valut d'aller par son ordre — je ne demandais pas mieux — jusqu'à Aïn Ouessera pour voir où en était le dessèchement des marais, et, au moyen de relais empruntés aux escortes qui l'attendaient sur la route, d'être de retour le soir même. Total, trente-cinq lieues par la piste d'alors. Quand la comtesse Randon était d'un voyage, on la trouvait souvent hautaine et beaucoup de gens se plaignaient d'elle. Des quelques paroles qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser, deux seulement me sont restées dans la mémoire. Une fois nous déjeunions à terre sous une grande tente arabe, et j'étais au bas bout du tapis, comme il convenait, lorsqu'elle s'écria : « Monsieur Fix, les plats sont toujours de votre côté! » Ce qui de moi, mais aussi de mes voisins, était vrai. Une autre fois, à une réception du soir au palais du gouvernement, tandis que le général s'attardait à causer avec le gouverneur à un bout d'une galerie, je m'assis à l'autre et je m'endormis. Je fus réveillé par une voix : « Général, venez donc voir votre aide de camp comme il dort! » C'était Mme Randon qui faisait un tour dans les salons après le départ des invités. Elle me tira de mon sommeil qui n'était pas celui d'un courtisan et, du coup, précipita le départ du général.

Horace Vernet (D'après un dessin de Paul Delaroche.

Entre deux hommes, le général Randon et Yusuf, aussi opposés de goûts, de caractères et d'aptitudes que différents d'apparence physique, la sympathie n'était probablement qu'à fleur de peau. Le général répétait souvent : « Le gouverneur est si bon! » mais par ci par là, il lui échappait sur son compte des anecdotes mordantes que le maréchal Pélissier n'eût pas désavouées. On ne devient pas maréchal de France sans de hautes qualités qui font alors ressortir de petites faiblesses ou de petits ridicules. Le gouverneur en avait et on les remarquait davantage parce qu'il n'était pas populaire. Il s'occupait beaucoup de colonisation et daignait présider des cérémonies. Comme il était absolument privé du don de la parole, et qu'en revanche il aimait à tenir la plume, il écrivait ses discours sur des feuilles volantes. Or je le vis à Bouffarick sous une tente ornée de drapeaux, en présence d'une assistance nombreuse, prendre les feuilles et les embrouiller si bien qu'il ne pouvait retrouver le fil de sa lecture et de ses pensées. Il ne lut pas moins jusqu'à la fin et accueillit avec une entière satisfaction les applaudissements officiels.

Cela se passait non loin d'une auberge dont Horace Vernet, propriétaire à Bouffarick, avait peint, à la prière de l'aubergiste, a bataille qui servait d'enseigne. Cette complaisance pour les petits était de tradition dans la famille du peintre et Horace s'en faisait une joie. Il s'en faisait une aussi des traits malins. Mme Yusuf lui ayant demandé un dessin sur la première page d'un album qu'elle comptait achever de remplir par la contribution d'artistes et de poètes, Horace dessina un âne et écrivit au-dessous : « En attendant les autres! »

Puisque je suis à Bouffarick, voici ce qu'on y contait : Le curé, excellent homme, ne rechignant ni jour ni nuit pour porter des consolations ou des secours à qui en avait besoin, avait servi aux zouaves et en avait conservé la barbe et les allures. Il reçoit la visite d'un ancien camarade encore au régiment, lui fait fête, et après d'interminables causeries poursuivies après dîner dans la fumée des pipes, il veut encore une fois revêtir le cher uniforme qui lui rappelle tant de souvenirs. Pauvre, il ne peut offrir à l'ami qui avait plus que canoniquement bu et mangé, autre chose que ses vêtements ecclésiastiques. Mais bah! le jour n'a pas encore paru. Le zouave, pris d'un léger besoin, sort; surpris par le grand air, il s'assied, s'attarde et s'endort dans une position peu décente. Les colons matineux passent et aperçoivent la seule soutane que l'on

connût à Bouffarick dans un état qui ne laissait aucun doute. C'est le curé! grand scandale. Le vrai n'osait sortir en zouave. Enfin, tout se découvre et s'explique.

Comme on a déjà pu le remarquer, le général ne savait se passer ni de parler, ni d'entendre parler. Dans le cours de ses inspections, ou lorsqu'il accompagnait le maréchal, il était assailli par assez de fonctionnaires, d'indigènes et d'officiers pressés de s'entretenir de leurs affaires pour qu'il n'eût pas toujours le loisir de conter. Mais quand il avait trouvé quelque motif pour aller respirer l'air d'Alger un jour ou deux, en dehors des deux mois pendant lesquels le gouverneur le laissait séjourner à Mustapha, et que nous galopions sur la route, il en était autrement. On le mettait aisément sur le chapitre des débuts de sa carrière, toutefois ce n'était pas aux traits les plus héroïques qu'il s'attardait de préférence (1); il descendait à mille détails typiques ou amusants. Sa reconnaissance et son admiration pour le maréchal Bugeaud étaient extrêmes; il n'en parlait qu'avec émotion et respect et ne passait jamais à Alger devant la statue de l'illustre soldat sans se découvrir. Il avait l'amour des beaux chevaux qui, dans les revues, rehaussaient sa prestance martiale et sa belle figure. Je lui ai connu, à la fois, un magnifique cheval blanc, un énorme cheval bai aux allures superbes que lui avait cédé Gandil, et une admirable jument noire. A celle-ci il avait voulu donner une bride blanche recouverte d'ornements d'argent. Il s'adressa à un vieil orfèvre juif d'Alger. Quand celui-ci apporta la bride, le général trouva le prix trop élevé et essaya de marchander, ce dont il s'acquitta fort mal; il paya, puis, suivant son habitude, il se mit à causer.

— N'es-tu pas bien content de la domination des Français, elle est juste, les Juifs ne sont jamais inquiétés, tandis que sous les Turcs...

— Oh! j'aimais mieux ce temps, répond le Juif.

— Hé, pourquoi? demande le général surpris.

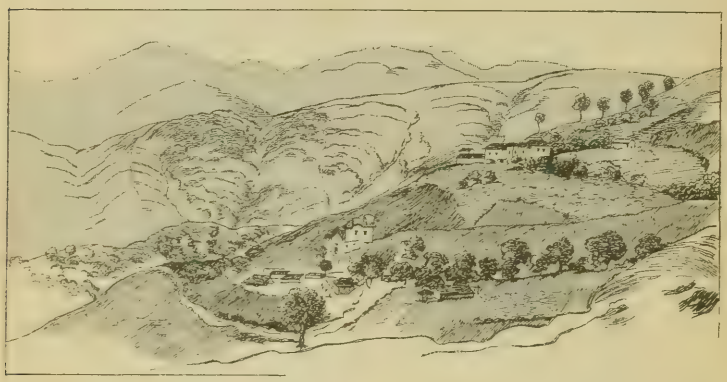
— Lorsque je t'ai remis cette bride, tu l'as reçue avec des éloges et tu m'as traité honorablement, mais tu en as trouvé le prix trop élevé. Tandis que lorsque j'allais porter au Dey quelqu'ouvrage, j'étais obligé de me prosterner devant lui, de frapper la terre de mon front, et il m'appelait chien de Juif. Mais quelle que fût la

(1) Voir la biographie très complète du général Yusuf, par le colonel Trumelet; 2 volumes in-8°. Paris, 1890.

somme que je demandais, il me la faisait toujours donner et, pour moi, c'était le principal.

Et une autre fois : « Je ne mangerai plus jamais de couscous aussi délicieux que celui qu'on me servait chez le bey de Tunis avant ma fuite. Imaginez une petite pyramide de grains fins et blancs, entourée de pépins roses de grenade et couronnée d'un pigeon rôti ! C'était là mon régal de tous les matins. »

Et une autre fois encore : « Lorsque j'étais bey de Constantine et que les douros m'arrivaient à flot, j'en tenais constamment placé devant moi, sur un tapis, un assez gros tas qui excitait la



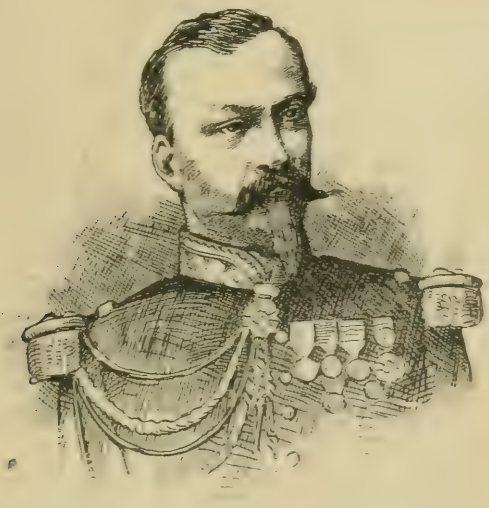
Zaoïia de Si Tahar ben Mahi-Eddin et maison des hôtes.
(D'après un croquis de l'auteur.)

convoitise des gens qu'il fallait acheter ou récompenser. Je disais à l'homme : Plonge ta main dans cette richesse et retire-la avec autant de pièces que tu pourras en prendre. Il se précipitait et ne parvenait jamais à saisir plus de 60 ou 80 francs, plus illusionné et ravi par mon procédé généreux que si je lui eusse remis, en la comptant, une somme double. »

En mars 1856, le général reçut sa troisième étoile et le gouverneur le bâton de maréchal de France, ce qui fut une occasion de multiplier les voyages à Alger.

De temps à autre, au moment du déjeuner, le général disait à Mme Yusuf que le maréchal le mandait à Alger. Il me lançait en même temps un regard significatif auquel je répondais d'un air aussi discipliné qu'ahuri, car je n'avais vu aucun des avis qui pas-

saient d'habitude sous mes yeux. Je dois dire aussi que l'humeur expansive du général s'était détournée de moi à cause de mon inaptitude à comprendre à demi-mot. Je n'aimais pas le rôle de confident. Et cependant, de Maucourt, sûr de ma discrétion, me mettait sur la voie d'une façon qui eût convenu à l'intelligence la plus obtuse. Le défaut capital de Yusuf était la mobilité d'un caractère entièrement abandonné à la passion ou à l'impression du moment, au préjudice de qualités vraiment chevaleresques; ses bonnes



Général Colson.

intentions naissaient toujours les premières, la libéralité faisait partie de lui-même. On sait qu'il est mort pauvre.

Un jour nous partîmes pour Alger, appelés comme j'ai dit. Dès notre arrivée, après s'être fait voir au maréchal, il dit à Mancourt et à moi qu'il nous donnait notre liberté, que nous repartirions le lendemain à neuf heures, qu'il fallait commander une voiture de louage qui nous attendrait devant le cercle. Le lendemain à dix heures, pas de Yusuf; de Mancourt monte au cercle et trouve le « patron » avec le général de Tourville, le capitaine Clapier, le capitaine de Foucault et d'autres, échauffés au jeu. Il envoie promener de Mancourt; nous allons déjeuner. A midi, nouvelle

visite. « Yusuf joue. » A trois heures, « Yusuf joue ! » et la calèche attelée depuis le matin attendait toujours devant la porte. Et nous aussi ! Enfin à cinq heures, Yusuf apparaît triomphant et gai :

— Vous avez mangé, vous autres farceurs ! le temps de manger un morceau et nous partons !

Il se précipite chez un pâtissier, avale un gâteau, tire de sa poche une poignée de pièces d'or, en pose une sur le comptoir en disant :

— C'est bien ! gardez la monnaie !

Et nous voilà en voiture roulant sur la route.

— Le général a gagné quinze cents francs, me souffle de Mancourt, nous reviendrons bientôt !

Cinq ou six jours après : « Ma chère Adèle, le gouverneur me fait demander pour cette affaire..... » et nous voilà à Alger. Le lendemain la mine du général s'allonge ; le surlendemain, humeur massacrante et retour. De Mancourt me souffle :

— Il a attrapé une culotte de sept mille francs et il n'a pas le premier sou pour payer. C'est Mme Yusuf qui va faire une figure !

Ce ne fut pas elle, ce fut de Mancourt qui fit un nez ; le général, au fond excellent mari et joueur seulement par occasion, eût mieux aimé passer dans le feu que de faire à sa femme l'aveu de son escapade. Il s'avisa que de Mancourt possédait sept mille francs qui allaient l'aider à rompre une ancienne liaison. Cet argent fut donc détourné provisoirement de sa destination primitive à laquelle il fut néanmoins exactement rendu plus tard.

Pendant la résidence à Blida, il n'y avait pas de semaine où quelque visite intéressante ne vint nous distraire. Ce furent, par exemple, les Soudanais arrivés d'Egypte avec leurs chameaux coureurs, leurs meharas, conduits au moyen d'une seule corde attachée à un anneau traversant le nez. Il y a un demi-siècle c'était une nouveauté en Algérie, elle est devenue chose courante. Nous eûmes ensuite les premiers Touareg qui se soient décidés à pousser jusqu'à Alger. A l'occasion de leur passage à Blida, il y eut grande réception officielle. Ces guerriers, leur lance de fer à la main et le visage couvert de l'épais voile bleu qu'ils ne quittent jamais, y firent leur apparition au milieu des uniformes et des femmes en toilette, ce qui dut ne pas être un plus mince étonnement pour eux que celui que nous causait leur costume.

Nous eûmes aussi un prince héréditaire allemand, il m'est impossible de me rappeler lequel, d'autant qu'il voyageait dans le plus strict incognito. Il était accompagné d'un général, son aide

de camp, qui ne se séparait jamais, comme s'il eût été dans le pays le plus sauvage, d'une énorme barre de fer crochue, peinte en jaune pour figurer une canne. Yusuf commença par les recevoir avec les plus grandes marques de respect et j'eus mission de les promener à cheval. Finalement, Mme Yusuf suggéra l'idée d'une chasse au sanglier pour laquelle un escadron tout entier du 7e hussards fut mobilisé. J'ai oublié de dire que pendant mon séjour à Helfaut, mon ancien régiment avait été envoyé en Afrique et que je l'avais retrouvé avec beaucoup de plaisir à Blida. La chasse devait avoir lieu chez le bach-agha Si Tahar ben Mahi-Eddin, de très noble race et marabout vénéré de l'ordre des Rahmanya. Il joignait à l'exercice de son commandement la direction de la zaouïa des Beni-Sliman où il résidait. La zaouïa est à la fois un centre religieux, une sorte d'université libre, de séminaire musulman. La sainteté d'un tombeau ou la science d'un docteur, dont la réputation attire les étudiants et les fidèles, ont généralement pour auxiliaire le caractère du site, le plus souvent riant et agréable, toujours pittoresque et habilement choisi. Si Tahar n'avait qu'une seule femme qui passait pour très intelligente et très capable et qui exerçait sur lui, disait-on, une toute-puissante influence.

Nous couchâmes avec les invités dans la maison où le chef recevait ses hôtes, assez jolie, mais sans autres meubles que des tapis sur lesquels on s'arrangea comme on put Le mauvais temps s'étant mis de la partie, on fut bloqué. Yusuf, qui n'aimait pas être longtemps en cérémonie, ni à céder la place qu'il trouvait la plus commode, en prit vite à son aise avec le prince. Il excellait à faire des tours de cartes; il se mit à en montrer de toutes les couleurs à l'héritier allemand auquel il ne tarda pas à taper sur le ventre avec un brio qui déridait tout le monde, à l'exception du Herr général-adjudant qui était épouvantablement scandalisé. Mme Yusuf, qui avait déjà escompté les résultats de la chasse, ne fut pas trop contente, voici pourquoi. Elle avait fondé un orphelinat qui ne vivait que de sa bourse ou des charités qu'elle obtenait; quelquefois la viande menaçait de manquer à ses pupilles. Elle priait alors Yusuf de faire tuer un sanglier ou deux dans la montagne ou de vendre sur pied la récolte des orangers de son jardin.

Le général, dont la cervelle était sans cesse en mouvement, avait imaginé, ce qui du reste était réglementaire, mais ne s'observait jamais, de faire commander les unités, à tour de rôle par des officiers sans troupe, dans les exercices sur le terrain; de sorte

que, tous les officiers de l'État-Major et tous ceux du bureau arabe durent y passer. Il s'était mis en tête de commander lui-même les évolutions de ligne de l'infanterie, et, comme il ne s'en doutait pas, il lui fallut les apprendre. Naturellement la tâche de l'instruire m'échut, car j'étais encore frais émoulu des manœuvres de Saint-Omer. J'avais fait installer dans ma chambre un tableau noir sur lequel je traçais devant le général les positions successives des troupes et je lui faisais répéter les commandements. Seulement, d'esprit prompt et d'humeur impatiente, il s'écriait : « Je comprends! je sais! » avant d'avoir pu retenir. Sur le terrain, il y avait souvent cinq et six bataillons, car la garnison était considérable; je me tenais auprès du général et je lui soufflais les commandements quand il les avait oubliés. Cela m'intéressait et m'amusait infiniment, surtout quand l'exercice était à feu.

Dans le courant de juillet 1856, je tombai très gravement malade d'une fièvre muqueuse.

La Kabylie était loin d'être tranquille et nous avions été, pour nous tenir en haleine, faire une sorte de reconnaissance de quelques jours avec un escadron de chasseurs d'Afrique et un du 7e hussards. Pendant que j'étais étendu sur mon lit, les Kabyles du Djurdjura se remuaient et préparaient des mouvements qu'il allait falloir réprimer. En vue de cette éventualité, le maréchal Randon, préoccupé d'ailleurs d'attacher son nom à la conquête définitive de la Kabylie, avait demandé et obtenu qu'on lui envoyât de France une division d'infanterie mobile qui pût être rapidement portée où besoin serait. Le général Renault la commandait; c'était une figure bien originale. Grand, brun, sec, d'une bravoure téméraire, il avait pris et on lui avait conservé le surnom : « de l'arrière-garde ». Ce poste, en Afrique, étant réputé souvent comme le plus dangereux, il ne manquait pas de l'occuper. Jusqu'alors épargné par les balles, il affichait aussi la prétention de braver le soleil, la fatigue et le sommeil. Il eut à Alger une bonne insolation pour être resté tête nue, ce qui ne le corrigea pas. D'une instruction moyenne, il en comblait de temps à autre les lacunes par la lecture d'un article d'encyclopédie. Une nuit, il fait appeler son deuxième aide de camp, le capitaine Munier qui nous le conta. Munier accourt tout ému. Le général, qui se promenait très agité dans sa chambre garnie, s'arrête devant un cadre et le montrant à son aide de camp :

— Savez-vous ce qu'est cela?

Munier s'approche, regarde :

— Ça? C'est le serment des Horaces!

Alors le général Renault de lui en faire le récit avec enthousiasme, et, quand il a fini :

— Ces traits héroïques chassent de moi tout sommeil, j'avais besoin de m'épancher. Merci, mon cher Munier, vous pouvez aller vous coucher.

Très confiant dans son chef d'État-Major, le colonel Anselme, et dans son premier aide de camp, le commandant Colson, aussi distingué que bon de cœur, tué, général, à Wœrth en 1870, il ne lisait jamais ce qu'ils présentaient à sa signature, et une fois qu'il l'avait donnée, il maintenait mordicus ce qui était au-dessus, eût-ce été sa propre condamnation à mort, tant il était esclave de sa parole. Toutefois, comme cette signature était caractérisée par un immense parafe, il ne la donnait que si on lui avait réservé une place suffisante ; autrement il faisait recommencer la lettre. Il s'est fait tuer pendant le siège de Paris, aussi héroïquement qu'un Horace l'eût pu faire.

J'étais à peine remis de ma maladie et encore très faible, mais parfaitement résolu à partir lorsque le soulèvement qu'on pressentait éclata soudain dans la vallée du Sebaou.

Mon intention ne peut être d'entrer ici dans le récit détaillé de l'expédition qu'il rendit nécessaire (1), mais seulement d'en donner la physionomie par quelques épisodes. Pendant quarante ou cinquante jours, les combats furent à peu près journaliers et parfois très violents. Cependant, ce ne fut pas d'eux que les troupes eurent à souffrir le plus, mais de la fatigue et du climat.

(A suivre.) Colonel Fix.

(1) On le trouvera dans l'ouvrage déjà cité du colonel Trumelet, t. II p. 155-185. Lorsque je retournai quelques mois après au 7e hussards pour y terminer mon stage, je rédigeai un historique accompagné des levés du capitaine Billot auxquels j'avais concouru partiellement. Je le donnai au colonel Grenier, sur le point de prendre sa retraite, afin qu'il le remît au général inspecteur, comme travail supplémentaire de celui qui m'était réglementairement prescrit. N'en ayant plus entendu parler, je demandai au colonel Grenier ce qu'il était devenu. Il me répondit que l'inspecteur ne l'avait probablement pas lu, de sorte qu'il ne le lui avait pas remis, et qu'il l'avait égaré!

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

Paul Bourget . . . . *Voyageuses*. . . . 56, 145, 181, 300, 382, 430, 498, 561
Jacques des Gachons. *N'y Touchez pas*. . . . 31, 86, 225, 294
André Theuriet . . . *Le Refuge*. 5, 111, 161, 266, 337, 451, 523, 590

CONTES ET NOUVELLES

Charles Corbin. . . . *Le Crime de Juliette*. . 321, 466. 548, 607
Édouard Rod. . . . . *Le Retour*. 401
Vte E.-M. de Vogüé. . *Le Temps du Serrage*. 25

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

Colonel Fix . . . . . *Souvenirs d'un Officier d'Etat-Major*. . 241, 360, 409, 481, 623

PORTRAIT LITTÉRAIRE

Adolphe Brisson. . . *Aurélien Scholl*. 81

Le gerant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris

AP
20
L4
sér.3
t.6

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

34